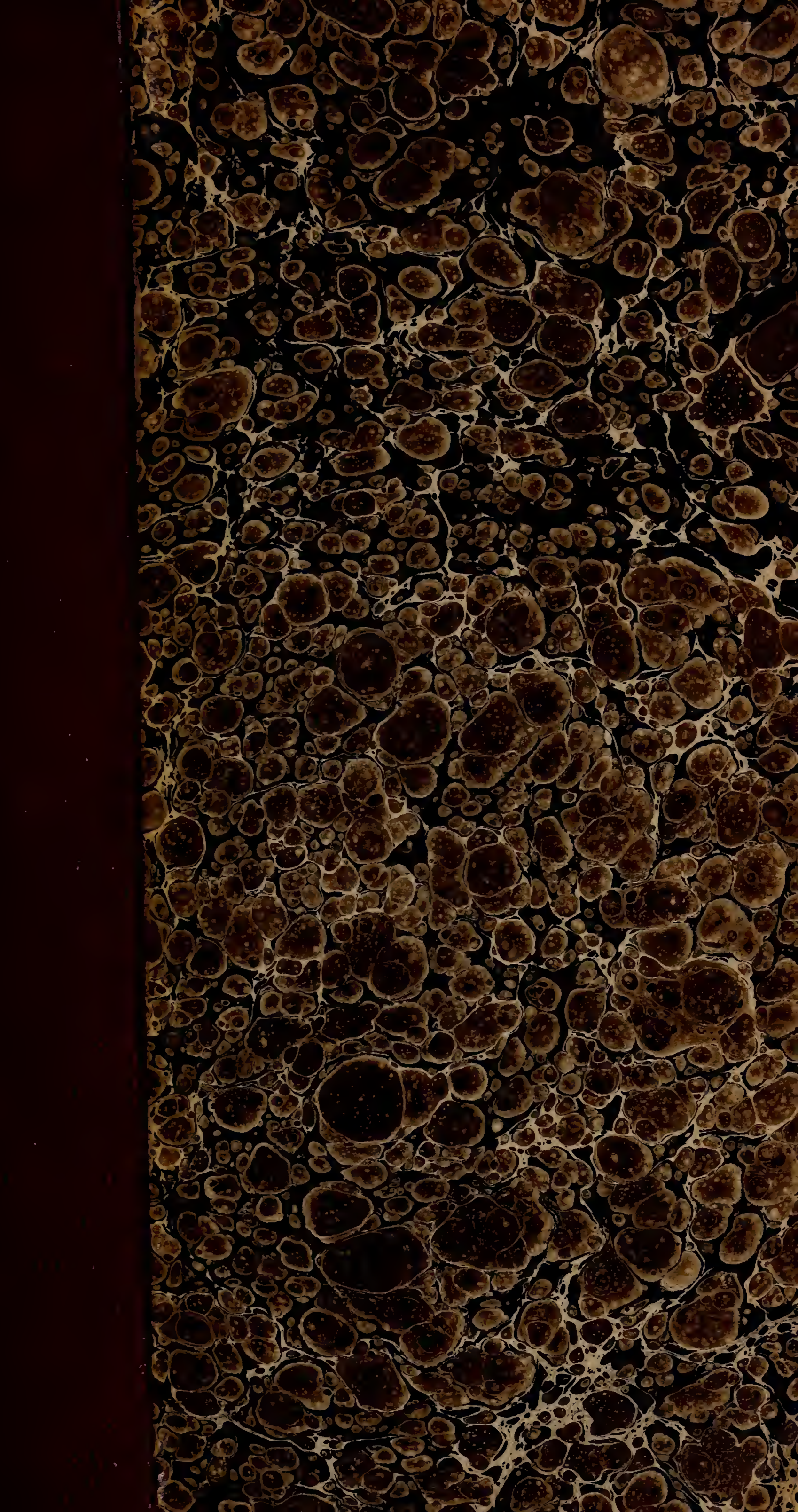
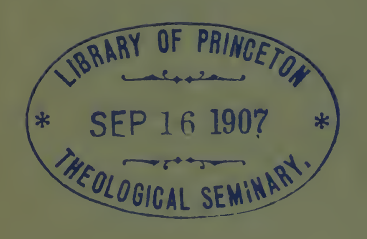



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

671

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE Mme SMITH,
rue Fontaine-au-Roi, 14 ter

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

VINGT-TROISIÈME ANNÉE.



PARIS,
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
DE PARIS,
A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE,
RUE TRONCHET, 2.

1848.



Vue de la Caverne des Cannibales.

Fr. Maeder. del: Lith de Thierry frères Georges Muller lith

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nous inaugurons cette vingt-troisième année de notre Journal, par des communications qui ne sont pas sans importance. Dans le récit d'une visite à la caverne des Cannibales, située à moins d'une lieue de la nouvelle station de Cana, nos lecteurs verront dans quelles affreuses contrées et au milieu de quelles populations les missionnaires français sont allés porter les bienfaits de l'Evangile et la civilisation. Les deux rapports de M. Arbousset, sur les nouvelles stations d'Hébron et d'Hermon, prouveront aux amis de notre Société, que l'œuvre de la mission française, au sud de l'Afrique, a le caractère d'une œuvre vivante, celui d'un progrès réel et d'un développement marqué. Une lettre de M. Maitin annonce, entre autres bénédictions, la conversion du chef Khoabané.

STATION DE MORIJA.

Extrait d'une lettre de M. Maeder, *en date du* 15 *juillet* 1847.

Visite à la Caverne des Cannibales.

« Lors de ma dernière visite au frère Keck (station de Cana), j'eus l'occasion d'examiner la caverne des Cannibales qui est éloignée d'une demi-lieue environ de cette station. Cette caverne en rocs de pierres de grès, est d'une très-grande hauteur et d'une profondeur assez grande aussi. Le sol en est assez uni, de sorte que les Cannibales ont pu y

construire un village de quarante à cinquante maisons, dont on découvre encore les traces. Plusieurs portes de ces maisons étaient construites avec des ossements humains ; on y trouvait en outre une grande quantité de pots cassés, de pierres à moudre, d'ocre, et enfin quelques débris d'ustensiles cannibales, tels que cruches d'eau, écuelles, plats faits avec des crânes. Sur le côté de la caverne, on trouve encore, sur un large banc de pierre, une grande tache de sang. C'était là où ces sauvages avaient sans doute coutume d'égorger leurs victimes. En sortant de cet endroit lugubre, on découvre à ses pieds un joli bosquet parsemé d'ossements, que les Cannibales ont écrasés, afin de n'en pas perdre la moëlle. Quelques-uns de ces crânes ayant encore quelques lambeaux de chair, frère Casalis en prit un pour le soumettre à l'examen de frère Lautré. Celui-ci nous dit que l'homme auquel il appartenait n'était pas âgé de plus de dix à douze ans lorsqu'il avait été massacré.

« Péta, le père de Mokachane, l'un de ses frères et quelques-unes de ses femmes, le père de Tauloane, un jeune chef et plusieurs autres personnes, ont été, à notre connaissance, pris et mangés par ces Cannibales, qui sont Bassoutos aussi bien que leurs victimes. Rakochoane, le chef de cette bande, était très-habile à surprendre les passants ; aux jours de disette, il venait quelquefois chercher ses victimes jusque tout près des villages. Il vit encore et s'est retiré maintenant à Linaking, aux pieds des Maloutis, à l'endroit que j'ai marqué sur la vue de Cana qui est entre vos mains, Messieurs. Aujourd'hui ces Cannibales sont sous la surveillance de Moshesh, et doivent par conséquent se bien conduire. Leur ancienne manière de vivre ne leur inspire du reste aucun remords ; ils ne font que d'en rire. Il y a peu de mois que des Bâtards de Platberg conduisirent chez eux quelques wagons pour en remporter du blé. Pendant que le marché se faisait, un vieux Cannibale tourna plusieurs fois autour d'un Bâtard, et sem-

blait vouloir juger de la délicatesse de sa chair en le touchant à plusieurs reprises. Le Bâtard ennuyé lui demanda un peu rudement compte de sa conduite. « Je voulais sentir, répliqua le Cannibale, si tu es gras, car j'ai faim. » A ces mots toute la horde se mit à rire aux éclats. Les Bâtards furent obligés d'en faire autant, mais en même temps ils se hâtèrent d'atteler leurs wagons et de partir, de peur de donner lieu à la réalisation de cette cruelle plaisanterie. Un Cannibale, nommé Mopakepaki, chef d'un village, demeure tout près de Morija. Comme il ne voulait pas venir au service divin, j'ai dû aller chez lui pour évangéliser son monde.

« Puisque nous en sommes aux anthropophages, j'ajouterai encore une histoire que je tiens de Jesahiah, l'un des membres les plus fidèles de notre Eglise. Lorsqu'il était encore jeune, le hasard le conduisit près d'une caverne de Cannibales, appelée Jettlaliah, située aux pieds des monts Maloutis. Il y entre. Un cadavre d'homme étendu à terre frappe d'abord ses regards ; mais il ne voit personne. Ses yeux ne peuvent découvrir d'abord que quelques pots pleins de graisse, un grand nombre d'ossements et un petit feu. Il allait s'éloigner, lorsqu'une femme l'accosta en le saluant, et le pria de rester. Il reconnut bientôt qu'elle appartenait à sa tribu ; et comme il savait qu'elle ne lui ferait aucun mal, il causa longtemps avec elle. Elle lui raconta alors que tous ses enfants étaient morts de faim, que son mari avait été mangé, et qu'elle s'était retirée dans cette caverne, où elle vivait de chair humaine. Elle avait déjà dévoré des hommes, des femmes et des enfants ; c'était sa seule nourriture. Un ruisseau coulant au pied de la montagne, lui fournissait sa boisson.

« Comment es-tu parvenue à tuer cet homme-ci, lui dit Jesahiah, en lui montrant le cadavre qu'il avait trouvé à l'entrée de la caverne ? — « Les hommes forts, je les tue *ka setelare* (avec du poison), » répondit Makobonyana (c'est le nom de cette femme) ; « tu ne sais donc pas que je puis en-

sorceler les gens ; lorsque je touche un homme, il perd toute sa force; alors je le renverse et le tue. C'est ainsi que j'ai fait à celui-ci. » — « Et tu ne te lasses pas de manger de cette chair? » — « Au contraire, c'est une très-bonne nourriture, à l'exception de la chair des Baccoui, que je trouve amère. » (C'est un peuple d'une autre tribu, qui se nourrit principalement de végétaux.) Jesahiah prit alors congé de cette solitaire étrange, souillée du sang de ses semblables. Je ne sais pas comment elle s'y prenait pour mettre à mort ses victimes. Ce que je sais, c'est que les Cannibales avaient l'habitude d'étrangler ceux qu'ils voulaient dévorer, au moyen d'une courroie serrée par les mains de deux hommes. Elie Mapiké a vu cette opération faite par Lefari, autre Cannibale, demeurant près de Morija. Il y a encore plusieurs autres cavernes de Cannibales dans le pays du Lessouto, que nous n'avons pas visitées. »

RAPPORT SUR LA FONDATION D'HÉBRON.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

Morija, le 30 mars 1847.

« Messieurs et très-honorés frères,

« Par des motifs que nous vous avons dernièrement exposés, en les soumettant à votre examen, la Conférence, dans sa séance du 4 février passé, résolut de fonder, moyennant votre approbation, une nouvelle station à Koesberg, près de Béerséba, et une autre à mi-chemin de Koesberg et de Mékuatling. Les missionnaires se formèrent en même temps en deux commissions chargées de visiter les localités et de préparer cette double œuvre. Il était convenu entre eux qu'ils s'associeraient Moshesh pour leur aider dans le choix d'un emplacement, aussi bien que pour tout ce qui devait tenir aux transactions entre les commissions et les indigènes. Le chef

acquiesça à nos vœux avec autant d'empressement que de bonne volonté ; et voici quels ont été les résultats de nos efforts, comme aussi du voyage que nous avons été obligés d'entreprendre à cet effet.

« Le 4 du mois courant, arrivée de MM. Casalis, Dyke et Lautrée de Bossiou à Morija, accompagnés de Moshesh.

« Le lendemain, ils assistent et prennent part à la cérémonie du placement de la première pierre d'un temple qui va être érigé dans cette station. Ensuite, le frère Arbousset se joignant à eux, ils se rendent à cheval dans le village de Ramaigo, dont ils évangélisent les habitants réunis au nombre d'environ cent cinquante autour d'un grand feu.

« Le 6, arrivée à Béthesda où nos amis, M. et Mme Schrumpf et leur compagnon d'œuvre Gosselin, nous accueillent avec amour et reconnaissance ; notre sœur missionnaire paraît évidemment heureuse de pouvoir loger des serviteurs de son Maître, et témoigner de sa foi en Lui par les soins qu'elle prend d'eux.

« De plus longs détails sur notre visite à Béthesda ralentiraient trop la marche de ce rapport. Notre collègue de cette station vous les présentera sans doute, Messieurs, dans sa correspondance officielle (1). Ce cher frère s'unissant à nous, le 10 du courant, nous nous avançâmes du côté du Koesberg, et vînmes coucher à Mayapouri, où se tint un court service pour les habitants de l'endroit. Ce sont des Bassoutos encore très grossiers, et mal disposés pour l'Evangile. Ils obéissent au frère cadet de Moshesh, bien connu dans le pays sous le nom de Pouchouli. C'est un homme accoutumé au pillage, insubordonné, sans prudence, de fort mauvaise réputation, et dont la seule présence sur la frontière est faite pour donner de l'inquiétude à tout un peuple. Espérons que l'établissement d'une mission dans son voisinage servira de contrepoids à l'influence qu'il exerce.

---

(1) Voir XXIIe année, p. 281 et suiv.

« Partis le 11 au matin de Mayapouri, nous arrivâmes en moins de deux heures à Matlakeng, lieu fertile, bien situé, riche en eaux courantes et en pâturages, très-propre à la fondation d'une station missionnaire, présentement occupé par deux *boers* hollandais que Moshesh y a établis depuis longtemps. Cet endroit est dominé par une imposante montagne, dont les flancs abruptes présentent, du côté du couchant, l'aspect d'une terrasse aérienne sur laquelle habite toute une tribu de vautours, qui lui ont donné leur nom. C'est en dessous de ce point que s'élève l'humble kraal de Monahin, fils ignoré, tranquille, pauvre du célèbre Motloumi, dont la mémoire est révérée parmi les Bassoutos.

« Du côté du Nord, on aperçoit un village de trente à trente-cinq huttes construites en rond sur un plateau irrégulier, mais bien découvert. A ses pieds se déroulent de vastes collines tapissées d'herbes ou des bas fonds couverts de plantations de millet et de maïs. Cet endroit est également bien situé et gouverné par Lébénya, petit-fils de Motloumi. Ce chef a l'air doux, affable, intéressant. C'est chez lui que les membres de la commission s'étaient donné rendez-vous, et qu'ils se trouvèrent au complet, lorsque les frères Cochet, Rolland et Pélissier se furent joints à nous.

« Les habitants de ce kraal connaissaient le but de notre venue ; ils nous accueillirent favorablement, et l'Evangile leur fut annoncé par le plus grand nombre des missionnaires présents. MM. Rolland et Ludorf de Béerséba, les ont occasionnellement visités depuis plusieurs années, et ont ordinairement été bien reçus par eux. A entendre leur jeune chef, il y a ici un certain désir de la vérité, et, depuis longtemps déjà, les habitants de ce pays avaient exprimé le souhait de voir quelque messager du salut diriger ses pas vers Koesberg (c'est le nom de ce lieu), et y commencer son œuvre de dévouement et de grâce.

« La journée du 12 fut consacrée à visiter la montagne.

et à faire le compte de toutes les ressources qu'elle offre pour un établissement missionnaire. Cette montagne a trois ou quatre lieues de tour, sur une élévation d'environ sept cents pieds. Son sommet est couronné par un plateau qui a plus d'une fois servi de refuge aux indigènes en temps de danger. Il y a quelques cavernes dans ses enfoncements et des bosquets d'oliviers sauvages ou autres arbres de basse futaie dans plusieurs de ses ravins. Son versant méridional est peut-être le plus fertile ; il est, dans tous les cas, le plus peuplé. Outre le village de Sélénya qui s'y élève, se trouve, une lieue plus loin à l'ouest, un autre village qui reconnait pour chef un nommé Létéle, oncle dévoué de Lébénya, mais moins bien disposé que lui pour l'Evangile. C'est vers ce point-là qne les eaux de source sont le plus communes. Outre une source permanente qui surgit au pied même du village, il y en a un peu plus bas trois ou quatre autres qui, si l'on désirait s'établir là, mériteraient d'être examinées avec soin, et débarrassées d'un immense poids de tourbe qui pèse sur elles.

« Pour les indigènes, la montagne de Koesberg laisse peu de choses à désirer, sous le rapport des avantages du terrain. Riches pâturages dans toutes les directions, abondantes eaux pour les troupeaux, grand nombre de bas-fonds fertiles pour les champs de millet et de froment, enfin plusieurs fontaines, petites sans doute, mais suffisant pleinement aux besoins de ce peuple ; ajoutez à cela qu'en cas d'alerte, les habitants peuvent se réfugier sur le haut du plateau, et y défier leurs adversaires. Voilà bien des conditions qui peuvent nous faire penser que la population de cet endroit ne s'en éloignera pas facilement.

« Cependant la localité de Matlakeng, mentionnée plus haut, nous paraît préférable encore à celle de Koesberg, et nous la choisirions, si les Boers qui l'occupent maintenant voulaient la céder, et qu'on réussît à y amener Lébénya avec une partie de son peuple. L'exposition de ce lieu est très-jolie,

la source d'eau abondante et permanente ; le terrain labourable ne manque pas ; les pâturages ne sont ni rares, ni de mauvaise nature. Un établissement missionnaire s'y élèverait avec moins de frais et moins de peine qu'au Koesberg. Ce pays est pour le moment peuplé d'émigrés hollandais qui s'y sont établis, après en avoir averti Moshesh ; mais il n'est pas impossible qu'ils le quittent un jour, et, dans ce cas-là, il n'y a pas de doute qu'il ne se peuple de Bassoutos, quand ce ne serait qu'à cause de la bonté des pâturages qui s'y trouvent. Ils arrivent tous les jours, par petites bandes, de la colonie du Cap, et paraissent disposés à s'établir dans un lieu convenable, tel que serait Matlakeng, et à y former avec la bénédiction d'en haut, une station de la nature de celles de Béersébah et de Mékuatling, qui, tout en jouissant de la protection du chef du pays, conservent un degré de liberté que les autres n'ont pas.

« Après avoir pesé toutes ces considérations, la commission les exposa aux chefs Moshesh, Lébénya et Létéle. Le premier, tout en déclarant qu'il n'est lié par aucun traité avec les Boers hollandais, dit qu'il est enclin à suivre les conseils du gouvernement anglais, qui l'engage à attendre avec patience qu'il prenne des mesures à leur égard. Il pense dès-lors qu'il faut renoncer momentanément à s'établir à Matlakeng ; le déplacement de Lébénya, proposé par les missionnaires, paraît n'être pas non plus sans difficulté à ses yeux ; il craint que son peuple ne le suive pas, et ne veuille pas renoncer à ses avantages présents pour d'autres inconnus. Il conseille dès-lors à la commission d'établir M. Cochet au Koesberg, et il ne doute pas qu'une fois qu'il aura exercé son influence sur les indigènes, et qu'il aura aussi laissé le temps au gouvernement anglais de s'occuper de l'affaire des Boers, il n'arrive facilement à amener du Koesberg à Matlakeng une grande partie de la population.

« Ce plan, proposé par Moshesh, fut adopté par la com-

mission. Elle a arrêté que M. Cochet se fixerait provisoirement à Koesberg, qu'il y élèverait dans le village même du chef Lébénya une petite maison en roseaux, instruirait les naturels et examinerait encore mieux que nous n'avons pu le faire quelles sont les ressources de la localité, en attendant que les affaires entre Moshesh et les émigrés hollandais dans le district de Matlakeng s'arrangent, ce qui devra influer sur le choix définitif du site de la nouvelle station.

« Si cette mission peut réussir, elle aura de grands avantages; outre son but premier et essentiel, la conversion des pécheurs, elle assure aux Bassoutos, en les engageant à se fixer dans cet endroit, la possession du Koesberg, qui est certainement une des plus belles parties de leurs terres. Elle rapproche les deux branches principales de la famille qui gouverne sur la tribu, entre lesquelles règne depuis longtemps une animosité défavorable à la cause de l'Evangile. Elle ferme aux naturels mal disposés pour la vérité l'espérance d'éviter son influence directe en émigrant de nos districts missionnaires dans celui-là qu'ils avaient considéré jusqu'à présent comme un excellent refuge. Enfin cette mission peut encore servir à tenir les Boers émigrés en échec. Puisse-t-elle remplir tous les buts auxquels elle est destinée, et surtout devenir l'occasion de la conversion d'un grand nombre d'indigènes !

« M. Cochet, en acceptant les fonctions de missionnaire au Koesberg, a désiré lui donner le nouveau nom d'Hébron. Nos frères de Béerséba, en cas d'une longue absence de sa part, espèrent pouvoir venir de loin en loin y annoncer l'Evangile à sa place.

« Agréez, Messieurs, l'assurance de notre affection et de notre estime.

« Au nom de la conférence,

« T. ARBOUSSET, *secrétaire de la commission.*

RAPPORT SUR LA FONDATION D'HERMON.

Morija, 21 avril 1847.

« Messieurs et très-honorés frères,

« Du Koesberg, M. Schrumpf retourna à sa station. Les autres missionnaires se rendirent, avec le chef Moshesh et sa troupe, à Béerséba, pour y passer le second dimanche de mars, 14 du mois.

« Le jour du Seigneur s'ouvrit par un service matinal, où les indigènes s'édifient ensemble par le chant des cantiques et des prières prononcées par les plus avancés d'entre eux. A dix heures, nouveau service, prédication de frère Arbousset ; dans l'après-midi, explication de la parabole des vierges, par frère Casalis. L'auditoire se composait de six à sept cents personnes, en majeure partie décemment vêtues, recueillies et attentives. Dans la soirée quelques chanteurs se réunirent, accompagnés par le violon de M. Rolland, et le séraphin de son épouse. Toutes ces scènes paraissaient faire sur Moshesh une impression profonde.

« Le mardi suivant, malgré la pluie qui tombait depuis la veille, M. Pélissier retourna à Béthulie, et les frères Rolland, Casalis, Dyke et Arbousset, se dirigèrent avec Moshesh et les siens, vers le kraal du chef Letanta, en deçà duquel ils eurent le plaisir d'embrasser M. Daumas, le 17 au matin. Le soir même de ce jour, frère Daumas s'adressa aux habitants de ce village, rassemblés autour d'un grand feu, et il lui fut donné de leur parler avec simplicité, force et amour. Le lendemain, frère Casalis fit encore une prédication bénie sur la nécessité d'un Sauveur ; puis, montant à cheval, nous allâmes visiter les environs du village. Ils sont hérissés de petites montagnes rapprochées les unes des autres, et fertiles, qu'égaient et animent les troupeaux des naturels. Les pâturages y sont partout abondants, les eaux de source arrosent ces riches coteaux ; de tous côtés des bas-fonds cultivables sont en grande partie

cultivés ; vers les hauteurs et dans les cols des montagnes, se trouvent quelques oliviers sauvages et d'autres bois de chauffage ; enfin, la rivière Calédon, qui coule dans les environs, a sur ses bords une assez grande quantité de saules pour suffire aux constructions en usage dans ce pays. La population déjà considérable, et qui, grâces à la situation favorable qu'elle habite, le deviendra de jour en jour davantage, reconnaît pour chef principal, après Moshesh, Letanta, qui nous accompagna et nous dirigea dans nos recherches. Ce chef a un caractère mûr, traitable, joint à un certain air de bonhomie qui nous frappa agréablement. Il désire beaucoup voir un missionnaire se diriger dans son pays, et promet de s'établir auprès de lui. Il nous a montré, au haut d'une colline spacieuse autant que fertile, deux petits filets de très-bonne eau, auprès desquels la Commission a décidé de jeter les fondements d'une station.

« Elle ne sera qu'à deux milles de distance de Bâle, station de la Société des Missions de Londres, fondée, il y a quelques années, par le Rév. M. Schreiner, mais abandonnée depuis six mois, et recommandée par M. le d^r Philipp, à l'attention de notre Société. Il s'y trouve une soixantaine d'habitants, dont un tiers sont membres de l'Eglise ; de sorte que nous trouverons là une annexe toute formée. Le district compte environ quinze à vingt villages qui y vivent paisiblement du produit de leurs troupeaux ou des fruits de leurs champs. La Mission, placée à moitié chemin de Mékuatling à Béerséba, servira merveilleusement à compléter notre ligne d'établissements de ce côté-là ; elle sera en même temps le chemin le plus direct de Bossiou, Bérée et Cana, à la station de M. Rolland. D'un autre côté, elle n'est qu'à cinq ou six lieues de Morija, la station la plus prochaine.

« Quand, après avoir tout bien considéré, la Commission annonça à Letanta et à ses sujets, le 18 mars, que notre Société se proposait, moyennant la sanction du Comité directeur,

de placer un missionnaire au milieu d'eux pour les instruire, ils parurent réjouis de ce projet. Moshesh, après avoir approuvé ce plan, se chargea lui-même d'introduire le missionnaire auprès de son futur troupeau, en annonçant que c'était aux missionnaires qu'ils devaient la paix, la prospérité dont ils jouissent. « L'un d'entre eux, a-t-il dit, est disposé à venir « résider au milieu de vous. Aimez-le, suivez ses conseils, et « vous serez heureux. Il nous montre à tous le chemin du « ciel, il forme nos cœurs au bien, il nous aide à croire en « Jésus-Christ, et par là nous donne une *lettre de recomman-* « *dation* qui peut nous faire parvenir au séjour des bienheu- « reux après cette vie ! »

« Après lui se leva Ramolinyane, vieillard respecté dans la famille des Baramokhèle. Il donna son assentiment aux paroles de Moshesh, et dit : « Ecoutons le fils de Mokachané, il « nous a retirés des dents des Cannibales ; il sait ce qui peut « nous apporter la paix et l'abondance. »

« Un nommé Mokhéri prit ensuite la parole, et dit : « l'E- « vangile nous enserre ; mais c'est une grotte de refuge et « non pas un piége. Nous lui devons ce que nous sommes à « présent. »

« A son tour M. Rolland s'adressa à l'assemblée pour lui retracer les commencements de *Bâle*, et lui en esquisser l'histoire, expliquant comment le premier essai d'une Mission parmi eux avait manqué, et leur en attribuant en partie la faute. En même temps il définit et précisa bien le but de notre œuvre, et recommanda aux naturels d'être plus attentifs à l'appel de M. Dyke, qu'ils ne l'avaient été à ceux qui leur avaient été précédemment adressés.

« M. Dyke se levant enfin, dit : « Letanta et vous, ses su- « jets, me voici. Je vous aime ; je désire me sacrifier à vous « pour l'amour de vos âmes immortelles ; je veux vous prê- « cher Jésus, mon Sauveur et le vôtre. Oh ! s'il m'était donné « de vous amener à lui ; si vous pouviez apprendre de ma

« bouche à le connaître et à l'aimer! Il vous aime tant, ce « Dieu! Il a tant fait pour vous, pauvres Bassoutos; pour « vous il a livré à la mort son fils unique; je ne me lasserais « pas de vous répéter ces vérités salutaires; je vous aiderais « en tout ce en quoi je pourrai vous être utile. M'en aimerez-« vous plus pour cela? Je ne sais. Mais, vous, sachez que je « vous aime et que je vous suis dévoué. Ayez bonne confian-« ce, et, par dessus toutes choses, élevez vos cœurs et vos « mains au ciel, d'où nous viennent la joie et le secours. »

« Le frère Arbousset et deux ou trois indigènes convertis prirent encore la parole, et puis on se retira. La réunion avait été à la fois instructive et pleine d'intérêt. M. Dyke devant faire sans délai un voyage à la ville du Cap, reçut la promesse que ses deux compagnons d'œuvre de Morija viendraient occasionnellement, en son absence, évangéliser les habitants de cette nouvelle station, à laquelle il a désiré donner le nom d'Hermon, espérant que la rosée de la grâce descendra du ciel sur toute la congrégation. Dieu le veuille!

« Nous demeurons avec respect, Messieurs, vos dévoués serviteurs et affectionnés frères en Christ.

« Au nom de la Conférence :

Th. Arbousset, secrétaire de la Commission. »

STATION DE BÉRÉE.

Rapport de M. Maitin, *sous la date du* 22 *juin* 1847.

Persécutions contre les membres fidèles de l'Eglise. — Réveil dans les villages voisins. — Admission de cinq nouveaux membres dans l'Eglise. — Conversion du chef Khoabané et de deux de ses femmes. — Résumé général.

« Messieurs et très honorés frères,

« S'il m'était permis d'emprunter les paroles d'un Apôtre pour exprimer d'une manière générale ce que nous avons

plus ou moins éprouvé depuis l'époque de notre dernière conférence, je dirais avec saint Paul, mais dans un sens plus restreint que lui : « Nous avons été pressés de toutes les manières, mais nous n'avons pas été réduits à l'extrémité ; nous avons été en perplexité, mais nous n'avons pas été sans espérance ; nous avons été abattus, mais nous n'avons pas été entièrement perdus. » Aux épreuves résultant de l'exercice de notre ministère au milieu d'un peuple dégradé, qui ne peut voir avec indifférence ses vieilles coutumes tomber et être remplacées par les mœurs douces et chastes que donne l'Evangile, le Seigneur a trouvé bon d'en ajouter d'autres pour éprouver notre foi et exercer notre patience. Des maladies sérieuses ont visité notre famille, et, tout dernièrement, nous avons été appelés à prendre le deuil, en nous séparant d'une enfant bien aimée. Mais les secours de l'Eternel ont été proportionnés à la grandeur de nos besoins, et, dans nos afflictions, ses consolations ne nous ont pas manqué. C'est toujours avec amour qu'il châtie ses enfants, et nous pouvons dire avec saint Paul : « Toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu. »

« Appelé, Messieurs et très honorés frères, à vous présenter un rapport sur nos travaux pendant l'année dernière, j'éprouve le besoin d'élever mon cœur au Seigneur pour lui attribuer toute la gloire du bien qui a été fait, et pour lui demander pardon des imperfections que j'ai pu porter dans son service.

« Le royaume de Dieu ne s'établit pas avec éclat à Bérée, direz-vous peut-être, en apprenant que le nombre de mes auditeurs réguliers ne s'est pas beaucoup accru depuis l'année dernière ; mais si l'on se rappelle les difficultés que nous avons rencontrées dès le début de notre œuvre, et les persécutions qu'ont à endurer les personnes qui désirent s'instruire des vérités du salut, on sera forcé de reconnaître que la bénédiction de Dieu a accompagné nos faibles efforts, et que du terrain

sur l'ennemi a été gagné. Ce serait se faire une idée peu juste des succès de notre œuvre que d'en juger seulemeut par le le nombre plus ou moins grand des personnes qui assistent aux services religieux du dimanche. Une impression sérieuse a été produite sur beaucoup d'autres personnes, qui ne sont retenues qne par la crainte des persécutions, et qui, d'un jour à l'autre, peuvent obtenir la force de les supporter avec courage. A l'appui de ce que je viens de dire, je citerai un fait entre beaucoup d'autres. Une femme du village de Khoabané a fréquenté pendant quelque temps mes instructions religieuses; elle m'intéressait par son sérieux et par les larmes qu'elle répandait. Bientôt j'appris que son mari lui avait défendu de reparaître dans nos réunions. Aux menaces succédèrent les mauvais traitements; mais la pauvre femme n'en persévérait pas moins à venir écouter la parole de Dieu. Un dimanche, à son retour à la maison, son mari la frappa tellement que la crainte de perdre la vie l'engagea à prendre la fuite. Dans sa détresse, elle alla se réfugier chez ses parents où son mari ne tarda pas à la suivre. Les parents de la jeune femme désapprouvèrent la conduite de son persécuteur; et elle, forte de la protection qu'elle trouvait dans sa famille, refusa de retourner chez son mari, à moins que celui-ci ne promît de ne plus la battre lorsqu'elle irait entendre l'Evangile. Ce ne fut que plusieurs jours après qu'elle obtint la promesse qu'elle désirait, et qu'elle alla reprendre les occupations de son ménage. Le dimanche arrivé, après avoir préparé de la nourriture pour sa famille, elle se mit en route avec deux ou trois de ses voisines, pour se rendre à la maison de prière. Elles n'étaient pas encore très éloignées du village quand elles entendirent les pas de quelqu'un qui courait après elles. Elles se retournent et reconnaissent le mari de Masinata (c'est le nom de cette femme). Il arrive, saisit sa femme, la renverse par terre et la dépouille de tous ses vêtements, en lui disant ironiquement : « Tu vois que je ne te bats pas, va maintenant à la

« prière, si tu veux, mais tu n'y iras pas avec mes habits. » A ces mots, il reprend le chemin du village, emportant avec lui la jupe et le manteau de peau de sa femme. Qu'on se représente la position de cette malheureuse, cherchant en vain un endroit pour se cacher (1). Heureusement ses compagnes, membres de mon Eglise, qui étaient restées stupéfaites à la vue d'une telle infamie, la tirèrent de peine en partageant avec elle comme elles purent leurs propres habillements. Elle assista au culte, et ne cessa de sanglotter pendant toute sa durée. Je suis fâché d'être obligé d'ajouter que la pauvre Masinata n'a pas eu la force de supporter de telles épreuves, et de mettre en pratique le précepte du Sauveur : — « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps. » — Elle a cédé, et l'ennemi triomphe de sa victoire. Cependant l'expression de honte et de souffrance morale que je remarque chez cette femme lorsque je vais dans son village, et l'empressement avec lequel elle s'approche pour écouter mes paroles sont des signes pour moi que le Seigneur n'a pas encore tout-à-fait abandonné notre pauvre Masitana.

« Ce serait peut-être le moment de donner quelques détails de plus sur les efforts que font les païens pour entraver la marche de notre œuvre. Je pourrais parler des calomnies qu'on répand sur notre compte; on dit, par exemple, que nous ensorcelons les gens qui s'approchent de nous; que le vin dont nous faisons usage à la Sainte-Cène est du sang humain dont j'use, comme d'un charme, en en répandant, sans qu'on s'en aperçoive, quelques gouttes sur mes auditeurs; qu'une femme enceinte ou qui allaite s'expose à perdre son enfant, si elle assiste à nos réunions. Je pourrais ajouter que

---

(1) Il est peut-être nécessaire d'ajouter qu'une femme Mossouto, quoique n'éprouvant aucune honte d'avoir une partie de son corps découverte, n'a peut-être pas moins de pudeur, sous d'autres rapports, qu'une femme européenne.

des jeunes gens, qui nous donnaient beaucoup d'espérances, ont été soustraits à notre influence, et conduits par leurs parents loin de la station. Mais je laisse ce sujet, et je me hâte de reconnaître que, tout bien considéré, un changement en bien s'est opéré dans ma station, et que l'opposition à l'Evangile, quoique encore opiniâtre, n'est plus cependant si générale. On peut en juger par les faits suivants.

A deux lieues de Bérée se trouve un grand village où, après avoir vainement essayé de former une petite réunion de personnes disposées à m'écouter, j'avais cessé de me rendre ; mais, bien à mon insu, une impression avait été produite par les quelques paroles que j'avais adressées, et encore une fois le Seigneur m'a rappelé que ses serviteurs doivent prêcher sa Parole en temps et hors de temps, sans jamais se laisser décourager par l'indifférence dont on accueille leur message. La dernière fois que j'avais été dans ce village, on refusa de m'écouter, et je le quittai avec la pensée qu'avant un temps plus ou moins long, l'Evangile n'y trouverait aucun accès. Quelles ne furent donc pas ma surprise et ma joie lorsque environ deux mois après, deux hommes de ce même village commencèrent à venir écouter chaque dimanche la prédication de la Parole de Dieu, demander des abécédaires, et apprendre à lire avec ardeur et avec persévérance. Aujourd'hui, ils peuvent lire couramment, et j'ai lieu de croire que le changement extérieur qui s'est opéré en eux n'est que l'effet d'une œuvre spirituelle, la conversion de leur cœur. Pendant plusieurs mois, ils furent seuls de leur village à se rendre à la maison de prière ; mais depuis quelque temps, d'autres personnes se sont jointes à eux, et, sans faire encore aucune profession de christianisme, elles paraissent écouter avec sérieux et intérêt la bonne nouvelle du salut.

Dans d'autres villages moins éloignés de la station, j'ai aussi réussi à réunir quelques personnes. Je vais y faire quelquefois le second service du dimanche avec toutes les per-

sonnes qui composent ma congrégation à Bérée. Lorsqu'ils entendent chanter les louanges de Dieu dans leur propre langue, les païens, malgré toute leur opposition, sont attirés à venir se joindre à leurs frères convertis, et, confondus avec eux, ils écoutent le message de miséricorde qui leur est annoncé. Malheureusement, on les trouve souvent dans l'ivresse; ce qui, on le comprend, les prépare fort mal à recevoir la bonne semence de l'Evangile. Cependant la Parole de Dieu est annoncée, et, suivant sa promesse, elle ne doit pas retourner à lui sans effet.

A l'exception d'un seul cas où j'ai été appelé à exercer la discipline religieuse, je n'ai eu que des sujets de joie avec les membres de mon petit troupeau. La vie chrétienne s'est développée dans ses membres, et avec elle leur zèle pour l'avancement du règne de Dieu et leur amour fraternel. Dans les épreuves qu'il a plu au Seigneur de nous envoyer, nous avons pu remarquer la sincérité de l'affection qu'ils nous portent; ils se sont dévoués à nous comme des enfants se dévouent à leurs parents.

Un fait bien réjouissant, c'est que pendant l'année qui vient de s'écouler, onze nouveaux membres ont été admis dans notre petite Eglise. Comme j'ai déjà eu l'occasion de vous parler de cinq d'entre eux, baptisés il y a environ un an, je n'ajouterai rien à leur sujet, si ce n'est qu'ils ont persévéré à marcher dans la bonne voie et à rendre témoignage par leurs œuvres à la sincérité de leur foi. Parmi les six autres personnes que j'ai eu le privilége de recevoir dans l'Eglise du Seigneur, il y a quelques mois, se trouve une femme très âgée, qui pendant près d'une année s'est, pour ainsi dire, traînée de son village à Bérée pour assister aux instructions préparatoires au baptême. Depuis qu'elle connaît le Sauveur, une expression de bonheur est peinte sur sa physionomie; les païens eux-mêmes admirent le changement qui s'est opéré en elle, et rendent témoignage à la réalité de sa conversion, en

avouant qu'il faut que l'Evangile soit bien puissant pour produire des effets si remarquables. Deux jours avant son entrée dans l'Eglise, Débora (c'est le nom qu'elle s'est choisi) me disait : « J'ai grandi et vieilli dans le péché, mais le bon berger a su trouver sa brebis égarée, et il l'a trouvée lorsqu'elle allait être perdue sans retour. Je n'ai pas de paroles pour exprimer combien j'étais misérable et combien le Sauveur a été plein de compassion pour moi. Que dirai-je ? « J'étais morte, et Jésus m'a fait revivre ; j'étais souillée, et il m'a sanctifiée. Il est donc bien vrai que moi aussi j'ai un Sauveur ! Et il est mort pour me donner la vie. Quel amour ! Aujourd'hui je ne crains plus la mort ; bientôt elle viendra me chercher ; mais ce sera pour me faire entrer dans le royaume de mon Rédempteur. Il me tarde de vivre auprès de lui, car si je suis déjà si heureuse ici-bas, quelle ne sera pas ma joie et mon allégresse lorsqu'il m'aura reçu dans sa gloire! » — Selon toute apparence, ses vœux seront bientôt satisfaits. Depuis le jour de son baptême, notre chère Débora n'a plus eu le privilége de venir s'unir à ses frères pour prier le Seigneur et écouter sa Parole, qui réjouissait tant son cœur. Ses membres, affaiblis par l'âge, ne lui permettent plus de marcher ; elle passe ses journées et ses nuits couchée sur une misérable peau de bœuf. Mais ne la plaignons pas ; elle se dit heureuse, et son expression de bonheur en dit plus encore que ses paroles. Elle supporte ses infirmités physiques avec une grande patience ; à peine en dit-elle un mot ; mais elle ne se lasse pas de parler de Celui qui s'est manifesté à elle comme le Sauveur de son âme. Nous n'allons jamais la visiter sans remporter dans nos cœurs la conviction qu'elle vit dans une communion intime avec Dieu, et que sa foi lui fait entrevoir les biens célestes après lesquels soupire son âme.

Les deux femmes du chef Khoabané, dont faisait mention mon rapport de l'année dernière, ont aussi reçu le sceau des

croyants. Lorsque j'annonçai à Khoabané mon intention de les baptiser, il me dit : « Elles sont heureuses, car elles ont « trouvé ce qu'elles cherchaient. Je les ai connues; mais elles « ne sont plus ce qu'elles étaient. Dans le changement qui s'est « opéré en elles, on peut bien reconnaître qu'il y a un Esprit « de Dieu, et qu'il travaille comme il lui plaît. » Ces paroles dans la bouche du vieux chef étaient significatives. Il avait fait tous ses efforts pour les soustraire à l'influence de l'Evangile. Après avoir brûlé leurs livres, il avait eu recours aux coups; mais il avait éprouvé que la puissance de l'homme est trop faible pour arrêter l'œuvre de Dieu. Je ne puis mieux dépeindre le bonheur que mes six candidats paraissaient éprouver le jour de leur baptême, qu'en citant les paroles d'une de nos sœurs qui furent consacrées au Seigneur : « Qu'il est grand « l'amour de mon Sauveur! Pendant longtemps j'ai désiré « ramasser les miettes qui tombent de la table de ses enfants, « et, aujourd'hui, il veut me faire asseoir avec eux pour nour- « rir mon âme du pain de vie. Ah ! pourrais-je hésiter à quit- « ter le monde et le péché après ce que Jésus a fait pour moi? « Non, il m'a appelée, je veux le suivre; il est à moi et je « suis à lui. »

Il me reste à vous parler, Messieurs et chers frères, de la conversion de quelques personnes, qui, depuis quelques semaines, ont pris les places laissées vides par l'admission dans l'Eglise de mes anciens candidats. Je dois vous avoir parlé déjà précédemment d'un homme, qui, habitant un village assez éloigné de ma station, faisait tous les jours le culte de famille, quoiqu'il ne voulût jamais me faire part de ses sentiments quand je le questionnais. Le sérieux avec lequel je le voyais assister chaque dimanche au service religieux, et le changement extérieur que je remarquais en lui, me permettaient de penser que cet homme n'était pas loin du royaume des cieux; mais à cette époque, j'ignorais le combat qui se livrait dans son cœur, et les angoisses que faisait naître en lui

le sentiment de ses péchés. Les scènes d'horreur auxquelles il avait pris part se retraçaient à sa mémoire et lui faisaient pressentir le juste châtiment que méritaient ses crimes. Autrefois cannibale, aujourd'hui pécheur repentant, Tlakani (c'est son nom) a trouvé miséricorde. L'Evangile lui a procuré la paix après avoir changé son cœur, et cette parole de saint Paul semble s'être réalisée en lui : « Là où le péché avait abondé, la grâce y a surabondé. » Humble et fervent dans sa piété, il est un beau monument de la puissance de la croix, qui réconcilie le pécheur avec Dieu et le renouvelle à son image.

Un jeune homme, qui avait été quelque temps à notre service, et que nous dûmes renvoyer à cause de ses vols et de sa mauvaise conduite à notre égard, est aussi devenu l'objet des miséricordes du Seigneur. Pendant deux ans, il a constamment refusé d'apprendre à lire et d'assister aux services religieux, et c'est précisément lorsque je pensais que tous ses rapports avec nous avaient pris fin, que sa conscience a été réveillée, et qu'il a été conduit à venir nous demander avec anxiété ce qu'il devait faire pour être sauvé. Ceux qui l'ont connu avant sa conversion ne peuvent s'empêcher de dire qu'il est converti, et depuis lors il a été pour nous et pour les membres de notre Eglise un sujet de joie et de reconnaissance envers le Seigneur.

Masékouai, cette femme qui fut amenée à des pensées sérieuses par notre enfant que le Seigneur a rappelée à lui, a continué à donner des preuves de sa conversion, et elle aussi a été admise dans la classe des candidats au baptême. A son sujet on peut dire, autant du moins que l'homme peut en juger : elle est morte au monde, et sa vie est cachée avec Christ en Dieu.

Vous prendrez part, j'en suis sûr, au bonheur que j'éprouve de pouvoir compter le chef Khoabané au nombre de mes candidats au baptême. Cet intéressant vieillard a décidé-

ment abandonné le monde pour le service de Dieu ; mais comme il me le racontait lui-même dernièrement, la lutte a été violente. Lorsque son cœur commença à être touché par la prédication de la Parole de Dieu, il cessa d'assister au culte et se livra plus que jamais à la boisson, dans le but d'étouffer la voix de sa conscience qui le pressait de se convertir. C'est alors aussi qu'il commença à persécuter ses deux femmes, qui étaient catéchumènes ; mais, chose remarquable, la nuit qui suivait ses excès ne lui procurait aucun repos. Souvent on l'a entendu alors pousser des gémissements dans sa hutte, et demander à Dieu avec l'accent de la détresse de lui pardonner ses péchés. Le matin, il se rendait auprès de ses femmes, reconnaissait qu'il avait mal agi, et leur demandait, non seulement de lui pardonner, mais encore de prier pour lui. Enfin il revint entendre la prédication de l'Evangile, et bientôt ses larmes témoignèrent de l'impression qu'il en ressentait. Une fois ou deux, après l'avoir vu dans une grande agitation, je cherchais à le consoler, en lui disant que son repentir était pour moi une preuve que le Seigneur l'appelait à croire en lui pour avoir la vie éternelle ; mais il me répondait que l'Evangile le troublait en lui montrant la grandeur de ses péchés. Il reconnaissait qu'il avait été une bonne nouvelle pour plusieurs; mais quant à lui, il ne pouvait y trouver la paix. Cependant l'œuvre du Seigneur se faisait en lui ; il renonça à la boisson, rompit ses rapports avec ses concubines, et alla même jusqu'à refuser de prendre de la nourriture de leurs mains. Peu de temps après, j'appris qu'il avait envoyé un message à Moshesh pour lui annoncer qu'il avait trouvé la vérité, mais que son cœur souffrait à la pensée de laisser son ami derrière lui. « Puisque nous avons tant péché ensemble, pourquoi ne nous convertissons-nous pas ensemble? » ajouta-t-il. Ce que je viens de rapporter eut lieu avant que Khoabané m'eut ouvert son cœur. Il y eut quelque chose de bien touchant dans l'entretien que j'eus avec lui la première fois

qu'il vint me faire part de ses sentiments. Après m'avoir annoncé dans quel but il venait me parler, ce vénérable vieillard joignit les mains, se prosterna en terre, et fit au Seigneur une humble confession de ses péchés, lui demanda pardon du sang qu'il avait versé et de tout le mal qu'il avait fait comme particulier et comme chef; mais combien sa prière devint fervente lorsqu'il exprima à Dieu sa reconnaissance pour le salut qu'il accorde en Jésus au pécheur repentant! Ses larmes coulaient, larmes de joie autant que de douleur. — Et moi, qu'éprouvais-je? mon cœur était ému et je pleurais aussi de joie à la vue de cette nouvelle bénédiction que le Seigneur venait de répandre sur mon ministère.

Il y a lieu d'espérer que la conversion d'un chef comme Khoabané exercera une bonne influence sur toute la tribu.— Non point à nous, non point à nous, mais à ton nom donne gloire, ô notre Dieu! —

Nous n'avons pas encore pu former à Bérée une école régulière, ce que ma chère compagne, en particulier, déplore beaucoup; cependant nous avons l'espérance de pouvoir en établir une. En attendant, ma femme donne des leçons de lecture et de chant, une fois chaque semaine, et tient une école du dimanche entre les deux services. Elle a réussi, grâces à Dieu, à apprendre à lire à presque toutes les personnes qui fréquentent le culte.

Quant aux travaux matériels, je n'ai qu'un mot à en dire. Notre maison, commencée depuis deux ans, n'est pas encore terminée, à cause de la difficulté que j'ai eue à me procurer des ouvriers; cependant nous pourrons l'habiter dans quelques mois, si le Seigneur nous conserve la vie.

RÉSUMÉ GENÉRAL.

Adultes baptisés,	15	Enfants baptisés	4
Candidats au baptême,	4	Auditeurs,	60

Agréez, Messieurs et très honorés frères, avec ce rapport, l'assurance de mon parfait attachement en Jésus-Christ.

J. MAITIN.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES ORIENTALES.

(Quatrième article.)

Ile de Ceylan. — Population. — Détails historiques. — Sociétés à l'œuvre. — Visite de l'Évêque de Colombo. — Écoles et Séminaires. — Quelques conversions. — Le Temple inachevé. — John Hannah. — Les Veddas.

En traversant avec nous le détroit qui sépare Ceylan de la pointe méridionale de l'Inde, il ne faut pas que nos lecteurs s'attendent à retrouver dans cette île le spectacle si réjouissant qu'il leur a été donné de contempler à Tinevelly. Au lieu de ces mouvements énergiques vers l'Evangile, de ces Eglises qui se forment et se recrutent avec une si merveilleuse rapidité, Ceylan ne présente aux regards du chrétien que des progrès lents et pénibles, des travaux entrepris plus en vue de l'avenir que du présent, des Eglises bien peu nombreuses encore et peu sûres de la fidélité de leurs membres, enfin beaucoup d'indolence, de superstitions et la plus profonde ignorance. L'aurore d'un jour brillant semble avoir éclaté déjà à Tinevelly ; ici l'on n'aperçoit encore que les premières et incertaines lueurs du crépuscule ; mais il y a des lueurs pourtant, et nous savons que Celui qui les fait poindre à l'horizon est aussi Celui qui donne en plein midi toute leur splendeur aux rayons du soleil.

L'œuvre missionnaire rencontre à Ceylan des difficultés et des obstacles qui s'expliquent par quelques circonstances, déjà connues sans doute des anciens lecteurs de cette feuille, mais qu'il est bon pour ceux-là et nécessaire pour les autres, de rappeler en quelques mots.

Cette île, renommée pour la beauté de ses sites et la fertilité de son sol, ne l'est pas moins pour la place importante qu'elle tient dans l'histoire de l'Inde. Elle a environ 120 lieues de long sur quarante de large, dans sa plus grande étendue. On évalue sa population à près de 1,500,000 habitants. Cette population se compose de plusieurs races très-distinctes les unes des autres, et qui, venues successivement s'établir sur ce sol, y ont apporté et y conservent encore leur physionomie particulière, leurs coutumes et leurs croyances ou superstitions religieuses.

Les plus anciens habitants de l'île ne se retrouvent plus que dans quelques chétives tribus éparses au sein des montagnes du centre et de l'ouest. Ils sont connus sous le nom de *Veddahs* ou *hommes sauvages*, nom que justifient parfaitement leur aspect et leurs mœurs, comme nous le verrons bientôt.

Les contrées du nord et une partie de celles du centre sont habitées surtout par des Tamules ou Malabares, venus de l'Inde à une époque qui se perd dans la nuit des temps. Leur religion est le brahminisme, et ils ont beaucoup de ressemblance avec les peuples de leur ancienne patrie, bien qu'à quelques égards ils paraissent leur être supérieurs.

Au sud et à l'ouest sont les Cingalais qui semblent avoir une descendance commune avec les Veddahs, mais qui selon toute apparence aussi ont contribué à affaiblir cette race et à la refouler dans les régions qu'elle occupe actuellement. C'est parmi les Cingalais qu'a pris naissance cette religion de Boud-dha qui de là s'est répandue dans l'Inde et dans presque toute l'Asie orientale.

L'île, conquise au moyen-âge par les Arabes, a conservé des traces de cette invasion; elle compte encore un grand nombre d'habitants appartenant à cette race, et qui sont restés sectateurs de Mahomet. Ils y vivent de trafic, à peu près comme font les Juifs dans la plupart des pays où ils sont répandus.

Enfin, trois nations européennes, les Portugais, les Hollandais et les Anglais, devenues, chacune à son tour, maîtresses de ce sol, y ont successivement déposé quelques-uns de leurs enfants, et planté le drapeau de leurs croyances religieuses.

Les Portugais y apportèrent le catholicisme romain, c'est-à-dire une autre espèce de paganisme à peu près aussi grossier que celui qui régnait et règne encore dans le pays. Un culte pompeux et sans influence sur les cœurs pour les convertir; des cérémonies païennes tranformées en cérémonies chrétiennes au moyen de noms nouveaux et de quelques déguisements plus ou moins adroits; le prêtre de Rome se substituant pour qui le recevait, au prêtre de Boudha, et s'en appropriant habilement l'héritage; ce fut, à peu près, tout ce que fit l'Eglise de Rome à Ceylan, aussi longtemps, du moins, qu'elle fut seule à y représenter le christianisme. Si elle a déployé depuis un zèle plus intelligent, c'est qu'ici, comme ailleurs, elle y a été forcée par la présence et l'activité des autres communions chrétiennes.

Les Hollandais qui évincèrent les Portugais de la souveraineté de l'île, auraient pu faire beaucoup plus et mieux qu'eux pour y annoncer le règne de la vérité, et leurs actes en annoncèrent hautement l'intention; mais ce qu'ils tentèrent dans ce but paraît avoir été une spéculation politique bien plus qu'une œuvre vraiment chrétienne. Pour mieux soumettre les Ceylanais, ils voulurent leur imposer leur religion, ou plutôt leur formes religieuses. Partout des temples furent construits, des paroisses organisées, des congrégations réunies, le culte des idoles interdit, de nombreux priviléges accordés à ceux des natifs qui faisaient profession de christianisme. Le nombre de cenx-ci fut grand, et, appuyé sur ce succès extérieur, le gouvernement hollandais put annoncer au monde que l'île à peu près tout entière était convertie. Singulière illusion ou imprudent mensonge! A peine les Hollandais eurent-ils, en 1795, été dépossédés par les Anglais,

que l'échafaudage religieux élevé par eux à si grands frais, et dont ils avaient osé s'enorgueillir, s'écroula sur tous les points et en un clin d'œil. Leurs prétendus convertis, rendus à la liberté se montrèrent tels qu'ils étaient restés au fond du cœur et retournèrent par centaines de milliers à ces idoles qu'ils n'avaient feint d'abandonner que pour avoir part aux faveurs ou échapper à la persécution de leurs anciens maîtres. Quelques années suffirent pour qu'on vît se relever dans l'île plus de 1,200 temples païens à côté des églises hollandaises humiliées à leur tour. Celles-ci ne furent plus fréquentées que par quelques milliers de chrétiens de nom, qui retombèrent bientôt dans la plus grossière ignorance, ou entremêlèrent leur faible connaissance chrétienne de tant de superstitions qu'on ne les distingua presque plus des païens. Ceux qui portent encore ce nom, vivent à peu près sans religion ; ils ne se font aucun scrupule de prendre part aux cérémonies les plus idolâtres ; souvent même, au rapport des missionnaires, ils se montrent plus hostiles que les païens aux progrès du christianisme réel et vivant qu'on voudrait leur faire adopter. Grande leçon qui, avec bien d'autres, montre aux serviteurs de Christ que, comme celles de Paul, *leurs armes ne doivent pas être charnelles*, et qu'il n'y a de conquêtes chrétiennes durables que celles qui se font avec le glaive de la Parole sainte et la puissance de cet Esprit qui seul convertit et soumet les consciences !

Tel était, au commencement de ce siècle, le singulier mélange de croyances et de pratiques religieuses au milieu desquelles l'Evangile de Christ devait être annoncé enfin d'une manière plus spirituelle et plus pure. Il est facile de comprendre combien d'obstacles il devait y rencontrer. Mieux eût valu, pour ses succès, qu'il n'eût pas paru précédemment au sein de ces populations prévenues déjà contre lui. C'est en partie par ce fait que s'explique la lenteur avec laquelle il les pénètre aujourd'hui.

Cinq sociétés missionnaires y sont maintenant à l'œuvre. Voici le résumé succinct de leurs établissements et de leurs succès.

La Société des Missions Wesleyennes d'Angleterre, la première qui ait envoyé des ouvriers à Ceylan (1812) y a cinq stations principales, entourées chacune de nombreuses annexes, et dont les siéges sont à Jafna, à Colombo, à Galle et à Matura. Les rapports de ses missionnaires indiquent pour toute l'île un chiffre de 1150 communiants et de 4000 élèves, répartis entre ses nombreuses écoles.

La grande *Société Américaine des Missions* travaille à Ceylan depuis 1816. Elle y a huit stations principales et des établissements d'éducation fort remarquables ouverts à près de 5000 enfants ou jeunes gens des deux sexes. Dix missionnaires américains, deux missionnaires indigènes et quarante-cinq instituteurs ou institutrices, presque tous indigènes, desservent cette mission qui ne cesse de demander un renfort d'ouvriers. Le nombre des communiants dans ces huit stations ne s'élève qu'à 360. L'exiguité de ce chiffre s'explique par les longues épreuves que les missionnaires américains font subir à leurs candidats avant de les admettre au sein de l'Eglise.

La Société Baptiste d'Angleterre a fondé à Colombo et à Candy deux stations qui paraissent en voie de prospérité. On y compte environ 500 communiants et 39 écoles établies dans plusieurs villages.

La Société pour la propagation de l'Evangile a trois stations florissantes à Carpentyn, à Matura et à Candy.

Enfin, *la Société Episcopale des Missions de l'Eglise d'Angleterre* a fondé en divers lieux et successivement, depuis 1818, plusieurs stations importantes, entre autres à Cotta, à Candy, à Baggadame et à Nellore. Elle y entretient 8 missionnaires européens, 120 ouvriers natifs, hommes ou femmes, 85 écoles et 3 séminaires. Le chiffre de ses communiants

est de 312; celui des assistants au culte d'environ 3500; celui des élèves dans ses écoles de plus de 3000, dont 600 filles.

Le nombre des Anglais établis dans les diverses parties de l'île est considérable. Les petites congrégations anglicanes qu'ils forment ont paru assez importantes pour décider, il y a deux ans, le gouvernement à ériger Ceylan en un évêché, dont le siége est à Colombo. Le digne ecclésiastique appelé à remplir ces nouvelles fonctions est le docteur Chapman, ami décidé des missions. Il a, l'année dernière, fait dans la plns grande partie de son diocèse, une tournée épiscopale, qui lui a fourni l'occasion de visiter quelques unes des stations les plus importantes. Nos lecteurs verront, par les emprunts que nous ferons à son rapport, avec quelle largeur de vues ce dignitaire de l'Eglise établie rend témoignage à l'œuvre des missionnaires étrangers à cette Eglise.

La première chose qui frappe en parcourant les récits des messagers de l'Evangile employés à Ceylan, c'est la haute importance qu'ils attachent à la diffusion de l'instruction religieuse parmi l'enfance et la jeunesse. A quelque dénomination qu'ils appartiennent, et sur tous les points de l'île, c'est là l'une des parties de leur tâche à laquelle ils donnent le plus de soin, et sur l'accomplissement de laquelle ils font reposer le plus d'espérance Partout et toujours l'école en même temps que l'Eglise, souvent même avant l'Eglise; une longue expérience semble leur avoir révélé à tous qu'à Ceylan, plus que partout ailleurs, c'est le seul moyen d'assurer l'avenir du christianisme. Aussi, tous leurs établissements d'instruction ont-ils pris un grand développement. L'évêque de Colombo donne sur ceux qn'il a vus de nombreux détails. Voici ce qu'il dit de deux d'entre eux, destinés surtout à former des catéchistes et des instituteurs. Cette description pourra donner une idée des autres.

« Le 20 juillet (1846), dit-il, nous allâmes voir le principal établissement de la Mission américaine, à Batticotta, à 8 mil-

les (près de trois lieues) de Jafna. Nous y trouvâmes 124 élèves réunis dans une salle d'étude vaste et convenable. Ils portaient tous le costume du pays. M. Twisington, le directeur de l'œuvre, commença par les examiner devant nous sur l'histoire sainte ; puis un instituteur natif, qui me parut très intelligent, les questionna sur la géographie et l'astronomie, science pour laquelle les Ceylanais ont une singulière prédilection. Toutes leurs réponses furent parfaitement satisfaisantes ; mais ce qui me plut surtout en elles, ce fut le ton paisible et tout-à-fait convenable dont elles étaient faites. Ces jeunes gens semblent aussi bien disciplinés que bien instruits ; et, tout ce qu'il est, sous ce rapport, possible de désirer dans un établissement de ce genre me parut se trouver réuni dans celui-ci. Après quelques instants de récréation, l'examen roula sur la théologie, et j'adressai moi-même aux jeunes gens des questions auxquelles ils répondirent constamment d'une manière posée, réfléchie et pleine de justesse.

« L'établissement possède un musée et un laboratoire pourvu des instruments nécessaires pour faire des expériences de physique, de chimie et d'électricité. L'étude pratique de ces sciences répand, parmi cette jeunesse, un esprit de recherche et d'activité qui fait plaisir à voir. Mais ce qui, plus que cela encore, réjouit le cœur du chrétien, c'est le caractère éminemment religieux et scripturaire que les missionnaires impriment à leurs enseignements. Six heures par jour sont régulièrement consacrées à l'étude des saints livres par la première division des élèves, qui se compose de ceux dont on espère faire, avec la bénédiction divine, des prédicateurs indigènes. Les jeunes gens des classes les plus avancées sont presque tous chrétiens et le sont devenus par conviction, de leur propre choix et sans contrainte ou suggestion quelconque, sous l'influence d'une longue et patiente éducation, et après avoir donné aux missionnaires des preuves convaincantes d'une conversion réelle et sincère.

« La bibliothèque de l'établissement est bien composée et assez nombreuse. Les élèves montrent en général beaucoup d'empressement à profiter des ressources qu'elle leur présente.

« On ne permet, dans le régime intérieur de l'institution, aucun acte qui ait le moindre rapport avec le paganisme. Toute distinction de castes y est également interdite.

« Je visitai aussi deux écoles primaires annexées à l'établissement. Dans celle des garçons l'instruction se donne en anglais; dans celle des filles on se sert de la langue tamule. Tous les enfants que je vis dans l'une et dans l'autre, lisaient et écrivaient couramment; ils répondirent d'une manière satisfaisante aux questions que je leur adressai sur les dix commandements.

« Cette Mission de Batticotta, commencée en 1816, rencontra d'abord d'immenses difficultés et une redoutable opposition. Ce fut, me disait l'un des missionnaires, avec beaucoup de peine qu'ils déterminèrent les parents de six enfants à leur confier leur éducation, et encore furent-ils, pour y réussir, obligés de faire toutes sortes de concessions à leurs préjugés et à leurs caprices. Ainsi, il fallut avoir pour ces enfants une cuisine distincte, et leur donner en propriété, et pour eux seuls, un puits dont ils ne se servirent que lorsqu'ils l'eurent une première fois épuisé. Ce ne fut que lorsque l'eau en eut été complétement renouvelée qu'ils la regardèrent comme suffisamment purifiée. En 1824, l'établissement contenait cent-vingt élèves; il en reçoit actuellement quarante nouveaux par an, et peut en contenir cent soixante-dix. Outre les services du dimanche, il s'y fait chaque jour, le matin et le soir, des prières communes auxquelles les élèves sont tenus d'assister, sans qu'on prétende pour cela faire violence à leurs convictions.

« La direction de l'établissement est confiée à deux missionnaires américains qu'assistent huit instituteurs natifs. Les

élèves deviennent eux-mêmes, durant le séjour qu'ils y font, des ouvriers actifs dans le champ du Seigneur, car ils ne sortent jamais de la maison pour aller passer les jours de fête dans leurs familles, sans être munis de Bibles et de Traités religieux, qu'ils distribuent d'une manière aussi utile qu'ils le peuvent. Les effets de ces moyens d'instruction sont tels que dans tous les districts auxquels appartiennent ces jeunes gens, les missionnaires trouvent des auditeurs favorablement disposés, et des âmes qui, désirant sérieusement parvenir à la vérité, en ont déjà quelque intelligence. Ces résultats sont lents, sans doute, à obtenir, mais ils sont assurés; et dans un pays où toutes les habitudes religieuses sont une violation flagrante du second commandement, c'est beaucoup que de parvenir à répandre ainsi quelques grains de la semence divine. Dans les seize stations ou annexes qui se rattachent à cette Mission, les cinq sixièmes des membres qui forment les congrégations, sont des enfants sortis, depuis une vingtaine d'années, des écoles missionnaires. »

Deux jours après avoir visité cette école supérieure de garçons, l'évêque de Colombo se rendit à Oodooville, autre station américaine, pour y voir l'institution destinée aux jeunes filles. Il y trouva cent-deux élèves, nourries, vêtues et instruites gratuitement, depuis l'âge de six ans jusqu'à leur mariage. Presque toutes sont de bonne famille, et à chaque fois qu'il y a des places vides, il se présente de nombreuses aspirantes pour les occuper, signe évident de la faveur dont l'institution jouit dans l'estime des natifs. L'évêque les interrogea sur la lecture, la géographie, la grammaire, et surtout sur l'Ecriture sainte, et il fut très-content de toutes les réponses qu'il obtint, comme aussi de l'ordre, de la propreté, de la parfaite décence qu'il vit régner partout. Elevées de la sorte, ces jeunes filles deviennent des épouses chrétiennes. Ce sont en général les missionnaires eux-mêmes qui leur choisissent des maris, et on n'en cite que deux ou trois qui se soient

unies à des païens. Elles deviennent assez ordinairement les femmes des instituteurs ou catéchistes élevés par la Mission. Ainsi se forment des maisons vraiment chrétiennes, où les mœurs sont en général excellentes, et où se donne l'exemple du culte domestique, de l'ordre, de la bonne éducation des enfants et de toutes les vertus chrétiennes. Il est impossible, s'accordent à dire tous les missionnaires, de calculer les heureux effets d'une éducation chrétienne et soignée donnée aux femmes de ce pays.

Les rapports missionnaires des diverses Sociétés sont pleins de traits touchants qui prouvent tout ce qu'on peut attendre de l'heureuse influence de l'instruction chrétienne répandue à Ceylan. Ici c'est une jeune fille de onze ans qui, enlevée de l'école par sa famille, à l'instigation d'un prêtre de Bouddha, s'afflige, mais ne perd pas courage, et répète avec tant de chaleur à ses parents ce qu'elle a appris et senti de l'Evangile, qu'elle parvient, par l'assistance du Saint-Esprit, à dissiper leur mauvais vouloir, au point qu'ils viennent eux-mêmes supplier les missionnaires de recevoir de nouveau leur enfant au nombre de leurs élèves. Là c'est un jeune homme qui, sorti de l'école sans avoir fait profession de sentiments chrétiens, semble entièrement perdu pour l'Eglise du Seigneur, mais qui, se trouvant un jour dans une nombreuse assemblée de païens, où l'on parle de religion, se souvient tout à coup des enseignements de son enfance, et se met à exposer et à défendre les doctrines de l'Evangile avec tant d'intelligence et de force, qu'il produit sur ses auditeurs une impression profonde et salutaire pour quelques-uns d'entre eux. Une autre fois c'est un chrétien, sorti aussi de l'école, que le choléra vient saisir, et qui, sur son lit de mort, ne cesse de bénir Dieu d'avoir été instruit de l'Evangile dès son enfance, et rend de sa foi et de ses espérances les témoignages les plus édifiants.

Mais ce n'est pas parmi les élèves des écoles seulement que l'Evangile se fait reconnaître comme *la puissance de Dieu pour*

le salut de ceux qui croient. Des conversions où cette puissance se manifeste avec force viennent quelquefois réjouir le cœur des missionnaires, en dépit de tous les obstacles que lui opposent la force des préjugés païens et le caractère à la fois indolent et dissimulé des natifs. En voici quelques exemples frappants :

« Près de Batticaloa, raconte l'évêque de Colombo, nous allâmes visiter un temple païen qui n'a jamais été achevé. Il y a quelques années qu'il avait été commencé sur le point le plus élevé des environs et d'une manière qui annonçait une splendide construction. Mais bientôt, grâce à l'influence des idées chrétiennes répandues ici par les missionnaires de l'Evangile, tous les païens riches qui devaient faire les frais de cet ouvrage y renoncèrent. Un seul persista. C'était un homme d'une assez grande importance par son crédit et sa fortune. Irrité des progrès du christianisme, et comme piqué au jeu, il annonça qu'il continuerait l'œuvre à lui seul. Il y dépensa de fortes sommes, fit même faire l'idole qui devait y recevoir les honneurs divins. Quand elle fut achevée, un jour fut fixé pour la transporter solennellement dans le temple. C'était lui-même qui devait la porter, en tête d'une nombreuse procession, et, en effet, il se mit en route pour aller la prendre ; mais, chemin faisant, sa conscience se troubla. « Que vais-je faire, se dit-il à lui-même ? Vais-je adorer ce que j'ai fait fabriquer et vu fabriquer de mes yeux ? Quelle folie ! » Et, frappé de cette idée, il laissa là son idole, s'en retourna chez lui, et s'étant mis à étudier l'Evangile, il est devenu depuis un chrétien sincère et fervent. Quant au temple, pas une pierre n'y a été ajoutée depuis lors. Il est là debout, tel que son patron l'a laissé, ruine abandonnée avant le temps, monument de vérité aussi bien que de mensonge, plein tout à la fois d'encouragements pour les chrétiens et de sérieux avertissements pour les adorateurs des faux dieux. »

« Nous avons ici, écrit le missionnaire wesleyen Stott, de Batticaloa, un jeune homme dont la conversion offre quel-

ques particularités remarquables. Il s'appelle John Hannah, et appartient à une famille respectable de l'île de Batticaloa. Son père, qui a quelque fortune, a rempli longtemps une charge honorable du gouvernement. Il y a sept ans que John Hannah fut baptisé par M. Hole, mais voici comment : Ses parents, qui sont païens, désiraient qu'il épousât la fille du modliar (chef de district), qui est converti et qui avait résolu de ne donner sa fille qu'à un chrétien. Le père de John le savait, et pour arriver à son but, il recommanda à son fils de fréquenter la chapelle, de faire profession de christianisme et de l'embrasser publiquement, mais en lui enjoignant strictement en même temps de rester païen au fond du cœur. Le jeune homme entra en plein dans les vues de son père, et joua si bien son rôle que le modliar et M. Hole s'y laissèrent prendre. Le baptême eut lieu, et le mariage se fit. Au bout de quelque temps, le modliar s'aperçut que son gendre avait encore un secret penchant pour le paganisme, et fut surtout fortement irrité de ce qu'il avait voulu contraindre sa femme à l'accompagner à une cérémonie idolâtre que ses parents avaient célébrée. Cependant John continuait à se dire chrétien, et, toujours par intérêt, à se montrer assidu aux réunions religieuses.

« Elles devinrent pour lui un moyen de salut. Un jour Dieu fit son œuvre en lui ; il reconnut l'indignité de son hypocrisie, et le sentiment de son péché se révéla à lui avec tant de force, qu'il l'amena au pied de la croix, humble, repentant, et proclamant hautement la folie et le crime de sa vie passée.

« Son premier soin, dès qu'il eut été ainsi touché et que le Saint-Esprit lui eût fait retrouver la paix, fut de faire connaître aux autres, et en particulier à son père et à sa mère, la grâce dont il venait d'être l'objet. Sa mère reçut cette communication avec bonté ; mais son père entra dans une indicible fureur. Il accusa son fils de désobéissance, et s'étonna

qu'il osât parler contre les croyances de ses ancêtres, et qu'il poussât la hardiesse jusqu'à venir l'exhorter, lui, son père. Il alla jusqu'à le maudire, lui déclara qu'il ne le regardait plus comme son fils, et le menaça de le déshériter. Et en effet, quand il le vit persister à faire profession de christianisme, il vendit un sloop qu'il avait acheté précédemment pour le compte du pauvre John, et telle était sa rage qu'il ne voulut pas même lui permettre de racheter ce navire de ses propres deniers.

« Rien de tout cela n'ébranla la constance du nouveau converti. Sa foi avait besoin de se produire, et on le vit aller courageusement son chemin, exhortant et avertissant tous ceux avec lesquels il se trouvait en rapport. Il a été ainsi très utile à ses compatriotes. Pendant trois ans, il s'est employé, sous ma direction, à cette œuvre d'exhortation. Je l'ai, à la dernière *réunion de district*, proposé pour les fonctions de catéchiste, et il a été reçu après un examen très satisfaisant. Tout en lui nous donne lieu d'espérer, non seulement qu'il restera ferme dans la foi, mais encore qu'il deviendra, dans les mains du Seigneur, un instrument béni pour en amener plusieurs à la connaissance de la vérité qui est en Jésus-Christ. Sa mère et un de ses frères ont été comme les prémices de son ministère ; il a eu le bonheur de les voir venir l'un et l'autre chercher la paix dans cet asile où il l'a lui-même trouvée. »

« L'un de mes candidats au baptême, écrit un autre missionnaire, de l'Eglise anglicane, était autrefois un dévot rigide qui se soumettait avec ferveur aux rudes et innombrables pénitences que l'idolâtrie de ce pays impose à ses sectateurs; aujourd'hui c'est un homme qui cherche dans l'Evangile, avec le même zèle, mais avec une touchante humilité, ce salut qu'il a longtemps cherché ailleurs. Rien ne prouve mieux que son histoire combien sont puissants ces moyens de grâce auxquels nous attachons quelquefois peu d'importance. Cet homme passait à peu près toute sa vie à entreprendre des pélerinages

et à accomplir de vaines et stupides pratiques; il se perçait le corps de pointes acérées et était toujours le premier à se rouler devant les chars des faux dieux quand on les traînait en procession. Un jour, en passant près de la demeure d'un de nos catéchistes indigènes, il entendit une voix qui priait. Il s'arrêta, écouta, puis enfin entra dans la maison, et se joignit au culte domestique qui s'y célébrait. Cela lui donna l'envie d'assister à notre culte public, et depuis lors, il n'a cessé de le fréquenter avec la plus grande régularité. Nous avons en lui un auditeur sincère, sérieux, touché d'un profond désir de s'instruire, et dont la conduite tout entière nous inspire les plus douces espérances. »

Nous avons parlé de ces *Veddahs*, qu'on regarde comme les vrais aborigènes de l'île. Voici, sur le compte de cette race singulière, quelques détails empruntés à la relation de l'évêque de Colombo, auquel on en présenta deux dans sa tournée :

« Les Veddahs sont entièrement noirs et petits de taille ; ils portent une chevelure longue et inculte; toutes leurs manières indiquent la timidité et un étrange abaissement intellectuel. Ils n'ont d'autres armes qu'un arc d'environ six pieds de long, deux flèches à pointes de fer et une petite hache d'os. Le miel sauvage et les produits de la pêche forment le fond de leur nourriture. Ils savent peu des choses de l'homme, mais encore moins des choses de Dieu. Ceux qui les connaissent le mieux croient même qu'ils n'ont aucune idée de religion; mais leur langage est si imparfait, et leur timidité les empêche tellement de répondre à toutes les questions qu'on leur adresse, qu'il est difficile de découvrir ce qu'ils sont sous ce rapport. Quand on leur adresse la parole en cingalais, ils paraissent comprendre, et on les voit quelquefois sourire, mais ils ne peuvent ou n'osent répondre. C'est d'ailleurs une race tellement dégénérée, qu'ils savent à peine se servir de leurs armes, même pour la chasse ; ils surprennent leur gibier par

ruse plus qu'ils ne le forcent ou le tuent; ils sont en toutes choses mous, craintifs, et semblent aussi complètement destitués de force musculaire que d'énergie morale. »

Une si profonde misère ne pouvait manquer d'exciter la pitié des chrétiens, et ce qu'elle a entrepris pour essayer d'y porter remède a été marqué au coin de la sagesse et de la bienveillance. Ce fut le gouverneur de l'île, M. Mackensie, qui en eut le premier l'idée, et tenta, en 1841, les premiers efforts en leur faveur. Il s'agissait, avant tout, de les réunir et de les fixer. On bâtit, à cet effet, deux villages, l'un pour trente familles, à Nelavelly, à neuf lieues environ de Batticaloa; l'autre, pour vingt-six familles, à Oomane, plus avant dans la forêt, et l'on invita les Veddahs à quitter, pour venir les occuper, les horribles cavernes que les uns habitaient dans les montagnes de Bintenne ou les chétives huttes que d'autres s'étaient construites au fond des forêts avec l'écorce et les feuilles des arbres. Ce ne fut qu'à force d'encouragements donnés, pour ainsi dire, à chacun d'eux individuellement, qu'on put en décider quelques uns à profiter des avantages qu'on leur offrait. Ceux-là une fois fixés, on les excita à défricher un peu de terrain, à embellir un peu leur demeure, à se planter un jardin; on leur donna du blé indien et quelques autres semences appropriées au climat; on leur apprit enfin l'usage des instruments aratoires. Bientôt ils se trouvèrent mieux de ce genre de vie. Deux tribus voisines encouragées par leur exemple, l'adoptèrent à leur tour, et ainsi il se forma rapidement plusieurs établissements qui ont fini par attirer et fixer la totalité de ces malheureuses populations. Ces anciens et sauvages hôtes de la forêt n'y retournent plus maintenant que de temps à autre pour s'y livrer à la chasse. Ainsi l'expérience tentée à leur égard a, quant à la colonisation, réussi complètement. En sera-t-il de même sous le rapport de l'évangélisation? Ce sont des missionnaires wesleyens qui l'ont entreprise depuis 1842, mais leurs pro-

grès sont lents. Les écoles qu'ils ont fondées dans les villages sont peu fréquentées encore, en partie à cause de la difficulté qu'il y a à se procurer de bons instituteurs, en partie par suite de l'indifférence des Veddahs pour l'éducation de leurs enfants. Cependant le missionnaire indigène qui dirige cette œuvre, exprime l'espoir de la voir prospérer. Les Veddahs commencent à observer le dimanche et paraissent assez bien disposés à écouter la Parole divine. « En somme, il y a là, dit l'évêque de Colombo, une belle et sainte œuvre à poursuivre. C'est pour la première fois que ces anciens maîtres de l'île sont mis en rapport avec la civilisation et arrachés à la barbarie, au lieu de continuer à être refoulés et de disparaître, comme les indigènes l'ont fait en tant de pays, devant les envahissements de la colonisation. Ceux-ci n'ont pas encore appris nos vices; mais ils n'ont pas encore non plus entièrement désappris ceux de leur vie sauvage. Dieu veuille que les principes salutaires de l'Evangile puissent être implantés dans leurs cœurs avant qu'ils se soient trop familiarisés avec le mauvais levain de quelques unes des habitudes européennes! La mission wesleyenne a déjà, sous ce rapport, fait beaucoup de bien à cette race, et l'on peut espérer beaucoup plus encore d'efforts comme les siens, tentés sous le regard et avec la bénédiction du Seigneur. »

Le choléra fit, en 1846, de terribles ravages dans l'île de Ceylan. Dans les districts du nord presque toutes les familles en furent frappées, et on évalua au dixième de la population le nombre de ses victimes. La terreur y fut si profonde que les relations ordinaires de la vie étaient comme interrompues, que tous les travaux publics étaient arrêtés, et que ceux même des missionnaires ne purent se poursuivre avec l'activité et la régularité habituelles. On regarda d'abord cette circonstance comme un malheur; mais la suite a montré que la visite de ce redoutable fléau peut, dans les conseils miséricordieux de

Celui qui l'envoie, concourir aussi à l'avancement de son règne
Ce sont là les effets qu'un missionnaire de Nellore, M. Pargiter, déclare avoir èté produits dans la partie du champ qu'il cultive.

Empruntons, en terminant cette revue, un dernier passage à la relation de l'évêque de Colombo. Il est relatif à l'aspect que l'œuvre missionnaire présente dans les provinces de l'ouest, à Batticaloa et dans les environs. « Le paganisme, dit le respectable prélat, perd chaque jour de son empire dans ces contrées. On le reconnaît à bien des signes évidents. Au lieu de cinq cents temples qu'il y avait autrefois, on n'y en entretient plus qu'une cinquantaine; les autres tombent en ruines, et les chars sacrés qu'ils renferment y pourrissent abandonnés; les fêtes païennes passent inaperçues, et il est rare que les notables du pays y assistent. Brahma semble confus, et Buddha courbe la tête. On m'a assuré que dans le district de Batticaloa il n'y a pas dix temples encore fréquentés, et que la taxe volontaire, qui produisait autrefois mille mesures de riz, eu produit aujourd'hui moins de cent. Très peu de Brahmines sont restés à Batticaloa; ils n'y avaient presque plus rien à faire. Mais qu'est-ce qui prendra la place de cette ancienne superstition qui s'en va? le christianisme, sans doute; mais il faut pour cela qu'il se mette encore plus sérieusement à l'œuvre qu'il n'a pu le faire jusqu'à présent. Nous manquons d'hommes, nous manquons de ressources; il nous faut, à Ceylan, du courage pour entreprendre, de la foi pour travailler avec persévérance. Sans cela, cette île, l'une des plus douces et des plus splendides parties de la création, continuera à rester un pays sombre et spirituellement mort, et cela sous la domination de l'Angleterre chrétienne ! Oh ! le cœur se sent profondément attristé à la pensée qu'il en pourrait être ainsi longtemps encore, si nous ne sommes pas abondamment secourus par les prières et les offrandes des chrétiens ! »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. Casalis, *sous la date du* 25 *août* 1847.

Voici une lettre qui nous parvient dans ce moment. Elle arrive fort à propos. Elle semble avoir été écrite pour les circonstances présentes. Que les amis de la Société la lisent, et qu'ils se demandent ensuite si une œuvre que le Seigneur bénit si visiblement, peut languir ou décroître, faute de ressources pour la soutenir. Les rôles sont bien changés; ce serait à nous à encourager les missionnaires, et ce sont les missionnaires qui nous encouragent..

Appel.—Discours d'indigènes convertis.—Paroles d'encouragement.

Thaba-Bossiou, 25 août 1847.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

Messieurs et très-chers frères,

« Les journaux de la colonie et notre correspondance privée nous ont instruits de la misère qui règne dans plusieurs départements de la France. Nos cœurs en ont été navrés; nous nous sommes en quelque sorte reprochés de contribuer à accroitre l'embarras général. En effet, l'œuvre des missions est celle du pauvre ; ce sont nos pères nourriciers qui versent des larmes de détresse ! Loin de nous cependant la pensée

qu'aucun d'eux ait regretté la pite mise dans des temps plus prospères au temple des païens; elle a porté de trop beaux intérêts. Le Seigneur nous a donné la preuve la plus irrécusable que nos sacrifices lui ont été agréables. Une nation entière arrachée aux horreurs de la guerre et du cannibalisme, des milliers de vies sauvées, plusieurs centaines d'âmes converties, les noms adorables de Dieu et du Rédempteur, et les préceptes de l'Evangile presque universellement connus chez des peuplades barbares, qui, il n'y a pas plus de vingt ans, gisaient dans les ténèbres de la mort. Quels fruits! quels triomphes! Disciples de Jésus, qui prélevez sur votre indigence les fonds nécessaires à notre œuvre, c'est à vous que ces résultats sont dus. Vous avez compris quel est le prix d'une seule âme. Il y a eu parmi vous aussi plus de joie pour un seul pécheur qui est venu à se repentir que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. Eh bien! donnez cours à ces saintes joies, nous avons encore de bonnes nouvelles pour vous; cinquante-trois Bassoutos de vos stations de Morija et de Thaba-Bossiou viennent d'entrer dans l'Eglise de Christ.

« Je vais leur laisser le soin de vous dire ce que le Seigneur a fait pour leurs âmes. Il y a dans le langage de ces nouveaux chrétiens quelque chose qui semble parfois tenir de l'inspiration; on se rappelle, en les écoutant, que « nul ne peut dire que Jésus est le Christ, si ce n'est par l'Esprit de Dieu. »

« Némé, qui, tous les quinze jours, vient à pied de douze lieues de distance chercher sa nourriture spirituelle à Morija, méprisait autrefois la maison de prière et se promettait bien de n'y jamais entrer. « Mais, dit-il, ma conscience m'y a conduit. Je dormais dans le péché; Jésus m'a réveillé; Jésus seul est ma vie. Par son secours, je pourrai arriver jusqu'au sein du Père, car il est écrit : Celui qui croit au Fils ne périra point. »

« Pour moi, dit Entsalou, je marchais me confiant en moi-même, comme un animal orgueilleux. Ma sagesse était de la folie. Maintenant j'ai compris que je dois me laisser conduire. Jésus m'a couvert de son manteau. Il est pour moi une montagne élevée où l'ennemi ne saurait m'atteindre. J'aime la voix de Jésus ; je ne me fatiguerai jamais de l'entendre. »

« Le petit de la hyène, ajoute Entségni, a les mœurs de sa mère. Né de pécheurs, j'ai toujours péché. Je me suis senti forcé à venir écouter les missionnaires. Mon cœur me disait : Les lois des chrétiens sont trop sévères ; mais que ferai-je ? Il est dur aussi de périr ! Maintenant je dis que les lois de Dieu sont à la fois difficiles et faciles. Le secours me viendra du maître de ces lois. Je lui demande de me donner la force de le suivre, de renoncer à moi-même et de me souvenir toujours de la difficulté du chemin. Je suis fatigué du monde ; il n'a rien qui vivifie. L'impureté, le vol, l'ivrognerie, les querelles, le mensonge, tuent. Je n'ai trouvé dans tout cela que de la douleur. J'y renonce pour toujours et je prie Jésus de porter pour moi le fardeau pesant de mes péchés. » Entségni se présentait au baptême avec ses deux frères Sélébo et Mahabouké. Ces trois jeunes gens font la joie de leur père Mochachamissi, qui, bien que païen encore, se plaît à reconnaître qu'il doit à l'Evangile tout le bonheur domestique dont il jouit.

« Les effets de la grâce divine présentent parfois des contrastes non moins instructifs qu'édifiants. Makuaï, mère de Paul Matété et de la défunte reine des Bassoutos, a reçu le baptême le même jour que sa petite-fille Mamagnoko, qui n'a pas plus de dix-sept ans. Tandis que l'octogénaire tremblante priait, comme Jacob, appuyée sur le bout de son bâton, un rayon d'espérance semblait éclairer son front ridé. Le nom de Jésus s'échappait continuellement de ses lèvres. Elle, qui ne comptait plus parmi les vivants et qui passait les derniers jours d'une ignoble caducité à satisfaire la seule passion dont

son corps usé fut capable, la voilà qui porte avec honneur la couronne des vieillards; elle est réhabilitée dans ses droits de mère et d'aïeule; la foule qui l'entoure s'incline devant elle avec respect, et le chef de la tribu, rempli de surprise et d'admiration, s'écrie : « Serait-il donc vrai que Makuaï, la mère de la tribu, va être baptisée? Pourquoi ne l'ai-je pas su plus tôt; ce triomphe de l'Evangile n'a pas assez de témoins. » — C'est à deux sœurs de Morija que Makuaï est redevable de ses premières impressions sérieuses. Elles ont réussi à lui faire comprendre tout ce qu'il y a de criminel dans le vice de l'ivrognerie; leurs paroles, bénies du Seigneur, ont réveillé une âme qui semblait inaccessible à tout sentiment religieux. « O Seigneur, s'est écriée la pauvre pénitente, aie pitié de moi, la fille du péché! Le sentiment de ma culpabilité ne me permet plus de dormir. Hélas! je ne savais rien! Toute jeune encore je dérobais bien des choses à ma mère. Il y a longtemps que je suis au monde; j'ai présidé à toutes les fêtes païennes qui ont été célébrées chez nous. La ville de mon père avait de nombreux habitants; ils sont tous morts ou dispersés. Comment se fait-il que j'existe encore? Je renonce au monde, je prie Dieu de m'adopter et de faire de moi une servante de Jésus. Puisse-t-il bientôt venir à ma rencontre et me prendre dans son repos! » — La jeune catéchumène qui soutenait les pas chancelants de Makuaï a eu le bonheur de grandir dans nos écoles. Elle se plaisait, à la veille de son baptême, à réciter le Psaume XXIII : « L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette. Il me fait reposer dans des parcs herbeux. » Elle répétait encore avec effusion une strophe d'un cantique sessouto, qui reproduit littéralement ce verset bien connu de nos frères, en France :

Jésus, quand je te possède,
Il n'est rien que je ne cède,
Et je dis jusqu'à la mort :
Oui, Jésus est mon trésor.

« Une jeune mère nommée Entsoako, attribue ses premières impressions religieuses à la perte de son enfant. — « Lorsque mon nourrisson me fut enlevé, dit-elle, je pleurai beaucoup; puis je me demandai : Ne suis-je pas aussi une créature de Dieu? Dieu a rappelé l'âme de mon fils, ne me redemandera-t-il pas aussi la mienne?.... Serait-il donc vrai que mon enfant est mort? Lui, corps de mon corps! Oui, il est mort; le voilà immobile; son âme a été *aspirée* par Dieu. Un jour je serai ainsi! Puis je me dis : Il faut que j'aille à l'Eglise. Que deviendrai-je lorsque je mourrai? M. Gosselin m'avait autrefois donné un exemplaire des Evangiles; mais je l'avais laissé chez mes parents, *en prison*. Ce péché m'effraya, je m'écriai : Que vais-je devenir? J'appris que Jésus avait dit à la femme samaritaine tous les péchés qu'elle avait commis. Mon effroi redoubla. Je suis perdue, pensai-je en moi-même, car Dieu sait ce que je suis. Il sait que j'ai menti tous les jours, que je n'ai eu aucun respect pour mes parents, que je suis colère et méchante. Jésus, le doux berger, a eu pitié de moi, sa pauvre brebis. Il s'est chargé du fardeau de mes péchés. Je veux croire en lui de toute mon âme et non de la tête seulement. Si je désire le baptême, ce n'est pas pour qu'on dise de moi : voyez une chrétienne; mais afin d'être en toutes choses un enfant de Dieu. » —

« Une autre catéchumène, nommée Litsébé, longtemps en butte à l'opposition du monde, a rendu compte des sentiments divers qu'elle a éprouvés avant de trouver la paix. — « Si je dois parler, dit-elle, je ne parlerai que de ma misère (1). J'étais fort jeune encore, lorsque je commençai à comprendre l'Evangile. Mes parents voulaient me marier d'une manière païenne. Je résistai, et ils me garottèrent pour me forcer à y

---

( ) Nous sommes dans l'usage, à la fin du cours de religion que suivent les catéchumènes, et quelques jours avant leur baptême, de les interroger sur leur foi, et, le plus souvent, nous écrivons ce qu'ils disent.

consentir, disant que, certes, ils ne se laisseraient pas vaincre par un enfant. Bientôt après, ils m'emmenèrent dans la colonie, où j'eus à souffrir de leur part beaucoup de persécutions. Plus tard, nous allâmes à Béerséba, mais nous n'y séjournâmes que peu de temps. Mes parents m'ordonnèrent d'en repartir avec eux, disant : Il y a un missionnaire chez Letsié, à Morija, c'est lui qui t'instruira. Mais il s'arrêtèrent à mi-chemin, et s'établirent à Séfali (1). C'est là qu'ils firent tous leurs efforts pour me séduire. Tu es si jeune, pourquoi ne t'ornerais-tu pas, et n'irais-tu pas danser au village? Je foulai ces paroles aux pieds, me confiant au Seigneur. » —

« Alors vint Satan qui me dit : — « Comment Dieu te trouverait-il ici, toute seule, au milieu de païens qui ne le connaissent pas ? Prends du sékama (2), enduis-en ta tête, farde ton corps de rouge et vas à la danse. Tu ne périras pas seule. » — J'allai à la danse. Mais ma conscience s'écria : — « Que fais-tu ? Est-ce bien toi ?... » — Un autre cœur répondit : — « Tu ne périras pas seule. » — J'étais dans une grande angoisse ; on me fit prendre des médicaments, qui n'eurent aucun effet. Mon mari voyant cela me dit : — « Allons habiter à Morija. » — Je me réjouis beaucoup, pensant en moi-même : — « Te voilà délivrée. » — Mais le combat n'était pas fini. Mon mauvais cœur commençait alors à s'endurcir. Plus d'une fois, en entendant la cloche sonner pour la prière, je me suis mise à moudre du blé. A la fin cependant je n'y pus plus tenir. J'allai trouver Maéli et lui dis : — « Il faut que j'aille à la maison de Dieu ; moi aussi il faut que je devienne *léyakané* » — (terme de mépris que le monde a inventé ici, comme il en invente partout, pour désigner les disciples de Christ). C'était le jour où Michael devait être baptisé. Mon

---

(1) A 8 lieues de Morija.

(2) Poudre métallique couleur d'azur.

mari me dit : — « Iras-tu? » — « Et toi? » répondis-je. — « J'irai si tu y vas. » — Nous allâmes. J'entendis M. Casalis répéter ces paroles de Jésus : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes. » Je fus touchée à salut. Oh! que les pieds des messagers de paix sont beaux!...

« Chers directeurs et vous frères en Christ, qui nous soutenez de vos dons et de vos prières, ne tressaillez vous pas de joie en entendant cette exclamation? Ne pensez pas que Litsébé soit seule à s'écrier : « Oh! que les pieds des messagers de paix sont beaux! » Voyez plutôt ces douze à quinze cents Bassoutos réunis devant la maison missionnaire de Morija, et écoutant avec le plus vif intérêt les confessions des cinquante-trois néophytes que l'église admet à sa communion. Dans cette foule, il se trouve plus d'une âme superbe qui ne veut point encore des lois du crucifié, plus d'une intelligence inerte et bornée pour laquelle les paroles de Jésus sont dures et incompréhensibles, plus d'un cœur mondain, où croissent les épines qui étoufferont la parole, mais il y a aussi bien de ces petits dont les anges contemplent la face de Dieu, bien des consciences agitées qui soupirent après le repos. Laissons au Seigneur le soin de révéler ceux qui lui appartiennent et prenons avec joie la part qui nous est dévolue. « Le juste, nous est-il dit, vivra de la foi. » Oui de la foi et de la foi seule; de la foi, dans la pauvreté; de la foi, dans les revers; de la foi, même au milieu des scandales et du refroidissement de plusieurs; de cette foi qui fit pousser à Job ce cri sublime : « Quand même Dieu me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en Lui! »

« Que le Berger d'Israel veille continuellement sur vous et sur nous en bien; c'est le sincère désir et la prière constante,

« Chers et honorés directeurs,

« De votre tout dévoué en Christ,

« E. Casalis. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES ORIENTALES.

(Cinquième article.)

Côte de Malabar.—Mavelicare.—Travaux parmi les Parias, les Mendiants et les pêcheurs.—Royaume de Mysore.—Une fête païenne.— Hostilité des Brahmines.—Une église catholique.—Le Concan et la presqu'île de Guzerate.— Bombay.— Travaux de la presse.— Ahmednaggur.— Baptême d'un jeune Indou.—Conclusion.—

Il nous reste, pour achever notre course missionnaire à travers les possessions britanniques de l'Inde, à parcourir les côtes occidentales de la grande presqu'île de Deccan, et à visiter quelques stations plus ou moins importantes fondées par diverses sociétés dans l'intérieur du pays.

Les Indous de ces contrées diffèrent, à beaucoup d'égards, des Indous du nord, et même de ceux qui habitent les côtes orientales de la presqu'île. Il nous faudrait, pour bien apprécier l'influence que ces diversités exercent sur les travaux missionnaires, pouvoir entrer à cet égard dans quelques détails. Mais nous avons peu d'espace, et il se présente à nous beaucoup de faits : que nos lecteurs se rappellent seulement qu'ici les missionnaires ont à annoncer Christ au sein de populations plus mélangées encore, sous le rapport religieux, qu'elles ne le sont dans les autres parties de l'Inde. A côté des adorateurs de Brahma, de Bouddha et de Mahomet, ils trouvent les Parsis, adorateurs du feu, et un nombre beaucoup plus considérable qu'ailleurs de chrétiens, presque aussi idolâtres que les sectateurs de Brahma, et se rattachant soit à l'Eglise syrienne, implantée aux Indes depuis un temps im-

mémorial, soit à l'Eglise romaine, florissante autrefois à Goa, et qui de là s'est répandue dans presque toute la contrée. Les récits des missionnaires font souvent allusion à cette circonstance.

Puisque nous revenons de Ceylan, c'est par le sud qu'il nous faut commencer notre revue de ce jour.

Trois Sociétés, dont deux anglaises, la Société Episcopale et celle de Londres, et une allemande, celle de Bâle, se partagent l'évangélisation du pays de Malabar et de la côte de Canara.

La première a ses principales stations à Trichoor, à Cottayam, à Pallam et à Mavelicare. Ses missionnaires y sont assistés par plus de soixante indigènes, prédicateurs, catéchistes ou instituteurs. Elle compte environ huit cents communiants, et, dans ses écoles, plus de deux mille élèves des deux sexes. M. Hawksworth, missionnaire à Mavelicare, donne sur cette station et ses différentes annexes des détails propres à faire connaître l'œuvre de la Société dans ce champ de travail.

« Il y a ici, dit-il, deux cent vingt-cinq familles actuellement rattachées à notre Eglise, et réparties dans nos six annexes. La plus grande partie des membres qui les composent sont des chrétiens sincères, sinon tous très avancés encore dans la connaissance du Seigneur. Voici comment s'est formée la petite congrégation que nous avons eu le bonheur de rassembler à Krishnapooram. Elle montre que l'Evangile, pour agir souvent sans bruit et sans éclat, n'en fait pas moins son chemin avec une irrésistible puissance. Un vieillard, païen zélé, avait reçu de l'Eglise syrienne un exemplaire du Nouveau-Testament imprimé à Cottayam ; il lut ce livre avec un profond intérêt, et, dès ce moment, se mit à rechercher les personnes avec qui il pouvait s'entretenir des choses religieuses. Mais, aussi longtemps que ces personnes furent à peu près aussi ignorantes que lui, ses progrès dans la foi fu-

rent aussi pénibles que lents; mais il rencontra un jour un homme qui lui parla des vraies et pures doctrines de l'Evangile, et, dès ce moment, ses idées s'éclaircirent et se fixèrent. Dès lors aussi, il commença à franchir les dix milles (plus de trois lieues) qui le séparaient de Mavelicare, pour assister à notre culte, y amenant à chaque fois avec lui un ou plusieurs de ses compatriotes païens. Cela dura assez longtemps, et je commençais à remarquer son assiduité, lorsqu'il résolut enfin de s'adresser à un missionnaire, ce qu'il n'avait encore jamais fait. Il vint alors me trouver, me raconta sa simple et touchante histoire, et me supplia avec chaleur de lui conférer le baptême. Je fus, en le questionnant, surpris de le trouver singulièrement familier, non seulement avec les faits bibliques, mais encore avec toutes les doctrines fondamentales de l'Evangile. Christ était bien à ses yeux l'ami des pécheurs et le seul médiateur entre Dieu et les hommes; il regardait à lui, non seulement comme *au* Sauveur, mais comme à *son* Sauveur, et il paraissait parfaitement comprendre la nécessité de l'action toute puissante du Saint-Esprit pour créer en lui un esprit droit et un cœur pur. Telles furent mes premières impressions, et la suite de mes rapports avec cet homme ne fit que les confirmer. Aussi le reçûmes-nous avec joie dans l'Eglise. Depuis, il a travaillé plus que jamais à répandre parmi ses voisins la connaissance de l'Evangile; il leur a fait lire les Ecritures, et a fait prendre à un grand nombre l'habitude de venir en écouter l'explication dans notre chapelle de Mavelicare. Quinze d'entre eux, après nous avoir donné des preuves manifestes de la suffisance et de la sincérité de leurs convictions nouvelles, ont été récemment admis à leur tour dans l'Eglise, et, dans ce moment, nous comptons dans le village, ainsi visité par la grâce d'en Haut, neuf nouveaux candidats au baptême. »

Un missionnaire, M. Peet, quittait naguère cette station de Mavelicare pour essayer, par un séjour en Angleterre, de

rétablir une santé délabrée par un séjour de douze ans de travaux sous le brûlant soleil de l'Inde. Ce qui se passa à son départ montre quel progrès a fait dans ce pays *la bonne odeur* de l'Evangile.

« Nous avons été ma femme et moi, raconte-t-il, touchés au-delà de ce que je peux dire par les marques d'une sympathie à laquelle nous étions loin de nous attendre. Nous comptions assurément sur les regrets de nos gens, à ce point que, pour en éviter l'expression, nous avions pris nos mesures pour partir de grand matin et comme à l'improviste. Mais, à notre grande suprise, notre dessein avait transpiré, et un nombre considérable de nos voisins, tant païens que syriens, mais surtout des premiers, vinrent nous accompagner jusqu'au bateau pour nous y dire un dernier adieu. Ce fut au milieu de leurs larmes et de leurs souhaits que nous abandonnâmes, peut-être, hélas! pour toujours, ce théâtre de tant de travaux, de tant de douleurs et de tant de joies. Un des rajahs me fit même prier d'aller prendre congé de lui, et comme je crus devoir me rendre à son invitation, il me témoigna toute sorte d'égards, et fit porter à nos bateliers quelques provisions de bouche, ce qui, dans ce pays, est réputé l'un des plus grands témoignages d'estime que l'on puisse donner à un visiteur. Quelle différence de ce départ à l'accueil que j'avais reçu à Mavelicare, lorsque j'y arrivai la première fois! Alors on me regardait comme quelque chose de si abject et de si méprisable, qu'un rajah auquel j'allai rendre visite, fit pour mon entrée faire exprès une brèche au mur de son jardin. J'aurais, dans sa pensée, souillé la porte de sa demeure, si mes pieds en avaient touché le seuil. D'où est provenu ce changement? Je ne puis lui assigner d'autre cause qu'une secrète persuasion de la vérité de notre sainte religion. Je n'étais à mon départ ni plus riche, ni plus puissant qu'à mon arrivée; ces gens n'ont jamais tiré de moi le moindre profit, et il ne pouvait leur revenir de ces manifestations nouvelles

ni argent, ni honneur, ni aucun avantage terrestre quelconque. »

La Société des Missions de Londres a des stations florissantes à Quilon, à Trevandrum, à Nagouoil, à Neyoor, à Combaconum et dans plusieurs autres localités moins importantes. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici quelques uns des récits de leurs missionnaires, qui représentent leur œuvre comme bénie à bien des égards, et mentionnent plusieurs conversions remarquables. « A travers mille obstacles, écrit l'un d'eux, l'établissement progressif du règne de Dieu se poursuit dans notre champ d'activité. Plusieurs de nos anciennes congrégations se sont accrues, et de nouveaux troupeaux se sont dernièrement formés autour de nous. Nous nous sommes en particulier occupés plus activement qu'autrefois de la race des Parias, si nombreuse ici, et tombée au dernier degré de la misère et de l'oppression. Les chrétiens indigènes prennent maintenant un vif intérêt à cette caste infortunée; une société s'est organisée pour travailler à lui faire connaître l'Evangile; et neuf agents, placés dans les villages qu'habitent ces tristes victimes de la superstition, ont pour mission spéciale de leur lire les Ecritures, et de donner quelque instruction à leurs enfants. Ces tentatives ont déjà porté d'excellents fruits. — Pour cette partie de notre œuvre, comme pour toutes les autres, du reste, notre grande affaire est de préparer le terrain pour le temps des semailles à venir plus abondantes que celles d'aujourd'hui. Qu'on nous envoie des renforts, un nombre suffisant d'hommes capables et dévoués, et j'ai la ferme conviction que nous aurons en peu de temps au sud de l'Inde cent mille païens disposés à recevoir l'instruction, et à se ranger sous les lois de l'Evangile. »

C'est aussi au milieu de castes pauvres et méprisées que se déploie surtout l'activité chrétienne des ouvriers de la So-

ciété de Bâle, dont les principales stations sont à Mangalore, à Cananore, à Tellicherry et à Calicut. « Nos travaux parmi les Nayadis (race de mendiants des environs de Calicut), disent ces fidèles et dévoués serviteurs de Christ, se continuent avec quelques bénédictions. Chaque mois nous sommes allés passer quelques jours au milieu d'eux. Ils ont abandonné leur vie errante, et les maisons qu'ils se sont construites forment un petit village entouré de jardins où ils cultivent le plantain. A l'extrémité du village se trouve l'école, et les pauvres gens en regardent l'instituteur comme leur père. Cependant cette population a été tellement négligée depuis des siècles que nous en attendons peu de chose, et que c'est surtout sur la génération naissante que reposent toutes nos espérances. Nous nous efforçons d'arracher ces enfants aux habitudes d'indolence si enracinées chez leurs parents, pour y substituer l'amour de l'ordre et du travail. Tous les jours ils reçoivent une instruction régulière et chrétienne, et quoique leur intelligence soit peu développée, il nous est doux d'épier les impressions produites sur leurs âmes par le message d'amour que Dieu nous a envoyé par son Fils. Malheureusement ces impressions ne paraissent pas encore agir d'une manière efficace sur leur conduite. »

A Mangalore, une œuvre pareille se fait parmi les Pêcheurs, autre race profondément abjecte aux yeux des Indous. « C'est, dit M. Greiner, une nouvelle porte que le Seigneur nous a ouverte, et c'est par une pauvre femme qu'a commencé le mouvement qui paraît vouloir s'opérer au milieu d'eux. Cette femme, éprouvant le désir de se donner à Christ, comprit qu'elle ne pouvait pas faire un pas décisif vers lui aussi longtemps qu'elle resterait auprès de son mari et de ses parents. En conséquence elle les quitta, et vint demeurer près de nous avec ses cinq enfants. Cette détermination hardie fit dans sa caste, très nombreuse ici, un bruit extraordinaire et ne tarda pas à attirer sur elle de violentes persécutions. Ses

parents vinrent un jour, jusque dans l'Eglise, l'accabler de leurs invectives et de leurs malédictions. Quant à son mari, il avait d'abord paru plus sensible à la perte de ses enfants qu'à celle de sa femme. Le voyant tourner furtivement autour de la maison pour tâcher de les entrevoir un instant, nous l'invitâmes à entrer et à leur faire visite aussi souvent qu'il le voudrait. Ces visites nous donnèrent l'occasion de lui parler avec douceur des choses de Dieu, et lui aussi finit par être gagné à la puissance de l'Evangile. Cependant sa foi était trop peu affermie encore pour que nous le vissions sans crainte vivre parmi ceux de sa caste. Nous l'engageâmes en conséquence, à rester avec nous jusqu'à ce que son instruction fût plus solide. Il y consentit; mais sa conversion excita la fureur des Pêcheurs plus encore que n'avait fait celle de sa femme. Il en résulta un véritable orage de persécutions contre ceux qui avaient montré quelques dispositions à nous écouter. Cette épreuve fut fatale à presque tous; mais cette famille tout entière a échappé aux chaînes de Satan, et depuis le baptême des sept membres qui la composent, nous n'avons eu que des sujets de nous en louer. En même temps qu'eux, deux autres personnes furent baptisées; l'une d'elles est un Malais, qui, à notre service depuis dix ans, avait toujours lutté contre les appels du Saint-Esprit; mais qui s'est enfin trouvé trop faible pour résister plus longtemps au Seigneur. Depuis lors, une autre famille de six personnes a été ajoutée à l'Eglise après nous avoir donné des preuves suffisantes d'une conversion réelle.

Le zèle de nos frères Bâlois ne se restreint cependant pas à ces œuvres parmi les castes les plus méprisées; ils travaillent en vue de tous, et ne craignent pas plus que d'autres de proclamer l'Evangile aux oreilles des orgueilleux Brahmines. « En face et tout près du temple païen de Gemapati, écrit M. Suter, de Mangalore, j'ai établi une école où j'ai commencé à enseigner la géographie. C'est une science que les

Brahmines aiment beaucoup, et comme mon école se trouve en terre sacrée, ils se font moins de scrupule de venir entendre mes leçons. Rien ne les étonne comme de me voir leur montrer sur la carte les monts Himalaya, demeure mystérieuse de leurs dieux, ainsi que le cours de leurs rivières saintes, le Gange et la Jumna, qu'à leur grand scandale je décris comme je ferais le cours des fleuves les plus profanes. Quoique ces descriptions contredisent aussi nettement que possible les fabuleux récits de leurs shasters (livres sacrés), ils m'écoutent ordinairement avec la plus grande attention. Cependant, comme je leur montrais l'autre jour leur fameux *Lancadnepa* (Ceylan), dont les légendes brahminiques racontent des merveilles, en ajoutant que c'était une île peu éloignée et réduite maintenant sous la domination anglaise, un de mes auditeurs, vieux et fanatique Brahmine, ne put y tenir plus longtemps; il quitta brusquement sa place et sortit en s'écriant avec colère que c'était trop fort et qu'il en avait assez. Toutes les vérités se tiennent, et c'est, dans l'opinion de tous les chrétiens qui connaissent les Indous, un excellent moyen de saper dans leur esprit les fondements du paganisme que de faire ressortir ainsi, par la diffusion des connaissances les plus vulgaires, l'absurdité des mensonges que leur enseignent leurs livres sacrés. »

Quittons maintenant pour un moment le rivage de la mer, et traversons les monts Ghâts, que la Parole de Dieu a, elle aussi, franchis, et dans les gorges même desquels elle a su se former quelques auditeurs dociles. Nous trouverons au-delà un pays bien connu dans les fastes militaires de la France, ce royaume de Mysore, où nos armées soutinrent, dans le siècle dernier, de longues et sanglantes luttes contre les armées de l'Angleterre. Aujourd'hui il s'y livre encore des batailles, mais ce sont de saintes batailles, celles de l'esprit de vérité contre l'esprit des ténèbres, de Christ contre Satan. La Société des Missions wesleyennes et celle de Londres y ont leurs

soldats, moins connus du monde que ceux dont les armes sont charnelles, mais dont les conquêtes sont plus précieuses et qu'attend une couronne bien autrement éclatante. Ce pays est encore l'une des forteresses les plus redoutables du paganisme dans l'Inde. Mysore est pour le sud ce que Bénarès est pour le nord, la ville sainte, la cité des Brahmines; on n'y en compte, dit-on, pas moins de quatorze mille sur une population de soixante mille âmes. Nulle part les missionnaires n'ont à lutter avec des superstitions plus grossières ou avec des adversaires plus ardents. Nulle part, ils n'ont plus besoin d'être abondamment encouragés et soutenus par Celui qui arme pour le combat les doigts de ses serviteurs. Qu'on en juge par les récits suivants :

« La fête de Goobée Appra (sorte de divinité locale) vient de finir, écrivait dernièrement le missionnaire Field, de Goobée. De tous les environs et même de fort loin, les gens se sont rendus ici pour prendre part à ces tristes et dégoûtantes scènes du paganisme. C'était pitié que de voir, dans toutes les directions, accourir ces nombreux pélerins, tantôt isolés, tantôt par troupes, tantôt par familles formées souvent de plusieurs générations, depuis l'enfant en bas âge porté sur le dos d'un bœuf, dans les bras de sa mère ou d'une sœur aînée, jusqu'au vieux grand-père, marchant pesamment à leur côté, appuyé sur un bâton et prêt à descendre dans la tombe, mais fidèle encore à son dieu, sans que rien en son esprit ou en sa conscience lui dise que ce qu'il sert n'est qu'un mensonge. MM. Gostick et Taylor étaient venus à notre aide pour ce jour-là, et la Providence nous y a fait voir d'une manière évidente qu'elle entend ouvrir ce pays à la Parole de vérité. Du matin au soir, devant le char sacré et par moments jusque sous l'ombre des drapeaux dont on l'avait décoré, nous avons hardiment réclamé et obtenu une silencieuse attention. La foule se pressait autour de nous; nous annoncions le Message céleste avec une netteté telle que personne

ne pouvait s'y méprendre, et pourtant nous n'avons eu à essuyer aucune hostilité sérieuse, car je ne donne pas ce nom aux objections puériles de quelques brahmines désireux de faire briller leur prétendue science aux yeux du peuple. Outre nos prédications autour du char sacré, nous avons reçu à la Maison des missions un nombre immense de visiteurs, auxquels nous n'avons pas manqué de faire aussi entendre les paroles de l'Evangile. Les uns essayaient de défendre leurs pratiques idolâtres, en disant que leurs pères avaient toujours fait ainsi, et qu'il ne fallait pas abandonner les vieux sentiers; les autres nous soutenaient obstinément que Goobee Appa, ayant été divinisée après sa mort par les hommes saints, avait ainsi droit aux honneurs qu'ils lui rendaient; quelques uns, pressés par nous, allèrent jusqu'à dire que le *linga* qu'ils portaient à leur cou, était le dieu suprême de l'univers. Mais un grand nombre parut goûter nos enseignements, et nous distribuâmes, de préférence parmi ceux qui venaient des endroits les plus éloignés, une grande quantité d'Evangiles et de Traités religieux. Veuille le Seigneur que cette lumière, portée par eux au loin, dissipe bientôt les ténèbres profondes où se trouve encore si misérablement plongée l'immense majorité de ce pauvre peuple! »

La tâche du prédicateur de l'Evangile au sein de ces populations ne s'accomplit pas toujours aussi paisiblement. Ces idolâtres, et surtout les brahmines ne se montrent pas ordinairement de si bonne composition. Ecoutons un autre missionnaire wesleyen, M. Cryer, de Bengalore :

« Shaynamcolam est un grand village composé de deux rues et d'environ trois cents maisons. Une de ces rues est tout entière sous l'influence d'un riche fermier idolâtre; l'autre est exclusivement habitée par des brahmines. Bien que ce village ne soit situé qu'à un mille de notre station, nous l'avons rarement visité, parce que nous en sommes séparés par une large rivière. Dernièrement nous nous y rendîmes avec

l'intention d'y annoncer l'Evangile, en commençant par le quartier des brahmines. En conséquence, nous allâmes nous installer au milieu de la rue qu'ils habitent, et je me préparai ostensiblement à lire un chapitre de la Bible. A l'instant il se fit un mouvement extraordinaire; nous vîmes les brahmines courir çà et là dans toutes les directions, en se parlant les uns aux autres avec agitation; des groupes d'enfants curieux, mais timides, se formèrent, et les femmes, se rassemblant aussi, nous regardaient de loin à la dérobée. Bientôt un homme, à l'air furieux, sortit de la maison qui se trouvait en face de nous, et, se jetant au milieu de la foule, la poussa vers une des extrémités de la rue. En passant auprès de nous, les hommes nous firent des menaces, et l'un d'eux fit même mine de vouloir employer la violence pour nous débusquer de notre poste. Alors j'élevai la voix et déclarai que nous ne nous laisserions pas chasser, mais que si l'on nous parlait avec convenance et si l'on nous en priait, nous consentirions à nous retirer. A leurs réponses confuses, je compris que peut-être ils se résoudraient à nous écouter dans un petit bois qui se trouvait au bout de la rue. Ils s'y dirigèrent eux-mêmes, et nous les y suivîmes. Une fois là, la troupe des brahmines se rangea irrégulièrement sur une ligne, et nous prîmes en face d'elle position sur une légère éminence. Ils nous demandèrent alors ce que nous leur voulions. Je répondis que nous étions les serviteurs du Dieu vivant, venus pour leur faire connaître sa volonté; puis, ouvrant immédiatement ma Bible, je me mis à lire le chapitre V de Saint Matthieu. Ils me laissèrent aller jusqu'au verset 18; mais à peine commençais-je à faire quelques commentaires sur ce que je venais de lire, que des murmures s'élevèrent et se changèrent bientôt en un tumulte qu'il me serait impossible de décrire. C'étaient des cris, des trépignements, des menaces, des injures, des malédictions effroyables, et qui me rappelèrent ce que dut entendre et voir l'apôtre Paul sur les degrés de la forteresse de

Jérusalem. Nos adversaires ne nous frappèrent pourtant pas cette fois-ci; mais à leurs traits enflammés, à leurs contorsions et à leurs regards furieux, il était facile de voir quelle peine ils avaient à se contenir. Ponniah, notre fidèle catéchiste indigène, soutint avec eux une lutte intrépide, et ne cessa, malgré leurs violentes clameurs, de leur citer tantôt la Bible, tantôt des passages de leurs livres sacrés. La dispute dura longtemps; mais elle avait attiré autour de nous un grand nombre de charretiers et de cultivateurs; nous finîmes par nous adresser à eux, et pûmes leur prêcher l'Evangile avec plus de tranquillité. Ce qu'il y a de curieux et d'encourageant à la fois, c'est que ces gens-ci nous parurent bientôt aussi disposés à s'emporter contre les brahmines que les brahmines le sont à s'irriter contre nous. »

« Deux jours après, continue le missionnaire, nous trouvâmes, dans un autre village, deux brahmines de dispositions parfaitement contradictoires. L'un d'eux me parut bien près du royaume des cieux. Toute la journée il se tint à nos côtés, nous faisant quelquefois des objections, mais surtout nous interrogeant beaucoup et d'une manière sérieuse, qui aboutit à l'aveu que tout leur système de religion n'avait aucune valeur réelle. L'autre était un fanatique ou un hypocrite obstiné. Il disputait sans fin, et alla jusqu'à soutenir que le dieu Brahma avait quatre têtes, dont chacune avait prononcé un *vatham*. Nous lui demandâmes si ces têtes ne s'étaient jamais contredites; il voulut nous répondre, mais sa langue s'embarrassa, et ses regards trahirent une telle détresse que le nombreux auditoire qui nous entourait se mit à rire à ses dépens. Ce fut bien autre chose lorsque je lui eus lu les versets 9 et 10 du chapitre VI de la première épître aux Corinthiens. Il mit ses doigts dans ses oreilles, et, se tournant vers la foule, il lui demanda si elle souffrirait que ces horribles blasphémes déchirassent plus longtemps ses oreilles; puis il se leva en fureur et se sauva en criant que ce livre devrait être mis en lam-

beaux et ses débris être jetés au fond des eaux. Le reste des auditeurs continua à nous écouter, et lorsqu'après de longues exhortations, nous prîmes congé d'eux, nous eûmes le plaisir de les entendre nous prier de les revenir voir. »

L'Eglise Romaine a depuis longtemps envoyé ses missionnaires dans l'ancien royaume de Mysore, et elle y compte un nombre considérable d'adhérents. Le passage suivant de M. Sanderson donne une idée de l'influence exercée par ce fait sur le progrès de l'Evangile aux Indes.

« Arrivés à Ganjam, qui est comme l'un des faubourgs de Seringapatam, j'eus la curiosité d'aller voir la chapelle où officiait autrefois le célèbre abbé Dubois, et qui sert encore de lieu de culte aux catholiques romains de la ville. C'est une petite église, de l'apparence la plus modeste, mais ornée à l'intérieur des images qu'on trouve ordinairement dans les chapelles romaines. Nous y remarquâmes plusieurs petits chars semblables à ceux dont les païens font usage dans leurs fêtes idolâtres. Dans un bâtiment extérieur, il s'en trouvait un de plus grande dimension, surmonté d'un dôme, et décoré de figures d'anges, de chérubins, etc., le tout peint de couleurs éclatantes (1). Il n'y avait dans la chapelle, au moment où nous y entrâmes, qu'une vieille femme impotente.

« Les papistes sont ici un grand obstacle à la propagation

---

(1) On voit que dans l'Inde comme partout où elle prêche son christianisme, l'Eglise romaine a cherché à se concilier les païens en adoptant une foule de leurs pratiques idolâtres qu'elle se contente de *christianiser* à sa manière, au moyen de quelques explications ou de quelques noms nouveaux. Nous lisions naguère dans la relation d'un de ses missionnaires que, trouvant les païens qu'il avait convertis encore très attachés à une fête célébrée en l'honneur du mariage de deux de leurs divinités fabuleuses, il avait eu l'*heureuse idée* de faire tourner cette pratique au profit de la foi chrétienne. Il n'avait eu pour cela qu'à laisser subsister la fête, et à y participer lui-même, mais en substituant aux noms et sux statues du Dieu et de la Déesse, les noms et les statues de Joseph et de Marie ! Voilà comment Rome a transporté le paganisme dans l'Eglise de Christ.

du pur christianisme de l'Evangile. Les païens les confondent avec les chrétiens; et souvent ils ne répondent à nos arguments contre les idoles, qu'en faisant une croix de leurs doigts ou de deux morceaux de bois et en nous disant avec un air de triomphe : « Tenez, voilà votre Dieu. » D'un autre côté, nous avons souvent à redouter la haine des membres de cette Eglise, et ceux d'entre eux qui viennent à nous ne trouvent pas d'ennemis plus cruels que les parents ou les coreligionnaires dont ils se sont ainsi séparés. Cela n'empêche pas que le nombre en soit grand, et il y a ici peu de familles papistes dont un ou plusieurs individus n'aient quitté Rome pour l'Evangile. Un des traits distinctifs et réjouissants de la piété de cette classe de prosélytes, c'est le bonheur avec lequel ils s'adonnent à la lecture des Saintes-Ecritures.

« L'évêque catholique de Seringapatam a fait dernièrement tout son possible pour déterminer une partie des élèves de l'école anglaise du Rajah à pétitionner pour être exemptés de la lecture de la Bible. Il est peu probable qu'il y réussisse; mais nous craignons qu'il ne parvienne à en faire sortir un certain nombre de l'école. »

Les principales stations wesleyennes de ces contrées sont à Bangalore, à Gobec, à Coonghul et à Mysore. Celles de la Société des Missions de Londres à Bangalore, à Bellary, à Salem et à Mysore. Cette dernière Société a donné, surtout à Bangalore, de très grands développements à ses travaux d'école et d'imprimerie. Tous les ouvriers occupés à évangéliser ce pays s'accordent à dire que leurs succès sont lents sans doute et bien petits, quant au résultat numérique des conversions, mais que la vérité chrétienne n'en fait pas moins silencieusement son chemin, et qu'un jour on s'apercevra tout-à-coup, à quelque grand changement, qu'elle aura sourdement sapé et ruiné sans retour l'édifice, dès aujourd'hui chancelant, du vieux paganisme de l'Inde.

Mais il faut nous hâter; et, négligeant, quoique à regret,

quelques autres œuvres de l'intérieur, nous diriger au nord-ouest, vers Bombay, le Concan et la presqu'île de Guzerate, dernier terme de notre course à travers l'Inde anglaise. A mesure que l'on avance dans cette direction, les stations missionnaires deviennent, sinon moins importantes, au moins plus clair-semées; bientôt même elles cessent complètement de se présenter aux regards. Ce n'est pas sans un sentiment douloureux qu'on voit, au centre de l'Inde, d'immenses espaces au sein desquels vivent et meurent tous les jours des millions d'âmes, auxquelles n'est pas encore annoncé Celui qui s'appelle la vie et la résurrection. Les missionnaires en gémissent, et ne cessent de s'écrier : Envoyez-nous des renforts; venez au secours de l'Inde. Qui ne s'associerait à cette expression de leurs regrets et de leurs vœux ?

Il se poursuit, dans les contrées les plus rapprochées de Bombay, des travaux bénis à plusieurs égards, et au récit desquels nous emprunterions des détails intéressants, si nous n'étions obligés de nous restreindre. La Société des Missions de Londres a fondé, depuis 1820, à Belgaum, et, depuis 1844, à Baroda, des missions, dont la dernière, bien jeune encore, semble déjà voir s'ouvrir devant elle une grande porte. La Société Episcopale se réjouit des succès obtenus par ses missionnaires dans les florissantes stations de Nassuck et de Jooneer. Elle y compte au nombre de ses ouvriers vingt-deux aides indigènes, et, dans ses écoles, près d'un millier d'élèves. A Surate, enfin, et dans la presqu'île de Guzerate, à Raïcote et à Gogo, une Société que nous n'avions pas encore rencontrée dans ces parages, celle de l'Eglise presbytérienne d'Irlande, a commencé des œuvres auxquelles le Seigneur a donné déjà de précieux encouragements. Parlons avec plus de détails de ce qui se fait à Bombay.

Par les avantages de sa position, de son commerce et de son immense population, cette ville se recommandait d'elle-même à l'attention des amis des missions. Il paraît cependant

que, pour des raisons que nous n'avons vues indiquées nulle part, l'œuvre ne s'y est pas développée en proportion de l'importance du poste et des services qu'elle y pourrait rendre à la cause de l'Evangile. Bombay est, sous ce rapport, resté bien au-dessous de Calcutta et même de Madras. Il ne s'y trouvait, à la fin de 1846, que cinq missionnaires, représentant, l'un la Société Episcopale, un autre l'Eglise d'Ecosse, le troisième l'Eglise libre du même pays, les deux derniers la Société Américaine des missions. Celle-ci a ouvert dans la ville deux lieux de culte, cinq écoles de garçons que fréquentent environ deux cent cinquante élèves, et quatre écoles de filles qui en reçoivent une quarantaine. Mais le moyen sur lequel, d'après son dernier rapport, elle compte le plus pour concourir efficacement à l'avancement du règne de Dieu, soit à Bombay, soit dans toute la partie occidentale de l'Inde, c'est la diffusion des lumières par les travaux de la presse. Voici comment M. Hume, l'un de ses missionnaires à Bombay, justifie la préférence donnée par eux à ce mode d'évangélisation.

« La cause de l'éducation a, depuis quelques années, gagné beaucoup de terrain dans cette partie de l'Inde. En 1845, les écoles du gouvernement contenaient, dans la présidence de Bombay, 10,481 élèves. A ces centres d'instruction, il faut ajouter beaucoup d'écoles indigènes soutenues par la population elle-même, et que l'on trouve établies jusque dans des villages peu considérables. Ces écoles sont sans doute bien imparfaites, mais elles atteignent pourtant un but important; les élèves y apprennent à lire, á écrire et quelquefois y reçoivent les premières notions d'arithmétique.

« Aussi y a-t-il à Bombay et dans tout le Concan un nombre très considérable de lecteurs intelligents et avides qui, selon toute probabilité, ne sauront jamais de l'Evangile que ce que leur en apprendront des traités religieux, ou quelques portions imprimées des Saintes-Ecritucs. r Bombay, comme

siége du gouvernement et par ses relations commerciales sur tout le pays, exerce sur lui une immense influence; de sorte que des livres, mis ici en circulation, s'en vont, jusque dans les villages les plus reculés, annoncer le Sauveur crucifié. Qui pourrait calculer les effets qu'on a droit d'en attendre? »

Il importe d'autant plus, suivant M. Hume, de donner une grande activité à la presse chrétienne, que, pour satisfaire ce remarquable besoin de lecture qui se manifeste chez les Indous, la presse mondaine de Bombay émet continuellement une quantité innombrable de livres, depuis la mince brochure jusqu'à l'épais volume, et des journaux ou revues, dont le nombre et la faveur vont chaque jour en s'augmentant. Or, la plupart de ces publications sont ou frivoles, ou peu morales, ou hostiles au christianisme; quelques unes même ont pour but avoué de combattre les doctrines et les progrès de la vérité. « Que faire dans cet état de choses? se demande le missionnaire. Quand l'Evangile est méconnu ou attaqué devant nous, nous pouvons élever la voix pour le défendre; mais, comment atteindre les masses? Comment, quand les missionnaires sont si peu nombreux, porter la connaissance de la vérité jusqu'au sein des villages? Comment même espérer de nous faire entendre de la population si affairée de cette grande cité? » Il n'y a que la presse qui puisse résoudre ces difficultés. Aussi la mission américaine est-elle entrée et paraît-elle décidée à marcher largement dans cette voie. Elle émet chaque année, et presque toujours en les vendant, afin d'en rehausser la valeur aux yeux des Indous, une quantité considérable de livres et de traités religieux. Elle publie mensuellement un journal, dont l'influence paraît d'autant plus évidente qu'il excite plus de haine parmi les adversaires de l'Evangile, et qui compte déjà parmi les natifs un grand nombre d'abonnés. L'imprimerie de la mission possède les caractères nécessaires pour imprimer en neuf langues ou dialectes du pays; et telle est l'activité de ses travaux que, dans le courant de l'année 1846,

le nombre des pages sorties de ses presses s'est élevé à près de huit millions.

Mais le résultat le plus réjouissant que la mission s'applaudisse d'avoir obtenu dans ces derniers temps, c'est la publication de toute la Bible en langue Mahratta. Commencée en 1817 par l'Evangile de Saint-Matthieu, cette œuvre a été poursuivie avec lenteur mais sans interruption, et, le 1er mars 1847, les missionnaires avaient le bonheur de retirer de la presse la dernière feuille qui la complétait. « Grâces à Dieu, écrivait l'un d'eux à cette occasion, toute la Bible est maintenant publiée dans les deux langues du pays les plus usitées, la langue Mahratta et celle de Guzerate ; et notre imprimerie a tout ce qu'il faut pour la reproduire désormais sous ces deux formes. Ces versions ne sont sans doute pas parfaites, et tous nos efforts devront tendre à les améliorer ; mais, telles qu'elles sont, elles ne peuvent manquer, sous l'influence de l'Esprit-Saint, de produire des effets salutaires sur l'esprit des peuples qui nous environnent. Que ceux qui ont envoyé l'Evangile dans ce pays se joignent à nous pour supplier le Seigneur de glorifier sa parole, et de lui faire trouver un libre accès dans les cœurs ! »

Le comité de la Société s'est, dans son rapport de l'année dernière, associé avec chaleur à ce vœu et à ces espérances de ses missionnaires. « Comment, dit-il, ne pas voir, soit dans la condition actuelle des Indous, soit dans la perspective qui s'ouvre devant eux, de puissants motifs à intercéder en leur faveur? Deux fois par mois la vapeur vient jeter sur les rivages de Bombay les goûts, la science, la civilisation et la religion des nations de l'Occident. Un gouvernement ferme et inspiré par l'amour du bien public communique à toute la population une impulsion aussi irrésistible que salutaire ; le commerce y répand partout l'activité et la vie ; bientôt le chemin de fer pénètrera, avec sa brûlante vitesse, jusqu'au cœur même du pays dont il rapprochera les villes, les villages, les

populations. Comment, au sein d'un tel mouvement, l'Indou resterait-il encore longtemps endormi et stationnaire? Il faut qu'il s'éveille, qu'il pense, qu'il cherche, qu'il devienne actif. Il faut que, en dépit de sa dégradation et de ses préjugés, et quelque asservi qu'il soit dans les chaînes de ses castes ou dans celles de ses propres convoitises, il en vienne à s'écrier, lui aussi : « Qu'est-ce que la vérité? » Quelques uns se posent déjà cette question ; d'autres, en bien plus grand nombre, ne peuvent manquer de la faire aussi bientôt. N'est-il pas de la plus haute importance que nous puissions alors leur donner la Bible, toute la Bible dans leur propre langage? Et ne faut-il pas aussi que, tous ensemble, nous demandions ardemment à Dieu de donner gloire à sa parole? »

Ces exhortations à la prière qui, parties des rivages de l'Orient, nous reviennent par ceux d'Amérique, présentent sous un jour frappant ce caractère d'universalité et de sainte fraternité qui est l'un des traits les plus distinctifs et les plus réjouissants de l'œuvre missionnaire. Elles termineraient convenablement ce que nous avions à raconter de l'état, des progrès et des espérances de cette œuvre au sein des immenses populations de l'Inde. Nous y ajouterons pourtant un dernier récit. L'importance attachée par nos frères d'Amérique aux travaux de la presse ne les empêche pas de s'appliquer avec zèle aux autres devoirs de la carrière missionnaire. Ils ont, depuis 1831, fondé une mission à Ahmednaggur, ville importante du Concan, à soixante lieues environ de Bombay. Cet établissement est comme un poste avancé, d'où la grande armée des messagers de l'Evangile au sud et à l'ouest de l'Inde pourra partir un jour pour faire sa jonction avec celle qui livre ses saintes batailles sur les bords du Gange et de la Jumna. La mission d'Ahmednaggur a trois stations, deux annexes et sept missionnaires, assistés par leurs femmes et par onze instituteurs ou catéchistes indigènes. Son influence s'étend sur plus de cent villages groupés d'une manière irré-

gulière autour des stations. Le chiffre des âmes converties et admises à la communion de l'Eglise y était, au 1er janvier 1847, de quatre-vingt-cinq, et on a, depuis, annoncé quelques nouvelles conversions. Enfin des écoles fondées sur différents points, paraissent en pleine voie de prospérité. Un séminaire, établi à Ahmednaggur même, réunit une cinquantaine d'élèves des plus avancés, et au milieu desquels se pourra recruter la troupe si utile des aides-missionnaires natifs. Il s'y est passé naguère un fait qui a comblé de joie le cœur des chrétiens. Au commencement de 1846, les élèves parurent prendre tout-à-coup le plus vif intérêt aux vérités de l'Evangile. Un certain nombre d'entre eux contracta l'habitude de se réunir auprès du directeur pour s'entretenir avec lui sur des sujets religieux. Cela dura quelques mois sans produire de résultat plus décidé; mais, à la fin, l'un de ces jeunes gens, Rama, l'élève le plus distingué de l'établissement, annonça qu'il voulait confesser Christ, et sollicita le baptême. Tout en lui portait tellement le caractère d'une sincérité et d'une régénération véritable, que sa demande fut accueillie avec joie; il fut baptisé le 13 décembre. Ce jeune homme, d'une caste élevée, appartient à une famille de pateels (sorte de magistrats indous); aussi son baptême fit-il une grande sensation dans le pays. Ses frères, sa mère, qui est veuve, et sa sœur vinrent le trouver, et le supplièrent de retourner à l'Indouisme. Sa pauvre mère lui fit entendre les exhortations les plus émouvantes; elle le priait, comme à genoux, de renoncer à une résolution qui le perdrait lui et sa famille. « Mais je ne veux pas me perdre, ni moi ni les miens, répondait Rama; je veux au contraire me sauver, sauver mon âme; et je voudrais vous voir, chère mère, faire comme moi, et venir à Christ chercher aussi le salut; » et, les yeux pleins de larmes, la voix toute tremblante, il la suppliait pourtant de ne pas pleurer. Ses parents le conduisirent ensuite devant le magistrat pour le réclamer; mais là, il déclara hautement qu'il était

devenu chrétien par une libre détermination de sa volonté; qu'il croyait à la divinité de l'Evangile, et que c'était pour cela qu'il l'avait embrassé et qu'il demandait à Dieu d'y rester fidèle. Cette déclaration faite, le magistrat le déclara libre d'aller où il voudrait, et sa famille fut obligée de respecter cette sentence. Un de ses condisciples, nommé Sudoo, fils de parents convertis déjà, a eu, lui aussi, le cœur gagné par la grâce, et a été baptisé en même temps que Rama. Ce sont les premiers fruits portés par l'éducation chrétienne du séminaire d'Ahmednaggur; tout donne lieu d'espérer qu'ils ne seront pas les derniers; et les chrétiens qui les ont recueillis, les regardent comme un gage précieux des bénédictions du Seigneur sur leurs travaux et sur l'avenir même de leur mission.

C'est qu'en effet, comme nous avons eu plusieurs fois occasion de le remarquer en reproduisant leurs récits, la grande espérance qui soutient et réjouit le cœur des missionnaires employés dans toute l'Inde, c'est celle de voir s'élever autour de l'Evangile une génération nouvelle qui en ait de bonne heure subi la salutaire influence. Le joug de fer que des systêmes religieux absurdes ont, depuis tant de siècles, fait peser sur l'Inde, perd évidemment chaque jour de sa force; mais il ne faut pas s'attendre à ce que les générations actuelles parviennent à s'en affranchir complètement. Néanmoins, grâces en soient rendues à l'auteur de tout bien, l'œuvre chrétienne marche et se développe dans ce pays, naguère encore si profondément endormi dans la vallée de l'ombre de la mort. Si les succès qu'elle y a remportés ne semblent pas, au premier coup d'œil, répondre à la grandeur des dévouements et à la persévérance des efforts, que les amis des missions ne s'en effraient pas. Lorsqu'on veut bâtir un édifice sur la mer, il faut commencer par jeter au fond de son lit une immense quantité de pierres. C'est un travail qui d'abord semble peu

productif; de longtemps il n'en paraît rien à la surface; mais le jour vient où le vide qu'il fallait combler n'existe plus, et où, sur la base ainsi posée avec patience et foi, peut enfin s'élever triomphant l'édifice aux vastes proportions. En attendant que Dieu donne à ses enfants de voir les 150 millions d'habitants que renferme l'Inde mis en possession de la Parole de vie, il leur accorde d'en voir quelques uns goûter, aimer et suivre cette manifestation de son amour. On évalue à cent mille environ le nombre de ces âmes attirées déjà d'en haut; c'est peu, infiniment peu, sans doute, auprès de tant de millions; mais, n'est-ce rien? est-ce un sujet peu digne de reconnaissance, que cent mille de ses rachetés faisant monter vers le trône de l'Agneau l'encens de leurs louanges et la bonne odeur de leur obéissance? *La petite famille a crû jusqu'à mille personnes.* Que tous les chrétiens s'accordent à demander qu'elle ne cesse de s'accroître encore!

ILE DE MADAGASCAR.

Lettre de M. Le Brun, *missionnaire à l'île Maurice.*

Conversion du prince royal. — Son courage. — Efforts inutiles pour le perdre. — Dévouement d'un jeune chrétien. — Persécutions. — Lettres de quelques chrétiens de Madagascar. — Témoignages de leur reconnaissance. — Destruction du dieu Ramahavaly.

Nous avons, dans nos numéros de mars et d'avril de l'année dernière, annoncé la conversion du jeune prince Rakotondradama, qui n'a pas été sans influence sur le sort des chrétiens de Madagascar, si longtemps et si cruellement persécutés. Nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui donner sur ce sujet de plus amples détails. Ils sont extraits d'une lettre écrite à M. le Directeur de la Maison des Missions de Paris, par M. Lebrun, missionnaire à Port-Louis (Ile Maurice); on les lira sans doute avec d'autant plus d'in-

térêt, qu'on se rappellera que M. Le Brun est un ancien élève de la Maison des Missions, et qu'il a été consacré au saint ministère en 1842, en même temps que MM. Maitin et Schrumpf.

Port-Louis, le 27 octobre 1847.

« Nous avons reçu de fort bonnes nouvelles de Madagascar, et je me sens pressé de vous en faire part, afin que vous vous réjouissiez avec nous, et que vous éleviez vers le trône de la grâce des mains suppliantes en faveur du peuple de Christ, toujours persécuté dans cette île.

« Vous avez sans doute déjà appris que le prince royal, fils de la reine actuelle de Madagascar, est converti. Le Seigneur l'a appelé à la connaissance de son nom d'une manière peu ordinaire. Ce fut dans une expédition militaire qu'il se sentit tout-à-coup attiré vers Dieu. Il suivit la parole de vie, et « la grâce salutaire à tous les hommes » pénétra jusqu'au fond de son âme. Il crut, et, dès-lors, quoique en cachette, il rechercha la société des humbles disciples de Jésus, mêla ses prières à leurs ferventes supplications, et, par la simplicité de sa foi, leur inspira un nouveau courage. Mais pourquoi servir son Dieu en cachette? Ce n'est pas qu'il craignît les hommes, ou qu'il eût honte de confesser publiquement sa foi en Christ. Non! Voici la réponse qu'il fit lui-même à un ami chrétien qui lui avait adressé cette question : — « Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, car, quant à moi, je suis prêt à sceller de mon sang ma foi en Christ; mais je crains de compromettre mes frères, en donnant occasion à leurs ennemis de les poursuivre avec plus de rigueur, et de renouveler contre eux les horreurs d'une persécution sanglante! Tandis que, maintenant, je puis, par la grâce du Seigneur, faire servir toute l'influence que j'ai sur ma mère à leur assurer plus de tranquillité et l'exercice plus libre de leur culte. » —

« Et cette influence est grande, mon cher Monsieur. Les chrétiens se sont réjouis de la conversion du jeune prince, et

ont béni le Seigneur de leur avoir suscité en sa personne un puissant libérateur. Le reste du peuple, encore idolâtre, a admiré le grand courage et la noble intelligence dont fit preuve, en cette circonstance, leur futur roi, à peine âgé de 18 ans. Un seul, irrité de sa conversion, avait voué sa perte. Cet homme, c'est le ministre favori de la reine. Il voulut profiter de la première occasion favorable pour assouvir sa haine. Un jour que la reine l'avait admis à une audience particulière, il crut le moment arrivé de lui ouvrir son cœur, et de lui révéler les desseins sinistres qu'il méditait depuis quelque temps contre le jeune prince. — « Votre fils est chrétien, Madame, dit-il à la reine; il prie avec les chrétiens; il les encourage dans cette doctrine nouvelle. Nous sommes tous perdus, si votre majesté, usant de son autorité, n'arrête le prince royal dans cette voie funeste. »—« Mais, c'est mon fils! s'écria la pauvre mère effrayée du danger qui menaçait son enfant, c'est mon fils! mon fils unique, mon enfant bien aimé! Laissez-le faire ce qui lui plaît. S'il veut devenir chrétien, qu'il le soit; c'est mon fils bien aimé. » —

« C'est ici un trait du caractère malgache qui me paraît bien touchant, et dont le Seigneur semble se servir pour hâter l'aurore d'un jour meilleur qui ne tardera pas à luire sur cette île, où ses enfants souffrent de si grands maux pour la cause de son nom.

« C'est encore cette affection excessive qu'ont les parents malgaches pour leurs enfants, et même pour leurs proches, qui a sauvé, par la direction de la Providence, une assemblée de chrétiens de la mort sanglante, mais glorieuse, du martyre! Ce même premier ministre, dont je viens de parler, avait eu connaissance d'une réunion que tenaient quelques chrétiens dans la capitale; il y envoya son neveu, dont il ignorait la conversion au christianisme, pour prendre les noms de ceux qui s'étaient ainsi, contrairement aux lois, rendus d'un commun accord dans ce lieu, pour y vaquer à la

prière et aux autres exercices de la religion de Jésus. Le neveu ne fit aucune objection aux ordres de son oncle ; mais, dès qu'il se trouva au milieu de ses frères, il leur apprit la nature de sa mission, et les engagea fortement à se retirer de suite chacun dans sa maison, s'ils voulaient échapper à la haine de son oncle. Celui-ci, à son retour, lui demanda la liste des noms. — Je n'en ai point dressée. — Pourquoi as-tu désobéi à mes ordres? Jeune homme, ta tête tombera! car tu laisses voir que tu es d'accord avec ces chrétiens! — Oui, mon oncle, je suis chrétien ; et, si cela vous fait plaisir, faites-moi mourir, car je prie! » — A ces mots, le législateur sévère et méchant s'évanouit pour faire place au parent tendre et compâtissant. — « Oh! non, tu ne mourras pas! » — s'écria-t-il, tout accablé par cette découverte. Son neveu était chrétien. D'après la loi du pays, tout homme convaincu d'être chrétien mérite la mort. Mais ce chrétien était son neveu! La loi le condamnait; mais l'oncle n'eut pas le courage de livrer à la justice un membre de sa famille.

« Il ne faut cependant pas croire que la persécution ait entièrement cessé. Parfois encore on confisque les biens des chrétiens; on vend leurs femmes et leurs enfants pour les réduire en esclavage, tandis que d'autres (au nombre de 7) sont chargés de lourdes chaînes. Ce n'est guère que dans la nuit, qu'ils osent tenir leurs assemblées religieuses. Encore, ces réunions nocturnes sont-elles quelquefois troublées par les envoyés du gouvernement, qui dressent ce qu'on appellerait en France un *procès-verbal* contre eux. Mais, grâce à l'intervention du prince, on s'en tient ordinairement à cela. Aussi ces chers amis, tout en remerciant Dieu pour ces moments de répit qu'il leur accorde, nous supplient-ils, dans les lettres qui nous sont parvenues, il y a deux ou trois jours, de ne pas les oublier dans nos prières, et de ne pas nous lasser de demander au Seigneur d'ouvrir aux gentils parmi eux « *la porte de la foi, une grande porte, et de grande efficace,*

quoiqu'il y ait *plusieurs adversaires.* » — « Lisez Job v, 14 à 16, ajoute l'un d'eux. On n'a pas encore cessé de nous persécuter. On nous recherche pour nous faire du mal. Mais on ne nous a pas encore détruits ; car notre Dieu nous préserve et nous délivre de la main des méchants. Cependant on administre toujours le tangena. » (prononcez *tangène.*) — Un autre chrétien nous écrit : — « La parole de Dieu est vraie. Ce que le Seigneur dit au prophète Elie (I Rois, XIX, 18) s'accomplit de nos jours ; car, quoique nous soyons toujours persécutés, Dieu a choisi un grand nombre d'entre nous pour les appeler à la connaissance de son nom. » — « N'oubliez pas, s'écrie un troisième, de nous envoyer des Bibles, des Traités religieux, des Livres de cantiques, le Voyage du chrétien, par Bunyan, et quelques Catéchismes. » — « Oh ! envoyez-nous de petits livres élémentaires, demande un quatrième ; nous n'en avons plus. Cependant beaucoup de gens viennent à nous pour apprendre à lire. Le prince retient sa mère, et il accourt régulièrement tous les dimanches avec nous, au fond des bois, pour prier, chanter des cantiques, et lire la bonne parole de Dieu. Souvent il emmène chez lui, pour qu'ils lui expliquent la Bible, ceux d'entre nous qui ont le plus de connaissance et d'expérience dans les voies du salut.

« Que ne peut-on pas espérer d'un jeune homme qui apporte à l'étude de la Parole de Dieu un cœur si humble et si docile ! Que le Seigneur le garde et le bénisse dans toutes ses voies !

« Les détails que je vous ai donnés, en commençant, sur le prince royal, ne se trouvent point dans les lettres des chrétiens ; mais ils m'ont été fournis par un ami de l'Evangile, qui a passé plusieurs années dans la capitale de Madagascar, et qui, par sa philanthropie toute chrétienne et ses bons procédés envers les pauvres disciples du Sauveur, a su gagner toute la confiance du prince. Le témoignage que lui rendent nos frères persécutés, est des plus honorables, et montre

qu'ils le regardent comme leur ami et leur bienfaiteur. « M. *** s'entretient souvent avec le prince, » disent la plupart de nos lettres; « il nous montre une grande sympathie et nous fait beaucoup de bien. Sommes-nous malades, il nous visite et nous donne les médicaments et les soins qu'exige l'état de notre santé. Ne pouvant nous visiter tous, il a chargé six d'entre nous de lui faire connaître l'état de nos malades, et de nous administrer les médecines qu'il a prescrites. » — En terminant, ces chers frères nous prient de vouloir bien, en leur nom, l'indemniser des peines qu'il a prises en les soignant, et de lui donner une preuve sensible de notre charité chrétienne.

« Ces chers amis, ou du moins quelques-uns d'entre eux sont animés pour la cause du Seigneur d'un zèle que l'on pourrait peut-être taxer d'imprudence. A cinq lieues de la capitale, sur le sommet d'une colline escarpée, s'élève un petit village qui ne contient pas plus d'une centaine de maisons : c'est Ambohitany. A l'extrémité occidentale de ce village, et séparé des autres maisons par un fossé large, profond et rempli d'eau, se trouve le temple de l'idole *Ramahavaly*, qui tient le second rang parmi les faux dieux de Madagascar, et dont le nom signifie « capable d'exaucer. » Il n'est permis qu'au seul gardien de l'idole d'approcher de ce temple, de peur qu'atteinte ne soit portée à la vertu des charmes et au pouvoir de la fausse divinité!! — Il est minuit; — le silence de la mort règne dans le village sacré; — tous les habitants goûtent les douceurs d'un sommeil profond et paisible. — Cependant trois hommes s'avancent à pas lents et mesurés : ce sont des chrétiens. — Leurs mains armées de torches incendiaires, vont bientôt réduire en cendres et le temple et la personne de Ramahavaly, qui, quoique « capable d'exaucer » les prières que lui adressent ceux qui le reconnaissent pour Dieu, va se montrer impuissant à se défendre contre les flammes sacriléges qui menacent de mettre fin tout

à la fois à son empire et à son existence ! — Les villageois, réveillés en sursaut, s'efforcent en vain d'arrêter les progrès de l'incendie. Les chrétiens de la capitale et des environs n'hésitent pas à triompher de cette action et montrant à leurs compatriotes païens les ruines du temple sacré : — « Où est Ramahavaly? » s'écrient-ils. « Où est votre Dieu qui vous exauce toujours? Croyez-nous. L'Eternel seul est Seigneur. Et c'est ici la vie éternelle, que vous le connaissiez, lui qui est le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé! »

VARIÉTÉS.

Le petit Docteur chinois.

Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt l'histoire d'une conversion que racontait naguère en Angleterre, où il est revenu pour rétablir sa santé, le docteur Legge, missionnaire de la Société de Londres à Hong-Kong. Son récit expliquera pourquoi les missionnaires de Hong-Kong ont donné à ce nouveau chrétien le nom placé en tête de ces lignes.

« Peu de temps après mon arrivée à Hong-Kong, dit M. Legge, dans le courant de l'année 1843, j'aperçus, en passant dans une rue, un groupe d'enfants rassemblés autour d'un des êtres les plus singuliers que j'aie jamais rencontrés. C'était un homme de très petite taille, malpropre à l'excès, dont la tête n'était pas rasée, et dont les cheveux étaient nattés en deux tresses au lieu d'en former une seule, comme c'est l'usage constant des Chinois. Il portait sur ses épaules une petite caisse attachée avec des courroies. Les enfants qui l'entouraient s'en faisaient évidemment un jouet ; aussi,

pensant, d'après sa tournure et à son regard terne, presque éteint, que c'était quelque pauvre idiot, je passai mon chemin sans m'arrêter. Je le revis ainsi plusieurs fois dans les rues; mais ce ne fut que plus d'un an après que je me trouvai mis en rapport avec lui. Allant un jour de maison en maison distribuer des traités et parler de l'Evangile, je le rencontrai dans la boutique d'un marchand de riz. J'entrai en conversation avec lui, et appris bientôt qu'il était ce que nous appellerions un médecin empirique ou un charlatan, se mêlant un peu d'astrologie, comme le faisaient chez nous, il y a deux ou trois cents ans, les gens de cette espèce. Il avait ce jour-là à la main une énorme canne contournée et armée à son extrémité d'une petite bêche dont il se servait pour cueillir ou arracher des simples. En le quittant, je lui donnai un traité qu'il parut recevoir avec plaisir. Peu de temps après, je le remarquai plusieurs fois rôdant autour de notre chapelle à l'heure du service. Un jour même il s'avança jusqu'à la porte et se hasarda à jeter un regard dans l'intérieur, mais s'enfuit aussitôt qu'il s'aperçut qu'on l'avait remarqué. J'envoyai promptement un enfant à sa poursuite, mais, quoi qu'on pût lui dire, il ne voulut pas revenir sur ses pas. A la fin, le voyant un soir dans le voisinage, j'allai moi-même à lui, et, moitié par persuasion, moitié autrement, je parvins à l'entraîner avec moi dans la chapelle. Depuis ce moment, il devint l'un de nos auditeurs les plus assidus, et bientôt il ne fut pas possible de douter de l'effet produit sur lui par la Parole du Seigneur. D'abord, il avait pris place tout auprès de la porte, et s'était refusé à pénétrer plus avant dans l'enceinte; mais peu à peu, et comme de banc en banc, il s'avança vers le prédicateur, jusqu'à ce que, vers la fin de 1845, on était sûr de le voir, à chaque réunion, assis à l'un des siéges les plus rapprochés de la chaire. Dès ce moment aussi, il se fit dans tout son extérieur un changement extraordinaire. Toute trace de désordre et de malpropreté avait disparu de sa personne, sa chevelure était

soigneusement arrangée, et nous remarquâmes que ses vêtements étaient d'une qualité supérieure. Son esprit me parut subir aussi une transformation analogue ; et lorsque, comme il le fit bientôt, il se joignit à nous pour chanter les louanges du Seigneur, une vive intelligence brilla dans ce regard dont le manque d'expression m'avait frappé la première fois que je l'avais vu. De nombreuses prières furent adressées pour lui, et, lorsque, quelque temps après, je quittai la Chine, ce ne fut pas sans espérer d'apprendre bientôt qu'il se serait rangé parmi les disciples du Seigneur. Cet espoir s'est réalisé, et les frères Gillepsie et Tsin-Shen m'annoncent, chacun de leur côté, qu'après l'avoir soumis à de nombreuses épreuves, ils ont été convaincus de la réalité de sa conversion. — Aussi a-t-il été baptisé, et ils le regardent comme une précieuse acquisition pour leur Eglise.

Le nom du *petit docteur* est Chin-Chaou-Gan ; il a été baptisé à Hong-Kong, le 13 juin 1847, et voici la traduction littérale de la profession de foi qu'il fit à ce moment solennel :

« Moi, Chin-Chaou-Gan, ce jour et en la présence de tous les hommes ici présents, je parle pour que vous sachiez mon histoire. Je vous prie tous, mes chers amis, de l'écouter avec attention.— Je suis né en Cochinchine, et j'avais deux ans quand mon père me ramena dans sa ville natale, à Hac-nan. J'étais encore bien jeune quand malheureusement mon père et ma mère moururent tous les deux, de sorte qu'à la longue je fus obligé, pour gagner ma vie, d'aller de côté et d'autre guérir les maladies extérieures. Il y a quelques années que je fus conduit par le Saint-Esprit dans la chapelle de Hong-Kong, et que j'y entendis les prédicateurs expliquer le sens des Livres sacrés. Je les entendis dire souvent que les hommes sont pécheurs et devraient souffrir le châtiment de l'enfer ; mais que, grâce à Jésus-Christ, qui est descendu du ciel pour souffrir, en faveur des hommes, beaucoup de douleurs et de misères, les plus méchants des hommes pécheurs peuvent,

s'ils se repentent de leurs péchés et amendent leur vie, obtenir pardon à cause des mérites de Jésus-Christ. Quand j'entendais cela, je fixais fortement mes yeux sur le missionnaire et j'y étais attentif de tout mon cœur, y pensant avec soin; puis, quand j'étais rentré chez moi, je me disais dans mon âme : Jusqu'à présent, je n'avais jamais entendu dire rien de pareil, que Jésus-Christ, qui est le Dieu de la création dès le commencement, est venu pour sauver les pécheurs. Puis j'ai senti que j'étais un pécheur; c'est pourquoi j'ai résolu de me repentir et de renoncer à mes mauvaises habitudes, en croyant en Jésus-Christ et en m'appuyant sur lui. Maintenant, grâces soient rendues au Saint-Esprit de ce qu'il m'a appris à me repentir et à espérer d'obtenir, après la mort, la vie éternelle dans les cieux. C'est pourquoi je supplie aujourd'hui le prédicateur de prier pour moi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et de m'administrer le baptême. Depuis ce jour et dorénavant il est né en moi un cœur nouveau pour pratiquer de nouvelles vertus et pour servir le jour et la nuit le seul et unique vrai Dieu.

NOUVELLES RÉCENTES.

LETTRE DES PASTEURS DU BAN-DE-LA-ROCHE

AUX MISSIONNAIRES FRANÇAIS DU SUD DE L'AFRIQUE.

Nos frères du Sud de l'Afrique demandent à être soutenus de notre sympathie et de nos prières; la lettre suivante leur va porter, à cet égard, de précieuses assurances. Nos lecteurs de France la liront-ils sans édification, et ne se sentiront-ils pas pressés de s'unir eux aussi aux sentiments si bien exprimés par leurs frères du Ban-de-la-Roche?

Les Pasteurs du Ban-de-la-Roche aux Missionnaires français du Sud de l'Afrique.

Neuwiller (Ban-de-la-Roche), le 20 janvier 1848.

Messieurs et très chers frères,

« Nous avons lu l'appel du missionnaire Casalis, imprimé page 414 du *Journal des Missions évangéliques*, 1847. Nos cœurs ont été émus, car nos pensées et nos prières sont souvent avec nos chers collaborateurs dans l'œuvre du Seigneur. Nous éprouvons nous-mêmes quelquefois du découragement dans notre ministère, et nous nous disons : Quelle doit être la position du missionnaire, qui, éloigné de sa patrie et de ses frères en Christ, lutte contre le règne de Satan au milieu du paganisme ! Frère Casalis demande « que les amis se souviennent un peu d'eux, et travaillent à leur donner du ton. » Nous nous souvenons de vous, nous parlons de vous, nous prions pour vous, et nous avons pensé qu'en vous le disant, nous pourrions contribuer, pour notre faible part, à vous remonter. Nous savons bien que la foi, la sainte joie, tout ce qui soutient et alimente l'homme intérieur, peut vous venir et vous vient directement du Seigneur; mais nous croyons aussi avec vous « la communion des saints, » et nous avons déjà éprouvé, pour notre part, que la conscience de cette communion peut réjouir et retremper l'âme abattue. Nous avons aussi pris, pour nos réunions mensuelles, une résolution qui vous intéressera peut-être. Jusqu'ici, chacun des trois pasteurs faisait dans son Eglise, au commencement de chaque mois, une réunion dans laquelle il priait avec les fidèles pour l'œuvre des Missions en général et pour les Missions françaises en particulier ; l'appel de M. Casalis nous a déterminés à ajouter à la prière collective la prière individuelle, de sorte que dans chaque réunion mensuelle, on prie, dans les trois Eglises, pour une famille missionnaire spéciale, en suivant les stations par rang d'ancienneté. En janvier, c'était pour la

famille Bisseux, à Wellington; en février, ce sera pour Motito, et ainsi de suite jusqu'à la station de Tikoé. — Dans nos réunions, nous tâchons de tenir nos Eglises au courant de tout ce qui concerne votre œuvre; les noms des stations et ceux des ouvriers sont connus; nous leur communiquons tout ce que nous apprenons de vos succès ou de vos épreuves. Nous voudrions que les Eglises de France regardassent les stations en Afrique comme leurs annexes, et que pasteurs et troupeaux prissent part à l'œuvre de la propagation de l'Evangile parmi les Béchuanas, comme à une œuvre qui les regarde directement. Ah! si un concert d'intercessions s'élevait de la totalité ou du moins de la majorité des Eglises évangéliques de France en faveur de la Mission, vous en sentiriez les effets; mais assurément vous sentez déjà l'effet des prières particulières, car la prière faite avec foi a une promesse, et la bouche de l'Eternel ne trompe pas.

« Chers frères, accueillez avec bonté l'expression de notre sympathie. Que ne pouvons-nous voir votre face, vous serrer la main! Comme il est peu probable que cela arrive ici-bas, nous vous donnons rendez-vous, ainsi qu'à vos chers troupeaux, devant le trône de l'Agneau, où, par la grâce de Dieu, nous espérons être réunis un jour, et nous vous prions de recevoir nos salutations fraternelles. Nous saluons tout particulièrement ceux d'entre vous qui nous sont connus personnellement, et nous pensons qu'ils n'oublieront pas dans leurs prières leurs frères en France.

Le pasteur de Waldbach,
CH. WITZ.

Le pasteur de Rothau,
CH. JUNDT.

Le pasteur de Neuviller,
L. BUCHSENSCHUTZ.

Le pasteur de Hohwald s'associe de tout son cœur à ses collègues du Ban-de-la-Roche.

E. WEISS.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BETHESDA.

Rapport de M. SCHRUMPF *sur l'année* 1846-47.

En lisant le Rapport qui va suivre, il est bon de se rappeler que la station de Béthesda est l'une des plus jeunes de la Société, que l'œuvre y est encore à son début, et que cette station lutte contre des obstacles dont les autres ont déjà triomphé. Si l'on se place à ce point de vue, l'on ne pourra s'empêcher de bénir Dieu de la persévérance et de la foi qu'il donne à ses serviteurs.

Détails de mœurs. — Quatre néophytes consacrés à la dernière fête de Pâques. — Les membres de l'Eglise. — Obstacles à l'œuvre de l'Evangile dans la paresse des indigènes et leurs anciennes pratiques. — Discours de quelques fidèles. — Ecole. — Catéchumènes. — Travaux matériels. — Résumé général.

Béthesda, le 18 mai 1847.

« Si nous n'avions, Messieurs et très honorés directeurs, en vous envoyant notre compte-rendu de cette année, qu'à vous tracer un tableau de l'ignorance, de la superstition et de la corruption qui règnent autour de nous, notre tâche serait facile et notre récit riche en faits, qui prouveraient au besoin « que le cœur de l'homme est rusé et désespérément malin par dessus toutes choses. »

« Nous vous dépeindrions tout d'abord une scène de controverse qui, quoiqu'elle ait eu lieu sur les plateaux brûlants de l'Afrique méridionale, au sein du paganisme, ne laisse pas cependant de trouver une analogie frappante dans certains procédés du papisme envers le protestantisme, au sein de nos pays chrétiens. Vous y verriez la religion de Jésus représentée dans cette occurrence par quelques renégats des Eglises wesleyennes de la Cafrerie, interrogée par Morosi, réfutée et condamnée par lui au milieu des éclats de rire et des applaudissements de la populace. « Le Dieu des hommes blancs, entendriez-vous dire à l'interlocuteur païen, peut-il être vu de nos yeux? — L'homme qui a cru en Dieu est-il à l'abri des ravages de la mort? — La requête qu'on lui adresse est-elle toujours exaucée? Oh! vous qui êtes initiés dans les mystères des chrétiens, répondez à ces questions! — Que si Morimo est absolument invisible, comment un homme raisonnable adorerait-il une chose cachée? Et si les disciples du Christ meurent comme le reste des hommes, à quoi nous servirait-il d'adopter leur foi? » Là dessus les krypto-païens, après quelques paroles d'une mesquine apologie, se donnent pour battus et abjurent leurs prétendues erreurs. Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous n'avons pas manqué de reprendre à la première occasion des débats si honteusement terminés, en prêchant en présence du chef et de son parti sur Apoc. XXI. 3. « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, » prouvant par la parole de Dieu, par l'histoire et par l'expérience des fidèles, que Dieu s'est manifesté et qu'il se manifeste encore aux hommes, et qu'heureux sont ceux qui meurent au Seigneur, vu qu'ils entrent par la mort dans le tabernacle de Dieu, dans les demeures de la vie éternelle.

« Nous vous montrerions ensuite nos adversaires, qui se récrient si fort sur les mystères de la divinité, s'adonnant pourtant aux croyances les plus ridicules et aux pratiques les moins dignes d'êtres raisonnables. Le fléau de la sécheresse, qui,

durant l'année passée, désolait nos campagnes, leur avait de nouveau donné l'idée de susciter, à force de rétributions, un autre Balaam, qui devait bénir les champs des adorateurs du veau d'or et maudire ceux des infidèles. On nous comprendra si nous disons que les nuées des cieux, qui ne se rangent que sous le commandement du Très-Haut, ne se souciaient guère ni des ordonnances des chefs, ni de l'exorcisme de la magicienne, ni du sang de la génisse noire. Elles restaient inexorables durant plus de quatre mois, jusqu'à ce qu'enfin, après s'être épuisés en efforts inutiles, les serviteurs du démon ont dû confesser leur impuissance, et quelques uns d'entre eux venir même nous prier d'intercéder en leur faveur auprès du vrai Dieu. Cette nouvelle leçon cependant ne les rendit pas plus sages ; car comme le Seigneur, dans sa sagesse, avait trouvé bon de substituer subitement aux ardeurs du soleil brûlant un ciel toujours sombre et des torrents de pluie qui menaçaient d'inonder nos champs, le chef envoya gravement de nouvelles victimes à sa prophétesse, avec l'injonction de faire cesser la pluie en conjurant l'orage. Ceci ne semble-t-il pas une renaissance de Jupiter Vulcain, qui, après toutes les défaites qu'il a essuyées dans le temple somptueux de la capitale de l'empire et dans les jeux olympiques de l'ancienne Grèce, ne dédaigne pas de se réfugier sous les haillons dégoûtants du pauvre Mossouto et sous l'ombrage peu poétique d'une misérable hutte africaine. Quant à nous, nous opposons toujours à ces rêveries d'une fantaisie malade, le grand, le magnifique spectacle du sacrifice d'Elie sur les hauteurs du Carmel, et nous montrons à ces âmes égarées Celui qui commande aux flots et aux vents, qui nous accorde ou nous refuse ses bénédictions, *selon qu'il lui plaît*.

« Nous vous parlerions enfin de l'orgueil et de la cruauté du second fils de Mokachané, qui gouverne dans nos environs une ville assez considérable, mais qui ne cesse de regimber contre l'aiguillon de l'Evangile et d'affliger nos cœurs

par ses œuvres iniques. Il avait fait commettre dans ces derniers temps un attentat horrible sur la personne d'un de ses sujets, qui s'était retiré dans la colonie pour se soustraire à la colère de son maître. Trois de ses affidés, sur une promesse de récompense que leur fit Mogalé, allèrent tranquillement assassiner leur frère dans les champs, après que celui-ci eut partagé avec eux son repas du soir. Tout le monde ici sut cette affaire et en parut ému; le tyran seul resta inflexible. Je crus qu'il était de mon devoir d'aller chez lui pour lui adresser une parole pareille à celle de Jean-Baptiste à Hérode : « Il ne t'est pas permis d'en agir ainsi. » Je me rendis donc chez cet homme, et le trouvai assis sur le mur d'un vieux kraal, au milieu d'une suite nombreuse, qu'il a soin de s'attacher par des débauches continuelles. « Mogalé, lui dis-je, nous sommes de si proches voisins et nous nous voyons si peu; d'où cela vient-il? — « Savez-vous qui je suis? me répliqua-t-il aussitôt; et là dessus de commencer à s'exalter lui-même, en s'appelant des noms les plus flatteurs. « Ne suis-je pas un grand maître? le frère puîné de Moshesh, issu de la femme royale, le tuteur de Boshuli! le pays entier connait-il d'autres princes que nous trois? » — « Je sais très bien tout cela, lui dis-je tout doucement; je ne vous dispute aucun des titres de votre grandeur; nous aimons tous à vous respecter. Sachez cependant que ce monde passe avec toute sa gloire; celui-là seul qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement et sera glorifié. Apprenez donc à connaître le chemin qui mène à la vraie gloire : c'est Jésus-Christ, le sauveur des hommes. Je suis venu aujourd'hui de nouveau auprès de vous pour vous inviter à venir écouter sa parole dans la maison de Dieu. » — « Oh! me répondit-il brusquement, je n'irai jamais. Pourquoi le missionnaire a-t-il passé devant la ville de Mogalé pour aller s'établir chez son serviteur? Votre Morosi n'est qu'un esclave; c'est moi qui suis le maître! Et qui a jamais vu le maître aller écouter des nouvelles dans la ville de son

sujet? » — « Eh bien! Mogalé, si vous consentez à rassembler vos gens, j'aimerais bien venir souvent auprès de vous pour vous annoncer la Parole de Dieu, et peut-être un jour bâtirons-nous une maison d'école ici dans votre ville, si vous le voulez; qu'en dites-vous? » — « Non, je ne veux pas que vous veniez ici parler à mes gens; en outre, vous n'êtes pas *mon* missionnaire; je veux en avoir un *en propre.*» — « Mais de grâce, qu'en ferez-vous, si vous ne voulez pas qu'il instruise vos enfants? » — A cette parole qui l'importune, il se détourne de moi et commence à causer avec le monde qui l'entoure. Je le presse alors de reprendre la conversation, en lui demandant des explications sur le meurtre qu'il a fait commettre. Mais ici encore il laisse paraître un cœur dur, prétendant qu'il pouvait faire de ses sujets ce que bon lui semblerait, que sa victime avait mérité le châtiment, que personne n'avait à juger ses actes, qu'en outre il ne se souciait ni de Dieu ni des hommes.

« Si nous tournons maintenant nos regards du côté des sujets, en laissant ces petits chefs, pétris d'un orgueil ridicule, que nous diront-ils? — « Nous ne sommes que les chiens de nos maîtres, des enfants sans intelligence. Comment recevrons-nous les choses que nos maîtres rejettent? » — C'est ainsi que nous répondirent ces troupes de Baputis et de Cafres que je suis allé évangéliser ces temps derniers. J'opposai alors à leur réponse cette parabole du Roi, qui fit inviter des convives au festin de son fils, en ajoutant : « Vous voyez que nous n'avons tous qu'un seul maître, c'est le créateur de toutes choses, le roi de la terre et des cieux. Il nous invite, par le moyen de ses serviteurs, à chercher son royaume et sa justice. Tous ceux qui se rendent à ses appels, il les rassasiera de joie; tous ceux qui refusent d'aller à lui, en alléguant de vaines excuses, il les perdra sans retour. Si vous craignez déjà la colère d'un roi de la terre, que vous offensez, combien ne devez-vous pas redouter celle du Roi des rois, du Sei-

gneur des seigneurs! » — « Tu dis vrai, me répondit une voix, je sais que c'est la vérité; mais nos cœurs aiment mieux les réjouissances du monde, la danse et la bière. »

« Au milieu de cette foule incrédule et perverse il y a néanmoins des êtres qui se distinguent par quelques faibles tentatives qu'ils font pour sortir de leur état de dépravation déplorable. Malheureusement le caractère indolent du Mossouto ne les favorise guère dans ces essais trop souvent infructueux. Témoin ce *Moroa*, jeune homme plein d'intelligence qui, malgré l'opprobre dont il fut couvert dans son village par suite de ses démarches, avait visité notre culte régulièrement durant près de six mois, et qui, depuis, est retombé dans sa première apathie. Témoin encore le fils aîné de Morosi, Letuka, qui déjà est venu maintes fois déplorer, dans la maison missionnaire, sa mauvaise conduite, confessant ses torts, et prenant de bonnes résolutions; mais hélas! qui s'enfonce toujours dans la fange du vice. Témoin encore une pauvre vieille femme, la mère de notre Madelaine, que je visitais quelquefois, et qui me paraissait animée de bonnes dispositions, mais que la crainte du monde avait constamment empêchée de se joindre à nos réunions d'édification. Je n'oublierai jamais le dernier entretien que j'eus avec elle, et où je lui dis entre autres choses : — « Pauvre mère! vous êtes déjà bien avancée en âge; bientôt ce monde visible passera pour vous. Pourquoi donc le craindre? Il ne saurait vous sauver à l'heure solennelle de votre délogement. Donnez gloire à Dieu; venez sanctifier et célébrer avec nous les sabbats de l'Eternel. » — Hélas! Cette personne sortit de ce monde, dix jours après notre entrevue, d'une manière bien soudaine et bien terrible. Une de ses parentes, dans un accès de folie, après avoir poursuivi quelques jeunes enfants que leur grand'mère voulut protéger, se jeta sur elle, et lui asséna un coup sur la tête, qui l'étendit morte sur la place.

« Une circonstance nous frappa surtout dans cette fin pré-

cipitée, c'est que cette scène tragique eut lieu justement au matin d'une de ces journées consacrées à l'Eternel, et à l'heure de notre culte auquel la pauvre victime s'était continuellement refusée d'assister. Je dois ajouter encore que l'auteur du meurtre, qui depuis est tombé sous les coups du vengeur du sang, avait fait, quelques semaines auparavant, une pareille tentative dans ma propre maison, et sur la personne de mon épouse. Grâce à l'intervention providentielle du Seigneur, le coup qui devait atteindre cette dernière, dans l'obscurité d'une nuit profonde, manqua son but, et ne fit qu'enfoncer les carreaux de l'une de nos fenêtres. Ah ! que de fois nous devons pleurer avec le Seigneur sur une âme qui se perd, en nous écriant avec lui : « Oh ! si toi aussi eusses connu au moins en cette tienne journée les choses qui appartiennent à ta paix ! Mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux. »

« Toutefois, qu'on ne pense pas que ce soient la superstition et l'indolence de la nature humaine toutes seules, dont nous ayons à gémir. Que l'on ne s'imagine pas que nous ayons à aller loin pour chercher des exemples de la corruption et de la méchanceté humaine ; notre situation actuelle, notre vie de tous les jours parmi ce peuple, devient pour nous une épreuve cruelle, et souvent nous devons nous écrier avec le prophète : — « Mon âme est fatiguée d'habiter avec ceux qui haïssent la paix. » Nous ne parlerons pas des vols continuels que ces pauvres gens se permettent de commettre dans nos troupeaux et jusque dans notre domicile, et de l'impunité ordinaire dont jouissent les coupables. Nous ne dirons rien non plus de la perversité et de l'esprit de vengeance qui a déjà porté certains individus à faire entrer le bétail par la porte de notre jardin, bien enclos, pour lui faire broûter et abîmer nos plantations pénibles. Nous ne nous arrêterons pas non plus à vous raconter tous les mensonges et les calomnies qui se débitent sur notre compte ; le détail de ces actes pervers deviendrait

trop fatigant. Nous vous rappellerons seulement ces machinations diaboliques du principal chef de la tribu qui, malgré tout ce que nous avons pu faire pour lui être utile, n'a pas cessé de nous affliger et de méditer la destruction de notre œuvre. Souvent, en réfléchissant sur les incidents de l'histoire de notre mission à Béthesda, il nous semble que nous sommes entrés tout spécialement dans la communion des souffrances du Christ. Nous avons parlé de paix à ce peuple, et l'on nous a répondu par des outrages; nous avons tâché d'aller de lieu en lieu pour faire du bien, et l'on nous a méconnus et persécutés; nous avons prié, et l'on nous a mis en croix, et, aujourd'hui encore, l'esprit satanique, en insultant à nos douleurs, semble se tenir devant nous pour nous répéter à satiété cette parole, qu'il adressa jadis au Seigneur mourant : — « Si tu es le Christ, le fils de Dieu, descends de la croix! » — Mais qu'il fut proche et glorieux le triomphe du Seigneur crucifié! Et combien elle fut inattendue et désespérée la défaite de l'enfer, du péché et de la mort! Courage donc, oh mon âme! et concluons hardiment avec l'apôtre de la foi : — « Si nous sommes morts avec Christ, nous savons que nous vivrons aussi avec lui » — dans le temps et dans l'Eternité.

« Messieurs et chers frères, ce texte biblique que nous venons de citer, ce raisonnement de l'Esprit saint fut le fil de nos idées, lorsque, à la fête dernière de Pâques, nous consacrâmes à Dieu quatre nouvelles néophytes par le saint baptême, et que nous nous approchâmes avec elles, au nombre d'une vingtaine, de la table du Seigneur. L'Eternel qui est bon nous avait accordé la joie de célébrer la troisième fête de cette nature, après une troisième année de pénibles travaux et de douloureuses épreuves. C'était *Rachel Matsiriso*, l'épouse de Nathanaël Rantaké, *Sephora Mamosalé*, *Monique Litlaré* et *Hanna Mamoelo*, qui devaient rendre, dans cette journée solennelle, un bon témoignage à l'Evangile de Jésus-Christ en présence de 250 à 300 personnes, qui s'étaient empressées

de venir assister à la sainte cérémonie de leur réception dans l'Eglise.

« Rachel, jeune femme de dix-neuf à vingt ans, fille du chef *Nonné*, avait bien fait souffrir son mari dans les premiers temps de la conversion de ce dernier au Christianisme. Elle ne voulait plus demeurer avec lui sous le même toit; sous prétexte qu'elle craignait les sortilèges, elle s'en allait toute seule assister aux danses nocturnes, et le pauvre homme venait souvent, dans l'angoisse de son âme, se plaindre à moi de ses malheurs domestiques. — « Ne vous inquiétez pas trop, lui dis-je alors; confiez-vous en l'Eternel, il vous délivrera. Priez beaucoup pour votre compagne; traitez-la avec douceur; parlez-lui quelquefois du Sauveur, et tâchez de la déterminer à venir assister à nos exercices de piété. Je suis sûr qu'elle ne résistera pas longtemps à l'évidence des vérités divines. » — Cet homme, que nous comptons toujours parmi ceux qui sont le plus sincèrement attachés à leur profession de foi chrétienne, suivit mes conseils, et notre espérance commune n'a pas été trompée. Depuis près de deux ans il s'est opéré un changement si réjouissant dans cette âme égarée, que nous n'avons pas cru devoir lui refuser l'admission dans cette Eglise à laquelle sa petite famille appartient déjà. — « Combien j'étais pauvre et malheureuse, dit-elle aujourd'hui, lorsque je marchais dans la voie large qui mène à la perdition! Et que je suis heureuse d'être parvenue à la connaissance de la vérité et à la foi au Fils de Dieu, qui s'est fait pauvre pour nous enrichir. » — Cette femme s'est donnée en outre beaucoup de peine pour apprendre à lire; elle sait la plus grande partie de notre catéchisme par cœur, et parle avec intelligence sur les quelques expériences spirituelles qu'elle a pu faire.

« *Séphora*, femme légitime de *Ramosalé*, est aussi assez jeune encore et ne manque pas de capacités intellectuelles, quoiqu'elle ait été moins favorisée que sa compagne sous le rapport de l'instruction, vu qu'elle habite loin de nous et a

été constamment entravée dans sa marche par un mari païen et les soins que réclament ses petits enfants. Elle a été appelée à la connaissance du Seigneur dès les premiers mois de notre établissement à Béthesda, et n'a cessé depuis de fréquenter avec assiduité nos assemblées religieuses. Aussi s'exprima-t-elle ainsi quelques jours avant son baptême : « Je ne pourrai pas dire que je n'ai pas entendu les choses de Dieu ; elles sont parfaitement claires à mon esprit, quoique ma nature corrompue les combatte souvent. Je dois quitter le vieil homme auquel le péché m'a attachée, et je dois être fiancée à un nouvel homme, à Jésus, le juste, qui a répandu son sang pour le rachat de mon âme ! !

« Les membres adultes de notre Eglise, qui sont actuellement au nombre de dix-neuf, n'ont pas cessé de faire honneur à leur profession chrétienne, quoique cependant ils aient encore bien des progrès à faire pour arriver au but de leur céleste vocation. Si l'on considère combien il existe encore de restes du vieil homme dans le cœur et la conduite des chrétiens vivants de nos Eglises d'Europe, qui sont bien plus favorisés, sous le rapport du développement de leurs facultés intellectuelles et morales, que nos pauvres Africains, et si l'on réfléchit de plus sur la profondeur de l'abîme de corruption duquel nous devons les retirer, on ne sera pas trop surpris des sentiments quelquefois peu généreux et de la marche souvent très pesante de nos néophytes. Nous devons croire que le Dieu seul sage, qui connaît ce qui est dans l'homme, ne jugera jamais un Mossouto, dont la moralité est si peu développée et la vue de l'esprit si rétrécie, — de la même manière que nous chrétiens d'Europe qui possédons la plénitude de la lumière, et qui contemplons cette nuée de témoins fidèles, dont, par la grâce du Seigneur, nous sommes entourés. —

« Voilà cependant ce que nous pouvons affirmer avec toute assurance au sujet de nos convertis : Ils croient de cœur au Dieu de l'Evangile; ils cherchent leur pardon et leur justice

dans le sang précieux de l'Agneau sans souillure et sans tache; ils haïssent et combattent les péchés nationaux, l'ivrognerie, l'adultère et le vol; ils aiment à étudier la parole de Dieu et à prier; ils reçoivent aisément la répréhension fraternelle, et tâchent de se défaire de la paresse épouvantable de l'esprit et du corps, qui ne devient pour nous tous que trop souvent encore une source intarissable de soucis et de peines. Néanmoins, sous ce dernier rapport, tous, sans exception, mais principalement les femmes, ont d'immenses progrès à faire.

« Il nous semble que nulle autre part qu'en Afrique l'on ne puisse vérifier aussi complètement la justesse du proverbe qui dit : « La paresse est la racine de tous les maux. *Müssiggang ist aller Laster Anfang.* » L'on pourrait ajouter encore qu'elle est un obstacle à toutes les vertus sociales, politiques et chrétiennes. La paresse, cette épidémie funeste qui règne partout et fait tant de ravages, bannie du Lessouto, changerait en un seul jour la face du pays. L'esprit du travail, enté sur l'arbre de l'Eglise chrétienne de cette contrée, produirait infailliblement ces fruits de dévouement, de générosité, de gratitude et d'amour, que nous cherchons encore trop souvent en vain, et qui toujours nous échappent. Espérons que l'Esprit de grâce et de force de l'Eternel saura vaincre, avec le temps, les obstacles physiques et moraux qui s'opposent constamment au développement d'une vertu qui est sans contredit une condition essentielle au bonheur politique et religieux de ces tribus.

« En attendant, cet Esprit de l'Eternel travaille dans les consciences, et cherche à débrouiller le chaos qui précède naturellement toute création nouvelle. Voici un homme qui, naguère plongé dans la nuit profonde du paganisme, ne savait pas distinguer le bien du mal, ou plutôt qui alors appelait les ténèbres lumière et la lumière ténèbres. Aujourd'hui les premières clartés du soleil de justice éclairent le chemin de son

pélerinage, et lui apprennent à juger spirituellement de toutes choses. Cet homme entreprend un voyage dans l'un des chefs-lieux de la colonie sous l'obligation d'un devoir de famille. En prenant congé de ses guides spirituels, il s'engage à retourner dans ses foyers aussitôt qu'il se sera acquitté de sa mission, — « afin, dit-il, que ma lumière ne s'éteigne point, et que mon âme ne périsse, faute de nourriture. » — Mais la guerre cafre qui éclate et intercepte son passage, le retient près de sept mois dans l'endroit où il s'est rendu. Que fera-t-il alors? Il cherchera du travail pour utiliser son temps et mangera son pain à la sueur de son front. Cependant le colon qui l'a pris à gage a depuis longtemps oublié ce que c'est que la sanctification du jour de l'Eternel; il est tout étonné de voir arriver, au matin du premier dimanche, son jeune homme revêtu de ses habits de fête et l'Evangile à la main. — « Vous ne travaillez donc pas aujourd'hui? » — lui demande-t-il d'un ton d'humeur. — « Non, lui répondit notre néophyte, dans son hollandais coupé; le Seigneur a dit : Tu travailleras six jours, et tu feras toute ton œuvre; mais le septième est le jour de mon repos, tu ne feras aucune œuvre dans ce jour-là. » — « Que mangerez-vous donc? continue le matérialiste, d'un air moqueur, si vous ne travaillez pas. La nourriture que l'on prépare n'est que pour ceux qui font de l'ouvrage aujourd'hui. » — « Soit, lui réplique-t-on encore, l'Ecriture dit que l'homme ne vivra pas seulement du pain qu'il mange, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » — Cependant notre voyageur ne rendra pas uniquement témoignage à la vérité aux yeux des mondains; il recherchera encore la compagnie de ceux qui font profession de piété, et là aussi le Seigneur l'aidera à discerner les esprits et à surmonter le mal par le bien. — « Je vis dans cet endroit, me dit-il, une petite réunion de Cafres; six ou sept d'entre eux sont baptisés. Il parlent très bien de la bouche, observent le dimanche, et suivent les prédications qui se donnent par le moyen

d'un interprète. Il n'y a ni circoncision, ni danse parmi eux; néanmoins la plupart de leurs œuvres ne répondent guère à la profession de leur foi. Ils continuent en secret à se livrer à leurs pratiques superstitieuses; quelqu'un tombe-t-il malade? il faut tuer une vache pour le purifier, et pour détruire ainsi les effets du prétendu sortilège. Aussi quelques uns d'entre eux s'adonnent-ils à l'impureté, ce qui m'a entièrement dévoilé l'état pitoyable de leurs âmes. Celui qu'ils appellent l'ancien de l'église voulut même un soir, au sortir de la chapelle, me séduire à aller avec lui accomplir une œuvre de ténèbres; mais le Seigneur fut à ma droite; je lui répondis : « Arrière de moi satan! tu m'es en scandale. » En les quittant, je les ai tous exhortés à se convertir réellement, et à servir Dieu en esprit et en vérité. Je leur ai dit : « Chers amis! votre foi est vaine; elle est morte, car elle n'a pas les œuvres; comme il est vrai qu'un corps sans l'esprit est mort! » — Le voyageur qui nous a communiqué ces détails est Matthias Mabanyané, l'un des membres de l'Eglise de Béthesda.

« Il est dans le Lessouto une déplorable habitude qui dégrade et avilit au plus haut degré le sexe le plus faible : c'est l'achat de la femme au moyen du bétail. L'épouse se trouve ainsi réduite à un véritable état d'esclavage; elle devient la propriété mobile de son mari, et, en cas de mort de ce dernier, elle passe, sous titre d'héritage, entre les mains de son plus proche parent. Les jeunes filles sont, par cette raison, envisagées comme le plus grand article de commerce qui se vend journellement au plus offrant. Leurs prétendus mariages deviennent par cela même la source d'un gain honteux que convoitent leurs familles. L'Evangile tend nécessairement à abolir ce trafic dégradant. Voici comment nos nouveaux chrétiens, qui ici sont écrasés par le nombre et la pratique constante des mondains, s'y prennent pour lutter contre cet abus. *Esaïe Linaké* vient d'être appelé pour assister à la vente d'une de ses parentes, qui jadis lui avait été adjugée pour sa

part. Il combat le principe de ces prétendus mariages au sein de sa famille ; mais on ne l'écoute guère, on se moque même de ses scrupules ; on lui dit : — « Nous ne sommes pas si fous que toi de laisser échapper de nos mains des richesses qui nous reviennent de droit. » — Alors notre Esaïe accepte la part du butin qui lui revient, et se hâte de le ramener aussitôt au kraal du fiancé. — « Voici, dit-il à celui-ci, ma part des bœufs du mariage ; j'y renonce complètement. Je te les rends, afin que tu apprennes à connaître le chemin de la justice qui conduit à la maison de Dieu. Que si ta femme un jour désire marcher dans cette voie, ce bétail te dira qu'elle est libre, et que tu ne dois pas l'empêcher de bien faire. » —

« Mais ce n'est pas seulement au gain déshonnête et à des pratiques idolâtres que nos néophytes doivent renoncer. Ils sont appelés quelquefois aussi à abandonner le fruit légitime de leurs labeurs au nom du Seigneur. — Leurs blés, durant deux mois environ avant leur parfaite maturité, sont exposés aux ravages d'une multitude prodigieuse de pigeons sauvages et de corbeaux, qui abattent et gâtent encore plus d'épis qu'ils n'en dévorent. Pour prévenir et empêcher ces dégâts les païens se tiennent dans leurs champs du matin au soir, les jours sur semaine comme dans les sabbats consacrés à l'Eternel, et chassent à force de cris et de claquements ces ennemis importuns. Les chrétiens ont à opter entre une perte réelle et considérable et la violation de la sainte loi de Dieu. Nous pensons en outre, pour le dire en passant, que quelles que soient les idées, plus ou moins rigides, qu'un enfant de Dieu puisse avoir au sujet de la sanctification du dimanche, il doit convenir que surtout dans un pays idolâtre la ruine du sabbat chrétien implique et entraîne nécessairement la ruine de la religion chrétienne. — On comprend cependant que dans nos églises il puisse y avoir certains individus d'un caractère faible et impressionnable, qui sont plus ou moins tentés de subir la contagion générale de l'exemple des païens, et d'aller

pour quelques heures au moins dans leurs champs de millet, pour protéger leurs moissons, qui sont d'autant plus exposées que les ennemis opiniâtres, chassés de partout, s'y rassemblent de préférence. Un membre de notre église était momentanément tombé dans une tentation pareille et en avait été surmonté. Plusieurs autres pouvaient être entraînés à mal faire; il fallut aussitôt s'opposer fermement au péché, de peur que la racine du mal ne crût rapidement et ne produisît des fruits amers. Nous convoquâmes sur-le-champ une réunion des membres de l'église pour y traiter cette question. Nous eûmes alors l'occasion d'entendre des paroles de foi et de renoncement qui jointes à la repentance sincère et à la soumission du frère qui était en faute, nous dédommagèrent amplement de la douleur que nous avait causée son égarement.

« *Paul Tsegoa* dit à cette occasion : « Mes frères, vous avez tous entendu la loi de Dieu; il nous faut l'observer strictement de peur que nous ne soyons trouvés un jour être une église d'adultères. Je veux que nous prenions ensemble à cette heure l'engagement solennel que personne n'aille plus à ses jardins aux jours du sabbat pour y faire une œuvre qui le trompe; et qu'au surplus personne de nous n'y envoie soit son enfant soit son domestique pour pécher à sa place; car le Seigneur a dit : « Tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur — ni même ton bœuf ! »

Salomé Malitlaré s'exprime ainsi sur ce sujet : « Ce serait avoir peu de confiance en notre Dieu si nous allions pour protéger notre bien contrevenir à ses saintes ordonnances. Si nous gardons nos blés aux jours du Seigneur en abandonnant nos assemblées, ce blé ne sera-t-il pas un trésor inique? Et le maître des choses, qui nous l'a donné, ne saura-t-il pas nous l'enlever? — Il peut nous envoyer la grêle, les sauterelles ou quelques autres fléaux, et tout sera détruit en un jour. Que la bonté de Dieu donc, qui nous a si richement bénis, ne devienne pas pour nous une occasion de péché. Pour moi,

jamais je n'ai eu le cœur de demeurer dans mon champ, au jour du dimanche, depuis que je suis chrétienne : je n'ai pourtant jamais manqué de rien. Au contraire, mes moissons ont été plus abondantes que dans le temps de mes égarements où je tâchais de tout faire pour les conserver. »

Nathanaël Ranthathé dit son avis : « Si c'était un homme qui me commandât d'observer le dimanche et de laisser ma moisson en proie aux oiseaux des champs qui la consument, je ne l'écouterais pas. Mais ce n'est pas un homme ; nous entendons de nos deux oreilles que c'est Dieu qui a parlé et il a dit : « Tu sanctifieras le jour que j'ai choisi et il te sera saint, » et je dois l'écouter. — Aussi sais-je très-bien que si Dieu veut protéger mon blé, il le pourra ; il saura même en multiplier les grains pour remplacer ceux qui ont été perdus. Que si mon blé se perd à cause de l'observation du commandement de Dieu, qu'il soit perdu ; je ne m'en inquiète pas . »

Simon Cueba ajoute : « Et que deviendrions-nous lors même que nous aurions une abondance de nourriture, si nous faisions la perte de notre âme ? Chaque dimanche nous apporte des choses nouvelles; il nous fournit la provision du cœur pour la semaine. S'il ne nous était commandé, nous devrions en désirer l'établissement. Craignons donc de le profaner et qu'il soit pour chacun de nous un jour de réjouissances spirituelles. »

« Tels sont les entretiens religieux, qui ont lieu dans notre chapelle chaque lundi et chaque jeudi soir de sept à neuf heures. Ils sont destinés à initier plus spécialement les membres de l'Eglise et les catéchumènes aux vérités de l'Evangile et à la pratique des devoirs du christianisme. Presque tous viennent avec plaisir réciter soit des fragments de l'Ecriture sainte, soit des parties du catéchisme qu'ils ont apprises par cœur ; ils demandent eux-mêmes des explications sur le sens de quelques versets ou sur le sujet de quelque doctrine, et nous trouvons ainsi le moyen de les exhorter tout particulièrement

à la pratique des vertus chrétiennes. Chaque exercice de ce genre est ouvert et clos par la prière et le chant d'un cantique spirituel.

« Nos deux services du dimanche, précédés d'une heure de prières matinales, n'ont été suivis régulièrement, durant la plus grande partie de l'année, que par une quarantaine de personnes adultes, qui sont toutes bien disposées. Ces temps derniers notre petit auditoire a subi une légère augmentation. Nous y comptons, tantôt soixante, tantôt soixante-dix individus. Nous devons ajouter néanmoins avec un vif regret que cet accroissement dans le nombre de nos auditeurs est dû plutôt à une ruse politique du chef qu'à un réveil des consciences ou à la recherche sérieuse de la vérité. Quoi qu'il en soit, le Seigneur saura faire tourner aussi cette circonstance au bien des âmes.

« Quant à une Ecole régulière d'enfants, que nous aurions tant désiré d'établir parmi les Baputis, il ne nous a pas été possible jusqu'à présent d'y penser sérieusement, par la simple raison que la plupart des enfants de nos néophytes sont encore dans un âge trop tendre et que les mondains nous refusent obstinément les leurs. Ma chère épouse donne cependant journellement à quelques jeunes garçons et à des fillettes des leçons particulières qui n'ont pas laissé de porter de bons fruits.

« C'est ainsi que le petit Samuel Tsegoa et Jenny Yeremia ont appris à lire et à écrire et le premier a étudié chaque jour, dans la maison missionnaire, l'Evangile selon Saint-Matthieu, le catéchisme de Watts et l'histoire biblique. C'est ainsi encore que nos deux bergers reçoivent le soir, et quelques autres enfants le matin, leur leçon de lecture, qu'ils aiment beaucoup et où ils se montrent assez intelligents. Tous les autres essais d'école que ma chère épouse avait tentés à plusieurs reprises avec une dixaine de filles et quelques femmes, et moi-même avec une dizaine de garçons, ont complètement avorté ; soit parce que les parents ont retiré leurs enfants, soit que ces enfants

eux-mêmes aient discontinué de venir aux instructions. Oh ! qu'il nous est pénible de voir en passant dans les villages et nos environs ces centaines de petits êtres aimables, dont le cœur encore libre des vices grossiers de leurs parents serait capable de sucer le lait de l'Evangile, mais qui grandissent dans leur ignorance et se perdront dans le péché, parce que leurs familles idolâtres les tiennent, de propos délibéré, éloignés du foyer de lumière et tâchent de les prévenir de toutes manières contre les messagers du salut!

« La classe des catéchumènes, qui se tient chaque lundi matin de huit à dix heures, est fréquentée par une dizaine de femmes qui toutes sont sous des impressions sérieuses.

« Grâce au secours du Seigneur et à la libéralité de la Société qui nous entretient, les travaux matériels ont pris cette année un réjouissant développement. Notre nouvelle maison d'habitation qui est plus spacieuse et plus saine que la première, a pu être terminée ; son site au sommet d'une colline, qui domine deux vallées différentes, est excellent ; aussi y sommes-nous entrés au commencement de cette année avec actions de grâce envers le Seigneur, après bien des privations et des peines. — Par suite de ce délogement notre vieille habitation a pu être changée en chapelle où nous pouvons aujourd'hui nous réunir convenablement pour présenter nos offrandes à l'Eternel. Nous avons ajouté à ces deux bâtiments une petite maisonnette, contenant l'atelier et la forge.

« Il nous reste à faire pour cette année une œuvre indispensable à la prospérité de la station, c'est la construction d'une écluse dans la rivière, qui baigne le pied de la colline où nous sommes établis, et qui doit nous fournir les eaux nécessaires à l'irrigation des champs, dont nous manquons complètement. Nous devons penser aussi à enfermer une partie du terrain que Moshesh a cédé à la station, dans un mur en pierre.

« En vous parlant, Messieurs, de l'état général et du résultat de nos travaux, je l'ai fait autant en mon propre nom qu'en

celui du frère Gosselin, qui est pour nous un précieux et fidèle collaborateur, ainsi qu'un ami indispensable qui s'associe de cœur à tous nos travaux tant spirituels que matériels, et qui participe à toutes nos peines et à toutes nos joies.

« Je ne fais plus qu'ajouter un mot et j'aurai fini : l'année qui vient de s'écouler a été avant tout pour nous — une année *d'épreuve* ; elle s'est ouverte par le départ inconsidéré du chef Morosi, qui persévère encore obstinément dans la fausse voie, malgré les injonctions de Moshesh.

« Ce départ a été suivi, dans le mois d'août de l'année passée, d'une maladie des plus graves, qui a placé l'auteur de ces lignes à deux doigts de la mort.

« Il ne s'est relevé de ses langueurs que pour assister au lit de douleur de sa chère compagne. Et tous les deux nous avons dû creuser une première fosse et porter le deuil sur notre dernier né.

« Enfin à quelques exceptions près, la totalité de la population qui nous entoure et que nous aurions tant aimé voir entrer dans les parvis de l'Eternel, persévère dans son insouciance mondaine et se montre toujours dure et rebelle à la voix de Dieu ; ce qui ne laisse pas de nous causer un vif et continuel chagrin.

« Nous bénissons néanmoins le Seigneur du peu de bien qu'il nous a permis de faire et nous nous associons de cœur à cette parole de l'un des plus illustres et des plus anciens missionnaires qu'ait jamais eus l'église de Christ : « Nous nous glorifions même dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, et la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. »

RÉSUMÉ :

Membres de l'Eglise,	19	Enfants baptisés,	13
Catéchumènes,	10	Auditeurs,	50 à 60

« Votre tout dévoué en Jésus,

« C. SCHRUMPF. »

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. Lautré, *sous la date du* 10 *juillet* 1847.

Soins donnés à la famille Rolland. — Tournée missionnaire. — Guérison du chef Tupa Kubo.

« Messieurs et très-honorés frères.

« Depuis le mois de Janvier dernier, j'ai été appelé à me rendre dans toutes vos stations missionnaires et à donner des secours médicaux dans chacune d'elles; j'ai visité les plus éloignées de Thaba-Bossiou, les unes à deux, les autres à trois époques différentes. Plusieurs fois j'ai dû me rendre auprès des familles missionnaires de votre Société; je ferai ici particulièrement mention de la famille Rolland auprès de laquelle j'ai passé plus de trois semaines aux mois de Mars et Avril derniers. A cette époque, trois des enfants de M. Rolland furent atteints en même temps d'une variété de fièvre typhoïde qui plaça leurs parents dans une pénible épreuve. La patience, le calme, les sentiments chrétiens dans la souffrance des deux aînés ont édifié tous ceux qui les ont vus; le troisième malade était une jeune fille moins âgée que les autres de quelques années; elle a été particulièrement remarquable par les efforts qu'elle a faits pour surmonter le mal dont elle était atteinte. Grâce au Seigneur, ces trois enfants sont heureusement rétablis.

« Au commencement de Mars, je fus appelé à me joindre à quelques-uns de vos missionnaires pour faire une tournée ayant pour principal but de déterminer les lieux où devaient être situées les deux stations missionnaires dont la fondation avait été arrêtée dans la dernière conférence. Pendant cette tournée j'ai donné des secours médicaux à plusieurs malades et j'ai donné rendez-vous à Thaba-Bossiou à quelques autres qui exigeaient des soins plus longs.

« Au commencement de Juin dernier, je me joignis à M. Arbousset pour faire une tournée missionnaire dans le district

de Morija. M. Arbousset devant sans doute vous parler en détail de cette intéressante excursion qui dura quinze jours, je m'abstiendrai de le faire. Les nombreuses occasions que j'ai eues pendant cette tournée d'annoncer l'Evangile et d'être utile aux malades m'ont amplement dédommagé des fatigues qu'elle m'a causées.

« Le dimanche qui suivit ma rentrée à Thaba-Bossiou, je suis allé évangéliser, accompagné de quatre membres de notre église, dans deux villages, éloignés d'environ deux lieues de la station. Je n'ai trouvé dans le premier de ces villages qu'un petit nombre de personnes ; la plupart travaillaient aux champs, j'en ai réuni autant qu'il m'a été possible, je leur ai parlé de la puissance et de la bonté de Dieu, je leur ai fait chanter un cantique sur les devoirs et les privilèges du jour du dimanche et, après avoir donné les secours de mon art à quelques personnes, je me suis rendu dans le second village, plus considérable que le premier. Ici encore j'ai eu à déplorer la profanation du jour du Seigneur ; cependant je finis par réunir un certain nombre d'auditeurs auxquels je parlai sur 1 Cor. 1, 30; j'ai cherché à leur faire connaître Jésus comme notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.

« Le chef de cette ville se trouvait atteint d'un mal dont il souffrait depuis longtemps et dont il avait vainement cherché à se débarrasser; bientôt persuadé par les faits que lui racontaient les chrétiens qui m'accompagnaient que je pourrais le guérir, il est venu me demander si je voudrais lui donner une médecine pour le délivrer de son mal; il s'agissait d'un énorme squirrhe, du volume de la tête d'un enfant. Le malade craignait les instruments tranchants; les lingaka du pays auxquels il s'était adressé lui avaient dit qu'il n'en fallait pas faire usage (1). Néanmoins les guérisons que j'avais ainsi opérées le

(1) Les Lingaka béchuanas ne se servent pas d'instruments tranchants, si ce n'est pour pratiquer dans quelques cas des incisions très superficielles à la peau.

décidèrent à se soumettre à mon traitement. Il s'est rendu à cet effet à Thaba-Bossiou ; l'opération que je lui fis subir réussit parfaitement et après trois semaines de séjour au milieu de nous, le chef de Tupa-Kubo est retourné dans sa ville en parfaite santé et très reconnaissant des soins que je lui avais donnés. Ce que vous n'apprendrez pas avec moins de plaisir, Messieurs, c'est que les exhortations chrétiennes qui lui ont été adressées ne sont pas demeurées sans de bons résultats et que Racaïn (c'est le nom du chef) témoigne le désir de renoncer à son ancien train de vie ; il vient passer maintenant le dimanche à Thaba-Bossiou accompagné d'une dizaine de personnes de sa ville qui se rendent avec lui à la maison de prière ; il a manifesté l'intention de se bâtir un logement dans notre station pour n'être pas obligé de retourner chez lui le dimanche soir. Veuille le Seigneur, source de tout bien, féconder les sentiments naissants et les pieuses intentions du chef dont je viens de vous entretenir.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très dévoué en notre Seigneur. F.P. LAUTRÉ.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Perse. — Les Nestoriens du Kurdistan. — Leur origine. — But de la mission entreprise parmi eux. — Premiers succès. — Epreuves. — Réveil remarquable dans les écoles. — Prédication dans les villages. — Un dimanche à Geog-Tapa. — Les prêtres Nestoriens. — Le diacre Guergis. — Perspective de la mission.

Nous exprimions l'autre jour le sentiment de tristesse qu'éprouve le chrétien en voyant les populeuses régions de l'intérieur de l'Inde étrangères encore à la connaissance et aux bienfaits de l'Evangile. Cette impression devient bien au-

trement pénible encore, lorsque, poursuivant son voyage vers le nord-est, il a franchi la chaîne des monts Himalaya. S'il y a dans l'Inde des multitudes d'âmes à qui Christ n'a pas encore été annoncé, le pays est du moins, comme nous l'avons vu, entouré de toutes parts d'une ceinture de stations missionnaires, qui, en se multipliant, marchent d'un pas lent, mais constant et sûr, à la conquête de l'intérieur. Ici, dans les vastes états du Thibet, du Cabul, du Punjab et de la Perse elle-même, rien de pareil ne vient réjouir les regards de l'ami des missions. Toutes les divinités mensongères de l'Orient y ont leurs adorateurs. L'imposteur Mahomet y compte les siens par millions et par dizaines de millions; ceux de Jésus-Christ n'y apparaissent nulle part, ou si quelques uns, en bien petit nombre, l'invoquent comme leur Sauveur, ils ne le connaissent et ne le contemplent qu'à travers les voiles obscurs que l'Eglise de Rome a jetés sur la resplendissante lumière de sa divine et sainte parole. Rien ne montre mieux combien nous sommes encore éloignés de ces temps prédits, où la terre doit être remplie de la connaissance de ce nom béni, *comme le fond de la mer l'est par les eaux qui le couvrent.*

Il y a pourtant à ce fait affligeant une exception déjà connue de nos lecteurs, mais trop intéressante pour que nous ne consacrions pas de nouveau quelques pages à les en entretenir.

A l'extrémité nord-est de la Perse, dans les montagnes du Kurdistan et sur les bords du lac Oroumiah, se trouve répandue dans un grand nombre de villages une population d'anciens chrétiens, que Dieu semble y avoir maintenue à travers une longue série de siècles et de révolutions pour y servir de semence à la moisson nouvelle qu'il fera lever un jour dans ces contrées; ce sont les Nestoriens. Chacun sait sans doute que ce nom leur vient de Nestorius, évêque de Constantinople, qui, au cinquième siècle, fut condamné par un concile pour avoir refusé à la vierge Marie le nom de *mère de Dieu* et avoir scindé trop hardiment les deux natures mystérieuse-

ment réunies en la personne de Jésus-Christ. Loin de se laisser abattre par cette condamnation, les disciples de Nestorius redoublèrent d'ardeur et se multiplièrent au point de se répandre dans l'Egypte, dans la Syrie, dans l'Arabie, dans l'Inde, dans la Tartarie et même, dit-on, jusque sur les frontières de la Chine. Aujourd'hui, la plupart de leurs nombreuses Eglises ont, comme bien d'autres, disparu du sol qu'elles occupaient; mais il en reste encore sur quelques points de l'Asie. On estime à près de deux cent mille le nombre des chrétiens de cette dénomination répandus dans les montagnes de la Perse.

A plusieurs reprises dans le moyen-âge, les évêques de Rome tentèrent, mais en vain, d'amener les Nestoriens à reconnaître leur prétendue suprématie. Vers le milieu du seizième siècle, l'un d'eux parvint à gagner ceux de la Perse; mais cette union ne fut que momentanée, et dès le dix-septième siècle elle avait déjà cessé. Ils reconnaissent pour chef un patriarche qui prend le nom de *Simon*, et qui jusqu'à l'année dernière habitait Mossoul, mais vient tout récemment de transporter son siége à Oroumiah.

De toutes les Sociétés chrétiennes de l'Orient, aucune n'a su aussi bien que celle-ci préserver sa foi de l'invasion des croyances et des pratiques superstitieuses qui ont si misérablement défiguré les Eglises grecque et latine. Les Nestoriens ont conservé un grand respect pour l'Ecriture-Sainte; leur culte est resté simple et ils ont toujours montré le plus profond éloignement pour le culte des images, le célibat des prêtres, la confession auriculaire et la doctrine du purgatoire. Mais leur isolement et leur long séjour au milieu de peuples étrangers à la foi chrétienne avaient exercé sur la leur une influence désastreuse; une profonde ignorance, un formalisme froid et mort, des mœurs, sinon dissolues, au moins relâchées et grossières, tel était l'aspect religieux de ce peuple il y a une douzaine d'années.

A cette époque, les missionnaires américains employés à l'évangélisation de l'Assyrie et de l'Arménie pensèrent que l'on pourrait s'occuper avec fruit des Nestoriens du Kurdistan, et sur leurs instances, la Société des Missions de leur pays *(American Board for Missions)* décida que quelques uns d'entre eux iraient s'établir à Oroumiah. Cette mission, fut-il dit, n'avait pas pour but de prêcher aux Nestoriens de nouvelles doctrines ou une nouvelle forme d'Eglise, mais bien de faire revivre parmi eux la religion individuelle et de réédifier leur Eglise « dans la foi jadis révélée aux saints. »

Ces intentions furent hautement proclamées, et les premiers efforts des missionnaires trouvèrent chez les Nestoriens l'accueil le plus encourageant. Le patriarche, le clergé, les fidèles tous saluèrent avec joie et reconnaissance les messagers de paix qui leur arrivaient ainsi. On vit presque sur le champ les évêques et les prêtres non seulement ouvrir leurs églises et leurs maisons aux missionnaires, mais venir s'asseoir à leur table, s'unir à leur culte de famille, recevoir avec une docilité d'enfant leurs instructions, et, les regardant non comme des rivaux mais comme des coadjuteurs et des amis, embrasser avec chaleur leurs vues et offrir un concours sincère à leur sainte entreprise. Quelques uns d'entre eux, réveillés les premiers et instruits à salut, rivalisèrent bientôt de zèle et de succès avec les chrétiens nouveaux venus; leurs congrégations entraînées suivirent le mouvement, et l'œuvre ainsi commencée ne tarda pas à inspirer les plus belles espérances.

Cependant elle eut, comme presque toutes les œuvres chrétiennes, ses jours de langueur et d'épreuve. L'ennemi des âmes ne voit nulle part son empire attaqué sans accourir à sa défense. Nous ne dirons pas en détail les moyens qu'il y employa. L'un des principaux fut, comme d'ordinaire, l'opposition des mondains et des impies. Plusieurs hommes influens et quelques chefs du pays se prononcèrent contre le mouvement et cherchèrent à soulever des haines contre ceux qui le

dirigeaient ou le favorisaient; quelques uns de ceux-ci se laissèrent ou décourager ou gagner. Des missionnaires de l'Eglise romaine, employés dans le voisinage, accoururent au bruit de ce qui s'était fait, pour essayer d'en recueillir les fruits, et parvinrent, par leurs intrigues, à jeter au moins quelque trouble dans les esprits. Enfin, de tristes préoccupations vinrent, il y a quelques années, s'ajouter à ces causes de refroidissement. Les Kurdes des montagnes, population farouche et incessamment adonnée au pillage, firent dans les paisibles demeures des Nestoriens de nombreuses et désastreuses incursions. Pendant quelque temps, les rapports de nos frères d'Amérique, tout en continuant à exprimer les espérances de la foi, portaient néanmoins l'empreinte de la tristesse.

Mais quand l'Eternel cache sa face à ses serviteurs, ce n'est que pour un temps. Les encouragements qu'il avait d'abord donnés à ceux-ci viennent de reparaître plus nombreux et plus beaux que jamais. Nous avons déjà pu, il y a quelques mois (livraison de juin 1847), annoncer à nos lecteurs qu'un grand réveil religieux s'était, sous l'influence du saint Esprit, opéré dernièrement chez les Nestoriens de la Perse. Les détails suivants, empruntés aux derniers rapports de la Société américaine des missions, donneront une idée des travaux et des succès de ses ouvriers dans cette partie du champ du Seigneur.

Ces ouvriers sont au nombre de vingt-cinq, dont cinq missionnaires, un médecin, un imprimeur, sept femmes aides-missionnaires et douze natifs employés à divers titres. Il faut ajouter à ces chiffres un grand nombre d'ecclésiastiques Nestoriens, évêques, prêtres ou simples diacres, qui, sans relever en rien de la Société, s'adonnent tout entiers à l'œuvre et la poursuivent avec un zèle dont nous verrons bientôt de réjouissants exemples.

Deux séminaires pour l'instruction des jeunes gens les plus

capables ont été fondés depuis quelques années, l'un pour les garçons, dans le village de Seir, l'autre pour les filles, à Oroumiah même. Le premier compte quarante élèves; le second trente-six. Une trentaine d'écoles, ouvertes dans autant de villages, reçoivent 462 enfants, dont vingt-et-un seulement sont des filles. C'est dans ces établissements, mais surtout dans les deux premiers, que l'œuvre de la grâce a, dans les trois dernières années, éclaté avec une force qui a ravivé, en leur donnant un nouvel éclat, les premières espérances des missionnaires.

« Je ne saurais, écrivait en mars 1846, M. Stoddart, directeur du séminaire des garçons, vous dire toute la joie qu'inspire à nos cœurs le jour nouveau qui vient de luire sur nous. L'Esprit saint est descendu sur cette maison, et à l'indifférence du passé ont succédé le recueillement, le sérieux, les larmes de la repentance. Tout mon temps est actuellement réclamé par la direction des âmes qui cherchent le Sauveur. Il en reste peu dans notre établissement qui ne se soient pas ouvertes aux grandes pensées du salut et de l'éternité. Grâces en soient rendues à Dieu; il s'est souvenu de cette promesse : « Avant qu'ils aient appelé, je répondrai, et pendant qu'ils parleront encore j'aurai exaucé. » Profondément affligés de la froideur de nos élèves, nous avions résolu de consacrer successivement à chacun d'eux un jour dans lequel nous le recommanderions spécialement au Seigneur par nos prières, et peu de jours s'étaient écoulés depuis cet arrangement, que j'eus le bonheur d'en voir plusieurs venir à moi pour s'enquérir de ce qu'il fallait faire pour être sauvés. Aujourd'hui un grand nombre le savent dans leur cœur. De toutes parts et à toutes les heures du jour et même de la nuit, on entend ici la voix de la prière ou des actions de grâces. »

« Un grand nombre de nos élèves, dit plus tard le même missionnaire, paraissent vraiment régénérés et en donnent la preuve par toute leur vie comme aussi par le zèle qu'ils mon-

trent déjà pour l'avancement du règne de Dieu. Rien n'est réjouissant comme de les entendre s'unir en cœur pour chanter les hymnes que nous avons traduites pour eux en langue syriaque, si ce n'est peut-être de voir quelle intelligente ardeur ils mettent à faire monter vers le trône de grâces les accents de la prière. Souvent, dans leurs heures de récréation et de promenade autour de la maison, j'en rencontre quelques uns, qui, retirés dans des lieux cachés, s'y appliquent en secret à cette sainte pratique. L'autre jour, l'un d'eux fut, dans un de ces moments de recueillement, surpris par un Mahométan. Cet homme, qui n'avait jamais vu de Nestorien ainsi occupé, resta à le contempler dans une sorte de muet étonnement. A la fin, il lui demanda ce qu'il faisait là. Notre jeune homme le lui expliqua, et cela d'une manière si intéressante et si persuasive, qu'au bout de quelques instants le nouveau venu se jeta à genoux à côté de lui, et que tous deux se mirent à prier ensemble, mais cette fois-ci à haute voix et en langue turque, afin que l'étranger pût mieux comprendre et s'approprier le sens de la supplication. »

Des bénédictions toutes pareilles furent, à la même époque, répandues sur le séminaire des jeunes filles, à Oroumiah.

« Au commencement de cette année, raconte M. Stocking, qui est, avec sa femme, à la tête de cet établissement, nous avons vu se manifester parmi nos jeunes filles un intérêt si sérieux pour les choses du salut que nous avons reconnu la présence du Saint-Esprit à l'œuvre dans le cœur d'un grand nombre. Je n'ai vu nulle part une repentance plus vive, une recherche de Christ plus ardente, ni des signes plus évidents d'une conversion plus sincère. La moitié de nos élèves paraît avoir reçu des impressions profondes, et quelques unes ont fait en peu de temps des progrès extraordinaires. L'œuvre s'est accomplie d'une manière silencieuse, sans éclat, mais avec suite et persévérance; tout nous donne lieu d'espérer qu'elle sera durable.

« Mais, ajoute ce missionnaire, ce n'est pas dans nos écoles seulement que cette manifestation de la grâce d'en haut a produit ses effets, elle s'est révélée aussi au milieu du peuple. Des personnes de tout âge et de tout rang, lettrées ou illettrées, riches ou pauvres, dans une dixaine de nos villages, peuvent être comptées au nombre des heureux objets de ce remarquable réveil. Beaucoup d'ecclésiastiques ont, dans ces derniers temps, passé de la mort à la vie. Dans le seul village de Geog-Tapa, qui en contient treize, dont un évêque et les autres prêtres ou diacres, on n'en compte pas moins de neuf qui ont donné des marques plus ou moins éclatantes d'un changement de cœur complet et réel.

« La lumière de la vérité céleste pénètre rapidement dans la masse du peuple. Plusieurs paraissent s'éveiller d'un sommeil profond, et demandent avec étonnement comment on a pu les laisser si longtemps dans les ténèbres de l'ignorance et de la sécurité trompeuse où ils étaient plongés. — « Hélas ! leur répondent leurs prêtres, nous aussi nous avons été jusqu'à présent morts dans nos fautes et dans nos péchés ; nous sommes plus coupables que vous, car c'est à nous qu'il appartenait de faire briller la lumière à vos yeux ; mais nous ne la connaissions pas ! »

Le récit suivant d'une excursion missionnaire faite par M. Stocking, donne une idée des excellentes dispositions que montrent les Nestoriens à recevoir les enseignements de l'Evangile.

« Aussitôt après le long jeûne de cinquante jours (avant Pâques), pendant lequel les Nestoriens ont coutume de suivre plus régulièrement qu'en temps ordinaire les services de leur Eglise, je partis, accompagné de Mar-Yohannan (un des évêques convertis dont il a été parlé), pour visiter les villages de son diocèse et y prêcher l'Evangile. En six jours, nous avons parcouru quatorze de ces villages, et dans tous nous avons été reçus avec autant d'empressement que de cordialité. Tous les

jours, nous prêchions trois, quatre ou cinq fois, et souvent, lorsque les villages étaient assez rapprochés les uns des autres pour nous le permettre, à autant de congrégations différentes. Presque toujours les Eglises étaient remplies, et, quoique nous ayons annoncé avec une grande hardiesse les vérités les plus redoutables de l'Evangile, nous avons été partout écoutés avec une profonde attention et avec une sympathie dont les signes apparents nous faisaient oublier toutes les fatigues de notre tâche. Dès que nous arrivions dans un village, l'évêque n'avait qu'à faire connaître notre présence et le but de notre visite, en invitant les chefs de famille à amener tous les leurs à l'Eglise, et sur le champ on voyait la foule abandonner tous les travaux pour accourir au rendez-vous. C'est ainsi que nous avons pu, dans un espace de temps si court, nous adresser à des milliers d'âmes dont plusieurs, nous l'espérons, n'auront pas entendu sans fruit cet appel de la grâce. »

« En approchant, dit un autre missionnaire, du village de Memickan, lieu de naissance du diacre Tamu, l'un de nos aides les plus pieux et les plus actifs, nous rencontrâmes toute la population mâle du village qui nous serra cordialement la main, en nous souhaitant la bien-venue au milieu d'eux. Leurs manières étaient simples et n'offraient rien de cette grossièreté et de cette espèce de sauvagerie si communes parmi les habitants de ces montagnes. C'est un signe de l'influence civilisatrice qu'a exercée sur eux l'Evangile, et qui nous confirma dès l'abord ce que plusieurs personnes Nestoriennes ou Kurdes nous avaient dit du grand changement qui s'était, depuis quelque temps, opéré dans cette contrée. Aussitôt après notre entrée dans le village, on nous conduisit dans une grande chambre où l'on avait étendu quelques grossiers tapis en signe de réjouissance, et en quelques instants nous eûmes devant nous tout le village (il ne compte guère qu'une centaine d'habitants) prêt à entendre la Parole de vie.

« Nous commençâmes par avoir quelques entretiens parti-

culiers. Je fus frappé de la profonde connaissance d'eux-mêmes et de leurs péchés que manifestèrent tous ceux à qui je parlai. Il était impossible de ne pas y reconnaître l'œuvre de l'Esprit saint. Neuf ou dix de ces jeunes gens sont vraiment convertis, et le prouvent par une vie humble, pleine de prières et conséquente avec leurs principes. C'est un témoignage que tous leur rendent. Mais en même temps le village tout entier a changé d'aspect moral, et il n'est aucun de ses habitants qui n'ait plus ou moins ressenti l'influence du mouvement religieux. »

Mais de tous les lieux où le réveil s'est fait sentir, il n'en est aucun où ses effets soient plus réjouissants qu'au village de Geog-Tapa. C'est comme un foyer d'où rayonne sur tout le pays la lumière éclatante de la nouvelle vie. Ecoutons comment s'y passe le jour du Seigneur :

« Nous avions eu, dit M. Perkins, une réunion très nombreuse au service du matin. Lorsqu'il fut fini, plusieurs de nos frères se dispersèrent dans les villages voisins pour y prêcher. Moi, j'allai passer une heure dans la maison du prêtre Abraham, qui était, suivant son habitude, allé prêcher à Ardishaï. Je trouvai là beaucoup de personnes occupées à entendre la lecture d'un traité religieux qui est très goûté et a fait beaucoup de bien ici, *la Fille du Laitier*. C'était Sarah, la fille du prêtre, un enfant de treize à quatorze ans, qui lisait. Quand elle eut fini, l'oncle du prêtre, vieillard fort âgé, exprima d'une manière touchante et qui émut toute l'assemblée, le désir que sa petite nièce devint une aussi bonne chrétienne qu'Elisabeth Walbridge.

« Lorsque l'évêque eut fait le service de l'après-midi, il me pria d'adresser encore quelques paroles à une grande foule de personnes, qui, au lieu de se retirer sur le champ, étaient restées devant l'Eglise pour jouir de l'air frais de la soirée ; c'étaient principalement des femmes. Je les entretins de l'histoire de la femme Syrophénicienne, et quoique mes explications se

prolongèrent jusqu'à la nuit, je ne remarquai pas dans cet auditoire improvisé le moindre indice de fatigue ou d'ennui.

« Mais ce ne fut pas tout. Le soir, j'eus encore à faire une prédication dans la maison du prêtre Abraham. Comme la température était très chaude et qu'il faisait un superbe clair de lune, l'assemblée se forma sur le toit de la maison, élevé au moins de trente pieds au dessus du sol. Nous y montâmes par une échelle, ce que les femmes font ici, par suite de l'habitude qu'elles en ont, avec autant de facilité que les hommes. L'espace n'était pas grand, le toit n'avait aucune balustrade, et il se trouvait là environ cent personnes ; aussi était-il tout à la fois curieux et inquiétant de voir tout ce peuple assis en rangs aussi serrés que possible. Je craignais à chaque instant de voir se renouveler l'accident d'Eutyche durant la prédication de Paul, non que personne parût avoir la moindre propension à dormir, mais en raison de l'étroit espace de la plate-forme. Depuis lors, il se tient là, tous les dimanches, lorsque le temps le permet, une réunion pareille, suivie par le même nombre de personnes à peu près.

« J'ajouterai que, pendant que nous étions ainsi occupés, Moïse, l'un de nos jeunes aides nés dans ce village, dirigeait aussi de son côté une réunion du même genre sur le toit de la maison de sa mère. Les rayons de la lune nous permettaient de distinguer le petit groupe qu'il édifiait, et de temps en temps la brise du soir apportait les sons de sa voix jusqu'à nos oreilles. Il y avait quelque chose de saisissant dans cette espèce d'accord fortuit. »

Un prêtre excellent et plein de piété, nommé Yohannan, mourut à Geog-Tapa, au mois d'août 1846.

« Cet homme a montré jusqu'à la fin un zèle extraordinaire pour la prédication, dit un des missionnaires. Peu de jours avant sa mort, il se fit porter dans l'Eglise au moment où le peuple s'y rassemblait pour le culte, et là, quoiqu'il fût fort souffrant et que le sang coulât des blessures qu'il s'était

faites au pied, il se mit, malgré les représentations de ses amis, à annoncer l'Evangile de Christ. Ses paroles furent celles d'un homme qui se sent prêt à mourir, pleines de solennité et de grandeur. Plus tard encore, la veille de sa mort, une réunion religieuse se tint, sur sa demande, dans la chambre où il était couché. Tout à coup, au milieu d'une exhortation adressée à l'assemblée par un de nos frères, Yohannan se leva sur son séant, interrompit l'orateur, et continuant, malgré sa grande faiblesse, le sujet commencé, il le développa avec une force et une éloquence plus qu'humaines. Toute l'assemblée en fut saisie d'étonnement et d'admiration, et ces derniers appels du prêtre fidèle ont été bénis pour plusieurs. »

Voilà comment finissent, mourant pour ainsi dire à l'œuvre, ces dignes serviteurs de Jésus, qu'a réveillés la puissance de son Esprit ; voici comment se remplissent les vides laissés par leur départ :

« Jonas est un des élèves sortis de notre séminaire. Quoique bien jeune encore, il annonce déjà l'Evangile avec une grâce et une force presque irrésistibles. A son âge et à sa taille on le prendrait pour un enfant ; mais il a le maintien grave et toute la maturité de caractère d'un homme fait. Lorsqu'il prêche, ses compatriotes le regardent avec une sorte de respect mêlé d'une tendre affection, et il les fait souvent fondre en larmes, tant il y a de sensibilité et de puissance dans sa manière de parler. Ce jeune homme a été élevé et entretenu au séminaire, pendant plusieurs années, aux frais d'une pieuse femme employée dans une de nos manufactures de Lowell (Etats-Unis). Cette chrétienne y a consacré le fruit de son travail. Nous ne doutons pas qu'elle n'y ait joint le tribut de ses humbles et ferventes prières. »

L'histoire suivante de la conversion d'un diacre et d'une partie de sa famille, nous paraît aussi propre à intéresser qu'à édifier nos lecteurs. Nous la donnerons d'après les jour-

naux mêmes des missionnaires qui la rapportent, MM. Stoddart et Stocking.

23 *février* (1846). J'ai eu aujourd'hui un long entretien avec deux hommes qui, ayant l'un et l'autre une de leurs filles dans notre séminaire, sont venus les voir. L'un est un diacre du village d'Hakkié, dans le district de Tirgerwer. Cet homme a reçu de ce qu'il a vu et entendu ici une profonde impression. Ses péchés, m'a-t-il dit dans son langage figuré, sont plus grands et plus pesants que les montagnes qui l'ont vu naître. Hier encore il se confiait dans sa propre justice, en s'appuyant sur ce qu'il n'avait pas commis de crime, et qu'il était un honnête homme. Quand on lui avait parlé de repentance, il s'était d'abord étonné et révolté contre l'idée qu'il pût en avoir besoin ; mais aujourd'hui cette sécurité avait disparu ; il se sentait un pécheur condamné par sa conscience. En me peignant ainsi son état, de grosses larmes coulaient de ses yeux, et il pouvait à peine articuler quelques paroles; toute la nuit dernière, ajoutait-il, ses pensées l'avaient empêché de dormir, et il venait auprès de moi demander ce qu'il devait faire pour trouver la paix. Nous avons passé ensemble quelques heures en discours et en prières, et, quand il m'a quitté, un nouvel espoir était né dans son cœur, et il était bien décidé à se consacrer entièrement au service du Seigneur; mais, forcé de retourner dans son village, il craignait les tentations qu'il allait y rencontrer. Sa dernière parole a été pour demander que nous nous souvinssions tous les jours de lui dans nos supplications au trône de grâce.

10 *mars*. Le diacre d'Hakkie est revenu nous voir il y a trois jours, amenant avec lui sa femme, son second enfant et un de ses frères. Nous avons vu avec bonheur qu'il avait fait de grands progrès dans la connaissance de la justice. Il comprend parfaitement aujourd'hui la réjouissante doctrine du salut gratuit, et loue hautement Dieu du grand changement spirituel que l'Esprit saint a opéré dans son cœur. La

réalité de sa conversion nous a du reste été confirmée par d'autres témoignages que le sien. Il y a quelques jours que le prêtre Abraham (de Geog Tapa) est allé à Tirgerwer, et non seulement l'a visité lui-même, mais encore a beaucoup entendu parler de lui. Il paraît qu'il s'était fait dans les habitudes, dans la conduite et dans les discours de cet homme un changement si extraordinaire, il avait tant prié, et on l'avait vu s'adonner avec tant de feu à exhorter ses amis et tous les habitants du village, que pendant quelques jours on crut qu'il avait perdu l'esprit ; mais cette opinion dut disparaître devant sa douceur, son affection pour tous et la touchante simplicité avec laquelle on le vit supporter les outrages et les injures dont quelques uns l'accablèrent. — Sa famille et son frère sont repartis ce matin pour leur village. Mais, quant à lui, il veut rester quelques jours auprès de nous, dans le but de continuer à s'instruire.

16 *mars*. Le diacre de la montagne est venu me trouver ce matin, la figure rayonnante de joie et des larmes de bonheur dans les yeux. Il venait d'apprendre et se hâtait de m'annoncer que deux de ses frères commençaient à s'occuper du salut de leur âme et manifestaient sérieusement l'intention de s'instruire. C'est le prêtre même de son village qui lui avait apporté cette bonne nouvelle.

30 *mars*. Aujourd'hui un jeune homme de Tirgerwer, le frère du diacre dout la conversion nous a réjouis, est arrivé ici, ramenant à l'école sa nièce qui était allée passer quelques jours dans sa famille. A peine avons-nous eu échangé quelques mots avec cet homme, que nous avons reconnu qu'une œuvre sainte s'était faite en lui. Son renoncement à toute espèce de justice propre et sa confiance en Jésus nous ont frappés. A son premier voyage, nous l'avions à peine remarqué ; tout ce que nous nous rappelions de lui était le poignard qu'il portait à sa ceinture et l'air martial qui le faisait ressembler à l'un des redoutables Kurdes de ses montagnes natales. Curieux

de savoir comment Christ l'avait attiré à lui, nous l'avons questionné, et voici ce qu'il nous a raconté. Quand il vint ici la première fois, il consentit, pour plaire à son frère le diacre, à passer le dimanche à Oroumiah, et à se loger chez un des instituteurs de l'école des filles. Son hôte et quelques autres pieux natifs profitèrent de cette circonstance pour lui parler du salut, et pour faire en sa faveur des prières ardentes et prolongées. D'abord insensible et froid devant ces manifestations, il finit par se sentir troublé, et, dans un moment d'émotion, il jeta loin de lui son poignard en s'écriant : « Je ne veux plus me servir de cela. Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » L'instituteur lui expliqua alors plus au long le salut par la justice de Christ; mais il y comprit peu de chose et repartit pour son village sans avoir ressenti autre chose que cette impression momentanée. Ce ne fut qu'après son retour chez lui que, dans le silence de la méditation et de la prière, le Saint-Esprit avait touché son cœur, et l'avait rangé comme un enfant docile aux pieds du Sauveur. Son frère le diacre, retourné après lui dans son village, lui avait été d'un grand secours pour sonder avec lui les Ecritures.

L'histoire du diacre d'Hakkie, dont le nom est Guergis, ne s'arrête pas là. Ce chrétien désormais vivant et fidèle a voulu passer l'hiver de 1846 à 1847 dans le séminaire de Seïr, pour s'y instruire plus à fond des vérités chrétiennes. Mais, se sentant pressé de prêcher aux autres cet Evangile qu'il était si heureux d'avoir compris, il a fait de là plusieurs excursions, non seulement dans son pays natal, mais encore dans plusieurs autres contrées. Partout où il a rempli cette mission volontaire, ses efforts ont été ardents et bénis. Plus d'une fois ses voyages dans ces régions alpines l'ont exposé à des dangers que ne pouvait compenser l'espoir d'aucune récompense humaine. Une fois, entre autres, il fut, en se rendant à Baradost, surpris par une tempête de vent et de neige où il s'en fallut peu qu'il ne trouvât la mort. Outre la rage des éléments,

il avait à redouter les loups qui se trouvent en très grand nombre dans ces montagnes. « Ici, disait-il à un missionnaire avec lequel il faisait plus tard le même chemin, ici je fus pendant quelques minutes en proie à la plus vive agitation ; mais bientôt, pensant que ce pouvait être une ruse de Satan pour m'empêcher de faire mon devoir en allant prêcher l'Evangile à Baradost, je m'agenouillai dans la neige et je me mis en prière. Après cela, grâces soient rendues à Dieu de sa bonté envers moi, pauvre pécheur, je me relevai joyeux, résolu et ne craignant plus, ni loups, ni neige, ni rien que ce fût au monde. »

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer encore quelque chose de cet homme intéressant. C'est une lettre que, dans une de ses excursions évangéliques, il écrivait aux missionnaires d'Oroumiah. Il y a dans cette pièce un ton de ferveur et de simplicité qui nous semble comme un reflet des récits apostoliques.

« Si vous désirez savoir quelque chose de mes prédications et de mes travaux, je vous dirai qu'avec l'aide du Seigneur j'ai annoncé l'Evangile dans les villages de Ballulan et d'Hakkie ; après quoi je suis allé à Badarash et à Besukte, situés plus loin dans la montagne. Là le Seigneur m'a dit : « Lève-toi et va dans le pays de Baradost. » Et alors, accompagné par Celui qui gardait les apôtres partout où ils allaient, j'ai, moi serviteur si inutile dans tous mes travaux, gagné la contrée de Baradost par la route des montagnes. J'y ai prêché dans six villages différents, et sachez, ô mes frères, que la grande œuvre de la repentance fait des progrès dans tous les lieux que j'ai visités. On y a pleuré abondamment sur le péché. A Badarash et à Besukte il y a bon nombre de personnes réveillées et quelques vrais chrétiens ; de même à Baradost. A Garchin il y a deux hommes âgés qui sont convertis, et à Korana une femme. Dans un autre village, une femme nommée Marthe a couru dès mon arrivée avertir et rassembler tout le monde pour entendre la Parole. De là je suis allé à Malubi où j'ai prêché

dans la maison d'un frère nommé Badu. Vieillards et jeunes gens, femmes, enfants, tous vinrent au premier appel, et, pendant que je parlais, il y a eu beaucoup de larmes versées à cause du péché. Ainsi la parole de Dieu fait son chemin et son nom est glorifié. Cela ne dépend ni de celui qui court, ni de celui qui frappe, mais de celui qui fait miséricorde et choisit lui-même ses serviteurs. Si Dieu me le permet, j'irai encore dans d'autres villages. Si vous vous informez de ma santé, je suis faible de corps. Adieu, portez-vous bien, chers amis de Christ. »

En somme, il est évident, d'après tous les récits de nos fréres américains, que depuis deux ou trois ans Dieu a fait de grandes choses parmi les Nestoriens du Kurdistan. Laissons, en terminant, le dernier rapport de la Société exprimer l'importance de cette œuvre quant à l'évangélisation du monde païen.

« Dès l'établissement de cette mission nous avions conçu l'espoir qu'elle pourrait devenir un centre d'opérations missionnaires pour tous les pays environnants. Cette perspective, qu'on aurait pu croire une illusion, commence à se réaliser. Non seulement nos aides-missionnaires natifs pénètrent dans des districts éloignés et presque inaccessibles, mais ils ont déjà pu jeter quelquefois et non sans fruit parmi les farouches Kurdes de ces montagnes les premières semences de l'éternelle vérité. Et si les principes de la liberté religieuse viennent à être un jour reconnus en Perse, ce qui arrivera peut-être dans uu temps plus rapproché qu'on ne pense, l'Evangile pourra, par nos Nestoriens réveillés, être sur le champ prêché dans toute sa puissance et toute sa pureté à ces millions de mahométans qui nous entourent. Sous ce point de vue on ne saurait saluer avec des bénédictions trop joyeuses les indices de l'esprit vraiment missionnaire qui se manifeste parmi nos convertis. Oh! il faut que toutes les Eglises du Seigneur joignent leurs prières aux nôtres, afin qu'un ouvrage si heureusement commencé

se poursuive avec un succès toujours croissant, jusqu'à ce que ces pays encore si incultes se couvrent à la fois de moissons blanchies et de moissonneurs actifs, dévoués et joyeux! »

VARIÉTÉS.

Écoles de chant aux îles Sandwich.

Le christianisme est essentiellement civilisateur. Partout où de nos jours il a pénétré et a pris quelque consistance, il se montre puissant non seulement pour sauver les âmes qui le reçoivent, mais encore pour développer l'intelligence, adoucir les mœurs, fonder des institutions. Sous son influence, des populations naguère sauvages et barbares abandonnent leur vie errante, se bâtissent des maisons, se couvrent d'habits à la fois décents et commodes, substituent peu à peu les ressources de l'agriculture ou d'une industrie naissante à celles de la chasse, de la pêche ou du pillage. Dans quelques pays même, comme dans les îles de la mer du Sud, on voit poindre déjà le goût de quelques arts, cet utile et splendide produit de la civilisation humaine. Voici, quant à ce dernier genre de progrès, un fait qui nous paraît caractéristique. Il trouve d'autant mieux sa place ici que l'élément religieux en a été le principe et en reçoit le premier les applications.

« Quelques uns de nos natifs, dit M. Lyons, missionnaire dans l'île d'Hawaii, avaient appris à chanter et connaissaient assez bien un certain nombre de nos airs ; mais aussi longtemps que le reste du peuple demeurait étranger à cet art, il en résultait bien peu d'avantage pour nos assemblées religieuses. De là surgit dans l'esprit de quelques uns l'idée de faire servir leurs connaissances acquises au bien général en établissant des écoles de chant. La proposition n'en fut

pas plutôt faite, que tout le monde la saisit avec un empressement prodigieux. « Oh oui : ayons des écoles de chant, il n'y a rien de beau comme des écoles de chant. » Ce fut le cri général, et sur tous les points de la province que j'habite des réunions de chant s'établirent et s'organisèrent comme par enchantement. En quelque lieu que j'allasse pour y passer le jour ou la nuit, mes oreilles n'entendaient presque plus d'autres sons que ceux de *pa*, *ko*, *li*, (fa, sol, la), et on peut dire que dans quelques paroisses l'air entier résonnait du bruit de ces exercices. La jeunesse, l'âge mûr, parfois même la vieillesse en cheveux blancs, tous s'étaient inscrits sur les listes et semblaient rivaliser à qui montrerait le zèle le plus ardent. Beaucoup de gens qui s'étaient jusqu'alors tenus éloignés de nos assemblées subirent l'entraînement général, fréquentaient les réunions de chant et finirent par être trouvés, comme autrefois Saül, non parmi les prophètes, mais au nombre des chanteurs. Quelques catholiques romains même, en petit nombre à la vérité, oublièrent leurs croix et leurs invocations à la Vierge pour venir, aussi empressés que nos plus fervens calvinistes, apprendre à chanter les louanges de Dieu.

« Depuis ce temps, je ne monte pas dans la chaire d'une de nos nombreuses paroisses, sans être frappé des progrès que nos gens ont faits sous ce rapport. Autrefois, quand j'avais indiqué un cantique, il me fallait l'entonner moi-même, et souvent il m'arrivait ou d'être le seul à chanter, ou d'entendre s'élever du sein de la foule des sons qui ressemblaient à toute autre chose qu'à des notes musicales. Aujourd'hui il y a partout un chœur de natifs qui donne le ton et généralement la masse de l'assemblée le suit de manière à faire honneur à son goût et à répandre un vif intérêt sur cette partie de nos services religieux. Dieu soit loué pour cela ! C'est encore un des progrès par lesquels il nous encourage. »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. Casalis, *sous la date du* 10 *novembre* 1847.

Récit de la mort chrétienne de deux membres de son troupeau, Malitsané et Mara.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

« Messieurs et très-honorés frères,

« Deux membres de mon cher troupeau se sont dernièrement endormis au Seigneur. L'un était à peine âgé de vingt-deux ans, l'autre touchait à cette seconde enfance où l'homme est ramené par une extrême vieillesse. Ils nous ont quittés dans la même semaine, pleins de confiance en Dieu, et jouissant de la douce certitude qu'ils allaient être heureux.

« Malitsané, l'un d'eux, n'avait pas plus de treize ans lorsque mes rapports avec lui commencèrent. Atteint d'une maladie de langueur, ses parents le confièrent à mes soins, et j'eus la joie de le voir se rétablir. Pendant le long séjour qu'il

dut faire au sein de ma famille, nous nous efforçâmes de tourner ses pensées vers la religion. Sous ce rapport encore, notre sollicitude fut amplement récompensée ; il embrassa la foi chrétienne, et prit le nom d'Elie. Il y avait beaucoup de droiture et de simplicité dans son caractère ; ces qualités, malheureusement trop rares parmi les Africains, le faisaient généralement aimer, et lui valaient dans l'Eglise une influence qu'on eût pu croire prématurée en raison de son âge peu avancé. Il appartenait du reste à l'une des premières familles de la tribu ; son père est l'oncle maternel de Moshesh, et c'est à lui que revient, d'après l'usage de ces peuples, le droit de représenter le chef dans les cas d'absence ou de maladie. Cette maison fut du reste bénie tout particulièrement par le Seigneur ; Elie eut le bonheur de s'approcher de la table sacrée avec sa mère Beulah, sa sœur Louise et ses frères Joseph et Apollos ; son vieux père Ratsiou et un fils en bas âge sont les seuls membres de la famille qui comptent encore parmi les païens.

« La maladie qui vient d'enlever notre jeune ami se déclara pendant un voyage qu'il fit du côté de l'Orange pour se procurer des fourrures. On le ramena lentement sur une bête de somme jusque chez son frère Joseph, dont le village est situé entre Morija et Thaba-Bossiou. J'allai le voir peu après son retour, et, ne pensant pas que son indisposition fût dangereuse, je lui exprimai l'espérance de le voir bientôt rentrer dans la station. Il sourit en branlant la tête, et me dit : — « Je suis bien malade, le Seigneur seul peut savoir ce qui en adviendra ; mais je n'ai pas d'inquiétude, Jésus se tient près de moi. » — Plusieurs semaines s'écoulèrent sans apporter d'amélioration dans son état ; on se décida à aller le chercher avec une voiture ; nous espérions qu'une fois près de nous, des soins assidus pourraient le remettre. Pour lui, s'il désirait revoir sa demeure, c'était afin d'y jouir pendant quelques jours encore des entretiens de son pasteur, et de mourir dans les

bras de ses frères en Christ. Saisissant par la foi la promesse d'une vie meilleure, il a possédé jusqu'à la fin la paix la plus parfaite. Jamais un doute ou une arrière-pensée n'a paru venir interrompre le bonheur que lui procurait la perspective d'être bientôt auprès de son Dieu. La seule chose qui l'affectât péniblement était l'affliction des siens. Stéfane, fils de Moshesh, son intime ami, désirait beaucoup le voir. — « Non, lui fit dire Elie, je n'aime pas que tu me voies dans l'état où je suis, ton cœur en souffrirait trop. Il ne reste plus de ton ami que des os décharnés. » — Après Stéfane, le frère qu'il chérissait le plus était Esaïe Séèle de Bérée. Celui-ci parvint auprès du malade; frappé du changement effrayant qui s'était opéré dans ses traits, il se laissa tomber sur sa couche sans pouvoir proférer un mot. Les deux amis, étroitement embrassés, répandirent d'abondantes larmes. Cette scène attendrissante se prolongeait trop pour les forces d'Elie; il essaya de calmer Séèle : — « Vois comme le Seigneur est puissant, lui dit-il, il n'y a que quelques semaines, j'étais vigoureux comme toi, et maintenant j'ai les traits et la faiblesse d'un vieillard. N'oublie jamais cette leçon, mon ami, — Dieu nous avertit d'être prêts. — Que nous sommes heureux de n'avoir pas attendu l'âge mûr pour nous donner à Christ! » — Les parents d'Elie me firent appeler au moment où son âme s'envolait vers les cieux; je courus, espérant pouvoir échanger un dernier adieu avec lui, mais il était trop tard. Son vieux père, assis près de la porte, poussait de violents sanglots; pauvre païen! il n'avait pas de consolation! — « C'est trop! c'est trop! répétait-il. Pourquoi Dieu m'enlève-t-il le meilleur de mes fils? Je sais bien que les rois se plaisent à ravir à leurs sujets ce qu'ils ont de plus précieux; mais le coup qui fond sur moi passe toute mesure! » Puis se remettant un peu, Ratsiou ajouta : « Il est mort dans sa foi; pendant toute sa maladie il n'a pas cessé de me dire qu'il n'avait aucune crainte pour l'avenir. » —

« Des scènes non moins touchantes se passaient au même moment dans la hutte de Mara, la chrétienne la plus âgée de la station, qui s'en allait dans son repos après une longue carrière d'agitations et de souffrances. Au temps des malheurs de sa patrie, elle avait vu tous ses parents périr par le fer des Zoulas; précipitée elle-même du haut d'une montagne par ces ennemis impitoyables, Dieu seul peut savoir comment elle échappa à la mort. Surprise de se trouver encore en vie au milieu de cadavres, elle ramassa les entrailles fumantes d'un infortuné que la violence de la chûte avait complètement écrasé, et les plaça sur son estomac. Cet horrible expédient la sauva au moment où les assassins vinrent voir si quelqu'une de leurs victimes respirait encore. Plus tard, une de ses voisines, jalouse d'elle, lui asséna un coup de pierre qui lui fractura le crâne, et, pendant longtemps, on désespéra de sa vie; cette blessure affaiblit ses facultés intellectuelles, mais Dieu veilla à ce qu'elles ne fussent pas tellement altérées que Mara ne pût comprendre et recevoir les doctrines vitales de l'Evangile. Cette pauvre femme, déjà presque octogénaire, reconnut ses péchés et ses erreurs passées, et se jeta aux pieds de Jésus pour en obtenir le pardon. Elle ne voulut dès-lors avoir d'autre demeure que la maison de son pasteur. — « Je suis trop vieille pour apprendre à lire, disait-elle, il faut que je me tienne constamment auprès de notre père nourricier, afin de ramasser toutes les miettes qui tombent de sa table. » — Elle cherchait à se rendre utile autant que son âge avancé le lui permettait, et veillait à ce qu'aucun objet appartenant à la famille ne s'égarât; de notre côté nous étions heureux de lui procurer quelques jouissances. Elle aimait à s'habiller proprement, et considérait comme un grand luxe d'avoir une natte parfaitement blanche, sur laquelle elle pût s'asseoir pendant les services religieux. Par suite d'une grande irritabilité nerveuse, il lui arrivait quelquefois de s'impatienter; mais ces petits accès n'étaient pas plutôt passés qu'elle s'en humiliait pro-

fondément, et se répandait en lamentations sur sa misère naturelle, sa grande ignorance et l'incapacité où elle se trouvait de faire aucun bien sans le secours du Seigneur. L'approche de sa fin s'annonça par des absences mentales qui lui survenaient à la tombée de la nuit. Prévoyant probablement elle-même que son départ n'était pas éloigné, elle me demanda de la faire transporter dans la hutte qui lui appartenait. J'allai l'y visiter fréquemment, et j'observai avec plaisir qu'elle ne divaguait jamais sur les sujets religieux. Dès qu'elle me voyait entrer, elle se hâtait de me dire : — « Tout va bien; Jésus ne me laisse jamais seule; mon corps seul est malade, l'âme est encore ferme. » — Peu de temps avant sa mort, elle fit appeler David, fils de Moshesh, et lui adressa des conseils et des exhortations adaptés à son âge et à sa position. Elle prit aussi congé des membres de l'Eglise, et leur donna rendez-vous dans le ciel. J'étais près de sa couche au moment suprême : — « Mara, lui dis-je, voici l'heure du jugement; reste-t-il sur votre conscience quelque péché dont vous ayez négligé de vous repentir ? » — Elle répondit avec peine, mais sans hésiter : — « Non, c'est maintenant que je sentirais la pointe d'une telle épine, si elle se trouvait en moi ; j'ai jeté tous mes péchés sur Jésus-Christ. » — « Etes-vous parfaitement heureuse ? » — « Tout va bien ! » — « Jésus vient-il à votre secours ? » — « Il est déjà ici. » — Sa voix s'affaiblissant de plus en plus, je ne poussai pas mes questions plus loin. Quelques instants après, le silence qui régnait dans la hutte fut interrompu par ce cri : — « *Le sike Lansia !* Oh ! ne me laisse point ici ! » — A qui s'adressait cette requête ? Peut-être à des messagers célestes, venus pour chercher un autre Lazare, et le transporter dans le sein d'Abraham !

« Recevez, Messieurs et très honorés frères, l'expression de mon estime et de mon affection en Jésus-Christ.

« E. Casalis. »

STATION DE MOTITO.

Extraits d'une lettre particulière de M. J. Frédoux, *Missionnaire à Motito,* 15 *Décembre* 1846.

Difficultés que présente la tenue de l'école.—Paroles de sympathie au sujet de la mort du Président de la Société.

« Ma dernière lettre vous aura appris que vos désirs de me voir me diriger du côté de M. Lemue se sont entièrement réalisés. Je n'ai eu ni choix à faire, ni délibération à prendre. Je n'ai eu qu'à entrer dans le chemin qui s'est ouvert devant moi. La conduite que j'avais à tenir ne pouvait guère, je crois, être manifestée d'une manière plus claire ni plus simple. Veuille le Seigneur, qui m'a conduit à Motito, me donner le zèle et les forces nécessaires pour y travailler utilement à l'avancement de son règne. La tâche d'un missionnaire est extrêmement difficile partout ; elle l'est particulièrement à Motito. M. Lemue vous a souvent dit combien les Barolongs sont endurcis, et vous savez que quoique cette station ait été fondée la première, elle est une de celles où les membres de l'Eglise sont le moins nombreux. Priez, monsieur et cher Directeur, priez avec nous le Seigneur de toucher le cœur de ces pauvres païens, afin qu'eux aussi fuient la colère à venir et soient sauvés.....

« Depuis assez longtemps c'est moi qui suis chargé de l'école. Le nombre des écoliers varie considérablement. Quelquefois je n'ai que très-peu d'enfants, d'autres fois j'en ai une assez grande quantité. Il vient aussi à l'école des grandes personnes ; mais, ainsi que les enfants, elles s'absentent fréquemment. Il est bien difficile de maintenir l'ordre et le silence parmi tous ces écoliers, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, des gens élevés au milieu de peuples sauvages comme ceux-ci, ne savent point ce que c'est que d'être astreints à observer certaines règles. Exiger d'eux qu'ils se taisent alors qu'ils ont envie de

parler, qu'ils demeurent immobiles lorsqu'ils voudraient remuer les bras ou les jambes, qu'ils restent dans un endroit alors qu'ils désireraient d'aller ailleurs, c'est exiger d'eux beaucoup trop à leur avis. Ensuite vous avez dans l'école des adultes, des personnes âgées qu'on ne peut pas faire marcher comme des enfants, à qui surtout on ne peut pas montrer le bâton, et qui pourtant ne sont pas toujours fort silencieuses. Ajoutez à cela que les Béchuanas ne savent pas lire autrement qu'à haute voix, et que, par conséquent, on entend en même temps presque autant de voix qu'il y a de personnes dans l'école. Enfin la plupart des enfants un peu grands en ont un plus petit à soigner. Si celui-ci est encore trop jeune pour pouvoir marcher, ils l'attachent derrière leur dos dans une peau, et là quelquefois il dort, mais souvent aussi il crie, et ainsi oblige ceux qui le soignent à le promener dans l'école pour qu'il se taise, ou à le porter dehors. Ceux d'entre ces petits enfants qui marchent déjà, causent encore plus de trouble que les autres ; car ils courent sans cesse d'un bout de la salle à l'autre, et il est presque impossible de les empêcher de rire ou de pleurer. Si j'avais voulu, Monsieur et cher Directeur, vous faire un brillant tableau des écoles de ce pays, je n'aurais pas dit tout ce qui précède. Mais, assurément, ce que vous désirez de savoir, ce n'est pas comment elles devraient être, mais comment elles sont. C'est pourquoi je dirai encore qu'on pourrait souhaiter de voir des progrès plus marqués. J'ai des enfants à qui on enseigne les lettres de l'alphabet depuis longtemps, et qui ne les savent pas encore. En général, les Béchuanas sont très-lents à apprendre ce qui exige de l'attention et du raisonnement, et il n'y a rien là qui doive vous surprendre. Quant à ce qui s'apprend par routine, ils l'ont bientôt gravé dans leur mémoire. Ainsi, ils savent en bien peu de temps réciter toutes les lettres de l'alphabet depuis A jusqu'à Z ; mais ils ne sont pas sitôt en état de reconnaître une lettre qu'on leur montre au hazard. Ainsi, encore, ils peuvent bien-

tôt compter : 1, 2, 3, 4, etc., jusqu'à 100; mais il est bien difficile de leur faire comprendre qne 2 et 2 font 4, que 3 et 4 font 7, que 7 et 3 font 10, etc. Au reste, tous n'ont pas la tête également dure. Nous avons à Motito un grand nombre de personnes qui lisent bien, surtout parmi les adultes. Nous en avons aussi beaucoup qui écrivent passablement bien.

« Je me suis un peu étendu sur l'école, parce que c'est ce qui m'occupe maintenant. Je vous l'ai montrée du mauvais côté, afin que vous ne croyez pas que tout y est parfait. Une autre fois je pourrai vous en parler en l'envisageant sous un autre point de vue. Alors je pourrai vous entretenir des progrès de mes élèves et des encouragements qu'ils nous donnent.

« Je ne sais pas encore suffisamment le Séchuana pour prêcher dans cette langue. De temps en temps, néanmoins, je prononce quelques méditations que M. Lemue a la bonté de traduire. J'ai fait avec lui un petit cours de langue séchuana ; maintenant je copie son vocabulaire. J'ai fini la première partie, c'est-à-dire le vocabulaire français-séchuana, et j'en suis au séchuana-français.

« La première des lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire, contenait une nouvelle bien triste, que j'avais déjà apprise indirectement; je veux parler de la mort de notre vénérable président. Qui m'eût dit, le jour où il nous remit nos instructions, et où il nous adressa de si paternelles exhortations, que la première lettre que je recevrais de France en Afrique, m'annoncerait sa fin? Je n'oublierai jamais combien il nous était attaché. Il nous aimait en quelque sorte comme ses propres enfants. Toutes les fois que nous nous rencontrions avec lui, il avait quelque chose d'affectueux et de vraiment paternel à nous dire. Il s'intéressait à tout ce qui nous concernait, et était extrêmement réjoui s'il apprenait que nous faisions des progrès dans nos études et dans le bien. Je n'ai pas encore reçu la notice que vous avez rédigée sur cet homme si vénéré pendant sa vie, et, je n'en doute pas, si re-

gretté après sa mort. Je l'attends avec impatience, ainsi que d'autres publications que nous supposons être en route pour nous.

« Je vous prie de recevoir, Monsieur et cher Directeur, l'assurance de mes sentiments d'affection et de dévouement chrétiens.

« J. Frédoux. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

MISSION AMÉRICAINE PARMI LES ARMÉNIENS.

Origine, croyances et constitution de l'Eglise arménienne. — Premiers travaux. — Persécutions. — Délivrance. — Eglises organisées. — Trébizonde. — Nicomédie. — Ada-Bazar. — Constantinople.

L'Eglise arménienne se rattache par son origine à l'une de ces sectes nombreuses qu'enfantèrent les disputes théologiques du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Nestorius, évêque de Constantinople, avait témérairement séparé les deux natures du Christ ; Eutychès, moine de la même ville, tomba dans l'excès contraire, et enseigna que ces deux natures étaient unies au point de n'en plus former qu'une. Ainsi naquit le *monophysisme* (doctrine d'une seule nature), qui compta bientôt un grand nombre d'adhérents, et s'est perpétué jusqu'à nos jours dans quelques unes des Eglises d'Asie et d'Afrique. Les populations de l'Arménie l'embrassèrent vers le milieu du sixième siècle ; de là le nom d'Eglise arménienne donné à l'une des fractions les plus considérables du christianisme oriental.

Orthodoxe quant aux grands dogmes de l'Evangile, tels

que la Trinité, la Rédemption, etc., l'Eglise arménienne admet pour règle de sa foi le symbole des apôtres et celui du concile de Nicée. Elle a mêlé à ses croyances fondamentales moins de superstitions que n'a fait l'Eglise grecque; mais elle ne s'en est pas moins écartée sur beaucoup de points de la simplicité évangélique. Ainsi elle invoque les saints, vénère les images, tient en honneur les vœux monastiques, prescrit de longues prières et de rigoureuses abstinences, fait un superstitieux usage du chrême, et ne regarde le baptême comme valable que lorsqu'il a été administré par immersion.

La constitution de son clergé est hiérarchique. Au sommet se trouvent quatre patriarches, dont l'un, le plus honoré, mais non le plus puissant, siège à Erivan, en Perse; le second, à Cis, en Cilicie; le troisième, dans l'île d'Agtamar, au milieu du lac Van; le quatrième enfin à Constantinople. Au dessous d'eux est le corps très nombreux des *Vartabeds* ou évêques, qui, à leur tour, ont sous leur domination immédiate les prêtres et les diacres. Ces deux derniers ordres sont les seuls à qui il soit permis de se marier.

La règle des monastères est extrêmement sévère, et chargée d'une foule d'observances et de pratiques superstitieuses. C'est le plus souvent au sein de ces maisons que se recrutent les rangs du clergé supérieur.

Quant à l'état spirituel, à la vie religieuse de cette Eglise, voici ce qu'en dit un missionnaire qui l'avait longtemps étudiée.

« De même que l'Eglise grecque et l'Eglise romaine, l'Eglise arménienne a misérablement substitué les traditions humaines aux commandements de Dieu. Il règne dans son sein la plus profonde ignorance sur ce qui fait l'essence même de la vie chrétienne. Après avoir, pendant seize ans, vécu au milieu des Arméniens dans toutes les parties de l'empire turc, après avoir lu leurs livres et conversé des milliers de fois et dans leur propre langue avec leurs ecclésiastiques de tous les

rangs, je puis dire en toute sincérité et sans prévention que l'enseignement de leur Eglise est foncièrement défectueux. Nulle part Jésus-Christ n'y est présenté comme le souverain Médiateur entre Dieu et l'homme, nulle part la grande et seule vraie doctrine du salut par la grâce n'y est proclamée. Partout dans leurs livres liturgiques le nom de Médiateur est donné tantôt à la vierge Marie, tantôt aux saints; je ne l'y ai pas trouvé une seule fois appliqué à Jésus. Partout le salut y est promis aux œuvres, à la sainteté, aux observances extérieures, jamais uniquement à la foi qui vient d'en haut. Voilà les grands principes qu'il s'agit de faire revivre dans cette portion de l'héritage du Sauveur. »

Ajoutons que les Arméniens n'habitent pas seulement la province d'où ils tirent leur nom. Ils sont répandus sur toute la surface de l'empire turc, mais principalement dans les villes les plus populeuses et les plus commerçantes. On n'évalue pas à moins de 150,000 ceux qui se trouvent habituellement à Constantinople. C'est une race active, industrieuse, et qui jouit en général d'une aisance bien supérieure à celle des autres populations de l'empire.

Il y a une vingtaine d'années que les besoins religieux des Arméniens éveillèrent la sollicitude du Conseil américain des Missions. Les progrès des premiers missionnaires qu'il envoya parmi eux furent lents et peu sensibles. Cependant, à force de zèle et de persévérance, ils parvinrent à se faire écouter de quelques âmes, et il se forma, sous leur direction, des congrégations peu nombreuses, mais vivantes, dans plusieurs des grandes villes, entre autres à Nicomédie, à Trébizonde, à Broosa, à Ada-Bazar et à Constantinople.

Cette œuvre ne ressemble pas à celle qui s'accomplit d'une manière si réjouissante parmi les Nestoriens de Perse, dont nous parlions dans notre dernière livraison. Chez ceux-ci c'est, comme nous l'avons vu, l'Eglise presque toute entière, avec une grande partie de son clergé, évêques, prêtres ou diacres,

qui, sous l'influence toute puissante de l'Evangile mieux connu, se retrempe, et prend une nouvelle vie. Rien de pareil chez les Arméniens. Il ne s'agit ici que d'âmes isolées qui, l'une après l'autre, sont, avec lenteur et à travers mille obstacles, arrachées aux ténèbres et à la superstition de leur Eglise. Non seulement le clergé n'accueille pas avec faveur la prédication de la grâce, il s'y oppose au contraire de toutes ses forces. On connaît l'ardeur impitoyable que savent déployer les castes sacerdotales quand elles se sentent attaquées dans leurs priviléges, ou menacées dans leur autorité. Quelque humble que fût l'œuvre évangélique qui se commençait, elle parut bientôt aux chefs de l'Eglise arménienne un ennemi qu'il fallait combattre.

Leur opposition, d'abord sourde et en quelque sorte accidentelle, se contenta de signaler au mépris et aux outrages de leurs coreligionnaires tous ceux qui, convaincus ou soupçonnés de pencher vers les nouvelles doctrines, refusèrent de rentrer dans le sein de l'Eglise sur les invitations qui leur furent faites. Peu à peu vinrent se joindre à ces premières mesures des menaces de châtiment, et sur plusieurs points des voies de fait. Enfin, en janvier 1846, le patriarche de Constantinople lança contre les chrétiens évangéliques, ces « nouveaux sectaires, » comme il les appelait, une bulle d'excommunication pleine des plus effroyables malédictions qu'un homme puisse appeler sur la tête de son semblable. Pendant six mois cette sentence fut chaque dimanche répétée du haut de toutes les chaires arméniennes, et la maison de Dieu se trouva littéralement changée en une maison de malédiction. Les autres patriarches suivirent cet exemple, et, partout où s'étendait leur juridiction, les Arméniens évangéliques se virent en proie à toutes les vexations que peut inspirer un zèle fanatique.

A Constantinople plus de cent personnes furent violemment expulsées de leurs maisons ou de leurs boutiques, arra-

chées à leurs familles et réduites à chercher un refuge dans les asiles temporaires que la charité chrétienne leur ouvrit à Péra et à Galata. Quelques unes arrêtées comme vagabondes se virent jetées dans les prisons, pêle-mêle avec les plus vils malfaiteurs.

Dans toutes les villes où il se trouvait de ces chrétiens, la populace excitée par les vartabeds et les prêtres, souvent même conduite par eux ou par des gens attachés à leur service, se précipita sur leurs maisons, les pilla, maltraita leurs familles et en frappa plusieurs au point de mettre leur vie en danger.

Il fut prescrit sous peine d'encourir l'excommunication, aux femmes de se séparer de leurs maris, aux pères de déshériter leurs fils, aux parents et aux amis de rompre toute relation avec ceux qui pencheraient pour le protestantisme. On défendit aux consommateurs d'acheter leurs marchandises, à leurs débiteurs de s'acquitter envers eux, aux boulangers, aux bouchers et même aux porteurs d'eau, d'approvisionner leurs maisons.

Ainsi se passèrent les choses pendant les six premiers mois de 1846. Mais alors Dieu entendit les soupirs de son peuple opprimé. Des plaintes nombreuses avaient été adressées aux autorités turques. Ces démarches appuyées avec énergie par les représentants diplomatiques des puissances protestantes, et en particulier par l'ambassadeur d'Angleterre, obtinrent un résultat plus prompt qu'on ne l'avait espéré. A la fin de juin, un ordre du grand vizir prescrivit aux pachas des diverses provinces de défendre et de protéger tous ceux des arméniens qui pour cause de religion seraient encore molestés par les chefs de leur ancienne Eglise. D'autres instructions plus détaillées sont venues ensuite corroborer ce premier décret. Force a été depuis lors aux patriarches et aux vartabeds de restreindre les effets de leur haine aux dénonciations et aux mesures purement ecclésiastiques. Les Arméniens évangéliques ont

obtenu récemment le droit de se marier et d'être enterrés sans avoir besoin de recourir à l'autorité patriarcale, et ils ont pu déjà ouvrir, sans opposition, des lieux de culte dans plusieurs grandes villes de l'empire et à Constantinople même. Les tendances libérales du gouvernement actuel font espérer qu'il rangera prochainement le culte protestant parmi ceux qu'il reconnaît. Cet acte seul mettra un terme définitif aux vexations dont souffrent les Arméniens qui se convertissent à l'Evangile.

Quelle qu'ait été la violence de la persécution que nous venons de retracer, elle n'a pas arrêté la marche de l'œuvre qu'elle voulait détruire. Comme il arrive toujours en pareil cas, les souffrances ont au contraire eu pour effet de fortifier l'Eglise de Christ, en la purifiant des convictions lâches et des dévouements factices. Quelques uns, intimidés par les menaces ou vaincus par l'oppression, ont fait leur paix avec le clergé en souscrivant les formules de réconciliation qu'on leur imposait; mais le plus grand nombre, resté inébranlable, a noblement rendu témoignage à la puissance de l'Evangile de Christ. Les récits des missionnaires en offrent quelques exemples touchants. Telle a été sous la croix l'humble et pieuse résignation de ces nouveaux frères que les Musulmans en ont plus d'une fois exprimé leur étonnement et que plusieurs de leurs persécuteurs ont été amenés à s'enquérir sérieusement des fondements de leur foi.

D'après le dernier rapport adressé à leur Société par les missionnaires employés à cette œuvre, le nombre des Arméniens qui se sont séparés de leur Eglise pour s'attacher au pur Evangile, s'élèverait déjà dans toute la Turquie, à plus de mille. Outre cela on peut évaluer à trois mille le chiffre de ceux qui connaissent la vérité et sont de vrais protestants au fond du cœur, mais qui n'ont pas encore rompu entièrement avec leurs anciennes habitudes de culte. Il est, ajoute-t-on, impossible de dire, même approximativement, combien il

en est qui, l'esprit plus ou moins imprégné des principes de la vérité, désirent en secret qu'une réformation profonde vienne faire justice de toutes les erreurs qu'ils déplorent; mais le nombre paraît en être fort considérable.

Vers le milieu de 1846, aussitôt après que le feu de la persécution se fut un peu apaisé, les missionnaires réunis à Constantinople, s'occupèrent des mesures à prendre pour organiser des Eglises dans toutes les villes où le comporterait un nombre suffisant d'âmes déjà converties à l'Evangile. Ainsi se constitua d'abord l'Eglise de Constantinople qui compte aujourd'hui environ cent membres, puis ensuite celles de Nicomédie, d'Ada-Bazar et de Trébizonde, qui sont bien peu nombreuses encore, mais reçoivent constamment de nouvelles adhésions. La correspondance de nos frères d'Amérique donne quelques détails intéressants sur ces congrégations naissantes.

La plus petite est celle de Trébizonde qui ne compte encore que quatorze communiants. « Notre nombre ne s'est pas beaucoup multiplié ici, écrit M. Bliss, mais pourtant il est manifeste que le royaume de Dieu avance parmi nous. Nos frères croissent rapidement dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur Jésus-Christ. Leurs progrès sont aussi rendus moins difficiles par le changement qui s'est opéré dans les dispositions du peuple. Un des principaux obstacles à la confession de Christ était autrefois l'ardente opposition que nos frères rencontraient au sein de leurs familles. C'étaient de la part de leurs mères, de leurs femmes ou de leurs sœurs des plaintes, des reproches, des malédictions qui leur ôtaient toute paix et ne leur permettaient ni de se recueillir, ni de prier, ni de lire les Ecritures. Aujourd'hui il n'en est plus de même; la plupart d'entr'eux peuvent sans crainte et en paix se livrer à ces exercices de piété. Plusieurs d'entr'eux ont même le bonheur de voir les membres de leur famille se joindre à eux pour adorer le Seigneur. Qui peut calculer l'in-

fluence de ce changement pour la propagation des idées évangéliques? Il y a quelques années aussi nous n'avions jamais que des hommes dans nos réunions, à présent nous y voyons aussi des femmes et la curiosité seule ne les y attire pas. « Qu'allez-vous faire à ces réunions, demandait, avant d'y être venue elle-même, une femme à son mari qui les fréquentait depuis quelque temps. Vous vous attirerez ainsi l'inimitié du vartabed et des prêtres, et il vous en arrivera malheur. » Le mari lui répondit en peu de mots qu'ayant reconnu la gravité des erreurs au sein desquels il avait vécu jusqu'alors, il était désormais résolu à s'occuper sérieusement de la grande affaire du salut. — « Mais, s'il en est ainsi, reprit la femme, que deviendrai-je moi? Faut-il que je périsse pendant que vous chercherez à sauver votre âme. Non, non, je veux aller à cette recherche avec vous. » Elle l'accompagna en effet et nous la comptons maintenant au nombre de nos auditeurs les plus assidus et les plus sérieux. A notre dernière réunion nous avions 21 hommes, 7 femmes et 11 enfants, dont 6 suivent l'école arménienne que nous avons fondée.

Les mêmes signes encourageants se font remarquer dans les Eglises de Nicomédie et d'Ada-Bazar, qui comptent chacune une vingtaine de communiants, cœurs sincères, éprouvés par la persécution et qu'on voit déployer un zèle ardent pour faire participer leurs concitoyens à la grâce qui leur a été faite. Dans la première de ces villes, se distingue surtout sous ce dernier rapport un prêtre arménien converti. Pendant longtemps cet homme, très estimé de ses coreligionnaires en raison de sa science et de ses vertus, avait hésité à se séparer ouvertement d'une Eglise dont il avait reconnu les erreurs. La force de l'Esprit saint l'a à la fin emporté dans sa conscience et maintenant il ne cesse d'exprimer son étonnement d'avoir pu rester si longtemps enchaîné dans les liens de la superstition. Der Haritoon, c'est ainsi qu'il s'appelle, a eu beaucoup à souffrir pour le Seigneur. Il a sacrifié une position avantageuse, et a

attiré sur lui la haine et les outrages de ses anciens amis ; rien n'a ébranlé sa conscience ; « son humilité, sa patience, sa joyeuse résignation lui ont gagné nos cœurs, disent les missionnaires ; plus nous l'avons connu, plus nous avons trouvé en lui tous les signes qui caractérisent un véritable élu de Christ. » Il a ouvert depuis quelques années une école pour les enfants arméniens et comme cette occupation ne lui fournissait pas de quoi s'entretenir lui et sa famille, il exerce en même temps la profession de chaudronnier. Son influence est bénie pour les frères évangéliques de Nicomédie. C'est lui qui leur sert d'évangéliste en attendant qu'un pasteur natif puisse leur être donné. On l'aurait même choisi pour remplir ce poste s'il ne s'y était refusé lui-même, à cause de son âge avancé et parce qu'il n'a pas l'habitude de parler en public.

L'Eglise protestante arménienne de Constantinople était à peine constituée qu'elle a fait une perte douloureuse. Un jeune pasteur indigène, plein de foi, de lumières et d'activité qu'elle avait appelé à la desservir, a été emporté par une maladie violente. Ses derniers moments ont été ceux d'un chrétien mûr pour le ciel, et on peut dire qu'il a travaillé jusques sur son lit de mort à l'édification du troupeau qu'il avait, pendant huit mois seulement, nourri du pain de la Parole. Il a été remplacé par son frère, élève comme lui du séminaire que la Mission américaine a fondé à Bebek.

Ce séminaire, partie importante de l'œuvre, comptait déjà il y a six mois trente-cinq élèves dont douze sont membres effectifs de l'Eglise. On y donne une instruction supérieure à celle des écoles élémentaires et il y a des cours particuliers de théologie pour les jeunes gens qui paraissent propres à l'état ecclésiastique et en ont le goût. Tous y sont formés ensemble à une connaissance pratique et vivante des Saintes-Ecritures.

Il y a aussi, à Péra, un séminaire pour les jeunes filles ; il en renferme seize, dont plusieurs ont donné déjà une grande joie aux amis de l'œuvre par les progrès qu'elles ont faits dans

la voie du salut. Les élèves de ces deux établissements, appartenant pour la plupart à des familles où l'Evangile a été reçu, ont singulièrement contribué à soutenir le courage de leurs parents au milieu des orages de la persécution. Quelques-uns, exposés accidentellement aux attaques ou aux séductions des ennemis de la foi évangélique, ont résisté avec une fermeté qui fait honneur à l'éducation chrétienne qu'ils ont eu le privilége de recevoir.

Plusieurs autres Sociétés de Missions sont aussi à l'œuvre dans la capitale de la Turquie. « Les choses sont bien changées ici, écrit le missionnaire M. Goodell. Lorsque j'arrivai à Constantinople il y a quatorze ans, toutes choses y étaient au point de vue religieux, *sans forme et vides*, ou plutôt tout y ressemblait à une vallée pleine d'ossements desséchés. C'est à peine s'il s'y disait un mot de vérité au nom et suivant la parole du Seigneur. Il n'y avait qu'un service protestant le dimanche et en général nous formions, moi et ma famille, en tout quatre personnes, la moitié de la congrégation. Aujourd'hui le nombre des services est de treize, le dimanche, et d'une vingtaine au moins dans le cours de la semaine. »

« L'influence de l'Evangile, dit un autre missionnaire, n'est pas restreinte à ceux qui sont venus ouvertement à Christ. Un grand nombre de Musulmans même semblent prêts à la ressentir. Notre culte simple et notre horreur pour les images les disposent à nous écouter et des idées plus justes sur notre foi commencent à se faire jour parmi eux. Il y dans l'esprit public une agitation bien marquée quant aux matières religieuses. On s'en entretient partout avec autant de chaleur que de liberté. Je ne crois pas exagérer en disant que depuis un an ou deux il s'est répandu parmi les Turcs plus de connaissance de l'Evangile qu'ils n'en avaient reçue durant tout le temps qui s'est écoulé depuis qu'ils ont pour la première fois posé le pied sur les rivages Européens. »

Nulle part, cependant, cette sainte cause de la réformation

n'a fait, dans le cours de l'année dernière, des progrès plus remarquables qu'en Syrie, et surtout dans la ville d'Aintab. A la fin de 1845, un pieux Arménien de Constantinople, nommé Bédros, y avait été envoyé à titre d'évangéliste. Quelques mois après, cinq ou six des principaux habitants d'Aintab écrivirent à la Mission syrienne, au nom de deux cents familles, pour lui exposer qu'ils étaient convaincus des erreurs de leur Eglise, et fermement résolus à les abandonner pour s'attacher désormais uniquement à l'Evangile. Ils demandaient en conséquence qu'on leur fournît les moyens de s'instruire, et qu'on leur envoyât un pasteur, dont ils sentaient d'autant plus le besoin que l'évêque du lieu avait déjà commencé à les persécuter.

A la réception de cette lettre, nos frères d'Amérique jugèrent avec sagesse qu'il fallait avant tout s'assurer de la solidité du mouvement inattendu qui se manifestait sur ce point. Ils députèrent donc un des leurs pour aller le reconnaître lui-même. Cette mission fut confiée à M. Van Lennep, qu'accompagnèrent deux évangélistes indigènes.

« En voyageant dans la Syrie du nord, dit ce missionnaire, nous avons eu de fréquentes conversations avec les Arméniens; partout où nous faisions halte, sur le bord d'une rivière, à l'ombre d'un arbre, quelquefois du haut de nos selles, nous leur parlions de Christ. Quand ils nous entendaient leur adresser la parole dans leur propre langue, ils nous regardaient comme des anges descendus du ciel, et semblaient nous écouter avec délices. Tous déploraient les vices de leur clergé, leur propre ignorance, l'absence si complète pour eux de tout moyen d'instruction. L'une des plus intéressantes de ces conversations eut lieu parmi les tombeaux des anciens rois de Séleucie, avec un nombre assez considérable de bergers qui nous avaient suivis. C'était, selon toute apparence, la première fois que la parole évangélique retentissait au milieu de ces vieux ossements et de ces tombes abandonnées »

A Alep, les délégués de la Mission ne trouvèrent qu'un petit nombre de personnes sérieusement disposées à recevoir le message du salut. Les Arméniens qui habitent cette ville ne sont en général que des trafiquants venus pour y passer quelques années, sans leurs familles, et que la préoccupation des affaires ou la peur absorbent presque exclusivement. Mais à Aintab, ce fut autre chose. Le nombre des familles arméniennes y est d'environ quinze cents, formant les trois huitièmes de la population. Voici ce que M. Van Lennep dit en parlant de ces hommes :

« Vingt-cinq d'entre eux n'entrent jamais dans leur Eglise, mais se réunissent le dimanche pour prier, lire les écritures et s'exhorter les uns les autres. D'autres, au nombre d'environ deux cent cinquante, assistent au culte arménien, mais sans y prendre part, en le désapprouvant, et dans le seul but d'éviter ainsi des tracasseries et des persécutions; ceux-là sont au fond pleinement convaincus que c'est à l'Evangile seul qu'il faut s'attacher. Presque tout le reste a aussi un sentiment vague de cette nécessité, mais ils sont très ignorants, la plupart ne sachant même ni lire ni écrire, et il est à craindre que plusieurs ne penchent fortement vers l'incrédulité. Le nombre de ceux qui s'opposent à l'Evangile est fort petit et ne se compose guère que des prêtres et de quelques-uns des plus riches.

« Du matin au soir, continue le missionnaire, nous recevions la visite de gens qui venaient s'entretenir avec nous des grands sujets du salut et de l'éternité. Nous eûmes outre cela un grand nombre de réunions où nous leur donnâmes une instruction plus régulière et qui furent suivies avec beaucoup d'empressement. Dix hommes ne tardèrent pas à nous montrer à des signes certains qu'ils étaient vraiment nés de nouveau. Ils sont en édification à tous par leur conduite, leur tempérance, leur constance à supporter la persécution et le zèle qu'ils montrent pour la propagation de leur foi. L'un

d'eux, surnommé « le Sage Aveugle » remplissait depuis longtemps les fonctions de maître d'école. Nos livres lui tombèrent entre les mains, et les yeux de son esprit s'ouvrirent à la lumière d'en haut. Dès ce moment, il en devint le distributeur le plus actif. Le vartabed lui signifia de quitter son école, s'il ne voulait pas adhérer aux doctrines de l'Eglise. Sans hésiter un instant, il fit le sacrifice de sa position, et se vit bientôt réduit à une telle pauvreté qu'il fut obligé pour vivre de vendre jusqu'aux misérables ustensiles qui lui servaient à préparer sa nourriture. Mais sa foi n'a pas varié, son cœur est resté plein de paix et de joie, et c'est en grande partie à son ardeur pour le salut de ses frères que sont dus les progrès si réjouissants que la vérité a faits dans cette ville. »

La Mission n'a pu encore placer d'agent à poste fixe au milieu de cette population si bien disposée ; mais elle la fait visiter souvent par des missionnaires ou par des évangélistes indigènes. Les dernières nouvelles reçues ne font pas monter à moins de six cents le nombre des Arméniens d'Aintab qui ont rompu avec leur ancienne Eglise pour se rallier à la prédication du pur Evangile.

Ainsi marche l'œuvre missionnaire au sein de l'empire turc. D'autres ouvriers que ceux de la Mission américaine s'y emploient, soit parmi les chrétiens de l'Eglise grecque, soit auprès des autres populations, et cela sur beaucoup de points différents. Espérons que la bénédiction de Dieu, reposant sur ces travaux, les fera abondamment fructifier. C'est par cette voie que l'Evangile pénétrera au sein de ces millions d'âmes qu'enchaînent encore Mahomet et le Coran. Telle est la perspective qui s'ouvre en ces contrées devant les serviteurs du vrai Dieu et du seul médiateur qu'il nous ait donné. Puisse-t-elle devenir toujours plus brillante et plus prochaine !

VARIÉTÉS.

Les derniers moments d'un Indou converti.

Le chrétien dont nous allons raconter la mort, appartenait à l'une des stations de la Mission épiscopale de Tinevelly. Converti au christianisme depuis 1828, il s'était dévoué tout entier au service de l'Evangile, et avait été nommé, en 1840, catéchiste-inspecteur, à Surrander, dans le district de Nullooy. Dans l'exercice de ces fonctions, il avait déployé une foi vivante, une piété active, une grande connaissance de la Bible, et des capacités, soit naturelles, soit acquises, qui en faisaient l'un des ouvriers indigènes les plus utiles et les plus précieux de la Mission. Aussi l'avait-on désigné comme l'un des catéchistes à admettre dans le nouveau séminaire fondé l'année dernière pour former des ministres du Saint-Evangile. Cette circonstance ouvrait devant lui une nouvelle carrière où l'on espérait qu'il rendrait de plus grands services encore. Mais Dieu en avait disposé autrement. Au moment même où il faisait ses préparatifs pour se rendre au séminaire, il fut atteint du choléra qui faisait alors de grands ravages dans le pays. Laissons maintenant parler le missionnaire Baerenbruck, qui le visita durant sa courte maladie.

« Quand j'arrivai près de sa couche, je le trouvai profondément convaincu que l'issue de la maladie lui serait fatale. « Ah! monsieur, me dit-il dès qu'il m'aperçut, j'avais fait tous mes apprêts pour un voyage terrestre, mais voici que le Seigneur m'avertit de me disposer à en faire un plus long et plus important. Je ne me doutais guère, dimanche dernier, que les paroles de votre texte : *Prépare-toi à la rencontre de*

ton Dieu (Amos IV. 12), s'appliqueraient si promptement à moi. » L'une des personnes présentes ayant remarqué là dessus qu'il y avait encore espoir de guérison. « *C'est l'Eternel, qu'il fasse ce qui lui semblera bon,* » reprit Pierre, « c'est une grande affaire que de mourir ; mais *je sais en qui j'ai cru.* Celui-là me fortifiera et me soutiendra à l'heure de la mort. Je n'ai aucune crainte. »

« Je m'entretins ainsi quelque temps avec lui, fis une prière et le quittai, lui promettant de revenir le lendemain matin. Après mon départ il fit observer aux gens qui l'entouraient, que comme le choléra fait généralement tomber dans un état de grande faiblesse et d'insensibilité, il n'avait pas de temps à perdre, et il pria un autre catéchiste qui se trouvait là de lui lire quelques passages des Saintes-Ecritures, lui indiquant entre autres les psaumes 34, 43, 51, les trois premiers chapitres de Saint-Jean, et les trois derniers de Saint-Matthieu. Ce fut à écouter ces lectures qu'il passa la plus grande partie de la nuit. Seulement il demanda à plusieurs reprises que l'on chantât aussi quelques cantiques qu'il indiquait, et de temps en temps il fit lui-même des prières, ou en réclama des autres.

« Le lendemain de bonne heure, je revins et le trouvai très faible, bien qu'il eût encore la force de se soulever sur sa couche lorsque j'entrai. Il prit le premier la parole, et me dit, qu'il était bien sûr que sa vie touchait à son terme. « Aussi, ajouta-t-il, j'ai beaucoup supplié le Seigneur de me faire *mourir de la mort des justes.* » — « Mais, lui demandai-je, pouvez-vous dire que vous ayez vécu de la vie des justes ? » — « Oh ! non, monsieur, je ne me fie pas en ma propre justice ; mais tout mon espoir est en la justice de Christ. Mes péchés sont nombreux, mais je crois qu'ils me sont pardonnés. Je suis en paix ; je n'ai aucune frayeur. » Je lui lus alors le 53e chap. d'Esaïe, et le 2e de l'épître aux Philippiens, et nous priâmes ensemble. Après quoi il m'exprima

son désir que sa famille ne quittât pas la station, et me supplia de lui servir de père, en ajoutant qu'il n'était pas inquiet pour les siens, parce qu'il savait que l'on en aurait soin. Il s'occupa ensuite de *mettre sa maison en ordre*. Appelant auprès de lui sa femme et ses enfants, il leur adressa, ainsi qu'à toutes les personnes présentes, les adieux les plus affectueux, leur recommandant à tous de se souvenir des intérêts de leurs âmes immortelles. Puis, apercevant deux de ses amis qui depuis quelque temps avaient manifesté l'un contre l'autre des sentiments hostiles, il les engagea fortement à s'abstenir de toute aigreur et de toute querelle, et obtint d'eux qu'ils se donnassent la main devant lui, en signe de réconciliation. Enfin, il s'adressa à son frère aîné, et lui parla de leur mère qui vivait encore, mais était restée païenne. « Je suis, dit-il, fortement préoccupé d'elle. Oh ! dis-lui bien, frère, qu'un des derniers et des plus ardents désirs de mon cœur est qu'elle devienne chrétienne pour apprendre à honorer et à servir Dieu. »

« A midi, je lui demandai s'il ne souhaitait point de recevoir la communion. « J'ai encore, me dit-il, deux ou trois choses à dire et à régler ; après quoi ce me sera une grande joie que d'être admis à recevoir encore une fois ces gages sacrés de l'amour de mon Sauveur. »

« Quelques instants après il les reçut en effet avec une profonde émotion et en laissant percer une joie sincère. « Oh ! que je suis reconnaissant, dit-il ensuite, de ce que le Seigneur m'a exempté d'une partie des horreurs de la mort. Il paraît que son bon plaisir est de me retirer d'ici-bas sans me faire éprouver de grandes souffrances du corps. Il ne me reste qu'à demander une chose, c'est d'être enterré dans le terrain qui vient d'être acheté pour servir de cimetière. » (Acheté à sa sollicitation et sans prévoir assurément qu'il en serait le premier occupant.) « Pour vous, mes chers parents et amis, continua-t-il, vous n'allez pas, j'espère, après ma mort, éclater en vaines et bruyantes lamentations, comme c'est l'usage parmi

les païens. Vous êtes chrétiens, et, à ce titre, vous ne devez pas vous affliger *comme ceux qui n'ont point d'espérance.* » Ce furent à peu près là ses dernières paroles. Il fit encore une fois des adieux aux siens et à tous ceux qui l'entouraient, puis nous le vîmes s'affaiblir avec une rapidité extraordinaire. Mais tel il avait été dès le commencement de son mal, tel il fut jusqu'à la fin : tout dans son regard annonçait le calme et la paix la plus douce. A neuf heures du soir, son âme se sépara de son corps, pour s'envoler, j'en ai la ferme espérance, dans la *joie de son Seigneur.* »

Ainsi est mort, le 10 février dernier, Pierre, le simple et fidèle évangéliste de Surrandey. Le missionnaire qui vient de nous raconter ses dernières heures, ajoute à ce récit quelques détails qui prouvent, non moins que ceux-là, la réalité des opérations de la grâce dans le cœur de cet homme. Ainsi, les Hindoux sont, comme l'on sait, essentiellement dissimulés et adonnés au mensonge, et jamais, depuis sa conversion, on n'avait surpris celui-ci à déguiser ou à trahir la vérité. Ces pauvres païens sont généralement avides de gain et peu délicats sur les moyens de s'enrichir ; et Pierre, après avoir eu entre les mains le maniement d'assez grandes sommes d'argent destinées à des constructions d'églises ou d'écoles, n'a laissé en mourant, à sa famille, que tout juste le montant du dernier salaire qu'il avait reçu, comme attaché à la Mission. Enfin, l'on sait combien sont forts, dans le cœur des Hindoux, l'orgueil et les préjugés de castes, Pierre les avait entièrement déposés au pied de la croix. Quoiqu'il appartînt, par sa naissance, à l'une des castes élevées, il ne voyait, depuis sa conversion, que des frères dans tous ses compatriotes, et la personne qui le soigna dans sa maladie, était un de ces Parias, dont le contact seul est regardé comme une souillure par les Hindoux des autres castes.

Ne sont-ce pas de beaux triomphes pour la foi chrétienne, qu'une vie ainsi régénérée, qu'une mort envisagée avec tant

de fermeté, adoucie et rendue comme joyeuse par de si belles espérances? *Les œuvres de ceux qui meurent au Seigneur, les suivent*, nous est-il dit; mais le souvenir en reste après eux pour exciter les vivants à la reconnaissance et à une sainte émulation. Et c'est ainsi que des lointains rivages de l'Inde, Pierre, quoique mort, nous parle encore, à nous qui ne l'avons pas connu, mais qui avons la même foi et connaissons comme lui *Celui en qui il avait cru.*

Un Monastère de Bouddhistes en Chine.

Un missionnaire de la Société Episcopale d'Angleterre, le Révérend Georges Smith a publié récemment un ouvrage sur la Chine, où il a fait un long séjour. Il y donne les détails les plus curieux sur la religion, les mœurs et les coutumes de ce singulier pays, si peu connu encore, mais vers lequel les regards du chrétien se tournent depuis quelques années avec un si vif intérêt et de si douces espérances. Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt la description suivante, extraite du livre de M. Smith. Le couvent Bouddhiste dont il est ici question est situé dans le voisinage de Ningpo.

« Le 15 septembre je partis pour faire ma seconde visite au monastère de Teen-Tung, accompagné seulement d'un jeune garçon chinois qui était à mon service. Après avoir traversé la ville, j'arrivai à l'extrémité d'un des faubourgs les plus éloignés. Là, sur un petit lac, entouré de toutes parts de boutiques et de magasins, se trouvait le bateau qui, d'après un arrangement pris à l'avance, devait me transporter, moi, mon domestique et mon bagage, au terme de mon excursion. Dès que je parus, une contestation s'engagea entre le batelier et mon jeune Chinois. Le premier, voyant qu'il avait affaire à un étranger, ce dont on ne l'avait pas prévenu, voulait se

faire payer un prix plus élevé; l'autre s'y refusait, et la dispute devint si bruyante que bientôt une foule nombreuse se rassembla autour de nous. Aux gestes animés et aux cris perçants de tous ces gens, quelqu'un d'étranger au caractère chinois aurait pu craindre qu'ils n'en vinssent à se donner des coups; mais ce peuple sait toujours se contenir en-deçà des limites de la violence, et l'affaire s'arrangea sans qu'aucune voie de fait eût été commise.

« Cette première difficulté levée, nous avançâmes le long du canal, au milieu d'une quantité de bateaux, qui apportaient aux marchés des légumes et d'autres provisions. Ces canaux, qui sont très nombreux en Chine, sont les seules voies de transport pour les marchandises pesantes, d'un bout du royaume à l'autre. A un *mille* environ de la ville, le pays commence à prendre un aspect agréable; il offre aux gens du pays, une autre sorte d'intérêt; c'est là que se trouvent les tombes qui renferment les restes de leurs aïeux. Nous passâmes devant un grand nombre de *Sze-Tang* (littéralement *Palais des ancêtres*) dont plusieurs appartenaient aux familles des *Cheang*, des *Woo*, des *E*, des *Iu*, et des *Sze*. Ces familles qui sont de vrais clans, résident dans la ville et ont un droit commun à la possession de ces édifices funéraires, où sont rangées, par ordre de générations, les tablettes conservatrices de la mémoire de leurs ancêtres.

« De mille en mille à peu près, on voit sur le bord du canal de petits temples devant lesquels se tiennent nonchalamment deux ou trois bonzes fainéants. Lorsqu'un bateau passe, ils tendent dans sa direction au bout d'une longue baguette, une sorte de bourse destinée à recevoir les offrandes des dévots. Il est rare qu'un bateau continue sa route sans qu'il n'en tombe quelques pièces de monnaie de cuivre dans la bourse sacrée, offrandes bien venues que les quêteurs ne manquent pas de saluer de quelques coups frappés sur le gong. Pour ma part, je déposai, en guise de don chrétien, dans chacune des bourses qui s'allongèrent

ainsi vers nous, quelques traités chinois sur le crime d'adorer des idoles. Ces petits livres sont en général bien reçus; à notre départ, les habitants du faubourg en avaient demandé avec empressement; ils avaient même suivi le bateau quelques instants encore après que j'eus cessé d'en distribuer et un homme était tombé en se précipitant pour en avoir un.

« Nous mîmes pied à terre près d'un petit village, situé à l'extrémité du canal et de là nous nous acheminâmes à travers les coteaux vers le monastère de Teen-Tung. Le soir, je m'y trouvai installé dans deux pièces de l'une des ailes de l'édifice. Mon bagage fut déposé dans celle qui devait me servir de chambre à coucher; l'autre, qui était celle d'entrée, fut réservée à mon domestique. Il y avait dans celle-ci une grande idole, qui nous valut dès le soir même, la visite de quelques adorateurs. L'un des premiers, fut un prêtre qui, après avoir allumé quelques petits bâtons d'encens, les présenta à l'idole et se prosterna devant elle en frappant trois fois la terre de son front. Durant la nuit, mon sommeil avait été fréquemment interrompu par le bruit des cloches et des gongs. Ces veilles et ces pratiques des moines bouddhistes sont une partie importante de leur vie religieuse. Elles n'ont assurément rien d'agréable pour le visiteur qui reçoit d'eux l'hospitalité; mais elles me firent au moins ce bien, que je sentis s'accroître en moi ma reconnaissance envers cette grâce divine à laquelle je devais une foi si supérieure à celle des païens qui m'entouraient.

« De très bonne heure, le lendemain, j'entendis dans la pièce d'entrée, d'abord des sons confus, puis bientôt de lamentables gémissements. C'était un prêtre qui les poussait après avoir rallumé les bâtons d'encens et en se prosternant devant la hideuse idole dont j'ai parlé. J'essayai de faire comprendre à ce malheureux la folie de ces pratiques; il me regarda d'un air stupide et me demanda s'il n'y avait pas des prêtres bouddhistes dans mon pays et quelle espèce d'idoles nous adorions.

Je lui donnai un traité, mais il me le rendit, en m'avouant qu'il n'était pas capable de le lire.

« Dans l'après-midi je passai à travers plusieurs petits temples, dans chacun desquels je vis quelques prêtres occupés à s'acquitter de leurs vaines pratiques. Enfin j'arrivai dans le principal. Une trentaine de prêtres y célébraient le service du soir. Au centre se tenait l'abbé ou supérieur, à quelques pas d'une idole colossale vers laquelle ses regards étaient tournés. Les autres étaient rangés en ligne de chaque côté de l'édifice. A un son de cloche ils commencèrent un chant, qui, très lent d'abord, suivit bientôt le mouvement de plus en plus précipité d'une sorte d'accompagnement joué ou plutôt battu sur une espèce de tambour formé d'une pièce de bois creusée. C'était tantôt un chant, tantôt des prières ou formules répétées, mais sans qu'aucun des exécutants parût y attacher le moindre sens. Quelques-uns de ces prêtres, tout en suivant cet exercice, se mirent à tendre furtivement la main vers moi en me faisant signe de leur donner un des livres que je tenais sous mon bras. Enfin, à un signal donné, tous se jetèrent la face contre terre et restèrent ainsi quelques minutes en adoration devant l'idole. Jusqu'à ce moment j'avais hésité à m'avancer dans l'enceinte, mais à la vue de cet acte si grossier, tout mon courage me revint, je passai hardiment entre les deux rangs de ces hommes, et tandis qu'ils frappaient le sol de leur tête, je déposai devant chacun d'eux, un de mes petits livres : c'était un traité contre la folie et le crime de l'idolâtrie, composé par un chinois converti, notre frère Leang Afa.

« Le soir, je visitai un autre temple situé en dehors du monastère. J'y trouvai deux prêtres qui semblaient prendre un singulier plaisir à montrer à un certain nombre d'adorateurs les horribles petites idoles que renfermait la plus grande salle de l'édifice. Je me mis, en présence de tout ce monde, à faire ressortir la folie qu'il y avait à adorer comme dieux ces insensibles morceaux de bois, et en les appelant de ce nom, je

touchai machinalement une des idoles du bout d'un parasol que j'avais à la main. La divinité, vermoulue ou mal assurée ne résista pas à cette attaque involontaire, elle chancela sur sa base et tomba au grand divertissement des spectatateurs qui éclatèrent en rires bruyants. Enhardi par cet accueil, je m'écriai que les autres ne sauraient pas mieux se défendre et les frappant toutes légèrement je les fis toutes en effet tomber les unes après les autres. Les rires redoublèrent, surtout quand les prêtres déconcertés essayèrent, mais sans grand succès, de rajuster et de remettre sur son séant, l'un de ces pauvres dieux que sa chûte avait considérablement endommagé. Cependant, je craignis de mettre la bonne humeur de ces gens à une épreuve trop rude, et prenant un ton plus grave, je leur parlai de cette jalousie de Dieu qui ne peut souffrir que la gloire qui lui revient soit transportée à la créature, et que son nom soit ainsi couvert d'opprobre. Quelques uns tentèrent de me répondre, mais la seule raison intelligible qu'ils opposèrent à mes arguments fut que la coutume chinoise était d'adorer des idoles et que leurs ancêtres l'avaient toujours fait. »

Baptême d'un jeune Mahométan.

Pour se donner à Christ et le suivre, il faut être décidé à tout abandonner. Cela est vrai dans nos pays, quand il s'agit pour une âme de passer d'une vie légère et mondaine à une vie sérieusement chrétienne ; cela est vrai dans les pays encore païens, quand il s'agit de quitter le service des faux dieux pour se consacrer à celui du Dieu de l'Evangile. Il y a là comme ici, des luttes à soutenir, des sacrifices quelquefois bien douloureux à s'imposer. L'histoire des missions nous en a souvent dépeint de pareils ; en voici un nouvel exemple. C'est le sacrifice fait par un jeune mahométan de tout ce qu'il

y a de plus légitime et de plus sacré parmi les affections humaines. Jamais peut-être le triomphe de la foi n'est plus éclatant que lorsqu'il se remporte à un tel prix.

Vizir Bey est un jeune homme de vingt-deux ans, appartenant à une famille respectable, et dont le père occupe une position très honorable à Bombay. Il a été élevé à l'école missionnaire de Puna, et y remplit aujourd'hui les fonctions d'instituteur. Ses talents sont remarquables, et son instruction aussi solide que variée. Lorsqu'il eut compris l'Evangile, et se fut déterminé à l'embrasser, il écrivit à son père pour lui faire part de ses intentions et lui annoncer que son baptême aurait lieu le dimanche suivant. — Laissons le missionnaire M. Mitchell, de l'Eglise libre d'Ecosse, raconter les conséquences de cette démarche. La lettre de ce frère remonte au mois de septembre 1846.

« Dès que le bruit de cet événement se fut répandu dans le public, il produisit une sensation extraordinaire parmi les Musulmans. Tous les parents de Vizir Bey l'assaillirent de représentations et de menaces. L'un d'eux déclara que, quelles qu'en pussent être les conséquences, il le tuerait de sa propre main, s'il persistait à faire profession de christianisme. Un autre, homme fort instruit et considéré, lui dit à lui-même que si ce n'était la présence du gouvernement anglais, il serait le premier à demander sa tête. Ces menaces n'ébranlèrent pas la résolution de Vizir Bey, mais elles le troublèrent. Le soir, il se rendit chez un de nos frères chrétiens, lui raconta ce qui se passait, lut la Bible, pria avec lui, et ne sortit de là que lorsque son esprit eut retrouvé quelque calme. Le lendemain matin, il devait assister à notre culte, qui se tient à onze heures; mais ses coreligionnaires arrivèrent en foule chez lui, et ce ne fut qu'à une heure de l'après-midi qu'il parvint à leur échapper. L'un d'eux le suivit même jusqu'à notre maison, et fut bientôt suivi d'une multitude de gens appartenant à la classe la plus infime des mahométans

de la ville. Le premier de ces hommes entra avec Vizir Bey dans mon cabinet, et nous étions à discuter, quand un de ceux qui étaient restés en dehors s'approcha de la croisée, et cria au jeune homme de sortir immédiatement, attendu que son père venait d'arriver à Puna et demandait à le voir. Nous crûmes que c'était une ruse, et Vizir Bey répondit que si son père était arrivé, il n'avait qu'à entrer. Mais notre erreur ne dura pas longtemps. Le père n'avait en effet pas plus tôt reçu la lettre de son fils, qu'il était accouru de Bombay, et au bout de quelques instants, nous le vîmes entrer dans mon cabinet, accompagné de plusieurs Musulmans respectables. Ses premières paroles furent un ordre à son fils de quitter sur le champ notre maison et de se rendre chez lui où il avait à l'entretenir d'affaires très importantes. Vizir Bey lui répondit que cela était impossible, puisque ce soir même il devait recevoir le baptême, que d'ailleurs c'était un dimanche, jour de repos, et que le lendemain il serait entièrement à sa disposition. Là dessus, le père s'emporta, dit que l'affaire qu'il avait à traiter avec lui ne pouvait se renvoyer, que le soir même il serait obligé de repartir pour Bombay; puis, passant tour à tour des accents de la colère à ceux de la tendresse, il reprocha à son fils de manquer d'affection, d'oublier ce qu'un fils unique et bien aimé devait à son père, de méconnaître tout le bien qu'il lui avait fait et voulait lui faire encore. Vizir Bey, touché de ce langage, finit par consentir à aller avec son père, mais à condition que je l'accompagnerais et le ramènerais avant l'heure fixée pour la cérémonie.

« Quand nous fûmes arrivés à la maison du père, ils y entrèrent tous, en me laissant à la porte. Resté ainsi en dehors, je ne pus entendre la conversation qui eut lieu, mais, au ton élevé des interlocuteurs, je compris qu'il s'était engagé entre eux une chaleureuse discussion. A cinq heures, je pris le parti d'entrer, et trouvai le pauvre Vizir Bey assis au milieu d'un cercle nombreux de Musulmans, tenant son Nou-

veau-Testament indou sur ses genoux, et rendant, avec autant de courage que de netteté, témoignage de sa foi. Je lui demandai s'il était prêt à revenir avec moi, attendu que l'heure du service approchait. — « Oui, me répondit-il, je suis tout prêt, » et il se leva pour sortir. Mais aussitôt tous les assistants se mirent à le presser de rester jusqu'au lendemain, lui promettant que s'il parvenait à leur montrer que ses raisons d'embrasser l'Evangile étaient bonnes, ils ne mettraient plus d'opposition à son baptême. Puis, voyant que cette promesse touchait peu notre jeune frère, ils se serrèrent autour de lui, le firent rasseoir de force, et m'ordonnèrent avec emportement de me retirer. Je leur répondis que leur manière d'agir était inconvenante, et que je ne m'éloignerais que si Vizir Bey m'annonçait lui-même son intention de rester. Le jeune homme essaya encore de se lever; mais, les voyant bien déterminés à s'opposer à son départ, il me dit que puisqu'il le fallait, et que son père le lui demandait d'ailleurs comme une faveur, il demeurerait avec lui jusqu'au lendemain. Je n'avais dès lors plus rien à dire, et prévoyant que je serais obligé de recourir à la police pour faire lever cette espèce de sequestre sur notre jeune frère, je me retirai, en annonçant que je reviendrais le voir.

« Le lundi matin, j'y retournai en effet, et pus avoir avec lui une conversation de quelques instants; mais il ne fut pas question de son retour; nous convînmes seulement que je reviendrais le mercredi suivant, et qu'il me communiquerait alors le parti auquel il se serait définitivement arrêté.

« Mais ce jour-là les choses avaient pris une tournure plus fâcheuse encore. Quand j'arrivai, la maison était fermée, et je ne pus parler qu'au père et à l'oncle de Vizir Bey, qui me déclarèrent que je ne verrais pas celui que je venais chercher, que j'eusse à m'en aller au plus vîte, et qu'ils tueraient plutôt le jeune homme que de souffrir qu'il devînt chrétien; d'ail-

leurs, ajoutèrent-ils, son esprit est maintenant complètement bouleversé, et il est incapable de s'occuper d'affaires.

« Cette réponse m'effraya sur le sort de Vizir Bey. Evidemment, il se tramait quelque chose contre lui, et, pour mettre ma responsabilité à couvert, je me crus obligé d'aller prévenir de ce qui se passait le capitaine Liddel, l'un des magistrats de la cité. Cet officier reçut ma déposition, et me dit qu'il allait donner des ordres pour faire paraître devant lui le jeune homme et son père. Deux heures après, je fus averti qu'ils étaient dans le cabinet du juge, avec un certain nombre des Musulmans les plus distingués de la ville, et que ma présence y était requise. Prenant avec moi mon collègue, M. Stevenson, je me hâtai de me rendre à cette invitation. Lorsque nous fûmes arrivés, M. Liddel demanda à Vizir Bey, en présence de tous, s'il avait été retenu contre sa volonté. « Oui, répondit-il, surtout dimanche; » puis il ajouta que les jours suivants, on ne s'était porté contre lui à aucune violence, mais que le matin même on l'avait enfermé pour l'empêcher de communiquer avec moi; mais que *sa volonté spontanée et bien arrêtée était de recevoir le baptême et de faire profession de christianisme.*

« A cette déclaration, faite d'une voix ferme, tous les Musulmans semblèrent comme frappés d'un coup de foudre. Ils reculèrent instinctivement loin du jeune homme, se mirent, les uns, à pousser des cris lamentables, les autres, à l'accabler de malédictions, tous à exprimer par leurs gestes comme par leurs paroles, l'horreur et le dégoût. Vizir Bey essaya de leur parler, mais ils ne voulurent rien entendre, et sortirent bientôt tous ensemble en continuant leurs cris. Vizir Bey était visiblement ému; mais il ne parut pas hésiter un seul instant. Au moment où son père, qu'il aime tendrement, se retira, il le suivit d'un regard où se peignait l'inexprimable angoisse de son cœur en ce moment solennel; mais, revenu bientôt à lui, il

signa résolument le procès-verbal du magistrat; celui-ci lui annonça que d'après sa déclaration, il était libre d'aller où il voudrait, et nous sortîmes tous ensemble.

« Rentrés dans notre demeure, où se réunirent bientôt quelques amis chrétiens, notre premier besoin fut de rendre grâces à Dieu pour la protection qu'il venait de nous accorder, et d'implorer de nouveau sa bénédiction sur notre jeune frère. Quant à lui, il semblait soulagé d'un poids énorme, et il nous supplia de procéder le plus tôt possible à son admission dans l'Eglise, afin de prévenir toute nouvelle démonstration hostile de la part de ses anciens coreligionnaires. Ce parti nous parut le plus sage, et la cérémonie, à laquelle le néophyte était préparé depuis longtemps, fut fixée au lendemain matin. Cette fois, rien ne vint y mettre obstacle, et elle eut lieu devant une assemblée nombreuse, au sein de laquelle Vizir Bey rendit compte de sa foi d'une manière très satisfaisante, et qui édifia profondément nos âmes.

« Dans la soirée, nous fûmes étonnés de voir arriver chez nous le père du nouveau baptisé, accompagné d'un autre Musulman. Cette visite nous donna d'abord quelque inquiétude; mais, soit tendresse, soit effet de cette croyance à la fatalité, qui fait accepter aux disciples de Mahomet ce qui est accompli, les dispositions de cet homme étaient complètement changées. Il paraissait encore profondement ému, mais il nous parla avec la plus grande modération. Il était juste, dit-il, que chacun agît d'après ses convictions, et puisque le baptême de son fils avait eu lieu, il voulait oublier et pardonner tout le chagrin que sa résolution lui avait causé. Du reste, Vizir Bey était toujours son fils; il ne cesserait pas de le regarder comme tel et d'avoir en lui autant de confiance que par le passé. Et pour preuve de la sincérité de cette réconciliation, il avait fait rapporter les vêtements et les effets que son fils avait laissés chez lui, et même une montre et une chaîne de prix dont il lui avait fait présent quelque temps auparavant. Ce re-

tour combla de bonheur Vizir Bey, qui prit affectueusement congé de son père, obligé de repartir le soir même pour Bombay. »

On a tout lieu d'espérer que ce nouveau serviteur de Christ sera, en raison de ses talents, de ses connaissances et de la vivacité de sa foi, un instrument béni pour la conversion de plusieurs de ses compatriotes et anciens coreligionnaires. Que les chrétiens ne l'oublient pas dans leurs prières !

Trois jeunes Chinois.

Trois jeunes chinois, amenés en Ecosse, il y a deux ans, par le docteur Legge, viennent de repartir pour leur pays, après avoir été solennellement reçus dans l'Eglise de Christ par le baptême dans la ville de Huntly. L'éducation intellectuelle et religieuse de ces jeunes gens avait été commencée dans une des écoles missionnaires en Chine, et s'est terminée en Ecosse. Ils en ont profité de manière à réjouir singulièrement leurs amis. Ce sont des hommes intelligents, pieux et dévoués qui vont, on a tout lieu de l'espérer, devenir des ouvriers précieux dans l'immense champ de travail que Dieu ouvre parmi leurs compatriotes au zèle de ses serviteurs.

Voici la lettre que l'un deux écrivait quelque temps avant son baptême, au pasteur chez lequel ils avaient été placés tous les trois, et qui se trouvait alors momentanément absent.

« Mon cher Monsieur, je sens qu'il est de mon devoir de vous prévenir de ce qui a, depuis quelque temps, occupé mon esprit.

« Une nuit, comme je pensais à mes parents éloignés et à mon pays natal, il me vint à l'idée que j'aurais bien pu être encore plongé dans l'ignorance et dans les ténèbres sans rien connaître de l'amour de ce Jésus qui a donné sa vie et versé son sang pour que de pauvres pécheurs, comme moi, pussent

hériter de la vie éternelle. Oh ! que je me sentis alors joyeux de ce que, quoique né dans un pays de superstitions, il avait plu à Dieu de me faire recevoir une éducation chrétienne. En vérité le Seigneur a été bon de m'avoir épargné jusqu'ici, quand j'aurais pu être retranché dans mon pays et avant d'avoir entendu la bonne nouvelle du salut. Oh ! que je suis reconnaissant envers ces amis qui ont mis tant de sollicitude à avancer mes intérêts spirituels et en particulier envers vous qui avez consacré une si grande portion de votre temps précieux à m'enseigner les choses qui appartiennent à ma paix.

« Ayant reçu tant de grâces, je pense qu'il est nécessaire que je sois baptisé, afin que je puisse faire une profession ouverte de christianisme et devenir membre de l'Eglise de Christ dans ce monde, non pour être chrétien aux yeux des hommes mondains, mais pour que je le sois réellement et en toute vérité devant le Seigneur. Je prie aussi de tout mon cœur pour que le Seigneur me rende capable de faire connaître la joyeuse nouvelle du salut à mes compatriotes ignorants, afin qu'eux aussi puissent hériter de cette couronne immortelle, promise à tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ.

« Souvent je crains de n'être pas propre à distribuer avec efficace la parole du Seigneur ; mais pourquoi aurais-je peur ? Christ n'a-t-il pas dit : *Ma grâce te suffit*, et n'a-t-il pas fait beaucoup d'autres promesses qui fortifient ma faiblesse ?

« J'espère que je pourrai vous revoir encore avant notre baptême. Puisse le Seigneur nous faire sentir sa miséricordieuse présence pendant cettte solennelle cérémonie ! »

Votre humble et affectionné ami.

LEE KIM-LIN.

Les compagnons de Lee Kim-lin s'appellent A-sou et Hoot-Kiem. Ces noms reparaîtront peut-être au milieu des récits missionnaires qui nous viendront de Chine. Puisse la bénédiction d'en haut les rendre glorieux dans l'histoire évangélique de ce pays !

NOUVELLES RÉCENTES.

Nouvelles de Taïti.

Comme on pouvait s'y attendre, les événements politiques dont Taïti a été le théâtre, ont exercé sur l'état religieux de cette île une influence fâcheuse. Il parait cependant, que, grâce à Dieu, les efforts des missionnaires pour y réorganiser les stations, n'ont pas été entièrement stériles. On ne lira pas sans intérêt les détails suivants donnés par l'un d'eux sur chacune de ces stations. Ils sont extraits d'une lettre écrite dans le courant du mois de juin dernier.

Presque sur tous les points il y a deux partis, dont l'un se compose des natifs qui dès le commencement se sont ralliés aux Français, l'autre de ceux qui n'ont quitté le camp de refuge que lorsque la force des choses les y a contraints.

Presque tous les anciens gouverneurs indigènes ont été remplacés par de jeunes chefs qui n'ont jamais fait profession de Christianisme. Cela a jeté un grand découragement parmi le peuple. La plupart des anciens chefs étaient des membres éprouvés de l'Eglise, tandis que les nouveaux passent pour être prêts à devenir tout ce qu'il plaira au Gouverneur français de les voir en matière de religion. Mais *l'Eternel règne;* que la terre se réjouisse. Nous vivons en espérant de meilleurs jours pour Taïti.

Pointe de Vénus. Chaque fois que j'ai visité cette station, je l'ai trouvée dans un état peu réjouissant. C'est un poste militaire occupé par un fort détachement de troupes françaises. Le jeune chef de ce district a été emmené en France, avec cinq ou six autres jeunes gens, par le gouverneur Bruat.

La chapelle existe encore, mais elle n'est tout au plus fréquentée que par un tiers de la population; le reste s'assemble de préférence en divers lieux, sous des arbres, ou sous tel autre abri propice. Jusqu'à présent nous ne sommes pas parvenus à réorganiser cette Eglise; mais nous continuons à la visiter et avons l'espoir d'un meilleur et prochain succès.

Papaoa. Beaucoup d'agitation règne encore dans cette station. Des réunions de prières s'y tiennent pourtant en plusieurs endroits, et, lorsque nous arrivons, on se rassemble sous les arbres, sur l'emplacement même de l'ancienne chapelle, qui a été détruite durant la guerre. Là comme à la pointe de Vénus, nous n'avons plus de maison de missions, celles que nous possédions ayant aussi été détruites.

Papeïti. L'Eglise de cette Station s'est maintenue presque sans interruption durant les troubles. Mais, quoique ce soit la Station centrale, les réunions de culte y sont peu nombreuses. La plupart de ceux qui s'y rendent de différents points de l'île, y sont attirés par des motifs plutôt mondains que religieux.

Bunaania. A la première attaque que les Français dirigèrent contre les camps, ils exercèrent de grands ravages dans cette contrée. Tous les arbres à pain et les cocotiers furent détruits, afin d'empêcher les Taïtiens de concentrer leurs forces sur ce point. Aujourd'hui c'est un poste militaire, d'où la plupart des indigènes se sont éloignés. Cependant il s'y réunit encore le dimanche matin une congrégation assez nombreuse. Nous avons réussi à y construire une nouvelle chapelle, l'ancienne ayant été brûlée durant la guerre. Nous en avons une autre à une demi-lieue de là, à Aturi, où il se tient aussi des réunions de prières. Cinq personnes ont été ajoutées à l'Eglise depuis que les habitants ont quitté leurs retraites pour revenir s'établir sur les bords de la mer.

Papara. Quoiqu'un grand nombre de ceux qui s'étaient retirés dans les camps, appartinssent à cette station, bien peu

y sont revenus depuis la paix. Nous espérons reconstituer en une nouvelle Eglise ceux de l'ancienne qui sont restés fermes dans la foi et dans la profession de l'Evangile. A Papeuriri, station occupée autrefois par le missionnaire Joseph, il y a encore une école nombreuse et une congrégation importante, quoiqu'elle ait, elle aussi, perdu beaucoup de ses membres. L'ancien chef, Fareahu homme respectable et diacre de l'Eglise, a été éloigné et remplacé par un jeune homme peu considéré des indigènes. Fareahu habite maintenant à Atimaono, et y a construit une petite chapelle où nous prêchons ordinairement en nous rendant de Papeuriri à Papara.

En somme, Taïti ressemble maintenant à une mer agitée. Mais c'est le Seigneur qui est au gouvernail, et nous avons en lui cette confiance que toutes choses tourneront à l'avancement de sa gloire et au bien de son peuple.

Les jeunes Taïtiens dont il est parlé dans la correspondance qu'on vient de lire, sont en effet à Paris, depuis la fin de l'année dernière. Ils ont été placés par le gouvernement dans deux établissements différents. D'eux d'entr'eux sont destinés par leurs parents à devenir missionnaires. L'auteur de ces lignes les voit quelquefois et leur prêche l'Evangile tous les Dimanches. Ils sont très-assidus au culte. Déjà ils commencent à comprendre et à parler la langue française. Espérons qu'avec la grâce de Dieu, ils retourneront dans leur patrie, enrichis des bénédictions de l'Evangile pour eux et leurs compatriotes.

Il n'y a plus de missionnaires catholiques à Taïti. Leur œuvre y est demeurée complètement stérile. Un seul prêtre est resté pour le service des autorités et de la garnison.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

FRANCE.

VINGT-QUATRIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

C'est le 11 mai, à midi, que la Société des Missions évangéliques de Paris s'est réunie, pour la vingt-quatrième fois, en assemblée générale. On savait que la Société se trouvait dans un embarras financier grave, et l'on s'attendait généralement à ce que cette réunion aurait un caractère solennel et animé. Cette attente a été surpassée. Il suffirait, pour le faire pressentir, de dire que dix-sept orateurs ont pris successivement la parole, non compris le président et les deux rapporteurs, ce qui élève à vingt le nombre des personnes qui se sont fait entendre dans cette fête religieuse. Et pourtant, telle a été l'animation et la variété de ces discours, telles ont été les émotions de l'assemblée, s'associant, soit aux communications qui lui étaient faites, soit aux impressions de ceux qui lui parlaient, que personne n'a songé à trouver longue une séance de près de quatre heures, et qui, sans fatigue pour personne, aurait pu se prolonger encore. Ajoutons que les pasteurs, les uns après les autres, ont tous insisté sur la nécessité de soutenir la Société, et non seulement de lui aider à se relever de son état de gêne actuelle, mais encore de la pousser énergiquement en avant dans la voie où elle marche

depuis vingt-quatre ans. L'impression générale que chacun a dû emporter de cette séance, c'est que l'œuvre de la Société des Missions est aimée, qu'elle peut compter sur les plus profondes sympathies, et que, quoique sa position présente soit grave, elle n'a pas lieu de perdre courage. A cet égard, les déclarations les plus franches, les protestations les plus chaleureuses ont été faites, et les engagements les plus sérieux ont été pris. Il est résulté du concours de ces volontés électrisées que, séance tenante et sur le bureau même de la présidence, 5,525 francs ont été déposés ou souscrits, et que depuis ce moment les dons continuent d'arriver. L'on apportait, l'on apporte encore des bijoux de toutes sortes, et, dans cet empressement, les domestiques, les ouvriers, n'ont pas pris la moindre part. C'est pour transmettre à nos amis des départements et de l'étranger, avec les douces émotions de cette séance, l'impulsion nouvelle que nous avons reçue nous-mêmes en faveur d'une œuvre toute chrétienne et si digne d'être efficacement appuyée, que nous allons chercher à leur rendre un compte sommaire des discours des orateurs.

La prière d'ouverture fut prononcée par M. le pasteur Scholl, arrivé le matin même de Lausanne, où la liberté d'exercer son ministère vient de lui être ravie par un jugement que nous nous abstenons de qualifier.

Après lui, M. le président a déploré, dans un discours concis, la situation de la Société, et a engagé sérieusement ses véritables amis à lui venir en aide, s'en référant d'ailleurs au Rapport du Comité, dont il a invité M. le pasteur GrandPierre à donner lecture à l'Assemblée.

Le Rapporteur a posé dès le début cette question : Comment se fait-il qu'une Société si bénie jusqu'ici dans ses travaux, se soit tout-à-coup vue entravée dans sa marche? Serait-ce que les ouvriers lui ont manqué? Non ; car il ne s'est pas moins présenté de huit candidats à la maison des Missions, et la maison des Missions elle-même a compté cette année tout

autant d'élèves que les précédentes, puisqu'elle en a eu huit, dont cinq avaient fini ou presque fini leur préparation et étaient prêts à partir pour la Mission, et qu'il a fallu les rendre à leurs familles, faute de ressources pour les envoyer en mission ou même pour les entretenir à Paris. Serait-ce que la sympathie des amis de la Société a fait défaut à celle-ci? Pas davantage. Car au contraire, cette sympathie n'a jamais été plus vive et plus prononcée, ainsi que le prouve la volumineuse correspondance des départements et de l'étranger. Serait-ce que cette sympathie, qui est réelle, ne s'est pas traduite par des faits? On ne saurait le dire, car malgré les difficultés de la situation, les recettes de la Société n'ont pas été inférieures à celles de l'année précédente. Serait-ce que la Mission française du Sud de l'Afrique est moins prospère? Elle ne l'a jamais été davantage, témoin ces quatre stations nouvelles, qui sont aujourd'hui en projet ou en fondation, et les rapports réjouissants qui sont parvenus de plusieurs stations déjà fondées. A Béthesda, par exemple, quatre néophytes ont été baptisés à la dernière fête de Pâques; à Wagenmakers-valley, deux le 20 juin 1847; à Mékuatling, douze quelques mois plus tôt; à Morija, trente-trois à Noël 1847, et à Thaba-Bossiou, cinquante-trois. Si donc ni le défaut d'ouvriers, ni le manque de sympathie, ni le refus de concours de la part des amis de l'œuvre, ni la situation de la Mission ne sont pour rien dans la gêne actuelle de la Société, quelle en est à proprement parler la cause? Ici nous laissons la parole au rapporteur.

« Grâce à Dieu, continue-t-il, les causes de l'embarras dont nous souffrons, se trouvent non dans le sein, mais en dehors de la Société des Missions. »

« La première, la plus ancienne et peut-être la plus considérable, est la multiplication des œuvres religieuses parmi nous. Si l'on y regardait de près, l'on s'assurerait que les sociétés, les associations, les institutions, les entreprises collectives et

les entreprises privées ont triplé, quatruplé, depuis un certain nombre d'années, sans que pour cela le personnel et les ressources des soutiens de ces fondations charitables se soient accrus en proportion. Celui qui contribuait, il y a dix ou quinze ans, à trois ou quatre Sociétés, est appelé aujourd'hui à en soutenir dix ou douze.

« Non seulement les Sociétés se sont multipliées, mais plusieurs d'entre elles ont étendu la sphère de leurs travaux et augmenté leurs dépenses, dans une proportion très-sensible, qui se mesurait, non sur les ressources dont on pouvait disposer, mais sur les besoins qui se manifestaient et qui étaient pressants; d'où il est résulté que le nombre des amis des œuvres chrétiennes ne suivant pas une marche ascendante égale à celle de ces œuvres elles-mêmes, un moment a dû nécessairement arriver où, toutes plus ou moins, elles ont dû se trouver entravées dans leurs opérations.

« Ajoutez à ces raisons, Messieurs, la cherté des vivres, par suite de la diminution excessive des récoltes, pendant les années 1845 et 1846, la misère qui en a été la conséquence à Paris et dans toute la France, les souffrances qu'il a fallu alléger, l'épuisement des fortunes, les limites sévères que beaucoup de personnes ont dû fixer au budget de leurs dépenses. Telle était la situation, il y a deux ou trois mois, quand les événements de février sont survenus et nous ont trouvés luttant contre des difficultés déjà sérieuses et qui à elles seules auraient suffi pour nous inspirer de vives sollicitudes. Nous n'avons pas besoin de vous dire, Messieurs, combien ces événements ont compliqué nos embarras, et dans quelles préoccupations graves ils nous ont jetés. Mais votre Comité, Messieurs, n'avait pas attendu la révolution pour sentir qu'il lui fallait et diminuer ses charges et chercher les moyens d'accroître ses recettes. Le 7 octobre 1847, il vous adressait un appel pressant pour vous exposer l'état financier de la Société, et vous demander les moyens de combler un déficit

de 40,000 francs, qui, d'un jour à l'autre, pouvait s'accroître de 18,000 francs, pour payements de traites que l'on attendait d'Afrique. Le 15 décembre suivant, la situation ne s'étant pas sensiblement améliorée, parce que dans cet intervalle de nouveaux engagements avaient épuisé, ou à peu près, les fonds qui étaient rentrés en réponse à l'appel du mois d'octobre, il prenait la résolution d'écrire immédiatement en Afrique pour engager les Missionnaires, 1° à suspendre la fondation des stations nouvelles projetées; 2° à ne plus construire pour le moment d'églises, d'écoles et de presbytères; 3° à ne plus entreprendre, jusqu'à nouvel avis, de voyages dispendieux aux frais de la Société. Il décidait en outre de ne plus envoyer de Missionnaires en Afrique et de ne plus recevoir d'élèves dans la maison des Missions jusqu'à ce que l'état de la caisse de la Société le lui permettant, il aurait jugé convenable de revenir sur cet arrêté. Enfin, Messieurs, le 21 février, la veille de la révolution, qui commença dès le lendemain, il prenait la grave mesure qui vous a été communiquée par la circulaire du 15 mars, de suspendre, le plus tôt possible, la maison des Missions. Les conséquences immédiates de cette mesure ont été le renvoi dans leurs familles de sept des élèves dont nous vous avons parlé plus haut (1); la suppression du poste de sous-directeur, dont les fonctions ont été cette année remplies pendant six mois par M. Besson, ministre du saint Evangile, à la satisfaction du Comité; et enfin, la cessation du loyer et de l'entretien du ménage de la maison des Missions aux frais de la Société. Il ne vous reste plus maintenant, Messsieurs, à pourvoir qu'aux dépenses de vos stations et au traitement de vos Missionnaires du sud de l'Afrique, dont le budget annuel est évalué à 75,000 francs environ, à quoi il faut ajouter 6 à 7,000 francs pour frais

---

(1) Dans le courant de l'été dernier, le Comité avait dû cesser ses rapports avec le huitième.

d'administration de la Société en Europe. Total du budget actuel de la Société des Missions évangéliques de Paris : 80 à 82,000 francs.

« C'est à vous maintenant, Messieurs, à décider si vous voulez continuer à soutenir cette œuvre. Votre résolution ne se fera pas attendre; elle sera prompte, elle sera affirmative, si vous refléchissez d'abord que des crises de la nature de celle que vous traversez, ne sont point particulières à votre Société; elles sont l'épreuve plus ou moins commune de toutes les Sociétés de Missions. Dans son dernier rapport annuel, le Conseil américain pour les Missions étrangères prévoyait un déficit de 300,000 francs pour la fin de l'exercice qui se termine au mois de juillet prochain. La Société des Missions de Londres accusait, il y a peu de semaines, un déficit de 320,000 francs ; celle du Rhin avait une dette qui s'élevait, il n'y a pas longtemps encore, à 20,000 thalers ou 80,000 fr.; et, si nous sommes bien informés, la Société des Missions de Bâle, toujours si sage dans son administration et si énergiquement soutenue par ses amis, luttait elle-même contre un embarras financier; et pourtant aucune de ces Sociétés ne songeait, à cause de ces difficultés mêmes, à suspendre ou à liquider; mais toutes, au contraire, avisaient aux moyens de rétablir l'équilibre entre leurs recettes et leurs dépenses; et aujourd'hui, si nous sommes bien informés, il n'en est pas une qui ne soit sortie de l'état de gêne où elle se trouvait.

« Mais surtout, Messieurs, votre décision ne pourra pas être douteuse, si vous pesez devant Dieu les questions suivantes auxquelles, nous n'en doutons pas, vous ferez la réponse que vingt-cinq années d'une coopération active, dévouée et persévérante et pleine de sympathie nous donnent le droit d'attendre de vous.

« Des Églises chrétiennes, vivantes, peuvent-elles se passer d'une Société de Missions ? L'œuvre des Missions n'est-elle pas l'accompagnement nécessaire et le couronnement de la foi et

de la charité ? Y a-t-il au monde une Église fidèle qui n'ait pas sa Mission et ses Missionnaires ?

« Abandonneriez-vous une œuvre, l'une des premières que vos Eglises ont fondées depuis leur réveil, que le Seigneur a si richement bénie et dans la personne de ses ouvriers et dans l'œuvre de leurs mains, et qui a si puissamment contribué, depuis un quart de siècle, à la renaissance et à l'accroissement de la vie religieuse parmi nous ?

« Voudriez-vous, Messieurs, délaisser ces vingt Missionnaires français, vos frères et vos compatriotes, qui, pour l'amour du Seigneur, ont sacrifié leurs familles et leur patrie, et auxquels vous avez dit, lorsque vous avez pris congé d'eux : « Allez, chers frères, soyez sans soucis ; appliquez-vous tout « entiers à l'œuvre à laquelle le Seigneur vous appelle ; nous « nous chargeons du soin de pourvoir à vos besoins et à ceux « de vos familles. »

Pourriez-vous enfin, Messieurs, oublier ces nouveaux frères d'entre les Gentils, ces heureux, ces intéressants chrétiens Béchuanas que vous avez contribué à amener à la connaissance du salut, et consentiriez-vous à remettre à d'autres la continuation d'une œuvre que vous auriez eu le courage d'entreprendre, mais non la persévérance d'amener à bonne fin ? Dans l'appel si touchant qu'il nous a dernièrement adressé, le missionnaire Casalis résumait, dans les termes suivants, la belle œuvre de votre Société au sud de l'Afrique : « Une nation « entière arrachée aux horreurs de la guerre et du cani- « balisme, des milliers de vies sauvées, plusieurs centaines « d'âmes converties, les noms adorables de Dieu et du Ré- « dempteur et les préceptes de l'Evangile presque universel- « lement connus chez des peuplades barbares, qui, il n'y a « pas plus de vingt ans, gisaient dans les ténèbres de la mort. « Et il ajoutait : quels fruits ! quels triomphes ! Disciples de « Jésus, qui prélevez sur votre indigence les fonds nécessaires « à notre œuvre, c'est à vous que ces résultats sont dus. Vous

« avez compris quel est le prix d'une âme. Loin de nous la « pensée qu'aucun de vous ait regretté la pite mise dans des « temps plus prospères au temple des païens ; elle a porté de « trop beaux intérêts.... Le juste, nous est-il dit, vivra de la « foi. Oui, de la foi et de la foi seule ; de la foi dans la pau- « vreté ; de la foi dans les revers ; de la foi même au milieu « des scandales et du refroidissement de plusieurs ; de cette « foi qui fit pousser à Job ce cri sublime : Quand même Dieu « me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui. » Ces lignes, tracées à Thaba-Bossiou, au mois d'août de l'année dernière, ne dirait-on pas qu'elles ont été écrites pour les circonstances actuelles ?

« Eh bien, Messieurs, les quatre séries de questions que nous avons pris la liberté de vous adresser, et l'appel de l'un de vos Missionnaires que nous y avons ajouté, nous les posons sur vos cœurs, nous les plaçons sur vos consciences. Puissiez-vous y répondre, comme devant Dieu, et votre réponse, quelle qu'elle soit, nous apprendra si nous pouvons poursuivre l'œuvre de vingt-cinq années de labeurs et de sacrifices d'une part, de bénédictions croissantes et de joies pures de l'autre, ou si nous devons l'abandonner et la laisser périr. »

Monsieur le pasteur *Borrel* de *Nismes*, le premier des orateurs inscrits, dit qu'il ne faut pas s'étonner si la Société se trouve dans l'embarras, puisque tout le monde aujourd'hui souffre plus ou moins de la crise du moment. La suppression de la maison des Missions a produit à Nismes une profonde tristesse. Il a vu des larmes venir aux yeux de plus d'un ami de la société, lorsqu'il leur a donné communication de cette décision. La société des Missions est aimée dans son Eglise ; il cite comme preuve de l'intérêt qu'elle inspire, une réunion mensuelle des Missions, tenue dans un moment où une collision sanglante éclatait dans les rues de cette ville. Ses collègues et lui avaient mis en doute la possibilité de tenir cette

assemblée. Mais quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'arrivant à l'Eglise, ils trouvèrent l'auditoire plus nombreux qu'à l'ordinaire. « Non, Messieurs, s'écrie le pasteur Borrel en terminant, la Société des Missions ne périra pas, elle ne saurait périr, et j'ai été tellement affligé d'entendre M. le Président agiter cette question, que cela m'a presque ôté la faculté de suivre la lecture du rapport. »

M. le *Trésorier* a la parole pour soumettre à l'assemblée l'état des comptes de la société. Les recettes de l'année ont été de 99,551 fr. 46 c. Les dépenses se sont élevées à 135,340 fr. 34 c. Mais il restait au 15 avril de l'année dernière, un solde en caisse de 20,578 fr. 45 c. D'où il résulte que le déficit n'est que de 15,210 fr. 93 c. Cette situation, ajoute M. le trésorier, n'a rien au premier coup d'œil, qui soit très-inquiétant. Mais il est de son devoir de prévenir l'assemblée, que le trésorier a reçu avis qu'au 27 mai, il aura à payer 12,500 fr. de traites annoncées d'Afrique et tirées par les Missionnaires. Or il est impossible en ce moment de faire face aux engagements, si les amis de la Société ne viennent pas efficacement en aide au Comité. M. le trésorier insiste sur cette idée que le Comité ne doit pas porter seul la responsabilité d'une pareille situation, qu'il ne peut faire que ce que les amis de l'œuvre le mettront en état de faire, et il signale les fatales conséquences qui résulteraient pour les Missionnaires et pour l'œuvre elle-même, si, faute de ressources, le Comité se voyait obligé de renvoyer, sans les acquitter, les traites fournies sur le trésorier par les Missionnaires.

M. le pasteur *Delmas*, de *la Rochelle*. « Chacun de nous doit prendre la résolution de donner ou d'envoyer dès à présent à la Société une contribution au moins égale à celle de l'année dernière : c'est le seul moyen de la tirer de ses embarras et de la remettre à flot. Résumant ensuite chacune des questions posées par le rapporteur, M. le pasteur Delmas les résout

toutes dans l'intérêt du maintien et du développement de l'œuvre des Missions. Il faut, ajoute-t-il, que cette œuvre dure et prospère. Nous saurons nous imposer des sacrifices pour cela. L'esprit de sacrifice, voilà ce qui nous manque; demandons-le au Seigneur, et la caisse vide de la Société des Missions se remplira de nouveau.

M. le pasteur *Pozzy*, de *Bergerac*. « Nous partageons tous l'impression produite par les paroles qui terminent le rapport. Elles nous imposent des obligations sacrées. Il est impossible de laisser péricliter cette belle œuvre. Ce serait un péché, un crime devant Dieu, une honte devant les hommes. La Société a des besoins pressants, il y faut pourvoir sans retard. On nous a dit que ni les ouvriers, ni les sympathies des fidèles, ni la bénédiction de Dieu n'ont manqué à l'œuvre. Qu'est-ce donc qui a manqué ? l'argent; il est triste qu'une œuvre essentiellement religieuse se réduise à une question d'argent. Ce que nous ignorons, c'est la puissance du Saint-Esprit. Les apôtres, les réformateurs, les Wesley, les Withfield, ont fait de grandes choses. Pourquoi ? c'est qu'ils avaient foi au Saint-Esprit. Pour nous, nous avons une piété terre à terre, un christianisme vulgaire; nous avons désappris le Saint-Esprit. Mais croyons véritablement à sa puissante efficace, et nous sentirons une vie nouvelle nous animer et une ère nouvelle s'ouvrir pour la Société des Missions et pour toutes nos œuvres religieuses. »

M. le pasteur *Maillard*, de *Bordeaux*. « La Société des Missions a d'anciens amis à Bordeaux. Les sympathies de ces amis ne lui ont pas manqué et ne lui feront jamais défaut; mais les circonstances ont été graves, et ce sont ces circonstances seules qui ont pu mettre obstacle à un déploiement de zèle et d'activité proportionné aux besoins de la Société. Mais qu'elle ait confiance; nous lui ferons à l'avenir une plus large part encore dans nos cœurs et dans nos dons.

M. le pasteur *Vaurigaud*, de *Nantes*. « La question posée par le trésorier n'a pas encore été abordée de front; je vais l'essayer. Jusqu'ici je croyais avoir fait quelque chose pour les Missions; j'avoue aujourd'hui que je me suis trompé. Est-il possible de trouver les sommes nécessaires pour combler le déficit et pour faire marcher l'œuvre? Voilà la question. J'y réponds affirmativement et au point de vue de la foi, à qui tout est possible, et au point de vue de l'action. A ce dernier égard notre point de vue a été trop borné. On ne s'est adressé qu'aux personnes pieuses pour leur demander de soutenir l'œuvre, c'est-à-dire que l'on a décidé à y concourir une vingtaine de mille âmes dans nos Eglises. Mais il nous fallait nous adresser aux masses et nous faire nous-mêmes Missionnaires auprès des indifférents, pour les amener à s'intéresser à cette bonne œuvre et à faire des sacrifices pour elle. Il faut 12 à 13,000 francs d'ici au 27 mai. Il n'est pas impossible de trouver cette somme. Pour moi, je m'engage pour 300 fr. au nom de mon Église. Des faits récents m'ont prouvé que je pouvais compter sur elle. Dans une occasion particulière, où des besoins pressants s'étaient révélés, mais où je croyais que la charité était épuisée, je doutais si je ferais une collecte ; je me disais que ce serait probablement inutile. Je m'y déterminai pourtant, et au lieu de 100 francs que j'avais recueillis jusque là, j'obtins 250 francs. Je ne douterai donc plus de mon Eglise; le Seigneur y pourvoira. On ne saurait accuser la Société des Missions d'imprudence; sa marche a été sage. La raison se trouvant donc d'accord ici avec la foi, pourquoi douter ? Les œuvres chrétiennes ne sauraient vivre dans la pauvreté; les individus peuvent se trouver dans l'indigence; mais pour les Sociétés religieuses végéter dans la misère, c'est mourir.— Je vois dans cette assemblée de jeunes Taïtiens. Ils sont, à mes yeux, une preuve palpable de la réussite de l'œuvre des Missions. Courage donc, et en avant ; nous pouvons et nous devons faire plus que nous n'avons fait

jusqu'à ce jour pour la propagation de l'Evangile parmi les païens.»

M. le pasteur *Appia*, de *Francfort*. « Malgré les inquiétudes exprimées par M. le trésorier, je crois la cause des Missions gagnée. Ce que je puis vous dire, c'est qu'en Allemagne il y a de profondes sympathies pour la Société des Missions de Paris en particulier. Ses Missionnaires sont aimés. Tous les premiers dimanches du mois, on lit leurs lettres qui sont celles de fidèles ministres de Christ; nous voyons qu'ils souffrent à notre place, car ils font l'œuvre que nous devrions faire nous-mêmes. Nous devons donc prier Dieu de leur donner ses consolations et sa joie. Je dépose sur le bureau 1,000 francs, de la part des réfugiés français et vaudois de l'Allemagne, qui m'ont chargé de vous saluer et de vous remercier. Ces 1,000 francs sont une faible marque de leur reconnaissance pour le bien spirituel qu'ils trouvent dans la lecture des publications de la Société des Missions de Paris. On a parlé de la conversion de Libé. Il en faudrait faire un traité; car ce récit a tous les caractères du traité chrétien, vérité, simplicité, popularité. On n'y fait pas l'apothéose de l'homme, mais on y donne gloire à Dieu. Dieu veuille bénir de plus en plus votre Société, vous consoler, vous encourager, vous donner le sentiment que le Seigneur voulait inculquer à ses disciples, lorsqu'en les quittant, il leur adressait ces paroles : « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » L'auditeur le plus attentif que nous ayons ici, c'est notre Seigneur Jésus-Christ, qui dans ce moment prie et intercède pour nous et nous bénit, en nous disant : « Ma paix soit avec vous. »

M. le pasteur *Frédéric Monod*, de *Paris*. « C'était le devoir du Comité de mettre sous vos yeux la vraie situation de la Société, je ne conteste pas cette situation; mais j'oublie pour un moment ma qualité de membre du Comité pour vous parler en mon nom personnel. Je ne puis pas dire

que je ne suis pas affligé, mais je ne saurais dire que je sois effrayé, et je vois qu'il en est plusieurs autour de moi qui ne sont pas plus effrayés que moi. Plaçons-nous en face de la situation réelle. Qu'a fait le Comité ? il a retranché tout ce qu'il a pu retrancher dans les dépenses ; il a supprimé la maison des Missions. Il ne reste plus que la Mission en Afrique à entretenir ; et l'œuvre réduite à cette mesure nous paraîtrait un fardeau trop lourd ! ! Voudrions-nous faire banqueroute à la confiance que les Missionnaires ont placée en nous, banqueroute à la foi que nous avons en Dieu et qui ne nous a jamais manqué ? Qu'est-ce qu'on nous demande ? 80,000 fr. par an, c'est-à-dire, dans le fait, 5 centimes par tête de protestants français ; et cette obligation nous effrayerait, et nous ne pourrions pas faire même cela ? Et encore, laisserions-nons l'œuvre stationnaire? Mais savez-vous ce qui arriverait ? c'est qu'elle irait en dépérissant. Nos Missionnaires ne sont pas immortels. Jusqu'à présent, grâce à Dieu, nous n'en avous perdu aucun ; mais il faut nous attendre à ce qu'une fois ou l'autre leurs rangs s'éclaircissent. Les infirmités, la vieillesse, la mort peuvent mettre l'un ou l'autre hors de combat. Nous réjouirions-nous alors de ce que nous avons un, deux ou trois Missionnaires de moins à entretenir ? Calculez ainsi et nous n'aurons bientôt plus de Mission. Non, non, il faut alimenter cette œuvre, il nous faut arriver à pouvoir rouvrir la maison des Missions pour pouvoir recruter au besoin les rangs des Missionnaires ; autrement l'œuvre périra, et malheur à nous et à nos Eglises si elle périssait ! Occupons-nous moins de chiffres et plus de la croix de Christ. Les détails de chiffres affaiblissent la foi ; la croix de Christ, le sang de Christ raffermissent la foi et réchauffent la charité. »

M. le pasteur *Augustin Bost*, de *Templeux-le-Guérard.* « On a dit tout à l'heure qu'il y avait deux jeunes Taïtiens dans l'assemblée; mais on a oublié d'ajouter qu'il en manque un.

C'est ce pieux, cet intéressant Réhohé qui est mort à Paris sans qu'un seul de ses parents ait eu la douceur de lui fermer les yeux. Sa mère chante peut-être en ce moment (car il est douteux qu'elle ait eu le temps de recevoir la triste nouvelle de son départ pour l'éternité), et son fils est mort. Je propose qu'il soit écrit une lettre à cette mère désolée pour l'assurer de la sympathie de tous les chrétiens français. Que Tariirii et ses amis lui disent aussi qu'à défaut des larmes de sa famille celles des amis des Missions en France n'ont pas manqué sur la tombe de son fils.

« Un mot sur la situation de la Société. Ces expressions de Société en péril, Société menacée, me font mal ; je ne les admets pas. Une œuvre de Dieu, comme celle-ci, ne saurait périr. Je ne suis donc point découragé. Les élèves renvoyés reviendront, la maison des Missions se rouvrira et l'œuvre grandira dans l'avenir plus que dans le passé. »

M. le pasteur *Vermeil*, de Paris. « Toute épreuve renferme une leçon. Dans ce cas particulier, qu'y a-t-il à faire? Agir. C'est une ère nouvelle dans laquelle nous entrons. Il y a eu un temps d'arrêt; mais ce temps d'arrêt doit nous servir à reprendre des forces nouvelles pour marcher en avant avec une nouvelle ardeur. Voici une seconde idée. Dans l'œuvre des Missions, comme dans toute œuvre chrétienne, il faut unir la foi et la prudence. La prudence doit se trouver en haut, la foi en bas, la prudence dans les comités qui dirigent, la foi dans ceux qui font les sacrifices en faveur de l'œuvre. Nous avons procédé d'une manière opposée. Il y a eu foi dans le comité, prudence dans le troupeau. Il faut qu'à l'avenir l'inverse ait lieu. Ensuite on n'a peut-être pas fait à cette œuvre une place assez nette, assez large, parmi les autres œuvres. Ce n'est point ici une œuvre à laquelle on ne puisse donner qu'occasionnellement; elle doit avoir sa part et une part considérable dans nos budgets individuels. Il faut aussi lui

faire des amis, lui conquérir des appuis nouveaux, étendre le cercle de ses promoteurs. Pour le moment, il y a un déficit; ce déficit nous avons à le combler. Nous sommes débiteurs envers les Missionnaires. C'est un engagement sur l'honneur et sur la foi. Pour ma part, je me regarde comme engagé. On peut se refuser sans doute à tenir cet engagement; mais on aura à en répondre devant Dieu. Taxons-nous ou laissons-nous taxer chacun pour notre quote-part dans l'extinction de cette dette. Que l'on prenne localité après localité. Que l'on voie ce que chacun peut ou doit donner, au prorata de ce que, en moyenne, chaque Eglise ou chaque association a envoyé annuellement. D'après ce calcul, telle Eglise devra payer 300 francs, telle autre 200 francs. Que ce compte soit remis, non comme un huissier l'expédie à un débiteur, mais comme des frères s'adressent à des frères, et ce déficit exceptionnel, puisque c'est le premier dont on nous parle depuis 25 ans, sera comblé. A quoi j'ajoute : Sous l'ancienne alliance on faisait des sacrifices extraordinaires, et les femmes pieuses qui n'avaient pas d'argent monnayé donnaient autre chose. Mari d'une femme chrétienne qui, de son vivant, avait un cœur plein d'amour pour l'œuvre des Missions, je vais, en rentrant chez moi, ouvrir sa cassette. Là je trouverai de précieux souvenirs, quelques bijoux dont je ne puis faire un meilleur usage qu'en les consacrant à l'œuvre du Seigneur. Femmes chrétiennes qui m'écoutez, vous avez sans doute aussi chez vous plus d'un objet dont il vous est facile de disposer en faveur de cette œuvre. Agissez de même, et, encore une fois, il n'y aura plus de déficit.

(Dans le cours de cette improvisation chaleureuse, M. le pasteur Vermeil a jeté en passant quelques considérations auxquelles M. H. Lutteroth de Paris a cru devoir répondre. M. Vermeil a répliqué. Nous omettons cette partie de la séance qui n'avait pas un rapport direct avec l'objet de la réunion.)

M. le pasteur *Adolphe Monod*, de *Paris*, éprouve le besoin de dire qu'il se sent une profonde sympathie pour les membres du Comité qui ont passé cet hiver et qui passent encore par les plus cruelles angoisses. C'est une tâche bien ingrate que celle de lutter contre des difficultés d'argent ; et peut-être ces peines là sont-elles plus douloureuses que celles de la vie Missionnaire ; car les sacrifices du Missionnaire portent avec eux leur récompense, tandis que ces détresses financières ne sont qu'angoissantes et stériles. On a dit que l'argent n'était pas ici la chose essentielle ; non, sans doute, mais malheureusement il n'est pas possible de faire marcher cette œuvre sans argent. La grande question est celle du dévouement. Il n'y a pas d'œuvre qui doive plus exciter la foi de l'âme chrétienne que celle des Missions. Ici le doute n'est pas permis, et il n'y a pas de choix à faire. Quand il s'agit d'autres œuvres, on peut agiter diverses questions sur leur utilité, leur nécessité, leur extension ou leur diminution, leur agrandissement ou leur suppression. Mais l'œuvre des Missions doit exister et il n'y a pas moyen de s'en passer. On a fait en France toutes les suppressions possibles ; on a fermé la maison des Missions qu'il faudra bien rouvrir un jour. Mais la Mission en Afrique ne saurait être abandonnée, il faut qu'elle dure et qu'elle se soutienne ; c'est ici une question de christianisme et de christianisme pur. On a parlé de foi et de prudence ; c'est très-bien, et voici à cet égard la différence que j'aperçois entre la foi du Comité qui dirige l'œuvre, et la foi des fidèles qui font des sacrifices pour l'œuvre ; c'est que la foi du Comité compte sur la foi des fidèles, et que la foi des fidèles doit s'appuyer sur les promesses de Dieu. Mais revenons au fait : il s'agit d'un déficit de 15,000 francs, et d'une somme de 12,000 francs à trouver avant le 27. Mettons-nous, et de suite, à l'œuvre. Que l'on fasse des prédications spéciales, des collectes spéciales ; que les riches, que les pauvres soient prompts à donner. Pour moi, je n'ai ni or ni argent, mais ce que je possède,

je le mets à la disposition du Comité. Je suis sur le point de prendre cinq à six semaines de repos ; si le Comité pense que je puisse utiliser ce temps-là en faveur de l'œuvre de la Société, je le prie d'agréer mes faibles services. J'irai prêcher, j'irai, avec le secours de Dieu, chercher à éveiller le zèle pour les missions partout où je le pourrai. Si j'avais le don de prophète, si je pouvais lire dans les cœurs, je pourrais promettre au Comité les 12,000 francs dont il a besoin de suite. Faites, mes frères, que le Comité qui compte sur vous ne soit pas trompé dans son attente. »

Le président remercie M. A. Monod de son offre fraternelle, et annonce qu'un domestique présent à l'assemblée vient de l'avertir qu'il versera dès ce soir 50 francs pour que la Maison des Missions soit rouverte.

M. *Mark Wilks*. « Messieurs, je n'ai pu entendre, à cause de la faiblesse de l'ouïe qui chez moi est affaiblie, tous les engagements qui ont été pris ; mais ce que je sais, c'est qu'il faut que les traites soient payées. Je suis un homme pratique ; c'est pourquoi je vous dis, il ne suffit pas de promettre, il faut des signatures. Si vous ne pouvez payer immédiatement, engagez-vous à payer dans trois, six ou neuf mois, mais engagez-vous ; car, encore une fois, des promesses dans ce temps-ci ne mèneraient à rien. Envoyez votre bon au trésorier, un bon à terme, si vous le voulez, mais enfin envoyez un bon. »

M. le pasteur *Vallette*, de *Paris*. « On a demandé tout à l'heure des sympathies pour des épreuves du dehors, je m'y suis associé de tout mon cœur. Mais nous ne devons pas oublier que nous avons au milieu de nous un père qui a perdu ses enfants, c'est notre cher Directeur qui, depuis la suppression de la Maison des Missions, a dû se séparer de ses élèves auxquels, depuis tant d'années, il était heureux de prodiguer ses soins. Je suis assuré que nous éprouvons tous le besoin de lui

témoigner notre sympathie dans cette douloureuse circonstance de sa vie et de prier Dieu pour lui. »

M. le pasteur *GrandPierre*, de *Paris*. « Je remercie du fond de mon cœur notre frère et ami M. le pasteur Vallette pour les paroles qu'il vient de prononcer ; je remercie aussi toutes les personnes dans le cœur desquelles ses paroles ont trouvé de l'écho. Les premières, les plus puissantes consolations sont sans doute celles qui descendent du ciel ; mais, après celles-là, il n'en est pas de plus douces et de plus efficaces que celles qui découlent de la sympathie des frères ; elles sont pour moi une très grande consolation. »

M. le pasteur *Adolphe Monod*. « Tout à l'heure je n'avais point d'argent, en voici maintenant. Je dépose sur le bureau 50 francs, plus une chaîne en or. »

M. le pasteur *Gauthey* s'avance aussi et dépose 35 francs. Plusieurs personnes suivant spontanément ces exemples, apportent leurs dons.

M. *John Bost*, pasteur à *La Force*. « J'arrive d'Angleterre ; mon église est pauvre, mais je souscris de sa part pour 300 fr. »

M. le pasteur *Meynadier*, de *Valence*. « En entendant les rapports, une sorte d'appréhension s'était emparée de moi ; mais à mesure que la séance s'est prolongée, mes inquiétudes se sont dissipées. Un vénérable pasteur étranger a commencé par déposer 1,000 francs sur le bureau, puis un pauvre domestique 50 francs, et maintenant les dons et les souscriptions arrivent. Il me semble qu'il n'est plus possible de désespérer de l'œuvre. »

M. le pasteur *Rossier*, d'*Amiens*. « Autrefois, lorsque les apôtres revenaient de leurs missions en Europe et en Asie, ils ne parlaient ni d'argent ni de déficit, mais des grandes choses que le Seigneur avait opérées par leur ministère. Portons nos

regards sur le Seigneur et sur son œuvre, et nous aurons l'année prochaine plus de foi et plus d'argent.»

M. le pasteur *Vallette* est chargé d'annoncer qu'un membre de l'assemblée qui a prêté à la Société 15,000 francs, il y a six mois environ, renonce à l'intérêt de cette somme et en fait don à la Société.

M. le président proclame ensuite les élections, et M. le pasteur Cambon termine, au milieu de l'émotion générale, cette douce et précieuse séance qui a laissé de profondes impressions dans les âmes.

La collecte à la porte de la chapelle s'est élevée à 389 f. 50 c.

Les dons déposés sur le bureau ont formé une somme de 1,086 fr. 60 c.

Les souscriptions donnent ensemble un chiffre de 3050 fr.

Depuis lors les dons envoyés en réponse aux appels faits pendant la durée de l'assemblée générale, ont produit : 668 fr., non compris la vente des bijoux.

Total jusqu'à ce jour des dons et engagements que l'on peut considérer comme le résultat à Paris de l'assemblée générale : 5,194 fr. 10 c.

Gloire à Dieu ! Puisse ce bon vouloir se manifester ailleurs qu'à Paris et partout où ces lignes seront lues !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Missions parmi les Juifs.— Condition sociale.— L'état spirituel des Juifs d'Orient — Travaux de la Société de Londres.— Juifs de Perse.— Les Mullahs. — Visite à une synagogue. — Le Juif de Thessalonique. — Lettre de l'évêque protestant de Jérusalem.

Avant de quitter l'Orient pour suivre sous d'autres climats les pas des messagers de la bonne nouvelle, jetons un coup-d'œil sur ce qu'y font quelques chrétiens pour l'évangélisation des Juifs. Jusqu'à présent les amis des Missions en France se sont peu mis en souci de la conversion de cette race malheureuse, mais toujours intéressante, et à qui appartiennent encore de si belles promesses. Les nouvelles de cette œuvre ne nous sont données que par une feuille dont les abonnés sont rares parmi nous (1), et telle est la pénurie où nous avons laissé la seule Société qui se soit formée en France en faveur des Israélites, que l'année dernière, elle s'excusait par le manque de fonds, de ne pouvoir publier un rapport de ses opérations. Ce fait est triste; il forme un contraste peu avantageux pour nous avec la sollicitude de plusieurs autres Eglises. Tenons-en note pour songer sérieusement, en des jours plus prospères, à le faire disparaître. L'avancement du règne de Dieu et l'honneur de notre foi y sont également intéressés.

Nous ne connaissons que fort imparfaitement la condition sociale et surtout l'état spirituel des enfants d'Israël, qui habitent au milieu de nous. A plus forte raison, sommes-nous

(1) *L'Ami d'Israël*, qui se publie mensuellement à Bâle.

étrangers à ce qu'ils sont ailleurs. Quelques détails sur ce sujet ne seront pas hors de place ici. Nous les empruntons à un missionnaire, qui depuis longtemps s'est consacré à la conversion des Juifs, soit dans la partie occidentale de l'Europe, soit en Turquie, M. Schaufler, actuellement au service de la Société américaine des Missions.

« La condition sociale des Juifs varie beaucoup suivant le degré de civilisation des peuples au milieu desquels ils vivent. En Allemagne, on les distingue à peine des chrétiens. Ils ont avec eux des rapports constants, et n'en restent complètement séparés que par l'impossibilité où les mettent les lois civiles et ecclésiastiques de contracter mariage avec eux. Du reste, les enfants des uns et des autres fréquentent les mêmes écoles, sont réunis dans les mêmes pensionnats et élevés dans les mêmes universités. Il en résulte un degré à peu près égal de culture intellectuelle, avec cette différence pourtant qu'on remarque chez la race juive moins de cette vigueur naturelle d'intelligence et de volonté qui assure le succès et élève le niveau des études, et encore cette infériorité tend-elle évidemment à s'effacer de plus en plus.

« En Russie, les Israélites forment une population à part, et que tout, les mœurs, le genre d'industrie ou de commerce, les vêtements et la langue même, concourt à séparer profondément du reste des habitants. L'idiôme qu'ils parlent entre eux est une sorte d'allemand corrompu. Ils sont marchands, aubergistes, charretiers, artisans, mais jamais agriculteurs que lorsqu'ils y sont contraints. L'empereur a décrété contre eux des mesures sévères. Il leur a été défendu de laisser croître leur barbe et de porter le kaftan ou longue robe flottante de soie noire. Il leur est enjoint de cultiver la terre ; ils sont soumis au service militaire, etc., etc. Leur éducation diffère complètement de celle des Russes. Tous les hommes savent lire l'hébreu et comprennent plus ou moins bien les portions les plus faciles du texte sacré ; très peu savent lire le russe,

qu'ils parlent pourtant dans leurs relations avec les gens du pays. Un très petit nombre de femmes seulement est capable de lire l'hébreu ou même les livres écrits dans leur idiome. Les Juifs de Russie sont du reste une race industrieuse, rusée, peu scrupuleuse en affaires, et qui jouit généralement d'une aisance beaucoup plus grande que la population indigène. Mais l'état d'oppression où elle vit la dégrade, et elle est de la part de toutes les sectes chrétiennes, l'objet d'un profond mépris. A l'exception des aubergistes de villages et de quelques individus accidentellement dispersés dans les campagnes, on ne la trouve que dans les villes et les bourgs un peu populeux.

« Les Juifs qui habitent la Turquie et la Perse sont d'origine espagnole ou portugaise, et leur langage n'est autre chose qu'un espagnol très corrompu. Presque tous les hommes lisent l'hébreu, mais sans le comprendre. Le nombre des femmes arrivées à ce point de culture est extrêmement restreint, et il en est ainsi dans toutes les contrées de l'Orient. L'éducation des deux sexes y est en général nulle à un point dont nous nous ferions difficilement une idée. Le trafic est ici leur grande occupation, et ils y portent toute l'avidité et l'astuce qu'on leur reproche ailleurs; cela ne les empêche pas de vivre pour la plupart dans une profonde misère.

« Quant à la religion actuelle des Juifs dans les contrées que j'ai visitées, le fond en est partout le même. C'est, pour tous ceux qui croient, une estime sans bornes pour le Talmud, qu'ils mettent aussi haut que les catholiques romains font des traditions de leur Eglise. Mais de jour en jour, le contenu de ce livre est moins connu d'eux, d'où résulte un nombre infini de nuances dans leurs idées superstitieuses. En Allemagne et en Russie, très peu croient encore à cette fable, inventée par leur grand docteur Maimonidès, de l'inspiration divine de la loi orale ou de la Mishnah. Mais il n'en est pas de même chez les Juifs espagnols d'Orient. Pour eux, cette inspiration

est article de foi. Aussi toutes leurs espérances de salut reposent-elles uniquement sur leurs œuvres, c'est-à-dire sur la stricte observation de la loi cérémonielle et surtout sur la circoncision, rite dont la vertu est telle, suivant eux, que quiconque l'a accompli ne saurait demeurer en enfer, alors même qu'il y aurait été jeté pour avoir négligé d'autres pratiques ou violé d'autres devoirs. Ajoutons qu'il y a parmi eux beaucoup moins d'incrédules ou de rationalistes qu'on n'en rencontre dans l'Europe occidentale.

« Un des traits qui distinguent l'état religieux des Juifs, c'est, comme on sait, leur attente du Messie. Mais hélas ! en Orient comme ailleurs, leurs espérances sur ce point ne sont plus guères qu'un monceau de ruines. Trompés jadis par de faux Messies qui ne firent qu'attirer sur eux d'immenses malheurs, ils l'ont été ensuite par une foule de calculs non moins mensongers, et aujourd'hui ils ne savent à la lettre plus que dire ni que penser à cet égard. Les Juifs rationalistes d'Europe en sont venus à avancer résolument que l'idée du Messie n'appartient pas en propre à leur religion; que c'est une conception poétique du génie oriental, destinée à entretenir l'espoir d'un âge d'or, et saisie avec enthousiasme par leurs anciens prophètes. Les Juifs orthodoxes n'ont pas cette hardiesse; mais ne sachant par quoi la remplacer, ils se taisent ou avouent qu'ils ne savent quand le Messie viendra, et qu'aucun homme ne le peut savoir. Leurs rabbins leur défendent de s'entretenir sur ce sujet et même d'y penser. Quiconque voudrait faire des recherches sur le sens des soixante-dix semaines de Daniel, serait, pour ce seul fait, regardé comme passible de malédiction et d'anathème.

« A ce dogme de la venue du Messie se rattache pour les juifs l'idée de leur retour dans la terre promise; sur ce point aussi leur foi est bien ébranlée. La conduite de ceux d'entre eux qui vont en Canaan vivre d'aumônes jusqu'à leur mort, est hautement taxée par eux de superstition ou de paresse, et

n'excite que leur mépris. Et il est certain que les inductions tirées souvent de ce fait par les chrétiens, qui croient y voir un signe des temps, me paraissent n'avoir aucun fondement réel. On voit très-peu de juifs vraiment honorables et placés dans des conditions de vie passables prendre ce parti, et il y faut rarement chercher des motifs purement religieux.

« J'ai fait sur cet espoir de voir tous les enfants d'Israël établis de nouveau en Canaan une observation qui ne manque pas, ce me semble, d'une certaine importance pratique. C'est que chez tous les prosélytes juifs qui arrivent sincèrement à la connaissance de l'Evangile, cette idée tombe bientôt au niveau d'autres idées ou espérances secondaires et que le Christ mort, ressuscité, monté au ciel et régnant dans la gloire, abstraction faite du siége de ce règne glorieux, devient pour eux comme pour les autres chrétiens le cercle des vérités vraiment importantes et salutaires. Ils deviennent, à cet égard, tout aussi spirituels que d'autres disciples du Sauveur, et ne s'en distinguent que par un désir plus ardent de voir s'opérer la conversion d'Israël, sentiment bien naturel que saint Paul, lui aussi, avait éprouvé, et qu'il serait fort à désirer de voir plus énergique et plus efficace parmi nous.

« Les objections des juifs contre les chrétiens perdent chaque jour de leur force. Le délabrement de leur système religieux les a rendus plus timides, plus humbles et par cela même plus accessibles. La grande pierre d'achoppement pour eux est la nature divine du Christ. Ce qui revient ensuite le plus souvent dans leurs moyens de résistance, du moins dans ces pays-ci, ce sont la transposition du sabbat au premier jour de la semaine, la profanation de ce jour de repos et l'abolition de la circoncision; les guerres des chrétiens les uns contre les autres; les pratiques idolâtres des cultes chrétiens qu'ils ont sous les yeux; le fait qu'après dix-huit siècles toutes les nations de la terre n'ont pas encore embrassé l'Evangile, et enfin leur captivité et les persécutions dont leur peuple a

été frappé. Tout cela est avancé généralement avec beaucoup de force et de tenacité, mais d'une manière peu intelligente et sans discussion de quelque valeur. Au fond le plus grand obstacle à la conversion de ce peuple, c'est celui que l'Evangile trouve partout, l'*homme naturel*, fortifié ici dans ses retranchements par les préjugés de l'éducation et par cette objection sociale où tant et de si longs malheurs ont plongé la race d'Abraham, depuis qu'elle a appelé sur sa tête le sang de celui que ses pères ont percé.»

Ces renseignements, donnés par le Missionnaire américain, paraissent devoir s'appliquer à toutes les populations juives répandues en nombre si considérable en Perse, en Turquie et dans la Syrie. On s'en convaincra par quelques uns des détails qui vont suivre.

Plusieurs Sociétés de Missions sont à l'œuvre dans ce vaste champ de travail, entre autres celle que nous avons déjà citée, le Conseil américain des Missions, l'Eglise libre d'Ecosse et surtout la Société de Londres pour l'avancement du christianisme parmi les juifs. C'est aux travaux de celle-ci que nous nous attacherons particulièrement.

Elle a fondé en Orient dix stations desservies par douze Missionnaires et plusieurs autres agents, dépositaires de livres, interprètes, instituteurs ou médecins. C'est à Jérusalem surtout et dans la Syrie que son activité a déployé le plus d'efforts. Avant d'y arriver on lira cependant avec intérêt quelques détails sur ce qu'elle fait en Perse, où la bénédiction divine lui a déjà fait recueillir quelques fruits encourageants.

L'état de continuelle agitation où vit ce pays, rend particulièrement difficile la tâche des Missionnaires. Deux Missionnaires, MM. Sternschuss et Stern, sont fixés à Jopahan, et font de là de fréquentes excursions dans les grandes villes de Perse. L'extrait suivant d'un de leurs derniers rapports don-

nera une idée de leur position et des difficultés qu'ils rencontrent chez les hommes auxquels ils s'adressent.

« Nous venons, écrit M. Stern, de passer encore un mois dans une pénible anxiété. Mais quels qu'aient été nos dangers et nos tourments, nous avons encore eu lieu de nous écrier : « O mon âme, bénis l'Eternel, et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté.» La mort subite du gouverneur, et les séditions perpétuelles dont cette ville est le théâtre, ont entravé notre œuvre et retardé ses progrès. Cependant elle n'a pas été interrompue et nous avons encore eu, grâces en soient rendues à Dieu, de fréquentes occasions de prêcher la parole de vie à un grand nombre de nos frères ignorants.

« Mercredi dernier (3 mars 1847) c'était la fête des Purim (ou sorts). Les mullahs juifs vinrent nous visiter à Joolfa. Nous fûmes fort étonnés de voir une troupe d'hommes vénérables, à la tête blanchie par l'âge, s'exposer, dans le seul but de s'entretenir quelques instants avec nous, aux insultes d'une populace fanatique et sans frein.

« Parmi eux se trouvait un vieillard complétement aveugle, Mullah Jacob, qui nous dit qu'en venant jusqu'à notre demeure, il était tombé plus de dix fois, mais que bien qu'il ne pût nous voir, il ne regrettait pas la peine qu'il avait prise. Il ajouta que le Seigneur l'avait frappé de trois grandes afflictions, la pauvreté, la cécité et la vieillesse. Nous lui répondîmes que le Seigneur châtie ceux qu'il aime, et prîmes de là occasion de parler de cette lumière spirituelle qui éclaire l'âme et devient une richesse bien autrement précieuse encore que la lumière qui révèle aux yeux de la chair les merveilles de la création. — Amenée sur ce sujet, la conversation devint bientôt générale ; une discussion assez longue s'engagea, à la suite de laquelle nos visiteurs, déjà préparés depuis longtemps à reconnaître la force de nos arguments, se rendirent sur plusieurs des vérités capitales de l'Evangile. Ils avouèrent que Christ devait avoir été le Messie, reconnurent le besoin

que l'homme a d'un sacrifice expiatoire, et admirent qu'il lui fallait absolument un Sauveur qui fût tout-puissant. Mais, leur dîmes-nous alors, si vous croyez que Jésus est le Messie, si vous confessez que nous ne pouvons être rachetés que par ses mérites et son sang, sauvés que par la foi en son nom, pourquoi, si cette confession est sincère, pourquoi ne pas venir hardiment à nous en criant à haute voix : « Nous avons trouvé le Messie auquel Moïse, les prophètes et les apôtres ont rendu témoignage ? »

« Cette question les embarrassa fort, et ils ne surent qu'y répondre. A la fin, l'un d'eux nous dit que tous les jours ils lisaient le Nouveau-Testament. Nous leur répliquâmes que devant Dieu il ne suffisait pas de lire, qu'il fallait agir. « Que devons-nous faire, » nous demandèrent-ils alors. » « Le Nouveau-Testament, reprîmes-nous, vous répond qu'il vous faut croire et être baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Un autre d'entre eux nous dit sérieusement qu'ils s'étaient baptisés les uns les autres quelques jours auparavant, en se baignant ensemble. Nous leur démontrâmes le crime qu'il y avait dans cette dissimulation hypocrite, et les exhortâmes vivement à ne pas provoquer la colère du Seigneur, en étouffant ainsi la conviction que la grâce d'en haut avait mise dans leur cœur.

« Quelques jours après, nous allâmes à la ville et fîmes visite à la synagogue. La congrégation tont entière nous reçut avec bienveillance et de nombreuses bénédictions furent appelées sur notre tête. Le service fini, nous commençâmes à parler de ce qui faisait l'objet de notre visite. Tous nous écoutèrent avec la plus grande attention et en donnant de temps en temps des marques évidentes d'acquiescement ; mais aucun ne nous répondit un seul mot. Fatigués de ce silence, nous leur en demandâmes la raison ; ils nous dirent qu'ils n'avaient rien à objecter à notre prédication. — « Mais alors pourquoi ne pas rejeter d'un seul coup toutes vos fabuleuses

traditions. — Oh, nous verrons cela plus tard, » nous répondirent-ils. Voilà ce que sont les juifs dans ce pays. Ils commencent à comprendre que leur système religieux ne saurait résister devant la vérité céleste, mais ils n'ont assez d'énergie ni pour l'avouer ni pour agir en conséquence. »

Des scènes toutes pareilles se renouvellent à chaque instant, soit à Ispahan, soit dans les autres villes de Perse que visitent les amis chrétiens de la race d'Israël, mais les mullahs ou docteurs ne sont pas toujours aussi bien disposés. A Schiraz, les Missionnaires avaient, dans la synagogue, produit sur l'assemblée une profonde impression en lisant et expliquant le sermon sur la montagne. On les avait entourés, on leur avait baisé les mains ; un grand nombre de leurs auditeurs avaient crié en pleurant qu'ils aimaient Christ, qu'ils voulaient étudier son Évangile. Le lendemain, la maison des Missionnaires se remplit de juifs avides en apparence de les entendre encore discourir de Jésus. La conversation devint sérieuse et impressive. Les protestations de la veille se renouvelèrent ; ces pauvres gens confessaient hautement qu'ils étaient pécheurs et ne pouvaient être sauvés que par le sang du Sauveur. Tout à coup, et au moment où les Missionnaires croyaient leurs cœurs salutairement touchés, quelques mullahs survinrent et se mirent à discuter sur la doctrine chrétienne de l'expiation. Aussitôt les assistants, tremblant que leur confession secrète ne fût révélée, pâlirent, se troublèrent et laissèrent apercevoir sur leurs visages tous les signes du désespoir. Ils ne se rassurèrent même un peu que pour prendre une part active à la controverse, et cela contre cette même vérité qu'ils avaient paru, quelques minutes auparavant, recevoir avec tant de bonheur. Cependant les mullahs se retirèrent, et les missionnaires en profitèrent pour demander à ces singuliers confesseurs comment ils pouvaient ainsi se jouer avec Dieu et se tourner contre celui qu'ils avaient, l'instant d'auparavant, proclamé le Sauveur. Leur seule réponse fut celle-ci : « Si Dieu

veut que nous héritions la vie éternelle, il peut le faire aisément ; sinon, il faut que nous périssions, » et là dessus, ils se levèrent et s'en allèrent. « O Dieu! aie pitié d'eux, s'écria le frère qui rapporte ce trait, et qu'il mette des cœurs de chair à la place de ces cœurs de pierre! »

Cette prière que les serviteurs de Christ, employés à une œuvre si difficile, ont souvent à répéter, ne reste pas sans réponse. Il se trouve çà et là, parmi ces foules auxquelles ils annoncent le message de paix, des âmes qui se montrent plus ardentes encore à le recevoir, plus courageuses pour le proclamer quand elles l'ont reçue. Il s'est formé dans tous les lieux visités par les Missionnaires un petit noyau de prosélytes. qui, passés à l'épreuve du temps ou de la persécution, ont été trouvés fidèles et font la joie des hommes dont le Seigneur s'est servi pour les attirer à lui. Il y en a de tels dans les villes que nous avons déjà citées, et dans celles de Smyrne, de Constantinople, de Beyrouth, d'Alep, de Saphet, de Bagdad et de Bassorah. Il s'en trouve surtout dans la ville sainte, dans cette Jérusalem, dont le nom est si inséparablement lié à tout ce qu'il y a de vénérable et de sacré dans la foi du chrétien comme dans celle de l'Israélite.

Là s'agite une population juive nombreuse, qu'y attirent continuellement les souvenirs du passé ou les espérances superstitieuses de l'avenir. Cette population est en général misérable, ignorante, pleine de préjugés contre le christianisme et ses ministres; mais de temps en temps pourtant il s'en détache des âmes, qui, comme des tisons arrachés du feu, y sont rencontrés par Celui qui, parti de là pour faire la conquête du monde spirituel, y sait revenir pour y donner encore des marques de sa bonté.

« Le 6 octobre dernier, écrivait en décembre 1847, le missionnaire Ewald, comme je me rendais à notre service du matin, je rencontrai dans la rue un Juif qui me sembla étranger à la ville. Je l'abordai, et appris de lui que je ne m'étais

pas trompé. Il était de Thessalonique. J'entrai en conversation avec lui, et l'engageai à m'accompagner à notre église, offre qu'il accepta avec un empressement qui me surprit. Après le service, je passai encore quelques instants avec lui, et l'invitai à venir me voir quelquefois. Il n'y manqua pas, et à chaque visite, l'unique sujet de nos entretiens fut la grande affaire du salut. Mais il y avait toujours eu d'autres personnes présentes à ces entrevues; un jour, il demanda à me parler en particulier. C'était pour m'ouvrir entièrement son cœur. « Monsieur, me dit-il, je ne suis pas étranger au christianisme, et je le professerais hautement si je n'avais besoin d'être encore éclairé sur quelques points. Il y a dix ans environ qu'un missionnaire vint dans ma ville natale. Il distribuait des traités dont quelques uns tombèrent entre mes mains. Je les lus et en fus frappé sans pourtant les comprendre parfaitement bien. J'avais besoin de quelques explications, et cherchai à me mettre en rapport avec le Missionnaire; mais il était déjà reparti. Je ne pus en conséquence que lire et relire mes traités; cette étude jeta quelques lumières dans mon esprit; mais il m'en aurait fallu bien davantage pour me satisfaire. Dieu y a pourvu. Un incendie consuma peu de temps après tout ce que je possédais, et je fus obligé de m'expatrier pour me procurer de nouvelles ressources. J'ai depuis voyagé en Italie, en Allemagne et en Angleterre. A Londres, j'ai vu plusieurs de vos coreligionnaires, et me suis de plus en plus convaincu que le christianisme est véritable. Parti de là pour Gibraltar, j'ai appris dans cette dernière ville qu'il y avait à Jérusalem une mission pour les Juifs, et je suis venu ici tout exprès pour y chercher de nouvelles lumières. Me voici maintenant avec un vif désir de les trouver et de sauver mon âme. Parmi les Juifs je suis un homme considéré, en ma double qualité de rabbin et de schochet; mais ma conscience ne me permet pas de professer plus longtemps une religion que je sais être fausse. » Il me montra alors des pièces qui en effet justifiaient cette

dernière assertion et portaient les signatures des rabbins les plus connus; toutes rendaient le plus honorable témoignage à sa science et à sa moralité. Cet homme est maintenant au nombre de nos auditeurs les plus sérieux et les plus avancés, et je le regarde comme une de nos acquisitions les plus précieuses. Les Juifs espagnols l'ont déjà pris à partie et ont fait tous leurs efforts pour l'entraîner de nouveau dans les ténèbres du judaïsme; mais Dieu lui a fait la grâce non seulement de rester ferme, mais de leur prouver avec force que ses nouvelles convictions avaient leur fondement dans la Parole éternelle de vérité. »

Tous nos lecteurs connaissent sans doute l'établissement d'un évêché protestant à Jérusalem, et les conventions passées pour son entretien entre le gouvernement anglais et le roi de Prusse. Quelque opinion qu'on se soit formée sur cette fondation, il faut reconnaître qu'elle tient une place importante dans l'œuvre qui se poursuit en faveur des anciens possesseurs de la terre sainte. Le nom de l'évêque qui occupe actuellement ce siége, est depuis longtemps cher aux amis des missions. Ses travaux et son zèle dans un autre champ sont une garantie de la sagesse et du dévouement qu'il saura mettre dans l'accomplissement de la nouvelle tâche que Dieu lui a confiée. Nous ne pouvons mieux nous adresser qu'à lui pour savoir ce qui se passe à Jérusalem. Une lettre pastorale écrite par lui au mois de novembre dernier renferme un exposé succinct de la situation et des progrès de cette œuvre. En voici les traits principaux :

Après avoir annoncé que l'église protestante qui était en construction sur le mont Sion, serait bientôt achevée et pourrait, Dieu aidant, être consacrée au service du Seigneur le 19 avril, mercredi de la semaine sainte, l'évêque Gobat parle ainsi de l'état spirituel de la mission :

« Depuis mon arrivée ici, à la fin de l'année dernière, nous avons joui d'une tranquillité parfaite et avons pu, chacun dans

sa sphère, travailler en paix à annoncer les insondables miséricordes de Christ aux pauvres enfants d'Abraham et à un grand nombre d'autres personnes. Autant que j'en puis juger, il se manifeste parmi les Juifs un esprit de recherche. On me dit de temps en temps que beaucoup d'entre eux sont à demi convaincus que Jésus est le Christ; que beaucoup lisent en secret le Nouveau Testament; qu'un nombre moindre, mais encore assez considérable, a le courage d'avouer ces sentiments et même de visiter les Missionnaires ou de recevoir ouvertement leurs visites; que quelques uns enfin sont assez hardis pour confesser publiquement qu'ils croient au Sauveur crucifié. Il faut se rappeler qu'avant d'arriver à cette confession les Juifs de ce pays ont à vaincre des difficultés presque insurmontables. Il leur faut non seulement triompher de leurs propres préjugés, mais encore rompre violemment tous les liens de la chair et toutes leurs anciennes affections, se résigner à voir leurs parents et leurs amis n'éprouver plus pour eux que du mépris et une haine mortelle, et, quoiqu'ils soient encore bien misérables en général, renoncer forcément à la chétive part qui leur était faite dans les aumônes envoyées ici de toutes les parties du monde pour l'entretien des Israëlites pauvres. N'est-il pas bien remarquable que, malgré tant et de si grands obstacles, la foi de quelques uns soit assez forte pour leur faire proclamer que Jésus le Nazaréen est le véritable messie méconnu par leurs pères?

« Dans le cours de l'année qui va finir, cinq juifs adultes ont été reçus par le baptême dans l'Eglise de Jésus Christ. L'un d'entre eux, jeune homme de 17 ans, avait, durant un emprisonnement de deux mois pour le nom de Christ, rendu un excellent témoignage de sa foi. Depuis il est mort et, nous avons tout lieu de le croire, dans la paix du Seigneur.

« Depuis l'année 1839, le baptême a été administré ici à trente et un adultes et à vingt-six enfants israëlites. C'est bien peu, sans doute, en proportion de cette multitude de juifs qui

périssent dans leur incrédulité et leur superstition. Mais si nous nous rappelons qu'une seule âme immortelle a plus de valeur aux yeux du Seigneur que le monde entier, nous ne penserons pas, j'en suis sûr, que le résultat que je viens d'annoncer, soit resté trop au dessous des sacrifices faits par la Société ou par les Missionnaires. J'avoue que plusieurs de ces prosélytes sont encore bien faibles dans la foi, et ont besoin d'être puissamment soutenus par la vigilance et les prières de leurs amis chrétiens; mais je puis affirmer aussi que, par la grâce de Dieu, quelques-uns marchent d'une manière vraiment digne de leur céleste vocation. Il en est qui se sont dévoués à travailler comme Missionnaires ou aides-Missionnaires parmi leurs frères d'Egypte ou de Perse, et la bénédiction divine paraît reposer sur leurs travaux. Ceux qui sont restés ici, y mènent une existence pénible et gagnent leur pain à la sueur de leur visage. Sous plusieurs rapports ils ont besoin de grandir encore dans la connaissance et dans la vie spirituelle; mais je leur dois cette justice de dire qu'ils font tous leurs efforts pour y parvenir.

« Pendant l'année, les services religieux se sont succédé avec régularité dans la chapelle. Il y en a trois chaque dimanche, deux en anglais et l'un en allemand, presque tous les juifs entendant l'une ou l'autre de ces langues. Tous les matins, il s'en célèbre un en hébreu et le mercredi au soir un en anglais. Nous y sentons avec joie la présence du Seigneur. Ce fut un jour de bénédiction pour nous que le vendredi-saint, où nous eûmes le bonheur de recevoir dans l'Eglise cinq Israëlites adultes, et le dimanche de la Pentecôte que nous avions choisi pour la confirmation de quatre d'entre eux et de trois autres prosélytes.

« Par suite de cruelles persécutions dirigées contre le jeune homme, dont j'ai parlé plus haut, et de la conversion d'un druse à Beyrout, nous avons obtenu du mufti de Beyrout un *fatwa* ou décret, portant qu'il est permis aux juifs et aux

druses, sujets de la Porte, d'embrasser le christianisme, et à tous les chrétiens de passer, suivant qu'il leur semble bon, d'une Eglise ou secte dans l'autre. Cette déclaration nous épargnera bien des difficultés de détail, et c'est un grand pas vers cette tolérance religieuse que nous appelons de tous nos vœux, dans l'espoir qu'elle tournera à la gloire de Dieu (1).

.... « Les membres laïques des autres Eglises chrétiennes semblent reconnaître de plus en plus la supériorité d'une Eglise *scripturaire* sur les communions superstitieuses auxquelles ils appartiennent, la plupart d'une manière passive. Il y a parmi eux un esprit de recherche. Beaucoup de gens qu'on voyait autrefois passer leurs soirées à jouer aux cartes ou à entendre de frivoles récits, se réunissent à présent pour lire la parole de Dieu et discuter ensemble quelque sujet religieux.... Et ce mouvement n'est pas borné à la ville, car on s'est déjà de plusieurs points du pays adressé à moi pour obtenir les moyens de s'instruire. J'ai vu l'autre jour arriver chez moi une députation qui venait de la part de tout un village considérable, me demander d'y envoyer un instituteur, avec promesse que si je le faisais, on y bâtirait immédiatement une école. Mais je n'ai pas les moyens de répondre favorablement à cette requête, que je porte devant la conscience des chrétiens.»

Nous regrettons de ne pouvoir étendre davantage ces extraits de la lettre du digne Evêque de Jérusalem. Nous nous contenterons d'ajouter qu'à la Mission ont été ajoutés une école, un collége et enfin un hôpital qui est ouvert ordinairement à vingt-quatre malades juifs, et peut au besoin en recevoir une cinquantaine. Ce dernier établissement déplaît

---

(1) Le jour entrevu par M. Gobat est arrivé plus tôt peut-être qu'il ne l'attendait. Un firman de la Porte vient de placer le protestantisme au rang des religions légalement reconnues dans l'empire.

beaucoup aux rabbins qui ont dénoncé le grand anathême (chérem) contre ceux qui y entrent. Un grand nombre de correspondances s'accordent à représenter comme très-vives les terreurs inspirées aux rabbins juifs par le progrès des idées chrétiennes parmi leurs coreligionnaires. Dieu veuille que ces terreurs soient de plus en plus justifiées par les faits, et que ceux qui les éprouvent soient amenés eux-mêmes à se réjouir de l'avénement du Seigneur Jésus-Christ!

VARIÉTÉS.

Conversion d'un jeune Brahmine.

Plusieurs fois déjà ce titre a paru dans les pages de notre journal. C'est que de temps en temps, Dieu donne à ceux de ses serviteurs qui travaillent pour lui dans l'Inde, la consolation de voir venir à Christ quelques-uns de ces orgueilleux et fanatiques priviligiés de la superstition et du mensonge. L'histoire suivante est racontée par un Missionnaire de Vizagapatam, dans le Telougou. Elle est une preuve frappante de la puissance de l'Evangile sur une âme prévenue mais intelligente et consciencieuse.

« Le 28 avril 1847, écrit le Missionnaire, nous avons eu le bonheur d'administrer le baptême à un jeune Brahmine, qui s'est déclaré pour Christ, en face d'une opposition si violente qu'il serait impossible d'avoir le moindre doute sur la sincérité de sa conversion.

« Lorsque Jaganuatham entra dans notre école anglaise, en 1842, c'était un jeune indou sérieux, mais très fortement attaché à ses convictions païennes. Je me rappelle parfaitement

l'impression que produisirent sur lui les premières paroles que je lui adressai sur le crime de l'idolâtrie. Cette idée, toute nouvelle pour son esprit, le frappa, mais comme idée seulement, et quand je la lui présentai comme une vérité pratique, impérieuse et qui devait changer la direction de sa vie, il la repoussa avec l'expression d'une haine bien prononcée. Cependant, telle était la soif d'instruction qui le dévorait que, l'école étant restée fermée pendant un voyage que je dus faire en Angleterre, il n'en continua pas moins à étudier et à venir souvent, dans le but de s'éclairer, visiter mes collègues de la mission.

« Lorsqu'à mon retour, en 1844, je rouvris l'école, il fut l'un des premiers à y reparaître. Il avait fait de rapides progrès dans la langue anglaise et mes élèves les plus avancés se trouvant dispersés, je lui confiai la direction d'une de mes classes inférieurs. Il s'acquitta de cette tâche d'une manière satisfaisante, mais sans montrer la moindre tendance à se rapprocher de notre foi. Il est vrai qu'à mesure que ses connaissances s'accrurent, il lui devint impossible de continuer à croire aux abominables pratiques de la superstition populaire; mais alors il se réfugia dans le *Védantisme*, qui est le rationalisme de l'Inde.

« Cette forme vaine et mensongère ne pouvait cependant contenter son esprit. J'eus bientôt la joie de m'apercevoir à divers signes qu'il était en proie à des luttes secrètes. Il vint un jour me demander si je pourrais lui procurer le *Bhagavadgita*, livre qui expose les principes du Védantisme. Quelques mots me révélèrent l'agitation de son âme. J'en profitai pour lui exposer le vide des doctrines de ce système ; il avoua que ce n'était pas encore là ce qu'il lui fallait, et accepta quelques-uns de nos livres que jusque là il avait refusé de lire. Depuis lors, il étudia la Bible et suivit régulièrement ceux de nos services où elle était le plus soigneusement expliquée. Mais il me fut impossible, de quelque manière que je m'y prisse,

de le décider à écrire une seule ligne sur aucun sujet qui eût pu l'amener à établir une comparaison entre la religion de Brahma et celle de Christ.

« Cette résistance si différente de la facilité avec laquelle j'obtenais de ses compagnons d'étude des travaux du même genre, me fit presque entièrement perdre les espérances que j'avais conçues sur son compte. Le fait est, m'a-t-il dit plus tard, qu'il ne voulait ni condamner la religion de ses pères, ni louer celle de l'Evangile, avant d'être prêt à abandonner la première pour suivre la seconde. La conduite de ceux de ses compatriotes qui agissaient autrement, était pour lui un sujet d'étonnement et de profonde répugnance.

« Sur ces entrefaites un de ses frères vint à mourir. Il en ressentit une douleur profonde et depuis ce moment l'agitation ou, comme il le dit lui-même, la misère de son âme, alla rapidement en croissant. Dans sa famille il observait scrupuleusement les rites et les observances du brahminisme, mais il se mit à adresser aussi des prières au Dieu du Christianisme, toutefois sans recourir à l'intervention du Christ, défaut capital, dit-il aujourd'hui, qui seul sans doute l'empêcha de trouver une paix solide dans ces actes de piété. Les fonctions qu'il remplissait à l'école lui devinrent insupportables ; il lui semblait, suivant ses propres expressions, qu'en les remplissant sans la foi, il se jouait avec Dieu. Telle devint enfin l'angoisse de son âme qu'un jour il avait pris la résolution de quitter les siens et de ne jamais reparaître dans la contrée. Ce fut bien pire encore quand sa famille, alarmée de son état, l'eut forcé à boire un célèbre et dégoûtant breuvage, le *Pan chagavya*, auquel les indoux attribuent la vertu de délivrer du péché. Toute confiance en de pareilles pratiques lui était désormais impossible et l'expérience inutile qu'on lui fit faire de celle-ci, n'aboutit qu'à redoubler les inquiétudes de ses parents qui commencèrent à se douter de la véritable cause de ses souffrances.

« Alors ils songèrent à le marier, et lui trouvèrent un parti avantageux. Mais la première condition qu'on exigea de lui fut le serment de ne jamais embrasser le Christianisme. Il s'y refusa, mais dans une intention tellement vague encore que quelques jours après il vint me rendre quelques livres que je lui avais prêtés, afin de rompre entièrement avec l'Ecole et avec moi, qu'il regardait comme l'instrument, sinon comme la cause, de ses tourments.

« Malgré cette résolution je le vis, quelques semaines après, reparaître à l'une de nos instructions bibliques, lisant sa Bible et le visage baigné de larmes. L'instruction finie il me suivit dans mon cabinet et m'annonça qu'il désirait ne plus retourner dans sa famille.

— Comment ? m'écriai-je tout surpris ; avez-vous eu quelque querelle avec vos parents ?

— Non, monsieur, j'ai toujours vécu en paix avec chacun d'eux. et je les aime tous beaucoup ; mais je sens que je suis un pécheur et je crois que Christ seul peut me sauver.

— Et seriez-vous en conséquence bien décidé à le suivre ?

— Oui.

— Mais avez-vous réfléchi à l'opposition que vous allez rencontrer.?

— Oui.

— Pourrez-vous la braver ?

— J'espère que Dieu m'en donnera la force. Seulement je crains que je ne vous occasionne ainsi de fâcheux désagréments.

« Telle fut la substance, et autant que je me le rappelle, les termes même de sa déclaration. Mon collègue M. Johnston s'entretint aussi avec lui et nous passâmes le reste de la matinée à prier et à lire les Ecritures, nous attendant avec quelque anxiété à voir arriver bientôt les parents de Jaganuatham.

« Le premier qui parut fut son frère aîné, que quelqu'un était allé prévenir de ce qui se passait. Pendant une heure et

demie il employa toutes les ressources de la persuasion pour détourner Jaganuatham de son projet. N'y réussissant pas, il nous demanda la permission de l'emmener de force, et sur notre refus, quitta enfin la maison, mais en nous annonçant qu'il allait recourir à d'autres moyens.

« La mère et la sœur de notre jeune ami arrivèrent ensuite. Elles ne tardèrent pas à faire un tel bruit que nous fûmes obligés de faire fermer la porte, pour tenir en dehors une foule immense que leurs clameurs avaient rassemblée. Bientôt après, nous vîmes arriver deux agents de police, chargés de s'emparer de Jaguanatham sous le prétexte qu'il s'était rendu coupable de vol. C'était un moyen de s'assurer sa personne. Quand ces hommes entrèrent dans la maison, la foule s'y précipita à leur suite, ayant à sa tête quelques-uns des employés les plus influents du gouvernement. Tous poussaient des cris affreux. La mère du jeune homme gémissait et se frappait la tête contre les murs. On remarqua une chose singulière, c'est que, lorsqu'elle ne semblait pas se livrer avec assez de violence à cet acte de désespoir, un brahmine qui s'était placé auprès d'elle s'en acquittait à sa place et comme pour la suppléer.

« Jaganuatham conduit au bureau de la police, y fut l'objet des traitements les plus grossiers. Tous ses parents eurent accès auprès de lui, mais ce qui lui fut le plus pénible, c'est que tous les orgueilleux brahmines de la ville eurent libre carrière pour le tourmenter de leur vain babil et de leurs absurdes pratiques. Ils lui présentèrent à boire une eau où ils avaient fait dissoudre je ne sais quelle drogue. Sur son refus, ils lui offrirent du lait de beurre qu'il accepta. Mais ils avaient fait à l'avance infuser quelques pièces de cuivre, de sorte que cela produisit sur lui l'effet d'un émétique. Ce fut, suivant eux une preuve que Jaganuatham avait déjà dérogé à sa caste. Cependant ils déclarèrent plus tard devant le magistrat qu'il n'y avait aucune raison de croire qu'il eut alors mangé avec nous.

« A dix heures du soir, j'allai accompagné de M. Johnston et de quelques frères européens, au bureau de police que je trouvai encore encombré de brahmines. Après quelques instants de conversation avec eux et avec le prisonnier, je demandai à celui-ci s'il espérait pouvoir passer convenablement la nuit dans cet endroit. « Oh oui, me répondit-il en portant sa main à un petit paquet qu'il tenait sous son bras, j'ai ma Bible là dedans. » Rien ne lui avait fait oublier ce compagnon fidèle et ce lui fut un précieux secours. Pendant la nuit quelques uns de ses compagnons de captivité lui demandèrent comment lui, un brahmine, qui aurait dû servir de guide aux autres, pouvait ainsi abandonner sa religion et attirer de si grands maux sur sa tête. Il leur répondit que la Bible contenait la seule véritable révélation de Dieu à l'homme. Puis, à leur requête, il se procura une lumière et leur lut quelques passages du livre sacré, qu'il leur expliqua ensuite avec assez de clarté et de force pour que ses paroles fissent quelque impression sur leur esprit.

« Le lundi matin, nous parûmes tous devant le magistrat, qui fit une enquête sur la vraie cause de cette persécution. Le résultat n'en fut pas un instant douteux. L'accusation de vol ne fut pas même soutenue. Le magistrat, après avoir interrogé Jaganuatham et reçu sa déclaration, reconnut qu'il était en âge de choisir librement sa religion et le lieu qu'il lui plairait d'habiter. Il fut en conséquence mis en liberté, mais au milieu d'un tel tumulte que l'on crut prudent de nous faire escorter par un détachement de soldats, et même de l'établir pour quelques jours dans notre maison.

« Le lendemain Jaganuatham reçut le baptême Ce fut pour lui un beau jour. Il se trouvait parfaitement heureux, nous disait-il, et sentait que le Seigneur était vraiment présent en lui. Depuis il s'est remis à ses fonctions à l'école. Quant à sa famille, elle a célébré ses funérailles et le regarde en effet comme mort. Dieu veuille conserver ce nouveau-frère et le faire devenir un instrument de bénédiction pour ce peuple qui le renie! »

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE.

Lettre de M. Pellissier, *sous la date du* 1er *décembre* 1847.

Baptême de vingt néophytes. — Détails sur quelques uns d'entre eux. — Persévérance et progrès des membres de l'Eglise. — Collecte à Béthulie pour les Missions. — Mort chrétienne de Caleb-Paou. — Assiduité au culte. — Progrès de l'Evangile

Messieurs et très-honorés frères,

La petite famille croîtra jusqu'à mille personnes; cette belle parole du prophète se vérifie au milieu de nous; l'œuvre du Seigneur y prend de plus en plus de l'extension. L'antique édifice du prince des ténèbres s'écroule, et ceux qu'il retenait captifs dans les liens du péché et de l'idolâtrie sont mis en liberté. L'Evangile, dont les victoires déjà remportées en tant de lieux assure le triomphe définitif, est reçu à salut par plusieurs de nos Béchuanas.

Dans le courant de cette année, le Seigneur nous a accordé le doux et réjouissant privilége d'ajouter à notre petit troupeau vingt personnes, auxquelles nous avons pu conférer le sacrement du baptême, après nous être, autant que possible, éclairés sur la sincérité de leur conversion. Cette cérémonie a eu lieu, comme d'ordinaire, au milieu d'un auditoire nom-

breux, attentif et recueilli. La Sainte Cène fut célébrée à la suite des baptêmes et augmenta encore de beaucoup la solennité de ce jour. Les nouveaux baptisés eurent le bonheur de faire la commémoration de la mort de leur Sauveur avec les frères qui les avaient devancés dans la carrière de la foi. L'émotion était générale et si profonde, que plusieurs des payens craignaient d'être ébranlés par les choses merveilleuses qui se passaient sous leurs yeux. C'est qu'aussi les changements opérés par la grâce du Seigneur sont vraiment admirables.

Elie Mohubé était, avant sa conversion, considéré comme un homme dangereux, en raison de ses violentes dispositions à la colère. Maintenant, il a appris de son Sauveur à devenir doux et humble de cœur. Le contraste est si frappant que les payens eux-mêmes sont obligés de reconnaître en cet homme la puissance de l'Evangile pour régénérer le cœur de ceux qui le reçoivent.

Gabriel Tsitlo, autre néophyte, jadis remarquable par son indifférence pour les choses religieuses, et dont le cœur paraissait devoir rester fermé à l'accès de la vérité, s'est enfin rangé sous la bannière de Jésus-Christ, autour de laquelle cinq membres de sa famille l'avaient précédé. Son mariage, qu'il avait refusé de faire bénir, lors de la conversion de sa femme, quoique celle-ci le désirât vivement, l'a été dernièrement. On ne trouve plus en lui cet esprit de fierté qui le caractérisait à un haut degré. Sa profession du Christianisme est pleine de simplicité, de franchise et d'humilité.

Jacob Motséki, autre chrétien nouvellement reçu, n'a rompu les liens du péché pour se donner entièrement au Sauveur, qu'après avoir eu beaucoup de luttes à livrer. Adonné à la polygamie, il s'était, pendant longtemps, mais en vain, efforcé de concilier les œuvres du vieil homme avec les sentiments religieux qui le gagnaient. Enfin, son désir de servir le Seigneur l'a emporté sur le monde et sur les penchants déréglés de son cœur. Maintenant il vit heureux avec sa femme qui,

elle aussi, est venue chercher son refuge aux pieds de Jésus-Christ.

Nos communiants continuent à marcher d'une manière satisfaisante. Quoique le nombre s'en élève maintenant à près de deux cents, il n'y a eu, dans l'année qui vient de s'écouler, qu'un cas de querelle où je me suis vu obligé d'exercer la discipline ecclésiastique. Cependant, aujourd'hui que le premier feu de la conversion est passé, il faut veiller avec une attention toute particulière à ce que nos gens ne tombent pas dans l'apathie spirituelle, et à ce que l'amour du Seigneur, ce pain de vie descendu du ciel, continue à brûler dans leur cœur. Après avoir cru à l'Evangile, il est encore assez facile de se faire des oreillers de sécurité et de négliger ses devoirs envers Dieu, envers soi-même ou envers ses semblables. Aussi est-il essentiel, pour tout chrétien, de vivre de foi, de prière, et de la lecture de la parole de Dieu, s'il veut que Satan et le monde n'aient pas d'empire sur lui, et que, lorsque son Maître viendra, il soit trouvé avec sa lampe bien pourvue d'huile. Notre vie ici-bas n'est qu'un pélerinage ou la pensée d'un bonheur à venir doit nous aider à combattre le bon combat de la foi et nous faire supporter les misères dont nous avons à souffrir dans la chair. Il serait bon que, comme l'apôtre des Gentils, nous pussions oublier les choses qui sont derrière nous pour nous avancer vers celles qui sont devant nous; car alors nous ne perdrions jamais de vue le Sauveur. Il serait toujours notre première et notre dernière pensée. Voilà quelques unes des vérités que je m'efforce de faire comprendre à mes enfants dans la foi, pour que leur profession de l'Evangile ne soit pas trouvée vaine au dernier jour.

Je vous envoie, comme un gage de l'amour que nos Béchuanas chrétiens ressentent pour les âmes qui ne connaissent pas encore le Sauveur, une somme de 1185 fr. 31 c. collectés parmi eux. Vous verrez par là que vos efforts et les nôtres pour évangéliser les païens, loin d'être inutiles, ont été abon-

damment bénis, bien que poursuivis au milieu de toutes sortes d'épreuves et de découragements. Il y a, dans notre patrie, bien des Eglises plus nombreuses et plus riches, selon le monde, qui ne font pas autant pour notre Société. C'est une honte, car les Français ne sont pas moins redevables aux Missions que les païens. Est-ce de France que l'Evangile est sorti? N'y a-t-il pas été apporté aussi par les missionnaires, et au péril de leur vie? Certes, oui, et c'est aujourd'hui le devoir de tout chrétien français d'avoir à cœur l'œuvre des Missions. S'il ne peut pas la faire avancer en s'y dévouant personnellement, qu'il la soutienne donc de ses biens.

Chrétiens, mes chers frères, vous avez fait en Afrique une petite œuvre; ne vous en contentez pas. Il y a encore dans ce pays, ou dans d'autres, des centaines de milliers et des millions de païens qui vous crient de venir à leur secours. L'Evangile ne nous a pas été donné pour que nous l'enterrions, mais comme une lumière qui doit éclairer tous les peuples de la terre. C'est pour que nous la fassions briller à leurs regards qu'elle nous a été confiée.

J'ai à vous annoncer la mort de *Caleb Taou*, décédé près de deux ans après sa conversion. Il nous a quittés à un âge avancé et avec la pleine certitude de la vie éternelle. L'ayant visité plusieurs fois durant sa maladie, j'ai pu m'assurer que son âme était en paix avec le Seigneur, et qu'il désirait avec ardeur d'être revêtu de notre demeure céleste. Peu de moments avant sa fin, je lui demandai: « Comment vous sentez-vous?» — « Je sais ou je vais» me répondit-il avec difficulté. Telles ont été les dernières paroles de ce païen converti. Oh! puissions-nous tous, à l'heure de notre départ, articuler, avec le même sentiment, ces paroles si significatives!

La prédication de l'Evangile continue à porter des fruits. J'ai en ce moment quarante-sept cathécumènes auxquels je donne des instructions suivies. Dans quelques mois, je me pro-

pose, avec le secours du Seigneur, d'en baptiser une vingtaine des plus avancés.

Nos services religieux sont toujours bien fréquentés. Très souvent j'y ai plus de six cents auditeurs, et jamais moins de quatre cents. Plusieurs personnes sont exemplaires pour l'assiduité qu'elles mettent à se rendre au temple. Après avoir, pendant toute la semaine, pris soin de leur bétail, souvent à une distance de six ou sept lieues de la Station, elles viennent ici le samedi au soir, et repartent le lundi matin. Sous ce rapport, deux des fils de Lepui, Leina et Mautjé, me donnent beaucoup de satisfaction.

Quand je pense aux progrès que l'œuvre a faits, et qu'elle fait encore, je me sens tout encouragé à aller en avant, et à ne jamais désespérer de surmonter les obstacles que le prince des ténèbres met à la conversion des âmes. « Le royaume des « cieux, dit le Sauveur, est semblable à un grain de moutarde « que quelqu'un prend et sème dans son champ. Ce grain est « la plus petite de toutes les semences; mais quand il a cru, « il est plus grand que les autres légumes, et il devient un arbre « tellement grand, que les oiseaux du ciel viennent et font « leurs nids dans ses branches. » Cette parabole est l'histoire fidèle de l'Evangile de Dieu dans l'âme de chaque individu et dans le monde en général.

Au dedans de l'homme, en effet, l'Evangile est d'abord faible et presque imperceptible. Ce n'est qu'après s'être établi intérieurement, qu'après avoir soumis le cœur rebelle, la volonté pervertie et les affections désordonnées, qu'il se montre et brille au dehors dans toute sa beauté, et avec tous ses fruits de sainteté et de justice. Alors le changement qu'il a opéré est radical et complet. Il a créé, modifié, amélioré, sanctifié; il a donné au cœur l'amour pour l'Etre souverainement aimable, le seul qui le puisse rendre heureux, et il a imprimé à la volonté la seule bonne tendance, celle qui dirige ses désirs et ses

affections vers les objets permanents, seuls capables de satisfaire les besoins d'une âme immortelle.

Or, ce que l'Evangile fait en petit dans le cœur de l'homme, il le fait en grand dans le monde. Cette semence, si chétive à son principe, devient bientôt, entre les mains de quelques Galiléens, un germe vivifiant et régénérateur. Plante étrangère, importée du ciel au sein de l'atmosphère empestée du monde, on aurait pu craindre qu'elle ne s'y acclimaterait pas; mais son origine était divine; la Toute Puissance appartient à Celui qui la cultive, et elle a pris racine, elle a cru; elle est devenue ce grand arbre qui a porté et porte encore tant de fruits pour la conversion des Gentils. C'est que l'Evangile, ce conquérant d'abord si ignoré, sans armées et sans glaive, a vaincu par l'excellence de ses enseignements, la beauté et la certitude de ses promesses. Chez lui, il n'y a rien qui éloigne, qui repousse; tout au contraire y attire et y captive. S'il abaisse le pécheur jusque dans l'enfer, c'est pour le relever ensuite jusqu'au ciel; s'il l'afflige, c'est pour pouvoir le consoler; s'il le condamne, c'est pour le sauver. Aussi les limites de son doux empire ont-elles été continuellement reculées, et, après avoir traversé les ténèbres des nations et des siècles, il marche toujours, astre radieux, pour révéler aux races déchues les horreurs du péché et la miséricorde du Seigneur. Ses rayons de feu sont allés fondre la glace des deux pôles. La malheureuse Afrique l'a vu à son tour se lever sur son horison, et déjà plusieurs de ses enfants ont été ressuscités d'entre les morts par ses rayons vivifiants. Que l'Auteur de toute grâce en soit loué! Comment ces choses ne soutiendraient-elles pas notre foi et n'enflammeraient-elles pas notre courage?

Agréez, Messieurs et très honorés frères, l'expression de la haute estime de votre dévoué serviteur en Christ.

J. P. Pellissier.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, *sous la date du* 30 *décembre* 1847.

Excursions missionnaires. — Extraits du journal du missionnaire — Séjour à Thaba-Bossiou. — Mort et funérailles d'Adam Libé. — Baptême de cinquante-trois adultes et de douze enfants. — Quelques jours à Cana. — Une fête de Noël à Bérée. — Etrange contraste. — Confession publique d'un vieux chef. — Emotion de Moshesh.

Messieurs et très honorés frères,

Une nouvelle année va finir; année précieuse comme un talent, mais qui, témoin de nos mille infirmités et des mille faveurs de notre Dieu, ne reviendra plus, hélas! que pour nous accuser tous de trop peu d'amour pour le prochain, de trop peu de vie avec Christ, et, sans doute, de bien des oublis et de bien des péches!.... Avant qu'elle soit terminée, je viens vous donner quelques détails sur notre situation, en vous priant de vouloir bien vous contenter de simples extraits de de mon Journal. Je vous les offre sans apprêts ni ornements, et comme je les présenterais au plus simple des amis de notre œuvre. Ils ont particulièrement trait à nos travaux du dehors.

Dans la dernière semaine de mai 1847, il me fut donné d'évangéliser Boléka et tout son district, avec l'aide de Paul Matété, de Sylas, de Luc et de Gabriel. Nous passâmes une nuit chez April. On avait nettoyé la hutte, et, afin de nous régaler, tué un mouton, deux poules, et fait du pain de froment. Esther, et quelques autres personnes du village, nous accueillirent avec un empressement vraiment digne de leur foi, et plein d'encouragement. C'est un des fruits de la Mission.

Le lendemain, dimanche, j'envoyai chercher les gens de Tsépé. Ils vinrent tous, hommes, femmes, enfants, vieillards; j'eus un auditoire de trois cents personnes.

Prenant les mieux disposées d'entre elles, et une douzaine de jeunes filles, j'allai ensuite prêcher au village de Machossa,

où l'on se réunit au nombre de cent-cinquante à deux cents. Le chef de cet endroit est un homme charnel et indifférent. A notre arrivée dans le pays, en 1833, il nous disait : « O blancs ! « je ne sais où me cacher contre la sagaie de l'ennemi ; elle « m'a tout ravi ; nous vivons, mon peuple et moi, de chair de « quagga et de gazelle. Oh ! qui pourrait se creuser un trou « dans la terre et y rester ! Qui pourrait monter au ciel pour « s'y mettre en sureté ! Vous nous promettez des jours de « paix ; qu'ils viennent et vous me verrez heureux et empressé « de me rendre à la prière. » La paix lui a été apportée, il le reconnaît, il a des biens et du repos ; mais lui et son peuple n'en sont pas moins restés jusqu'à ce jour indifférents à la religion. Triste exemple d'ingratitude et d'oubli ! *Convertis-nous, Seigneur, et nous serons convertis.*

Le soir nous couchâmes chez le frère aîné du zélé et capable Zachée Mokanoï, que nous exhortâmes, lui et son monde, à suivre l'exemple de son frère. Il nous écouta très attentivement, parut confus de sa lenteur à s'approcher de Christ, et, en signe d'affection, offrit un mouton gras à Matété. Mokanoï, de son côté, en tua un pour moi. Le lendemain j'exhortai dans trois endroits différents, et reconduisis chez leurs mères, ces jeunes filles qui m'avaient suivi la veille comme pour s'engager plus formellement par là à se ranger du côté de la bonne cause. Le soir je rentrai à Morija, réjoui, mais fatigué, et avec une tumeur rouge à la jambe droite. Depuis quelques semaines, j'avais été souffrant, sans appétit et sans forces.

Néanmoins, il me fut donné de faire, du 9 au 18 juin, une autre excursion missionnaire, en compagnie de notre cher frère Lautré et d'une douzaine de chrétiens Bassoutos. Nous évangélisâmes différentes localités, entre autres celles de Maréka, Rankoukane, Ratlage, Kolo, Noga, Khésa, Rampouetse, Hermon, Poutleli, Jammerberg, Makhelepo, Ramagalane, Ralitaoana, Ramango, Mantoulou, etc. Partout nous fûmes géné-

ralement bien reçus. On nous fournit des vivres, et des huttes pour y passer la nuit. On accepta aussi nos livres élémentaires et les médicaments de M. Lautré. Dieu, toujours plein de bonté envers moi, m'accorda aussi les forces dont j'avais besoin pour le travail de ces journées.

Chez Rankoukane, j'offris des consolations à la pieuse, mais infirme Montseng, et fis à l'un de ses enfants l'obligation de me l'amener à Morija pour un temps indéterminé, afin que je pusse mieux poursuivre et achever son éducation religieuse. Il y consentit et a tenu sa promesse, ce que je regarde comme un triomphe de quelque valeur; ce fait est de nature à nous amener la famille de cette femme, si ce n'est tout le village.

A Khésa, l'on venait de circoncire une troupe de jeunes gens, l'un desquels s'était, par parenthèse, cassé la jambe durant la cérémonie. Je trouvai là environ quatre cents personnes à moitié ivres, hurlant, sautant, et se livrant à leurs danses guerrières. Je me présentai avec ma petite troupe et j'obtins qu'on se dispersât; après quoi je prêchai aux plus sobres et aux mieux disposés, réprimandant avec force le chef et donnant particulièrement des encouragements à sa fille, jeune femme qui, seule lumière de ce pays, résiste avec fermeté, depuis des années, aux épaisses ténèbres qui l'entourent et sert fidèlement son Sauveur en dépit des sarcasmes des païens. Depuis notre visite, son père a consenti à se rendre, de loin en loin, à Morija pour y assister au culte.

Les nouveaux habitants de Rampouetse me promirent de venir à la prière, et une partie d'entre eux se sont jusqu'ici montrés fidèles à cet engagement.

A Hébron nous eûmes des services bénis, où assistèrent le chef Letanta, ses sujets et plusieurs Bassoutos des environs. Comme ce lieu est sur le point de devenir une station missionnaire, nous eûmes soin d'y célébrer le dimanche, en suivant de point en point la manière dont ce jour est consacré à Dieu dans nos établissements.

Poutléli, au delà de Jammerberg, est une localité intéressante au point de vue de sa population, qui se montre comparativement docile et désireuse d'avoir un missionnaire. La plupart de ses habitants portent, le dimanche, des vêtements de fabrique européenne, et ont déjà remplacé la hutte par de petites maisons en pieux et en roseaux, comme celles que se construisent les Griquois. Ces gens ont passé plusieurs années dans les environs de Grahamstown, ou dans cette ville même où je leur avais, en 1835, donné des soins pendant deux mois.

A Makhélepo, je ne revis pas sans émotion la pauvre Lenah, membre de notre troupeau, très-exacte autrefois à se rendre, d'une distance de sept à huit lieues, à nos services de Morija, mais que depuis trois ans une paralysie retient chez elle. Elle est résignée et vivante; quelques amies pieuses viennent de temps à autre la voir et l'encourager. Je lui offris des consolations et priai deux ou trois fois dans sa hutte.

Ralitaoana nous reçut fort bien. Un boër voyageur qui se trouvait dans l'endroit, m'ayant reconnu, m'offrit deux tasses de café et un biscuit qui me restaurèrent singulièrement.

Les gens de Ramagalane furent très-émus de notre visite; ceux de Ramango également. Les derniers manifestèrent quelque désir d'instruction; nos alphabets furent acceptés parmi eux avec plus d'empressement qu'ailleurs.

En rentrant de notre excursion, nous eûmes la douleur d'apprendre que le chef de Morija Letsié venait d'y commettre un meurtre criant, sur lequel je pourrai plus tard donner quelques détails.

Le 25 juillet, je baptisai quarante de nos cathécumènes, douze enfants et treize adultes de Bossiou. Les missionnaires de ces derniers, Moshesh et environ douze cents de ses sujets étaient présents. La cérémonie se fit en plein air. Elle fut solennelle et émouvante. Je prêchai à dix heures sur la para-

bole de l'enfant prodigue; M. Casalis à trois, sur Ezéch. 53 : « Je ne prends point plaisir à la mort du pécheur. » M. Maeder fit un autre service en hollandais pour une vingtaine de Bastaards. La journée fut pour nous pleine de joie et d'encouragement. Pour le peuple, elle ne saurait manquer d'avoir été bénie.

Le lendemain 26, notre ami M. Casalis fit le cathéchisme à ma place. Moshesh ouvrit une liste de noms des principaux chefs qui reconnaissent son pouvoir. Dans l'après midi une seconde pierre fondamentale du temple de Morija fut posée par le missionnaire de Bossiou. Ses paroissiens ayant souscrit pour la valeur d'environ 1,000 fr., une liste de leurs noms et de leurs dons fut enfermée dans une bouteille de grès que l'on plaça dans un trou taillé au milieu de cette pierre. Un cantique fut entonné, puis une prière offerte. Les habitants de l'endroit et d'autres souscrivirent pour la valeur de 3 à 400 fr. Nous chantâmes la bénédiction, et tout le monde se retira.

Le mercredi, 11 août, après avoir pris des arrangements avec mon cher compagnon de travaux, M. Maeder, au sujet des cathéchismes, des services et des soins à donner au troupeau, et après avoir mis le jardin de la mission en bon état, je me décide, sur l'avis des frères Lautré et Casalis, à aller chercher un peu de repos à Bossiou, où je pourrai essayer de l'effet de quelques vésicatoires pour mes jambes, que j'ai malades depuis deux mois. Le soir j'arrive chez nos amis avec ma famille.

Le 14, mon collègue, accompagné de cinq ou six chrétiens indigènes part pour évangéliser le Khême, et je le remplace dans sa station.

Le 4 septembre, envoi de quatre évangélistes des deux Eglises chez les Bapéris. Ce sujet mérite une lettre à part que je ne tarderai pas à écrire.

Le 9 octobre, je rentre à Morija avec ma famille après deux mois d'absence. Mon appétit est meilleur, et grâce à Dieu, mes

jambes moins mal aussi. Pour me fortifier l'estomac, j'emploie le sulfate de quinine et la rhubarbe, et à l'extérieur, des bains d'eau froide. M. Lautré voyant l'appétit renaître au moyen de la tranquillité, a renoncé à l'application de vésicatoires. J'espère voir mes jambes se guérir entièrement au fur et à mesure que l'effervescence du sang se calme et que l'estomac se fortifie. Ma femme est également faible et languissante, et malheureusement elle a peu profité de notre séjour à Bossiou. Sa plus jeune enfant y a été prise de la fièvre scarlatine, et a réclamé des soins dont la pauvre mère a eu peine à supporter la fatigue. En Dieu seul est notre confiance; nous nous résignons à sa volonté sainte et désirons vivre au jour le jour. Quant au spirituel, il m'a été donné d'aider dans leurs travaux mes amis Casalis et Maitin, et de m'assurer par mes propres observations que le Seigneur ne les laisse pas manquer d'encouragements dans leur œuvre.

17 octobre. Les deux dimanches passés à Morija, depuis mon retour, m'ont aussi offert des encouragements : grand attachement des naturels pour nous; assiduité au culte; augmentation du nombre des cathécumènes; conversions nombreuses. M. Maeder, accompagné de quatre ou cinq frères, est allé évangéliser le district de Ramango, et Esaïe avec quatre autres néophytes, celui de Massité. J'ai mis le jardin en meilleur état qu'il n'était, et pressé la construction du temple.

Avant de recevoir les fidèles à la cène, le premier dimanche de novembre, je les ai tous visités l'un après l'autre pour m'informer soigneusement de leur état spirituel, les exhorter et les encourager. Sauf dans deux cas, l'accomplissement de ce devoir ne m'a donné que de la satisfaction.

Dimanche, 4 décembre. Un fils de Totolo vient nous annoncer que le vieux Adam Libé s'est endormi au Seigneur. Le père de ce jeune homme l'avait envoyé de bonne heure auprès du vieillard pour lui lire un chapitre de la Bible. « Savez-vous, lui avait-il demandé en arrivant, que c'est aujourd'hui

dimanche? — Oui, avait répondu le vieillard, je sais que c'est aujourd'hui dimanche. » Et il avait ajouté : « Je suis avec mon Dieu. » Alors ce garçon avait lu quelques versets de l'Evangile que le vieillard avait répétés ; puis il lui avait fait dire le cantique commençant par ces mots : « Viens, auteur « de la vie; inspire mon cantique, et que tes grâces journa- « lières soient le sujet de mon hymne éternelle. » « Apporte- « moi ma bouillie, avait ensuite dit Libé. — « La voilà. » — « Elle « est trop chaude; laisse-la refroidir... Donne-moi de l'eau « à présent. » Son petit-fils lui en apporte. Il se raffraîchit lui-même les mains et le prie de lui laver la figure, ce que le jeune homme fait. « Couvre-moi maintenant, ajoute le vieil- « lard, je m'endors. » Le jeune homme le couvre et sort, en cherchant à comprendre pourquoi son grand-père s'était, contre son ordinaire, fait laver la figure comme en un jour de fête. Bientôt après on le rappelle ; le vieillard s'était déjà, doucement et sans souffrance, endormi dans les bras du Sauveur.

Le jour suivant, je me rends chez Totolo, établi à peu près à moitié chemin de Morija à Bossiou. Le chef de cette dernière ville venait d'envoyer un wagon chercher les restes de son oncle pour les enterrer solennellement sur le plateau du mont Bossiou. J'applaudis à ces marques de respect, d'autant plus utiles chez les Bassoutos, qu'ils ont la funeste habitude d'inhumer les gens dès qu'ils ont rendu le dernier soupir, et avec tant de précipitation qu'il en est qui, tombés en léthargie et déposés encore vivants dans la tombe, ont trouvé le moyen d'en sortir et sont encore aujourd'hui pleins de vie dans la contrée.

A la requête de Moshesh, je me joins à la famille de feu Libé dont, le mardi matin de très-bonne heure, nous conduisons la dépouille mortelle à Bossiou. Le chef et les missionnaires de cette ville, suivis d'un nombreux cortége, nous rencontrent au pied de la montagne. On la gravit, et voilà le corps inanimé de Libé sous les yeux de Mokachané, son frère

puiné, qui considère et écoute tout sans se troubler. Moshesh lui explique ses desseins ; frère Cassalis lui adresse une exhortation à laquelle j'ajoute quelques paroles. Mokachané s'incline une dernière fois devant les restes de son frère aîné, et nous allons les enterrer religieusement, à la vue d'une foule immense de spectateurs qu'exhortent successivement MM. Casalis, Maitin et moi. C'était une excellente occasion d'annoncer l'Evangile, et nous en avons profité. La parole du Seigneur ne saurait avoir été prêchée en vain devant un si grand nombre d'auditeurs, et en circonstances si propices. Que l'accroissement vienne d'en haut !

Le lendemain, mercredi, je me joins avec une quinzaine de chrétiens de Morija à nos amis Casalis, Lautré et d'autres membres de leurs troupeaux, et nous partons tous ensemble pour la station de Bérée. Les jours suivants nous évangélisons ensemble le district de Bolitoutat et celui de Séfica, où nous nous trouvons face à face avec des ci-devant cannibales qui, pourtant, nous font bon accueil, nous écoutent attentivement, nous reçoivent et nous traitent dans leurs cabanes ou dans leurs sombres cavernes, tout étonnées et comme émues d'entendre retentir des *Te Deum* soit français, soit en langue du pays. — De là nous poussons jusqu'à Kuéning, chez l'intéressant Lésaoana, où chacun de nous cherche à faire du bien, aux grands comme aux petits. — Le samedi nous amène à Cana, où arrive bientôt après le chef Moshesh. M. et Mme Keck se sentent tout réjouis et encouragés en nous voyant.

Le dimanche, je prêche devant un nombreux auditoire sur ces paroles du bon berger : « J'ai encore d'autres brebis qui « ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène. » Le matin M. Casalis, souffrant d'une inflammation d'entrailles, n'avait pu assister au service ; dans l'après-midi, se trouvant mieux, il rassemble ses forces et nous fait une excellente homélie sur : « Simon fils de Jona, m'aimes-tu ? »

Le 12, lundi. — Plus grande affluence encore que la veille.

Moshesh tient une asssemblée publique à laquelle assistent les principaux chefs du district. Paul Matété est chargé d'exposer le sujet de la réunion. Il encourage les assistants à recevoir l'Evangile, en racontant comment il est parvenu lui-même à le connaître. Après lui paraît Moshesh, qui exhorte son fils Molapo à être petit à ses propres yeux, tout en paraissant grand au dehors. Il lui donne solennellement la juridiction du district de Cana, dont il désigne les limites. Le chef montre ensuite par trois fois M. Keck aux assistants, en les engageant à venir l'entendre et à juger par eux-mêmes les doctrines qu'il annonce. Il leur dit que c'est lui qui leur donnera des passeports quand ils voudront se rendre dans la colonie du Cap, et qu'il pourra vraisemblablement leur procurer des médicaments, s'ils viennent lui en demander avec confiance. Deux fois Moshesh me prie de prendre la parole pour exhorter l'assemblée, ce que je fais brièvement. M. Casalis y ajoute à son tour d'excellents conseils. — On avait tué cinq bœufs pour régaler les chefs et leurs sujets. Moshesh les invite à aller prendre leur repas, tandis que lui-même va examiner l'état des troupeaux et s'entretenir avec des particuliers que des affaires avaient probablement amenés à Cana.

Le lendemain mardi, il se tient à l'ombre d'un rocher une longue réunion d'Eglise, au sein de laquelle le petit troupeau de Cana se voit tour à tour exhorté par les missionnaires présents et par sept ou huit convertis de Bossiou ou de Morija. Jérémie Molapo, Apollos, et Ricard de Cana prirent aussi la parole. Le but spécial de la réunion était d'engager les personnes réveillées de la station à marcher dignement dans la voie étroite, de leur donner une nouvelle preuve d'affection chrétienne; en un mot, de les affermir et de les encourager.

Le mercredi, en rentrant à Bérée, frère Casalis et moi, nous prêchons encore à Sécalabata. Le jour suivant, 15 décembre, Dieu me ramène sain et sauf à Morija.

Depuis lors, j'ai pu encore faire une autre courte échappée

avec ma famille et une partie de mon troupeau pour aller, en compagnie de nos frères de Bossiou et de leur Eglise, célébrer la fête de Noël avec nos amis de Bérée. Tout s'est passé dans cette occasion à l'entière édification des missionnaires et de leurs ouailles. L'affluence des païens était très-grande. Leur vieux costume, leurs cheveux longs et dégoutants de graisse, leur œil farouche, leur étonnement de ce qu'ils voyaient, tout en eux formait un singulier contraste avec l'air modeste, calme, heureux des convertis, leur mise aussi simple que propre et le livre de cantiques ou l'Evangile qu'ils avaient à la main. C'était à s'y méprendre et à croire que ces gens appartenaient à des races différentes. Plusieurs discours remarquables furent prononcés dans cette occasion. « Si Monakin, « votre ancêtre, s'écria l'un des frères, si Marabé venaient « en ce moment à secouer leur poussière et à sortir de leurs « tombeaux, que penseraient-ils en voyant ces milliers d'hom- « mes réunis? Ils demanderaient peut-être si vous êtes à mé- « diter la destruction d'un voisin, à délibérer sur le plan de « l'attaque. Non, leur répondrions-nous, tout est paix; plus « de boucliers, plus de lances, plus d'instruments de guerre « parmi ces guerriers. Ecoutez ces chants d'amour et de cha- « rité; entendez la voix des messagers du salut; voyez ces « femmes vêtues avec modestie, recueillies et ferventes, et « leurs filles entonnant d'une voix joyeuse le cantique de la « délivrance. Comme tout est changé chez vos enfants! Quelle « tranquillité, quelle abondance dans la contrée! Ah! Mo- « nakin, ah! Marabé, vous naquîtes trop tôt, dans des jours « malheureux, car vous n'avez connu que la destruction et la « rapine!... » Tous parurent frappés de ce rapprochement. Mais lorsque le chef Koabane se leva pour confesser ses péchés et rendre publiquement raison de sa foi, une espèce de frémissement courut dans toute l'assemblée. D'un air calme, sérieux, modeste, mais singulièrement original, le vieux chef nous raconta sa vie et sa conversion; puis saisi d'horreur au

souvenir du mal qu'il avait commis, il finit par fermer les yeux, leva la main au ciel et s'écria au milieu des sanglots et des larmes de plusieurs des assistants : « O père ! père ! moi « qui ai ravi aux autres leurs troupeaux, qui ai répandu le « sang, qui ai fait mourir de faim mes frères, père ! par- « donne, fais grâce ; je me recommande à toi, moi, fils de « Marabé, moi indigne ! Père ! père ! au nom de Jésus-Christ, « mon Rédempteur, mon maître, pardonne - moi mes « péchés !... »

L'émotion du chef Moshesh était telle, que pendant quelques moments il tint son visage caché sous son mouchoir. Bien des coups violents sont frappés au cœur de cet homme remarquable. Son oncle Libé mort triomphant en Christ ; son ancien ami Khoabane se convertissant et l'exhortant publiquement à se convertir aussi ; et tout cela après tant d'autres encouragements à le faire !... « Moshesh, lui demandai-je « samedi dernier dans un moment qui me sembla opportun, est-il « bien qu'un fils se fasse appeler deux fois par son père ? — Non, « certes, me répondit-il tout confus, car alors le père vient et « le châtie. Vous nous le répétez souvent... » et il se tut.

Que Dieu bénisse nos faibles efforts ! qu'il les accepte et les sanctifie ! A la fin de cette année, ma santé et celle de ma chère compagne sont considérablement meilleures qu'il y a trois mois. J'ai toujours bonne confiance dans l'avenir. Nos chers collaborateurs M. et Mme Maeder se portent bien. La station prospère ; l'œuvre spirituelle et l'œuvre industrielle y marchent en ce moment d'un pas égal. La grâce du Seigneur soit avec nous tous !

Votre dévoué et respectueux missionnaire et frère en la foi,

Th. Arbousset.

SÉMINAIRE DE CARMEL.

Lettre de M. Lemue, *sous la date du* 8 *janvier* 1848.

Départ de Motito. — Souvenirs et regrets. — Friedau et ses habitants. Arrivée à Likhatlong. — Passage du Vaal. — Jean Bloem et ses gens devenus chrétiens. — Aspect du pays. — La fête de Noël à Béthulie. — Travaux au Carmel.

Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ, notre Seigneur,

Ce nom de Carmel, écrit en tête de ma lettre, apprendra à mes chers directeurs que nous sommes arrivés au nouveau poste qu'ils nous ont assigné. C'est le 29 novembre dernier que nous avons eu la joie de retrouver sains et saufs nos amis Lauga, qui nous y avaient précédés. Le changement que subit notre position est tel que je puis à peine y croire. En effet, après dix-huit ans passés en Afrique, dont quinze à Motito, ce n'est pas sans quelque effort que l'on parvient à creuser à sa pensée un nouveau lit et à lui imprimer un nouveau cours. Qu'il me soit donc permis de vous entretenir dans cette lettre de souvenirs aussi chers à mon cœur qu'ils sont récents.

Le 11 octobre dernier, nous dîmes adieu au paisible séjour que nous avions si longtemps habité. Nous laissions derrière nous une charmante oasis sur les confins du Kalagari, pays mystérieux de la solitude où notre imagination avait si souvent erré; des allées d'arbres, des saules pleureurs, des vergers que nos mains avaient plantés, et qui nous avaient souvent prêté leur délicieux ombrage; une chapelle, sinon élégante, du moins agréable, où nous avions passé nos plus heureux moments; un petit troupeau que nous avions vu naître à la foi; un sol arrosé de nos larmes et de nos prières; deux tombeaux ombragés de deux mimosa contenant les restes précieux, l'un d'Eugénie Lauga, l'autre de notre tendre Calédon, nés et moissonnés en même temps; un collègue restant

seul et solitaire pour nous remplacer; un vieux chef aveugle, malheureusement encore privé des yeux de la foi; les populations de Morokoeng et des environs, encore païennes il est vrai, mais pourtant affectueuses. Tous ces objets, les uns plus, les autres moins, rendaient notre départ pénible, au point que nous dûmes chercher dans la prière les forces nécessaires pour consommer le sacrifice. Notre jeune famille, bien qu'avec des regrets d'une nature différente, n'était pas moins éprouvée que nous; pour elle c'était la perte du lieu natal que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, d'une foule de jeunes amis et des jouissances pures de l'enfance. Encore aujourd'hui nous faisons monter nos vœux vers le ciel en faveur de ce cher Motito, et nous demandons au Seigneur que notre cher frère puisse moissonner avec joie là où nous avons commencé à défricher.

Il ne nous en coûtait pas moins de nous éloigner de nos Koranas convertis de Friedau. Andries le catéchiste, informé de notre départ, était venu nous faire sa dernière visite avec ses amis. Trois mois auparavant, j'avais été moi-même à Friedau où j'avais trouvé tant de vie et tant de cordialité que j'en étais revenu le cœur tout joyeux. A cette époque, Mosheu travaillait à rentrer à Mamusa, dont Mahura l'avait dépossédé; l'œuvre spirituelle me parut être dans une condition très-prospère. Six candidats furent admis au baptême après des examens consciencieux; les chrétiens les plus avancés s'occupaient sans relâche à instruire la jeunesse et à diriger les classes des personnes bien disposées; le chef lui-même, accompagné de quelques jeunes gens, visitait les Bushmeu des environs pour leur expliquer la parole de Dieu et pour tenir école chez eux; une souscription en faveur de la Société de Paris, s'élevant à £ 15 16 (395 fr.), me fut remise; et l'Eglise se composait alors de 60 membres. Tel était l'état florissant de cette jeune communauté, qui paraissait savourer à longs traits les douceurs de la foi évangélique. *Autrefois ils étaient té-*

nèbres, mais maintenant ils sont lumière dans le Seigneur : ils étaient morts, mais ils sont ressuscités.

La fermeté dont Mosheu a fait preuve dans une circonstance difficile n'a pas été sans porter ses fruits au dehors. On se souvient peut-être comment, il y a environ deux ans, il eut le courage de s'opposer à une poignée de brigands qui revenaient du Nord avec des troupeaux capturés; et comment, s'étant emparé par force de ces troupeaux, il les remit aux personnes auxquelles ils appartenaient. Cette affaire eut du retentissement dans le pays. Les mal-intentionnés en prirent occasion de calomnier le chef chrétien, et Mahura ne lui a pas encore pardonné cette action généreuse, car chacun sait que le désir de s'en venger n'a pas peu contribué à lui faire prendre Mamusa. Eh bien, à l'heure qu'il est, la conscience a repris son empire. Godita, le chef vagabond, et ses associés tremblants de frayeur au souvenir du mal dont ils ont été les auteurs, se sont humiliés et ont demandé avec prières à M. Ross de les instruire dans la voie du salut. Environ trente individus ont été ainsi, par la fidélité de Mosheu, arrêtés dans leur carrière inique, et arrachés du feu comme des tisons fumants. M. Ross pense, avec raison, que s'ils eussent réussi dans leur pernicieuse entreprise, ils seraient encore aujourd'hui endurcis dans le mal.

Le vœu si souvent émis par Mosheu et ses sujets de recevoir un guide spirituel de notre Société, m'a encore été répété d'une manière pressante. A la veille de prendre congé d'eux, peut-être pour la vie, et dans l'impossibilité où se trouve M. Frédoux de visiter une annexe éloignée de Motito de huit à dix journées de marche, ils m'ont rappelé les liens étroits qui les unissent aux missionnaires de Paris, et combien ils seraient heureux de revoir leur ancien pasteur, M. Pfrimmer. Je leur répondis que vous étiez informés de leur situation, et que si vous ne pouviez pas répondre favorablement à leur appel, nous nous joindrions à eux pour inviter la Société des

Missions de Berlin à leur fournir un pasteur le plus tôt possible. Je me séparai de ces frères et de ces enfants en la foi le cœur bien serré. Il ne fallait rien moins qne la certitude que notre séparation ne sera que momentanée et notre réunion éternelle, pour me décider à quitter un tel troupeau. Ah! puisse-t-il être à jamais gardé des attaques de l'ennemi de nos âmes! Puisse la bénédiction qui a reposé sur ces chères brebis, y reposer toujours! Je les remets sous ta houlette, ô bon pasteur qui les as aimées et qui as donné ta vie pour elles. C'est toi seul qui les protégeras et qui les garderas de tout mal. Heureux le missionnaire qui a exercé son ministère au milieu de telles âmes, mais plus heureux encore celui qui ne s'en sépare qu'au dernier soupir!

Ces pensées que je viens de coucher sur le papier, nous occupaient pendant le trajet qui sépare la station de Motito de celle de Likhatlong, située à la jonction du Hart et du Vaal. Arrivés chez M. Helmore, ancien ami et compagnon d'œuvre, nous y fûmes accueillis avec toutes les marques de l'amour fraternel le plus sincère. La belle œuvre qui s'y fait fut comme un baume salutaire préparé par le céleste médecin, pour adoucir la plaie récente faite à nos cœurs. Là une population d'environ un millier d'âmes gouvernées par Jantyes, fils de Mothibe, est assidue à tous les offices divins. Les écoles, que les parents apprécient, sont fréquentées par un grand nombre d'enfants; ce qui a engagé Mlle Helmore à quitter l'Europe pour venir seconder son digne frère dans cette branche importante de l'instruction. La chapelle, rudement construite par les indigènes, peut contenir six cents auditeurs, dont plus de deux cents participent à la sainte cène. Nous y avons aussi été témoins d'un mariage célébré dans l'Eglise. Cet acte solennel et religieux montrait à l'évidence les grands progrès que fait la Société béchuanase sous l'influence de l'Evangile. Autrefois les unions étaient clandestines à la manière des sauvages, aujourd'hui elles sont sanctifiées par la prière

et suivies de fêtes toutes chrétiennes. C'est chez le missionnaire de Likhatlong que l'on trouve la plus belle bibliothèque au delà de l'Orange.

Un obstacle sérieux s'opposait ici au progrès de notre voyage. Le Vaal qui a généralement fort peu d'eau dans cette saison (novembre), était débordé au point que le Hart, qui n'est qu'un torrent sans importance, se trouvait refoulé à plus d'une lieue de son embouchure. Un lac considérable sous lequel avaient disparu les jardins, venait baigner le pied de la colline où s'élève le village. Au bout de plusieurs jours de pénible attente, le fleuve, au lieu de décroître, grossissait toujours plus. Retourner en arrière eût été renouveler le sacrifice, et rester inactifs eut trop exercé notre patience. Il restait une seule ressource, c'était de construire une nacelle; nous nous décidâmes pour ce dernier parti. Un charpentier, que nous avions fort à propos dans notre caravane, ayant examiné les matériaux que le zèle de notre frère avait mis à sa disposition, promit de terminer l'ouvrage en peu de jours, moyennant une rétribution. Quand le bâtiment fut sur le chantier, les Béchuanas, et en particulier ceux de nos gens habitués aux plaines du Kalagari, déclarèrent que c'était peine perdue, puisqu'un aussi frêle esquif ne nous ferait jamais passer le fleuve à nos quatre voitures. Le travail ayant été achevé au bout d'une semaine, M. Helmore lança la barque sur le Kolong, en présence de la foule saisie d'admiration. L'élan ainsi donné, chacun s'exerça à manier la rame, et en fort peu de temps une petite troupe de matelots se trouva capable de nous relever. Pendant trois jours la jonction du Vaal et du Hart présenta une scène très-animée. Une foule de curieux s'y était rendue pour voir manœuvrer la nacelle; les nageurs koranas poussaient à force de bras les tentes des voitures; les Batlapi forçaient le bétail réfractaire à entrer dans le fleuve, et à coups de bâton le contraignaient à nager, pendant que notre infatigable ami faisait passer et repasser la barque à travers

le courant. De nouvelles difficultés nous attendaient sur la rive opposée. Nous n'ignorions pas que le terrain y était très-marécageux, en conséquence du dernier débordement, mais il fallait bien y passer. Il nous en coûta autant de sueurs, si ce n'est plus, pour sortir nos effets et arracher nos voitures de ce pas dangereux que pour les faire passer à la nage. Si le fleuve eut de nouveau débordé, nous nous trouvions dans un îlot, exposés à être emportés avec tout le bagage; mais Dieu ne permit point cette catastrophe. Quelques nouveaux efforts nous firent gagner le tertre voisin, et grâce aux secours de nos amis, au bout d'une semaine nous eûmes la joie de nous sentir sur la terre ferme, sans avoir essuyé aucun accident.

De là, remontant le cours du fleuve pendant deux jours, un spectacle aussi nouveau que réjouissant s'offrit à nos méditations, c'était une maison de prière, d'humble apparence, autour de laquelle étaient disséminés plusieurs groupes de huttes koranases. Nous avions devant nous le village de Jean-Bloem, autrefois trop célèbre pour ses brigandages. Il y a dix ans à peine, nous ne nous serions pas approchés de ce séjour sans de cruelles appréhensions; mais nous savions que la grâce de Dieu avait converti le loup en agneau, et transformé les repaires du crime en de paisibles habitations. Notre attente ne fut nullement trompée; nous trouvâmes à notre arrivée le pieux et actif Servick, missionnaire de la Société de Berlin, alors occupé à se bâtir une vaste maison en pieux. Le chef, à la stature colossale et aux traits d'origine hollandaise, ne tarda pas à venir nous souhaiter la bien venue. Nous n'étions pas fâchés d'avoir à passer un dimanche au milieu de ces Arabes africains pour voir de nos yeux le changement dont on nous avait parlé. Le lendemain notre souhait fut accompli; nous pûmes mêler ensemble nos supplications et nos louanges, et j'eus la douceur d'annoncer l'Evangile à une congrégation aussi recueillie qu'elle avait été autrefois vagabonde. Quand on a connu les mœurs déprédatoires qui caractérisaient

naguère cette tribu, il faudrait être imbu d'étranges préjugés pour méconnaître les merveilles que Dieu a daigné y opérer insensiblement par la prédication de sa parole. Tous les rameaux dont se compose cette ancienne famille hottentote, sont sans exception agités en ce moment par le souffle de l'esprit de l'Eternel. Les conversions y sont nombreuses, les changements y sont frappants, et la piété se manifeste en eux sous des formes naïves et touchantes.

Cependant, nos frères de la Société de Berlin échelonnés sur le Vaal, et travaillant avec succès à la régénération des Koranas, n'en sont pas moins appelés à exercer le renoncement. Si leur œuvre est belle, elle est aussi laborieuse. Il faut qu'ils s'accomodent le mieux qu'ils peuvent aux ressources du pays et aux caprices d'une peuplade encore nomade; ils doivent se résigner à changer souvent de localité et renoncer à l'agriculture et à l'horticulture, ce qui devient à la longue une grande privation. La famille de notre frère Servick venait d'être visitée d'un terrible accident. Leur fils aîné avait été emporté par un cheval effrayé sur une colline rocailleuse, et traîné dans les étriers jusqu'à être réduit en lambeaux. La pauvre mère en nous racontant à demi-voix ce malheur, étouffait ses sanglots.

A partir du Vaal nous n'avons plus cessé de voyager au milieu des fermiers hollandais. Les bords du Rict, où l'on ne rencontrait que quelques Bushmen errants, sont maintenant couverts de troupeaux et d'établissements dont quelques-uns sont très-prospères. Des digues bien construites, jetées entre deux collines pour recueillir les eaux pluviales, des champs couverts de blé, la propreté, l'aisance que l'on trouve assez fréquemment, annoncent une industrie persévérante. Un petit incident nous fournit en passant une preuve bien frappante de la fragilité humaine. Comme nous demandions des renseignements sur une famille pieuse que nous avions vue, il y a dix ans, nous n'y trouvâmes plus que leurs descendants. Tout

près d'une ferme où nos voitures s'étaient arrêtées pour passer la nuit, on remarquait une enceinte proprement construite au pied d'une colline, c'était le cimetière qui contenait le tombeau du patriarche, celui de sa femme reposant à ses côtés, et de plusieurs autres membres de la famille.

Nous arrivâmes à temps pour passer les fêtes de Noël à Béthulie. Dans une belle et spacieuse chapelle remplie d'auditeurs, et où notre frère distribua la sainte cène à environ deux cents personnes, je me suis souvenu de l'époque désastreuse ou forcés de sortir du pays de Mosélékatsi, nous fîmes à nous deux la commémoration des souffrances de notre divin Rédempteur, dans les plaines de Sitlagole. Alors la Société des missions ne possédait pas une station et ne comptait pas une seule âme convertie au sud de l'Afrique. Quel contraste de bénédictions, dont toute la gloire est due au Seigneur !

L'organisation de notre établissement de Carmel souffrira des retards, à cause du manque d'un local indispensable pour loger la famille du directeur et les élèves. Le maçon que nous venons d'appeler pour cette construction, n'est pas encore arrivé sur les lieux. Dans cette partie du sud de l'Afrique, ces sortes de travaux sont rendus plus difficiles et plus dispendieux par la guerre prolongée qui vient d'avoir lieu entre les Anglais et les Caffres. Nous avons cependant la ferme confiance dans le Seigneur, qu'il daignera applanir ces premières et graves difficultés, et que nous pourrons nous livrer dans un avenir qui ne sera pas trop éloigné, à l'enseignement des jeunes Bassoutos qui se voueront à la tâche d'instituteurs.

En attendant que nous ayons la joie de vous annoncer que nous sommes véritablement entrés dans notre œuvre, daignez, Monsieur le Président et Messieurs, recevoir l'assurance renouvelée des sentiments d'estime et d'union cordiale avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre tout dévoué serviteur et frère en la foi,

P. Lemue.

MISSIONS EVANGELIQUES.

AFRIQUE.

Côtes du Nord et de l'Est. — Station du Caire. — Les musulmans et les Coptes.—Voyages missionnaires de M. Krusé. — Ecoles chrétiennes au Caire. — Missions chez les Wonica de l'Est. — Voyages et travaux de M. Krapf. — Détails de mœurs. — Fondation d'une station à Rabbay. — Le palava. — Défauts et qualités des Wonica. — L'église et l'école.

Ce serait se faire une idée exagérée des progrès de l'Evangile en Afrique, que d'en juger par les nouvelles que nous apporte, presque chaque mois, la correspondance de nos missionnaires français. Dieu a béni abondamment les travaux de ces serviteurs dévoués; ils font notre joie et notre gloire. Autour d'eux, et sur un autre point encore, le long des côtes occidentales, des stations florissantes et un grand nombre de conversions remarquables, ont aussi récompensé le zèle de plusieurs Sociétés de Missions, Anglaises ou Américaines. Mais, quelque encourageants que soient ces succès, il n'en est pas moins vrai que ce pays, brûlé des feux du soleil de la nature, n'a vu se lever encore le soleil de justice que pour un bien petit nombre de ses cinquante millions d'habitants. Les vastes régions du centre, loin d'avoir reçu l'Evangile, se sont à peine ouvertes aux explorations hardies de quelques rares voyageurs qui n'y ont trouvé d'autre religion que le fétichisme le plus grossier et le plus dégradant. C'est là ce qui règne aussi, à peu près exclusivement, dans les contrées de l'Est, et chacun sait que le Nord, autrefois si riche en Eglises chrétiennes fidèles et vivantes, a, depuis bien des siècles, courbé la tête sous le croissant de Mahomet.

Sur cet immense littoral qui, commençant au détroit de Gibraltar, s'étend jusqu'à l'isthme de Suez, et, de là, le long de la Mer rouge et de l'Océan, jusqu'au pays des Caffres, nous ne trouvons que deux établissements missionnaires proprement dits (1), l'un en Egypte, au Caire, et l'autre à l'Est, sur la côte de Zanguebar. Tous deux appartiennent à la Société épiscopale d'Angleterre. C'est par eux que nous allons commencer notre revue des travaux entrepris en Afrique pour l'avancement du règne de Dieu. Nos lecteurs verront, par les détails suivants, avec quelle lenteur, et en face de quelles difficultés, l'œuvre se développe et s'avance dans ces contrées.

Depuis une vingtaine d'années, la Société épiscopale d'Angleterre a établi, dans cette ville, une Mission dont le personnel se compose actuellement de deux missionnaires, MM. Krusé et Lieder, d'une Institutrice anglaise, et de huit ou dix aides indigènes. Les Arabes, sectateurs de Mahomet, et les Coptes, restes des anciennes populations chrétiennes de l'Egypte, se partagent les soins de ces serviteurs de Christ. M. Lieder est plus spécialement chargé de diriger les établissements d'instruction fondés par la Mission. Les fonctions de M. Krusé consistent à célébrer les services religieux, soit Anglais, soit Arabes, à répandre, par des conversations, la connaissance des vérités évangéliques et à faire, à l'occasion, des tournées missionnaires dans diverses provinces de l'Egypte. Il a aussi ouvert dans sa maison, au Caire, une salle où se réunissent, chaque soir, les personnes qui ont à cœur de s'instruire. Ces réunions comptent ordinairement de quinze à vingt visiteurs, les uns musulmans, les autres Coptes, quelques-uns catholiques romains. « Je suis heureux et reconnaissant, écrit M. Krusé, de pouvoir dire que, parmi eux, la lumière fait

(1) Nous ne parlons pas ici des missions entreprises parmi les Juifs, qui pourront faire l'objet d'un article à part, ni des Eglises protestantes de l'Algérie, encore si jeunes et qui n'ont pu jusqu'à présent prendre aucun caractère missionnaire.

des progrès manifestes. Nous en avons maintenant fini avec la controverse, et la plupart de ceux qui se distinguaient autrefois par la violence de leurs déclamations contre la foi chrétienne, m'aident aujourd'hui à en démontrer la vérité aux autres. Leur attachement à la parole de Dieu s'accroit, et leur superstition disparait peu à peu. Très souvent on les entend eux-mêmes opposer aux absurdes assertions de nos adversaires ces paroles dont-ils m'ont entendu faire usage: « Pou« vez-vous prouver cela par l'Ecriture-Sainte? » Méthode excellente, qui abrège les débats, aboutit généralement à un aveu d'ignorance, et dispose ainsi les cœurs à recevoir avec docilité la semence de vie. »

Malgré le titre de chrétiens dont les Coptes se parent, M. Krusé semble attendre moins d'eux que des disciples du faux prophète. « Avec ces derniers, dit-il, tout doit se faire avec le plus grand secret. La frayeur qu'ils ont de leurs prêtres les tient dans un esclavage continuel. Par exemple, ils n'osent fréquenter notre chapelle qu'à la dérobée, et il est de fait, que, chaque dimanche, deux de ces prêtres se tiennent en védettes auprès du lieu de nos réunions, comme pour prendre note de ceux qui s'y rendent. Les mahométans ont, sous ce rapport, plus de hardiesse. Il se manifeste aussi parmi eux, même chez les plus dévots, un esprit de recherche bien plus prononcé que chez les Coptes. J'en connais un grand nombre qui lisent nos livres, et de manière à en tirer un véritable profit. Souvent leur foi au Coran en est ébranlée, et sans la crainte du châtiment, qui, en cas de renoncement, à l'Islamisme, n'est rien moins que la mort, je ne doute pas que plusieurs ne fussent disposés à se ranger parmi les confesseurs de Christ. L'un d'eux m'avouait naguère, qu'il était parfaitement convaincu de la vérité du Christianisme; mais je *n'ose* pas, ajoutait-il, en faire profession, car alors mes parents, et mon propre père, seraient les premiers à provoquer contre moi une sentence de mort.

Au commencement de l'année dernière, M. Krusé, accompagné d'un de ses aides indigènes, fit un voyage dans l'intérieur de l'Egypte pour visiter quelques localités habitées par des Coptes. Les traits suivants empruntés à son journal, donnent une idée de ce que sont aujourd'hui les débris de ces anciennes Eglises africaines, autrefois si vivantes et si fidèles, tout en permettant cependant l'espoir qu'ils peuvent être vivifiés de nouveau. Pourquoi l'esprit de Dieu ne ranimerait-il pas ces ossements desséchés?

« A Medinet-el-Fayoum, un grand nombre de personnes ayant appris mon arrivée, s'empressèrent de venir me voir. Une grande chambre se trouva bientôt remplie de Coptes, auxquels s'étaient mêlés quelques rares mahométans. Après les salutations d'usage, je profitai de l'occasion pour annoncer à tout ce monde l'objet de ma visite. Quelques-uns se rappelaient les précédentes visites que je leur avais faites avec MM. Lieder et Müller, et me parlèrent avec intérêt des livres que nous leur avions alors laissés. La conversation prit bientôt une tournure plus sérieuse, et nous nous mîmes à proclamer devant eux les grandes vérités de l'Evangile. Ils nous écoutaient avec beaucoup d'attention, quand tout-à-coup entra un kumus (archidiacre) tellement ivre, que l'ordre en fut troublé. Vainement je voulus au bout de quelques instants reprendre le fil de mon discours; la conduite et les remarques indécentes de ce prêtre me forcèrent d'y renoncer, et nos visiteurs, après s'être également, sans succès, efforcés de rétablir le calme, se retirèrent les uns après les autres, tout honteux de ce triste spectacle donné par un de leurs ecclésiastiques. L'ivrognerie est parmi ce peuple un vice si général, qu'on le remarque à peine, et le clergé paraît y être tout particulièrement adonné. Il semble que son influence en devrait être affaiblie, mais tel est l'aveuglement spirituel de ce peuple, qu'il ne s'en croit pas moins obligé d'obéir à tout ce que lui prescrivent ces guides si peu croyants et si peu dignes.

« Quelques jours après, le 2 mars, j'allai, accompagné de Michael (l'aide missionnaire dont nous avons parlé) rendre les visites que j'avais reçues. La première maison où nous entrâmes fut celle de Muallem Botros, un des Coptes les plus riches et les plus influents de l'endroit. Une petite assemblée de chrétiens ne tarda pas à s'y former. Il y a parmi ces gens une coutume très-louable sous ce rapport. Aussitôt que je suis arrivé quelque part, le maître de la maison en donne avis à ses voisins qui le redisent à d'autres, de sorte qu'en quelques instants je me vois entouré d'un cercle nombreux, auquel je puis m'adresser, sans avoir besoin de perdre mon temps à courir de maison en maison. Dans cette occasion-ci, j'eus affaire à des auditeurs profondément attentifs que j'entretins surtout du péché de l'ivrognerie et de la nécessité de répondre aux miséricordes infinies du Sauveur, par une conduite digne de la sainteté de notre vocation céleste en lui.

« Le 9 mars, j'allai visiter l'école copte, misérable chambre où je trouvai quinze enfants qu'instruisaient deux vieillards aveugles. On m'y demanda pourtant des livres avec beaucoup d'instances. Je me suis souvent étonné de la connaissance des Saintes Ecritures que possèdent les aveugles de cette nation. Ils se font lire la Bible par quelqu'un, et en confient avec succès le contenu à leur mémoire.

« Les deux instituteurs de cette école étaient remarquables sous ce rapport; ils savaient en vérité une grande partie de l'Evangile par cœur; mais hélas! ils en ignoraient le sens à un degré non moins surprenant. On peut penser ce qu'étaient, à cet égard, les enfants instruits par eux; ils ne savaient pas même qui était le Sauveur. Nous fîmes là une distribution de livres, et exhortâmes les maîtres à mettre dans leurs cœurs la parole vivante du Seigneur, au lieu de se contenter d'en inscrire la lettre morte sur les tables de leur mémoire.

« Le 19 mars, nous allâmes visiter un village situé à quelque distance. A notre arrivée, toute la population était réunie à

l'Eglise. Nous y entrâmes, mais force nous fut de rester dans une sorte de vestibule destiné à ceux qu'on ne juge pas dignes de pénétrer dans l'intérieur. Après le service, le prêtre vint nous inviter à visiter son Eglise. Dans une niche pratiquée dans le mur se trouvaient une vierge et l'enfant Jésus sculptés en relief sur une table de marbre. Le prêtre nous dit que ces figures ne devraient pas être là, et nous fit remarquer qu'on avait essayé de les faire disparaître sous une couche épaisse de je ne sais quel enduit. A cette observation je me tournai vers quelques peintures qui se voyaient sur les murs, et lui demandai : « Pourquoi donc souffrez-vous cela ici? » Il me répondit que ce n'étaient pas des images taillées, et qu'on ne les adorait pas. « Cependant, repliquai-je, je viens d'être moi-même témoin des hommages que leur rendent grand nombre de vos gens. » Mon interlocuteur resta un peu confus; mais il n'en écouta pas moins avec attention ce que je pris de là occasion de lui dire sur les superstitions qui s'étaient glissées dans son Eglise; il convint même que sur plusieurs points mes reproches étaient fondés.

« Nous nous rendîmes ensuite chez un orfèvre dont la maison ne tarda pas à se remplir de chrétiens. Là, j'insistai avec toute la force que je pus y mettre, sur l'inutilité de recourir à d'autre intercesseur qu'au grand Médiateur qui nous a été donné. Je citai passage après passage pour prouver combien leur Eglise était coupable d'avoir dénaturé les enseignements si purs et si simples de l'Evangile. « S'il en est ainsi, s'écria un muallem, il faut que nous y pensions sérieusement. » Je les exhortai tous à le faire dans un esprit de prières, et en secouant le joug d'un clergé ignorant et paresseux. Ils me firent beaucoup de questions sur notre Eglise, mais se montrèrent surtout très-curieux de savoir quelles étaient nos idées sur le jeûne. Sur ce point j'eus bien de la peine à me faire comprendre; cependant je leur lus plusieurs passages de l'Ecriture sainte propres à leur démontrer combien la manière dont

ils font usage du jeûne est peu conforme à son but réel. La chambre où nous étions, l'escalier même, étaient complétement remplis de ces gens ; tous paraissaient comme suspendus à mes lèvres ; le silence le plus profond règnait dans cette foule, et ainsi encouragé mon cœur s'élevait avec une vive confiance vers celui dont je plaidais la cause. C'était le temps du jeûne ; mes auditeurs n'avaient rien mangé depuis la veille, et le moment où il leur était permis de se restaurer était venu ; je crus devoir les engager à se retirer pour prendre leur repas : « Oh non, s'écrièrent-ils, vos paroles valent mieux que de la nourriture, » et ils restèrent là jusqu'à ce que, complétement épuisé moi-même, je me trouvai obligé de m'arrêter en leur demandant grâce. Je leur distribuai ensuite un grand nombre de livres et de traités qu'ils reçurent avec beaucoup de reconnaissance. Ce ne fut pas sans peine que je pris congé de ces braves gens. Ils me suppliaient de passer avec eux la nuit pour continuer à les enseigner ; mais cela était impossible. Beaucoup d'entr'eux nous accompagnèrent non-seulement hors du village, mais pendant une bonne partie du trajet que nous eûmes à faire pour regagner notre logis. »

Nous avons dit que des établissements d'instruction pour les enfants coptes avaient été fondés au Caire. Ils se composent d'une école supérieure ou pensionnat, d'une école primaire aussi pour les garçons, et d'une école de filles. Celle-ci contient 115 élèves, dont 13 appartiennent à des familles mahométanes ; l'école supérieure de garçons compte 18 pensionnaires ; l'école primaire 130, dont 16 mahométants.

Tous ces établissements prospèrent et inspirent à M. Lieder, qui en a la direction générale, de belles espérances pour l'avenir. Ils sont regardés avec faveur par la population en vue de laquelle ils ont été institués, et sont hautement approuvés par le clergé supérieur de l'Eglise copte, sans l'appui duquel ils n'auraient aucune chance de succès. Le patriarche les visite souvent ; un des évêques du Caire ne laisse presque pas passer

un seul jour sans faire acte de présence tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre; et plusieurs de ces hauts dignitaires y ont placé eux-mêmes des enfants qui leur appartenaient par les liens du sang, ou qu'ils protégeaient à d'autres titres. Il est superflu sans doute de dire ici que la religion tient la première place dans l'enseignement donné à la jeunesse qui fréquente ces écoles. Les fruits qu'on peut en attendre ne sont pas encore aussi apparents que la piété de nos frères le voudrait; mais à eux de semer et d'arroser; Dieu donnera, quand et comme il lui plaira, accroissement aux plantes qu'il les a chargés ainsi de cultiver.

« En somme, dit M. Lieder, après avoir exposé le tableau que nous venons de résumer, voilà vingt ans et plus que je travaille en vue de faire quelque bien à l'Egypte. Durant ce long espace de temps j'ai éprouvé bien des alternatives d'espérances et de craintes, mon cœur a souvent passé par de douloureuses perplexités. Et pourtant, en repassant tout ce que j'ai vu, et les merveilleux changements qui se sont opérés autour de moi, je ne puis m'empêcher de reconnaître que l'Eternel a déjà fait de grandes choses et en prépare de plus grandes encore pour ce pays. Ses promesses sont sûres, et l'Egypte deviendra certainement un champ fertile, une route royale pour notre Dieu. L'opposition et les préjugés jadis si redoutables des fiers Sarrasins, fléchissent de jour en jour sous l'influence plus douce de la raison, et on ne saurait douter que l'aurore d'un jour de lumière, de chaleur et d'espoir ne commence à briller sur ce pays de ténèbres.

Quittons maintenant l'Egypte et transportons-nous, en suivant le rivage oriental, jusque sous le 4[e] degré de latitude sud. C'est là seulement que se trouve la seconde des deux stations que nous avons mentionnées plus haut.

Notre feuille a raconté (tome XX page 188) les premiers travaux parmi les Gallas de M. Krapf, ancien collaborateur, en Abyssinie, du célèbre missionnaire Gobat, aujourd'hui

évêque de Jérusalem. Fixé depuis quelques années à Mombas, petite île située à quelques lieues de la côte, le zélé et persévérant serviteur de Dieu s'y est appliqué à l'étude de la langue du pays et à la traduction en cette langue de diverses parties de l'Ecriture-Sainte. De fréquentes excursions dans l'intérieur du continent, lui ont permis d'étudier aussi les mœurs des populations, et de choisir avec connaissance de cause l'endroit le plus convenable pour l'établissement d'une Mission. Il s'est décidé pour un village du nom de Rabbay, habité par la tribu des Wonica. Fondée depuis moins de deux ans, cette station ne peut guère fournir à l'intérêt des amis de l'Evangile que des espérances encore bien vagues. Mais il s'agit d'un pays nouveau, de peuplades et de mœurs encore inconnues; on pourra lire avec plaisir quelques détails extraits de la correspondance de M. Krapf.

Les suivants se rapportent à l'une des premières visites faites par le missionnaire à la tribu des Wonica.

« Pour arriver, dit-il, au village de Ribé, nous eûmes à traverser une forêt épaisse, et de chaque côté du sentier étroit que nous suivions, parfaitement impénétrable. C'est l'usage constant des Wonica de construire leurs villages dans des forêts de ce genre, qu'ils se gardent bien d'éclaircir. Elles leur forment des forteresses naturelles contre leurs ennemis, point important dans ces contrées où l'homme est constamment en guerre avec l'homme.

« A la fin nous parvînmes à la première enceinte du village de Ribé. (Chaque village Wonica a trois enceintes successives formées de palissades.) Là on nous fit attendre jusqu'à ce que les chefs, avertis de notre présence, vinssent nous reconnaître. Ils ne tardèrent pas à venir, et commencèrent aussitôt leur *heshima*, c'est-à-dire l'échange des présents qui se fait toujours en cas pareils. Ils poussaient des cris, dansaient, brandissaient leurs épées et leurs arcs, et se livraient à toutes les démonstrations de joie qu'ils pouvaient imaginer.

« Je les suivis ensuite le cœur triste, car tout ce bruit n'était hélas! pas autre chose qu'un bruit bien profane. Il redoubla encore à notre entrée dans le village ; les enfants, les femmes, les vieillards, tous accoururent pour souhaiter la bien venue au *Missongo*, c'est le nom donné aux Européens dans la langue sooahelée. Si quelqu'un semblait vouloir rester tranquille ou silencieux, les chefs se précipitaient sur lui et le contraignaient de se mêler aussi à la danse et aux cris. Quand nous approchâmes de la maison du chef principal, les jeunes gens se placèrent respectueusement devant nous pour nous ouvrir un passage au travers de la foule. Les maisons Wonica sont d'une construction assez remarquable. Ce sont des pieux plantés en terre, et dans l'intervalle desquels on entasse des mottes et du foin du haut jusqu'en bas, et de manière à intercepter tout passage au vent et à la lumière. La porte ou plutôt l'entrée, en est si basse, qu'il faut presque ramper pour y pénétrer. Les maisons sont, dans quelques villages, tellement serrées les unes contre les autres, que si le feu prend à l'une, il faut nécessairement que le village entier soit consumé.

« Une fois entré dans la maison, toute la foule se retira, à l'exception des jeunes hommes. Ceux-ci se conduisirent avec nous d'une manière si respectueuse et si convenable, qu'ils gagnèrent mon affection. Plusieurs ont une figure douce et intelligente, et sont loin d'être aussi noirs et aussi laids que je me l'étais imaginé.

« Les chefs parurent fort surpris quand je leur dis que mon but, en visitant ces contrées, était d'enseigner aux Gallas et aux Wonica la connaissance du vrai Dieu. Ils m'avaient pris pour un marchand comme il leur en vient quelquefois. Ils n'en continuèrent pas moins à m'exprimer des sentiments d'amitié. Je parcourus ensuite le village, qui peut contenir de 6 à 700 habitants. J'y remarquai çà et là des tombes placées près de la maison qu'avait habitée le défunt. J'appris par la suite que cette tribu enterre ses morts dans une position in-

clinée et le visage tourné vers le sud. Mais dans ces cérémonies, ils donnent en général très-peu de signes de deuil ; ils en profitent plutôt pour s'adonner aux excès de la table, car il est vrai d'eux, peut-être plus que de tout autre peuple, qu'ils se sont fait un Dieu de leur ventre, et c'est à peu près le seul dont ils ont l'idée.

« A l'extrémité du village j'aperçus une maison isolée et plus grande que les autres. C'était la maison du Conseil, et aussi la maison à boire. Elle était à ce moment pleine de gens ayant chacun un vase devant soi, et buvant à grands flots le *tembo*, liqueur enivrante extraite de la noix de coco. Cette réunion avait lieu pour célébrer un mariage. On se fait dans ces occasions un devoir d'offrir aux mariés une immense quantité de tembo qu'ils boivent dans cette maison, avec leurs parents et leurs amis, jusqu'à en perdre la raison. »

Quant aux idées religieuses de ce peuple, voici tout ce que M. Krapf en apprit dans ses premières visites. « A l'entrée du village de Rabbay, dit-il, je vis deux petites huttes de trois ou quatre pieds de hauteur. J'en demandai l'usage ; l'on me répondit qu'il y en avait au moins une de pareille dans chaque village, et que c'était le *Dshumba dsha mulungo*, c'est-à-dire la maison de Dieu. Hélas ! ce n'est que l'habitation de Satan. C'est là que les sorciers accomplissent leurs absurdes cérémonies, quand les Wonica se préparent à porter le fer et le feu dans les habitations de leurs ennemis. Plus loin j'aperçus une noix de coco suspendue à un des pieux de la palissade. C'était, me dit-on, l'*uganga*, sortilége. Elle avait été mise là par tous les habitants du village, à la requête du sorcier, et cela afin que le mauvais esprit ou *Pepo*, détruisît quiconque oserait toucher aux noix de coco pendant que les hommes seraient occupés dans les plantations. Cela, m'assura-t-on, suffisait non-seulement pour préserver les cocotiers du pillage, mais même pour éloigner du village tous les malfaiteurs. »

Tel est le peuple au milieu duquel le courageux serviteur du Christ est allé depuis deux ans se fixer avec un collègue qui lui fut envoyé à cette époque par la Société.

Les nombreuses tournées de M. Krapf, et ses prédications, avaient préparé les esprits à les accueillir favorablement. Voici comment le nouveau compagnon d'œuvre de ce missionnaire raconte ses premières impressions en arrivant chez les Wonica. « Ce qui me frappa le plus et me fit plaisir, ce fut la différence que je remarquai entre la conduite des Wonica auxquels M. Krapf avait déjà parlé de l'Evangile, et celle de ceux à qui il était encore inconnu. En approchant de Rabbay (le lieu choisi pour le siége de la Mission) nous rencontrâmes une foule de gens dont la figure exprimait, en voyant mon cher collègue, non-seulement la confiance, mais même la joie; ils venaient lui serrer affectueusement la main, et il suffisait qu'il me présentât à eux comme son ami pour qu'ils me souhaitassent aussitôt la bien venue de la même manière.

« Quand nous arrivâmes au village, les premiers qui nous virent coururent avertir les chefs, et bientôt ceux-ci se réunirent pour tenir un *palava* (conseil) solennel et décisif. Ils étaient an nombre de douze, et s'assirent gravement à terre. Nous en fîmes autant; puis, M. Krapf, prenant la parole, me montra aux chefs et leur dit que j'étais dans le même esprit et avais la même profession que lui, que j'étais venu aussi pour travailler à leur bien-être, et qu'il s'estimerait heureux de les voir m'accueillir avec la même amitié qu'ils lui avaient témoignée à lui-même. Ils répondirent très affectueusement qu'ils y étaient tout disposés. M. Krapf commença ensuite à leur exposer le projet que nous avions formé de nous établir au milieu d'eux. Il avait, leur dit-il, visité tous les villages Wonika, et était bien sûr que, partout où il voudrait se fixer, on le recevrait avec plaisir, mais que Rabbay lui paraissait l'endroit le plus convenable, et que, comme ils lui avaient, dès le commencement, montré beaucoup d'amitié, il leur demandait, avant

tout, s'ils voulaient nous permettre de venir demeurer auprès d'eux. Leur réponse ne se fit pas attendre. Sur le champ, sans faire ni objection, ni question, sans demander aucun présent, ni parler de la moindre condition, ils s'écrièrent, tous d'une voix, qu'ils nous accordaient bien volontiers notre demande. Ils étaient, dirent-ils, nos meilleurs amis; tout le pays était ouvert devant nous; nous irions où nous voudrions; ils nous prendraient, ce furent leurs expressions, par les pieds et par les mains pour nous défendre, et nous serions les rois du pays.

« Il s'agissait, après cela, d'avoir des maisons. M. Krapf entama le sujet en demandant : « Y a-t-il un oiseau qui n'ait son « nid? » Il leur parla ensuite de deux maisons inoccupées sur lesquelles nous avions jeté les yeux, et des conditions auxquelles ils voudraient nous aider à y faire les réparations et arrangements convenables. Tout ce qu'il demanda lui fut accordé avec empressement. »

Aussitôt après ces conventions, les missionnaires se mirent à l'ouvrage; mais leurs travaux matériels marchèrent avec une excessive lenteur; les Wonica, avec toute leur bienveillance, se trouvèrent des ouvriers malhabiles, peu actifs, et surtout facilement distraits. C'était la saison de l'année où le *tembo* est le plus abondant, et à chaque instant ils quittaient leur ouvrage pour aller s'enivrer ensemble. — Les dernières nouvelles reçues des missionnaires annoncent pourtant qu'à force de peine, et à travers mille difficultés, ils sont parvenus, non seulement à terminer l'arrangement de leur maison d'habitation, mais à en construire une spécialement affectée au culte et pouvant contenir environ quatre-vingts auditeurs.

Mais les auditeurs n'ont pas encore appris le chemin de cette nouvelle maison consacrée au service du vrai Dieu. Quand les missionnaires en expliquent le caractère et l'usage à ces hommes grossiers, une question vient sans cesse affliger leur cœur : Que donnerez-vous aux Wonica s'ils viennent ici chaque *grand jour*, par où ils veulent désigner le dimanche. Hélas!

les hommes sont en tout temps et partout les mêmes. Autrefois, le Sauveur reprochait aux Juifs de venir à lui plus pour avoir le pain du corps que le pain qui nourrit pour la vie éternelle. Faut-il s'étonner de retrouver les mêmes vues charnelles chez les pauvres idolâtres d'Afrique?

« Décidément, écrit M. Krapf, les Wonica sont un peuple menteur, bavard, ivrogne, superstitieux, et complètement adonné à la matière. C'est ce dernier défaut surtout qui les empêche de venir écouter la prédication de l'Evangile. Vous les verrez souvent passer toute une journée, assis par terre, dans de futiles et intarissables bavardages; mais que le missionnaire essaie de leur parler pendant une demi-heure, ou même un quart d'heure, de choses spirituelles, et aussitôt ils s'en vont ou se mettent sans façon à s'entretenir d'autre chose. Grâces à Dieu, quelques exceptions commencent à se remarquer, mais la masse reste encore indifférente et dure comme la pierre.

Voilà le côté sombre du caractère de ces populations. M. Krapf leur rend justice sous d'autres rapports. Les Wonica ont des qualités, dont quelques-unes sont rares parmi les races indigènes de ces contrées. Ils sont généralement doux, honnêtes, amis de la paix, capables d'attachement et très bons envers leurs malades. Le vol n'est pas dans leurs mœurs, et quant à la guerre, ce n'est que dans le cas de légitime défense, et toujours après des délibérations graves et sensées qu'ils se décident à la faire. Sauf la mobilité dont il a été fait mention plus haut, quant à la prédication de l'Evangile ils l'écoutent avec bienveillance, et ils ont une habitude très propre à favoriser les efforts du missionnaire, c'est celle de se répéter les uns aux autres tout ce qui leur a été dit, et cela en présence même du missionnaire qui peut ainsi s'assurer s'il a été compris, et rectifier sur le champ les interprétations fausses ou imparfaites.

Un des premiers soins de MM. Krapf et Ribmann a été de fonder une école à Rabbay. Le chef principal du village se

montre très favorable à cette institution. « Les hommes faits ne vous écouteront pas, dit-il aux missionnaires; instruisez les enfants comme mon fils et d'autres, » et il leur a en effet amené son fils en les priant de lui enseigner « leur livre et leur chemin. » Le nombre des enfants qui suivent régulièrement l'école ne se monte encore qu'à cinq; quelques-autres y viennent de temps en temps. Mais les premiers même n'y restent qu'une heure ou deux, forcés qu'ils sont de retourner à leurs travaux d'agriculture. Leurs parents les encouragent aussi fort peu à s'instruire; ils sont trop adonnés à tout ce qui est matériel pour sentir le prix de l'instruction. Les enfants demandent souvent des présents, tantôt un couteau, tantôt un vêtement, une bouteille, etc. Les missionnaires sont obligés, pour ne pas les mécontenter, d'accéder quelquefois à ces demandes. Heureux s'estiment-ils encore que les enfants viennent à eux avec confiance; dans le commencement ils s'enfuyaient en les voyant, s'imaginant que ces blancs voulaient les enlever pour les vendre, ou que s'il s'en approchaient ils tomberaient malades et mourraient bientôt. Ces enfants aiment beaucoup la musique, et M. Ribmann leur enseigne le chant. M. Krapf a traduit déjà quelques hymnes dans la langue du pays. Il continue la traduction de la Bible, celle de plusieurs autres livres, un traité élémentaire, et enfin un dictionnaire de la langue Sooahélée, qu'il a poussé déjà jusqu'à la lettre F. Il a pu dernièrement, pour ces divers travaux, s'assurer l'assistance de quelques hommes du pays.

La position géographique de cette Mission nouvelle la rend importante. C'est par ce point qu'on peut espérer de pénétrer des côtes de l'Est dans l'intérieur du pays. Dieu veuille bénir les efforts de ses serviteurs dans cette portion du champ qu'il leur donne à défricher!

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

SÉMINAIRE DE CARMEL.

Extraits d'une lettre de M. LAUGA, *sous la date du* 31 *janvier* 1848.

Difficultés d'établissement. — Dispositions favorables du nouveau gouverneur anglais. — Travaux matériels. — Etat spirituel de la congrégation. — Candidats au baptême. — Maladie et mort édifiante de Moyanku. — Ses dernières paroles.

Nos lecteurs savent que l'état spirituel des indigènes et les difficultés matérielles d'un établissement au milieu d'eux, ne sont pas les seuls obstacles contre lesquels l'œuvre des Missions ait à lutter au sud de l'Afrique. Depuis le commencement, les blancs ou émigrants, qui cherchent à supplanter les natifs dans la possession du pays, ont vu dans les missionnaires et dans leurs succès un obstacle à la réalisation de leurs projets d'envahissement. De là une opposition constante et des efforts plus ou moins efficaces pour entraver la marche de l'évangile parmi ceux que les blancs veulent dépouiller. La correspondance de nos missionnaires y a souvent fait allusion. M. Lauga nous apprend que pour fonder le séminaire de Carmel il a fallu tenir compte de cet esprit d'hostilité, et que ce n'est pas

sans quelque peine qu'on est parvenu à en triompher. Les Missionnaires ont dû beaucoup, en cette occasion, à la bienveillance du capitaine Warden, résident anglais dans ces contrées. Grâce à Dieu les difficultés de ce genre sont aujourd'hui écartées.

« Le nouveau gouverneur, sir Harry Smith, dit M. Lauga après avoir donné les détails que nous venons d'analyser, a récemment visité le pays pour s'assurer par ses propres yeux de l'état des affaires. Il est décidé à y mettre ordre, et il y a tout lieu d'espérer qu'il réussira. Les mesures qu'il vient de prendre à l'égard de la Caffrerie, révèlent en lui des qualités précieuses pour l'emploi qu'il occupe : une grande énergie et une connaissance exacte du caractère des natifs et de la tendance des esprits en général. Son intention avouée est de déclarer territoire britannique tout ce pays jusqu'à Port-Natal. » Ami de l'œuvre des missions, il a fait à M. Pellissier un accueil très-cordial. En présence d'une grande assemblée, il a dit hautement : « J'aime les noirs ; personne au monde ne les aime plus que moi. » Puis s'adressant aux Béchuanas présents : « Soyez, a-t-il ajouté, soumis à vos missionnaires et profitez soigneusement de l'instruction qu'ils vous donnent. Vos bœufs alors deviendront gras et vous irez au ciel. » Ce qu'il a voulu dire dans ces dernières paroles vaut peut-être mieux que ce qu'il a dit. Dans l'état actuel des affaires, les indigènes n'ont rien à perdre, mais au contraire tout à gagner à se trouver placés sous le gouvernement anglais. Aucune proclamation n'a fait connaître encore comment le pays va être divisé et régi ; mais tout fait espérer que l'on portera autant que possible remède au préjudice que les indigènes se sont fait à eux-mêmes en permettant à des étrangers d'occuper leur territoire. Le gouverneur a dit confidentiellement à M. Pellissier : « Je ferai pour vous tout ce que je pourrai. »

« Tous ces arrangements ne peuvent que tourner à l'avantage de Carmel. Ce sera une preuve évidente que quant au

moment comme quant au lieu, une sagesse invisible a présidé à la fondation de cette institution. Puisse le Seigneur, qui en a jeté les bases, la couvrir maintenant de sa bénédiction et la faire répondre pleinement au but pour lequel elle a été créée. J'ai la confiance qu'il le fera ; sa bonté et sa fidélité nous en sont un sûr garant. Votre sympathie et vos prières, Messieurs et chers frères, ainsi que celles de tous les amis de notre œuvre, ont déjà eu une grande part dans nos premiers succès. Nous en avons plus besoin que jamais et nous comptons sur elles, avec la ferme assurance que vous ne nous ferez pas défaut. »

Ici la lettre de M. Lauga entre, sur les travaux matériels entrepris à Carmel, dans des détails d'où il résulte que ces travaux n'ont pu être poussés aussi activement qu'on l'avait espéré d'abord. Les ouvriers sont rares dans cette partie du pays et la main d'œuvre s'y paie fort cher, de sorte que M. Lauga a dû, par raison d'économie, s'occuper lui-même des travaux les plus divers et les plus minutieux. Cependant un maçon vient d'être trouvé ; les matériaux les plus importants sont en grande partie amassés et quelques constructions ont déjà été élevées. M. Lauga a fait aussi des essais d'agriculture qui ont été assez heureux pour lui donner l'espoir que sous ce rapport la situation de l'Institut sera avantageuse.

« Conformément au plan adopté, continue M. Lauga, l'établissement n'a reçu pour habitants qu'un très petit nombre de familles. Il en résulte que quant à la direction spirituelle de l'œuvre mes occupations n'ont pas été très nombreuses. Cependant nos services du dimanche sont régulièrement suivis par un bon nombre de Bassoutos du voisinage et occasionnellement par des Batlapis de Béthulie. Nos assemblées se composent ordinairement de 100 à 150 personnes. Nous n'avons encore pu établir d'autre école qu'une école du dimanche entre les deux services. La plupart de ces gens ont été longtemps sous l'influence de l'Evangile dans le pays des

Griquas; ils sont attentifs et ont une tenue très décente; un grand nombre d'entre eux ont été baptisés et sont restés jusqu'à présent attachés à l'Eglise de Béthulie pour ce qui concerne l'usage des sacrements. Mais leurs habitudes pastorales, trop fidèlement conservées peut-être, les ont tenus trop éloignés de leurs conducteurs spirituels pour que leur christianisme ne laisse pas beaucoup à désirer. Ils sont ignorants au point que très peu d'entre eux savent lire. C'est un grand malheur pour des gens qui ne font que sortir du paganisme. L'instruction orale a bientôt fait son temps. Si d'autres moyens ne viennent pas en entretenir et en continuer l'effet, si la lecture de la Parole de Dieu n'est pas là pour redire sans cesse aux âmes l'excellence et la beauté de la religion, la piété dégénère bientôt en vaines formalités, ou finit par s'éteindre comme un flambeau qui n'a plus d'aliment. C'est une réflexion que j'ai eu souvent occasion de faire en étudiant le caractère des gens qui fréquentent nos réunions. Le séminaire de Carmel, en formant des instituteurs capables, contribuera bientôt, je l'espère, à faire cesser ce fâcheux état de choses.

« J'ai une petite classe de cinq candidats au baptême; ils ont régulièrement suivi pendant l'année un cours de religion. Je suis très satisfait d'eux quant à la sincérité de leurs désirs; mais leur lenteur à saisir les rapports qu'ont entre elles les doctrines de l'Evangile, est extrême et réclame de nous une grande patience.

« Au nombre des gens qui nous ont suivis de Motito ici, se trouvaient Motobé et sa femme Moyanku. Nous n'avons eu qu'à nous féliciter de les avoir amenés; leur attachement pour nous et leur soumission ne se sont pas démentis un seul instant. Mais depuis quelque temps la santé de Moyanku nous paraissait s'altérer. Nous l'attribuâmes d'abord à son état de grossesse et nous nous en inquiétâmes peu. Cependant elle continua à se plaindre et finit par ne plus quitter la maison;

sa poitrine surtout semblait fort embarrassée. Une délivrance prématurée survint et dès lors le mal se développa avec des symptômes de plus en plus alarmants ; ses forces diminuèrent comme à vue d'œil et bientôt de fréquents évanouissements accompagnés de mouvements convulsifs, nous firent redouter une issue funeste. Dans cette prévision nous la questionâmes souvent sur ses espérances pour le ciel, et toujours des réponses précises nous montrèrent que l'œuvre de la grâce s'était faite dans son âme. Lui parler de l'amour du Dieu et du salut qui est en Christ, lui lire la Parole et prier avec elle, c'était évidemment lui rendre les services qu'elle appréciait le plus. Un jour, je venais à peine de la quitter que l'on accourut m'annoncer qu'elle me faisait appeler. Hélas ! c'est qu'elle avait senti s'approcher le moment suprême. Ma femme était auprès d'elle ainsi que la plupart de nos gens. « J'ai désiré vous voir encore, me dit-elle, pour vous remercier de toutes vos bontés envers moi et envers les miens. Je vous confie mes enfants. Saluez un tel et un tel. Je vais maintenant vous quitter. »—« Vous avez donc, lui dis-je,le sentiment de votre prochain délogement ? »— « Oui. »—«Vous trouvez vous heureuse à cette pensée ? »—« Oui, oui, j'ai la paix du cœur ; je suis dans le chemin de la lumière. » Son agonie se prolongea encore quelques heures, puis son âme s'envola. Ma femme reçut ses derniers soupirs. Ainsi nous a quittés cette bonne Moyanku dont les sentiments religieux n'ont pas cessé de nous édifier. Elle laisse deux filles, l'une âgée d'environ 20 ans, l'autre de deux ans. Toutes deux sont dans notre maison. Ah ! heureuse l'âme qui peut comme celle-ci dire à l'heure suprême, et de ce ton de profonde conviction qu'il me semble encore entendre : « Je suis en paix ; je suis dans le chemin de la lumière. » Quel est des deux systêmes si souvent vantés tour à tour, l'état de nature et la philosophie humaine, celui qui éclaire ainsi la vallée de l'ombre de la mort ? Ni l'un ni l'autre. C'est là un secret que l'Evangile seul possède. A nous

donc, chrétiens, de faire de plus en plus connaître cet Evangile, sans nous relâcher jusqu'à ce que tout homme vivant sur la terre, trouvant son plaisir dans ses divins préceptes, y puise aussi des consolations à l'heure de la mort. »

STATION DE BETHESDA.

Lettre de M. Schrumpf, *en date du* 20 *janvier* 1848.

Aspect de la mission. — Naissance d'un fils. — Dispositions de Morosi. — Une fête de Noël à Béthesda. — Excursion missionnaire — Entretien avec Moraganié. — Visite à Lichabée. — Ramosalé. — Conversation avec une petite fille. — Une liste de souscriptions à Béthesda. — Travaux matériels de la station. Extraits d'une lettre de M. Gosselin.

Messieurs et très honorés frères en N. S. Jésus-Christ,

Si le Seigneur, sans doute pour nous ôter tout sujet de nous glorifier, ne nous donne pas de voir des succès éclatants, des réveils étendus, il ne dédaigne pas pourtant de marquer notre ministère parmi les Baputi du sceau de sa grâce, et d'amener de nouvelles âmes à la connaissance de cet Evangile qui est sa puissance en salut à ceux qui croient. Aussi entonnons-nous du fond de nos cœurs avec le roi prophète ce cantique d'actions de grâces : « Célébrez l'Eternel, car il est bon, et sa bonté demeure à toujours. »

En vous écrivant aujourd'hui, chers Directeurs, ma pensée et mes souvenirs se reportent instinctivement vers les circonstances pénibles au milieu desquelles je vous écrivis l'année dernière à pareille époque. C'étaient des jours de deuil où nous gémissions sous le poids d'une immense affliction. Alors l'ennemi des âmes avait presque réussi à faire parmi nous son œuvre de destruction. Morosi, après être parti d'ici, appelait

tout son monde à le suivre; notre Mission semblait sur le point d'être abandonnée; les amis de l'Evangile se réjouissaient, et nous, nous cachions notre face, de confusion et d'angoisse, en réfléchissant aux conséquences probables de ces machinations infernales. Et ce ne fut pas tout : un deuil domestique vint s'ajouter à cette désolation générale. Le jour qui devait être un jour de délivrance, de joie et d'actions de grâces au sein de notre petite famille, se couvrit de sombres nuages, et bientôt une froide tombe, creusée dans le jardin des Missions, remplaça le riant berceau que nous avions à l'avance entouré de tant et de si douces espérances!

Aujourd'hui, grâces en soient rendues à Dieu, les choses ont bien changé. Hier même, après de courtes angoisses, nous avons eu le bonheur de serrer dans nos bras un nouveau compagnon de route, un autre petit garçon, plein de santé et de vie, auquel nous avons donné les noms de *Christian-Emmanuel*. Puisse cet enfant bien-aimé avoir sa part aux dons de l'esprit d'Elie, et devenir un homme de Dieu, croissant tous les jours en sagesse et en grâce!

D'un autre côté, le fidèle gardien d'Israël n'a pas permis que les desseins de Satan contre notre Mission reçussent leur entier accomplissement. Nous pouvons même dire que ce que le méchant avait pensé en mal, le Seigneur l'a tourné en bien. Morosi, il est vrai, est toujours loin d'ici, et son opiniâtreté bien connue ne nous permet guère d'espérer qu'il reviendra de sitôt de son égarement; mais il n'ose plus engager ouvertement son monde à aller le rejoindre, et même la crainte de se voir entièrement expulsé du gouvernement de ce district lui a fait faire des démarches en apparence favorables à la Mission parmi son peuple. Il en est résulté une légère augmentation dans le nombre de nos auditeurs du dimanche; soit que ces démonstrations du chef aient rendu le courage de venir à l'Eglise à quelques uns de ceux qui pouvaient avoir à redouter les mauvais traitements de leur famille, soit aussi que

d'autres assistent au culte uniquement dans le but de nous faire plaisir. Le nombre des personnes qui ont fréquenté les services religieux du dimanche, durant les six derniers mois, a varié de 70 à 120. Des occasions extraordinaires y en ont attiré jusqu'à 200 et au-delà.

Ainsi, le jour de Noël dernier, nous avions fait inviter Morosi et plusieurs autres chefs à venir prendre part à notre fête chrétienne, que devaient rehausser encore le baptême de quelques enfants et la célébration de la sainte Cène. Il nous arriva tant de monde de tous les côtés, que notre chapelle ne pouvait les contenir tous, bien qu'elle soit assez grande pour recevoir environ 200 personnes. Les portes et les fenêtres étaient comme assiégées de païens dont le corps graisseux et les peaux sales faisaient un contraste étrange avec le maintien grave et les habillements décents de nos paroissiens. Je dirai en passant que l'endurcissement de la plupart de ces idolâtres, qui pourtant ne manquent pas de vanité, va si loin que, pour se rendre au culte le dimanche, ils ne daignent jamais se couvrir d'un vêtement propre. Ils en sont pourvus, et pourtant s'en parent le plus souvent lorsqu'ils vont faire visite au plus mince colon du voisinage.

Nous nous sentions heureux de pouvoir annoncer le message de Christ à ces rangs pressés de païens qui écoutaient en silence. Mon discours était analogue à la circonstance; il roulait sur la salutation des anges aux bergers de Béthléem. « N'ayez point de peur, car voici, je vous annonce un grand « sujet de joie, qui sera tel pour tout le peuple; c'est qu'au- « jourd'hui, dans la cité de David, vous est né le Sauveur, « qui est le Christ, le Seigneur. » Après avoir parlé de la sainte joie des enfants de Dieu à l'occasion de la naissance du Christ, je terminai à peu près en ces termes : « Heureux ceux d'entre vous qui suivent l'exemple des bergers, et qui se disent les uns aux autres : Allons donc jusqu'à Béthléem, et voyons cette chose qui est arrivée et que le Seigneur nous a

annoncée! Ceux-là ne regretteront jamais les fatigues de ce voyage qui doit les conduire dans la sainte cité de Dieu, cette véritable maison du *pain*, du pain de vie descendu du ciel pour donner la vie à nos âmes! Mais aussi, *go malimabi*, malheur à ceux qui, comme les méchants de Jérusalem, tremblent à l'ouïe de la naissance du Sauveur, et qui s'emportent avec Hérode jusqu'à persécuter dans ses membres Celui qui s'est appauvri pour que nous fussions rendus riches! » Puis, me souvenant tout-à-coup que *Khoabané*, le chef de la station de Bérée, fondée à la même époque que Béthesda, devait ce jour même être reçu dans l'Eglise de Christ, je me sentis pressé de profiter de cette coïncidence pour remuer le cœur de mes auditeurs. « J'ai aussi, leur dis-je, une joyeuse nouvelle à vous apprendre : c'est que, dans cette sainte journée, et peut-être au moment même où je vous parle, le chef Khoabané reçoit les sceaux de l'alliance de grâce. Cet homme a donné son cœur à Dieu, et il veut le servir soit dans la vie, soit dans la mort. Vous connaissez tous Khoabané; c'était un bien méchant homme, comme la plupart d'entre vous le sont encore; il aimait la bière, les bœufs et les femmes par dessus toutes choses. Mais voici, une maison de prière a été bâtie en face de son village, en même temps que celle où nous sommes rassemblés. Khoabané était alors si stupide et si pervers, qu'il pensait à s'enfuir avec ses gens. Il disait : Ces missionnaires sont venus pour nous tuer. Cependant peu à peu il s'est mis à réfléchir sur l'état de son âme; il a goûté la grâce de Dieu; il est devenu sage d'une sagesse nouvelle; puis, il a dès lors rejeté ce poison des vieilles habitudes qui le tuait, et il a choisi cette bonne part qui ne lui sera jamais ôtée, s'il la conserve d'un cœur pur. Je me réjouis, mes amis, en songeant à ce que Dieu a fait pour l'âme de Khoabané. Mais, que je me sens affligé en tournant mes yeux vers celui qui devrait être le gardien terrestre, le berger de cette maison de Dieu fon-

dée parmi les Baputi. Oh! fils de Mokuané (1), nous te saluons de tout notre cœur, nous nous réjouissons de te voir aujourd'hui à cette place que tu devrais occuper toujours; mais nous sommes affligés de cette joie même. Je viens de te raconter un fait, un miracle nouveau de la grâce divine. A vous tous, enfants de Mokuané, j'ai proposé un exemple. Songez, songez donc qu'au jour de Christ, si vous continuez à marcher dans l'endurcissement de vos âmes, Khoabané et ses fils convertis se lèveront en témoignage contre vous et vous condamneront. Mon cœur est gros de ces réflexions. Je n'en puis plus. Ecoutez les paroles du Psaume second : « Pourquoi donc se mutinent les nations, et pourquoi les « peuples de la terre projettent-ils des choses vaines, etc. Le « Seigneur s'en moquera; il leur parlera en sa colère. Bai- « sez le fils de peur qu'il ne se courrouce, etc. »

Cette allocution produisit une profonde impression sur tout mon auditoire. Le chant qui la suivit fut presque étouffé par les sanglots d'une multitude de pécheurs. Quant à Morosi lui-même, il resta impassible. Cependant, après le service, il m'avoua que cette conversion de son ancien camarade de débauches était pour lui un sujet d'étonnement; et il ajouta à plusieurs reprises : « Dieu est grand; Dieu est puissant! »

Notre service se termina par le baptême de deux enfants de quatre à six ans, appartenant à Paul Tsegoa, et par la communion, à laquelle nous participâmes au nombre de vingt-deux. Frère Gosselin fit le service de l'après-midi. Il s'en charge ordinairement, et c'est pour moi un grand soulagement, vu que je souffre habituellement d'une irritation de la muqueuse bronchique, qui me rend la prédication excessivement difficile. Cette affection, prolongée outre mesure, date du mois de mars de l'année dernière. Dans une excursion mission-

(1) Morosi est fils de Mokuané.

naire faite à cette époque au Khousberg avec les frères et Moshesh, nous couchâmes une nuit en plein air dans le village de Boshuli. Là je pris un rhume violent dont cette irritation est la suite. Je ne saurais depuis lors parler en public sans avoir une sorte de lutte à livrer contre mon pauvre corps. Il faut dire aussi que les inquiétudes continuelles que me donnait l'état de notre œuvre et les innombrables tracasseries dont m'accablait depuis plus de quatre ans le chef Morosi, n'ont pas peu contribué à aggraver le dérangement de ma santé. Quoiqu'il en soit, c'est une écharde plantée dans ma chair de la part du Seigneur. Espérons qu'il m'en délivrera bientôt. S'il en était autrement, je serais peut-être obligé d'essayer d'un changement d'air ; mais ce n'est qu'à la dernière extrémité que je prendrai ce parti.....

Après cette digression personnelle, je reviens à mon sujet. Le lendemain, dimanche, j'eus de nouveau pour auditeurs Morosi et ses gens, et je prêchai sur Rom. III, 3. « Leur in- « crédulité anéantira-t-elle la fidélité de Dieu ? » Je parlai, comme vous pouvez bien le penser, *ad hominem* (en vue de l'homme), et m'efforçai de montrer la folie de l'incrédule en face de l'éternelle justice de Dieu, qui certainement ne tiendra pas le coupable pour innocent. C'est ainsi que nous profitons de toutes les occasions pour remuer les consciences et appeler les pécheurs à la repentance. Dieu le voulant, la semence pourra germer un jour.

Tout en continuant de prêcher dans notre chapelle, ce qui est sans contredit notre occupation la plus douce, nous ne négligeons pas d'aller de temps en temps visiter les idolâtres dans leurs villages. Mais, hélas ! ici nous ne rencontrons presque jamais qu'une obstination et des refus qui nous déchirent le cœur. Et, il faut l'avouer, telle est la faiblesse de notre foi, que nous revenons souvent bien abattus et bien découragés de ces tournées d'évangélisation. Il y a impossibilité morale de former des réunions d'édification parmi ces gens.

Nous sommes obligés de nous borner à des conversations particulières. Et dans ces conversations, aussi longtemps que nous parlons de choses indifférentes, des affaires de ce monde, des champs, des bestiaux, de la guerre Cafre, etc., cela va bien, on nous écoute, on nous répond ; mais, voulons-nous aborder un sujet un peu sérieux, aussitôt les figures changent, et l'on se retire ou bien l'on nous congédie avec la fameuse parole de Félix : « Pour le présent, va-t-en ; une autre fois je te rappellerai. »

C'est là ce que vous auriez entendu le 8 décembre dernier, si vous m'aviez pu suivre dans le village de *Moraganié*. En arrivant là je vois tout de suite qu'il se prépare une de ces interminables fêtes de purification qui se célèbrent si souvent dans le pays. C'est ce que m'annonce une troupe de bœufs retenus dans le kraal jusqu'à ce que le sort ait désigné parmi eux la victime du jour. Je demande le chef. On me désigne, après quelque hésitation, la cabane où il s'est retiré en compagnie de quelques charlatans cafres venus pour consulter les auspices avec lui. Je réussis, non sans peine, à le faire sortir de là, et nous entamons ensemble une conversation qui roule sur la signification de quelques uns des noms propres de ses enfants, sur l'émigration de son frère Moshutli, etc. J'essaie ensuite de placer quelques paroles sérieuses à l'adresse des jeunes gens qui nous entourent ; mais ceux-ci nous quittent pour aller dépecer leur bœuf. Resté seul avec Moraganié, je saisis mon évangile, et lui offre de lui donner une leçon de lecture. Il s'y prête d'abord de bonne grâce ; nous lisons la parabole du mauvais riche, puis un fragment de la passion du Sauveur, et je fais sur chacun de ces passages quelques courtes réflexions qui me semblent opportunes. A ce moment, le chef se sent serré de près, et commence ses manœuvres pour se débarrasser d'un interlocuteur qu'il commence à trouver importun. D'abord ce sont des exclamations répétées : « Oh ! que c'est beau ! mon Seigneur ! que c'est beau ! que c'est

dommage que je ne sois qu'un sot qui n'y entend rien ! » Puis sur ce que je dis qu'il faut étudier pour comprendre et chercher pour trouver : — « Attendez-moi là s'écrie-t-il, il faut que je vous quitte un instant ; » et il me laisse là un bon quart d'heure. A la fin, pensant bien que je commence à m'impatienter, mon homme revient, m'écoute encore quelques minutes, puis tout-à-coup : « C'est bien, mon Seigneur ! reprend-il, vous avez du travail chez vous, moi j'ai de l'ouvrage dans mes jardins, j'y vais de ce pas ; retournez-vous en en paix ! » Et me voilà congédié selon lui très poliment et en due forme.

De là je vais tenter fortune dans un autre village. J'aborde la demeure de Lichabée, dans le hameau de Ramollo. C'est cet homme qui a tant persécuté sa femme à cause de l'Evangile. J'entre chez lui sans façon, et m'assieds à ses côtés à la manière de nos *manteaux noirs*. Ici je suis évidemment plus heureux que dans ma première visite. Le *lekotla* ne tarde pas à se remplir de quelques hommes qui, m'ayant vu entrer, viennent demander ce qui m'amène au milieu d'eux. Je réponds avec enjouement que, puisqu'ils ne viennent pas chez moi qui suis leur berger, il faut bien que je me rende chez eux pour voir ce qu'ils font. Puis, laissant de côté ces livres dont ils redoutent jusqu'à la vue, je leur parle librement de la bonté de Dieu qui ne se lasse pas de leur faire du bien et qui fait lever son soleil et tomber la pluie sur les justes et les injustes. Je leur reproche leur ingratitude et leur obstination à transporter sur la créature la gloire due au Créateur. « Que penseriez-vous, leur dis-je, d'un fils qui, élevé, nourri, soigné par son père, et mangeant encore le lait et la viande de son troupeau et le blé de ses champs, n'en mépriserait pas moins son autorité paternelle, injurierait son nom et détruirait ses travaux ? » Ces propos n'excitent chez la plupart de ces hommes qu'une impatience mal déguisée. Lichabée seul paraît éprouver quelque joie ; c'est celle d'avoir des compagnons pour essuyer ces

reproches, qu'il s'était attendu sans doute à voir tomber sur lui seul. Aussi se tait-il prudemment pour ne pas provoquer de ma part une allocution plus directe. Au bout d'un moment, *Ramosalé*, le mari de *Séphora*, rompt le silence : — « Tout cela est vrai, dit-il, mon Seigneur ! mais cela ne nous fait pas vivre. Donnez-moi un couteau. » — « Quel couteau te donnerai-je? lui réponds-je en souriant. J'en ai bien ici un qui est très beau, très tranchant; il pénètre, dit l'esprit de Dieu, dans l'âme, dans les jointures et dans la moëlle des os, pour ôter de nos cœurs ce qu'il y a de mauvais, de charnel, toute la pourriture du péché. Mais voici plus de quatre ans que je t'offre ce couteau et tu n'en as jamais voulu ! » — Là dessus tous partent d'un éclat de rire et s'écrient : — « Il parle avec sagesse ce blanc! Te voilà bien pris, père *Mosalé.* » — « N'importe, reprend mon interlocuteur, il me donnera bien au moins une prise de tabac. Allons! mon blanc, donnez-moi une prise de tabac. » — « Je n'ai pas de tabatière sur moi, mon ami, et il me semble d'ailleurs que vous feriez bien mieux en ce moment de penser à de meilleures choses. Je vous plains, vous, Ramosalé, plus encore que tous ces gens-là. Le Seigneur vous a déjà appelé bien souvent et de bien des manières à vous convertir. Il a converti votre femme sous vos yeux, vous montrant ainsi la puissance de sa grâce dans votre propre maison. A Bossiou presque tous vos frères et sœurs sont entrés dans le bercail du bon berger. Vous voilà presque le seul de toute votre famille à vouloir marcher encore dans le chemin de la mort. Cela n'est-il pas bien triste? Vous bouchez vos oreilles pour ne pas entendre. Jamais vous ne venez à la maison de prière. » — « Ah! quant à cela, si vous voulez me payer sept moutons par an, j'irai voir de temps en temps ce que vous faites. » — A ce mot je l'interromps. « Non, non, Ramosalé, un tel trafic me ferait honte et pour mon Dieu, et pour moi, et pour vous-même. Ce n'est pas avec le sang des boucs et des taureaux que Dieu a payé votre âme,

mais avec le sang de son propre fils. Quiconque entend sa voix vient à lui avec un cœur brisé et un désir ardent de recevoir sa grâce. Un homme qui parle comme vous, n'est ni sage selon le monde, ni disposé à entrer dans le royaume des cieux. Craignez de continuer à vivre dans une pareille impiété. Votre chute à la fin de vos jours pourrait alors être bien terrible. » — A peine ai-je prononcé cette dernière parole qu'un mouvement spontané se manifeste parmi tous les assistants; ils se croisent les bras et cachent leur figure. Ramosalé seul affecte un sang-froid imperturbable; il me regarde et me dit ironiquement : « Retourne-t'en maintenant en paix; nous t'avons écouté. »

Permettez-moi de vous conduire maintenant dans un troisième village. Ici ce n'est plus ni un chef qui nous renvoie aussi poliment que possible, ni des adultes qui bénissent notre départ. Nous ne trouvons qu'une troupe d'enfants, — en France nous dirions de tout jeunes enfants, mais ici c'est autre chose; à trois ans on fait souvent ses fiançailles, à onze on se marie, à quinze on a une famille et on parle déjà de marier sa postérité;—les enfants dont je parle sont des enfants de cinq à neuf ans. C'est comme le résidu de la population qui a quitté le foyer domestique soit pour le travail des champs, soit pour faire une de ses perpétuelles pérégrinations, soit pour suivre le son des tambours qui appellent à la danse. — « Ohé, ohé, s'écrie la petite troupe à mon approche, voilà Gosselané qui arrive! » et elle s'enfuit à toutes jambes. Je descends de ma monture et je grimpe lentement au sommet des rocs qui servent d'emplacement au village de Leperé. — « Bonjour, bonjour, s'écrient de toutes parts de petites voix criardes, qui semblent sortir de dessous terre, bonjour, Gosselané. » — « Bonjour, leur répliquai-je, paraissez donc, que je vous voie et que je vous demande quelque chose. » Alors la jeunesse turbulente se décide à sortir peu à peu de ses cachettes. On m'entoure, on admire mon cheval, ma selle,

mon chapeau de paille; on fait un tumulte épouvantable; puis plusieurs voix, cherchant à dominer les autres, se mettent à me demander des présents. Enfin un colloque s'engage entre moi et une petite fille de huit à neuf ans, dont les manières un peu libres et la langue déliée ont attiré mon attention.

— Que cherches-tu ici, Monsieur? me dit-elle.

— Je suis venu voir ton père; où est-il?

— Il est allé aux champs; tout le monde est parti; nous sommes seuls. Donne-moi du tabac.

— Oh! j'ai cru jusqu'à présent qu'il n'y avait que les vieilles femmes qui fissent usage de tabac. Ce n'est sans doute pas pour toi que tu m'en demandes?

— Mais si, c'est bien pour moi, Gosselané.

— Je ne m'appelle pas Gosselin ; tu ne me connais donc pas, je suis son frère.

— Ah! je te connais bien; tu es le Moruti de là bas.

— A la bonne heure; mais, dis-moi, mon enfant, connais-tu aussi ton Dieu? Sais-tu où il est?

— Si je le connais? Il est là haut, le Dieu des blancs.

— Eh bien, c'est le bon Dieu, c'est lui qui vous donne du maïs à manger et la canne à sucre, et de l'eau bonne à boire. Ne l'aimes-tu pas, ce Dieu si bon?

— Oui, je l'aimerai, s'il me donne de bonnes choses.

— Mais toi et toutes tes compagnes, pourquoi ne venez-vous pas à l'école pour apprendre à chanter les louanges de Dieu, à lire sa parole, et à vous coudre de belles robes?

— L'école coûte trop cher, répond l'enfant en souriant; mes parents disent toujours que quand on y va on perd tout ce qu'on a, les bœufs, les moutons, le blé et toutes ses richesses.

— C'est un mensonge qu'on vous dit. On n'y perd rien que ce qu'il y a de mauvais en nous, et on y gagne au contraire tout ce qui est bon. Vous êtes morts dans vos fautes,

et Dieu, dans son école, veut vous apprendre à être sauvés par sa grâce. Voilà pourquoi il importe que vous y veniez. Vous devez donc prier vos parents de vous y conduire ; je suis sûr que vous y trouveriez du plaisir. J'ai déjà là bas des filles et des garçons qui apprennent tous les jours de bonnes choses et qui se réjouissent ensemble.

Après cette exhortation, je quitte mes petits auditeurs en leur enjoignant de dire à Leperé et à leurs parents qu'ils doivent craindre de rester dans la mort du péché, que c'est une chose bien dangereuse. — Sur quoi j'entends un petit garçon de six ans s'écrier en se sauvant : « Il dit que nous sommes morts, mais lui-même est-il donc vivant? »

Il est temps que j'abandonne ce sujet ; je sens comme un poids immense peser sur mon cœur, en songeant à ces pauvres créatures perdues dans leur ignorance, et s'obstinant à ne vouloir pas s'approcher de la lumière. Mais ce qui me plonge surtout dans une tristesse plus facile à comprendre qu'à décrire, c'est de voir ces jeunes enfants que non seulement leurs pères et leurs mères n'instruisent pas dans la connaissance du chemin qui mène à la vie, mais qui sont encore comme enseignés par eux, et de gaîté de cœur, à se précipiter dans la gehenne. Il ne m'appartient pas, certes, d'élever une voix accusatrice contre ces idolâtres, mais un cri de douleur part de mon sein à cette pensée. Quelle terrible responsabilité ces parents n'assument-ils pas sur leur tête!....

Je m'arrête ici, dans la crainte de lasser votre patience. Permettez-moi d'ajouter seulement que nous aurons prochainement le bonheur de vous communiquer des détails qui vous montreront que les membres de notre petite Eglise ont commencé à prouver leur foi par des œuvres chrétiennes. Nous venons d'ouvrir parmi eux une liste de souscriptions pour l'achat d'une nouvelle cloche, celle que nous avions s'étant malheureusement fendue par suite d'un défaut dans la composition du métal. Quelques noms y figurent déjà d'une ma-

nière honorable. Simon y a inscrit le sien pour onze boisseaux de blé européen; Matthias, pour dix boisseaux; Paul, pour neuf; Madeleine en a donné deux; Esaïe, neuf; Salomé, onze paniers de millet indigène, etc., etc. Nous avons aussi proposé à nos gens de bâtir à leurs frais une petite maison d'école pour les enfants. Ils y ont consenti, et, autant que je puis en juger, de fort bon cœur. Espérons que l'Esprit chrétien qui est le moteur de toute bonne œuvre, se développera de jour en jour davantage chez ces pauvres gens, à la gloire de notre Dieu et Sauveur, Jésus-Christ.

En vous priant, chers frères et très honorés Directeurs, de recevoir les salutations fraternelles de ma chère femme et de frère Gosselin,

J'ai l'honneur d'être, etc.

En même temps que la lettre qu'on vient de lire, le Comité en a reçu une de M. Gosselin, dans laquelle ce cher frère donne, d'après son journal, un aperçu des travaux matériels de la station durant les six derniers mois de 1847. Une entreprise que le succès n'a pas couronnée, a absorbé une partie de ces travaux; c'est la seule dont nous parlerons ici. Il s'agissait de faire, au moyen d'une digue, monter l'eau de la rivière Mapoutseng, de manière à ce que, sortant de son lit, elle pût servir à l'irrigation des jardins de la Mission. Cette digue, commencée le 6 août, devait se composer de deux murs parallèles de huit pieds de largeur, séparés par un intervalle de quatre pieds, rempli de terre glaise; la digue devait avoir vingt pieds d'épaisseur sur une longueur d'environ quatre-vingts pieds, et dix pieds de hauteur.

Ce travail poussé avec vigueur s'avançait, et le 30 septembre, M. Gosselin écrivait dans son journal: « Jusqu'à présent

nous avons été maîtres de la rivière, et à mesure que notre mur s'élève, le niveau de l'eau monte aussi, de manière que nous avons déjà une sorte de petit lac. »

Mais, au commencement d'octobre, arrivèrent de fortes pluies qui interrompirent le travail et gonflèrent tellement la rivière, qu'elle fit à la digue une trouée d'environ trente pieds de large. « Quand nous sommes arrivés sur les lieux, dit M. Gosselin, et que nous avons vu le travail de la nuit, nous avons presque perdu le courage de continuer; cependant nous attendrons que l'eau ait baissé pour savoir s'il y aura moyen de réparer la brèche. »

Les courageux travailleurs la réparèrent en effet, et leur mur avait déjà atteint sept pieds d'élévation, quand, dans les premiers jours de novembre, il y eut une nouvelle crue de la rivière plus forte encore que la précédente. « Pour cette fois, dit le journal de M. Gosselin, l'eau ne s'est pas contentée de se faire à l'un des bouts de notre digue un passage de trente pieds; c'est notre ouvrage tout entier qu'elle a emporté, sans en laisser une seule pierre à la place où nous l'avions mise. Ainsi voilà tout notre travail perdu; il ne nous en reste que la fatigue; mais elle aussi s'oubliera après quelques jours de repos. D'ailleurs, l'ouvrage ne nous manquera pas. Notre champ défriché a besoin d'un mur d'enceinte pour le garantir des invasions du bétail; nous allons prendre les pierres qui nous sont restées de notre digue et en tirer d'autres, pour construire ce mur qui aura six cents pieds de longueur, etc. »

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. Frédoux, *en date du* 5 *janvier* 1848.

Nombre et ordre des services à Motito. — Réunions du dimanche. — Réunions de la semaine. — Les orateurs indigènes. — Difficultés de la prédication en langue Séchuana.

Cette lettre, particulière à M. le directeur de la maison des Missions, n'a pas pour but de donner des communications sur la marche et l'état actuel de la station. Elle parle plutôt de la situation et des impressions personnelles du missionnaire. C'est, à l'occasion du renouvellement de l'année, une de ces effusions de cœur qu'expliquent et appellent la communauté de la foi et d'anciennes et amicales relations. Cependant la lettre de M. Frédoux renferme, sur l'emploi de son temps, sur les services qu'il dirige et sur plusieurs autres points, des détails qui ne peuvent manquer d'intéresser les amis des Missions. En voici quelques extraits :

« Chaque dimanche, il y a à Motito quatre services religieux, savoir : 1° le matin, une réunion de prières, 2° l'école du dimanche, 3° le service ordinaire du matin, et 4° le service de l'après-midi. Dans la semaine, deux réunions du soir ont lieu dans le temple, l'une le mercredi, l'autre le vendredi. Une instruction donnée tous les jeudis aux enfants baptisés, et tous les premiers lundis du mois, un service de prières en faveur des Missions évangéliques, complètent le cercle habituel des exercices religieux.

« La réunion de prières du dimanche matin, dit M. Frédoux, a lieu avant le déjeuner. Alors que le ciel est pur, que pas un souffle de vent n'agite les plus minces rameaux, que la nature entière semble, en sortant, comme les hommes, des bras du sommeil, se réjouir à l'approche de l'astre qui la féconde, et que les oiseaux célèbrent à leur manière les louanges du Créateur, le peuple du Seigneur se rassemble au son de la cloche, dans

notre temple rustique, et commence par entonner un cantique sacré. J'invite ensuite un des membres de l'assemblée à présenter au Seigneur, au nom de tous, une prière à laquelle succède souvent la lecture d'une de ces hymnes sublimes que le roi prophète composait jadis en Israël. Ce culte matinal se termine par une seconde prière, suivi du chant d'un cantique.

« A l'école du dimanche assistent des adultes aussi bien que des enfants. On y consacre d'abord environ trois quarts d'heure à des exercices de lecture ; je fais ensuite réciter aux enfants les versets de la Bible qu'ils ont appris, et j'explique une portion de l'histoire sainte, que j'ai commencée par le récit de la création. L'école se termine par une prière, après laquelle on fait *pleurer le fer*, comme s'expriment les Béchuanas, pour appeler le peuple au service du matin.

« Ce service a lieu à dix heures. L'ordre en est à peu près le même que dans les Eglises réformées de France. Après avoir imploré le secours du Seigneur, le missionnaire indique à l'assemblée trois ou quatre versets de cantique. Nous n'avons pas d'artistes à Motito ; toutefois, grâce à mes prédécesseurs, cette partie importante du culte n'est pas négligée, et notre chant est passable. Vient ensuite la lecture d'un chapitre de l'Ecriture sainte et celle du Décalogue. Les Béchuanas ont, je crois, tout particulièrement besoin d'entendre souvent répéter les commandements donnés sur le Sinaï. Ils ne les savent pas par cœur depuis leur enfance, comme la plupart des chrétiens de France, et en outre il leur arrive plus fréquemment qu'à des Européens de les violer, au moins quant à la lettre. Le meurtre, le vol, l'adultère ne sont pas rares parmi leurs compatriotes, et la simple lecture du Décalogue convaincra de péché des auditeurs comme les nôtres, plus facilement qu'elle ne fera des auditeurs qui fréquentent les temples en France.—Après la lecture du sommaire de la loi, l'assemblée entonne un verset de cantique pour implorer le secours du Saint-Esprit. Elle est ensuite invitée à se lever pour confesser

à Dieu ses fautes, en se joignant au missionnaire qui lit la confession des péchés. Suivent un troisième chant, une prière improvisée, puis le sermon, qui, ici comme partout, est la partie du culte qui captive le plus les auditeurs et coûte le plus au prédicateur. Lorsqu'il est fini, l'assemblée chante un nouveau cantique, se lève pour la prière liturgique, et reçoit la bénédiction selon la formule lévitique. Enfin, avant de se retirer, elle chante spontanément et debout la strophe suivante :

Lipeu tse ri yariloeng
Mo lipelung tsa rona
Morena, u li tsegahatse
Go tloga mo go chorsa.

Voici la traduction de ces lignes, que vous auriez, j'en suis sûr, du plaisir à entendre chanter par nos voix africaines :

Que la semence, ô bon Sauveur,
Qui dans nos cœurs est déposée,
Par ton Esprit saint arrosée,
Porte des fruits à ton honneur !

« Le culte de l'après-midi est plus simple que celui du matin; il a lieu à trois heures. Le sermon y est remplacé par une méditation plus familière, improvisée, mais non sans préparation. Elle roule d'ordinaire sur quelqu'un des livres de Samuel, dont je commençai une explication suivie après le départ de M. Lemue. Ces livres, n'étant pas encore traduits en Séchuana, sont en général peu connus de nos auditeurs.

« Avec ce service finissent nos travaux du dimanche. Rentré chez moi, quelquefois bien fatigué et plus ou moins heureux, suivant que j'ai eu plus ou moins lieu d'être satisfait du jour qui touche à son terme, j'y prends quelques rafraîchissements bien nécessaires ici, surtout dans cette saison, où le soleil darde presque perpendiculairement ses rayons sur Motito. Ensuite, je vais visiter quelques uns de mes paroissiens, ou bien, resté seul, mon âme se livre à ces mille pensées que

ce pays et l'œuvre qui m'est confiée sont de nature à lui inspirer.

« L'ordre de la réunion du mercredi au soir est presque le même que celui du service de trois heures le dimanche. J'y explique homilétiquement, à la manière des pères de l'Eglise, et aussi clairement que je le puis, l'Evangile de St-Matthieu. Cette instruction familière est, je crois, très profitable à ceux qui la suivent habituellement.

« Notre première réunion hebdomadaire du vendredi eut lieu le dernier jour de décembre. Elle fut ouverte par un chant à la suite duquel je lus le psaume 90 et quelques versets du Nouveau-Testament. J'exposai ensuite en peu de mots quel était le but et quelle serait la forme de cette réunion des membres de l'Eglise. Puis, après quelques réflexions sur ce que nous avions lu, j'invitai ceux des fidèles qui auraient quelque chose d'édifiant à y ajouter à prendre la parole. Le premier qui parla commença par ces mots : « Je n'ai rien à dire, » et tous ceux qui ouvrirent la bouche ensuite suivirent cet exemple. D'abord ces mots m'inquiétèrent, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que, malgré ces modestes exordes, nous ne manquerions pas d'orateurs féconds. L'un d'eux s'exprima ainsi : « Pour moi, je ne sais que dire ; mon cœur est semblable à un sac à deux ouvertures ou à un pot cassé ; il ne conserve rien de ce qu'on y met, etc. » Ces paroles mêmes me prouvèrent que l'orateur n'oubliait pas tout ce qu'il entendait, car les deux comparaisons dont il venait de se servir, étaient empruntées à l'une de mes méditations du dimanche précédent. Elles vous paraîtront sans doutes triviales, mais autres pays, autres mœurs. A Paris, un prédicateur peut parler de dorures, de tableaux ou d'équipages ; à Motito, il faut se contenter de parler sacs et ustensiles de ménage. — Un autre des assistants dit : « Pour moi, je ne puis pas parler dans l'Eglise de Dieu ; je dois laisser la parole aux forts. » Un troisième : « Nous sommes semblables à du bois sec ; nous ne

sommes bons à rien, etc. » Tous parlèrent sur ce ton, confessant qu'ils n'avaient pas duement profité jusqu'à ce jour des grâces du Seigneur, et qu'ils étaient d'indignes pécheurs. Cependant, m'apercevant que l'heure était avancée : « Eh bien, mes amis, m'écriai-je, si vous reconnaissez ainsi que vous êtes de misérables pécheurs, vous êtes de ceux que Jésus est venu sauver. Croyez à ses mérites et priez-le de venir à votre aide. » — Nous terminâmes par un chant et une prière. Ce simple récit suffira pour faire connaître la nature de cette réunion du vendredi. »

La lettre de M. Frédoux se termine par quelques réflexions sur les difficultés qu'offre la prédication en Séchuana. Il est, dit-il, presque impossible d'être bien éloquent dans une langue qu'on n'a pas apprise dans son enfance; car on n'en saisit jamais parfaitement bien l'accent et les tournures. Puis, la langue Séchuana est en elle-même peu propre à l'éloquence; elle est trop pauvre. Les missionnaires sont à chaque instant obligés d'employer des mots étrangers, qui sont à la vérité compris, mais font toujours disparate avec les expressions indigènes; la langue ne comporte pas non plus les périodes, plus ou moins nécessaires au genre oratoire. « Toutefois, ajoute M. Frédoux, la vraie éloquence est dans le cœur, et tout homme ému est nécessairement éloquent, quelle que soit la langue qu'il parle. Pourquoi faut-il que nous ne le soyons pas toujours quand nous parlons de l'amour ineffable de Dieu pour les hommes? »

MISSIONS EVANGELIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

(Premier Article.)

mot sur Madagascar.— Mission américaine parmi les Zoulas — Station 'e Umlazi. — Collecte parmi les Indigènes. — Un Evangéliste indigène. —Travaux de la Société des Missions de Londres. — Conversions à Likatlong.— Progrès de l'Evangile parmi les Béchuanas — Deux nouveaux convertis. — Heureux changement chez les Boers. — Deux fêtes à Borgelong.

En quelque lieu de la terre que des chrétiens travaillent et souffrent pour la cause de l'Evangile, notre sympathie leur est acquise, notre cœur est avec eux pour les encourager et demander la fin de leurs épreuves. Nous ne saurions, en nous dirigeant vers le sud de l'Afrique le long des côtes orientales, passer devant Madagascar sans nous rappeler qu'il y a là un petit reste de chrétiens, miraculeusement conservé et même accru sous le feu d'une persécution violente, haineuse et persévérante. Nos lecteurs se rappellent les fureurs de la reine Ranavalo; les confesseurs jetés dans les prisons ou réduits au silence, les Eglises naissantes détruites, les missionnaires abreuvés d'outrages et forcés de quitter, le cœur brisé, ces rivages sur lesquels ils avaient vu briller avec tant de joie les premiers rayons d'une aurore salutaire. Ils n'auront pas oublié non plus qu'il y a quelques mois, des nouvelles inattendues vinrent relever un peu les espérances qu'avaient abattues ces efforts énergiques de Satan pour ressaisir un empire prêt à lui échapper. Nous apprimes alors, avec un étonnement mêlé de reconnaissance et d'admiration, que ce qui nous avait paru

mort était encore vivant, et que les disciples du Sauveur ont tort lorsqu'ils doutent un instant de ses promesses ou pensent qu'il y ait sur la terre et dans les enfers quelque puissance capable de ruiner sans retour les œuvres que le Seigneur lui-même a faites. Non seulement les âmes qu'il avait converties à Madagascar étaient restées fidèles, mais l'Evangile avait en secret continué sa marche, et, parmi les conquêtes qu'il s'était faites, se trouvait le propre fils de la reine cruelle qui avait juré sa perte. Nous ne reviendrons pas sur ces faits; ils ne reparaissent ici, en l'absence de nouvelles plus récentes, que pour remettre sous les yeux des amis du règne de Dieu l'obligation de se souvenir dans leurs prières de cette portion du champ de leur Maître. Puissent les fidèles confesseurs de Madagascar, délivrés bientôt de leurs chaînes, recouvrer la liberté de proclamer hautement devant leurs compatriotes les miséricordieuses faveurs de Celui qui les a fait passer des ténèbres à la lumière.

Autant nos regards ont été affligés en parcourant les régions africaines de l'Est sans y rencontrer autre chose qu'une station et deux missionnaires, autant ils seront réjouis par le tableau que va nous offrir le Sud de ce vaste continent. Ici se déploie, depuis un grand nombre d'années, une activité missionnaire qui semble s'augmenter de jour en jour, et que Dieu a récompensée des succès les plus encourageants. Quel ami des Missions ne sait que c'est ici l'un des pays où la bonne odeur de l'Evangile de grâce s'est répandue déjà sur une plus vaste étendue, un de ceux auxquels semble assuré un bel et prochain avenir religieux?

C'est aussi l'un des champs missionnaires que nos lecteurs connaissent le mieux. L'œuvre si bénie qu'y font des compatriotes nous a familiarisés avec lui; nous en connaissons le climat, les habitants, les mœurs; un grand nombre des noms que nous allons avoir à citer, ont déjà bien des fois paru dans

ces récits de Francais que nous lisons avec tant de bonheur. Notre tâche de ce jour n'en sera que plus facile.

Les premières opérations missionnaires que nous rencontrons en arrivant au Sud de l'Afrique par l'Est, sont celles que les agents du Conseil américain pour les missions ont entreprises parmi les Zoulas. Les stations principales de cette mission sont à Umlazi, à Umvoti et à Inanda, dans la colonie de Port-Natal. Six missionnaires, dont un médecin, leurs épouses et deux aides indigènes y sont à l'œuvre au milieu d'une population de plus de cent mille âmes qui semble les accueillir avec faveur et a déjà reçu quelque impression des efforts tentés à sa faveur, comme le prouvent les détails suivants.

« Nos réunions du dimanche, écrit d'Umlazi le révérend docteur Adams, varient de 500 à 800 personnes en hiver, et de 600 à 1,000 durant l'été. Notre école renferme une centaine d'élèves, dont la plupart lisent déjà couramment. Quelques uns savent par cœur presque tous les livres que nous avons imprimés à leur usage. Il y a eu dans le courant de l'année dernière des progrès bien marqués dans cette partie de notre champ de travail. Ils sont dus en bonne partie à quelques uns de ces jeunes gens qui, très capables d'enseigner les moins âgés, nous ont à cet égard rendu les services les plus signalés.

« Quant aux adultes qui fréquentent le culte à Umlazi même, ou que nous allons visiter chez eux, ils nous donnent aussi beaucoup d'espérances. Quand je fais mes tournées dans les contrées environnantes, je suis toujours bien reçu et attentivement écouté. Dès que j'arrive dans un village, tous les habitants, auxquels ne tardent pas à se joindre ceux des villages les plus rapprochés, se réunissent autour de moi pour m'entendre, et, s'il m'arrive de passer la nuit dans une de leurs huttes, je suis sûr de la voir se remplir d'hommes, de femmes et d'enfants, que j'entretiens familièrement jusqu'à ce que mes forces soient complètement épuisées. Bien sou-

vent, après qu'ils se sont retirés dans leurs maisons, je les entends parler ensemble, jusqu'à une heure très avancée, des choses que je leur ai annoncées. J'ai souvent été touché du plaisir avec lequel ces gens me reçoivent, et de l'émotion sérieuse avec laquelle ils me demandent à mon départ si je compte revenir bientôt les voir. Ce sont là de précieux encouragements à m'acquitter toujours plus activement de cette partie de ma tâche. Cependant, je ne m'attends pas à voir parmi eux des multitudes se convertir, ni même s'y manifester généralement un esprit sérieux de recherche quant aux choses du salut; mais ce que j'y peux remarquer déjà, c'est un éloignement de plus en plus sensible des pratiques païennes les plus dégradantes, l'affaiblissement de l'empire que l'idolâtrie exerçait sur leurs esprits, une observation plus scrupuleuse du dimanche et une profonde attention quand la parole de Dieu leur est prêchée.

« Du reste, la lenteur de ces progrès s'explique par l'état de profond abaissement où vit encore la nation des Zoulas. Il serait impossible de décrire avec fidélité la corruption de leurs habitudes et de leurs mœurs naturelles. Je ne sais en vérité si l'idée même de la chasteté est connue parmi eux. Tromper et mentir leur semblent des choses toutes simples, et le vol et le meurtre y sont malheureusement très fréquents. Mais ils sont habiles à cacher leurs vices, et ce n'est qu'après avoir bien étudié leur langue, et avoir beaucoup vécu et voyagé au milieu d'eux, que nous avons pu apprécier leur valeur morale. Ajoutez à cela l'opposition à la parole de Dieu qui se trouve au fond de tous les cœurs humains, et vous comprendrez quel besoin nous avons que le Seigneur nous aide puissamment à vaincre tant d'obstacles. »

Comme nous l'avons dit, ces obstacles ont déjà été levés par la grâce d'en haut pour quelques Zoulas.

« Ceux qui ont reçu l'Evangile, dit un autre missionnaire, M. Mac-Kinney, se distinguent de leurs compatriotes d'une

manière tout-à-fait réjouissante. Ils sont vêtus décemment, tandis que les autres restent complètement nus, et tout, dans leur conduite et leurs discours, rend témoignage à la puissance de la grâce pour relever les natures les plus profondément déchues. Non seulement ils ont renoncé à leurs coutumes idolâtres et avilissantes, mais encore ils montrent pour le salut de leurs compatriotes un zèle qui pourrait faire honte à bien des chrétiens plus anciennement amenés à la connaissance de l'Evangile. J'en ai eu à Umlazi un exemple frappant dans une femme âgée, la première convertie de cette station. Bien des fois je l'ai vue, avant ou entre les services du dimanche, s'asseoir, très proprement vêtue, sur une natte au milieu d'un groupe de femmes indigènes, et leur adresser la parole avec un sérieux et une animation qui, rapprochés de l'air également sérieux avec lequel on l'écoutait, indiquaient suffisamment qu'elle les entretenait du salut de leur âme. Aussi remarquais-je toujours ensuite pendant le service une attention plus soutenue chez celles qui avaient fait partie de ces petites réunions préparatoires. Depuis longtemps cette même femme pieuse a aussi l'habitude d'emmener dans un bois voisin quelques femmes pour s'y livrer avec recueillement à l'exercice de la prière, et nous nous sommes aperçus de l'heureuse influence qu'elle exerce sur elles. Ainsi les disciples du Sauveur vont se multipliant, et nous avons de temps en temps le bonheur de voir quelque nouvelle âme se détacher de la masse idolâtre pour venir grossir le chiffre des rachetés. Ce sont de nouvelles lumières qui commencent à briller au sein de l'obscurité; elles sont peu nombreuses encore sans doute, mais nos cœurs sont pleins d'espoir; un jour, nous en sommes sûrs, le soleil de justice répandra sur ce pays toute la splendeur de ses salutaires rayons. »

L'ouvrier est digne de son salaire; il est juste que ceux qui se dévouent à distribuer aux hommes le pain de l'âme reçoivent d'eux en retour le pain du corps; voici comment

quelques Zoulas convertis ont compris et commencé à accomplir ce devoir chrétien. « Je vous ai parlé plusieurs fois, écrit M. Grout d'Umvoti, d'*Untaba*, mon évangéliste indigène. Il m'est d'un grand secours, autant par l'exemple qu'il donne, que par la part active qu'il prend à l'enseignement de ses compatriotes. Depuis que je l'ai baptisé, je n'ai pas eu le moindre reproche à lui adresser, bien qu'il nous ait souvent priés de le reprendre sitôt qu'il s'écarterait de la ligne de ses devoirs. Il passe tout son temps à parler et à prier avec ceux de sa nation, et il le fait avec tant de jugement et de tact que j'en ai souvent recueilli les fruits, sans que jamais on se soit plaint de ses procédés.

« A une de mes réunions du soir, il y a quelques semaines, il m'était arrivé de parler de la manière dont le Sauveur avait envoyé ses apôtres prêcher, en les autorisant à vivre de ce que leur offriraient ceux vers lesquels il les envoyait. Le lendemain, Untaba vient me trouver, et me dit, après quelques questions pour s'assurer s'il m'avait bien compris : « Mais s'il en est ainsi, Monsieur, pourquoi n'avez-vous jamais encore mangé de notre nourriture, couché sous nos couvertures? pourquoi ne nous avez-vous jamais rien demandé ? Je lui répondis que si, pendant qu'ils étaient encore païens, j'avais voulu vivre à leurs dépens, ils auraient sans doute mal jugé l'Evangile et n'auraient rien eu plus à cœur que de se débarrasser de nous le plus promptement possible. « Les chrétiens de mon pays, ajoutai-je, sachant bien cela, nous ont envoyé de l'argent pour acheter ce dont nous avions besoin, de sorte que vous n'avez eu à vous occuper de rien, si ce n'est d'écouter l'Evangile que nous vous annonçons. » — « Cela est bien, reprit Untaba; mais à présent que nous avons appris quelque chose de plus quant à nos devoirs de chrétiens, il faut que nous fassions aussi quelque chose de plus. Comment puis-je vous être utile sous ce rapport? » — « Eh bien ! dis-je, si vous prenez vraiment cela à cœur, à notre prochaine réunion de prières

pour l'œuvre des Missions, je recevrai tout ce que vous et les autres membres de l'Eglise, vous jugerez bon de consacrer à cette œuvre. » En conséquence de cet entretien, je plaçai, dans notre dernier service mensuel, mon chapeau à la porte de l'Eglise ; puis, annonçant qu'à partir de ce jour une collecte serait faite tous les mois en faveur de l'avancement du règne de Dieu, j'exhortai mes auditeurs à donner ce qu'ils voudraient, sans dépasser pourtant ce qu'ils pourraient y consacrer à chaque fois. Cette première collecte a produit 8 schillings et demi (environ 10 francs); il y avait parmi les pièces de monnaie ainsi données deux demi-couronnes, que je supposai venir d'Untaka et d'Umgiko, autre natif dont je crois pouvoir espérer beaucoup. Si cette supposition est fondée, notre fidèle évangéliste a donné la moitié de son salaire d'un mois, exemple propre, assurément, à faire réfléchir plus d'un chrétien de nos contrées. Ce n'est là, j'espère, qu'un commencement. Le lendemain de cette collecte, la mère d'une petite fille qui demeure depuis quelque temps avec nous, m'apporta deux poulets avec lesquels elle désirait, me dit-elle, *acheter de l'argent*, afin que Unomalinga (sa fille) pût le donner à notre prochaine réunion de prières.

« Mais la collecte ne fut pas le seul bon fruit de cette soirée. Décidés à donner quelque chose pour le Seigneur, nos gens s'en étaient, comme il arrive toujours en pareil cas, trouvés mieux disposés à prier. Cela mit dans notre réunion une chaleur et une vie telles que je n'en avais jamais encore senti dans ces exercices. Une cinquantaine de membres de l'Eglise étaient présents. Après le service, un jeune homme s'approcha de moi, le visage baigné de larmes. « Maître, me dit-il, moi aussi j'éprouve le besoin de me convertir, et si le moment avait été favorable, je me serais levé au milieu de l'assemblée et j'aurais hautement exprimé ce que je sens ; mais Dieu me permettra, j'espère, de le faire une autre fois. »

« Ces détails, et d'autres de ce genre que je pourrais ajouter,

paraîtront bien peu importants à ceux qui ont reçu des bénédictions plus abondantes; mais pour nous, qui avons si longtemps travaillé en apparence sans résultat, ils sont bien encourageants. Le Seigneur a commencé son œuvre après nous avoir montré que nous ne pouvions rien sans lui. Que toute la gloire lui en soit rendue! »

Le chiffre des Zoulas qui fréquentent le culte, dans les diverses stations desservies par les missionnaires américains, paraît s'élever à près de quinze cents. Aucun rapport ne donne celui des communiants; ils semblent être peu nombreux encore; mais la Mission, longtemps entravée par la situation politique des Zoulas, peut être regardée comme encore très-jeune, et l'on sait aussi que nos frères d'Amérique sont, partout où ils s'emploient à l'œuvre missionnaire, très-sévères quant à l'admission des nouveaux convertis dans l'Eglise du Sauveur.

La Société des Missions de Londres a, depuis cinquante ans, embrassé pour champ de travail tout le Sud de l'Afrique, sans tenir compte des différentes tribus qui l'habitent. Hottentots, Griquas, Korannas, Béchuanas, Barolongs et Caffres, tous ont eu part à la sollicitude de ses ouvriers, et d'abondantes bénédictions ont partout répondu à son zèle.

« La parole de Dieu a fait ici durant l'année dernière des progrès très-réjouissants, écrivait, en 1847, M. Helmore, missionnaire à Likatlong. Nous avons reçu dans l'Eglise quarante-sept nouveaux membres, dont quelques uns ont été amenés à Christ d'une manière remarquable. Quelques familles Griquas étant venus s'établir dans le voisinage, j'avais établi pour elles un culte distinct. Il se forma bientôt ainsi une petite congrégation d'environ trente personnes, Griquas, Korannas et Bushmen. C'était bien l'œuvre du Seigneur! Son Esprit avait travaillé dans le cœur d'un grand nombre, et, à peine furent-ils mis en contact les uns avec les autres, que les larmes

larmes de la repentance commencèrent à couler de leurs yeux; ils se mirent à confesser leurs péchés et à se faire avec anxiété la grande question : Que dois-je faire pour être sauvé? Une jeune femme, pressée de mettre son cœur à découvert, nous racontait qu'elle avait dans son enfance été admise dans une Eglise wesleyenne, mais que, bien qu'elle eût dès lors mené une vie tranquille et régulière, ce n'était que tout récemment qu'elle avait senti son cœur vraiment changé. Une profonde affliction l'avait cette fois ci amenée à sentir son état de péché et à s'humilier devant Dieu. Elle s'était alors donnée à lui, et nous la voyons maintenant exhorter ceux qui l'entourent à se consacrer aussi au Sauveur, avec cette ardeur que donne la première vivacité d'un amour nouveau et sincère.

« Un autre natif nous racontait que depuis quelques temps il avait éprouvé le besoin de prier. « Mais une pensée pleine de doute me retenait. Comment pourrais-je prier, me disais-je, moi qui suis un pécheur. Je suis dans l'enfer. Je suis mort. Je désirais dire *Père*, mais, pensais-je, comment puis-je dire *père*, moi si grand pécheur ; alors je me mettais à prier, et je m'écriais : Aide-moi, ô Dieu, à t'appeler *Père*. Ne veux-tu pas être mon père? Après cela, je songeai un jour que je voyais un homme avec une figure douce, étendu sur une croix, et il me sembla entendre une voix qui me disait : Le sang de cet homme entrera dans ton cœur, et alors il y aura paix pour toi. Là dessus, je m'éveillai et m'écriai : N'est-ce point là une réponse à ma prière? — Et c'en était bien une, ajoute-t-il, car j'ai depuis lors trouvé la paix et l'amour ! Mon seul plaisir à présent est d'entendre parler des choses de Dieu, et je voudrais que tous mes amis sussent ce que le Seigneur a fait pour mon âme. »

« Un Bushman qui habite dans le voisinage est encore un exemple frappant de la puissance du Saint-Esprit. Il vint un jour me trouver, et me dit qu'il ne pouvait plus ni manger ni dormir; la pensée de Dieu troublait son âme, et ce nom sacré

retentissait continuellement à ses oreilles. Je lui demandai s'il priait le Seigneur. Il me répondit qu'il n'osait pas le faire, parce que la Parole lui avait plus d'une fois été prêchée, et qu'il l'avait obstinément rejetée. Je l'encourageai à prier, en l'assurant qu'il y avait encore place pour lui au pied du trône de la grâce. Le lendemain, je le vis revenir; mais cette fois tranquille et même joyeux. Depuis lors, il est devenu un de nos disciples les plus zélés et les plus laborieux, quoique ses progrès aient été lents. Très-souvent, après avoir soigné pendant toute la journée les troupeaux de son maître, il franchit le soir une grande distance pour venir nous demander quelques enseignements. « J'ai soif, j'ai soif, me disait-il un jour, je voudrais pouvoir boire la vérité tout entière. J'ai trouvé une fontaine, il faut bien que j'y vienne et que je m'y désaltère. » Une fois, son maître, à qui déplaît tant de ferveur, le menaça de le battre jusqu'à ce que l'Evangile sortit de son corps. « Vous pouvez me battre, lui répondit le chrétien, mais quant à faire sortir l'Evangile de moi, vous ne le pourrez pas, car c'est Dieu lui-même qui l'y a fait entrer. » Très-souvent on l'entend répéter : « Ceci est bien l'ouvrage du Seigneur. Je n'ai jamais cherché Dieu, c'est lui qui m'a cherché le premier. » Avec tant de bonne volonté, cet homme a eu pourtant quelque peine à comprendre le besoin que nous avons tous d'un Sauveur; mais j'ai tout lieu d'espérer qu'il arrivera bientôt à posséder la vérité tout entière.

« Notre nouvelle Eglise, continue le missionnaire, est vaste et solidement construite. Elle restera longtemps, j'espère, comme un monument de l'activité industrieuse de nos gens et de leur amour pour l'Evangile. Dimanche dernier nous avions le bonheur de la voir remplie d'une congrégation très-décemment vêtue et fort attentive. Nous fîmes la commémoration des souffrances du Sauveur, et à cette occasion plus de deux cent cinquante communiants vinrent se ranger autour de la table sacrée.

« La manière dont nos services publics sont suivis, soit le dimanche soit la semaine, montre que la religion a énergiquement pris possession du cœur des Béchuanas. Il y a chez eux un progrès réel en intelligence aussi bien qu'en civilisation et un grand nombre de familles, attirées par ce qui se fait ici, sont venues s'établir autour de la station. Les fréquentes visites des amis de nos gens dispersés dans le pays ont jeté parmi nous de la vie et de l'amour fraternel. Les visiteurs payens sont venus au culte par égard pour leurs hôtes, et ceux qui croyaient déjà ont eu ainsi l'occasion de s'unir à leurs frères pour témoigner de leur foi et de leur charité en prenant part avec eux à la sainte Cène. Tout cela donne à nos fêtes un aspect très animé et a pour effet d'empêcher cet orgueil ou cet amour exclusif de soi qui se glissent si facilement dans des Eglises trop isolées. »

La Société des Missions de Londres avait, avant la guerre qui a désolé la Cafrerie et dont nous dirons plus loin quelques mots, environ 150 stations ou lieux de culte au sud de l'Afrique. Elle y comptait un nombre au moins égal de missionnaires, placés sous la dépendance du vénérable docteur Philip bien connu de nos lecteurs. Près de quatre mille africains avaient été reçus membres de ces diverses Eglises, et leurs écoles recevaient à peu près autant d'élèves. Il est impossible, dans une revue aussi sommaire que la nôtre, d'embrasser un champ si étendu. Contentons-nous de citer encore quelques-uns des traits les plus saillans.

« Tous les amis des Missions connaissent le nom et les travaux de M. Moffat, missionnaire à Lattakoo. Son Eglise compte environ 250 communiants et présente l'aspect le plus encourageant. « Dans toutes nos annexes, écrit ce missionnaire, les efforts de nos évangélistes indigènes sont accompagnés de la bénédiction d'en haut. Durant le cours de l'année dernière 46 adultes ont été ajoutés à l'Eglise et le premier dimanche de cette année-ci, huit hommes et 11 femmes ont

été baptisés. Toutes les branches de notre œuvre sont en bonne voie de progrès et nous avons eu la joie de voir s'accroître aussi la libéralité de ceux qui ont été les dépositaires des richesses divines. Nous trouvons, en jetant un regard sur le passé, de grands motifs d'être reconnaissants et pleins de courage. Cependant il est triste de voir combien il nous reste encore de terrain à conquérir sur Satan, malgré tant d'années de travail et des sommes si considérables déjà dépensées à saper son empire dans ces contrées. »

« La parole de Dieu, écrit un autre missionnaire, dont le nom a souvent paru aussi dans notre correspondance d'Afrique, M. Ross de Touns (à présent de Mamusa), la parole de Dieu a pénétré dans le cœur de notre jeunesse surtout au sein de nos classes les plus élevées. Elle a touché entre autres une des femmes du chef Mahura, son second fils avec sa femme et son fils et deux des femmes de son frère Sakoe, l'un des adversaires les plus déterminés de l'Evangile. La femme de Bogosi, fils ainé de Mahura et plusieurs autres personnes influentes ont également éprouvé l'influence régénératrice du saint-Esprit. Mais nous avons encore à lutter contre une opposition violente. A Touns même, Satan excite sans cesse ses agens a soutenir son œuvre de ténèbres, et à Bameiras beaucoup de payens refusent de se réunir pour entendre la Parole, parce que disent-ils, l'Evangéliste indigène qui la leur enseigne est un noir, sorti du milieu d'eux. Cela n'empêche pas qu'il ne se détache toujours de la masse quelques âmes qui cherchent sérieusement la voie du salut. Toutes nos réunions de culte continuent a être bien suivies et nous n'avons qu'à nous féliciter de l'état de notre école. »

A Long-Kloof, autre station de la Société de Londres, l'Eglise s'augmente tous les jours, et il s'est manifesté un si grand désir de voir l'instruction se répandre parmi la jeunesse que les missionnaires ont cru devoir pour répondre à ce besoin, recevoir plusieurs enfants chez eux à titre de pension-

naires. Plusieurs conversions remarquables ont, là aussi, réjoui le cœur des missionnaires. L'une d'elles est celle d'un Hottentot d'environ 40 ans, baptisé l'année dernière après de longues épreuves. Cet homme avait, à l'âge de 9 ou 10 ans, dans un voyage qu'il faisait avec ses parents, entendu un de ces missionnaires que jusque là il s'était représenté comme des espèces de bêtes sauvages. Cette prédication avait fait sur lui une profonde impression et il se rappelle parfaitement qu'après avoir entendu parler de l'éternité, de la félicité éternelle et des malheurs réservés au méchant, il s'était senti pécheur et avait formé la résolution de s'adonner à la recherche du salut. Mais ces sentiments s'étaient ensuite effacés et il était tombé dans une profonde dégradation La première fois que le missionnaire Anderson le vit, il était ivre et sa vie se passait alors dans les bonrbiers les plus fangeux du vice. Depuis, il y a cinq ans environ, sa femme l'engagea à se fixer à Long-Kloof, c'est là que la grâce l'attendait. Son cœur a été changé et depuis trois ans il se conduit de manière à être un exemple et un monument de plus de la puissance de l'Evangile pour sauver les pécheurs les plus déterminés.

Une autre conversion qui a singulièrement réjoui le cœur des serviteurs de Christ dans la même station, est celle d'un jeune Boer, dont le père mourut il y a quelques années. Ce jeune homme était resté ainsi chargé de toute sa famille qui se composait de sa mère et de sept enfants tous plus jeunes que lui. A force de courage et d'activité il l'avait soutenue, et avait même réussi à acheter dernièrement une petite ferme. Un jour, deux hottentots convertis l'aidaient à cultiver son blé; il leur ouvrit son cœur et leur parla des luttes qui s'élevaient depuis quelques temps en lui ; il priait et en ressentait du bien, mais il s'inquiétait pour sa famille et demandait ce qu'il pouvait faire en sa faveur. Les pieux hottentots lui conseillèrent de prier avec elle. Il goûta cet avis et dès le lendemain matin il réunit tous les siens, ouvrit la Bible, en lut un chapitre, puis,

se jetant à genoux, il prononça une ardente prière. Quand il se releva il s'aperçut que sa mère, et ses frères et sœurs étaient à genoux aussi ; ils avaïent tous l'un après l'autre suivi le mouvement qu'il avait imprimé à leurs sentiments religieux. Sa mère se retira le visage baigné de larmes. Quand il la revit dans la journée : « Daniel, lui dit-elle, ce n'est évidemment pas la première fois que vous avez prié ; pourquoi vous êtes-vous imposé une si longue contrainte ?

— Ma mère, lui répondit-il, je craignais de vous déplaire et de froisser vos sentiments.

— Eh bien ! reprit la mère, j'étais depuis quelque temps exactement dans la même position que vous, priant en secret, mais ne voulant pas que vous vous en aperçussiez, dans la crainte que vous n'en fussiez peiné. Ce jeune homme s'est joint ensuite à l'église et a déployé pour y vivre chrétiennement une fermeté qui lui a déjà attiré bien des persécutions de la part des autres Boers du voisinage.

Ces boers émigrés répandus dans l'Afrique du sud ont souvent été un grand obstacle à l'extension du règne de Dieu dans ce pays ; les relations de nos missionnaires nous ont plus d'une fois conté les embarras mis sur leur chemin par cette population errante et irréligieuse. Mais grâce, à Celui qui veut que son Evangile triomphe, ce genre d'opposition commence à devenir moins redoutable. Voici ce qu'écrivait sur ce sujet un missionnaire chez les Griquas, qui venait de voyager depuis le fleuve Orange jusqu'à la ville du Cap. « Un des faits qui m'ont le plus frappé sur ma route, c'est le changement heureux qui se remarque dans les dispositions des Boers hollandais à l'égard des missionnaires et de leurs travaux. Connaissant leurs préventions hostiles je ne m'attendais nullement à la cordialité et aux prévenances qui m'ont accueilli partout sur mon passage. Non seulement les Boers ont exercé en ma faveur cette hospitalité pour laquelle ils sont bien connus, mais partout où je me suis arrêté, ils m'ont manifesté le désir

que je célébrasse le culte au milieu d'eux et ont écouté avec beaucoup d'intérêt les rapports que je leur ai faits sur les progrès de l'œuvre missionnaire dans les diverses contrées que j'avais visitées. J'ai prêché souvent pour eux sur la route, toujours devant des auditeurs très attentifs, et ce qui marque une grande amélioration dans leurs sentiments, non seulement ils se réunissaient pour m'entendre, mais encore ils permettaient à leurs domestiques et à d'autres gens de couleur de prendre part à ces réunions. Il y a là un symptôme bien réjouissant pour tous ceux qui s'intéressent à nos travaux. A quoi attribuer ce changement? A la bénédiction de Dieu avant tout sans doute, mais aussi à ce nombre toujours croissant de missionnaires qui se sont depuis quelques années établis dans les villages de la colonie. Nous nous sommes ainsi trouvés plus souvent en contact avec les Boers et ils ont pu mieux apprécier notre caractère, nos vues et le but que nous nous proposons. Dieu veuille les ranger de plus en plus sous l'influence salutaire de sa parole, afin qu'ils soient sauvés et qu'après avoir été nos ennemis, ils deviennent pour nous un jour des auxiliaires bienveillants et actifs!

(La suite à la prochaine livraison.)

NOUVELLES RECENTES.

Ce n'est pas seulement en France que l'œuvre des Missions se ressent de la difficulté des temps. La Société des Missions épiscopales d'Angleterre (Church Missionary Society) a tenu, le 2 mai dernier, sa quarante-huitième Assemblée générale, sous la présidence de l'archevêque de Cantorbery. Ses recettes

ont été de 101,293 livres sterling, ce qui fait 15,534 livres sterling de moins que l'année précédente. — Les dépenses ont été de 98,408 livres sterling.

La Société des Missions de Londres s'est, de son côté, réunie le 11 mai pour célébrer son cinquante-quatrième anniversaire.

Ses recettes ont été de 77,614 livres sterling, et ses dépenses de 79,265. Ce déficit, joint à ceux des années précédentes, a amené, de la part du Comité, la déclaration que si les recettes n'augmentaient pas de huit ou dix mille livres par an, la Société allait se voir forcée de restreindre considérablement ses opérations. Depuis sept ans, en effet, les dépenses de la Société des Missions de Londres ont dépassé les recettes de 8,000 livres sterling par an, c'est-à-dire de 1,400,000 francs, pour les sept dernières années. Ce n'est qu'au moyen d'un fonds particulier de réserve, que le Comité a pu faire face à un pareil état de choses. Mais aujourd'hui ce fonds est épuisé, et, si les amis de la Société n'y portent remède par un accroissement dans leurs contributions, les Directeurs se verront forcés de rappeler plusieurs missionnaires en Europe.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que, malgré la difficulté des temps, l'intérêt pour l'œuvre des Missions se soutient dans nos Eglises. M. le pasteur Adolphe Monod en a eu de nouvelles preuves dans la tournée qu'il vient de faire dans quelques Eglises du Midi. Les collectes qu'il a faites pour la Société se sont déjà élevées à la somme d'environ 5,000 fr., et auraient sans doute produit davantage, si les évènements de juin n'avaient forcé M. Monod d'abréger son voyage.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

——

STATION DE BÉRÉE.

Lettre de M. Maitin, *sous la date du* 16 *février* 1848.

Baptême de 4 candidats. — Le chef Khoabane renonçant à la polygamie. — La fête de Noël. — Mariage du chef. — Profession de foi des néophytes. — Discours de Khoabane. — Détails sur Tlakani. — Mort et crime d'un de ses frères.

Messieurs et très honorés frères,

Ce que j'ai à vous présenter aujourd'hui n'est pas un rapport complet sur l'état de notre œuvre, mais seulement quelques détails sur une cérémonie qui a eu lieu ici le 25 décembre dernier. Trop souvent affligé par le spectacle de païens qui s'obstinent à rester dans leur ignorance et leurs vices, découragé aussi quelquefois, pourquoi ne le dirais-je pas ? en voyant combien est petit encore le nombre des personnes qu'il m'a été donné d'attirer à la prédication de l'Evangile, il m'est doux de pouvoir détourner un instant mes regards de ces tristes objets pour les porter sur quelque chose de consolant, sur quelques âmes devenues des monuments de la puissance de la grâce et des bénédictions miséricordieuses accordées à mon ministère. Et qu'y a-t-il, après les promesses du Seigneur,

de plus propre à fortifier notre foi, à ranimer notre espérance, à exciter notre zèle, que des succès obtenus là où l'on s'attendait à devoir combattre longtemps encore avant de remporter aucun avantage? C'est dans ce sentiment et pour vous faire partager notre joie que je viens vous annoncer que, le jour anniversaire de la naissance du Sauveur, nous avons solennellement admis dans son Eglise les quatre candidats au baptême, que mon rapport de l'année dernière vous a déjà fait connaître.

Leur conversion, et en particulier celle du chef Khoabane, avait produit dans le pays une certaine sensation ; aussi la cérémonie de son baptême a-t-elle attiré à Bérée un grand nombre de spectateurs. Autant que nous en avons pu juger, 1,500 personnes environ assistaient à cette fête chrétienne, et plusieurs d'entre elles avaient pour s'y rendre franchi une distance d'au moins 18 lieues. Mes bien-aimés collègues de Morija et de Thaba-Bossiou avaient voulu s'associer à notre joie, et nous donner une nouvelle preuve de l'affection qu'ils portent à l'Eglise naissante de Bérée. Ils étaient venus avec leurs familles et un grand nombre des membres de leur Eglise, passer avec nous cette belle fête de Noël.

Quelques jours avant son baptême, Khoabane, qui depuis longtemps avait cessé d'entretenir des rapports avec ses femmes, sans cependant les renvoyer, s'était rendu chez moi avec quelques uns de ses conseillers, plusieurs petits chefs des environs, ses femmes et leurs parents. En présence de tout ce monde, il m'adressa ces paroles : « Mon missionnaire, vous savez combien j'ai fait de mal ; vous avez été témoin de mes angoisses ; vous devinez ce qui se passe en moi. Je n'ai pas besoin de vous dire que jamais je n'aurais eu la force de faire la démarche que je fais aujourd'hui, si Dieu ne m'avait, pour ainsi dire, forcé à la faire. On dit que c'est vous qui me contraignez à me séparer de mes femmes. Je déclare devant mes amis que vous ne m'avez jamais dit de les renvoyer, et ce-

pendant je viens de faire appeler leurs parents pour les remettre entre leurs mains; c'est que j'ai senti que je devais me séparer de tout ce qui a donné la mort à mon âme. Dieu aie pitié de moi ! Qu'il lui plaise d'effacer tous mes péchés, et qu'il me justifie en son Fils, en qui seul je mets ma confiance! » Ici Khoabane fut interrompu par un chef qui manifesta toute la douleur que lui causait cette nouvelle manière d'agir. D'autres personnes se prononcèrent dans le même sens. Khoabane leur répondit avec beaucoup de douceur, qu'il comprenait leur étonnement et leur douleur; que lui-même avait, avant sa conversion, traité de fous ceux qui renvoyaient leurs femmes, et abandonnaient les coutumes de leurs ancêtres; mais qu'aujourd'hui , mieux éclairé, il les suppliait de penser à leurs âmes immortelles, d'écouter l'Evangile, et de prier Dieu ; bien assuré que, s'ils faisaient tout cela, eux aussi trouveraient la vérité, et, avec la vérité, la paix et le bonheur éternel. — En se séparant de ses femmes auxquelles il venait de rendre la liberté Khoabane leur dit : « Aujourd'hui vous n'êtes plus que mes sœurs. Dans notre ignorance nous avons fait beaucoup de mal. Ne l'oubliez pas, et puissiez-vous trouver miséricorde devant Dieu! En vous remettant à vos familles, j'éprouve une grande douleur; c'est celle que me donne votre inimitié contre l'Evangile. »

Mais revenons à la journée de Noël. — A huit heures du matin les services commencèrent. Le premier fut une réunion préparatoire aux solennités du jour. Des cantiques célébrant la venue du Fils de Dieu sur la terre furent chantés; on lut quelques portions de l'Ecriture relatives à ce grand évènement, et quelques prières ferventes, prononcées par des chrétiens indigènes, furent adressées à l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait.

On ne tarda pas à se réunir une seconde fois, et, comme Khoabane avait demandé à être, selon l'usage chrétien, uni à sa femme légitime, la bénédiction nuptiale leur fut donnée.

Que les temps sont changés, me disais-je, en voyant l'expression de bonheur qui se peignait sur le visage de la femme du vieux chef! Naguère méprisée et persécutée à cause de sa foi, aujourd'hui, respectée et aimée, elle voit son ancien persécuteur partager sa foi et ses espérances; elle l'entend demander que sa vie soit unie à la sienne par de nouveaux liens, pour servir ensemble le même Dieu! — Frère Casalis, qui avait bien voulu se charger de ce service, fit un discours tellement bien adapté aux circonstances, qu'une impression visible fut produite sur cette foule d'auditeurs, dont plusieurs entendaient probablement le message du salut pour la première fois.

Peu après ce second service, la cloche se fit de nouveau entendre, et, à ce signal, chacun se hâta de regagner le lieu de réunion. Nous n'eûmes pas le bonheur de pouvoir entrer dans un édifice spacieux consacré au service de l'Eternel. L'humble chapelle de Bérée n'aurait pas pu contenir la huitième partie des auditeurs. Ce fut devant cette maison que nous nous réunîmes. A ce service, les quatre candidats, Khoabane, Tlakani, Motuba et Masékuai étaient assis sur un banc, devant une table destinée à servir de pupître au prédicateur. Le service fut très long, mais, quoiqu'il durât plus de trois heures, l'attention des auditeurs ne se fatigua point. Des ministres de l'Evangile ne pouvaient laisser passer une si belle occasion d'adresser de sérieux appels à ces païens, dont un grand nombre, sur cette station en particulier, ne veulent écouter la prédication de l'Evangile que dans des circonstances importantes du genre de celle-ci. Aussi trois missionnaires prirent-ils successivement la parole. D'abord, M. Arbousset, qui intéressa vivement l'assemblée par les réflexions que lui suggéra l'évènement dont nous fêtions l'anniversaire; ensuite le missionnaire de Bérée, qui chercha à faire comprendre aux auditeurs quels sont la nature et le but du ministère évangélique, et, enfin M. Lautré, qui, après avoir entendu la profession de foi

des candidats, leur donna des encouragements, et finit par un pressant appel aux âmes inconverties.

Ce fut un moment solennel que celui où les candidats se levèrent pour déclarer qu'ils renonçaient au culte des faux dieux, aux coutumes païennes, au monde, à la chair et à Satan, et qu'ils se consacraient à Dieu pour faire sa volonté telle qu'elle nous est révélée dans l'Ecriture. Il serait difficile de décrire l'émotion qui s'empara de l'assemblée, lorsque Tlakani, Motuba et Khoabane, invités par leur missionnaire à dire quelques mots sur leur conversion et leur foi, exprimèrent l'un après l'autre les sentiments dont ils étaient pénétrés.

Vous ne lirez sans doute pas sans intérêt, Messieurs, les paroles que Khoabane prononça dans cette circonstance. Elles ont été recueillies à mesure qu'il parlait, et je vais tâcher de les traduire aussi littéralement que possible. Je l'avais invité à parler.

« Oui, dit-il, oui je dois parler afin que tout le monde entende et sache ce qui me concerne. Et vous aussi, missionnaires, écoutez. Je suis un grand pécheur. Je suis un guerrier qui ai lutté contre Dieu; car, sans parler de ma vie passée, je me suis, même depuis que j'ai fréquenté cette maison de prières, rebellé contre lui et j'ai persécuté ceux de ma famille qui voulaient le servir. Moshesh, il est bien que tu sois présent à cette cérémonie. Chosane et Ramaïsa (le premier est un chef important; le second est le fils ainé de Khoabane qui vit à quelque distance de la station) devraient y être aussi : Mon fils m'a fait beaucoup de peine en refusant de s'y rendre. C'est toi, Moshesh, qui as conduit un missionnaire ici, chez moi. Tu me dis alors : Khoabane, je te place à la tête de cette station; tu écouteras les enseignements du missionnaire et nous saurons par toi ce qu'il faut penser des doctrines qu'on nous a apportées. Ces doctrines Moshesh, que tu me disais d'écouter, je les ai crues et je les reçois aujourd'hui comme la vérité. Qu'on ne pense pas

néanmoins que je fusse le moins du monde disposé à embrasser l'Evangile et à me séparer de mes femmes. Non je me moquais du missionnaire et de sa prédication. Je disais : comment des hommes comme moi peuvent-ils toujours répéter la même chose ? Pourquoi, lorsqu'ils nous ont dit une fois ce qu'ils avaient à cœur de nous annoncer ne nous quittent-ils pas ? Mais ma conscience commença à se réveiller lorsque j'entendis les missionnaires dire : Réfléchissez, pensez à vous-mêmes. Etait-ce M. Arbousset qui parlait ? Il disait : réfléchissez, pensez à vous-mêmes. Etait-ce M. Casalis ? lui aussi disait : réfléchissez, pensez à vous-mêmes. Et M. Maitin, notre missionnaire, je l'ai aussi entendu nous faire la même exhortation, et c'est alors que troublé et angoissé, j'essayai de suivre le conseil du missionnaire, de m'adresser à Dieu par la prière ; mais je ne trouvais pas de consolation. Mon cœur (mémoire) me rappelait toutes mes actions et j'étais forcé de reconnaître que j'avais fait beaucoup de mal. Si vous dites que vous avez vu un grand pécheur, regardez-moi. Le grand, le très grand pécheur le voici (et il se montrait lui-même de la main). Je suis Khoabane, (il faisait ici allusion à l'un de ses exploits guerrier à la suite duquel il reçut le nom de Khoabane) le bœuf de somme qui ne voulait pas se laisser charger. Que de crimes n'ai-je pas commis ? Ici, oui, ici, dans cette assemblée, il y a des orphelins dont j'ai tué les pères. J'ai tué aussi leurs oncles, leurs tuteurs naturels. Je me suis emparé de tous leurs biens et tandis que ces pauvres enfants mouraient de faim, je me glorifiais de mes exploits. Je me suis aussi souillé en commettant adultère. J'ai surpassé mes ancêtres par le nombre de mes femmes. Je me suis glorifié des jugements que je rendais, m'imaginant que j'étais bien supérieur aux antres chefs. Un jour, étant encore jeune homme, j'avais entendu dire qu'il y avait des osselets au moyens desquels on pouvait deviner. Incontinent je pris un bœuf et le conduisis à ceux qui prétendaient pos-

séder cette science en leur demandant de me l'enseigner. Mais j'ai remarqué que c'étaient les hommes qui faisaient parler les osselets. En toutes choses j'ai cherché à m'élever au dessus de mes semblables et en toutes choses je me suis corrompu. »

Ici Khoabane parut vivement ému; des larmes coulèrent de ses yeux, et la parole sembla un instant lui manquer. Mais bientôt, levant une de ses mains vers les cieux, il ajouta avec une émotion que partagea profondément toute l'assemblée. « Oh ! combien je suis criminel ! Je suis entièrement souillé ! Jésus, aide moi ! Sauve-moi ! O mon Père, aie pitié de moi ! Reçois en grâce un homme qui s'est glorifié de ses crimes. Oh ! combien j'ai offensé mon Dieu, celui qui m'a formé, qui m'a donné l'existence. Je me suis moqué de la vérité ; je me suis moqué de la foi des croyants. Je disais : ce sont des personnes qui sans être convaincues se laissent imposer des croyances ; elles ne font point d'objection au missionnaire ; c'est sans raisons qu'elles reçoivent ses enseignements. Aujourd'hui on dira peut-être aussi que je crois de cette manière, que ma foi n'est pas réelle, qu'elle n'est pas fondée. Oh ! Jésus, je me confie en ton sang ; j'espère en toi, ô mon Sauveur. Sois moi favorable. Fortifie moi, affermis moi afin que je ne me fatigue pas de ton service. Que je sois ferme, que jamais je ne me détourne de *ce* chemin dans lequel je marche. Je ne dis plus rien au sujet du monde ; il m'a tué. Reçois-moi, mon Dieu, afin que moi aussi, je me réjouisse dans le ciel. Je prie pour mes frères qui sont ici. Je prie pour les orphelins dont j'ai tué les parents. Oh ! je demande que vous ayez pitié de moi et que vous aussi, mes frères, vous me pardonniez. »

« Si vous avez désiré entendre sortir de ma bouche ce qui me concerne, je vous l'ai dit. Ce n'est pas moi, dans ce moment, qui peux parler longuement. Je confesse mes péchés; je reconnais ma corruption et je déclare que j'ai mis toute

ma confiance en Jésus. Notre pays est bien aimé (de Dieu). On nous a apporté des paroles de vie. Ecoutons les tous, mes frères. Et vous, chrétiens, soyez fermes. Venant après vous, je ne peux rien vous apprendre. Recevez-moi seulement avec bienveillance. Cependant, j'ai quelque chose à vous dire ; mais je ne sais pas si vous m'approuverez ou si vous me blâmerez. Quoiqu'il en soit, je ne puis vous approuver en ceci, c'est que lorsque vous avez passé dans mon village, au temps ou je ne connaissais encore rien, vous ne m'ayez pas toujours fait part des choses qui se trouvaient en vous. »

Qu'ils sont beaux, les fruits de l'Evangile ! A côté du vieux chef Mossouto, confessant ainsi ses péchés et rendant compte de sa foi, se trouvait Tlakani, cet ancien cannibale, dont faisait mention mon rapport de l'année dernière. La présence de ces deux hommes se donnant la main pour servir le Seigneur était à elle seule toute une prédication sur la puissance de cette Grâce qui après avoir réconcilié le pécheur avec son Dieu le réconcilie encore avec ses semblables. On le comprendra par ce qui suit. Il y a environ 24 ans que Khoabane avait parmi ses enfants un fils qu'il aimait beaucoup. A cette époque une guerre désastreuse força ce chef de se retirer à Thaba-Bossiou avec les débris de sa tribu. Mais bientôt une terrible famine vint répandre la désolation parmi ces pauvres fugitifs. Déjà l'on avait rongé jusqu'au dernier morceau des peaux les plus dures, quand quelques jeunes gens quittèrent la montagne pour tâcher de se procurer ailleurs quelque nourriture. Mais, arrivés près d'un village de gens de leur tribu, ces jeunes gens furent saisis, mis à mort et mangés ! Dans leur nombre se trouvait, avec un des neveux de Khoabane, son fils favori, âgé d'une quinzaine d'années, et le maître du village ou se commit cet acte horrible, n'était autre que le père de Tlakani. Le pauvre fils de Khoabane avait même été plus maltraité que ses compagnons d'infortune, dans ce sens que sa mort avait été moins prompte que la leur. Chose horrible à dire !

On avait coupé sur lui des tranches de chair qu'on avait fait griller sur la braise et mangées ensuite tandis qu'il vivait encore. Le jeune Tlakani était contraint par son père à s'emparer de victimes humaines et à partager les infâmes repas de sa famille. Autant que j'ai pu en juger, il a pourtant lui-même détesté toujours ce genre de vie, et aussitôt qu'il a pu s'affranchir de l'autorité de son père, il l'a fait en déplorant les crimes auxquels il avait forcément participé. Ce qu'il y a d'étonnant et ce qu'on ne s'attendrait guère à trouver chez le fils d'un cannibale, c'est que Tlakani se fait remarquer par sa sensibilité et sa douceur. Aussi, jouit-il, malgré les taches de sa vie passée, de beaucoup de considération. Il y a longtemps déjà que l'Evangile a exercé sur lui une heureuse influence et s'il ne s'est pas prononcé plus tôt, c'est parce qu'il ne pouvait croire qu'un pécheur comme lui pût être reçu en grâce. Aujourd'hui il se proclame heureux d'avoir trouvé un Sauveur et de pouvoir s'appliquer ces promesses divines : *Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la laine. — le sang de Jésus purifie de tout péché.*

En traçant ces lignes relatives à Tlakani, je ne puis m'empêcher de penser avec un sentiment de profonde douleur à son pauvre frère Lekasa. A lui aussi j'avais plusieurs fois prêché l'Evangile. J'avais même eu la joie de voir des larmes mouiller sa paupière et j'avais cru pouvoir espérer que la parole de Dieu finirait par amollir son cœur. Je n'avais pas d'auditeur plus assidu et plus attentif. Tout chez lui semblait annoncer le travail de la conscience. Aussi quel ne fut pas mon étonnement quand un jour on vint me dire : Lékasa n'est plus ; il s'est tué en tombant de cheval. C'est alors seulement que j'appris quel fils dénaturé il avait été, et que je ne pus m'empêcher de reconnaître dans sa mort un châtiment de Dieu. Hélas ! il s'était montré pire qu'un meurtrier

et qu'un cannibale. Voici le fait tel qu'il m'a été raconté. Un jour ce malheureux jeune homme dit à son père : Donne-moi de la viande. Le père lui répondit qu'il n'en avait pas. — Tu en as, répliqua Lakasa et en disant cela il désignait de la main sa propre mère qui était présente. Le vieux chef, tout endurci qu'il était, eut horreur de cette pensée et en fit des reproches à son fils. Lekasa n'insista pas, mais lorsque son père fut sorti, il prit une lanière et passant derrière sa mère, il la lui jeta autour du cou, renversa la pauvre femme et l'assomma à coups de massue. — Je m'arrête, ces détails font frémir et ce n'est pas sans faire effort sur moi-même que j'ai pu les aborder. S'ils contribuaient à exciter de plus en plus la compassion des chrétiens pour nos malheureux païens, j'en bénirais pourtant Dieu. C'est dans ce but que jai pensé à vous les communiquer.

Je recommande aux prières des amis des Missions les quatre nouveaux chrétiens qui viennent d'être ajoutés à la petite Eglise de Bérée. Voici les noms qu'ils se sont choisis pour le baptême : Tlakani s'appelle aujourd'hui Zacharie ; Motuba, Nicodème ; Khoabane, Abraham, et Masékuai, Jacobina.

Recevez avec ces détails, Messieurs et très honorés frères, l'expression de toute mon affection en Jésus-Christ notre Sauveur.

Votre frère bien dévoué

J. Maitin.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. ARBOUSSET, *sous la date du* 21 *janvier* 1848.

Caractère de Letsié, chef de Morija. — Récit d'un meurtre. — Instruction de l'affaire. — Exposition des faits. — Jugement du coupable. — Discours du missionnaire. — La chaise brisée. — Travail de la conscience. — Comparution devant Moshesh. — Aveux. — Allocution du chef.

Messieurs et très-honorés frères,

Notre correspondance vous a souvent entretenus de Moshesh, le roi des Bassoutos, mais rarement de son fils aîné et successeur, Letsié, chef de Morija. C'est un homme d'environ 36 ans, grand, bien fait, mais malheureusement privé d'un œil depuis son enfance. Au moral, je le trouve sensuel et peu favorable aux progrès de la religion et de l'industrie. Cette disposition fâcheuse s'explique par diverses causes. D'abord ses principaux conseillers sont tous convertis; cela l'humilie et le décourage ; ensuite il tient trop à la polygamie pour pouvoir aimer la doctrine pure et sévère de l'Evangile sur ce point. Enfin sa nonchalance naturelle lui fait trouver plus facile de gouverner ses sujets d'après les anciens errements que de se mettre en frais de chercher des règles mieux assorties aux besoins du temps. La tribu progresse sous ses yeux sans qu'il s'en occupe le moins du monde. Il n'en est pas de même de son père, tant s'en faut. Moshesh a l'œil à tout, observe la marche de son peuple et ne le laisse pas faire un pas sans lui, tout en ayant l'air de crier aux retardataires : « Je suis encore des vôtres, » tant il sait se montrer en toutes choses conciliateur et fin politique. Aussi le fils est-il beaucoup moins populaire. On lui trouve un caractère ferme, résolu, mais trop indépendant, absolu, quelquefois cruel. Plus que personne, je suis affligé de ces défauts de Letsié, dont l'éducation m'a été confiée depuis près de quinze ans. Jugez dès lors, Messieurs, avec quelle douleur j'ai dû le voir, malgré tout l'ascendant que les circonstances m'ont

donné sur lui, et malgré surtout l'influence de Moshesh, s'oublier au point de faire périr très injustement un de ses sujets. Ce meurtre, car on ne peut donner un autre nom au fait que je vais raconter, a été un scandale pour la Mission, qui a cru devoir en cette occasion se prononcer hautement contre le coupable, autant dans l'intérêt de la justice que pour tâcher de créer au sein de la tribu une opinion publique contre tout attentat de cette nature. Mon récit pourra, mieux que toute autre chose, vous donner une idée de notre position en face des lois et de l'esprit du pays en fait de délits. Ce n'est pas que les meurtres soient fréquents dans la contrée; chacun craint trop, pour s'y livrer, d'une part la vengeance des particuliers, et de l'autre la justice spoliatrice des chefs. Mais ce qu'il y a à déplorer et à réprimer, ce sont, chez les juges, les abus d'un pouvoir arbitraire, et chez le peuple le défaut des lumières et du courage nécessaires pour faire cesser cet arbitraire.

Le 18 juin dernier, au moment où je rentrais d'une excursion missionnaire, Paul Matété, l'un des principaux de la station, vint me raconter que son seigneur avait, le 16, fait égorger un de ses sujets, nommé *Soula*. Bientôt après arriva Letsié lui-même, qui me donna à son tour tous les détails de l'affaire, et finit par me demander avec embarras et timidité ce que j'en pensais. Je lui répondis que le fait était trop sérieux pour que je pusse exprimer si vite une opinion, mais que je ne tarderais pas à lui faire connaître ma pensée.

Aussitôt après cette conversation, j'écrivis au missionnaire de Thaba-Bossiou, pour lui faire part de mes vues et le prier de les communiquer à Moshesh. M. Casalis me répondit : « Nous avons, le chef et moi, parfaitement approuvé ta conduite dans la triste affaire de Soula. Moshesh est fort indigné et condamne Letsié sans réserve. A ses yeux, la mort de Soula est un *meurtre judiciaire*, et il entre complètement dans nos vues de travailler à restreindre les condamnations à mort,

et à en faire le droit exclusif du chef suprême. (1) Il se propose, quoiqu'il lui en puisse coûter, de manifester très-énergiquement sa réprobation, et me prie de t'écrire pour te soumettre le plan suivant : Morija est une station missionnaire accordée à MM. Arbousset et Casalis. Dans un cas comme celui-ci, M. Arbousset doit prendre l'initiative. Qu'il assemble les principaux de la localité en même temps que Letsié ; qu'il fasse rendre compte à celui-ci de sa conduite et lui exprime son opinion et son blâme ; que chacun en fasse ensuite autant, et que l'on examine aussi la conduite des conseillers du chef, afin que s'ils n'ont pas fait leur devoir, ils aient aussi leur part dans le blâme. Après cela, que M. Arbousset propose à tout ce monde de monter à cheval et de venir porter l'affaire à Bossiou, mais seulement après l'avoir éclaircie et vidée à fond, de manière qu'il n'y ait plus ici qu'a formuler le blâme et chercher une réparation. Voilà textuellement, ajoutait M. Casalis, le message de Moshesh, qui est réellement très-affligé de cet évènement. »

Ce plan s'accordait trop bien avec mes propres vues pour que je ne me hâtasse pas de le suivre. En conséquence, le lundi 27 juin, je fis appeler Letsié, qui vint avec les principaux de l'endroit et plusieurs chefs du pays, qui se trouvaient accidentellement ici. Je les réunis sous les arbres dans le jardin de la Mission. Une table y avait été placée, et sur elle un vieux volume renfermant le *Pentateuque* (2), l'*Esprit des lois* et les *Codes français ;* je dirai bientôt dans quel but.

Samuel Nguana-a-puli, chef de Béerséba, se trouvait parmi les assistants. J'ouvris la séance en lui demandant ce qu'il savait de Soula. « Tout ce que j'en sais, répondit Samuel, c'est

(1) Les idées de Moshesh sont tellement opposées à la peine de mort, qu'il ne l'a pas prononcée une seule fois depuis notre arrivée dans son pays, c'est-à-dire depuis près de quinze ans, 1833-1848.

(2) Imprimé en 1707, avec les commentaires de don Calmet.

qu'il y a quelque temps il passa par Béerséba, où sa première femme se plaignit à moi qu'il venait d'en épouser une autre, ce qui avait donné lieu à des disputes entre elle et lui. Là dessus je fis appeler Soula, mais il refusa de venir, protestant qu'il ne serait pas jugé par un chef Mossouto, ce à quoi je répondis : Va chez les grands du pays; là on ne manquera pas d'arranger cette affaire. »

Ici je repris la parole, et m'adressant à Letsié : « En effet, dis-je, cet homme est venu chez les grands du pays; vous avez eu à juger la chose, et je tiens de votre bouche même la manière dont elle s'est passée. Voulez-vous la raconter de nouveau? ou n'avez-vous rien à modifier dans le récit que vous m'en avez déjà fait? » — « Non, Monsieur, me répondit très-poliment le chef, je vous ai tout rapporté très-exactement, et personne ici n'ignore les faits. Dites-nous à présent ce que vous en pensez ; c'est là tout ce que j'attends de votre part. »

Alors je fis moi-même un résumé historique de toute l'affaire, m'arrêtant à chacun des détails pour demander à Letsié si je les représentais avec fidélité, ce qu'il reconnut constamment. Voici ce résumé :

Soula était fils d'un des principaux capitaines de Matouané, Inkhosi-Zoula, très-célèbre dans le pays. Après la mort de son père, tué dans une bataille, Soula s'était retiré à Thaba-Bossiou, où il avait passé trois ou quatre ans. De là, il s'était transporté à Thaba-Chéou, où il avait contracté un mariage dans la famille d'un autre Cafre, nommé Mashapa, qui lui avait dit : « Camarade, les malheurs t'ont appauvri, tu n'as pas de quoi compter une dot aux parents de ta jeune épouse; mais n'importe, tu peux passer chez les Blancs, et quand vous serez parvenus, par votre commune industrie, à vous y procurer une dot, tu me l'apporteras. »

Le nouveau couple se rendit alors à Colesberg, où la femme ayant réussi à apprendre un peu le hollandais, devint l'interprête cafre du maire ou commissaire civil de l'endroit, charge

comparativement assez bien rémunérée. Le mari, de son côté, y soigna quelques vaches et fit commerce de lait et autres objets du même genre. Les époux amassèrent ainsi un peu de bien, et reprirent ensemble la route de Thaba-Chéou.

Malheureusement Soula, avant d'y arriver, commit l'infidélité (si c'en est une dans les mœurs de sa tribu) de prendre une seconde femme. La première en fut naturellement offensée, ainsi que son frère Mashapa, qui voyant Soula arriver, lui dit : Partagez vos biens et quitte ma sœur ; elle sera mariée à un autre homme. — Non, mon frère (mon ami), répondit Soula, non. Voici au contraire la dot que je t'avais promise.—Je ne la prendrai point. — Tu la prendras.—Vous partagerez vos biens. — Nous ne les partagerons pas. — Je te ferai venir devant Letsié. — Tu ne m'y feras pas venir. Je suis Cafre et toi aussi ; que sont pour moi Letsié, Moshesh ou Sékoniéla ? Je ne veux être jugé que par un chef cafre, ajouta imprudemment Soula.

Ces paroles ayant été rapportées à Letsié, il en fut profondément offensé et conseilla à Mashapa de lui amener sa partie adverse ; mais Soula répondit de nouveau : « Non, point de procès entre toi et moi ; point de chef Mossouto entre nous ; prends la dot et laisse-moi ma femme ; c'est ici une simple affaire de famille. » Sur cette réponse apportée à Letsié, le chef chargea Mashapa d'aller de sa part ordonner à Soula de comparaître devant lui. Soula refusa encore. Alors Letsié adjoignit à Mashapa un de ses serviteurs, nommé Founo, auquel il donna ce message : « Va, aide cet homme-là à obtenir le partage qu'il réclame. Si Soula s'obstine, amenez-le moi, dussiez-vous, suivant nos usages en cas pareil, dévaliser un passant ou telle autre personne de ton choix, qui, plutôt que de s'exposer à perdre son bien, épousera votre cause et vous prêtera main-forte. » (1)

---

(1) Manière locale et assez curieuse de se procurer des huissiers.

Ainsi sommé, Soula consentit à partager son avoir avec la sœur de Mashapa, et lui compta trois têtes de gros bétail et seize de menu. Il remit en même temps à Founo un bœuf pour Letsié, « afin, dit-il, que ce chef sache que je veux conserver ma femme. La valeur de ce bœuf constatera suffisamment que tel est mon désir. »

L'affaire paraissait en train de s'arranger, quand intervint la femme ainsi contestée, qui prétend que Soula a gardé par devers lui une vache qu'ils avaient achetée en commun, elle ayant donné deux pièces de monnaie sur dix que l'animal avait coûté. Un témoin confirme le fait ; la vache est soigneusement désignée ; la femme veut s'en emparer, le mari s'y oppose ; Founo prend parti pour la dame ; mais, se voyant repoussé, il déchire le kross de Soula et lui donne deux coups de cravache ; l'autre riposte par un coup de barre, nouveau grief contre lui. Letsié, informé, s'indigne, s'emporte et dit à l'un de ses conseillers et au pieux David, son frère : « Cet homme-là m'a affligé le cœur, je veux le tuer. » On cherche à l'apaiser, mais en vain. Un de ses oncles lui conseille d'enlever au délinquant tout ce qu'il possède. C'est ce que les naturels appellent énergiquement *manger* un homme, peine légale dans le pays, mais aussi rigoureuse que fréquemment infligée. Le chef offensé répond que cela ne lui suffit pas.

Le 16 juin, Soula se présente de lui-même dans la cour de Letsié, et lui demande, ainsi que Mashapa, d'arranger leur différend. Le chef écoute attentivement le débat pendant une heure ou deux ; mais ensuite, prenant à part Paul Matété et Metsing, ses deux principaux conseillers, le dialogue suivant s'engage :

Letsié : Je veux tuer Soula.

Matété : Non, mon maître, il faut le manger, comme Chatou.

Metsing : Il faut lui imposer une très-forte amende.

Letsié : Les gens ne nous craignent pas ; il faut prévenir le mal que peut faire l'obstination de ce Cafre.

Metsing : Ton père n'a pas été consulté.

Letsié : Il ferait comme vous deux ; il m'arrêterait.

Metsing : Ton missionnaire est absent. (1)

Letsié : Il me renverrait à mon père. Au reste, ajouta le chef, restez chez vous, si vous avez peur de verser le sang ; j'en ai peur aussi ; mais ce Caffre m'a offensé, et son entêtement pourrait faire un grand mal. »

Ces trois hommes rentrent ensuite dans la cour. Matété censure Soula pour avoir irrévérencieusement parlé des autorités, refusé de se rendre à l'appel du chef, et enfin frappé Founo. Letsié ajoute encore à ces remontrances, demande que tout homme intelligent dise son avis, puis tout à coup il s'écrie : « Saisissez ce Caffre-là ; qu'on le tue. » Et aussitôt quelques mauvais garnements se jettent sur lui, lui portent un coup de pierre au front, l'entraînent et le frappent à coups redoublés, excités et encouragés à cela par la voix du chef. Soula pousse des cris : « Doucement, arrêtez; doucement, mes maîtres. » La première femme de Letsié, personne ferme et pieuse, sort de la maison en criant à Paul Matété : « Compassion, mon oncle, vous l'avez assez puni ; qu'il soit relâché !... Oh, oh ! Letsié, mon mari, mon maître! que ce soit assez ; il est tout en sang. Laissez-le, il s'en ira mourir chez lui. » Mais le tout en vain ; que peut contre la passion du fier Moréna la voix suppliante de Massénaté? On traîna le cadavre du Caffre à la voirie ; mais quelques chrétiens de l'endroit vinrent l'y prendre, et l'enterrèrent avec les égards dus à un innocent.

Cet exposé fait, je demande encore une fois à Letsié s'il est bien exact. — Oui. — Matété et Metsing sont-ils complices ? — Non. — Etes-vous donc seul responsable de cet acte ? — Oui. — Persistez-vous à désirer savoir ce que j'en pense ? — Oui, Monsieur. — Eh bien ! je trouve que vous avez commis là un

---

(1) Il se trouvait que ce jour-là M. Mæder était aussi absent.

meurtre horrible. Puis, m'adressant d'abord à Founo : Votre tort à vous, c'est d'avoir outrepassé vos pouvoirs en frappant Soula, ce qui ne pouvait servir qu'à compliquer et aggraver le cas. Le messager Mossouto délivre son message, écoute, ouvre au besoin un avis et fait son rapport, mais il ne se bat pas. — Quant à l'opinion de Matété, « qu'il aurait fallu *manger* Soula comme on avait, il y a quelques années, mangé Chatou, » je la crois mauvaise. — Celle de Metsing, portant « que le chef aurait dû imposer une forte amende à Soula, » se rapproche davantage de la justice. Si celle-ci avait pu parler, sa voix vous aurait dit : Proportionnez la peine à l'offense. Enfin, me tournant de nouveau vers Letsié, je lui dis avec une gravité mêlée de quelque émotion : « Fils de Moshesh, vous aviez prémédité le meurtre de Soula. Toutes les voix conciliatrices, vous les avez réduites au silence. Vos raisons sont que votre cœur était offensé, poussé à bout, que les Zoulas avaient autrefois et sans tant de façons, fait bien du mal aux Bassoutos. Telle n'est pas, mon ami, la science du juge. Il doit, lui, faire taire les ressentiments, ne consulter que les droits de la justice, proportionner le châtiment au délit. Ne pensez pas que, nous autres blancs, nous soyons sans lois; il n'est point de nation qui n'ait les siennes; on ne peut vivre sans lois, mais les lois doivent être bonnes, et c'est la loi et non son interprète qui punit. Vous avez, vous, fait tout le contraire. Voyez-vous ce gros volume (le Pentateuque) plus vieux que nous tous? Il renferme la loi de Dieu, dont un des premiers préceptes est celui-ci : Œil pour œil, dent pour dent, blessure pour blessure. Les codes des blancs tiennent tous à honneur de se conformer à cette loi première, qui est aussi la première loi de votre tribu. Là (montrant l'*Esprit des lois*) ont été consignées et discutées les lois des peuples. Là (montrant le Code français) se trouvent renfermées les lois de mon peuple. L'étude des lois n'est complètement étrangère à aucun homme sage; elle occupe constamment l'esprit de toutes les nations blanches;

ces nations aiment les lois; elles en font et en suivent. Mais vous, dites-moi, quelle loi venez-vous de suivre? Celle des nations? je le nie. La loi des Bassoutos? non encore, non. Vous avez suivi la loi de votre cœur irrité, et voilà tout. L'affaire de Soula n'était pas plus difficile que beaucoup d'autres que vous-avez bien su arranger. Elle renfermait deux cas. D'un côté Soula réclamait sa femme; de l'autre, il avait parlé avec irrévérence des autorités établies. Votre devoir était de juger les deux choses séparément. Et puis où sont les témoins compétents que vous avez entendus? Vous vous êtes contenté des assertions de Mashapa, de celles de sa sœur, du témoignage non moins suspect de Founo! Mais quelle hâte aviez-vous donc de répandre le sang? De quel droit l'avez-vous fait, sans consulter votre père, lui dont vous prenez l'avis pour mille cas bien moins importants? Pourquoi encore dire aux principaux de la ville : Parlez, puis donner l'ordre de frapper avant même qu'ils eussent eu le temps d'ouvrir la bouche? En somme, je vous le répète, vous n'avez suivi que les mouvements de votre cœur offensé, et ne vous êtes proposé qu'un but, celui d'inspirer aux gens la crainte de votre nom par ce coup d'éclat. Tout cela est mal, et je vous en blâme, invitant en même temps les assistants à émettre une opinion, suivant les mœurs du pays. »

Là dessus je me lève, et prenant d'une main une de mes chaises, de l'autre un grand pied de biche, je brise la première sous les yeux du chef troublé, auquel je dis : « Letsié, si tu ne t'amendes, Dieu te brisera comme je brise cette chaise. » Puis, remarquant que l'assemblée était toute saisie d'émotion : « Ah! dis-je, demanderiez-vous que j'épargne cette chaise? Il n'en sort pas de sang pourtant! Ce qu'il aurait fallu demander, c'est qu'on épargnât Soula, qui était, lui, un homme comme vous. Letsié, repris-je ensuite, en me tournant vers lui, je ne m'occupe pas de vos jugements Si je m'en suis mêlé aujourd'hui, c'est par exception et sur votre de-

mande expresse. Prenez bien garde à mes avertissements. Lorsque vous ferez le bien, je serai le premier à vous en louer; je ne viendrai point alors après les autres. Mais si, au contraire, vous persévérez dans le mal, sachez au moins que mon cœur en pleure, et que si je vous en ai repris, c'est par pitié pour vous. »

La première parole que prononça le chef, après mon discours, fut pour remarquer que la chaise brisée était celle-là même que je lui prêtais lorsqu'il venait à l'Eglise. Je lui répondis qu'il ne se mît pas en peine de cela, attendu que je lui en procurerais une autre. Il se fit ensuite bien expliquer par un de ses conseillers le sens de ce que j'avais fait; sur quoi et en réponse à l'invitation que j'en avais faite à l'asssmblée, 15 ou 20 personnes élevèrent tour à tour la voix en faveur de Soula.

Cependant le fils de Moshesh ne se rendit point encore. Le lendemain, il rassembla de nouveau son monde avec quelques chefs du voisinage pour leur dire : « Parlez, à présent que vous n'êtes plus devant le missionnaire. » Mais personne ne plia, et la plupart des orateurs se mirent courageusement à le blâmer. Cela le frappa, et quoique ses suppôts soutinssent qu'un *Moréna* doit se comporter envers ses sujets, littéralement *ses chiens*, comme bon lui semble, il avoua que mon long discours et la chaise brisée l'avaient troublé; que la nuit, des rêves sinistres étaient venus accroître ses frayeurs; que la tête lui faisait mal et qu'il commençait à avoir des doutes sur l'équité de son jugement. Durant quelques jours, le pauvre meurtrier ne parla presque à personne et circula tristement dans la ville, un tronçon d'assagaie caché sous son manteau. L'affaire eut un grand retentissement; l'opinion publique se fit jour ; on se répandit en louanges sur les missionnaires et sur le pouvoir de l'Evangile pour sauver les peuples.

Le 19 juillet, me trouvant malade, j'envoyai le chef avec mon compagnon d'œuvre, M. Maeder, et les principaux de l'endroit à Bossiou, suivant le désir de Moshesh. Celui-ci se

fit rendre compte de toute l'affaire par Matété et M. Casalis. Letsié, loin de se défendre, dit en pleine cour. « Je reconnais avoir mal fait; tout le monde me trouve coupable, et il n'y a qu'un moment que M. Casalis vient encore de me blâmer très-fortement. Je confesse que l'affaire de Mashapa était toute simple et que Soula était dans son droit plus que son adversaire. Ce qui m'a aveuglé, c'est l'irrévérence avec laquelle le mort avait parlé des chefs Bassoutos. Je prends Elias Mapiké à témoin que, dès le lendemain du meurtre, je lui confessai que je n'avais pu dormir, tant je me sentais intérieurement repris par ma conscience. D'abord, je ne compris pas bien la sévère réprimande que me fit M. Arbousset; mais j'avoue que je l'avais bien méritée. Un de mes oncles (1) m'a dit que mon seul tort était d'avoir fait tuer Soula à Morija au lieu de sortir aux champs pour cela; parole inutile! car s'il n'y eût pas eu de mal à le faire mourir ailleurs, il n'y en aurait pas eu non plus à le faire dans ma ville. Je ne chercherai donc point à me disculper. »

Cet aveu fini, Moshesh prit la parole et se mit à tancer vigoureusement son fils, l'appelant des noms de Mokoni, d'anthropophage, et lui demandant pourquoi il n'avait pas tout aussi bien porté à sa bouche les membres palpitants de sa victime pour s'en repaître comme un mangeur d'hommes. Il approuva ensuite tout ce que j'avais fait, et supplia son fils de s'amender, afin que Dieu ne le brise pas un jour comme une chaise. Puis enfin, se tournant vers les missionnaires, il leur dit: « Messagers de paix et de justice, vous voyez au milieu de nous des choses abominables, nées du paganisme. Continuez à nous supporter, à nous redresser, à nous instruire, et nous sortirons de cet état. »

Tel est aussi notre espoir et le but de nos efforts, sans que

(1) Fameux meurtrier que j'eus, il y a quelques années, à reprendre publiquement pour un crime beaucoup plus criant encore que celui de Letsié.

nous oubliions pour cela le but premier et principal de notre vie, la conversion et le salut éternel de la tribu.

Recevez, Messieurs, etc.

Th. Arbousset, *v. d. m.*

P. S. Tout a une couleur bien *locale* dans cette lettre ou plutôt dans le fait qu'elle raconte. En Europe, il serait peut-être facile de lui donner une fâcheuse interprétation. Cependant le coup a porté, et il ne m'a encore valu ici que des éloges, surtout de la part du chef Moshesh, qui m'a tout particulièrement remercié. Je prie donc les membres du Comité (1) de se placer *au point de vue du pays*, de ses mœurs, de ses besoins, et dans tous les cas de considérer cette communication comme une nouvelle marque de ma confiance en leur jugement, ainsi que de mon zèle à les renseigner exactement sur tout ce qui se passe d'important dans la Mission.

(1) La rédaction du Journal adresse la même recommandation à tous les amis chrétiens qui liront le récit qui précède.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

(Suite.)

Les deux fêtes. — Le sel de la terre. — Les Griquas. — Baptême de 50 adultes. — L'époux heureux. — Conversion d'une jeune femme. — Une tribu de Cafres évangélisée. — Travaux de la Société des frères de l'Unité. — Origine de cette Mission. — Quelques réponses. — Progrès de la civilisation. — Les lépreux indigènes. — Autres travaux. — Libéralité des indigènes. — La guerre Cafre. — Résumé général.

Nous avons vu l'influence que le christianisme prêché par

les misssionnaires commence à exercer sur les Boërs émigrés. L'impression que ses progrès font sur les indigènes restés idolâtres mérite aussi d'être citée. Elle montre tout à la fois et la puissance victorieuse de l'évangile et l'obstination rebelle que partout et en tout temps lui oppose la malice du cœur humain. Quoi de plus frappant, sous ce point de vue, que le récit suivant, emprunté à la relation d'un voyage fait en 1846 par M. Moffat ?

« J'ai passé quatre jours à Borgelong, et cette visite a été pour moi une source de jouissances spirituelles profondément senties. Malgré les désavantages de leur position isolée, les fidèles de cette localité font évidemment des progrès dans la vie spirituelle. Quoique ce fût la saison où les habitants sont obligés de veiller sur leurs champs, pour les préserver des ravages des oiseaux, les services n'en furent pas moins suivis avec tant de ferveur, que le dimanche, la chapelle construite par les indigènes se trouva complètement remplie.— Ce jour-là, cent quinze personnes se réunirent autour de la table sainte pour faire la commémoration du sacrifice de leur Rédempteur. Ce fut une cérémonie imposante et que rendit plus impressive encore la circonstance suivante :

« Le temps de la circoncision, qui se prolonge pendant plusieurs mois dans ces contrées, venait de commencer. Ceux qui sont encore attachés à cette dégradante pratique, entendant le bruit de nos chants religieux, eurent la malice de venir former une de leurs assemblées dans une rue voisine de notre chapelle. Couverts de leurs vêtements bizarres, ils se livrèrent à leurs danses bruyantes, imitant les cris de divers animaux et poussant de temps en temps des éclats de voix perçants et sauvages. Il en résulta bientôt une scène aussi animée qu'étrange. D'un côté, les hymnes d'une sainte joie qui allaient se mêler aux alléluias des lieux célestes ; de l'autre, des vociférations discordantes poussées en l'honneur des affreuses et mensongères divinités

dont chaque jour affaiblit l'empire. Tout à coup le tonnerre se fit violemment entendre au haut des airs, et des torrents de pluie vinrent rafraîchir une terre depuis longtemps altérée. Ce fut une déroute générale parmi les païens; leurs cris cessèrent, et chacun se hâta de regagner du mieux qu'il put la hutte qu'il n'avait quittée que pour troubler notre culte. Quant à nous, au contraire, tranquilles et à l'abri dans la maison de Dieu, nous achevâmes en paix notre doux repas. Seulement, de profonds soupirs et des larmes roulant sur les joues noires de plusieurs de nos gens, témoignaient avec quelle force ils se souvenaient d'avoir été aussi ignorants et endurcis que ceux que nous venions de voir encore une fois braver le Seigneur jusqu'à la porte de son temple.

« Ce fut le sentiment que m'exprima, immédiatement après le service, Motalé, frère de Mahuto, notre vieille reine.

« Ces pauvres pécheurs, me dit-il, pensaient sans doute nous troubler et nous réduire au silence au moyen de leurs danses et de leurs chants; mais, au lieu de nous faire du mal, ils nous ont en réalité fait du bien. »

— « Comment cela, Motalé? demandai-je.

— « Parce que, reprit-il, ils m'ont, pour ma part, rendu plus reconnaissant que je ne l'aurais été sans cela et que nous ne l'aurions probablement tous été; car nous avons tous le même esprit, et nous avons tous été aussi insensés que ces pauvres païens aveugles. Autrefois j'étais toujours le premier à ces danses, tandis qu'aujourd'hui il me semble étrange que j'aie jamais pu trouver du plaisir à m'agiter ainsi comme un fou. Je me sens toujours une bien grande reconnaissance quand je me rappelle ce que j'étais autrefois. »

« Ici un autre individu, qui, il n'y a pas longtemps encore, tenait le premier rang dans les orgies du paganisme, prit la parole pour remarquer que les païens zélés pour le maintien de leurs cérémonies chancelantes, faisaient bien de se hâter.

« Oui, continua-t-il en s'adressant à quelques uns d'entre

ceux qui s'étaient rapprochés de nous, oui, vous devriez danser et chanter tant que le jour dure, et même y employer les nuits. Ne prenez aucun repos, car votre jour passe rapidement. Le soleil de votre circoncision ne tardera pas à se coucher. Vous ferez bien de tâcher d'être joyeux, car après la mort, il n'y aura plus de joie pour les païens. »

« Ce même individu, qui est chef d'un village considérable, me raconta ensuite que ces obstinés défenseurs des vieilles coutumes voyaient avec rage et douleur l'influence croissante de l'Evangile. Il est rare qu'ils se réunissent pour quelques unes de leurs cérémonies sans se dire tristement les uns aux autres : *Re ngotlega y ang!* (comme nous diminuons!). Le besoin religieux des cœurs se tourne évidemment d'un autre côté ; et il se glisse imperceptiblement dans l'âme des païens, en apparence les plus rebelles, un respect pour le christianisme qui souvent se manifeste tout à coup à l'approche de la mort. Les visites faites auprès des lits des malades païens par les indigènes convertis sont toujours bien reçues, et il n'est pas rare de voir de ces idolâtres, bien connus pour leur haine contre l'Evangile, demander comme une dernière grâce d'être enterrés au milieu de ces chrétiens, que pendant toute leur vie ils avaient poursuivis de leurs mépris et de leurs railleries.

« Il en est qui manifestent leur haine par des menaces, mais dans la plupart de nos stations, le nombre des croyants est trop grand ou se compose de personnes trop influentes pour qu'ils se laissent effrayer par ces manifestations impuissantes. Ce qu'il y a le plus à redouter, et ce qui arrive quelquefois, c'est que si des parents convertis meurent en laissant des enfants, des tuteurs païens s'en emparent et les forcent à retourner à l'idolâtrie. Plusieurs de nos frères indigènes de Borgelong avaient été tellement frappés de ce danger, qu'ils avaient formé le projet d'aller s'établir dans quelque lieu où ils n'y fussent plus exposés, par exemple dans une de nos

stations du Kuruman; mais je les en dissuadai. « Vous êtes, leur dis-je, le sel de la terre, et votre Père céleste veut que vous en fassiez l'office pour les masses au milieu desquelles il vous a placés. Vous êtes ici des témoins pour Christ; mettez-vous un instant à la place de ces païens, ou bien supposez que ceux qui ont été les premiers-nés de l'Evangile parmi les Béchuanas, et qui ont eu à souffrir bien autrement que vous, eussent quitté le pays, quel serait votre état spirituel, à vous qu'ils ont tant aidés à connaître le Christ? » Ce raisonnement ne s'était pas encore présenté à leur esprit; ils en reconnurent la justesse, et renoncèrent dès lors à leur projet. »

Dans le pays des Griquas, l'Evangile fait aussi des conquêtes encourageantes. L'endurcissement de cette tribu, qui pendant plusieurs années avait profondément affligé le cœur des missionnaires, a fait place à un mouvement remarquable. Au printemps de l'année dernière, le révérend Salomon baptisait à Griqua-Town en une seule fois 50 nouveaux convertis, qui tous avaient une connaissance suffisante des doctrines chrétiennes, et avaient prouvé depuis longtemps déjà par la sainteté de leur vie la sincérité de leur consécration à Dieu. « Ce fut un jour solennel, écrit le missionnaire; le temps était très froid, et il était même tombé de la neige, ce qui m'avait fait craindre un instant de n'avoir que peu de monde au service; mais je fus agréablement trompé; quand j'arrivai à la chapelle, je la trouvai complètement remplie. Des femmes avaient fait la veille quatre ou cinq lieues à pied pour prendre part à la fête. Oh! ce fut pour nous un magnifique spectacle que cette assemblée si empressée, si recueillie, et qui semblait pénétrée à la fois d'étonnement et de bonheur, à la vue de ces cinquante âmes amenées à Christ pour être lavées et purifiées par l'eau du baptême!

« Ce qui rendait cette cérémonie tout particulièrement intéressante, c'est que bon nombre des convertis étaient ou les maris ou les femmes des personnes qui les avaient précédés

dans la carrière, et qui recueillaient en cette journée le fruit de leurs efforts, de leurs vœux et de leurs prières en leur faveur. C'était le cas de nos deux évangélistes indigènes et de deux de nos diacres. Un digne membre de l'Eglise, dont la femme était au nombre des personnes baptisées, ressentit une telle émotion qu'il fut obligé de sortir de la chapelle pour donner cours à ses larmes de joie. « Mon cœur est plein, me disait-il le lendemain. Oh! que l'amour de Dieu est grand! J'ai pendant bien des années erré loin de lui sans le connaître. Ma tribu avait été dispersée par ses ennemis; mais Dieu me fit venir dans ce pays pour que j'y entendisse sa parole. J'y ai senti son amour. Cependant une chose manquait à mon bonheur; une chose dont je faisais sans cesse l'objet de mes supplications, la conversion de ma femme. Et voilà maintenant que le Seigneur me l'a aussi accordée. Que puis-je désirer de plus? Ah! plus rien que ceci : c'est que Dieu me donne un cœur qui le loue aussi longtemps que je vivrai, et qu'il me rende capable de dire aux pécheurs en toute occasion combien il est miséricordieux. »

Il y avait aussi parmi ces nouveaux disciples du Sauveur une jeune femme dont l'histoire mérite d'être rapportée comme une preuve nouvelle de la puissance de la grâce pour briser toute espèce de résistance.

C'est la femme du fils d'un chef du voisinage. Ses parents sont des païens obstinés qui habitent près de Kuruman. Elle-même avait été élevée dans des principes très-hostiles au christianisme. Après son mariage, elle était allée entendre l'Evangile une ou deux fois; mais s'en étant sentie quelque peu émue, elle avait résolu, à ce qu'elle raconte maintenant, de se mettre dans l'impossibilité d'être gagnée par la vérité, et pour cela, de s'éloigner de propos délibéré de tous les endroits où on la prêchait. Elle suivit très strictement ce plan de conduite, mais sans pouvoir échapper à une crainte vague du courroux céleste. Cette pensée s'attachait à elle et la suivait partout. Ja-

mais elle n'entendait le son du cor, qui, dans la station qu'elle habite, appelle les fidèles à la prière, sans éprouver une sorte d'angoisse, comme s'il avait été le son de la dernière trompette appelant les hommes à paraître en jugement devant le tribunal de Christ. Cette impression devint même si forte chez elle que pour y échapper, elle tâcha, pendant des mois, de guetter l'heure des services divins, afin de se sauver quelques instants auparavant dans les champs, sous prétexte d'y recueillir des broussailles, mais en réalité pour éviter l'ouïe de la redoutable voix du cor. Mais en vain. Il lui arrivait souvent de se tromper sur l'heure; le cor retentissait avant qu'elle fût sortie de chez elle, et alors toutes ses terreurs se ranimaient avec une puissance qui l'accablait.

A la fin cette résistance si obstinée jeta un tel trouble dans son âme qu'elle n'y put plus tenir. Un jour, après une nuit de combats et d'insomnie, elle prit la résolution de ne plus lutter contre le Seigneur, mais d'aller ouvrir son cœur à l'Evangéliste et de lui demander ce qu'elle devait faire pour être sauvée. Elle le fit en effet, et dès ce jour elle devint aussi ardente à rechercher les moyens de salut qu'elle avait été obstinée à les fuir.

Le bruit de ce changement parvint aux oreilles de ses parents. Ils en furent tellement irrités que sa mère se mit aussitôt en route pour venir la voir, et franchit à pied, dans ce but, une distance d'environ trente lieues. C'était pour lui exprimer sa surprise et sa douleur, pour la supplier de se séparer de ses nouveaux amis et de retourner à l'idolâtrie. Mais toutes ses sollicitations furent inutiles. La jeune femme en fut profondément émue et attristée, mais elle resta inébranlable; il fallait avant tout, répondit-elle, penser à sauver son âme, et pour cela obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Elle se mit ensuite à représenter respectueusement, mais avec force, à sa mère, l'immense danger qu'elle courait elle-même en résistant à l'Evangile. Là dessus, sa mère la quitta brusquement.

Quant à elle, elle a depuis lors persévéré dans la foi, et les progrès que Dieu lui a donné d'y faire nous ont permis de la recevoir dans l'Eglise du Sauveur.

Voilà comment la grâce d'en haut brise les cœurs les plus endurcis ; le trait suivant montre par quels moyens, souvent infimes, elle se prépare des conquêtes à venir. C'est le même misssionnaire qui le raconte :

« Dimanche dernier, dit-il, je vis entrer quelques hommes qu'au premier coup-d'œil je reconnus, à leur complexion et aux traits de leur figure, pour n'être pas des Griquas. Quelqu'un me dit, après le service, que c'était une troupe de Cafres Amakosa, venus ici tout exprès pour entendre la Parole de Dieu. Le lendemain matin ils vinrent me voir, et je pus apprendre de leur propre bouche qui ils étaient et ce qui les avait amenés sur la station. Ils avaient plusieurs années auparavant quitté leur tribu et leur pays, pour s'établir sur les bords du Zath, et désiraient maintenant venir se fixer dans le district que nous habitons ; le but de leur voyage était de s'informer si le chef Waterboer voulait le leur permettre. Je leur demandai si la contrée qu'ils occupaient était insuffisante à l'entretien de leur bétail. Ils me répondirent qu'ils n'avaient pas à se plaindre du pays, mais qu'il leur était impossible de vivre plus longtemps loin de tout moyen de s'instruire. Ils avaient demandé des missionnaires de divers côtés ; mais voyant qu'ils n'en pouvaient obtenir, ils avaient formé le dessein de quitter leur résidence actuelle et de venir dans un endroit où la Parole de Dieu était enseignée.

« Ces réponses me frappèrent, et je leur demandai ce qui avait pu les rendre si avides d'instruction. Ils répliquèrent que quelques années auparavant, quelques uns de leurs compatriotes, leur ayant fait une visite, leur avaient parlé de l'instruction qu'ils recevaient des missionnaires. C'était la première fois qu'ils entendaient parler de ces choses ; cependant elles n'avaient pas fait beaucoup d'impression sur eux. « Mais

il y a quelque temps que cet homme (continuèrent-ils en me désignant de la main un petit vieillard d'une chétive apparence) vint s'établir parmi nous; c'est depuis lors que nous avons surtout senti le besoin d'être instruits. » De plus en plus surpris, je regardai cet homme, et crus reconnaître en lui un vieux Griqua, qui, quelques années auparavant, avait quitté le pays pour aller voir dans la colonie des parents éloignés de sa femme. Il m'affirma lui-même que je ne me trompais pas sur son compte. — « C'est donc vous, lui dis-je alors, qui avez servi d'évangéliste à ces gens-là ? » — « Oh ! non, Monsieur, me répondit-il, je ne sais rien; comment enseignerais-je les autres ? » — « Mais enfin ils disent avoir appris par vous quelque chose de l'Evangile ? » — « Oui, Monsieur, et voici comment : Pendant que j'étais à parcourir la colonie, j'arrivai dans l'endroit où demeuraient ces Caffres. Tous les soirs, avant de nous coucher, ma famille et moi nous avions l'habitude de chanter un cantique. Les Caffres s'approchaient alors de nous pour voir et entendre ce que nous faisions. Ils me firent quelques questions sur nos cantiques ; je tâchai de leur répondre de mon mieux, et leur répétai le peu que je me souviens d'avoir entendu à Griqua-Town. Alors ils me prièrent de rester avec eux jusqu'à ce qu'ils parvinssent à se procurer quelqu'un pour les instruire. Et voici ce que nous faisons ensemble. Nous nous rassemblons ; nous chantons un cantique, je m'efforce de dire quelque chose pour leur expliquer ce que nous avons chanté, après quoi nous tâchons de prier Dieu. Mais (ajouta-t-il avec une touchante simplicité) c'est une tâche rude et peu profitable, Monsieur, que d'enseigner les autres quand on ne sait rien soi-même. Et voilà pourquoi nous sommes venus ensemble voir s'il n'y aurait pas moyen de nous procurer quelqu'un qui puisse nous instruire. »

« L'homme qui parlait ainsi n'était pas, il est bon de le remarquer, membre de l'Eglise quand il avait quitté Griqua-Town. Je lui demandai s'il savait lire. — Non. — S'il se rap-

pelait quelque portion de l'Ecriture-Sainte? — Il avait une idée générale et confuse des vérités évangéliques, mais ne se rappelait à peu près aucun des termes mêmes de l'Ecriture. — Mais enfin que savez-vous? lui dis-je. — Je sais, me répondit-il, deux cantiques hollandais, et il me cita les 42[e] et 45[e] de notre Recueil (pièces de poésie pleines en effet de vérité et de vie chrétienne). Voilà, reprit-il, ce que j'ai enseigné à ces gens, et c'est, Monsieur, tout ce que je sais moi-même. »

Ce récit n'a pas besoin de commentaire. Ces hommes avaient fait environ cent lieues pour rechercher l'instruction religieuse, et cela sans y être poussés, humainement parlant au moins, autrement que par les faibles efforts d'un homme ignorant et sans influence. N'est-ce pas le cas de se rappeler que Dieu se sert des choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, et que quand il veut attirer les âmes à lui, il n'est pas d'instrument, si chétif et si misérable qu'il paraisse, que sa grâce ne sache faire concourir à l'accomplissement de ses plans miséricordieux?

La Société des Missions de Londres a établi au Sud de l'Afrique plus de quarante stations, sur lesquelles environ cinq mille natifs sont devenus membres de l'Eglise de Christ, et où à peu près le même nombre d'enfants reçoivent dans les écoles cette instruction qui conduit à Christ et prépare les progrès de la civilisation chrétienne.

D'autres travaux, moins étendus, mais non moins intéressants et bénis, sont ceux que poursuivent parmi les Hottentots, les Tambookies, les Fingoos et les Cafres, les missionnaires de la société des Frères de l'unité ou des Moraves.

L'origine de cette mission mérite d'être rappelée. Ce fut en 1737 qu'un des membres de la société des frères, Georges Schmidt, arriva au Cap, sur l'un des navires de la compagnie

hollandaise des Indes-Orientales qui lui avait donné un passage gratuit. Son but était de prêcher l'Evangile aux Hottentots et très peu de temps après son arrivée, il se mit à l'œuvre en s'établissant à Gnadenthal (vallée de la Grâce). Schmidt ne sachant pas la langue des natifs, ne put de longtemps leur parler que par un interprète. Mais son zèle et son abnégation suppléèrent à ce désavantage; les hottentots ne tardèrent pas à l'entourer de leur admiration et de leur amour. En quelques années, il parvint à en amener un certain nombre à la connaissance de Christ. Malheureusement le gouvernement de la colonie lui suscita des embarras tels que dans l'espoir de les faire cesser il crut devoir partir pour l'Europe. Mais à sa grande douleur, il fut obligé d'y rester. On ne voulut pas reconnaître la justice de ses réclamations et la compagnie lui refusa positivement la permission de retourner au Cap. Cinquante ans se passèrent ensuite sans qu'aucun ouvrier pût aller reprendre l'œuvre si dignement commencée par ce pieux serviteur de Christ.

A la fin pourtant les rigueurs du gouvernement hollandais se relâchèrent et trois frères se hâtèrent d'en profiter pour aller à la recherche du petit troupeau de Gnadenthal, resté si longtemps sans berger. Ils y trouvèrent une partie des murs de l'ancienne maison de mission encore debout et près de là quelques uns des arbres fruitiers qu'y avait plantés le vénérable Schmidt. Cet état extérieur représentait assez bien l'état moral de l'œuvre. « Les bêtes des forêts avaient ravagé la vigne du Seigneur, » mais les travaux du premier missionnaire n'avaient été entièrement ni perdus ni oubliés. Une femme très âgée, baptisée autrefois par lui, avait conservé pour sa mémoire une profonde affection et manifesta la joie la plus vive quand on lui dit que les nouveaux-venus étaient ses frères. Quelques vieillards se rappelaient avoir vu Schmidt, les autres en avaient souvent entendu parler; ils se rallièrent avec empressement autour de ses successeurs et grâce à ces pieux et

riches souvenirs ceux-ci purent voir bientôt s'ouvrir devant eux une carrière qui ne tarda pas à s'élargir encore.

Aujourd'hui les frères de l'Unité ont au sud de l'Afrique sept stations principales autour desquelles se groupent 1,550 communiants et plus de 6,000 enfants élevés dans les écoles.

La plus importante de ces stations est encore celle qui eut pour premier pasteur le vénérable Schmidt. On n'y compte pas moins de 810 communiants et dans l'école 650 enfants. La vie religieuse y est remarquablement développée, les services régulièrement suivis et avec un accroissement d'auditeurs tel que dès l'année dernière il a fallu presque chaque dimanche célébrer en même temps le culte dans la chapelle et dans l'école. Il s'y est formé une société auxiliaire des missions qui compte plus de 400 membres et reçoit des offrandes déjà considérables eu égard à la pauvreté des contributeurs.

Quelques traits empruntés au journal de la mission, montreront avec quelle simplicité les natifs reçoivent à Gnadenthal les impressions de l'évangile. « Dans l'une de nos réunions on demandait à l'un de nos gens s'il priait le Seigneur? Oui certainement, répondit-il sans hésiter, autrement je serais aussi sec que ce banc. » « Pour moi, dit un nègre qui avait vieilli dans l'esclavage et en même temps aussi dans l'ignorance la plus profonde, pour moi, je ne puis me rappeler que bien peu de chose de ce que j'entends dans les assemblées, mais je prie le Seigneur le jour et la nuit quand je m'éveille, afin qu'il ôte les mauvaises pensées de mon cœur. »

Un des candidats à la sainte Cène, déjà baptisé, exposait ainsi l'état de son âme. « J'apprends à me connaître de plus en plus, et quelquefois je me sens tout effrayé de moi-même en voyant quel grand pécheur je suis. Mais alors je pense que malgré cela mon Sauveur est mort pour moi. Aussi quoique les mauvaises pensées et les désirs coupables viennent encore souvent dans mon cœur, je ne les écoute pas, parce que je prie Jésus-Christ de les chasser. Cela me fait voir que je suis

un pauvre pécheur et que sans mon sauveur je ne suis capable de rien. »

« Autrefois, dit un de nos communiants, je pensais qu'à mesure que je vieillirais, je m'attacherais toujours plus étroitement au Sauveur. Maintenant je suis vieux et presque aveugle et pourtant je sens que mon cœur reste souvent bien froid à son égard, de telle sorte que quelquefois je vais jusqu'à craindre que son nom seul soit sur mes lèvres pendant que mon cœur est mort pour lui. Cependant c'est sur lui seul que je bâtis mes espérances. Il me pardonne mes péchés et tous les jours quand je vais à lui comme un mendiant, je suis sûr d'être bien accueilli. Ce n'est pas comme lorsque l'on va demander quelque chose aux hommes. Ils vous disent : « Quoi ! vous voilà encore ! » Il se plait, lui, à nous revoir souvent et ne se montre jamais ennuyé de nous. »

Mais ce n'est pas à Gnadenthal seulement que les frères de l'Unité entendent sortir de la bouche de leurs convertis des témoignages pareils de foi et d'humilité. A Elim, autre station, qui renferme plus de 200 communiants, le missionnaire, M. Fritsch interrogeait une femme qu'il avait baptisée six mois auparavant. Il désirait savoir si depuis son baptême elle se sentait plus intimement unie à Christ et si elle le priait avec plus de fidélité. « Ah! répondit-elle, je voudrais bien pouvoir dire qu'il en est ainsi. Si vous aviez pu en me baptisant me donner un nouveau cœur aussi bien qu'un nouveau nom, je n'aurais qu'à me féliciter. Mais il n'y a que le Seigneur qui puisse faire cela, et je le prie tous les jours de me l'accorder et je suis sûr que je finirai par l'obtenir, car je le désire bien Toute mon envie est de vivre avec Jésus dans ce monde pour n'être pas séparée de lui dans l'autre. »

« Pendant que j'étais esclave, disait une autre femme, dont telle avait été longtemps en effet la condition, j'avais une maîtresse pieuse, qui me représentait souvent le péché qu'il y

avait dans la plupart de mes actions. Je ne faisais alors qu'en rire, car j'étais complétement ignorante. Mais plus tard le Seigneur lui-même s'est chargé de me convaincre de péché. Alors je suis allée voir mon ancienne maîtresse et je l'ai priée de me pardonner mes fautes d'autrefois et toutes les manières insolentes que j'avais eues avec elle. Elle le fit bien volontiers et fut fort réjouie en voyant le changement que la grâce avait opéré en moi. »

Comme il arrive toujours, la parole de Dieu ne remporte pas de victoires spirituelles dans les stations des frères de l'Unité, sans que la civilisation marche à sa suite et améliore la condition terrestre de ceux qu'elle se soumet. « Nos gens, écrit M. Schopman d'Enon, font tout à la fois des progrès spirituels et des progrès temporels. Depuis que l'Evangile a éclairé leur esprit et réformé leurs mœurs, le nombre de leurs troupeaux s'est accru ; leurs greniers sont habituellement bien garnis de millet et d'orge et ils sont eux-mêmes beaucoup mieux vêtus. Plusieurs d'entre eux ont acheté un waggon, une charrue et ils commencent à labourer la terre sur une plus grande échelle. A force de travail et de persévérance une route a été ouverte dans une des gorges de la montagne où se trouve une grande quantité de bois; c'est pour eux une source abondante de richesses. Ainsi l'aisance générale s'accroit et grâce à Dieu, tout cela est reçu avec une reconnaissance et une soumission aux lois de Christ qui nous comblent de joie. Les vols sont inconnus ici et nous dormons sans crainte toutes nos portes ouvertes. Il est très rare aussi que nous entendions parler de disputes ou de violences. Quant à l'instruction, elle continue à se répandre et la plupart des parents se montrent tout aussi désireux qu'on peut l'être dans nos églises d'Europe de voir leurs enfants apprendre à lire, à écrire et devenir capables de réciter le cathéchisme et des passages de l'Ecriture sainte. Il y a cependant des saisons et des heures où les enfants doivent aider leurs parents à soigner les récoltes et les troupeaux, mais cela

n'est que momentané et en général notre école est suivie très régulièrement.

A Robben-Island, le gouvernement du Cap possède un hopital pour les lépreux. Cet établissement avait d'abord été fondé à Hemel-en-Aarde et depuis 23 ans la direction en avait été confiée aux frères de l'Unité. Quand il fut question il y a deux ans de le transporter à Robben-Island le gouvernement demanda aux missionnaires s'ils consentiraient à quitter leur station pour continuer cette œuvre d'abnégation et de charité et à quelles conditions. Leur réponse sérieusement pesée devant le Seigneur, fut qu'ils suivraient les lépreux et que tout ce qu'ils réclameraient du gouvernement se réduirait aux choses strictement nécessaires à l'existence la plus simple et la plus frugale. Cependant les malades furent transférés avant que les missionnaires fussent prêts à les suivre. Quand, quelques mois plus tard, ils purent enfin se rendre à leur nouveau poste, ce fut pour les misérables objets de leurs soins un jour de bonheur et de réjouissance. Ils s'étaient réunis pour recevoir leurs anciens maîtres. Dès qu'ils les aperçurent, ils entonnèrent tous ensemble un cantique d'actions de grâces et l'on put voir couler sur leurs visages défigurés par la maladie, plus d'une larme de reconnaissance et d'affection. Il y a là 72 lépreux, presque tous indigènes, qui, a peu d'exceptions près, ont ouvert leur cœur aux influences de l'Evangile. Une petite école établie pour les enfants en réunit quatorze.

L'espace nous manque pour passer en revue tous les autres travaux d'évangélisation qui se poursuivent au Sud de l'Afrique. Ceux de nos missionnaires français sont connus de nos lecteurs. Contentons-nous de mentionner la présence dans ces contrées des ouvriers envoyés par l'Eglise libre d'Ecosse, par la Société des missions de Glascow, par celle du Rhin, par celle de Berlin, et surtout par celle des missions Wesleyennes d'Angleterre.

Cette dernière est de toutes les associations missionnaires

celle qui compte ici le plus grand nombre de stations et d'ouvriers. Les premières ne se montent pas à moins de 39 ayant presque toutes plusieurs annexes, de telle sorte que l'Evangile y est prêché en 146 endroits différents. Ces stations sont desservies par 39 missionnaires, assistés d'un nombre à peu près égal d'aides missionnaires européens ou indigènes. Toutes leurs opérations sont poussées avec autant d'énergie que de persévérance. Aussi paraissent-elles être l'objet de nombreuses bénédictions spirituelles. Les rapports de la Société portent à 3,500 le nombre des âmes converties à l'Evangile par l'entremise de ses agens et au même chiffre celui des enfants qui fréquentent les écoles de la mission.

Nous avons été frappés en parcourant ces rapports, d'un trait qui vaut la peine d'être signalé. C'est de la libéralité avec laquelle dans la plupart des stations Wesleyennes, les indigènes convertis contribuent en faveur de l'œuvre des missions. L'abondance toujours croissante de leurs offrandes semble justifier l'espoir conçu par les missionnaires qu'un jour viendra ou cette œuvre pourra être entièrement soutenue par ceux-mêmes qui en sont les objets. Qu'on en juge par l'exemple suivant.

Une seule station Wesleyenne, celle de Nisbet-Bath, dans le pays des Namaquas, avait dans les années 1844 et 1845, recueilli en souscriptions pour les missions la valeur de près de 200 livres sterling. En 1846 la souscription s'est renouvelée et voici ce dont elle s'est composée ; (Nos lecteurs savent qu'au sud de l'Afrique c'est en nature que se font les offrandes de la piété) — 232 brebis et chèvres, 22 bœufs, 7 vaches, 2 génisses, 20 veaux, 6 peaux, 138 plumes d'autruches et divers autres objets ; le tout ayant produit pour cette année un total de 140 livres sterling comme don fait à la cause de l'Evangile.

« Et cela provient, dit le missionnaire auquel nous empruntons ce détail, non pas d'une congrégation qui vive dans

l'abondance, mais d'une population dont plus de la moitié est littéralement exposée, pendant six mois de l'année, à mourir de faim et passe souvent plus d'une journée sans avoir autre chose pour se soutenir que de l'eau ou un peu de gomme! Il y a des saisons en effet où le lait est très rare et ces gens n'ont recours à la chair de leurs bestiaux que dans des cas d'extrême nécessité, de sorte qu'on peut dire qu'ils mènent ce que nous appellerions, nous, une vie de misère et de famine.»

Ajoutons que cette Eglise de Nisbet-Bath bien que nombreuse pour l'Afrique, ne compte pourtant après tout que quelques centaines de communiants. Quelle leçon ! Quel exemple ! Quelle accusation contre tant d'Eglises plus anciennes où les offrandes pour l'Evangélisation du monde sont comparativement si chétives, si difficilement obtenues, si promptement retirées ou restreintes, dès qu'il s'agirait de s'imposer le moindre sacrifice pour les continuer ! N'est-ce pas là un des cas particuliers où il faut se rappeler la déclaration du Seigneur que dans son royaume les derniers sont souvent les premiers ?

Les établissements missionnaires de la société Wesleyenne dans la Cafrerie ont eu comme ceux de la société de Londres et de plusieurs autres, beaucoup à souffrir pendant la longue guerre que les Caffres viennent d'avoir avec le gouvernement de la colonie du Cap. Les relations de nos missionnaires français en ont raconté quelques épisodes affligeants ; celles des missionnaires que ces événements ont frappés ont pendant longtemps affligé profondément le cœur de leurs amis.

Tous leurs travaux forcément suspendus ; leurs chapelles, leurs écoles et leurs maisons brûlées ou détruites jusques aux fondements ; leurs troupeaux dispersés et eux-mêmes obligés de s'enfuir dans d'autres provinces avec leurs familles et ceux de leurs prosélytes qui les pouvaient suivre : tels ont été les déplorables résultats de la guerre. Les pertes matérielles ont été immenses, mais bien plus difficiles encore à réparer sont

les brèches faites par là à l'œuvre spirituelle. Que Dieu aide ses serviteurs à y réussir ! La paix rétablie a déjà permis à la plupart d'entr'eux de rappeler à eux les membres épars de leurs anciennes congrégations et de rassembler les pierres de leurs sanctuaires désolés. Espérons qu'il leur sera donné de voir s'effacer dans un temps plus ou moins rapproché les traces du terrible fléau qui les a si cruellement visités.

Le tableau suivant pourra faire apprécier d'un seul coup d'œil l'importance des œuvres missionnaires entreprises dans ces contrées par les diverses Sociétés dont nous avons cité les noms. Il est bon de remarquer pourtant qu'il a été dressé sur les rapports de l'année 1845, et que depuis lors de nouveaux ouvriers ont été envoyés et de nouvelles conversions obtenues.

Résumé synoptique des Missions au Sud de l'Afrique.

MISSIONS.	Nombre des Stations.	Missionnaires.	Aides-Missionnaires.	Membres de l'Eglise.	Enfants dans les écoles.
Des Frères de l'Unité....	7	25		1550	
De Londres............	33	38	34	4289	4612
Wesleyenne...........	39	39	42	3531	3526
De l'Eglise libre d'Ecosse..	3	5	7	29	69
De Glascow...........	3	2	4	86	150
De Paris...............	13	14	4	900	1183
Du Rhin...............	11	24		311	1318
De Berlin..............	6	6	5		
Américaine.............	3	6	2		120
Total........	118	159	98	10696	10978

Quelques uns de ces chiffres peuvent n'être pas parfaitement exacts ou avoir cessé de l'être par suite du mouvement inséparable d'une œuvre comme celle-ci. Mais les différences

ne sauraient être que fort légères, ni atténuer en rien l'admiration et la reconnaissance que de tels résultats sont de nature à inspirer aux amis de l'Evangile. Quelles espérances seraient trop hardies pour des travaux si actifs, et déjà si abondamment bénis? Mais de là, comme de tous les autres points du globe où l'Evangile est prêché aux païens, part à chaque instant ce cri, que la grandeur des moyens, bien que réjouissante déjà, est loin d'être en rapport avec l'importance du but, avec l'urgence des besoins. Quel chrétien ne se sentirait pressé de prier le Seigneur d'envoyer plus d'ouvriers dans ces vastes moissons qui blanchissent? Et quel chrétien français, puisque notre part dans cette œuvre la désigne particulièrement à notre affection, ne redoublerait de supplications et d'efforts généreux pour contribuer selon son pouvoir à l'étendre et à l'affermir?

Prions et veillons. Veiller, dans une cause comme celle-ci, c'est parler, c'est agir, c'est donner. Puissent nos frères d'Afrique sentir de plus en plus que nous faisons tout cela avec eux et pour eux!

NOUVELLES RÉCENTES.

Un Ouragan.

L'établissement de Montgoméry, appartenant aux frères moraves, dans l'île de Tabago (Antilles), a été complètement détruit par un ouragan. De tous les bâtiments de la Mission, il ne reste plus que des ruines.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Voyage de M. Daumas à la colonie de Port-Natal.

But du voyage. — Préparatifs. — Oumpoukani. — Détails sur la maladie et la guérison d'un petit chef du voisinage. — Dorn-Kop. — Récit de Moletsané. — Dorn-Spruit. — Maladie des enfants des missionnaires. — Retour à Mékuatling. — Aspect de Thaba-Chéou. — Singe apprivoisé. — Récit de l'enlèvement d'une jeune fille indigène par un blanc. — La vallée en feu. — Etat de la station. — Baptême de douze adultes et de neuf enfants.

Mékuatling, 15 décembre 1847 et 3 avril 1848.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Messieurs et très honorés frères en notre Seigneur,

Il ne sera pas hors de propos que je vous dise d'abord quelques mots sur le but de mon voyage à Natal. Ainsi que vous l'avez appris par mes précédentes lettres, ayant fait une collecte parmi les habitants de ma station, dans le but de placer des bancs dans mon Eglise, je me voyais forcé de faire quelques démarches pour me procurer le bois dont nous avions besoin à cet effet. Les hostilités qui désolaient la partie orientale de la colonie du Cap avaient interrompu les communica-

tions avec Colesberg. Il était par conséquent impossible de se procurer, à quelque prix que ce fut, les matériaux nécessaires pour les bancs de notre chapelle. D'un autre côté, il y avait si peu de probabilité de voir se terminer promptement la guerre avec les Amakosas et les Tamboukis, qu'il nous fallut tourner nos regards ailleurs. Il n'y avait pas d'autre pays qui pût nous offrir ce que nous cherchions que la côte de Natal. L'entreprise était un peu dangereuse; nous avions entendu parler des chemins comme étant très mauvais, et de la traversée de la chaîne qui sépare ce plateau de la terrasse latérale de la Natalie comme étant assez scabreuse. Cependant les rapports se contredisaient; on nous assurait qu'en hiver les chemins n'étaient pas si impraticables, que les rivières étaient guéables, et les pâturages meilleurs qu'en été, pour les bœufs venant de ces quartiers.

Après avoir pesé toutes ces considérations, nous crûmes devoir entreprendre ce voyage dans l'intérêt de nos stations, en faisant un essai qui, s'il réussissait, ne nous fournirait pas seulement le bois dont nous avons besoin pour nos établissements missionnaires, mais encore les provisions qui nous sont indispensables pour nos familles, la Natalie étant un pays maritime. MM. Rolland, Arbousset, Lautré, ayant besoin d'une certaine quantité de bois pour construction, me chargèrent de leurs commissions, si je pouvais trouver des wagons à louer. Ayant fixé le moment de notre départ à la mi-avril, je remis, pour le temps de mon absence, la prédication du dimanche à mes chers frères Casalis, Maitin et Keck. Nous devions nous mettre en route dans la compagnie d'un missionnaire anglais et de sa femme, que nous devions trouver sur notre route. Avant d'entreprendre un si pénible voyage, nous sentîmes vivement le besoin de regarder à Celui qui a promis d'être avec les siens jusqu'à la fin du monde, et de les secourir dans le temps du besoin. J'ai la joie de vous apprendre qu'il n'a point été sourd à nos prières, et qu'il nous a rame-

nés tous sains et saufs, après bien des peines et des souffrances physiques et morales, au sein de notre station.

Permettez-moi maintenant, Messieurs, de vous transcrire quelques extraits du journal que j'ai tenu jour par jour pendant la durée du voyage.

13 avril. Ne sachant pas trop quels sont les objets que nous pourrions trouver sur la route, nous avons dû faire de nombreux préparatifs pour cette excursion. Nos wagons, celui particulièrement qui devait nous servir de maison ambulante, avaient été disposés de telle sorte que la pluie et le froid ne nous éprouvassent pas trop. Un cadre suspendu, tressé avec des lanières de cuir non tanné, et sur lequel on place le matelas, nous servait de lit. Sous cette nouvelle sorte de hamac se trouvaient nos malles avec le linge et les habillements dont nous avions besoin pour notre route et notre séjour dans la colonie de Natal. Nous avions aussi un sac de biscuits et une certaine quantité de viande légèrement salée et séchée au soleil. Nous avions pris également avec nous du maïs qui avait été préalablement dépouillé de son enveloppe dans un pilon en bois. Nous nous étions pourvus ensuite d'une certaine quantité de farine et de blé indigène à faire bouillir au besoin. Nous nous étions munis enfin d'une batterie de cuisine et d'armes à feu. Et comme nous savions que le pays est entièrement nu, nous dûmes prendre avec nous dans un des wagons une provision de bois à brûler pour allumer notre feu lorsque nous détellerions tard, et que les bouzes de vache sèches, dont se servent les indigènes, nous manqueraient ou auraient été détrempées par la pluie. Notre caravane se composait de trois wagons, d'une cinquantaine de bœufs de trait et de deux chevaux; nous avions avec nous une quinzaine d'indigènes ayant chacun son ballot de kross pour se couvrir la nuit. Les préparatifs qu'il y a à faire pour se mettre en route, et le nombre d'objets dont il faut se charger sont presque incroyables, dans un pays où l'on ne trouve nulle au-

berge, et où l'on n'est pas sûr de pouvoir se procurer sur la route les choses les plus nécessaires à la vie. Le chef Moletsané, désirant connaître l'ancien pays des Chaka et des Dingaan, si célèbres par leurs cruautés dans toute l'Afrique méridionale, nous accompagnait avec son wagon. Au moment de notre départ, le devant de la maison missionnaire était encombré d'indigènes qui venaient prendre congé de nous. Nous fîmes la prière en plein air, car nous sentions profondément le besoin de nous recommander les uns et les autres à la bonne protection du Seigneur. Les démonstrations d'affection de nos gens nous ont vivement émus. Bon nombre nous suivirent quelque temps, les uns à cheval, les autres à pied. Une troupe de jeunes filles qui accompagnaient deux de leurs amies qui partaient avec nous, chantaient des cantiques en marchant derrière notre voiture. Au moment de quitter la station, nous reçûmes des lettres bien affectueuses de nos bons amis de Bérée, de Thaba-Bossiou et de Morija. Les vœux qu'ils formaient pour la prospérité de notre voyage étaient très touchants. En partant de Mékuatling, nous avions à notre droite la montagne de Kêtoa qui domine tout le pays. Vue du côté de l'est, son sommet apparaît comme un immense chapeau à trois cornes. Au pied de la montagne est un petit village dont la majeure partie des habitants a embrassé l'Evangile. C'est aussi à la base de cette montagne que reposent les restes de la bienheureuse Mamotlé. A notre gauche nous avions le joli pic qui est en face de la station et la montagne des *Tenailles*, que nous avons appelée ainsi à cause de deux rochers qui en ont la forme et qui couronnent son sommet. Un peu plus loin nous aperçûmes le chaînon du Lékourou, dominé par une montagne qui ressemble à un château-fort. Nous franchîmes avec quelques difficultés le défilé étroit et pierreux appelé Rooi-Poorte, ou la Porte-Rouge, à cause de la couleur de son terrain argileux. Nous nous dirigeâmes vers Oumpoukani, où nous avions donné rendez-vous à

nos amis, M. et Mme Bertram. Nous y arrivâmes après cinq heures de marche.

14. Le missionnaire de cette station ayant réuni une petite congrégation dans la chapelle, je lui adressai quelques paroles d'exhortation dans la langue bassoutose. Une forte pluie étant tombée la nuit, nous fûmes obligés de partir un peu tard, après avoir raccommodé les lanières et les traits que les chiens affamés des indigènes avaient dévorés pendant la nuit. Désirant entrer le plus tôt possible dans le grand chemin, nous longeames le petit chaînon d'Impirinyana, qui court du sud-ouest au nord-est. A notre gauche nous avions la continuation de la montagne à laquelle sont adossées Oumpoukani, Mapouting, Engorile, résidence du célèbre Motloumi. Le pays est nu et ne nous a pas paru très peuplé. A la tombée de la nuit, ayant découvert un côteau sur lequel gisaient quelques broussailles, nous y avons dételé. Non loin de nous se trouvait un petit chef qui a demeuré plusieurs années dans la station, et qui étant tombé malade, avait eu recours aux artifices de soi-disant sorciers, mais sans succès. Un charlatan venu de l'intérieur, lui faisant les plus belles promesses, lui avait assuré qu'il opèrerait sa guérison. Mais c'était pure tromperie. Le patient eût alors recours à M. Lautré, qui lui prodigua les soins les plus assidus. Deux cautères, qu'il lui appliqua, lui firent un bien immense. Bientôt il fut rétabli, et sans dire mot il partit avec tous ses gens pour se fixer dans ce lieu désert; nous fûmes fort affligés de son ingratitude. Au bout de quelques instants nos natifs s'étaient réunis autour d'un bon feu qui pétillait; les marmites furent mises en permanence, et surtout la bouilloire qui devait servir à faire une tasse de thé pour nous réchauffer. Durant ces préparatifs nous chantâmes un cantique et offrîmes à Dieu le culte du soir. Tout le monde paraissait heureux; on ouvrit les ballots de peaux, et chacun se disposa à faire son lit sur l'herbe encore humide.

15. Notre marche s'est dirigée d'abord nord-nord-est, en-

suite est jusqu'au soir. Nous avons passé ce matin devant la montagne isolée de Mesobouia (retour du matin), au pied de laquelle coule le torrent du même nom, qui est tributaire de la Tikouana, ou Fat-River. Nous sommes maintenant sur le versant dont les eaux s'écoulent à l'occident, tandis que les ruisseaux que nous traversions hier se précipitent vers l'orient dans le Calédon. En entrant dans le grand chemin qui nous a conduits droit à l'est, nous avons passé devant la maison d'un Boer qui a bâti sa ferme au pied d'une montagne plate. En admirant la beauté de la route sur laquelle nos lourdes voitures roulaient assez vite, nous nous sommes trouvés en face de Mokoabané, que les fermiers émigrants ont appelé Doorn-Kop (tête d'épines), à cause des nombreux acacias dont cette montagne est couverte. Ce bosquet charmant qui s'étend le long du chemin, présente un contraste frappant avec les plaines nues qui sont à l'ouest. C'est une chose remarquable que ces acacias ne se trouvent qu'ici et sur le mont Mopororo, à quelques lieues, sur la rivière Tikoué. Le pays que nous parcourons est à peu près dépeuplé ; il était jadis couvert de nombreuses tribus dont les débris sont sous le pouvoir de Moshesh : ce sont les Bapatsas, les Bamaguélés, les Basségoas. Un homme de notre suite, qui appartient à cette dernière tribu, m'a montré le sommet de la montagne où son chef et ses sujets furent exterminés par le célèbre chef Matéoane. Moletsané me disait que tous les malheurs des tribus dont nous allions traverser les villes désertes, avaient eu leur première origine dans les guerres civiles qui ont désolé les côtes de Natal du temps de Chaka. Des hordes guerrières de Zoulas, secouant le joug insupportable de leurs Inkhosis, envahirent le pays. Les Bassoutos, ne pouvant résister à une puissance supérieure à la leur, furent obligés de tomber en désespérés sur d'autres tribus qui, se voyant dépouillées de leur bétail, cherchèrent à leur tour à piller leurs voisins ou tombèrent dans le cannibalisme. Moletsané m'a raconté un

trait de sa jeunesse dont il semble se rappeler avec plaisir. Motloumi, le chef des Bamonaging, si renommé par sa sagesse, et qui a été invoqué comme un dieu après sa mort, avait visité la tribu des Bataoung. Mapéti, le père de Moletsané, le reçut avec tous les honneurs dus à son rang. Un grand nombre de têtes de bétail furent égorgées pour régaler le chef voyageur et sa suite. Tout le monde accourait pour voir et entendre cet homme dont la renommée l'avait devancé partout. Son séjour fut l'occasion de fêtes continuelles dont le principal amusement consistait dans des danses. Lorsque le Moréna des Bamonaging voulut retourner dans ses états, Mapéti envoya une escorte choisie pour l'accompagner. Moletsané quoique tout jeune encore fut du nombre. Lui ayant demandé de me raconter un peu ce que Motloumi leur avait dit sur la route, il me répondit : J'étais trop jeune pour me rappeler ces conversations, mais je n'ai pas oublié l'endroit où je me suis séparé de lui ; c'est là-bas, près de ce ruisseau, de ce côté-ci de la montagne.

Les moments que j'ai passés avec nos gens à côté du feu, avant la prière du soir, ont été très agréables. Ils étaient fort gais, et m'ont raconté des circonstances de leur vie, qu'ils considéraient comme bien intéressantes. Nos bivouacs à la manière des Bohémiens, ont quelque chose de singulier ; nous nous asseyons en cercle autour du feu, sous la voûte étoilée ; c'est tout à fait la vie du désert. Dans ma prière, je me suis senti ému en pensant aux malheurs qui ont désolé la partie du pays que nous traversons.

16. Nous sommes arrivés hier au soir sur le Doorn-Spruit, où il nous a fallu rester à cause de la pluie. En ouvrant notre wagon, nous avons vu que nous étions à côté d'un village de Boers, dont l'apparence misérable nous a remplis de mélancolie. Nous tâchâmes de faire un accord avec ces Boers pour les engager à aller nous chercher quelques charges de bois de charpente ; ils ont été si extravagants dans leurs prix

que nous n'avons pu traiter avec eux Tout le pays autour de de nous était submergé. La pluie qui tombait par torrents nous a empêchés de préparer aucune nourriture; nos enfants ne s'accommodaient guère de cet état de choses, ni nous non plus.

17. Le temps s'étant un peu éclairci, nous avons rebroussé chemin sur la hauteur, à cause de l'indisposition de notre chère Mathilde et du petit garçon de M. Bertram. Nous avons établi notre campement dans un endroit charmant, au pied de Doorn-Kop. En y arrivant, Moletsané a tué une belle perdrix d'un coup de pierre; il s'est empressé de l'apporter à notre fils Colany. Les chers enfants ont continué à être plus mal; une fièvre violente s'est déclarée. Notre âme a été dans une grande angoisse lorsque nous avons vu notre chère enfant dans le délire. Oh! comme nous avons senti le besoin de nous confier au Seigneur, qui seul pouvait venir à notre aide dans ce lieu désert. Nous avons fait usage de quelques médicaments, mais avec peu de succès.

18, dimanche. Ce jour a été bien triste, à cause de l'état dangereux dans lequel se trouvent les deux enfants. Nous avons été très peinés de ne pouvoir, vu notre position, leur prodiguer tous les soulagements dont ils avaient besoin. Nous avons eu deux services, l'un en hollandais, l'autre en sessouto.

19. Ayant demandé quelques secours au missionnaire d'Oumpoukani, qui était le plus près de nous, celui-ci s'est empressé de venir nous voir. Nous avons pensé qu'il serait prudent, surtout à cause du froid qui était très vif, de rentrer dans notre station pour donner à notre enfant les soins qu'exigeait son état, et de remettre notre voyage à une époque plus éloignée, d'autant plus que les rivières étaient enflées par les pluies, et par conséquent impossibles à traverser. Nous nous sommes donc dirigés tout droit sur Mékuatling, où nous sommes arrivés le 20; notre chère Mathilde se trouvant déjà

beaucoup mieux par un effet de la bonté du Seigneur qui s'est plu à bénir les moyens que nous avions employés.

28. Notre chère enfant étant tout à fait rétablie, et le temps étant redevenu sec, nous nous sommes de nouveau mis en route après nous être encore une fois recommandés à la protection du Seigneur. En traversant la rivière Touké, affluent du Calédon, nous avons eu un accident. Un des bras du wagon s'est cassé. Comme nous en avions déjà un qui avait eu le même sort, nous avons craint que la tente ne se renversât, et pour éviter autant que possible ce malheur, nous l'avons assujettie avec des lanières. Après huit heures de marche, en nous dirigeant est-nord-est, nous avons trouvé nos amis, M. et Mme Bertram, ce qui nous a fort réjoüis. Nous nous sommes rappelés avec reconnaissance les bontés du Seigneur envers nous.

29. Nous avons été occupés de bonne heure à faire deux nouveaux bras au wagon que nous avons fixés après beaucoup de peine. Ayant marché deux heures est-nord-est, nous sommes arrivés au pied de Thaba-Chéou, ou Montagne blanche, dont l'aspect nous a paru très remarquable. Elle est couronnée par un lit de pierres ferrugineuses, perpendiculaires et recouvertes d'une couche de terre tapissée d'un beau gazon; au-dessous de cette couche se trouve une immense base de rochers de grès blanc sablonneux, qui forme comme le piédestal de la montagne. Un boer a établi son habitation sur cet endroit charmant. Il a bâti des maisons, des kraals, et planté un jardin qui est arrosé par une jolie fontaine. Un homme de la Natalie était là pour sa santé; il avait un singe apprivoisé qui nous a amusés quelques instants. La vitesse avec laquelle il montait au sommet d'un pieu et la dextérité avec laquelle il en descendait nous a étonnés. Son maître lui a attaché les mains derrière le dos pour le forcer à marcher droit. Dès qu'il l'a eu lâché, il s'est mis à courir avec une grande vitesse, mais tout honteux il est allé se cacher derrière

les rochers. Mis en liberté, il a paru tout heureux et a marché avec délices sur ses mains. Le boer nous a fait présent d'une bonne provision de viande de gnou. Comme nous marchions au clair de la lune, nous nous sommes trouvés en face d'un mauvais ravin que nous avons craint de traverser; nous avons passé la nuit sans eau. Il y a dans ces quartiers un grand nombre de natifs de la tribu des Bamolibéri. Les boers, qui se sont établis en grand nombre dans ces quartiers, ont obtenu cette permission d'un petit chef de cette tribu nommé Entsané, au moyen d'un certain nombre de têtes de bétail qu'ils lui ont données en présent. Nous avons établi notre campement près de la ferme d'un des émigrants hollandais, bâtie sur le penchant d'une montagne passablement boisée; une belle fontaine arrose son jardin planté d'arbres fruitiers. Le verger est dominé par un réservoir rempli d'eau et ombragé par une touffe de saules. Il est pénible de voir comment les indigènes sont traités par les blancs. Un cafre est rarement reçu dans la maison d'un boer; s'il a quelquefois ce privilège, il n'est pas question de lui offrir une chaise. L'orgueil le plus repoussant est uni à l'ignorance la plus grossière. Ces pauvres gens ne peuvent pas comprendre qu'un noir puisse être autre chose qu'un esclave. Quoi qu'il ne soit pas permis de vendre ou d'acheter des indigènes dans ces quartiers, on pourrait bien dire à cet égard qu'il n'y a pas de règle sans exception. Des Bassoutos, des Bushmen, des Zoulous y sont réduits en esclavage, ces derniers surtout en grand nombre. Ce sont pour la plupart des prisonniers de guerre qui sont ainsi faits esclaves, quant aux enfants ils sont rarement volés dans les champs. Je connais une jeune fille zoulou qui est maintenant dans une famille missionnaire où elle se rend très-utile; elle parle anglais, et est dans de bonnes dispositions religieuses. Elle se souvient très-bien qu'un matin elle avait suivi toute heureuse sa mère qui se rendait à ses jardins pour y travailler; comme elle était trop jeune pour l'aider, elle s'éloigna

d'elle en courant d'une fleur à l'autre. Tout à coup elle fut saisie de frayeur en voyant arriver un homme blanc monté sur un cheval; celui-ci s'empara d'elle, et s'apprêtait à partir; les cris déchirants de la jeune fille alarmèrent sa mère, qui accourut pour redemander avec larmes son enfant, mais hélas! l'homme cruel sourd à sa prière lui dit de s'en retourner, sans quoi il la tuerait. La pauvre mère suivit alors des yeux sa pauvre petite fille qu'elle ne devait plus revoir, et qui bientôt disparut avec son ravisseur derrière les collines. Des mains de ce voleur d'hommes, elle tomba dans celles d'un tyran cruel qui l'accablait de coups. Elle était envoyée chaque jour aux champs pour y paître les brebis, couverte de haillons. Un jour que le troupeau broutait dans la plaine et qu'elle s'était réfugiée à l'abri d'un rocher où elle s'était accroupie transie de froid, elle réfiéchit à sa triste position, et résolut de s'enfuir dans la station missionnaire qui n'était pas éloignée de là; elle y fut reçue et traitée avec bonté. Mais le missionnaire, craignant le voisinage du boer, qui ne manquerait pas de venir la chercher pour la traiter avec sa brutalité ordinaire, il la remit à un de ses amis qui habitait un quartier plus éloigné. La pauvre enfant, dans le commencement surtout, lorsqu'elle voyait un boer entrer dans la maison missionnaire, était toute tremblante et n'osait pas se montrer. Espérons que ces blancs qui ont été à peu près abandonnés à eux-mêmes, exciteront la sympathie de leurs églises de la colonie, et que le gouvernement britannique étendra jusqu'à eux son heureuse influence, en leur donnant des pasteurs.

En approchant des Maloutis, une sommité attira surtout notre attention, c'est Mont-Maotsi En contemplant son aspect majestueux, je ne pus m'empêcher de me rappeler une excursion que j'y fis il n'y a pas très longtemps, et que je prendrai la liberté de mentionner ici. Les naturels nous avaient souvent entretenus d'une vallée en feu, qu'on avait vue brûler depuis un temps immémorial. D'après les récits qu'on nous

en avait faits, nous étions presque tentés de croire que c'était un volcan à l'état d'éruption constante. Notre frère, M. Lemue, se trouvant à Mékuatling, nous nous décidâmes à nous rendre ensemble sur les lieux, et à nous convaincre par nous-mêmes de ce que pouvait être cette vallée d'où sortait une fumée continuelle. Accompagnés d'un guide, nous nous dirigeâmes vers les montagnes bleues. Le premier jour, nos chevaux étant pleins de vigueur, nous franchîmes à peu près cinquante milles. Nous passâmes la nuit à Oumparani, station de la Société des Missions wesleyennes, où nous fûmes reçus de la manière la plus cordiale. Le lendemain de bonne heure nous étions sur nos montures et nous suivions les contours des montagnes. Le pays des Mantaetis qui a été malheureusement désolé par les guerres des Coranas et des Griquois, est très-peu peuplé comparativement à ce qu'il était lorsque je le traversai au commencement de 1836. Nous trouvions ci et là dans les éboulements des rochers de petits kraals que notre approche mettait en fuite. Nous sentions nos cœurs se serrer à la vue d'un pays presque désert et qui aurait pu nourrir une nombreuse population. Sous le rapport des pâturages, il présentait de tous côtés un aspect magnifique, car dans ces pays-ci rencontrer un arbre, c'est un objet de curiosité. Des montagnes de toutes les formes attiraient notre attention. De temps en temps des cris sauvages que l'écho répétait, nous rappelaient que nous étions encore parmi des créatures humaines. Arrivés dans les gorges de Maotsi, nous devions faire de grands détours pour n'avancer que peu, et nous nous trouvions dans un vrai labyrinthe. La chaleur dans les enfoncements était presque insupportable ; c'était au mois de novembre, et il nous tardait d'arriver au terme de notre excursion. Nos pauvres chevaux harassés de fatigue à cause des mauvais chemins courbaient la tête, et ce n'était qu'avec peine que nous pouvions les faire avancer. Après avoir traversé plusieurs fois une petite rivière, appelée Letané, tribu-

taire du Calédon, nous nous trouvâmes en face de Maotsi qui domine les montagnes environnantes, comme le Mont-Blanc s'élève au-dessus des Alpes. En approchant lentement, nous promenions nos regards de sa base à sa cime dentelée, où, selon les légendes des naturels, des chèvres, ayant quitté les habitations humaines, sont allées vivre comme les Klipspringers parmi les rochers. Cette montagne imposante nous intéressait d'autant plus que nous savions qu'elle était le but de notre voyage. Comme nous tâchions d'exciter nos chevaux, deux piétons couraient devant nous, pour nous montrer l'endroit que nous allions visiter. Nous traversâmes un ravin d'une grande profondeur au fond duquel coulait un ruisseau limpide, et nous commençâmes à marcher sur des tas de cendres. On aurait dit en les voyant les ruines d'une ville incendiée. Ce qui nous étonna d'abord, c'était de voir que le terrain s'était affaissé sur une assez grande étendue. Nous tâchâmes d'avancer un peu plus, mais nous rebroussâmes bientôt chemin, car le terrain devenait toujours plus mouvant et nos chevaux s'enfonçaient jusqu'aux genoux. Ayant laissé nos montures, nous avançâmes à pied jusqu'à ce que nos guides nous dirent qu'il serait dangereux d'aller plus loin. Bientôt nous aperçûmes l'endroit d'où sortait la fumée, il était un peu plus affaissé que celui où nous étions. Nos guides étaient effrayés, craignant que nous ne nous exposassions, et ils nous dirent qu'ils étaient certains qu'un homme pourrait s'enfoncer et disparaître en un clin-d'œil dans l'endroit où le feu était allumé. Pendant que nous étions là immobiles d'étonnement, un des naturels se mit à faire une prière en regardant fixement l'endroit d'où sortait le feu. Il disait : « O Motloumi! ne nous « vois-tu pas mourants de faim? pourquoi ne fais-tu pas « tomber de la pluie, afin que nos blés croisssent rapidement « et que nous soyons rassasiés ? » Après avoir examiné les différents endroits, et surtout le ravin profond que nous avions traversé, il nous fut aisé de reconnaître qu'il n'y avait pas ici

de volcan, mais simplement un ancien lac desséché. Comme dans presque tous les marécages, une grande quantité de roseaux y avaient cru; mais par la suite, un écoulement ayant été pratiqué par la descente des eaux de pluies, le lac s'était trouvé à sec. Les racines des roseaux qui descendent, comme on sait, à une grande profondeur se desséchèrent et formèrent ainsi une espèce de tourbe. Les natifs ayant l'habitude d'incendier les champs pendant l'hiver, cette tourbe a pu prendre feu et a continué ainsi à brûler pendant des années. Notre curiosité étant satisfaite, nous allâmes nous reposer sur le bord du ravin, où nous mangeâmes notre dîner de grand appétit. Nous invitâmes nos guides à s'approcher et à participer à notre repas, ce qui parut leur faire plaisir. Pendant que nous étions assis sur l'herbe, nous leur fîmes quelques questions, et voyant que l'un d'eux était très-ouvert, nous lui demandâmes de nous dire ce qu'il savait sur ce feu que nous étions venus voir de si loin. Il nous répondit sans hésiter que ce feu avait été allumé de tout temps par les dieux, et que les vieillards les plus avancés en âge l'avait vu tel qu'il est aujourd'hui; que les dieux étaient dans les souterrains de la vallée, et que tous les soirs ils sortaient pour exécuter des danses nocturnes dans le lieu où nous nous trouvions. Il ajouta sérieusement que si nous voulions rester, nous les verrions nous-mêmes et que nous entendrions leurs chants mélodieux. Nous interrompîmes notre interlocuteur pour lui demander si ses dieux ne brûlaient pas dans leurs souterrains enflammés? il nous répondit que non, qu'ils ne sentaient pas le feu. Nous lui rappelâmes qu'il avait prié le grand chef Motloumi de lui donner de la pluie et que nous désirions savoir pourquoi il était sourd à ses prières. Il nous répondit que c'était parce qu'une de ses femmes, qui vit encore, avait été maltraitée par ses descendants. Il nous fut facile de reconnaître à ce langage que les naturels n'avaient jamais entendu parler de la bonne nouvelle du salut, de sorte que nous nous fîmes un plaisir de les entre-

tenir au long de cet Évangile glorieux que nous sommes venus proclamer dans ce pays, tout en cherchant à réfuter leurs idées superstitieuses. Il nous écoutèrent avec la plus vive attention. Peut-être qu'à l'heure qu'il est, dans les solitudes de Maotsi s'élève une prière au seul vrai Dieu par Jésus-Christ son Fils qu'il a envoyé pour chercher et sauver ce qui était perdu.

Je vous envoye, dans cette courte lettre, la carte de notre voyage à la côte de Natal; elle vous donnera, je l'espère, une idée du pays que nous avons parcouru. Je me suis entouré de tous les moyens qui ont été à ma portée pour la rendre aussi exacte que possible. Dans la Natalie j'ai pu me procurer quelques renseignements sur des points importants qui m'ont été très-utiles. Je dois mentionner à cet égard avec reconnaissance M. Gibbs, un des officiers du génie qui joint à beaucoup de connaissances une sincère piété. Tout ce qui concerne le pays des Zoulous et des Barapoutsas jusqu'au 27e degré de latitude, je le dois à mon ancien ami M. Allison, ci-devant missionnaire chez les Mantaetis, fondateur de la station de Mahamba, qui a été détruite par Masouatsi le chef des Barapoutsas.

Je ne veux pas laisser partir cette lettre sans vous annoncer que tout continue à aller assez bien dans notre station, et que le Seigneur se plaît à bénir nos efforts pour l'extension de son règne dans la tribu que nous évangélisons. Nous avons eu dernièrement une fête chrétienne dont nous nous souvenons avec plaisir. Nos chers amis de Motito M. et Mme Lemue, qui se sont rendus dans nos quartiers pour occuper le poste important qui leur a été assigné à Carmel, se trouvaient avec nous. Douze candidats qui avaient été préparés de longue date furent aggrégés à l'église avec neuf de leurs enfants, par le sacrement du baptême. Dans ces circonstances qui avaient quelque chose de bien solennel pour nous, nous eûmes la joie de célébrer la Sainte-Cène, à laquelle prirent part plus de

quatre-vingt-dix membres. Cette cérémonie eut quelque chose de bien émouvant pour nous. Nous ne pûmes nous empêcher de nous rappeler toutes les grâces que le Seigneur nous a accordées depuis la fondation de cette station, et de nous écrier avez le Psalmiste : « Mon âme bénis l'Eternel!!! » Nous nous sentîmes ranimés et encouragés à aller en avant sans nous laisser abattre dans l'œuvre intéressante qu'il nous a donnée à faire. Un évènement qui ne contribua pas peu à rendre pour nous cette fête plus touchante, ce fut le baptême de notre dernier enfant, que notre cher frère Lemue introduisit dans l'alliance de grâce par ce saint sacrement. Nous lui donnâmes les noms de Louis-Clément, demandant au dispensateur de tout don parfait, de le bénir dès sa plus tendre jeunesse et le faire devenir un jour un ouvrier utile dans sa vigne. Nous recommandons ce cher objet de notre affection à l'intercession de vos prières comme aussi nos autres enfants. Nous sentons à leur égard la grande responsabilité qui pèse sur nous, et nous éprouvons le besoin de vous demander de vous souvenir de nous devant le trône de grâce, afin qu'il nous soit donné de les élever dans la crainte du Seigneur, notre ardent désir étant qu'ils soient un jour des membres vivants de son église.

Croyez-moi, Messieurs et très-honorés frères, votre toujours dévoué,

F. Daumas, V. D. M.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

(Premier Article.)

Obstacles. — Tentatives malheureuses. — Travaux de la Société Baptiste. — Fernando Po. — Etablissement d'une mission au Calabar. — Visites aux chefs du pays. — L'Egbo. — Les maisons du diable. — Quelques coutumes. — Sacrifices humains. — Une dédicace. — Traité avec le roi Eyamba. — Visite au roi Eyo.

En quelques lieux que les messagers de l'Evangile portent leurs pas, il leur faut du courage, de l'abnégation, de la persévérance. Nulle part, peut-être, ces vertus chrétiennes ne leur sont plus nécessaires que dans les contrées où nous avons à conduire aujourd'hui nos lecteurs. Plongées dans une profonde ignorance, livrées au fétichisme le plus grossier, les populations de l'Afrique occidentale ont tous les vices qu'enfante l'idolâtrie unis à ceux qui proviennent d'une civilisation ébauchée; elles ont de plus, le caractère cruel que forment des guerres continuelles et l'habitude du trafic des esclaves. Que l'on ajoute à cela l'influence d'un climat qui est peut-être le plus insalubre, le plus meurtrier de l'univers, et il suffira de ces raisons pour expliquer la lenteur des progrès du Christianisme sur ces côtes, appelées depuis longtemps, non sans motifs, « le tombeau des missionnaires. »

Dès l'année 1736, l'attention des Frères de l'Unité, ces pieux pères des missions protestantes, se porta sur les nègres de la Côte d'Or. Ils entreprirent de fonder un établissement à Christianborg; mais, après trente ans d'une lutte obstinée contre des obstacles sans cesse renaissans et qui coûtèrent la

vie à onze de leurs ouvriers, ils abandonnèrent ce projet en le déclarant inutile et impraticable. En 1795, une autre Société, celle des Baptistes anglais, envoya deux missionnaires à Sierra-Leone; mais la santé de l'un ne tarda pas à s'altérer, et l'autre s'étant trouvé incapable d'imprimer une bonne direction à l'œuvre, ce fut encore une entreprise malheureuse. D'autres essais du même genre échouèrent et n'eurent pendant longtemps pour résultat que de jeter quelques missionnaires isolés au milieu de ces tribus féroces ou sous ce ciel inclément qui les tuait impitoyablement avec plus ou moins de rapidité. Tout semblait se réunir pour justifier l'opinion souvent émise alors, que l'Afrique resterait fermée de ce côté aux conquêtes de l'Evangile.

Mais le zèle chrétien ne se décourage pas aisément. Tant d'obstacles ne firent que de le stimuler davantage, et grâce à sa persévérance, l'aspect des choses a bien changé sur ces côtes. L'œuvre missionnaire n'a sans doute pas encore poussé dans l'Afrique occidentale ces profondes et vigoureuses racines qui l'ont fait fleurir en d'autres pays, mais elle y a pris pied, a porté déjà quelques beaux fruits et en promet de plus beaux pour l'avenir. Nous n'en reprendrons pas l'histoire. Rappelons seulement que onze sociétés de missions, presque toutes anglaises ou américaines, y travaillent aujourd'hui à l'instruction des indigènes. Le chiffre des stations qu'elles y ont fondées depuis une quarantaine d'années, s'élève à plus de 50, desservies par un nombre à peu près égal de missionnaires et un nombre au moins double d'aides soit indigènes, soit européens. De ces stations, quatorze appartiennent à la Société des missions épiscopales, quatorze à celle des Méthodistes Wesleyens, cinq à celle des Baptistes anglais. Les travaux de cette dernière Société se trouvant les premiers sur la route du voyageur qui côtoie l'Afrique en revenant du cap de Bonne-Espérance, c'est par eux que nous allons commencer notre revue.

Quarante-cinq ans après l'inutile tentative dont nous avons parlé, les Baptistes d'Angleterre pensèrent qu'il était temps d'en essayer une nouvelle. Ils invitèrent en conséquence à se rendre dans ces contrées deux de leurs missionnaires établis depuis longtemps à la Jamaïque, le révérend M. Clarke et le docteur Prince, en leur donnant pour instructions de reconnaître le pays, et d'ouvrir les voies à un établissement plus encore que de le fonder. Arrivés en janvier 1841, sur les côtes d'Afrique, les deux missionnaires descendirent dans l'île de Fernando Pô, qui est située en face des embouchures du Niger et appartient aux Portugais. De là ils passèrent sur le continent, parcoururent les contrées adjacentes et firent, de ce qu'ils purent observer, un rapport qui détermina le comité de la Société à les autoriser à se fixer dans l'île de Fernando. Des collaborateurs leur furent ensuite envoyés et une église évangélique ne tarda pas à s'établir à Clarence, ville principale de l'île. Cette église comptait, en 1846, 84 membres admis à la Sainte-Cène, plus de 200 candidats au baptême et un nombre beaucoup plus considérable de personnes suivant avec plus ou moins de régularité les exercices du culte. Les écoles du dimanche y étaient, à la même époque, suivies par environ 350 élèves; celles de la semaine par plus de 100. Ces chiffres montrent que la bénédiction du Seigneur n'a pas manqué de reposer sur ces travaux; un grand nombre de traits édifiants, racontés par les missionnaires en donnent des preuves encore plus convaincantes. La première chapelle devenue trop étroite a été remplacée par une plus vaste, et telle est la libéralité des membres du troupeau que l'on espère qu'en très-peu de temps il pourra subvenir lui-même à ses besoins.

Une circonstance digne d'être mentionnée se rattache à l'œuvre baptiste dans ces contrées. C'est que ses fondateurs venus, comme nous l'avons dit, de la Jamaïque, pensèrent que des natifs de cette île, convertis à l'Evangile et dont ils con-

naissaient la foi, pourraient devenir en Afrique des auxiliaires très-précieux. Sur leur invitation un certain nombre de ces colons consentirent à venir les rejoindre avec leurs familles et les faits ont parfaitement justifié les espérances des missionnaires. Ces derniers venus ont déjà rendu de grands services à la cause de l'Evangile, soit en s'appliquant à l'instruction, soit par les bons exemples qu'ils ont donnés. Quelques-uns d'entre eux sont des nègres devenus libres et heureux de pouvoir travailler aujourd'hui à l'affranchissement moral de leurs pauvres compatriotes.

Passons maintenant sur le Continent. En face de l'île de Fernando Pô se trouve le Calabar, vaste contrée que traversent les diverses embouchures par lesquelles le Niger se jette dans l'Océan. C'est un pays bas, humide, marécageux, et tellement malsain pour les Européens, que les officiers des navires qui viennent y trafiquer ne permettent que le moins possible à leurs marins d'aller à terre. « Pour entreprendre quelque chose dans le Calabar, disait un capitaine qui venait d'y faire un séjour, il faudra aux missionnaires plus de courage qu'on n'en a besoin pour se placer devant la bouche d'un canon. » Ces dangers n'ont cependant pas arrêté les missionnaires. Il y avait là des faux dieux à attaquer, des âmes à conquérir pour Christ. Qu'importait leur vie, pourvu que l'Evangile du salut fut prêché? Nous avons sous les yeux les journaux où ils racontent l'établissement d'une des stations qu'ils sont allés fonder sur cette terre inhospitalière. On n'en lira pas sans intérêt quelques extraits.

Le 5 juin 1845, trois missionnaires de Clarence, MM. Clarke, Newbigin et Thompson, s'embarquèrent sur le *Dove*, navire de la Société mis à leur disposition pour cet usage. Le but de leur voyage était de se rendre à Atakba, ville du roi Eyamba, l'un des principaux chefs de la contrée. Il faut se rappeler que dans cette partie de l'Afrique il n'est aucun chef de tribu qui ne prenne le titre de *roi* et que celui

de *duc* est attribué à ses principaux capitaines ou conseillers. De là le fréquent retour de ces noms dans les récits qui vont suivre.

« Après avoir remonté le fleuve à travers un paysage magnifique, quoique entièrement plat, écrit M. Thompson, nous arrivâmes au terme de notre course sans avoir rien remarqué d'autre que le pénible contraste qu'il y a entre cette belle nature et l'aspect moral des habitants, leur malpropreté et leurs huttes à murs de boue. Dès que nous fûmes descendus, le roi, dont l'accueil fut fort bienveillant, nous fit conduire, par ses esclaves, dans son *palais de fer*, édifice très-remarquable pour le pays. Il ne tarda pas à nous y rejoindre ; puis, après s'être assis sur son trône, il nous adressa quelques questions polies et nous invita à prendre quelques rafraîchissements. Nous refusâmes d'abord, mais il y mit tant d'instance, que que nous crûmes devoir accepter. Des esclaves vinrent alors nous servir à notre choix du vin, de l'eau-de-vie ou du vin de palmier. Comme tous les hommes puissants qui oppriment cette terre d'esclavage et de barbarie, Eyamba possède un grand nombre d'esclaves, dont plusieurs, armés d'épées et de fusils, font la garde aux portes de sa demeure. La ville se compose de quelques rues étroites bordées de huttes très-irrégulièrement bâties et tellement sales, qu'il s'en élève continuellement des exhalaisons insupportables pour des Européens. Au haut de la ville, il y a une sorte de place surmontée d'un grand arbre à coton. C'est là que se tient le marché où se vendent des fruits et des légumes du pays, de l'huile de palmes, diverses denrées et une grande variété de ces pots de terre qui servent aux usages domestiques de l'Africain et finissent souvent par être rangés par lui au nombre des divinités qu'il adore.

« Le lendemain, nous allâmes voir l'un des frères du roi, nommé Young. C'est un homme fort intelligent, qui parle assez bien l'anglais, sait lire, écrire, et jouit d'une grande influence.

Il nous fit un accueil plus grâcieux encore que celui d'Eyamba. M. Clarke lui annonça notre dessein d'établir une station missionnaire dans le voisinage pour enseigner à ses compatriotes, vieux ou jeunes, les choses les plus utiles autant pour leur bonheur temporel que pour leur bonheur après la mort. Cette idée parut lui faire plaisir, et il nous le témoigna. Nous lui dîmes alors, qu'en jetant un coup-d'œil sur les environs, nous avions remarqué, comme pouvant nous convenir, un endroit situé à peu près à moitié chemin entre la ville d'Eyamba et celle du duc Henshaw. Il nous répondit qu'il ne doutait pas que son frère ne nous y accordât volontiers le terrain nécessaire et ne fut même tout disposé à nous aider dans notre entreprise, ajoutant que du reste le Calabar était un pays où les blancs pouvaient voyager, trafiquer et dormir en toute sécurité. Avant de nous retirer, M. Clarke offrit au chef une boîte d'aiguilles pour ses femmes ; il l'accepta et nous remercia en fort bons termes de l'honneur que nous lui avions fait en lui rendant visite. »

De là, les missionnaires se dirigèrent vers l'endroit qu'ils avaient en vue pour en faire le siége de la station. En l'examinant avec soin, ils se convainquirent que ce choix était convenable ; c'était une éminence d'où la vue s'étendait au loin et où l'air paraissait comparativement assez salubre. Une autre circonstance de cette visite les encouragea, bien que peu importante en elle-même. Ce fut la rencontre d'un jeune homme à qui ils annoncèrent leur projet de s'établir dans le pays. « A cette nouvelle, disent-ils, un air de vive satisfaction éclata sur son visage et dans ses yeux. Il s'attacha à nous, voulut absolument nous servir de guide dans notre excursion, et ne nous quitta que lorsqu'il ne lui fut plus possible de trouver le moindre prétexte pour nous suivre. »

Une fois fixés sur l'emplacement de leur demeure à venir, les missionnaires pensèrent qu'ils devaient sur-le-champ

se mettre en rapport avec les chefs les plus influents du voisinage. Suivons-les encore auprès d'Eyo, l'un des plus renommés. « En entrant sur ses domaines, dit leur journal, nous remarquâmes un crâne humain. Rien n'est plus commun au Calabar. On attribue à la présence de ces crânes une foule de vertus médicales; elle chasse, dit-on, les mauvais esprits et suffit pour empêcher beaucoup de maladies. Ce sont, le plus souvent, les têtes des victimes sacrifiées, ou celles des ennemis tués à la guerre qu'on fait servir à ces usages, et il semble, dans ce dernier cas, que les Calabarais trouvent un sauvage plaisir à fouler aux pieds ces affreux monuments de leurs victoires. Aussi en trouve-t-on dans leurs champs, dans les murs de leurs maisons et jusques aux pieds des sophas sur lesquels ils se reposent.

« Le roi Eyo nous reçut avec bienveillance. M. Clarke en profita pour l'entretenir assez longuement du Créateur, de l'immortalité de l'âme, de la rédemption, du besoin que tous les hommes ont, pour échapper à la perdition, de connaître et d'accepter l'Evangile de la grâce. Le roi l'écouta avec la plus profonde attention, fit ensuite quelques questions pleines de bon sens. M. Clarke y répondit en démontrant l'inutilité des pratiques idolâtres en honneur dans le pays. Sur cela Eyo nous dit que, quant à lui, il n'avait aucune foi dans l'efficacité de ces superstitions, et que depuis long-temps il les avait abandonnées. Et, en effet, nous remarquâmes en sortant que sauf le crâne dont nous avons parlé, il n'y avait, ni dans sa maison, ni dans le voisinage, aucun des objets que vénèrent les indigènes, tels que des idoles, des grigris ou des arbres fétiches. Notre entretien avec Eyo dura près d'une heure. Avant de le quitter nous lui demandâmes si dans le cas où un missionnaire serait envoyé dans sa ville, il lui donnerait du terrain pour se bâtir une demeure. Il nous répondit qu'il ne pouvait s'engager sur-le-champ à cela, mais qu'il y réfléchirait et en parlerait à ses conseillers. C'était la réponse

d'un homme prudent; nous ne pouvions rien réclamer de plus, et nous nous retirâmes sous l'impression que nous venions de voir un chef bien supérieur en capacité et en lumières à la plupart de ses compatriotes. »

Malgré leurs anciens et fréquents rapports avec les Européens, les nègres du Calabar sont restés profondément superstitieux. La relation que nous avons lue donne sur ce point de curieux détails. Les missionnaires virent un jour passer l'*Egbo*. Ce personnage joue un grand rôle dans la religion et surtout dans la politique du pays. Suivant la croyance populaire, c'est un être mystérieux, vengeur des crimes, souvent aussi génie du mal, auquel il faut élever des temples et surtout faire des offrandes. En réalité, ce n'est que le représentant ou l'agent d'une sorte de confrérie secrète, qui exploite à son profit la crédulité du vulgaire. Un personnage, qui est ordinairement l'un des chefs, se couvre des vêtements les plus bizarres, s'arme d'un énorme fouet fait en lanières, puis, paraissant tout-à-coup dans les rues ou dans les champs, frappe impitoyablement quiconque n'évite pas son passage ou ne se hâte pas de lui offrir de l'argent. C'est l'Egbo. La terreur qu'il inspire est telle qu'en bien des cas, son pouvoir paraît l'emporter sur celui du roi lui-même. Aussi devient-il un moyen de gouvernement et de police très-fréquemment employé. Si un tumulte s'élève dans l'un des quartiers de la ville et menace de troubler la tranquillité publique, aussitôt l'Egbo se met en route, et à peine a-t-il paru que tous se dispersent en se précipitant chacun vers sa demeure. Les capitaines de la marine marchande qui viennent trafiquer dans ce pays savent aussi tirer parti de cette superstition. Moyennant une offrande en argent, ils achètent la protection de l'Egbo et alors malheur au natif qui après avoir conclu un marché avec eux n'en remplit pas les conditions ; il peut être sûr que l'acheteur saisira ses propriétés, et au besoin, ses esclaves, ses femmes et lui-même, et vendra tout à un autre, sans que

personne lui ose opposer la moindre résistance. Quand les missionnaires virent l'Egbo, c'était sur le rivage, tous fuyaient devant lui, mais un vieillard assis à l'angle d'une maison l'aperçut trop tard pour l'éviter. L'Egbo fondit sur lui, et lui appliqua sans s'arrêter deux coups de fouet qui lui déchirèrent cruellement les épaules. « Le pauvre vieux nègre ne poussa aucune plainte, dit un des missionnaires, mais il jeta les yeux sur notre navire et se tourna de manière à nous montrer les blessures qu'il venait de recevoir. C'était un langage plus éloquent que ne l'auraient été celui des paroles. Il pénétra jusqu'au fond de mon cœur. N'était-ce pas nous crier : Oh ! venez à nous, ayez pitié de notre misère, arrachez par l'Evangile ces tristes contrées à la barbarie et à l'oppression qui les désolent ? »

A côté des temples consacrés à l'Egbo s'élèvent les *Maisons du Diable.* C'est une autre superstition du pays. Quand un chef ou un homme riche est mort, sa famille ou ses amis bâtissent sous son nom un édifice dans lequel sont déposés à titre de don fait à l'esprit malin tout ce qui a appartenu au défunt, en meubles, vêtements ou ustensiles de quelque valeur, moyen assuré, disent les Calabarais, de lui préparer une réception favorable dans le monde des esprits. L'inventaire suivant du contenu de l'une de ces maisons peut donner une idée du genre d'objet qu'y entasse l'aveugle piété des Calabarais. Au-dessus du toit il y avait deux parapluies en soie, l'un très-grand, l'autre petit, étendus et, comme l'on peut bien penser, déjà fort endommagés par les injures du temps. A l'intérieur, un grand nombre de calebasses chargées d'ornements, un panier travaillé avec beaucoup d'art, un tambour anglais, un porte-voix, un sopha, une statue de femme placée sur un piédestal tout neuf et de sculpture anglaise, une figure indigène, tête de Janus à double visage avec des cornes et des plumes sur le sommet de la tête, une commode, un grand lit d'acajou, quelques tableaux espagnols, une table ronde, quatre

beaux chapeaux, trois lampes, deux chandeliers élégants, deux larges miroirs, une pendule, une immense quantité de bouteilles, verres, jarres, pots de terre; enfin beaucoup d'ornements plus ou moins précieux. Le haut de la maison était entièrement tendu d'une étoffe à couleurs brillantes, et qui ne laissait pas de produire un effet assez élégant.

Les missionnaires ont remarqué au Calabar des habitudes qui rappellent quelques unes des coutumes juives. Ainsi, il ne mangent jamais sans s'être lavé les mains, et la circoncision est parmi eux d'un usage général. Il en est de même de la polygamie. M. Thompson excita de grands éclats de rire la première fois que, devant une assemblée de chefs, il osa dire que, suivant les commandements de Dieu, un homme ne devait être le mari que d'une seule femme.

Il est extrêmement rare que la cruauté ne marche pas de conserve avec la superstition. A chaque instant le voyageur trouve ici sur son passage des squelettes humains, des têtes ou des membres épars, affreux indices d'une férocité qui, naguère encore, était en certains cantons, portée jusqu'au cannibalisme. « Il est évident, dit notre relation, que des scènes horriblement barbares et des actes d'une férocité presque incroyable, non seulement sont fort communs dans ce pays, mais encore que c'est là l'un des plaisirs les plus chers aux chefs calabarais. » Rien ne prouve mieux la vérité de cette remarque, que la fréquence des sacrifices humains. Près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la nouvelle maison du Seigneur, les missionnaires trouvèrent à leur arrivée le tronc d'une jeune femme récemment décapitée, et peu de jours après un autre corps, également séparé de la tête, pendait à quelques pas de là parmi les buissons du rivage. Quand un sacrifice humain doit avoir lieu, une cloche, sonnée à minuit et d'une manière lugubre, l'annonce à l'avance et pénètre tous les esprits de terreur. Un des aides missionnaires se trouvant un jour dans la maison d'un indigène, entendit des soupirs et

des pleurs de femme qui, comprimés d'abord, se changèrent bientôt en horribles cris de détresse. Il en demanda la cause, mais personne n'osait lui répondre. Enfin une vieille femme, étrangère à la localité, se risqua à la lui apprendre. L'un des frères du roi venait de mourir, et sur-le-champ sa famille avait immolé, pour l'accompagner au monde des esprits, trois de ses esclaves, dont deux hommes et une femme. On leur avait lié les mains derrière le dos, puis après les avoir jetés contre terre, on leur avait tranché la tête à coups de sabre. Quelquefois le nombre des victimes est bien autrement grand et le mode d'exécution plus horrible. Les journaux missionnaires ont raconté qu'une centaine d'esclaves avaient été l'année dernière immolés, en une seule fois, aux mânes d'un fils de roi mort des suites d'une orgie. Ces misérables avaient été enterrés vivants dans deux vastes fosses creusées à cet effet.

Tel est le peuple au milieu duquel la charité de Christ a poussé nos frères Baptistes de Fernando Pô. Reprenons l'histoire de leur établissement dans la ville d'Eyamba. Quatre mois après leur première visite une petite chapelle, construite par un aide missionnaire resté sur les lieux, s'élevait à l'endroit qu'ils avaient désigné et auquel ils donnèrent le nom de *mont de l'Evangile* (Gospel Mount), et le 12 octobre 1845, ils eurent la joie de pouvoir la consacrer solennellement au Seigneur, en y célébrant la commémoration de ses souffrances et de sa mort. Ce fut un beau jour pour nous, disent-ils ; nous n'étions que sept, y compris 3 marins qui nous avaient accompagnés ; au dehors et autour de nous il n'y avait qu'obscurité et dégradation spirituelle, mais au dedans tout était lumière et bonheur, et cette petite colline couronnée d'un édifice, où le nom de Christ allait désormais retentir, nous apparaissait comme une terre de Gossen au sein de la ténébreuse Egypte. Vingt-deux natifs, des plus considérables, assistèrent en curieux à cette cérémonie. La plupart étaient armés de massues

et avaient un air martial presque menaçant. Un profond étonnement se peignait sur leurs traits à la vue de nos rites si simples, si austères et pour eux si parfaitement inexplicables. Cependant ils se montrèrent très-attentifs, silencieux et ne s'écartèrent pas un instant de la contenance grave et respectueuse qui convenait à la circonstance.

Quelques jours après, les missionnaires firent avec le roi Eyamba un arrangement qui leur garantissait la liberté la plus complète et déterminait avec précision les positions respectives des deux parties. Voici les clauses principales de ce traité remarquable sous plus d'un rapport, et qui fait honneur tout à la fois à la sagesse des missionnaires et aux bonnes dispositions du roi Eyamba. Il faut remarquer que celui-ci ne l'accepta et ne le signa qu'après l'avoir longuement examiné et discuté avec ses conseillers.

Art. 1. Toutes les personnes qui désireront d'apprendre à lire, à écrire, et d'être instruites des doctrines de la religion chrétienne seront autorisées à se rendre à la station missionnaire ou ailleurs en temps convenable et pourvu que cela ne porte aucun préjudice à leurs obligations comme serviteurs ou sujets.

Art. 2. On pourra de part et d'autre encourager les gens à se rendre dans ces lieux, mais aucune contrainte ne sera jamais employée dans ce but. Les parents seuls auront le droit, vu que leurs enfants ne sont pas capables de juger par eux-mêmes de ce qui est bien ou mal, de les forcer, s'ils le trouvent bon, à fréquenter les écoles, attendu que c'est pour leur bien et qu'ils y sont autorisés par la loi de Dieu

Art. 3. Les missionnaires auront toute facilité pour instruire le peuple quand celui-ci le voudra, surtout le premier jour de la semaine qui est le jour de Dieu, et que Dieu veut que l'on mette à part pour le consacrer à son service, en souvenir de la résurrection de son fils Jésus-Christ.

Art. 4. Les missionnaires sont entièrement dispensés d'in-

tervenir autrement que comme conciliateurs dans toutes les discussions ou guerres qui pourraient s'élever, leur œuvre devant avoir pour but le bien de tous et étant incompatible avec les disputes et l'effusion du sang.

Art. 5. Les missionnaires et tous ceux qui dépendent d'eux pourront librement acheter ou vendre dans le marché et dans la ville, prendre à gage des hommes ou des femmes pour leur service et jouir, sous ce rapport, de tous les priviléges qui appartiennent aux hommes de la ville.

Art. 6. Nul obstacle ne sera mis à ce que les missionnaires ou leurs aides visitent telle ville ou telle province qu'il leur plaira, dans le but d'enseigner aux gens le chemin de la vie éternelle. Les frais de voyage seront à leur charge et ni le roi Eyamba ni ses gens ne se portent responsables de ce qui pourrait leur arriver dans ces excursions.

Art. 7. Si les missionnaires ont à souffrir quelque injure, ils en appelleront au roi Eyamba qui leur fera rendre justice. Si le roi a au contraire à se plaindre des missionnaires ou de quelqu'un des leurs, il en référera au Directeur de la mission, qui s'il ne peut faire lui même droit à sa plainte, la portera devant une réunion de missionnaires à Fernando Po et au besoin devant le Comité de la Société en Angleterre.»

Il existe non loin d'Atakba, en remontant le fleuve, plusieurs villes importantes et très populeuses. C'est par elles que les missionnaires commenceront les travaux dont ils espèrent que Gospelmount deviendra sous la bénédiction du Seigneur, le point de départ et le centre. Ils pourront ainsi s'acheminer insensiblement vers cet intérieur de l'Afrique où nulle lumière spirituelle n'a pu pénétrer encore. Nous terminons par le récit d'une seconde visite faite par M. Thompson à ce roi Eyo dont il a déjà été question :

« Quand j'arrivai, dit le missionnaire, le roi était absent de chez lui occupé dans la maison du *palaver* (conseil ou marché) à juger quelques différents entre ses sujets. En l'atten-

dant j'entrai en conversation avec son fils, jeune homme fort intelligent et qui me lut assez couramment un chapitre du Nouveau-Testament. Il témoignait un vif désir d'avoir quelqu'un qui pût l'instruire. « Quand je lis, me disait-il, je ne comprends pas le sens et je n'ai personne pour me l'expliquer. » Notre entretien fut interrompu, de mon côté, par l'un de ces violents et subits accès de fièvre qui assaillent si souvent ici les étrangers. M'enveloppant de mon manteau, je me jetai sur l'un des sophas du roi, tellement souffrant que je crus ma dernière heure arrivée. Cependant je commençais à me sentir mieux, lorsque le roi parut. Il me témoigna le plaisir qu'il avait à me revoir, la part qu'il prenait à mon indisposition et me demanda si je pourrais, après quelques instants de repos, dire quelque chose à ses gens. Sur ma réponse affirmative, il les réunit et bientôt un grand nombre de ses principaux sujets furent rassemblés devant moi. Je pris la parole et leur fis un résumé de l'histoire du monde, depuis la création jusqu'à la résurrection de Jésus-Christ. Mon discours dura plus d'une heure et je me sentais brisé de fatigue ; mais si mes forces étaient épuisées, la curiosité de mes auditeurs était loin de l'être. « Tout ce que vous venez de nous raconter est fort beau, me dit Eyo, mais à présent il nous faudrait savoir ce que Dieu nous défend de faire et ce qu'il veut que nous fassions. » Qu'opposer à une telle demande ? Je fis un nouvel effort et prenant le décalogue pour thême je leur exposai aussi bien que je le pus, les principales règles de la vie chrétienne. Les deux premiers commandements m'appelèrent naturellement à parler de l'idolâtrie ; j'attaquai en particulier l'usage des *maisons du diable* et demandai au roi s'il était vrai ou non que ses compatriotes crussent à l'efficacité des offrandes déposées dans ces abominables édifices. A peine eus-je lâché ma question que je craignis d'être allé trop loin, me rappelant combien cette pratique est chère aux calabarais; cependant le roi la prit fort bien et me répondit qu'en effet

cette croyance était générale au Calabar. Mais, me demanda-t-il, si vous n'avez pas de maison du diable en Angleterre, que faites-vous des biens qu'un homme laissse après lui quand il meurt ? Je lui dis qu'en Europe les mourants lèguent leurs richesses à leurs enfants ou à leur famille et que les personnes pieuses en consacrent soit de leur vivant soit à leur mort, une partie à l'avancement du règne de Dieu, à l'entretien des missionnaires ou à d'autres usages de ce genre, tel que l'achat de navires de mission comme celui qui m'avait amené au Calabar. Eyo reconnut que cet emploi des richesses valait bien mieux que l'habitude de les consacrer au malin esprit sans profit pour personne. Il me fit ensuite, à propos de chacun des commandements, une foule de questions qui toutes témoignaient de la sagacité de son intelligence et du désir qu'il avait de s'instruire. Nous travaillons sept jours, dit-il, et le huitième nous nous reposons. Ce jour là nos gens s'amusent, boivent du rhum et font leurs *palavers* (marchés) N'y a-t-il personne qui fasse la même chose en Angleterre ? —Comment se fait-il qu'un missionnaire qui aime Dieu et que Dieu aime tombe malade et meure avant d'être vieux?— Supposez qu'un homme vienne chez moi et qu'en voyant ces belles choses il dise qu'il en voudrait avoir autant; puis après cela qu'il aille planter des palmiers et qu'en vendant son huile il se procure de quoi acheter des choses pareilles. Cet homme serait-il coupable de convoitise ?— Pourquoi la reine d'Angleterre ne force-t-elle pas tout son peuple à aimer Dieu ? — Comment Dieu pourrait-il punir les hommes noirs puisque ce n'est pas à eux mais aux blancs qu'il a donné son livre ? etc. etc.

« Nous discourûmes ainsi plusieurs heures et cet exercice tout en me fatigant me fut favorable, car il me procura une abondante transpiration après laquelle je me trouvai fort soulagé. Oh ! que le Seigneur est bon ! Quand avons-nous besoin de forces pour son service sans qu'il nous les donne? Oh que

n'avons-nous toujours un cœur qui s'ouvre avec plus d'amour aux témoignages répétés de son amour ? Je regarde cette entrevue avec Eyo et ses gens comme l'une des plus intéressantes que j'aie eues au Calabar. Qu'il était réjouissant de voir ce groupe de chefs façonnés au joug de Satan oublier pendant des heures leurs vains plaisirs pour écouter le glorieux message du Salut ! Vraiment la moisson est grande et elle blanchit, mais les ouvriers sont en petit nombre. Oh que le Seigneur se hâte de nous en envoyer ! »

Deux ouvriers, l'un missionnaire, l'autre évangéliste, sont ordinairement employés à Gospel-mount. Mais les mêmes n'y restent jamais que six semaines, après quoi ils sont remplacés par d'autres. Cet arrangement, que rend possible la proximité de Fernando Pô, est le seul qui ait paru propre à prévenir l'influence meurtrière du climat. Du reste c'est une station trop récente encore pour qu'on en puisse apprécier les résultats. Espérons qu'elle répondra à l'espérance de ses courageux fondateurs.

La Société des Baptistes a dans les mêmes contrées trois autres stations, filles, comme la première, de la mission de Clarence, celles de Bimbia, de Cameroons et de Jubilé. Mais leur histoire, leur situation actuelle ressemblent trop à celle que nous venons de raconter pour que nous nous y arrêtions. Ajoutons seulement, avant d'abandonner pour aujourd'hui ces côtes lointaines, qu'au commencement de l'année dernière, le gouvernement portugais signifia aux missionnaires de Clarence l'ordre de quitter l'île, en leur accordant un an pour disposer des propriétés de la Société; le décret a été, à ce qu'il parait, rendu à l'instigation du clergé romain, jaloux, sur ce point comme sur tant d'autres, des succès obtenus par des missionnaires protestants. Des négociations ont été ouvertes pour en prévenir, s'il est possible, l'exécution. Dieu veuille épargner à ses serviteurs la douleur de voir tomber ainsi une œuvre sur laquelle tant de bénédictions semblaient déjà reposer.!

VARIÉTÉS.

Progrès du Christianisme dans la Nouvelle-Zéelande.

« C'est avec un vif sentiment de bonheur, écrit un missionnaire wesleyen, que je reviens de ma tournée dans le district d'Otako. Il est évident que le Seigneur répand de plus en plus ses grâces parmi les chrétiens indigènes qui l'habitent. Jamais depuis que je les visite je n'avais été si satisfait de leur conduite et de l'esprit qui les anime. Une jolie chapelle nouvellement construite est une preuve de leur dévouement au service de Dieu ; il est permis d'en voir une autre dans l'attachement qu'ils portent à leur pasteur. Toutes nos réunions ont été fort nombreuses et j'y ai vu souvent couler des larmes, chose fort peu commune à la Nouvelle-Zéelande. Partout et toujours l'auteur de toute grâce était visiblement avec nous. Mais ce qui est surtout un gage précieux de sa présence, c'est l'influence que l'Evangile exerce sur la vie et les mœurs de ceux qui l'ont embrassé. Ces effets ne se font remarquer nulle part d'une manière plus réjouissante que dans les rapports qu'ils ont à soutenir avec les équipages des navires qui fréquentent le port ou avec quelques hommes peu favorables à la croix de Christ qui sont établis dans le voisinage. Rien de plus édifiant que la douceur, lapatience et l'empire sur eux-mêmes que déploient ces hommes autrefois si farouches.

Un jour, l'un d'eux alla faire à un européen une réclamation fort juste. C'était au sujet de plusieurs plants d'arbres coupés sur sa propriété pour réparer un navire. L'européen rejeta la demande en ajoutant avec colère qu'un canon chargé serait sa seule réponse, si l'on venait encore lui parler de

cette affaire. — « Pourquoi me menacer ainsi? se contenta de répondre avec calme et dignité le zélandais; je ne vous ai rien demandé qui ne fût très raisonnable : je croyais que vous étiez un chrétien et un homme bien élevé et qu'en conséquence notre conversation serait paisible et honnête. Maintenant je vois que vous êtes comme bien d'autres Européens sans religion et sans justice. Qu'il n'en soit plus question!

Sur les bords de la rivière Oruawaro il y a une petite congrégation composée de natifs qui après avoir embrassé la foi de l'Eglise romaine, s'en sont dernièrement séparés, éclairés qu'ils avaient été par la lecture de l'Evangile et par la vue des pratiques absurdes ordonnées ou permises par les prêtres. Un de ceux-ci vint, il y a quelques mois, essayer de regagner à l'Eglise ces brebis perdues. Il s'était fait accompagner d'un certain nombre d'indigènes catholiques romains et commença ses visites par un vieillard membre de notre église et qui n'avait jamais appartenu au romanisme mais avait beaucoup contribué par son influence à en détacher ses voisins. Il voulait savoir, disait-il, pourquoi cet homme avait mal parlé de sa religion et de ses sectateurs. « Je suis fort ignorant, répondit le vieillard, je ne sais pas lire et je voudrais que vous vous fussiez adressé à un plus capable que moi. Mais voici ce que je puis vous dire. Je puis vous dire ce que j'étais avant d'avoir entendu nos missionnaires — un polygame, un adultère, un meurtrier. Mais maintenant j'ai appris à redouter toutes ces choses, parcequ'elles sont des péchés et que tel est l'enseignement de l'Eglise à laquelle j'appartiens. Quant à votre Eglise, je ne connais pas toutes ses doctrines; mais voici encore ce que je peux vous dire : pourquoi laissez-vous croire à vos gens qu'il leur est permis de se tatouer, de violer le jour du dimanche, de se prosterner devant des images et de prendre encore part à une foule de leurs anciennes superstitions? » Le prêtre ne sut que répondre à cet argument. Il aborda d'autres questions, mais ne tarda pas à faire une retraite précipitée, lors-

que Paratène (c'est le nom du vieillard) le menaça d'employer toute la soirée à lui montrer que les pratiques romaines étaient en contradiction avec l'Evangile. L'effet de cette conversation a été fort utile à notre sainte cause dans cette contrée. Plusieurs de ceux qui avaient accompagné le prêtre l'ont racontée, et ont cessé dès-lors de prendre part aux cérémonies papistes, pour s'attacher à notre Eglise. J'ai eu occasion d'en voir quelques-uns; je leur ai, sur leur demande, distribué un certain nombre de nos livres. »

Mort chrétienne d'un chef africain.

M. Helmore, missionnaire à Likatlong, a donné les détails suivants sur les derniers moments du chef Bechuana Matébé, dont la conversion et la vie toute chrétienne avaient depuis quelques années comblé de joie le cœur des missionnaires, ses pères dans la foi : « Le chef des Batlapi, bien que très-petit parmi les monarques de la terre, vient d'entrer dans son repos, et, selon notre ferme espérance, de recevoir du roi des rois une couronne plus brillante que toutes celles de la terre. Je l'ai visité deux fois durant sa dernière maladie, et cela a été pour moi un grand bonheur que de voir le calme, la patience et la reconnaissance qui l'ont animé jusqu'à la fin. »

Très-affaibli par l'âge et la maladie, Matébé ne parlait plus guère que pour faire connaître ses besoins. Cependant par moments son esprit paraissait revivre; il demandait alors à ses gens de le relever sur son lit, adorait en la proclamant la bonté de son Dieu, et exhortait avec chaleur sa famille et son peuple à embrasser l'Evangile de Christ et à s'y attacher avec persévérance.

Le dimanche avant sa mort, des signes évidents d'une dissolution prochaine se manifestèrent. Il s'en aperçut lui-même,

et appelant auprès de lui son neveu, qui l'avait soigné avec beaucoup de dévouement : « Mon fils, lui dit-il, souviens-toi de Dieu. Il est tout puissant. Christ est tout puissant ; il peut sauver tous les pécheurs. Je meurs, mais Dieu m'a pris dans sa main droite. » Il fit venir ensuite toute sa famille et continua : « Je suis dans la main de Dieu. Je vois son amour. Il va me retirer de ce monde ; mais je me réjouis dans la mort. Adieu aux jours d'ici bas. Mon départ aura lieu la nuit. Vous me verrez encore aujourd'hui et le jour de demain ; mais la nuit qui suivra je mourrai, non pas au commencement ni au milieu, mais au moment où les ombres de la nuit disparaîtront, et quand vous vous lèverez, je ne serai plus. La vie est courte. Dieu m'a pourtant conservé longtemps. Dès aujourd'hui ma vie est dans le ciel, où Christ me couvre des vêtements de sa justice. Priez Dieu pendant que vous êtes sur la terre. Je ne suis nullement affligé de mourir, mon esprit est au ciel. » Puis, se tournant vers ses fils : « Je vous dis cela, redites-le à ceux qui ne sont pas ici. Priez le Seigneur. Prions. » Sur cela, il se couvrit la figure et resta quelques moments dans une muette méditation.

« Le lendemain, il appela Mahutoo, sa vieille et pieuse compagne, et lui dit entre autres choses : « Je suis sur mon départ ; mon sentier est droit devant mes pas. Je vais dans le royaume de mon Père céleste ; il n'y en a pas comme celui-là sur la terre. Je laisse à mes successeurs le royaume de Molehabangue. Il y a un autre héritage que personne ne me prendra, c'est le ciel ; mon esprit s'attend à Jéhova ; mon âme chante comme dans l'hymne : *Nous n'avons pas ici bas de cité permanente.* La cité que je cherche, c'est le ciel, où Jésus règne et m'attend. » Et en achevant ces mots, ils se remit à prier.

« Le soir venu, tous ses gens allèrent se coucher, à l'exception de son neveu qui alluma une chandelle et s'assit auprès de son lit. La nuit se passa fort tranquillement, mais vers le matin, au moment où se fit entendre le chant du coq, Ma-

tébé ouvrit les yeux, et dit à son neveu de le lever. Celui-ci le mit sur son séant; alors le vieux chef, appuyant sa tête sur la poitrine du jeune homme, lui dit : « Adieu maintenant ; mon esprit est dans le ciel; Matébé n'est plus ici. » Ce furent ses dernières paroles. Après un moment de silence, son neveu porta la main sur son cœur; il avait cessé de battre. L'âme de Matébé était allée rejoindre son Sauveur.

« Quelle récompense pour un missionnaire qu'une mort comme celle-là, dit en terminant M. Helmore! Il est remarquable que le vieux chef ait si exactement prédit l'heure de sa mort. On cite plusieurs faits de ce genre, et nous en avons déjà vu ici un exemple frappant. Il y a quelques années qu'une jeune fille, tombée malade, annonça à ceux qui la soignaient, qu'elle languirait trois jours et mourrait le quatrième. Nul n'attacha une grande importance à cette prédiction, et pourtant elle se réalisa parfaitement. Qui expliquera ces choses ?

Quelques traits de la vie chrétienne.

Nous empruntons ces traits au journal de M. Pitmann, missionnaire à Rarotonga, l'une des îles de la mer du Sud. Ils montrent combien sont réels et durables les effets que l'Evangile a produits sur quelques âmes de ces contrées.

« Je viens de passer quelques instants délicieux auprès d'un homme qui est sur le point de déloger pour aller vivre auprès de son Sauveur. Cet homme m'a beaucoup parlé de mon aide missionnaire indigène, Mareta, et en le faisant il semblait presque entièrement oublier sa faiblesse. Après avoir été baptisé, me racontait-il, je m'étais conduit d'une manière peu conforme à ma nouvelle profession de chrétien. Mareta l'apprit et accourut auprès de moi ponr me rappeler à mes devoirs. — Vous êtes un Démas, me dit-il, vous avez renoncé

au Seigneur, vous avez tourné le dos à Jésus-Christ. — A ce reproche, je restai muet, mon âme fut tout-à-coup remplie d'angoisse, et quand je pus recouvrer la parole, ce ne fut que pour dire : *Tika rae* (cela est vrai); mais, *ua oti ua* (c'en est assez), Je ne veux plus marcher dans cette voie; je veux retourner à Jésus; c'est lui qui est le seul chemin du royaume éternel. Je fis comme j'avais dit et par le secours de la grâce j'ai pu marcher, jusqu'à ce jour, dans ce bon chemin. Et pourtant, ô mon cher M. Pitmann, j'ai renoncé au Seigneur. Croyez-vous qu'il m'ait pardonné? Et en me parlant ainsi, tout dans cet homme, l'expression de sa figure, le langage et le ton de sa voix, indiquait la profonde horreur que lui inspirait le seul souvenir de ses fautes passées. Je lui ai rappelé l'amour et les promesses de Christ et suis parvenu ainsi à rétablir le calme dans son âme. Nous avons parlé ensuite de sa fin prochaine et de la résurrection qui est assurée au chrétien. Mais une chose l'inquiétait : — Comment se pourra-t-il, m'a-t-il dit, que l'âme purifiée par Christ vienne se réunir encore à ce corps si vil? — Je lui ai fait observer que le corps des élus serait lui-même purifié et glorifié. — Ah! oui, a-t-il répondu, oui, il le faut bien et il le sera. Dieu est fidèle, et là-dessus il s'est mis à me parler avec abondance de cœur sur les merveilleuses compassions de Christ à l'égard des pauvres pécheurs. C'est avec la plus ferme confiance qu'il déclare remettre son âme entre les mains de son Sauveur. Pour moi j'ai quitté son humble cabane et sa pauvre natte sur laquelle je m'étais assis à ses côtés, en bénissant Dieu de tout ce que je venais d'entendre.

« J'ai eu aujourd'hui, écrit ailleurs M. Pitmann, une conversation fort intéressante avec Iro, sa femme et quelques uns de leurs amis. Nous parlions de la variété des moyens qu'emploie la grâce divine pour la conversion des âmes.« Ah, s'est écriée la femme d'Iro, il est bien vrai que ces moyens sont admirables! Pendant bien des années je suivais régulièrement,

comme les autres, tous les exercices religieux et je me croyais une véritable servante de Jésus-Christ. Mais un jour, en ouvrant le Nouveau-Testament, je tombai sur le chapitre 25 de saint Matthieu et en lus une partie. Ce fut comme un éclair devant mes yeux et je me sentis frappée d'étonnement. Je le lus et le relus, ce que j'avais déjà auparavant fait bien des fois sans que rien de pareil se fût opéré en moi. Je n'en pouvais revenir et comme je ne savais pas encore lire très couramment, je courus trouver Sini (une jeune femme convertie et qui avait été élevée à l'école missionaire) et je la priai de me relire encore ce passage. Elle lut le chapitre tout entier. Mon âme était remplie à la fois de crainte et d'espérance ; encore une fois, dis-je à Sini, et elle le relut jusqu'à ce qu'il fut gravé dans mon esprit d'une manière ineffaçable. Après cela j'allai dans la maison de Dieu en y portant des sentiments tout nouveaux. Avec quelle ardeur j'écoutai alors tout ce qui nous était annoncé. C'est depuis ce temps là seulement que la parole de Dieu s'est emparée de toutes mes affections; mais aussi elle y a opéré un changement tel que rien au monde ne peut lui être comparé et qu'aucune puissance humaine n'aurait pu le produire. » N'est-ce pas là l'œuvre de Dieu ? Et n'est ce pas aussi une grande bénédiction que ces Sociétés bibliques qui envoient au loin de tels instruments de conversion ?

—« Nous venons de perdre deux membres de notre Eglise, tous deux, j'ai lieu de l'espérer, morts dans la foi au Sauveur. L'un deux s'est endormi ce matin. J'avais eu avec lui plusieurs entretiens pleins de consolation pour lui comme pour moi. Hier je lui avais demandé quelles étaient ses vues et ses espérances en face de la mort. Elles étaient toutes appuyées sur le rocher des siècles. Nous parlions de notre prochaine séparation. Oh, mon cher maître, m'a-t-il dit, ne vous affligez pas. La volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite !

—Nous nous retrouverons bientôt dans un monde de bonheur, lui dis-je.

—Oh oui, oh oui, me répondit-il et de douces larmes, évidemment larmes de joie, coulaient le long de ses joues sillonnées par la maladie. Il me demanda ensuite s'il ne reverrait pas Mme Pitmann, (ma femme) je lui répondis qu'elle était elle même souffrante, et que le temps étant fort orageux je doutais qu'elle pût sortir dans la soirée. Cela parut lui causer quelque peine, mais il n'insista pas sur cette idée. Nous fimes ensuite une prière, après quoi il me prit la main, la serra très affectueusement, et me dit d'une voix extrêmement faible mais encore pleine d'expression : « Maintenant j'attends la venue du Seigneur. Adieu, jusqu'à ce que nous nous revoyions dans le monde des esprits ! » Ce furent les dernières paroles qu'il m'adressa.

NOUVELLES RÉCENTES.

Malgré l'influence corruptrice à laquelle la population de cette île a été exposée depuis quelques années, il existe bon nombre d'indigènes disposés à entendre l'Evangile ; il en est plusieurs même qui goûtent la vérité et qui le prouvent par une vie chrétienne.

La reine Pomaré suit régulièrement le culte public ; elle a demandé à M. Thomson, ministre du saint Evangile, résidant à Otaïti, de se charger de l'éducation de ses enfants, ce à quoi le gouverneur français n'a mis aucune opposition.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Conférence annuelle des Missionnaires français.

Discours de M. Rolland. — Rapports des divers missionnaires. — Station de Béthesda. — Station de Morija. — Station de Thaba - Bossiou. — Lettre de la Conférence au Comité.

Suivant un usage auquel ce journal a dû déjà un grand nombre de pages intéressantes, nos chers frères du sud de l'Afrique se sont réunis en conférence à Béthesda, dans la première semaine du mois de mai dernier. Ils étaient au nombre de dix (1), et ont appelé à les présider M. Rolland qui, après avoir pris possession du fauteuil, leur a adressé l'allocution suivante :

« Après un intervalle de près de deux années, nous voici de nouveau, chers frères, réunis en conférence pour jeter ensemble un coup d'œil sur le passé, nous raconter les uns aux autres les bénédictions que le Seigneur nous a accordées, en même temps aussi que les luttes et les épreuves auxquelles nous avons été appelés de sa part. Il est doux de pouvoir ainsi resserrer encore ces liens de l'amour fraternel qui nous ont toujours unis, et à la durée desquels nous devons attribuer

---

(1) MM. Rolland, *de Béerséba,* Lemue, *de Carmel,* Daumas, *de Mékuatling*, Keck, *de Cana*, Casalis et Dyke, *de Bossiou,* Arbousset *de Morija*, Cochet, *d'Hébron,* Schrumpf et Gosselin, *de Béthesda.*

une partie des succès que nous avons obtenus dans l'évangélisation des tribus béchuanases. Hâtons-nous aussi de reconnaître une grâce signalée d'autant plus propre à nous servir d'encouragement qu'elle est sans exemple peut-être dans l'histoire des missions; c'est que depuis 20 ans, que notre Société a envoyé les premiers d'entre nous dans ces contrées, aucune brèche n'a été faite dans nos rangs. Loué soit le Seigneur qui nous a épargnés! Nous voici tous encore, les uns plus forts, les autres plus faibles, mais tous, tous à l'œuvre, tous bénis, et offrant ainsi une preuve frappante que le Maître de la moisson daigne avoir nos efforts pour agréables. Cependant nos travaux augmentent et se compliquent; chaque année ils requièrent de nous un dévouement toujours plus complet; que notre cœur ne se relâche point, chers frères, mais que plutôt nous profitions de cette réunion pour nous animer mutuellement aux saints combats de la foi.

« Le protectorat britannique qui vient d'être proclamé de l'Orange au Fal, va nous mettre nous et nos Eglises en contact avec de nouvelles lois, de nouvelles mœurs, probablement aussi nous jeter dans de nouvelles difficultés auxquelles nos tribus sont encore bien peu préparées. Nous avions rêvé pour celles-ci une nationalité, une langue qui leur appartînt, une indépendance politique assurée; il faut y renoncer. Mais peut-être les changements survenus étaient-ils inévitables. Peut-être seront-ils favorables à la tranquillité et à la civilisation du pays. Confions-nous en toutes choses à la providence du Seigneur. Notre affaire, à nous, c'est d'être vigilants pour nous opposer à la dissolution des mœurs, aux injustices et aux iniquités. Sentinelles spirituelles, soyons toujours prêts à répondre au mot d'ordre : « Sentinelle, qu'est-il arrivé depuis « le soir? Sentinelle, qu'est-il arrivé depuis la nuit? » (Esaïe XXI, 11.)

« Les nouvelles que nous avons reçues de notre chère Société ne sont pas encourageantes comme celles que nous avions l'ha-

bitude d'en recevoir. Un nuage est venu soudain obscurcir ce soleil qui l'avait jusqu'à présent éclairée et réchauffée au point que d'année en année elle voyait s'accroître le nombre de ses stations. C'est une épreuve destinée sans doute à purifier notre foi, et par où nous sommes invités à redoubler d'ardeur dans nos prières. Elle aura atteint son but si elle nous rend plus humbles, si elle nous fait chercher toujours davantage notre force en Dieu et non pas dans les hommes. Le Seigneur nous a trop abondamment soutenus et bénis jusqu'ici pour qu'il nous abandonne maintenant et qu'il laisse son œuvre imparfaite. N'a-t-il pas donné à l'Eglise « les rois pour nourriciers et les reines pour nourrices? » Les cœurs de tous sont en sa main et il dispose aussi de l'argent. Espérons qu'à l'heure qu'il est nos bien-aimés directeurs ont vu la fin de leurs embarras, et qu'une lettre vogue sur l'Océan, nous apportant l'autorisation de reprendre les travaux que nous sommes en ce moment forcés d'interrompre (1). Oh! si ma voix pouvait en un instant franchir les mers et retentir jusqu'en France : Chrétiens, m'écrierais-je, frères chéris qui avez, au moyen de la Société des Missions, accompli déjà ici une si belle œuvre, une œuvre qui, bien que née d'hier, peut rivaliser avec celles d'autres sociétés plus riches et plus anciennes, soutenez cette Société, et qu'elle puisse, grâce à votre appui, don-

---

(1) L'espoir exprimé dans ce passage du discours de M. Rolland a été loin de se réaliser. Il est bien vrai que quelques jours après celui où il parlait ainsi, nous avions à Paris cette belle assemblée du mois de mai, dont le souvenir reste cher à tous ceux qui l'ont vue, et que des secours abondants sont alors et depuis arrivés; mais l'œuvre est encore en souffrance, et la Société, au lieu de pouvoir tranquilliser ses missionnaires, s'est au contraire vue obligée non seulement de renoncer aux trois stations dont parle M. Rolland, mais encore de leur annoncer que la Maison des Missions était fermée, et que, d'ici à un temps indéterminé, ils ne devaient pas s'attendre à recevoir de nouveaux collaborateurs. Que tous les amis de l'œuvre se rendent donc attentifs à ce nouvel et chaleureux appel qui leur arrive d'Afrique.

ner une nouvelle impulsion à ses travaux d'amour. Serait-il dit que les protestants de ma patrie, après les nobles efforts qu'ils ont faits pour amener leur Mission au point où elle en est, se sont arrêtés là et que, parce qu'ils n'ont plus le même zèle ils vont laisser cette mission languir et végéter faute d'ouvriers ou de ressources pécuniaires? Leur libéralité tarirait-elle devant les besoins de ces milliers de Bassoutos ou de Batlapis prêts à périr dans les ténèbres du paganisme? Frères, pourriez-vous, sans que votre conscience en soit douloureusement déchirée, voir abandonnées nos chères stations de Cana, d'Hébron et d'Hermon, ou vous représenter les soupirs et les larmes que pousseraient alors ces âmes qui commencent à gémir sous le poids de leur misère, ou qui ont goûté déjà les premières consolations de l'Evangile? Oh! non, vous ne le pourriez pas, et nous ne le pourrions pas non plus. Certes, vos missionnaires n'ignorent pas que d'autres grandes œuvres de bienfaisance ou d'évangélisation, multipliées dans la patrie, réclament journellement l'appui de votre charité chrétienne; mais qu'elles ne vous empêchent pas de répondre à ce mandat d'amour que nous a donné notre Maître : « Vous êtes mes témoins; allez par tout le monde et prêchez l'Evangile. » Un zèle ardent pour l'œuvre des missions est le meilleur indice de la prospérité d'une Eglise; tremblons pour la nôtre s'il s'y révèle à cet égard des symptômes de refroidissement. Notre belle et chère France ne sera digne d'être, au point de vue chrétien, appelée une grande nation que lorsqu'elle aura ajouté à toutes ses gloires la plus précieuse de toutes, celle d'avoir amené à Dieu et à son Christ une partie considérable du monde payen. »

Après ce discours, la conférence a entendu les rapports présentés par chacun des frères sur la station qu'il dirige. Nous allons en extraire tout ce qui nous semblera de nature à donner à nos lecteurs de l'édification ou de nouvelles lumières sur l'état actuel de la Mission française.

STATION DE BÉTHESDA.

M. Schrumpf est entré sur l'Eglise de ce lieu dans des détails qui témoignent des progrès réjouissants qu'elle a faits. Depuis quatre ans et demi qu'elle est fondée il avait plus d'une fois paru au missionnaire qu'il ferait mieux peut-être de l'abandonner pour aller chercher ailleurs une population mieux disposée. Non seulement les païens n'y voulaient pas entendre l'Evangile mais ils se refusaient même à aider le missionnaire dans ses travaux matériels les plus pénibles. Et cependant, grâces à Dieu, les choses sont changées. Il existe maintenant à Béthesda une maison d'habitation spacieuse et solide, un local pour l'Eglise et l'école, un atelier et un jeune verger. « C'est le Seigneur, dit à cet égard le rapporteur, qui seul a encouragé de cette manière nos cœurs défaillants et fortifié nos bras affaiblis. » C'est lui qui a soutenu le zèle de trois ou quatre des néophytes, qui, depuis le commencement, n'ont pas cessé de rendre à la station, sous le rapport de l'industrie comme à d'autres égards, les plus précieux services. Il faut signaler ce fait comme un beau triomphe du christianisme pratique sur l'apathie naturelle et les mœurs grossières de ces pauvres gens. Grâce à leur persévérance et surtout à l'activité éclairée de frère Gosselin, l'œuvre extérieure a, dans le courant de l'année, pris encore plus de développement... (Nous supprimons ici quelques détails qu'une lettre de M. Gosselin, insérée dans un de nos derniers numéros, a déjà fait connaître.)

Au spirituel l'œuvre, quoique moins favorisée, n'a pas été cependant sans faire quelques progrès. Trois femmes dont l'une est fille du chef Moshesh, sont venues, à la Pâque dernière, accroître le nombre des fidèles, qui s'élève aujourd'hui à vingt-deux. L'une de ces femmes présentait encore, il y a trois ans, l'aspect de la plus triste grossièreté. A peine son mari obtenait-il d'elle qu'elle fréquentât, de loin en loin, la

maison du Seigneur. Toutes les questions sérieuses et charitables que lui adressait M. Schrumpf, lorsque l'occasion s'en présentait, ne recevaient d'elle que des réponses empreintes de la plus déplorable légèreté. Pas le moindre besoin religieux ne semblait se faire sentir à cette âme endurcie. Mais à la fin pourtant, ses visites aux missionnaires portèrent leurs fruits. D'abord, ce furent quelques efforts pour apprendre à lire, dictés, il est vrai, moins peut-être par un désir sérieux, que par une sorte de point d'honneur; il lui en coûtait de se trouver ignorante au milieu d'un petit cercle de femmes plus appliquées qu'elle; mais peu à peu, la lumière d'en haut se mit à percer ces ténèbres. Au bout de quelque temps, cette femme se défit de ses ornements, coupa ses cheveux graisseux, s'habilla plus décemment. Enfin, deux circonstances finirent par fondre complétement la glace de son cœur. Ce furent la constance de son mari à rendre témoignage de sa foi et le baptême de son enfant, que le père fit recevoir dans l'Eglise. « Marcherais-je donc toute seule dans le chemin de la perdition? se dit-elle un jour à elle-même, et dès ce moment, on la vit fréquenter les services religieux et les catéchismes, apprendre par cœur des portions de l'Ecriture sainte, confesser hautement son état de péché. Aujourd'hui, elle met toute sa confiance en Celui qui s'appelle l'*Eternel, notre justice.*

Héléna Ntatis était une femme réputée pour sa beauté, mais d'un naturel fort léger. L'orgueil et la coquetterie formaient les traits distinctifs de son caractère. Tout son temps se partageait entre la danse et l'oisiveté; une vingtaine d'anneaux de cuivre passés à ses bras et à ses jambes, un petit tablier surchargé d'ornements, annonçaient son désir de plaire et la frivolité de son esprit. Aussi, quand son mari, travaillé par l'Esprit de Dieu, renonça à la polygamie, elle refusa (chose étrange) de rester avec lui, et le tourmenta tellement que le pauvre homme vint à plusieurs reprises dire au missionnaire

qu'il ne voyait d'autre remède à ses ennuis que le divorce. « Je suis fille de *Moréna*, répétait sans cesse cette femme, il me faut des *servantes*, et puisque mon mari les a renvoyées, je veux m'en aller aussi. » Et, en effet, un jour elle s'enfuit de la maison pour se rendre chez son père à Thaba-Bossiou. Mais à peine avait-elle fait la moitié du chemin que la solitude et la fatigue la firent rentrer en elle-même et qu'elle se mit à réfléchir sérieusement sur sa vie passée. Sa conscience l'accusait et les souvenirs de la parole de Dieu lui revenaient à l'esprit. « Que tu es méchante, se dit-elle à elle-même. Dès les jours de ton enfance tu as pu contempler de tes yeux les merveilles du Seigneur et entendre son Evangile, mais tu n'as pas voulu en profiter. Quand tu as consenti à ce que l'on te mariât loin de la maison de Dieu et au sein du paganisme, c'était afin d'échapper ainsi à la voix importune des messagers du salut. Ils t'ont suivie pourtant dans ta retraite pour te chercher, toi, pauvre brebis égarée ; et voilà maintenant, dans l'endurcissement de ton cœur, tu fuis de nouveau leur présence ! Veux-tu donc te perdre de gaîté de cœur ? Ah ! retourne plutôt dans ta maison et cherche ton refuge non pas auprès d'un père terrestre, mais auprès de ton Père qui est dans les cieux. » Après ces raisonnements, elle revint chez son mari, un peu honteuse, mais salutairement impressionnée et décidée cette fois à s'enquérir sérieusement des voies du salut. Depuis lors, elle se mit à soigner sa maison, à s'occuper de ses enfants, à étudier la parole de Dieu, et, convertie de cœur à la vérité, elle a fini par trouver la joie auprès de ce Seigneur dont elle avait si longtemps repoussé les appels.

Mme Schrumpf a ouvert cette année une école pour les enfants néophytes, dont le chiffre s'élève de 15 à 20. Quelques uns d'entre eux lisent déjà couramment et commencent à écrire. Les filles apprennent en outre la couture. Quelques habits envoyés à notre sœur par ses amis d'Europe et distribués parmi ses élèves, n'ont pas peu contribué à les encourager. Ils

avaient d'autant plus besoin de l'être que souvent les parents de ces enfants cherchent à les éloigner de l'école en leur disant qu'ils n'ont aucun besoin d'apprendre à connaître et à servir le Dieu des blancs.

Les dix neuf plus anciens membres du troupeau font l'office d'un excellent levain au milieu de leurs nombreux compatriotes restés jusqu'à ce jour étrangers aux biens de l'alliance de grâce. Ils se montrent, en général, laborieux, honnêtes et disposés à faire des sacrifices pour la bonne cause. Ils ont par exemple, pris l'habitude de se rendre fréquemment dans les villages voisins pour y annoncer l'Evangile. Cinquante boisseaux de froment et dix de millet ont été souscrits par eux dans le but de faire pour la station l'acquisition d'une nouvelle cloche (l'ancienne ayant été brisée).

Deux femmes ont été dernièrement réveillées à salut. L'une d'elle disait : « Depuis longtemps je désirais venir entendre la parole de Dieu ; mais la crainte des hommes m'en empêchait. Désormais personne ne pourra plus me détourner de la résolution que j'ai prise de servir le Seigneur. Ce que je comprends n'est pas grand'chose, mais je crois que Jésus-Christ est mort pour moi et qu'il voudra bien me sauver. » —«Mes péchés, disait l'autre, m'ont presque rendue folle ; mais depuis que j'entends la prédication de l'Evangile, une voix intérieure me crie : *C'est là la vérité* et je sens ma guérison s'opérer par degrés. »— Un jeune homme du voisinage qui a passé une année entière au service de M. Schrumpf, assiste de temps en temps au culte du dimanche en y apportant un air sérieux et recueilli. « Mes livres, disait-il dernièrement au missionnaire, il faut que je les laisse chez vous, car on ne les souffre pas dans la maison de mon père. Et il en est de même de ces habits du dimanche que votre bonté vient de jeter sur ma nudité. Si je les emportais, mes parents les mettraient en lambeaux pour me punir des visites que je vous fais. »

Ces exemples, entre plusieurs autres, montrent que l'Esprit continue à travailler ici plus d'une âme. L'histoire suivante en donne aussi une preuve touchante. C'est celle d'une pauvre femme octogénaire appartenant à la tribu des Bushmen et qui avait eu quelquefois l'occasion d'entendre la vérité, de la bouche de ses amies chrétiennes. La première fois que M. Schrumpf la visita elle lui dit que depuis longtemps elle désirait vivement d'aller l'entendre, mais qu'elle ne pouvait marcher. « Le Seigneur est près, lui répondit notre frère, il frappe à la porte de votre cœur, ne voulez-vous pas lui ouvrir? — Oh ! oui, dit-elle. Souvent, quand je suis couchée sur cette natte, il me semble entendre le son de la cloche qui m'appelle à la prière. — Il y a là haut, dans le ciel, une vaste et brillante maison de prière. C'est peut être là que la cloche vous appelle. Est-ce que vous savez prier ? — Ah ! je suis bien ignorante, apprenez moi comment on prie le Seigneur Jésus-Christ. » M. Schrumpf lui fit alors répéter l'oraison dominicale et, avant de se retirer, il lui annonça l'Evangile devant un grand nombre de Bapoutis. Peu de jours après, cette pauvre femme s'endormait du dernier sommeil en demandant à voir encore une fois le missionnaire; mais son cruel entourage eut la dureté de lui refuser cette dernière consolation.

Le nombre des auditeurs aux services du dimanche s'est accru d'une vingtaine de personnes. Le chef Morosi songe à revenir sur la station. — La maison du missionnaire va être plâtrée à l'extérieur et l'enclos du jardin sera bientôt achevé. La congrégation a promis d'aider à bâtir sans frais une petite école. — Il a plu au Seigneur, dans ces derniers temps, d'éprouver notre frère M. Schrumpf par une irritation de la gorge qui lui rend pénible l'exercice de ses fonctions. Néanmoins le mal, sans avoir disparu, a considérablement diminué. Notre ami, M. Gosselin est pour son cher compagnon d'œuvre un précieux auxiliaire et une grande consolation. Le dimanche, il fait régulièrement à sa place le service de l'après midi.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants............	22
Enfants baptisés...........	17
Cathécumènes............	8
Elèves à l'école, de........	15 à 20
Auditeurs du dimanche, de.	60 à 70

STATION DE MORIJA.

Qu'au Seigneur soient la gloire et l'action de grâces! Nos deux frères de Morija et leurs épouses continuent à être de plus en plus bénis, heureux, encouragés dans leur œuvre. La santé de M. Arbousset, ébranlée de nouveau pendant les mois de juin à octobre de l'année dernière, s'est fortifiée depuis; celle de sa chère compagne, sans être encore bonne, n'a pourtant pas empiré. L'Eglise s'accroît insensiblement et se montre toujours unie, active et vivante. Il n'y a eu dans son sein aucune de ces grandes chûtes ou de ces funestes dissentiments qui, tout en détruisant la paix intérieure, ébranlent la confiance et flétrissent le troupeau à ses propres yeux comme à ceux du monde. Au contraire, elle a conservé jusqu'ici son premier amour et cette simplicité de vie et de mœurs qui émeut si saintement l'âme du pasteur, et, touchant ceux du dehors, leur arrachent tant et de si précieux aveux. Aussi les païens ne cachent-ils pas l'admiration que leur inspirent ces choses. « Il y a un Dieu, s'écrient-ils. L'Evangile apporte avec lui la paix, l'abondance et le bonheur; les convertis nous l'assurent et nous le prouvent. Nous disions d'eux que c'étaient des fous, mais nous avions tort. Nous pensions qu'ils se lasseraient bientôt des blancs et de leurs doctrines; qu'ils reviendraient bientôt à nous, ou du moins aux concubines qu'ils avaient renvoyées. Inutile aujourd'hui de s'y attendre encore. Voyez comme ils se recherchent les uns les

autres, et comme ils ont à cœur de nous amener tous à Jésus-Christ. Pas un d'eux ne se tait; tous nous parlent et nous exhortent. Dans leurs maisons, on est plus promptement accueilli et mieux soigné que partout ailleurs. Leurs femmes se montrent modestes, affectueuses, actives. Le dimanche, elles se rendent à la *Maison blanche*, proprement mises et recueillies, un petit livre de prières à la main. Là, on les entend chanter d'une manière si touchante que même des hommes âgés en versent des larmes.... » Ainsi parlent bien des gens dont le témoignage ne saurait être suspect, et que le Seigneur attire peut-être de loin par des cordages d'amour.

Naguère un des membres du troupeau fit un petit voyage, rendant, sur toute la route qu'il parcourut, témoignage à la vérité, suivant l'habitude de nos néophytes. Dans le kraal froid et corrompu du chef Poushouli, il tint cinq ou six services. *Nous n'avons encore rien dit à Dieu*, faisait-il naïvement remarquer aux habitants de l'endroit, en les appelant à la prière du matin. A la suite de ces exercices, un jeune homme s'écriait : « On me verra à l'école, mais non pas à la danse. » Une femme se plaignait qu'on l'obligeât à travailler le dimanche. « Ce jour-là, disait-elle, je suis sans force pour mon ouvrage; mes bras se refusent à piocher, car je sais qu'on devrait chômer et se rendre auprès du missionnaire. Ah! pourquoi les hommes nous empêchent-ils de servir Jéhovah et d'être sauvées, nous, pauvres femmes? » Le Moréna lui-même, homme d'ailleurs très-éloigné de la voie du bien, faisait des aveux. « Quand nous tombons malades, disait-il, nous croyons à Dieu et nous faisons vœu de le servir; mais vient la guérison, et tous ces beaux projets s'envolent, on les oublie; c'est ainsi que ma délivrance même me tourne à piége. » Enfin, ajoutait l'évangéliste qui donnait ces détails, partout où je passe, l'on se tait; personne n'a le mot à dire, de sorte que la parole reste tout entière aux croyants pour qu'ils parlent de leur foi. Seulement la tribu s'émeut; elle a

peur de nous ; les gens n'ont plus de force que pour s'enfuir, ni d'autre ressource contre l'Evangile que celle de se cacher. Oui, quand les hommes faits nous voient approcher, tout leur courage consiste à courir se tapir au fond de leurs huttes, dans leurs plantations de millet, ou sous quelque rocher de la montagne, tant il est vrai que la vérité enserre l'infidèle et le met mal à son aise.

Telle est en effet la situation de l'œuvre autour de la station. Le paganisme se sent à bout et se tient coi. La sape de l'Evangile détruit la vente des femmes et la polygamie. Les naturels le savent, ils en tremblent, et croient se défendre par cette sorte de résistance muette et négative qui ne saurait pourtant les préserver longtemps. Heureusement, l'Eglise de Morija embrasse une cinquantaine de villages dans chacun desquels se trouvent ou des convertis ou des personnes bien disposées, toutes prêtes à se réunir quand les missionnaires les visitent. Il y a ainsi partout où ceux-ci portent leurs pas une congrégation qui les reçoit avec bonheur. « Cependant, dit ici notre collègue, toutes les œuvres de foi requièrent du temps, et ce que Dieu veut des ouvriers, c'est qu'ils ne se découragent pas, mais qu'ils soient patients et persévérants. Aussi avons-nous continué, M. Maeder et moi, à parcourir dans tous les sens le district de Morija, et sommes-nous bien décidés à suivre toujours la même marche. Ce district contient au delà de 250 localités, dont la population ne peut être estimée à moins de 20,000 âmes. Ce chiffre s'accroît toutes les années, mais, grâce à Dieu, l'influence des missionnaires augmente aussi. Sous ce rapport, notre Eglise est des plus favorisées, puisqu'elle compte parmi ses membres 14 chefs de ville ou de village, une vingtaine de fils de chefs, plusieurs femmes de Morénas et un grand nombre d'autres personnes influentes. Aussi les païens s'émeuvent-ils en considérant et la haute portée de l'Evangile et la position sociale de ceux qui, après l'avoir embrassé, se dévouent à le leur annoncer, cha-

cun dans la sphère qui lui est propre et suivant le degré de zèle qu'il a reçu.

Plus sensible que jamais à ses devoirs d'évangélisation, le troupeau de Morija a mis à part, en septembre dernier, deux de ses membres, Elia Mapiké et Nehemia Sello, pour aller porter la vérité dans l'intérieur du pays. Munis d'un bon paquet de livres, de quelques haches et d'une scie, instruments nécessaires pour qu'ils puissent se procurer du bois de chauffage, d'un fusil de chasse et de quelques autres ustensiles de voyage, ils sont partis avec deux membres de l'Eglise de Bossiou, et ont été évangéliser vers le nord, un bon nombre de villages de Bataoungs, de Lighoyas, de Batlakos, de Bapos et de Bapéris. Leur excursion a duré trois mois et douze jours. Ils en sont revenus sains et saufs, en nous rapportant quelques objets de curiosité et quelques renseignements géographiques importants. Les tribus qu'ils ont visitées leur ont fait un excellent accueil et leur ont toutes adressé la même prière : *Que les missionnaires se souviennent de nous et nous apportent la paix !* Ces tribus sont extrêmement nombreuses et parlent la langue de nos Béchuanas, dont elles ont au reste à peu près toutes les mœurs. Seulement, les Boërs émigrés les envahissent l'une après l'autre, les réduisant en esclavage et leur faisant souffrir toute espèce de vexations. Si ces peuplades se confédéraient entre elles, elles résisteraient facilement à ces invasions ; mais elles n'en font rien, et elles se trouvent ainsi livrées sans défense à ces blancs qui surviennent au milieu d'elles à l'improviste et avec des armes à feu qui leur permettent d'accomplir tous leurs desseins iniques. Ces paysans vagabonds ont fait presque complètement échouer le plan de nos excellents évangélistes, car ils les ont arrêtés à deux ou trois journées au-delà des Fraushche-Bergen, et les ont contraints de rebrousser chemin, parce que, disaient-ils, les Bapéris sont déjà soumis et n'ont pas besoin qu'on les instruise. Sans cela, nos frères se proposaient d'être absents plus

d'un an et de visiter, entre autres localités, une quarantaine de villes considérables, dont la population s'élève à plusieurs dizaines de milliers.

Ces nombreux et infortunés Bapéris n'auraient pas besoin d'un missionnaire seulement, mais bien de dix ; les Lighoyas en réclameraient trois au moins, et il en faudrait un pour les Makuakuas (1). Ceux-ci forment une fraction considérable des Bassoutos établie dans les hautes vallées des Maloutis, à 25 ou 30 lieues au-delà de Thaba-Bossiou, dans la direction du nord-est. Shadrak Matela, leur chef le plus respecté, a été converti à Morija, où il a fait pendant plusieurs années honneur à l'Evangile par sa conduite. Mais en septembre dernier, il lui a pris envie de retourner dans le pays de ses pères avec deux membres du troupeau, une de nos catéchumènes et plusieurs autres personnes, dont deux nous réjouissaient par leurs dispositions. M. Arbousset, jugeant cette émigration au point de vue chrétien, s'est fortement prononcé contre elle et a affirmé aux émigrants que de longtemps, peut-être jamais, notre Comité directeur ne pourrait rien faire pour la tribu qu'ils allaient rejoindre. En même temps pourtant, il leur a offert d'écrire pour eux une lettre de recommandation au missionnaire wesleyen d'Umparani, le plus rapproché du lieu où Matela allait s'établir avec ses gens, mais ce chef n'a pas accepté cette offre.

Nous dirons à cette occasion que six autres membres de l'Eglise sont allés, pour causes diverses, s'établir dans les districts missionnaires de Mékuatling, d'Hermon ou de Béerséba. Enfin une émigration bien plus considérable paraît se préparer parmi les convertis que nous avons dans les quartiers du Kolo.

Le chef de Morija continue à combattre sourdement l'Evan-

---

(1) Voir le supplément au xie rapport annuel de la Conférence.

gile; mais les six principaux personnages de la station, après lui, sont tous convertis, ce qui fait à son influence un contre-poids très-heureux. A la dernière fête de Pâques, l'Eglise s'est accrue de trente membres, qui ont été reçus en présence de plus de quinze cents auditeurs. On comptait parmi ces néophytes six hommes influents par leur rang, six autres que leur piété rendait des plus intéressants, l'épouse d'un Moréna, femme renommée dans le pays, et enfin onze jeunes filles dont la conversion était un excellent exemple pour la jeunesse de Morija.

Cette dernière partie de la population, encore très-arriérée, commence à être plus particulièrement l'objet des soins des missionnaires. Ainsi tous les jeudis au soir, ils lui donnent une leçon de chant; Mme Maeder tient une école du dimanche, et Mme Arbousset en a une sur semaine, où 52 petits élèves apprennent la lecture, le catéchisme, des cantiques et un peu d'anglais. La jeune Erna Ntlapu y remplit l'office de sous-maîtresse, et Philémon Kapetkoane celui de premier moniteur. Ce jeune homme et deux autres jeunes gens également convertis et non moins intelligents que lui, reçoivent en outre de M. Arbousset, trois ou quatre fois par semaine, des leçons particulières de religion, d'écriture, d'anglais et autres connaissances de ce genre. Pour pourvoir aux besoins des écoles, tout en se conformant au goût des indigènes, notre frère a préparé un recueil de 50 contes moraux et de 178 proverbes que M. Dyke a soigneusement fait imprimer à la ville du Cap.

Les deux jardins sont en bon état, de même que tous les bâtiments de la station. Le nouveau Temple s'élève, à l'admiration du peuple et au grand encouragement du troupeau; les souscriptions recueillies pour son érection seront probablement suffisantes. L'ancienne chapelle a aussi été parfaitement réparée sans qu'il en ait rien coûté à la Société, car la congrégation a fourni gratuitement tous les roseaux et toute la paille qu'il fallait pour la couverture du toit. Elle a, de plus, géné-

reusement contribué, selon son pouvoir, au déblayage très-considérable du terrain qui avoisine le nouveau Temple. Enfin, lorsque l'Eglise résolut d'envoyer vers le nord les deux évangélistes dont nous avons parlé, elle souscrivit en leur faveur une quantité assez considérable de froment, qui leur fut offerte comme un dédommagement à leur labeur. Quant aux objets de voyage qui leur étaient nécessaires, ainsi que quelques petits présents destinés aux chefs qu'ils devaient visiter, les missionnaires de Morija, de Bossiou et de Cana y avaient pourvu au moyen d'une cotisation où la Société de Paris n'entre pour rien. C'est ainsi que nous préparons insensiblement les Bassoutos à faire probablement un jour beaucoup pour la conversion de leurs semblables.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Membres de l'Eglise, 261, d'où il faut déduire 9 émigrés et 1 décédé, reste	251
Catéchumènes	50
Personnes bien disposées, suivant les catéchismes	164
Enfants baptisés	228
Mariages bénis à l'Eglise	124
Elèves à l'école de la semaine	52
Auditeurs aux services du dimanche	400

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Dans le courant de cette année, vingt-huit adultes ont été ajoutés à l'Eglise de Thaba-Bossiou. Ce fait prouve surabondamment que le Seigneur daigne encore se tenir près de nous et que nos travaux lui sont agréables. Il nous rappelle, même dans les moments d'agitation et de doute, que le langage de l'adoration et de la reconnaissance est le seul qui nous convienne. Le laboureur courbé par la fatigue oublie au jour de

la moisson et les sueurs et les soucis que lui a coûtés son champ. Ainsi fait le serviteur de Christ toutes les fois qu'il lui est donné de recueillir quelques fruits de son travail.

Au nombre des nouveaux convertis, il s'en trouve un dont le changement démontre bien que nos prévisions restent toujours en-deçà de ce que la miséricorde et la puissance du Seigneur peuvent faire. *Tsiamé*, fils de Mokachané, s'était établi à Morija à l'époque où cette station fut fondée. Entraîné par le premier réveil, il avait paru pendant quelque temps avide d'instruction, avait appris à lire, et était même parvenu à une connaissance théorique du christianisme assez étendue. Mais, au milieu de tout cela, son cœur était resté insensible. Son naturel vaniteux et railleur lui fit bientôt prendre un plaisir secret à épier la liberté des enfants de Dieu et à tendre des piéges à leur fidélité. Il chercha à se faire un parti parmi le peuple ; mais n'y réussissant pas, il s'en revint, de dépit, fixer sa demeure à Thaba-Bossiou. Là, il s'engagea dans des liens criminels avec une concubine de son frère aîné, et de plus en plus irrité de se sentir condamné par la conduite irrépréhensible des chrétiens, il n'est sorte de calomnies et de sourdes menées auxquelles il n'eut recours pour arrêter les progrès de l'œuvre. De temps en temps cependant, il paraissait en proie à des remords secrets. Il y a près de trois ans, que, faisant un jour effort sur lui-même, il vint répandre quelques larmes auprès du missionnaire, avec promesse de renoncer à son Hérodias et de rechercher la société des fidèles. Mais hélas! il ne tarda pas à retomber dans ses habitudes criminelles. Plus tard, un sermon sur ces paroles : *Que diras-tu lorsque le Seigneur plaidera contre toi?* le terrassa. On le vit, au milieu du discours, chanceler sur sa chaise ; ses yeux s'ouvrirent tout à coup sur l'énormité de ses péchés, et ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une parole morte devint une épée à deux tranchants qui pénétra jusqu'au plus profond de son être. Dès lors, il lui fut facile de renoncer aux jouissances du

péché et il se rapprocha de la compagne de ses jours, chrétienne douce et patiente, qui, pendant de longues années, n'avait cessé, malgré toutes ses souffrances, de prier en silence pour le salut de son époux égaré. Il y a un peu plus d'un an que cette conversion s'est opérée. A la suite de ce temps d'épreuve, Tsiamé a reçu le baptême aux dernières fêtes de Pâques. Il a désiré porter le nom de *Gédéon*. « Je viens, a-t-il dit dans cette occasion solennelle, me présenter à la porte de l'Eglise du Christ, comme à celle d'un bercail ouvert aux brebis perdues ; j'y viens comme à un asyle ouvert aux criminels. Mes péchés sont si grands, que si Jésus n'avait pas tant de fois répété qu'il est venu sauver, non les justes, mais les pécheurs, je n'oserais pas dire aux enfants de Dieu : Recevez-moi au milieu de vous. »

A côté de ce néophyte, se trouvaient quelques jeunes gens de seize à dix-huit ans, dont deux sont fils de Moshesh. Ils ont, avec le secours de Dieu, choisi la bonne part dès leur entrée dans la carrière de la vie. C'est à l'école de Bossiou qu'ils ont été convertis, et tout nous donne lieu d'espérer qu'ils ont bien compris les conséquences de l'acte solennel qu'ils viennent de faire. « Ne nous décourageons point, disait l'un d'eux ; comptons nous pour morts à ce monde. Désormais nous ne serons plus nos propres maîtres, nous appartiendrons exclusivement à Christ. Il n'y aura plus dans nos cœurs de recoin secret où nous puissions nous faire un petit jardin, ou nous bâtir une petite maison. Le chemin est montueux, escarpé, et l'on n'y marche qu'en portant une croix. J'ai longtemps hésité à me mettre en route : Tu te fatigueras bientôt, me disais-je à moi-même ; tu regretteras tes anciens camarades, et quand tu les verras aller librement partout où leur cœur les mènera, tu jèteras sur eux des regards d'envie. Mais, d'un autre côté, Christ m'attirait par son amour et me disait : Je serai ta force ; confie-toi en moi et ne crains rien. Eh bien ! c'est décidé ; qu'on mette le joug du Seigneur sur nos épaules,

nous désirons le porter comme nos aînés, dans la foi, et non d'une manière qui soit plus agréable aux goûts de la chair. »

A ces exemples si réjouissants M. Casalis ajoute encore celui de *Malétsoabo*, épouse d'un des frères de Moshesh. C'était une femme violente et pleine de malice qui ne laissait aucun repos à son mari. A l'époque où celui-ci, touché par la grâce, dut réformer l'intérieur de sa maison d'après la loi du Seigneur, il se livra un grand combat dans son cœur, car il se sentait du penchant pour une autre de ses femmes plus aimable, dont la société l'avait souvent consolé des emportements de Malétsoabo. Cependant il ne pouvait se dissimuler que les droits de celle-ci à la légitimité étaient inattaquables, et, se confiant au Seigneur, il résolut de sacrifier son repos au respect qu'il devait à la loi. Peu de temps après, il perdit deux enfants dans l'espace de deux jours, et ce fut de cette épreuve que sortit la récompense due à sa fidélité. Malétsoabo, bouleversée par cette perte inattendue, crut y voir une punition de sa méchanceté. Elle se reprocha d'avoir attiré la malédiction de Dieu sur la demeure d'un homme qui s'était montré si bon envers elle, de sorte que, pendant plusieurs mois, elle ne cessa de se lamenter sur ses péchés et d'implorer la miséricorde d'en haut. Maintenant, elle a trouvé le repos de son âme, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que son caractère paraît avoir subi un changement total. — « Que penserez-vous si je baptise Malétsoabo ? demandait M. Casalis au mari de cette femme, quelques jours avant la cérémonie. — Je ne pourrai que m'en réjouir, mon pasteur, répondit-il. La conversion de ma femme ne me laisse aucun doute ; elle est aussi douce à présent qu'autrefois elle était colère, et je vis heureux auprès d'elle. »

Le nombre des personnes qui se préparent à recevoir le baptême se monte à vingt-quatre. L'Eglise marche d'une manière encourageante. Le Seigneur la protége évidemment et la fait croître en expérience comme en dévouement. Il a aussi

bandé ses plaies en ramenant dans son sein, par l'effet d'une repentance qui a paru sincère, ceux de ses membres dont la chute nous avait causé tant de douleur. Un seul, plus sensible au déshonneur d'avoir été retranché de la sainte Cène, qu'affligé d'avoir désobéi à son Dieu, s'est expatrié. Oh! si le Seigneur pouvait ramener cette brebis égarée!

Les membres de l'Eglise ont cette année fait à leur pasteur présent d'une bonne provision de blé, attention d'autant plus touchante qu'elle a été entièrement spontanée de leur part. « Grande fut ma surprise, raconte à ce sujet notre frère, de voir arriver un soir au crépuscule (ce moment avait été choisi pour échapper à l'observation du public) une longue file de mères de famille, portant sur leurs têtes des corbeilles pleines qu'elles déposèrent à mes pieds. C'est au Seigneur, me dirent-elles, que nous désirons témoigner notre reconnaissance. Le pays a été cette année ravagé trois fois par la grêle et cependant nous avons eu une récolte abondante. Vous, serviteur de Christ, voyant notre foi chanceler, vous nous avez dit au fort de l'épreuve : Ne craignez rien, vous n'aurez pas faim pour cela ; et vos paroles se sont réalisées, en voici la preuve. »

Deux frères ont visité quelques peuplades lointaines pour leur annoncer le Sauveur; mais le rapport de Morija ayant déjà fait mention de cet essai d'évangélisation, nous nous bornons ici à ajouter que pendant l'absence de ces pieux messagers, le troupeau s'était chargé de cultiver leurs champs.

Les écoles du dimanche et de la semaine continuent à prospérer. Seulement le nombre des élèves n'augmente pas. Le sous-maître, Salomon Nkakumé, seconde nos frères de tout son pouvoir. Nous n'avons que des éloges à faire de ce jeune homme, qui s'acquitte de sa tâche avec autant de docilité que de dévouement. — Quelques-uns des enfants baptisés étant parvenus à un âge qui réclame des soins plus suivis, le missionnaire les a réunis en une classe à part, où ils reçoivent,

tous les quinze jours, une instruction spéciale, dans l'espoir que le Seigneur, les régénérant par son saint Esprit, les mettra à même de ratifier convenablement le vœu de leur baptême. Quelques-unes de ces jeunes âmes manifestent dès à présent d'excellentes dispositions.

Les nombreux villages dont se compose le district de la station ont été visités aussi souvent que les circonstances l'ont permis. M. Casalis a été secondé dans l'accomplissement de ce devoir par le frère Lautré, dont la popularité s'accroît de jour en jour, grâce aux secours médicaux que bien des infortunés reçoivent de lui. — La maçonnerie de la maison destinée à ce missionnaire est à peu près terminée. Il tâchera de faire cette année-ci couvrir le bâtiment sans occasionner de frais à la Société.

Dès que M. Casalis sera de retour à Thaba-Bossiou, il se propose de recueillir parmi les naturels des souscriptions pour l'érection d'un temple solide et commode, d'après un plan que notre frère, M. Maeder, a bien voulu fournir et que la Conférence a approuvé. L'intention du missionnaire est aussi que ce bâtiment s'élève sans qu'il en coûte rien à la Société.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants.	128
Enfants baptisés.	80
Cathécumènes.	24
Ecoliers.	100
Auditeurs aux services du dimanche.	400

Les paroles prononcées par M. Rolland à l'ouverture de la conférence n'ont pas été seules à nous apporter l'expression de la douleur qu'ont ressentie nos frères d'Afrique, à la première nouvelle des embarras de la Société. La lettre suivante,

reçue d'eux en même temps que le rapport, nous la dépeint aussi. Les communications qui leur ont été adressées depuis n'auront pu qu'accroître encore cette impression. Que tous les amis de ces chers frères et de leur œuvre, qui est la nôtre à tous, s'en souviennent, et redoublent d'efforts et de prières pour les aider à traverser ce temps d'épreuves.

(La suite à la prochaine livraison.)

Extrait d'une lettre de la Conférence à MM. les membres du Comité.

Béthesda, le 12 mai 1848.

Messieurs et très-honorés frères,

Nous venons de recevoir votre lettre du 16 décembre dernier, nous annonçant la crise financière qu'éprouve la Société. Nous ne vous cacherons point que cette nouvelle a singulièrement affecté nos âmes, comme un de ces traits qui laissent une profonde blessure alors même qu'ils ne tuent pas. « Faut-il s'arrêter en si beau chemin? nous sommes-nous demandé avec douleur. Nous avons mis la main à la charrue; nous est-il maintenant permis de regarder en arrière? La Société et la Mission ont une belle œuvre à faire; mais cette œuvre est à peine à son début. Il fallait des vies pour y concourir; nous avons offert et voulons toujours de plein cœur offrir les nôtres. Il faut davantage d'argent; les Eglises protestantes de France et de Suisse, nos mères et nos nourrices, ne le trouveront-elles pas? Tout ce qu'elles possèdent est au Seigneur, et ne leur appartient, à elles, qu'à titre de prêt, et comme des biens que l'on confie à un économe. Les Israélites d'autrefois consacraient à Dieu le cinquième de leurs revenus; l'Israël selon l'Esprit ne fera-t-il point quelque chose de pareil dans un cas d'urgente nécessité? » Telles sont, Messieurs, les réflexions qui nous consolent et nous rassurent le plus efficacement. Nous saurons espérer dans le Seigneur aux jours de l'épreuve.

Après tout, ce n'est pas ici, chacun de nous se plaît à l'espérer, un refroidissement, mais simplement un mal temporaire, extérieur, que mille bourses de nos frères peuvent guérir, et ont peut être déjà commencé à guérir.

De notre côté, nous aurions voulu pouvoir nous conformer de point en point à toutes vos directions, en ajournant la fondation des trois établissements naissants de Cana, d'Hébron et d'Hermon, et en répartissant MM. Keck, Cochet et Dyke entre les stations qui ont le plus besoin d'aides, telles que Béerséba et Mékuatling. Mais bien des indigènes en auraient été affligés; d'autres, et en particulier les chefs du pays, auraient pu regarder cette mesure comme une trahison de notre part, en présence des envahissements toujours croissants des émigrés hollandais, toujours prêts à s'emparer de toutes les localités qu'ils trouvent libres. En un mot, une pareille retraite aurait de très-graves inconvénients, et nous n'y voyons qu'un seul avantage, celui de venir en aide à ceux d'entre nous qui se trouvent le plus surchargés d'ouvrage, et de fournir en même temps aux frères qui leur seraient ainsi adjoints un moyen certain de faire beaucoup de bien, tout en acquérant plus d'expérience dans la direction d'une Eglise. Cependant, ces frères, ainsi que tous les autres missionnaires, ont considéré que le seul motif qui ait dicté les décisions de nos chers directeurs, c'est le manque d'argent. Or, d'après les résolutions que nous venons de prendre, il ne serait fait, quant aux établissements à conserver, aucun débours pour dépenses générales, jusqu'à ce que le Comité nous autorise à y continuer l'œuvre commencée, où qu'il nous ordonne définitivement de l'abandonner et de convertir ces trois postes en trois annexes, ce qui ne serait guère, nous devons le faire observer, que leur donner une existence nominale.

Nous ne sommes pas sans anxiété au sujet de notre Mission. Toutes les anciennes stations prospèrent et s'agrandissent, il est vrai; mais les forces des frères qui les dirigent n'augmen-

tent pas dans les mêmes proportions, il s'en faut de beaucoup. C'est à vous, Messieurs, de nous dire s'il y a des garanties suffisantes pour que nous puissions étendre notre champ de travail, ou bien s'il est plus prudent de commencer à le restreindre encore davantage. En attendant votre réponse, voici la teneur de la résolution provisoire que nous avons prise sur ce sujet, dans l'espoir que vous l'approuverez.

« Prenant en considération, 1° que l'ajournement de la fondation des trois stations de Cana, Hébron et Hermon, arrêté par le Comité, est motivé uniquement sur un manque de fonds ; 2° que le déplacement des frères de Cana et d'Hébron occasionnerait des frais à la Société ; 3° que ces deux frères et aussi celui d'Hermon, entendus sur ce sujet, croient pouvoir rester, en attendant de nouvelles communications de la part des Directeurs, dans les postes qui leur avaient été assignés, sans y faire de dépenses à la charge de la Société, et qu'ils s'y engagent ; 4° que l'ajournement de la fondation des trois établissements en question pourrait compromettre leur avenir et produire un mauvais effet sur les indigènes ; 5° que leur conservation actuelle, aux conditions ci-dessus énoncées, ne lie en rien le Comité dans ses décisions ultérieures et définitives ; et 6° enfin que MM. Keck, Cochet et Dyke déclarent avoir chacun personnellement la conviction que ces trois postes ne doivent pas être abandonnés dans les circonstances actuelles ;

« La Conférence arrête, à l'unanimité des voix, que provisoirement chacun de ces frères restera à son poste. » (1)

Signé : S. ROLLAND, *Président.*
T. ARBOUSSET, *Secrétaire.*

---

(1) Voir plus haut la note de la page 363.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Quelques fruits de l'Evangile aux Iles Sandwich.

Tous les rapports des missionnaires employés à l'œuvre du Seigneur dans ces contrées lointaines s'accordent à la représenter comme prospère et réjouissante au plus haut degré. Sous l'influence toujours croissante de l'Evangile, les naturels s'éclairent, se civilisent et font à tous égards des progrès si rapides, que ces îles ne peuvent manquer d'attirer de plus en plus l'attention du monde, qui naguère encore ne les connaissait presque que de nom. Commerce, industrie, mœurs polies, établissements de divers genres, premiers éléments de littérature, tout y a pris un développement extraordinaire et qui sans doute ne s'arrêtera plus. Mais c'est surtout dans les choses de la foi que ces progrès sont sensibles. On en peut juger par les détails suivants :

« Je suis heureux, écrit le missionnaire Hitchcock, de l'île de Kaluaka, de pouvoir vous annoncer que notre population continue à avancer sous le rapport spirituel et moral aussi bien qu'en civilisation. Si j'avais à en fournir la preuve à quelqu'un, je lui montrerais nos gens assis dans la maison de Dieu, recueillis, attentifs, décemment vêtus, tout prêts à réciter par cœur des passages de l'Ecriture-Sainte, et je lui rappellerais qu'il y a douze ans à peine, l'île entière ne contenait pas deux individus qui sussent lire couramment, que les enfants ne recevaient alors aucune instruction, que quand on voulait tenir une réunion religieuse, elle avait lieu sous un bouquet d'arbres, où se pressait sans ordre une foule d'êtres à face brunie, sans vêtements et sans rien qui indiquât la moindre idée d'une

vie tant soit peu civilisée, qu'enfin il n'y avait pas alors, malgré les efforts des premiers missionnaires, une seule âme que l'on put en toute sécurité regarder comme sincèrement convertie au Seigneur. Ces changements sont si visibles et si heureux que nous ne pouvons nous lasser d'en bénir l'auteur, et que nous y voyons les arrhes d'une moisson encore plus abondante. Aussi persévérons-nous dans notre œuvre avec joie et sans nous laisser jamais abattre par les difficultés qu'elle présente encore. »

M. Coan, missionnaire à Hillo, écrit dans le même sens :

« Il n'y a sans doute pas un des membres de notre Eglise qui ose se vanter d'être parfait, ou que l'on puisse citer comme un modèle de tout ce que devraient être les saints de Dieu. Il n'en est aucun qui ne donne de temps en temps à son pasteur quelque sujet de tristesse; mais il y en a aussi tout un camp, que nous croyons, à notre grande joie, composé d'enfants de Dieu et d'héritiers du royaume des cieux. Assurément le Seigneur a fait ici une œuvre grande et merveilleuse. C'est par milliers que nous comptons ceux qui, après être entrés dans la bonne voie, y persévèrent, et montrent à plusieurs signes plus ou moins évidents que la *naissance nouvelle* s'est opérée en eux. En faisant la part de toutes les circonstances défavorables aux progrès de ce peuple dans la foi, je ne connais pas dans notre pays (les Etats-Unis d'Amérique) d'Eglise dont la piété m'inspire, en thèse générale, une confiance plus entière que celle des chrétiens des îles Sandwich. »

Ecoutons encore M. Bishop, de l'île d'Oahu :

« La santé et la prospérité sont toujours avec nous, et quoique l'influence du Saint-Esprit se soit fait sentir dernièrement d'une manière moins frappante qu'elle ne l'avait fait précédemment, nous n'avons cessé de reconnaître sa présence aux effets de constance et de sainteté qu'il continue à produire parmi nos convertis. Nos congrégations sont toujours nombreuses, et il y a un désir d'instruction qui ne semble pas prêt

à s'éteindre. Quelques uns, à la vérité, se sont relâchés et sont retombés dans les défauts naturels de ce peuple; mais ils ont été retranchés de l'Eglise, et cet exemple a été d'un effet salutaire pour les autres. A part ces cas isolés, on peut dire que l'état moral des habitants de mon district est réjouissant. L'ivrognerie, la profanation du sabbat, le jeu et autres habitudes de ce genre, sont complètement inconnus parmi nous. La licence des mœurs y a diminué aussi à l'extérieur, quoiqu'il y ait encore à s'affliger de bien des désordres à cet égard. C'est là, avec une disposition à la paresse, le grand obstacle aux progrès du peuple. Mais l'amélioration déjà produite sous ce rapport par l'Evangile, nous donne l'espoir de voir cet obstacle s'affaiblir de plus en plus. — En somme, les serviteurs de Christ doivent suivre d'un œil joyeux la marche de son œuvre dans ces îles. Les Eglises, les écoles et le gouvernement y tendent continuellement à se fortifier sous l'influence bénie de la Parole de Dieu. Ces changements et ces améliorations, soit religieuses, soit politiques, s'opèrent paisiblement et sans la moindre trace de cet esprit révolutionnaire qui marque trop souvent dans l'histoire des peuples les époques de transition. Cela est dû sans doute en partie au caractère un peu indolent des Sandwichiens, mais davantage encore, il faut le proclamer, à l'influence des principes éclairés qu'ils ont reçus de l'Evangile.

« La libéralité des Eglises envers leurs conducteurs spirituels ou pour l'entretien du culte, n'est pas toujours sans doute un signe irrécusable de vie religieuse. Cependant elle est un indice de quelque valeur, et sous ce rapport, les Eglises des îles Sandwich doivent être citées parmi celles que le siècle a vues naître au sein du paganisme. La plupart entretiennent en totalité ou en grande partie leurs missionnaires, leurs évangélistes et leurs instituteurs. Une d'elles a même déjà formellement déclaré qu'elle renonçait à tout secours de la part de la Société américaine des Missions, de qui relèvent par leur ori-

gine les congrégations du pays. Elles vont plus loin, et comprennent le devoir imposé aux serviteurs de Christ, quant à l'évangélisation du monde.

« De toutes nos réunions religieuses de Molokai, écrit M. Hitchcolk, déjà cité, il n'en est aucune qui soit plus intéressante et mieux suivie que celle qui se tient chaque mois en faveur de l'œuvre missionnaire. Nos gens y assistent par centaines, et il en est peu qui n'y fassent pas l'offrande de quelque chose pour l'avancement du règne de Dieu dans le monde. Nous sommes ce jour là très-occupés à recevoir les dons, qui consistent quelquefois en argent, mais le plus souvent en objets divers, tels qu'œufs, volailles, fruits, poissons, nattes, filets, etc. Nous avons ainsi recueilli, durant les dix derniers mois, une somme de 211 dollars (environ 1,100 francs). 100 dollars ont été versés dans la caisse de la Société pour contribuer à l'entretien du séminaire de Batticotta (île de Ceylan); 20 dollars ont été consacrés aux écoles du dimanche dans les îles de la Société; 20 autres dollars offerts à la Société biblique d'Hawaü, et 40 affectés à soutenir un élève dans le séminaire de Lahainaluna.

Ce séminaire, destiné à former des instituteurs et des prédicateurs indigènes, contient plus de cent élèves, et a déjà rendu de grands services à la cause de l'Evangile, en lui fournissant des serviteurs pieux, capables et dévoués. On ne lira pas sans intérêt ce que rapporte sur l'un de ces élèves le missionnaire Hunt, sous la date du 8 novembre 1847 :

« Jeudi dernier a été un jour intéressant pour Lahainaluna. Nous avons solennellement admis au nombre des prédicateurs un jeune homme qui donne les plus brillantes espérances. Kauwealoha (c'est ainsi qu'il se nomme) a passé dans notre séminaire six années, durant lesquelles l'élévation de son caractère, la sincérité de sa piété et son amour pour l'étude, lui ont acquis l'affection de ses maîtres, le respect et la confiance de ses condisciples. Des vues droites et un jugement sûr joints à une grande chaleur de cœur et à des mœurs gra-

ves et douces, lui avaient acquis beaucoup d'influence dans l'école et en avaient fait un orateur très-goûté dans toutes nos réunions religieuses. Sa seule présence dans les classes était pour nous un auxiliaire, car l'exemple qu'il donnait imposait de la réserve aux élèves, en même temps qu'il excitait parmi eux une sainte émulation.

« Tous ces succès auraient pu séduire une âme moins affermie dans la grâce; mais Kauwealoha a été heureusement préservé de cet écueil; il est constamment resté humble et soumis. Ainsi, pour n'en donner qu'une preuve, les règlements de la maison imposent à tous les élèves des travaux manuels quelquefois peu attrayants pour les plus âgés ou les plus avancés. Eh bien! malgré que, les dernières années de son séjour avec nous, celui-ci fut incontestablement supérieur à la plupart de ses condisciples par ses talents et son caractère comme par son âge, nous l'avons toujours trouvé prêt à s'acquitter de ses devoirs de ce genre avec autant d'empressement et de simplicité que le dernier d'entre eux.

« Kauwealoha est un homme de prière. Quand il est au trône de la grâce, son cœur s'y porte tout entier, et à la différence de la plupart des indigènes de ces contrées, qui trop souvent prient, soit avec négligence, soit avec une sorte de familiarité peu convenable, il y apporte quelque chose de si grave et de si chaleureux, de si humble et de si hardi tout à la fois, que l'onction découle comme à pleins bords de ses supplications. Jamais nos assemblées n'étaient mieux édifiées par cet exercice, que lorsque nous lui en confiions le soin, et c'est ce que nous faisions souvent.

« Depuis bien des années, ce jeune homme avait en vue le saint ministère; c'est vers ce but que convergaient tous ses désirs et toutes ses espérances Rien n'a pu ébranler cette résolution. Ses capacités bien connues lui ont valu des offres plus avantageuses, mais il les a toutes refusées. Dernièrement, le gouverneur de Hawaü lui écrivit pour lui offrir la place de

juge dans le district du nord de l'île. Voici quelle fut sa réponse ; elle dit suffisamment ce qu'on peut attendre de lui. « Je vous remercie de votre confiance, mais en jetant les regards sur les îles, j'y vois beaucoup d'hommes capables de bien remplir le poste que vous me proposez, et qui se réjouiraient d'y être appelés ; les avenues qui mènent aux honneurs et aux richesses sont partout couvertes d'aspirants. Mais j'en vois peu qui soient capables de prêcher l'Evangile et qui en aient la volonté. Non ; adressez-vous aux gens du monde, et cherchez parmi eux ceux qui pourront administrer les affaires du royaume. Pour moi, il faut que je prêche l'Evangile. »

« Tel est le nouveau collaborateur que nous venons de nous adjoindre. Plusieurs frères des stations voisines s'étaient, pour cette circonstance, réunis à nous. Il y a quatre jours, qu'après lui avoir fait subir un sérieux examen, nous l'avons solennellement autorisé à prêcher l'Evangile dans tous les lieux où le Seigneur l'appellera. Ses réponses à toutes nos questions, ainsi que l'exposition qu'il a faite lui-même de la naissance et des progrès de sa foi, ont également fait honneur et à la puissance de l'Evangile pour élever les âmes, et à son caractère personnel, et à l'Institution où son éducation s'est faite. Un air de profonde satisfaction répandu sur le visage des assistants, témoignait hautement de la valeur attachée par tous aux promesses que donne ce nouveau messager de l'Evangile. S'il les réalise, comme nous en avons l'espoir, notre intention secrète est de lui conférer plus tard la consécration et de l'installer comme pasteur de notre Eglise. »

Voilà les premiers pas faits dans la vie chrétienne par un jeune habitant des îles Sandwich. Laissons le même missionnaire, M. Hunt, nous raconter les dernières heures d'un membre de la même Eglise.

« Au mois de septembre dernier, Ezéchias, un de nos anciens, est entré dans son repos. Il était l'un des seize indigènes qui formèrent, en 1840, le premier noyau de l'Eglise de

Lahainaluna, et était depuis lors resté constamment l'un de ses plus fermes piliers. Chaque réunion le revoyait à son banc, avec toutes les apparences d'une dévotion sincère et un air de recueillement et de douceur qui, dès mon arrivée ici, m'avait attiré vers lui. Il était courbé par l'âge, mais ni ses infirmités ni son indigence ne l'empêchaient de se montrer actif toutes les fois qu'il y avait quelque bonne œuvre à faire. Il trouvait sa force dans la prière, et depuis lomptemps tenait sa lampe allumée pour l'heure où arriverait l'époux céleste.

« Pendant sa dernière maladie, je l'ai souvent visité dans son humble cabane, où je n'entrais qu'en me courbant, et ne pouvais, une fois entré, me tenir entièrement debout, tant elle était chétive et basse. C'est là, que faible et usé par l'âge, Ezéchias était couché sur une simple natte étendue sur le sol, la tête appuyée sur un oreiller de roseaux, et n'ayant sur le corps qu'une méchante couverture. J'ai dit qu'il était pauvre, et en effet, rien de plus triste que l'aspect de sa demeure. Il n'avait avec lui que sa femme, chrétienne humble et dévouée aussi, que je trouvais presque toujours occupée à éloigner, au moyen d'un grossier éventail, les mouches du visage décharné de son mari. Un petit champ, où ils cultivaient quelques pommes de terre, était toute leur fortune; aussi manquaient-il souvent des choses les plus nécessaires. Mais Kauwealoha (notre jeune évangéliste dont je viens de raconter l'histoire) avait eu vent de cette misère et était venu à son secours. Lui et sa jeune femme, dédaignant une demeure plus commode, s'étaient installés sous le misérable toit du malade, lui avaient procuré tout ce dont il pouvait avoir besoin, et ont, jusqu'à sa dernière heure, veillé sur lui avec une tendresse véritablement filiale. Ils ont ainsi puissamment contribué à adoucir ses derniers jours. « Que le Seigneur le leur rende!

« La première fois que, sachant sa maladie, je vins voir Ezéchias, je m'assis à ses côtés, sur la pauvre natte que j'ai dit, et je lui pris la main. Il me regarda en souriant. — « Est-il

possible, me dit-il, que vous veniez me voir? J'en suis heureux; c'est en vérité une grande bonté de votre part. » — «Votre corps s'en va évidemment, lui dis-je; mais votre âme comment est-elle? » Il mit la main sur son cœur, et me répondit: « La lumière est là. » — Mais n'éprouvez-vous aucune crainte? » — « Aucune, aucune. » — « Quelles sont vos espérances et vos désirs? » — « D'aller à Christ et de vivre avec lui, » et en parlant ainsi, son regard tourné vers le ciel semblait déjà se porter au devant du maître qu'il attendait. — « Priez-vous beaucoup, lui demandai-je encore; trop souvent les souffrances du corps font oublier le devoir d'élever son âme à Dieu. » — Il me répondit qu'il priait, que c'était là sa force, et quand je lui demandai quels étaient les objets de ses prières, il me dit: « Moi-même, mes frères, le monde entier. » Après cette conversation dont je ne donne que la substance, je m'agenouillai à son côté, et le recommandai au Seigneur. Toutes mes visites subséquentes ressemblèrent à celle-là; seulement, à chacune d'elles, les idées d'Ezéchias semblaient devenir plus claires et ses espérances plus triomphantes. Un jour j'appris sa mort; mais Kauwealoha me rapporta que ses dernières heures s'étaient passées dans la prière, et que, durant la nuit où il mourut, il avait demandé qu'il y eut une lumière allumée auprès de lui, afin de pouvoir en quelque sorte voir venir l'heure du départ et s'élancer sciemment vers l'éternité.

« La mémoire du juste est en bénédiction. » Je m'estimerai heureux de rejoindre au ciel ce pauvre vieillard des Iles Sandwich. Y a-t-il un chrétien qui ne se sente pressé d'en dire autant? »

VARIÉTÉS.

État religieux et moral du peuple chinois.

Les détails suivants nous donnent sur ce sujet des renseignements à la fois tristes et intéressants. Ils sont empruntés à un rapport fait à la Société des Missions baptistes d'Angleterre sur les travaux de ses missionnaires en Chine. Nous nous bornons au rôle de traducteurs.

« Les récits que vos frères vous font sur les myriades d'âmes qui peuplent la Chine sont, comme le rouleau d'Ezéchiel, pleins de deuil, de lamentations et de malheurs. L'idolâtrie, pour être ici accompagnée de moins de pratiques obscènes ou cruelles que dans l'Inde, n'y exerce pas une souveraineté moins mortelle. Comme les Hindous, ce peuple est sans Dieu, sans espérance, sans aucune de ces ressources spirituelles qui élèvent et sanctifient l'esprit. La duplicité, la fraude, le mensonge, l'esprit du monde et l'égoïsme couvrent partout le pays des ténèbres les plus épaisses. La Chine ne présente, sur sa surface entière, qu'un vaste Golgotha où tout est spirituellement mort ; et cependant les Chinois, avec cet aveuglement qui fait si fort ressembler l'homme naturel à l'homme privé de sens, « n'ont, dit M. Hudson, aucune idée de la dépravation hu-« maine ; ils prétendent, au contraire, que l'homme est natu-« rellement vertueux, et qu'il est inutile de lui parler de re-« pentance. »

« Des multitudes de lettrés, dit encore ce missionnaire, n'ont, à la lettre, pas de Dieu, et ne sont retenus que par les caprices d'une imagination toute terrestre, ou par les rêves d'un *destin* irrésistible, tandis que les gens du peuple ont une énorme quantité de dieux et de seigneurs, auxquels ils font chaque jour l'hommage de leur cœur. Quelquefois à voir le

scepticisme et l'indifférence des uns, on s'imaginerait que toute religion est inconnue dans le pays, et d'autrefois, à certaines époques et dans des circonstances diverses, on se croirait au milieu du peuple le plus religieux de l'univers, tant on voit accomplir autour de soi de rites et de cérémonies idolâtres. Ainsi, à l'époque où nous entrons (l'approche du jour de l'an), toute la ville, ou pour mieux dire, l'empire entier s'émeut de toutes parts. Le peuple se porte vers les idoles avec une sorte de frénésie, et il n'y a pas, depuis le trône impérial jusqu'à la cabane du paysan, une seule famille qui ne fasse des vœux devant quelques dieux de bois ou de pierre, ou n'adresse ses hommages aux mânes de ses ancêtres. Ajoutons, du reste, que toutes les religions sont tolérées en Chine, et que pourvu que l'on se conduise avec réserve et que l'on ne se mêle pas des affaires du gouvernement, on y est parfaitement libre de croire et de pratiquer tout ce que l'on veut. Cette tolérance a son origine dans la politique; c'est un moyen de consolider le pouvoir de l'empereur sur les nations si diverses qui sont soumises à son autorité.

« Le peuple a pris aussi quelque chose de cet esprit. Ce sont, quant aux divers systèmes religieux qu'ils connaissent, les hommes les plus larges et les plus accommodants que l'on puisse voir. A les entendre, toutes les religions se ressemblent et s'accordent entre elles, à l'exception de quelque différences peu importantes; et, dans le fait, on les voit faire souvent le mélange le plus singulier des doctrines, des cérémonies et même des divinités qui appartiennent à chacun de ces systêmes. Néanmoins, celui qui a le plus de sectateurs parmi le peuple, mais non parmi les lettrés, est le Bouddhisme. Il est impossible d'entrer à de certains moments dans les temples nombreux qui couvrent le pays sans entendre des centaines de voix invoquer à grands bruit Bouddha, répétant son nom des milliers de fois, dans l'espoir d'échapper par sa protection aux calamités de la vie et de s'assurer ainsi le bonheur su-

prême. Les prêtres, à tête rasée, qui lui sont consacrés, sont fort nombreux, et on les rencontre souvent, par troupes, allant de rue en rue quêter les offrandes de leurs sectateurs. Rien n'est curieux comme de les voir porter alors sur leur dos un grand papier, sur lequel sont écrits, le nom du temple auquel ils appartiennent, les régions sur lesquelles s'étend l'influence du dieu qui est adoré dans ce temple, les œuvres méritoires qu'ils ont accomplies eux-mêmes et les droits qu'ils se croient à la libéralité des gens auxquels ils s'adressent. Dans les temps de détresse et aux jours du malheur, on fait venir dans les maisons le dieu, le prêtre et souvent une partie des offrandes, le tout avec accompagnement de diverses cérémonies plus ou moins bizarres, pour en obtenir secours et consolation; il est facile, hélas! de se figurer avec quel succès!

« Les Chinois n'ont rien qui ressemble au Sabbat chrétien. Cependant, les jours fériés ne leur manquent pas. Le 1er et le 15 de chaque mois, les officiers du gouvernement se réunissent pour adorer les divinités du pays et pour transmettre au peuple les communications venues de l'empereur. Au commencement de la nouvelle année, ils ont quelques jours de fête qu'ils emploient à régler leurs comptes, à se faire réciproquement des visites, et à visiter les pagodes; enfin, il y a des temps marqués pour de splendides processions, et l'on voit souvent de grands placards où les prêtres de tel temple annoncent au public qu'il y aura des jours de culte spécial pour la divinité à laquelle ce temple est consacré. Mais il n'y a en tout cela rien de sérieux, rien de respectable. Ces fêtes se passent ou en pratiques grossières, ou en réjouissances tantôt frivoles tantôt criminelles. Il est impossible que l'âme en reçoive ni instruction, ni édification, ni moralité.

Les temples des Chinois sont en nombre immense. On n'en compte pas moins de six dans le voisinage immédiat du siége de la mission baptiste à Ningpo. « Nous les avons visités quelquefois, disent les missionnaires, et les avons trouvés

pleins d'adorateurs ; il est vrai que c'était dans des circonstances solennelles. Il ne s'y fait ni prédications, ni chants, mais on y récite des prières, on y défile des chapelets, on y bat des tambours ou des gongs, on y brûle des bâtons d'encens et l'on y fait partir des pétards. Dans la cour des plus considérables de ces édifices, on voit généralement une sorte d'estrade sur laquelle se tiennent les prêtres, tandis que la foule se répand dans l'intérieur pour se prosterner devant les idoles et accomplir les rites superstitieux qui lui ont été enseignés. Nous avons plus d'une fois traversé ces flots d'adorateurs en distribuant nos traités religieux, et nous devons dire non-seulement que nous l'avons fait en toute liberté, mais encore que l'empressement pour avoir part à cette distribution est tel, que souvent il nous a été difficile d'empêcher le peuple de nous arracher, au risque de les déchirer, les feuilles légères que nous leur offrions. »

Quelques autres traits, empruntés à une relation américaine, achèveront de faire connaître ce que sont les idées religieuses et la moralité des habitants du céleste empire.

« Il n'y a aucune règle écrite qui fixe les croyances du peuple chinois. Les prêtres taouists et bouddhistes, les derniers surtout, comprennent eux-mêmes fort peu leurs livres sacrés ; on peut juger par là de ce qu'en connaît le vulgaire. Les superstitions communes flottent comme au hasard dans l'esprit du peuple, et ne se transmettent que par tradition d'une génération à l'autre. Les écrits des philosophes traitent à la vérité avec quelque étendue les questions morales, mais leur religion, s'ils en ont une, se rapporte tout entière à la vie présente. Quant aux grands problèmes de l'humanité, au but de son existence, à son état futur, ils gardent le silence le plus complet. Tous leurs systèmes reposent sur la pureté originelle et sur la perfectibilité de l'espèce humaine. La vertu la plus élevée peut, suivant eux, s'obtenir par les seuls efforts des facultés de l'âme, et l'unique motif qu'ils assignent à sa recherche, c'est qu'elle

assure le bonheur dans la vie présente. S'il faut songer à gagner la protection du ciel ou du suprême Régulateur, ce n'est, ou à peu près, que dans les rapports de cette protection avec les affaires du monde visible. En un mot, c'est l'humanité et non la divinité qu'ils placent à la base de leur morale, et cela dans toutes les classes de la société. Aussi ne comprennent-ils rien aux idées chrétiennes de corruption humaine et de nécessité d'une expiation. Il est fort difficile de les amener à croire que notre cœur est mauvais. A un âge avancé, ils reconnaissent bien que dans leur jeunesse ils ont commis quelques fautes (ils se servent pour cela d'un mot qui répond à celui d'*indiscrétion*), mais quand on leur demande s'ils n'en commettent plus, ils en appellent à leur barbe blanchie, et pensent avoir ainsi coupé court à toute question de ce genre.

« Le culte des ancêtres et des grands hommes, qui en réalité fait à lui seul à peu près toute la religion pratique des Chinois, tient au même ordre d'idées, et n'est au fond que la déification de la nature humaine. Le plus grand nombre des temples qui couvrent la surface du pays a été élevé par des familles ou des individus en l'honneur de leurs propres ancêtres ou d'hommes élevés au rang des dieux pour des services rendus au pays. Il n'y a pas besoin, pour qu'un homme obtienne cet honneur, que le prestige du temps ait passé sur sa mémoire. On voit aujourd'hui, dans les rues de Shangaï, des temples consacrés à un officier chinois fort renommé, qui a été tué près de la ville dans la dernière guerre contre les Anglais. Du reste, les temples de cette espèce restent ordinairement fermés et ne sont fréquentés que dans les jours spécialement consacrés au Dieu qui en est le héros. Une chose très-singulière, c'est qu'au milieu de cette quantité innombrable de noms invoqués à titre de divinités, on n'entend jamais rendre les mêmes honneurs à celui de Confucius, qui a pourtant presque dans chaque quartier un temple consacré à sa mémoire.

« La plupart des dieux chinois sont des dieux *nationaux*. Cependant, chaque secte religieuse en a aussi quelques-uns qui lui appartiennent en propre; il y en a de plus de particuliers à tel district ou à telle ville; ces derniers sont désignés sous le nom de *dieu des murs et des fossés de la cité*. — Tous les grands phénomènes naturels sont rangés parmi les êtres qui ont droit aux honneurs religieux. Rien de plus commun que de voir un vieillard placer un bâton d'encens allumé à la porte de sa demeure, et s'incliner ensuite avec respect vers les quatre points cardinaux pour adorer les cieux et la terre. C'est une opinion très répandue que si un homme est fidèle au culte de la trinité chinoise, qui n'est autre chose que le ciel, la terre et les ancêtres, il importe fort peu qu'il adore ou qu'il n'adore pas d'autres divinités. Le soleil et la lune sont désignés souvent, dans la conversation, par les mots de *Ta Yang poussa* et *Ta Ying poussa*, ce qui veut dire le dieu mâle et le dieu femelle. A tous les solstices d'hiver, il se célèbre dans chaque famille une sorte de fête d'actions de grâce en l'honneur du dieu du feu; c'est pour le remercier d'avoir préservé la maison des ravages du terrible élément pendant l'année qui vient de s'écouler. Un bout de papier, sur lequel est imprimée l'expression de cette reconnaissance est alors fixé à la porte de la maison et y reste plusieurs jours. — Le dieu du tonnerre est l'un des plus redoutés, à cause de son pouvoir destructeur. C'est à lui qu'on assigne la punition des grands criminels qui ont échappé à la justice humaine. Il est arrivé, comme on le voit, aux Chinois ce qui est arrivé à tous les peuples privés de la lumière d'en haut; ils ont oublié Dieu, et transporté à la créature l'hommage qui n'était dû qu'au Créateur. »

En somme, la grande divinité de ce peuple, c'est Mammon. Les chinois sont le peuple mondain et terrestre par excellence. C'est à la terre seule qu'appartiennent et léur esprit et leur cœur. Ils avouent hautement ne vivre que pour le monde présent. Quant à ce qui leur est réservé après leur mort, ils

ne le savent ni ne s'en mettent en peine. La doctrine de la métempsychose compte à la vérité parmi eux un assez grand nombre d'adhérents, mais sur ce point, comme sur les autres, leurs vues n'ont ni clarté ni fixité. Ce qu'ils croient le plus généralement, c'est que l'homme a trois âmes, dont l'une, à la mort, s'en va dans le monde des esprits, l'autre dans la tombe avec le corps et la troisième sous la tablette sur laquelle sera gravé le nom du défunt et à laquelle on rendra un culte. Au milieu de toutes ces aberrations il reste encore dans l'esprit de ce peuple l'idée d'une récompense ou d'un châtiment dans une autre vie et lorsqu'un homme est mort, des prêtres sont appelés à faire des prières pour le repos de son âme; mais cette croyance est si vague et tient en dehors de cette vaine pratique, si peu de place dans la vie morale du peuple, qu'on ne saurait y attacher une grande importance en parlant de son état religieux.

Voilà quelques uns des traits les plus distinctifs de cet état. Ils suffisent à montrer l'immensité de la tâche qu'ont à remplir en Chine les messagers de Christ qui vont porter la lumière veuue d'en haut au sein de ses ténèbres si profondes. Le cœur se serre à la pensée que trois cent millions d'âmes n'ont pas d'autre foi, pas d'autre espérance, pas d'autre règle de vie que celles qu'on vient de voir, et que qnelques dizaines de missionnaires seulement sont à l'œuvre pour remédier à un si grand mal. Que nul cependant ne se décourage à cette vue, mais que tous prient. Le nom béni du Christ a été donné au monde pour que le monde soit sauvé par lui, et le monde entier sera appelé à le connaître. Quelques âmes ont déjà, en Chine, éprouvé sa puissance; d'autres l'éprouveront encore et là, comme en d'autres climats, la petite poignée jetée sur le sol deviendra au moment convenable la grande moisson qui « bruira comme le Liban, suivant la belle expression du Psalmiste. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Massacre de missionnaires américains

Les journaux d'Amérique nous ont apporté récemment une triste nouvelle. Quinze missionnaires de ce pays fixés depuis plusieurs années parmi les Cayouses de la Colombie, viennent d'y être massacrés en un seul jour et de la manière la plus atroce. Une violente dissenterie s'était manifestée parmi les indigènes, et les missionnaires qui comptaient parmi eux un médecin, M. Whiteman, avaient mis le plus grand dévouement à leur donner tous les secours qui étaient en leur pouvoir. Malheureusement la maladie au lieu de s'arrêter fit encore des progrès. Les Cayouses se figurèrent alors qu'il fallait s'en prendre aux missionnaires qui, dans le but de s'emparer de leur pays, avaient, par leurs sortilèges, attiré ce fléau et l'alimentaient en donnant à leurs malades du poison au lieu de remèdes. Là-dessus ils formèrent un complot et se précipipitant tout à coup sur l'établissement de la mission, massacrèrent sans pitié tous ceux qu'ils y trouvèrent, hommes, femmes ou enfants. Ce qu'il y a de plus triste dans cet événement, qui fournit de nouveaux martyrs à l'histoire des missions, c'est que deux missionnaires, cédant à la peur, ont eu la lâcheté pour racheter leur vie, d'avouer faussement aux Indiens que leurs soupçons étaient fondés et de précipiter ainsi l'affreuse catastrophe dont l'un d'eux, du reste, parait néanmoins avoir été victime. L'autre aurait, d'après les mêmes récits, poussé la trahison jusqu'à tuer de sa propre main le fils de M. Whiteman, dans le but de ne laisser aucun doute sur la sincérité de ses aveux mensongers. — S'il nous arrive de nouveaux détails sur cet événement nous en ferons part à nos lecteurs.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Conférence annuelle des Missionnaires français.

(Suite du rapport).

Station de Bérée,—de Mékuatling,— de Béerséba,— de Cana,— d'Hébron — d'Hermon.— École normale de Carmel.

STATION DE BÉRÉE.

La conversion du chef Khoabané, tout en encourageant le missionnaire, n'a pas été sans quelque retentissement parmi les indigènes de cette station et des environs. On les a vus d'abord plus empressés à se rendre aux services et mieux disposés à recevoir dans leurs kraals le message du salut. Mais ensuite il y a eu réaction. Au lieu de 60 à 70 auditeurs assidus, il ne s'en est plus trouvé qu'une quarantaine. « Comment pourrions-nous consentir à écouter l'Evangile ? disaient les uns. Ne savons-nous pas que ceux qui l'entendent assidûment se voient bientôt forcés de renoncer à leurs concubines et d'abandonner les coutumes de leurs pères ? Ah ! s'écriaient les autres, s'il ne s'agissait que d'assister de temps en temps aux instructions des missionnaires, ce ne serait rien ; mais quitter tout ce qui nous est cher, voilà qui est bien dur. » — Ces craintes ont été poussées à ce point, que plus d'une fois les habitants des villages ont pris la fuite lorsque notre frère ou des membres de son église sont allés leur parler des choses

de Dieu. Cependant, les naturels reviennent peu à peu à de meilleurs sentiments, et dans le voisinage de l'établissement surtout, il commence à se manifester un progrès sensible. On se réunit plus volontiers quand l'Evangile est apporté. « Chacun comprendra, remarque à ce sujet M. Maitin, le changement qui a déjà pu s'opérer, si je dis que la dernière fois que j'ai été avec quelques membres de mon troupeau prêcher dans les environs, j'ai eu, dans deux ou trois localités, le privilége d'annoncer la parole de vie à près de 200 personnes, dont la plupart m'ont montré des dispositions bienveillantes. » C'est ainsi que la connaissance des vérités sacrées se répand peu à peu et que, bien des préjugés se dissipant, le grain de senevé n'aura pas été déposé en vain sur le terrain des cœurs.

Les membres de l'Eglise ne donnent à notre collègue que des sujets d'encouragement. C'est à leur fidélité et à leur zèle qu'il attribue une partie de ses succès. Durant plusieurs mois, quelques-uns d'entre eux sont allés chaque semaine, dans deux ou trois villages, parler de foi et de justice. D'abord on ne voulait pas les écouter ; et en les voyant approcher, les païens se mettaient à pousser des cris et à faire du bruit pour couvrir leur voix, de sorte qu'ils étaient réduits à s'en revenir tristes et découragés. Mais ils ont persévéré, et à présent ils se voient beaucoup mieux accueillis. Le Seigneur est puissant, remarquent-ils eux-mêmes; il agit souvent par des voies que nous ne connaissons pas. Enfin, ces fidèles chrétiens ont pris l'engagement de profiter de toutes les occasions de proclamer leur Sauveur. A cet effet, ils se réunissent tous les quinze jours pour s'encourager mutuellement, se communiquer leurs succès et leurs expériences, et prier ensemble pour l'avancement du règne de Dieu.

Quatre adultes ont, dans le courant de l'année, reçu le sceau du baptême. Ils persévèrent dans leur foi et avancent dans la vie spirituelle. Le chef Khoabané se distingue, en particulier, par son humilité et par la ferveur avec laquelle il

cherche à faire partager ses nouvelles convictions aux gens qui l'entourent. Parmi les auditeurs les plus réguliers, il en est quelques-uns qui donnent des signes encourageants de conversion.

Quant à la maison du missionnaire, elle est à présent achevée.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants.	22
Enfants baptisés.	6
Auditeurs habituels.	60

STATION DE MEKUATLING.

M. Daumas a commencé son rapport sur cette station par quelques détails intéressants sur un voyage qu'il a fait l'hiver dernier à la Natalie, dans le but de se procurer du bois pour les bancs de sa chapelle. Ce voyage lui a en outre fourni l'occasion de dresser une carte précieuse du pays, et qu'il a déposée sur le bureau.—Molitsane, chef des Bataoungs, a montré à ses voisins, en plus d'une circonstance, un désintéressement et un amour de la paix qui prouvent que l'Evangile n'a pas été sans influence sur son cœur. C'est ainsi que, dans le courant de l'année dernière, il a remis aux Barolongs trois cents têtes de bétail que son fils leur avait enlevées par représailles, acte qui n'a pas peu contribué à maintenir la tranquillité du pays. Une idée séduisante a, pendant quelques mois préoccupé ce chef; c'était celle de retourner à Mopororo, dans le pays de ses pères actuellement envahi par les Boërs. Mais les proclamations récemment émises par le gouvernement du Cap, et par lesquelles les émigrés sont autorisés à garder les fermes qu'ils occupent, lui ont fait voir l'impossibilité de réaliser ce projet, au moins pour le présent.

A Mékuatling, la parole sainte a été régulièrement annoncée

dans la maison du Seigneur le dimanche et pendant la semaine. Ses effets n'en sont pas toujours sensibles, mais nous savons qu'elle *moralise alors même qu'elle ne convertit pas* toujours, comme on l'a dit avec raison, et quelquefois aussi ses effets régénérateurs viennent encourager le serviteur de Christ. « A cet égard, dit M. Daumas, c'est pour moi un grand sujet de reconnaissance que de voir l'auditoire nombreux et décemment vêtu que notre temple réunit tous les dimanches. Le chef est très-assidu au culte public, et c'est une chose touchante que de les voir, lui, sa mère, sa fille et sa petite fille (quatre générations), assis tous ensemble sur un banc placé pour eux au bas de la chaire. J'exhortais un jour cette femme (sa mère), plus qu'octogénaire, à se consacrer au Seigneur pendant qu'il en était encore temps : « Serviteur de Dieu, me « répondit-elle, il y a des années que tu me donnes ce conseil, « et je l'ai suivi; je prie Dieu tous les jours. » Ne pouvons-nous pas concevoir la consolante espérance que le Seigneur a commencé son œuvre dans le cœur de cette femme, si respectée par toute la tribu ?

Dernièrement trois jeunes couples appartenant aux principales familles de la station, ont été unis dans l'Eglise, et comme on avait pas, pour cette fête, tué moins de treize têtes de gros bétail et cinq moutons, la foule de païens qui a voulu assister à la cérémonie était si considérable, qu'un grand nombre n'ayant pu trouver place dans la chapelle, encombrait les portes et les fenêtres. On les entendait échanger entre eux des remarques sur ce qu'ils voyaient : « Les croyants sont « nombreux; il nous ont laissés derrière eux; leurs chants « nous plaisent; lorsqu'ils se taisent nous voudrions qu'ils « chantassent encore. La manière dont les chrétiens se ma- « rient est bien belle. Les missionnaires enseignent la vé- « rité, etc. »

Notre collègue a, autant que ses forces et ses occupations nombreuses le lui ont permis, visité les habitants des envi-

rons qui l'ont, comme de coutume, accueilli avec bienveillance. Il a même pu, par la grâce du Seigneur, remplir cette partie de sa tâche mieux que les années précédentes, ce qu'il a dû surtout au séjour qu'a fait à Mékuatling notre bien aimé frère M. Lemue. Il a visité, à six lieues de la station, un chef entouré de beaucoup de gens et qui lui a, depuis, envoyé un message pour le prier d'aller l'évangéliser de nouveau. Un autre chef, dont la demeure se trouve comme perchée au haut d'une montagne, disait il n'y a pas longtemps : « Je vois « qu'il est pénible aux missionnaires de venir jusque chez moi, « eh bien ! cette année, je descendrai dans la plaine avec mon « village. » — Les Caffres matébélés, établis dans le district, donnent peu d'encouragement à notre frère ; toutefois une dizaine d'entre eux ont déjà été convertis par son ministère. Dans ses courses d'évangélisation, il prend habituellement avec lui l'un de ses néophytes qui répète son sermon et exhorte ses compatriotes à la conversion. Il y a des localités où des femmes âgées lui ont baisé la main en signe de reconnaissance; dans d'autres, le jour du repos est soigneusement observé. Ces faits prouvent que les stations missionnaires étendent leur influence beaucoup plus loin qu'on n'aurait lieu de le supposer. En somme, il n'y a pas, dans les environs de Mékuatling, moins de onze villages où il ne se trouve un des membres de l'Eglise ou des catéchumènes.

Vingt-deux personnes ont reçu le baptême après avoir donné des preuves d'une sincère conversion. De ce nombre sont deux jeunes femmes qui ont grandi dans la maison du missionnaire. S'il nous était possible de nous étendre sur le compte de ces néophytes, il y aurait sur la plupart d'entre eux bien des choses intéressantes à raconter. C'est, par exemple, une pauvre femme qui supporte avec une patience admirable les brutalités de son mari, encore païen; — une fille des environs qui aime mieux souffrir toutes sortes de mauvais traitements, que de consentir à épouser un polygame; — une

autre femme qui, pendant huit mois, a fait à pied, toutes les semaines, plus de cinq lieues pour assister au service divin ;— un homme, aux formes athlétiques, et qui mettait à lui seul en fuite une foule d'ennemis, devenu aujourd'hui un humble et paisible disciple de Jésus ; — un jeune homme qui, pour se soustraire aux rites du paganisme, a fui devant son père qui le poursuivait, une sagaie à la main, et voulait le forcer de se rendre à la cérémonie de la circoncision, etc.

Le nombre des catéchumènes ou personnes bien disposées suivant le catéchisme s'élève à 125. Bon nombre d'entre eux donnent des preuves de piété et manifestent un désir ardent de croître dans la connaissance du Sauveur. L'un d'eux disait : « J'ai eu pendant quelque temps le cœur navré, parce que mes amis se tournaient contre moi au sujet de ma foi; mais un jour, me trouvant à la campagne, j'ouvris l'Evangile et tombai sur ce chapitre où le Seigneur déclare à ses disciples qu'ils seront haïs à cause de son nom. Cette parole me consola et me donna l'espérance que moi aussi j'étais du nombre de ses disciples. »

Notre frère a vu avec peine un des membres de l'Eglise s'éloigner de la station avec deux de ses amis, et ce qui l'a plus affligé encore, c'est qu'il a été obligé de les retrancher tous les trois de la communion des fidèles. Deux autres membres, suspendus de la sainte cène pour fautes graves, lui ont donné des gages suffisants de leur repentir, et il se propose de les y réadmettre bientôt. En général, il remarque parmi les convertis de son troupeau plus d'union, de sérieux, de franchise et de vie chrétienne que par le passé. L'école journalière est régulièrement tenue par Agosi, qui continue à prendre plaisir à son œuvre. Il y a progrès chez les enfants; ils se montrent moins bruyants, plus soumis, et se réunissent sans difficulté dès que la cloche les appelle. Un certain nombre d'entre eux a passé de l'épellation à la lecture. Un jour, l'instituteur faisait observer à quelques jeunes filles qu'elles ne faisaient

aucun progrès. « Cela est vrai, lui répondit l'une d'entre elles, nous faisons mal. Lorsque nous allons aux champs, nous mettons de côté nos vêtements pour nous livrer aux chants et aux danses païennes. Voilà pourquoi nous ne faisons pas de progrès dans la lecture. » Là dessus toutes les autres vinrent se confesser à lui et lui demander pardon de n'avoir pas mieux profité de ses instructions, en promettant en même temps d'être plus appliquées à l'avenir.

M. Daumas a fait faire par un menuisier des bancs pour la chapelle.

Résumé général.

Communiants.	95
Catéchumènes.	125
Enfants baptisés.	95
Ecoliers.	de 80 à 150
Mariages bénis.	66
Auditeurs, ...	de 300 à 350

STATION DE BÉERSÉBA.

Lorsque M. Rolland considère la faiblesse des instruments employés par le Seigneur, pour faire son œuvre à Béerséba, et le résultat de leurs efforts dans le cours de deux années qui se sont écoulées depuis notre dernière conférence, il se sent plus que jamais porté à reconnaître que cette œuvre est bien celle de Dieu, que Celui-là seul qui l'a commencée la fait grandir, la conserve et la consolide à la gloire de son nom et pour le salut des âmes. Cet intéressant établissement, qui, par sa position topographique, est loin de posséder les avantages de la plupart de nos autres stations, et d'où l'on émigrait au commencement à cause de la famine, est devenu dans ces derniers temps le refuge d'un grand nombre d'indigènes errants, sortis des Eglises du nord et du midi. Au lieu de rester isolé

comme autrefois, il est maintenant entouré d'un bon nombre de villages auprès desquels les naturels sont venus en grande affluence chercher des pacages. Tous ces nouveaux voisins se réclament de la station, et y viennent recevoir des instructions religieuses, de sorte qu'en quelques années, le chiffre de notre population a presque doublé. Deux villages entre autres, ceux de Groen-Vleis et de Koran-Fontein, renferment ensemble une trentaine d'anciens membres de Griqua-Town, qui se sont réunis à celui de Béerséba. Des prédications faites par les indigènes convertis y ont lieu tous les dimanches. — La station proprement dite s'est accrue d'une soixantaine de familles. Les services y sont assiduement fréquentés; le chiffre des auditeurs est de six à sept cents; mais avec un local plus spacieux on pourrait en avoir un bien plus grand nombre, car souvent il reste en dehors de l'Eglise une centaine d'adultes et environ le double d'enfants, pour lesquels on est obligé de faire ensuite un service spécial. C'est assez dire que le jour du Seigneur y est observé, et que le zèle des indigènes s'est bien soutenu. Ceux qui venaient habituellement de l'autre côté du Calédon, s'en voient malheureusement empêchés durant certaines saisons, cette rivière ayant emporté le petit bateau qui leur servait à la traverser dans le temps des crues.

Il y a eu plusieurs conversions, surtout parmi la jeunesse, et aujourd'hui 102 personnes reçoivent des instructions hebdomadaires qui les préparent à entrer dans la classe des catéchumènes proprement dits. Leur conduite régulière et leur application donnent de grandes espérances à notre collègue. Le monde et le péché, fait-il justement remarquer, pourront bien en séduire quelques uns; mais la grande majorité d'entre eux sera vraisemblablement gagnée à l'Evangile, en raison des circonstances favorables où ils se trouvent, respirant comme ils font, la bonne odeur de Christ chez leurs parents, et assistant fréquemment, soit au culte, soit à des conversations religieuses non moins salutaires.

En juin 1847, le baptême a été administré à quarante-trois adultes et dix-neuf enfants, et à la Pâque dernière, à quarante-six autres personnes, dont seize enfants et trente adultes. M. Dyke, en revenant du Cap, a assisté à cette dernière fête, et y a pris une part active. Les baptêmes eurent lieu le Vendredi-saint, et le jour de la résurrection du Sauveur, nos amis eurent la joie de voir s'approcher avec eux de la table sacrée plus de quatre cent cinquante communiants, dont la conduite et les dispositions font le bonheur et l'encouragement de leur guide spirituel.

Au nombre des néophytes se trouve David Sékonyana, qui depuis six ans est attaché à la presse de la Mission, et est déjà capable de la faire marcher à lui seul. Il a toujours montré une persévérance digne d'éloges et un désintéressement peu commun parmi les indigènes. Ce jeune homme, qui ne manque pas de moyens naturels, s'est perfectionné au point de pouvoir lire le sessouto, le hollandais, l'anglais et même un peu le français. « Je me suis longtemps étonné, disait-il en rendant témoignage devant l'Eglise assemblée, de ce que je ne pouvais pas garder les commandements de Dieu, mais plus encore de ce que les violant si souvent, Dieu ne m'anéantissait pas. Je pensais d'abord que, né de parents chrétiens, je devais être aussi chrétien. Je ne me doutais pas qu'un arbre mauvais ne saurait porter de bons fruits, et qu'ayant contracté le péché dès le sein de ma mère, je l'avais encore sucé avec son lait. Mais le Seigneur connaît ses temps, et lorsque j'étais loin de lui par mes pensées et par mes actions, il est venu à mon secours; il m'a révélé, par son esprit, mon péché, et en même temps aussi sa grâce en son Fils Jésus-Christ. Ces paroles de saint Paul à Timothée m'ont souvent frappé : *Toi donc, mon fils, endure tous les travaux comme un bon soldat de Jésus-Christ*. Une voix intérieure me disait : Si tu n'es pas fidèle dans les travaux que le Seigneur t'a confiés, tu mourras. Grâces au Seigneur, je suis devenu enfant de Dieu par

la foi en Jésus-Christ, je le suis encore, et je désire l'être à jamais. » — Sekonyana a pris à son baptême le nom de David, parce que, de tous les livres de la Bible, ce sont, dit-il, les Psaumes qui font le plus de bien à son âme.

Voici comment un autre de nos néophytes, Nathan Pécho, s'exprimait à son admission dans l'Eglise : « Je tremble quand je pense à la grande responsabilité qui va peser sur moi et au prix que mon âme a coûté au Rédempteur. Quand je vois ce qu'il a souffert en Gethsémané, et que je l'entends s'écrier : *Père, si c'est possible, fais que cette coupe passe loin de moi;* quand aussi je pense à Golgotha, et que j'entends ce cri déchirant : *Eli, Eli, lamma sabachtani*; que je vois le fils de Dieu abandonné ainsi de son père et maudit des hommes, je me demande quel autre prix que celui-là pourrais-je offrir au Seigneur ? Si je fais encore le mal et que je perde la médiation de mon Sauveur, que deviendrai-je ? Mais non, je suis assis sur le rocher, et rien ne m'en fera descendre. »

Depuis la dernière conférence, trente mariages ont été célébrés, et le baptême a été donné à soixante-trois enfants. outre ceux déjà mentionnés plus haut. La classe des catéchumènes compte cent soixante-dix personnes. Dans les écoles, il y a un peu moins d'élèves que les autres années. On y enseigne les rudiments du hollandais et de l'anglais. Nous devons dire que la sous-maîtresse et les moniteurs de l'école d'asile sont moins appliqués qu'auparavant, ce qui tient en partie à ce que les encouragements qu'on leur donnait, au moyen de quelques secours des amis d'Europe, ont manqué.

Un petit moulin à eau a été construit ; les vieux bâtiments de la station soignés et entretenus. Les habitants sont toujours occupés à élever un mur qui doit, sur une longueur de plusieurs mille pieds, entourer les jardins de l'endroit. Ils ont, en outre, préparé plusieurs charretées de pierres destinées à l'érection d'un temple qui doit s'élever sans frais pour la Société. Un certain nombre d'entre eux se sont bâti de petites maisons

solides et commodes. La presse a fait l'acquisition de deux jeunes garçons qui s'occupent aux tirages. Elle poursuit l'impression du Nouveau-Testament en langue du pays, et en est arrivée au 10e chapitre du livre des Actes.

Résumé de 1846 à 1848. — Adultes baptisés, 73; communiants sortis d'autres Eglises, 71; baptêmes d'enfants, 88; mariages bénis, 30; catéchumènes, 102.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants	463
Baptêmes d'enfants	552
dont 470 dans l'endroit.	
Membres de l'Eglise, retranchés de la cène	2
Catéchumènes	170
Ecole d'asile, 150 à 200, le dimanche	240
— d'adultes, mal fréquentée	»
— de jeunes gens	100
— d'industrie	20
Auditeurs	700
— en dehors des murs de l'Eglise	200

STATION DE BÉTHULIE.

Le petit troupeau que le Seigneur a confié aux soins de M. Pélissier continue à lui donner de nombreux sujets d'encouragement et de reconnaissance. Il n'y a eu dans le courant de l'année qu'un seul cas où la discipline ait dû être mise en vigueur. Généralement parlant, la conduite des convertis fait honneur à l'Evangile. Il y a entre eux de l'union et du support; ils paraissent éviter ce qui est contraire à la loi divine, et profitent de tous les moyens qu'ils ont d'avancer dans la connaissance du Seigneur et dans la pratique de leurs devoirs. Bien qu'éloignés de plusieurs lieues de la Maison de prière, un certain

nombre d'entre eux ne laissent pas que de s'y rendre, et lorsqu'ils se trouvent, par quelque obstacle, privés de ce privilége, ils savent s'édifier ensemble par la méditation des portions de la Parole de Dieu qu'ils possèdent. D'ailleurs, cette œuvre de renouvellement avance sans éclat, sans réveil extraordinaire; il y a un jour une conversion, plus tard il en arrive une autre; c'est ainsi que l'Evangile s'établit parmi nos Béchuanas, naturellement si apathiques.

Le 26 mars dernier, dix-neuf nouveaux membres ont été reçus dans l'Eglise par le baptême. La cérémonie eut lieu en présence d'une assemblée nombreuse et recueillie. La présence et les exhortations de M. Lemue ajoutaient encore à l'intérêt de la fête. Au nombre de ces prosélytes se trouve Wellemina, dont la conversion a eu un certain retentissement parmi les païens. C'était une femme intraitable qui n'écoutait ni parents, ni amis. Elle ne voulait rien faire pour son mari, à ce point qu'elle refusait de lui préparer sa nourriture. Son obstination allait si loin qu'elle ne daignait pas même se vêtir des robes qu'il lui achetait. Aujourd'hui, la conduite de Wellemina est complètement changée; ce que l'homme ne pouvait faire, le Seigneur l'a fait. — Une autre femme, Annah Bapolechoe, offre un exemple remarquable de conversion. Depuis qu'elle a donné son cœur à Dieu, elle a eu beaucoup à souffrir de la part de ses parents et de son mari, qui est tellement hostile à ses convictions nouvelles qu'il l'a répudiée. Mais elle ne s'est laissée ni ébranler ni décourager, et comme en récompense de sa fidélité, le Seigneur a converti deux de ses enfants. Leur baptême a eu lieu en même temps que celui de leur pieuse mère.

Une collecte faite dernièrement dans la station, en faveur de notre Société, a produit la somme de £ 46. 1. 9. Il serait superflu de faire remarquer que cette collecte est entièrement le fruit de la foi, et que plusieurs ont, comme la veuve de l'Evangile, donné de leur nécessaire. Les inconvertis sont, dans

cette localité, bien éloignés de vouloir donner quelque chose pour les Missions.

Sous le rapport de la connaissance, nos Béchuanas de Béthulie laissent encore beaucoup à désirer. « L'instituteur indigène, aux soins duquel j'avais confié les enfants, dit à ce sujet M. Pélissier, n'a pas continué à s'acquitter de ses devoirs d'une manière satisfaisante. M'étant aperçu que le nombre des élèves diminuait de jour en jour par sa faute, je me suis vu forcé de le renvoyer, et ma chère compagne, qui jusque là s'était bornée à s'occuper des adultes, a dû, faute de temps pour tenir séparément les deux écoles, les fondre en une seule. » Les gens de tout âge qui fréquentent actuellement l'école s'élèvent au nombre de cent cinquante à deux cents. Cette institution n'a pas peu contribué aux succès de la vérité dans cette localité.

La civilisation semble marcher ici de pair avec le développement spirituel et intellectuel. Nos gens s'habillent plus proprement, et ceux qui conservent le costume indigène sont comparativement peu nombreux. Les hommes commencent à aider leurs femmes à la culture des terres. On voit déjà entre leurs mains une quinzaine de charrues, environ trente wagons, des bêches et des outils de tout genre. Le chef Lepui s'est fait bâtir une maison à toit plat et de dimensions fort convenables. Le temple a été recrépi à l'extérieur; l'école a été aussi l'objet de réparations indispensables; trois autres bâtiments de la station ont été couverts à neuf; enfin un mur de cinq pieds de haut, en bousillage, mais reposant sur un fondement de pierre, entoure le champ de blé du missionnaire.

Sous le rapport politique, la confusion qui règne dans les affaires du pays ne peut que contribuer à détourner les esprits et les cœurs de la seule chose nécessaire. Lors de l'émigration des Boërs nos voisins, il y a quelques années, les indigènes avaient donné l'hospitalité à un grand nombre d'entre

eux, à condition qu'ils n'en profiteraient que pour un temps. Mais hélas ! les hôtes pensent moins que jamais à partir, et ils ont envahi une grande partie du territoire de Béthulie.

Résumé de l'année : — Communiants, 19 ; Baptêmes d'enfants, 37 ; mariages bénis, 16 ; écoliers, 200 ; population de la localité, 3,000.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants, non compris douze personnes qui sont allées s'établir du côté de Béerséba......	194
Baptêmes d'enfants...........................	192
Mariages bénis................................	109

STATION DE CANA.

Il y a trois ans que la Conférence adressa vocation à notre cher frère, M. Keck, comme missionnaire de cet établissement naissant, et il y a dix-neuf mois qu'il s'y est rendu, après s'être préparé à sa tâche par l'étude de la langue et des mœurs du pays sous le toît de notre collègue de Bossiou. Les services religieux s'y tiennent encore en plein air ; ils sont fréquentés par un nombre d'auditeurs qui varie de trente à soixante, non compris dans ce chiffre ceux qui n'y assistent qu'occasionnellement. Ces réunions seraient beaucoup plus considérables si les gens du chef Molapo voyageaient un peu moins, et n'étaient pas aussi disséminés qu'ils le sont. La majeure partie des personnes qui ont émigré de Morija se sont établies dans le principe à une grande distance de Cana, de sorte que leur piété s'est peu à peu refroidie et relâchée. Hélas ! pour peu que les Bassoutos, qui commencent à connaître la voie de Dieu, manquent de soins journaliers, ils s'en détournent aisément ; les émigrations les rejettent bientôt dans leurs mœurs anciennes, et les uns ne cherchent plus qu'à s'agrandir, les autres qu'à se procurer plus d'indépendance. Ajoutez à cela

que l'Africain est naturellement porté à se méfier de tout homme qui se met en rapport avec lui. Ce n'est que fort à la longue et après des épreuves souvent répétées qu'il finit par accorder sa confiance. Voilà quelques uns des obstacles qu'a rencontrés jusqu'à ce jour notre collègue de Cana.

Une petite chapelle est en construction sur cette station, et dans deux mois le culte pourra y être célébré. Les matériaux du bâtiment ont été amenés en partie par les indigènes, en partie par le missionnaire lui-même, sans aucuns frais pour la Société. Cet humble local est bâti en bois de saule et en roseaux de marais. Il aura 12 mètres 30 cent. de long sur 3 mètres 70 cent. de large, et pourra contenir environ 200 personnes. Douze familles habitent auprès du missionnaire, et promesse a été faite qu'après la moisson, le nombre s'en augmenterait. D'un autre côté, la régularité avec laquelle se tiennent actuellement les services redonnera, il faut l'espérer, quelque vie aux habitudes pieuses des néophytes les plus relâchés. Puis, maintenant que la langue des naturels est plus familière à M. Keck, que ces premiers travaux matériels sont terminés, et qu'il possède enfin un abri contre l'intempérie des saisons et un jardin qui commence à subvenir aux besoins de sa famille, il pourra donner plus de soins à l'évangélisation du voisinage. Ce travail lui sera encore facilité par les nombreuses occasions qu'il a de se mettre en rapport avec les habitants de divers villages qui déjà lui accordent une certaine confiance et le consultent ou reçoivent de lui des médicaments dans quelques-unes de leurs maladies. Cette station est située à une grande distance des établissements des émigrés hollandais, de sorte que c'est chose rare que d'y voir un blanc. En revanche, elle se trouve sur le passage des indigènes, et l'on y en compte un grand nombre en toute saison.

L'Eglise de Cana date de la fête de Pâques 1847, époque où elle célébra pour la première fois la sainte Cène en mémoire de la mort et de la résurrection du Sauveur. Six en-

fants reçurent ce jour-là le baptême. Dès le début, les occupations de notre frère ont été celles d'un pasteur. Il a donné ses soins au troupeau, à deux catéchumènes et à quelques autres personnes qui semblent s'approcher de la vérité, sans que pourtant il se manifeste encore en elles des signes certains de conversion. Un petit nombre de païens paraissent assez bien disposés. Ils ont dernièrement refusé de prendre part à une déplorable fête qui se célébrait dans un village voisin.

Les soins que réclament les écoles sont pour Mme Keck un agréable et utile sujet d'occupations. Le dimanche, les enfants et les adultes se réunissent entre les deux services de jour. Quelques-uns lisent déjà couramment, d'autres épellent, le reste n'en est encore qu'aux lettres, tous apprennent des cantiques où sont interrogés sur le catéchisme et sur le sujet de la prédication du matin. Cette école a été établie surtout en vue des auditeurs qui viennent des environs. Celle de la semaine, qui se tient tous les jours, est fréquentée par plus d'une vingtaine d'élèves de trois à douze ans. Ce sont pour la plupart des enfants baptisés. Les filles y apprennent à coudre. Les deux écoles sont du reste suivies avec régularité, et font réellement plaisir à voir. Mais il est déplorable, sous ce rapport aussi, que plusieurs anciens membres de l'Eglise de Morija se trouvent, avec leurs familles, établis loin de la station. La plupart d'entre eux sont des femmes qui ont suivi leurs maris, encore païens, dans les endroits de pacage sur le territoire que Moshesh et Sekonygéla se disputent. Il résulte de cet éloignement que les enfants de ces familles subissent l'influence des mœurs grossières et de l'immoralité qui les entourent; que les adultes y sont privés des moyens de faire des progrès, et qu'il est impossible à M. Keck de surveiller efficacement leur conduite.

Il y a chaque matin à Cana une réunion de prières assez bien suivie. Un jeune chef intéressant, nommé Lesaoana, se rend, avec quelques-uns de ses gens, aux services du diman-

che. Ce jeune homme, qui est à la fois neveu et gendre de Moshesh, donne de grandes espérances, et paraît même parfois près du royaume des cieux. C'est le plus souvent vers son village que se dirigent les excursions du missionnaire, et jamais il ne s'y rend sans avoir l'occasion d'y annoncer l'Evangile à une congrégation plus ou moins nombreuse.

La population du district de Cana est déjà considérable et le devient d'année en année davantage. Les villages les plus importants sont ceux de Mochesane, de Letaga et de Lesaoana; au sud-est il y en a une vingtaine qui ont pour habitants de ci-devant cannibales; à l'ouest s'élèvent Pokane, Ramakoula, Clapaneng, Fikale-Molfi, etc., etc. Enfin, sur la rive droite de la Poutiatsana il s'en trouve une trentaine d'autres suffisamment rapprochés pour que leurs habitants pussent, s'ils le voulaient, profiter des moyens de grâce que leur offre la station. Ce ne sont pas, comme on le voit, les gens qui manquent ici, mais bien plutôt, hélas! le désir d'instruction, la faim et la soif de la justice de Dieu.

Les travaux matériels de l'année ont mis l'établissement sur un pied provisoire qui pourra, sans de grands inconvénients, suffire pour long temps. Une maisonnette d'environ onze mètres de long sur trois de large a été bâtie. M. Maëder a eu la bonté de prêter pour l'élever le secours de son expérience et celui de ses mains. L'ancienne habitation de M. Keck est devenue l'école. Il a en outre une petite cuisine et un réduit qui lui sert de lieu d'entrepôt. — Les fontaines n'ont pas cessé de couler durant la sécheresse du mois de décembre; mais le volume d'eau que chacune d'elles donne est si peu considérable, qu'il a fallu les réunir au moyen de rigoles. — Quant au jardin de l'établissement, on a élevé de deux côtés, pour le protéger, un mur en mottes de terre qui a 260 mètres de longueur sur un mètre de hauteur et autant d'épaisseur moyenne. Les deux autres côtés sont clos par des bambous. Ce jardin contient une petite vigne et quelques allées

d'arbres fruitiers qu'ont offerts les frères de Mékuatling et de Bossiou. «L'horticulture, dit M. Keck, me paraît l'un des meilleurs moyens de civiliser les indigènes, et quant à l'influence que peut avoir sur le moral l'aspect d'un verger et d'un potager, qu'elle est différente de celle que devait produire la vue d'une avenue jonchée d'ossements et de crânes humains comme était celle de l'ancien Méchotlogo, aujourd'hui Cana. Un séjour de dix-huit mois dans cette station, ajoute notre collègue, m'a mis à même d'apprécier l'excellence du choix qu'a fait de ce site la commission nommée à cet effet par la conférence. Il pourra tôt ou tard s'y établir une population considérable. L'aspect de la Poutiatsana est fort beau ; le pays est très-onduleux, et de nombreuses collines vertes qui, partant du versant septentrional des Maloutis se dirigent vers la rivière, sont entrecoupées de ruisseaux qui pourraient facilement être utilisés pour l'agriculture. Qui sait si des jardins fruitiers et d'immenses champs de froment n'embelliront pas un jour l'une et l'autre rive de la Poutiatsana ?... »

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants................	18
Enfants baptisés..............	23
Catéchumènes................	2
Enfants à l'école, de la semaine..	28
Auditeurs (non compris les enfants), de.................	30 à 60

STATION D'HÉBRON.

Il y a un peu plus d'un an que M. Cochet est entré dans ce nouveau champ de travail. Mais après s'être bâti une maison temporaire et avoir fait connaissance avec les chefs du pays, il a dû s'absenter de la station pendant plusieurs mois pour se

rendre dans la colonie du Cap, où le Seigneur ayant béni ses démarches, il a pu s'adjoindre une compagne dévouée. Pendant cette absence de son missionnaire, Hébron n'a pas été entièrement délaissé et MM. Schrumpf et Gosselin ont bien voulu se charger d'y faire entendre, aussi souvent qu'il leur a été possible, les vérités du salut.

Une fois rentré, M. Cochet a de nouveau visité à plusieurs reprises les chefs du voisinage pour les engager eux et leurs gens à se rendre à la prière du dimanche. Jusqu'ici il a eu peu de succès auprès d'eux, et s'est même vu obligé de les ménager de peur de les exciter à faire une opposition ouverte, que cependant il sera difficile d'éviter. Déjà les païens font courir le bruit qu'une mort prématurée atteint ceux qui prient, ruse assez volontiers employée, parce qu'elle aide ceux qui préfèrent les ténèbres à la lumière à cacher ou à excuser leur mauvais vouloir. Le chef Létélé va plus loin. Cet homme, qui dans le temps s'était joint à son neveu Lébénya pour demander à M. Rolland de lui procurer un missionnaire, empêche aujourd'hui ses sujets de fréquenter les services. En même temps il a célébré, à l'occasion de la circoncision d'un de ses fils, de grandes fêtes auxquelles il a invité tous les chefs des alentours. Le jeune homme, objet de cette cérémonie, a grandi dans la colonie, parmi les Anglais, dont il a appris la langue et sans doute étudié les mœurs. Il aurait en conséquence pu exercer sur son père et sur ses compatriotes une salutaire influence, mais au lieu de cela, il n'a fait que venir renforcer le parti païen en se conformant à ses coutumes immorales. Sa femme, autrefois membre de l'Eglise à Théopolis, en a été retranchée à cause de son mariage avec cet inconverti. Elle a déjà lieu de se reprocher amèrement d'avoir ainsi méconnu son devoir. Rien n'empêchera maintenant son mari de prendre des concubines, suivant l'usage des naturels. — Après la circoncision du fils de Létélé, on a procédé à celle de quelques jeunes gens du village

de Lébénya. Auparavant, Poushouli était venu à Hébron faire avec ses gens et ceux des environs, une sorte de pyrrhique, de sorte que bien des fois les oreilles du missionnaire ont été affligées du bruit de ces divertissements barbares. Lors de la cérémonie de la circoncision, Lébénya essaya de s'excuser en alléguant qu'il n'y avait pris lui-même aucune part, pas plus qu'à la danse de Poushouli. Lébénya assiste régulièrement aux services du dimanche, et, à tout prendre, il se conduit honnêtement pour un païen. « Cependant, je vois avec peine, dit M. Cochet, qu'il a des relations beaucoup trop fréquentes avec des chefs qui sont ennemis de la vérité.

Quelque faible et encore à l'état de commencement que soit l'œuvre entreprise à Hébron, il faut reconnaître avec action de grâces que le Seigneur n'a pas laissé de nous donner quelques encouragements à la poursuivre. L'auditoire du dimanche réunit tantôt 30, tantôt 60 personnes, et quelquefois plus, y compris à peu près un tiers d'enfants. Les variations de la température expliquent celles qui se font ainsi remarquer dans le nombre des auditeurs, parce que plusieurs viennent des environs. Chaque soir il se fait une prière pour trente à quarante indigènes qui la suivent assez régulièrement. En somme, il y a lieu de croire que l'Auteur de toute grâce prépare ici quelques cœurs à recevoir sa bonne parole. Quatre femmes sont déjà venues, l'une après l'autre, confesser leurs péchés et manifester le désir de se donner au Sauveur. Plus récemment encore, un homme, en qui l'on avait plusieurs fois, durant le service, remarqué une émotion qu'il s'efforçait en vain de comprimer, est aussi venu raconter quelle impression l'Evangile fait sur lui.

Une petite Eglise est maintenant constituée à Hébron. Quatre personnes baptisées depuis plusieurs années dans la colonie et dont la conduite, on est heureux de le reconnaître, ne dément pas la profession, ont été admises à la communion, qui a été célébrée, pour la première fois, le 23 avril dernier, jour

de Pâques. D'autres personnes également baptisées, mais retranchées ensuite de la communion des fidèles dans des stations appartenant à d'autres Sociétés, ont été laissées à l'écart, parce que les causes de leur excommunication existaient encore. Quelques semaines avant cette fête, trois enfants appartenant à des membres de l'Eglise avaient été baptisés.

Une petite maison en pierres est en construction à Hébron. Celle en roseaux a aussi besoin de quelques réparations, mais qui ne seront pas dispendieuses.

Résumé général.

Communiants.	4
Enfants baptisés	3
Auditeurs,.	de 45 à 50

STATION D'HERMON.

M. Dyke revenu à temps pour assister à nos conférences, nous a vivement réjoui par le récit des bénédictions qui lui ont été accordées soit sur sa route, soit dans la ville du Cap. Il a été accueilli avec amour par une foule d'amis de notre mission, dont les noms nous seront toujours chers. En arrivant au lieu de sa destination, notre frère trouva que la Providence l'avait, sans qu'il s'en doutât, tout particulièrement dirigé dans le choix du moment. En effet, c'était le temps où le synode de l'Eglise allait s'assembler, réunion qui n'a lieu que tous les cinq ans. Il est de règle que tout candidat à la consécration se présente avant l'ouverture des conférences à une commission nommée par l'assemblée, et M. Dyke arriva à temps pour se conformer à ce statut. Sa consécration au saint ministère eut lieu le 27 octobre (1847) dans la principale Eglise hollandaise de Cape-Town. Vingt-quatre pasteurs y prirent part. Il est assez remarquable que ce fut la première fois, depuis la fondation de la colonie, que le synode

ait fait usage de son droit de consécration. Cette circonstance paraît avoir amené nos frères de l'Eglise réformée à s'occuper d'abord plus activement de l'état des païens qui périssent à leur porte. Cette Eglise qui, comme corps, n'avait jusqu'ici donné la main d'association à aucune société de missions, a publiquement exprimé sa sympathie pour nous et le désir qu'elle éprouve de nouer des rapports avec notre Société. Puis, le synode a adopté une résolution portant que des fonds seraient immédiatement recueillis pour la fondation d'une Société de missions.

Pendant son séjour au Cap, M. Dyke a été appelé, presque chaque dimanche, à prêcher dans l'une ou l'autre des chaires de cette ville, sans distinction de dénomination. Il a surveillé l'impression d'une traduction en sessouto du traité intitulé *Le bon berger, Jésus-Christ*, que la société des Traités religieux du Cap a bien voulu publier pour l'usage de nos stations. Il a également livré à la presse un livre élémentaire composé par M. Arbousset. Les frais de cette dernière publication ont été couverts par une collecte de 33 livres sterling, que M. Dyke a faite en faveur de notre Société.

Il a plu au Seigneur d'accorder à notre collègue, dans la personne de Mlle Archibald, une compagne fidèle et bien qualifiée pour l'œuvre à laquelle nous sommes appelés.

En l'absence de M. Dyke, les frères Arbousset et Maeder sont allés deux fois à Hermon célébrer le culte du dimanche. Une autre fois, les plus zélés des habitants de la station sont venus passer le jour du repos à Morija. Enfin, des Bassoutos convertis ont été envoyés de loin en loin les encourager et les instruire.

Il se trouve dans cette station naissante une vingtaine de communiants et un certain nombre d'enfants baptisés.

ÉCOLE NORMALE DE CARMEL.

M. Lemue a lu sur cette institution nouvelle le rapport suivant que nous reproduisons en entier, à cause de l'intérêt qu'il présente.

« En paraissant pour la première fois, a-t-il dit, au milieu de vous comme le représentant de la station de Carmel, j'aurais dû peut-être vous demander de me dispenser de vous entretenir d'une œuvre qui, à peine commencée, ne peut encore vous offrir aucun résultat positif. En effet, l'établissement en est encore à son début, les travaux matériels entrepris jusqu'ici ne sont que préparatoires, et l'œuvre proprement dite est encore à faire. Cependant c'est un nouveau-né, encore dans toute la faiblesse de l'enfance et que je me sens pressé de vous présenter comme tel, pour réclamer en sa faveur la sympathie, la tendresse et les soins que les fidèles de nos chères Eglises lui voudront bien accorder. De toutes les époques de la vie, la première enfance est celle qui réclame le plus de vigilance, et bien que la tendresse des parents ne soit payée que de caresses ou de pleurs, leur affection soutenue par l'espérance suffit pour leur inspirer tous les sacrifices. Il en est ainsi de toute œuvre de foi. A sa naissance elle n'offre à ceux qui l'affectionnent d'autre dédommagement de leurs soins que des espérances; mais si c'est une œuvre que le ciel approuve et que le Seigneur commande, ces espérances ne seront pas déçues. La Société des Missions, à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, pourrait nous fournir plusieurs preuves à l'appui de cette assertion. A peine notre réveil religieux commençait-il à répandre ses premières lueurs sur notre patrie, que quelques hommes de foi, méditant ces paroles : *Allez et instruisez toutes les nations*, conçurent le projet courageux d'ouvrir une maison des missions au sein d'une capitale catholique ou incrédule. Ceux d'entre nous qui ont vu naître la Société se rappellent combien ses ressources

étaient alors restreintes. J'ai assisté moi-même aux premiers signes de vie qu'elle donna, j'ai vu ses premiers efforts, ses premiers tâtonnements. Ses fondateurs ont-ils été déçus dans leurs espérances?

« Lorsqu'ensuite ses premiers ouvriers franchirent l'Orange, pour s'établir parmi des hordes sauvages qui ne s'étaient alors fait connaître encore que par leurs cruautés et leurs brigandages, rien n'était, à parler humainement, plus hasardeux, plus précaire que leur entreprise, et sans la foi aux promesses, ils auraient cent fois succombé au découragement, vers les sources de la Limpopo ou au pied des monts Maloutis. Dirons-nous que leurs espérances ont été déçues en voyant autour de nous ces Eglises, ces baptêmes, ces mariages, ces communiants et surtout ce levain qui fermente aujourd'hui dans ces masses amalgamées de toutes les races, pour en faire une nouvelle société réglée et modelée d'après l'Evangile?

« Ou si, comme nous le pensons, l'institution de Carmel n'est qu'un développement nécessaire de la mission, si elle nous a été enjointe dès le principe dans nos instructions, si elle répond à un besoin bien constaté de nos stations, et si surtout elle a été entreprise avec foi dans les promesses évangéliques, pourquoi ne pas nous abandonner à la douce espérance que le Seigneur la fera prospérer et qu'il en sortira quelques instituteurs chrétiens qui nous dédommageront des sacrifices que nous sommes appelés à faire pour eux dans ce moment?

« C'est dans cet espoir que nous avons, mon collaborateur et moi, répondu à l'appel que nos directeurs nous ont fait par votre organe. L'importance de cette œuvre nous a paru telle que nous avons cru devoir, pour nous y consacrer, renoncer à un champ de travail qui nous était cher et qui réclamait hautement la présence des messagers de paix.

« Nous n'avons jamais douté un instant que nos frères vou-

lussent nous seconder dans cette entreprise. Persuadés qu'ils viendront à notre secours dès que nos besoins leur seront connus, nous n'avons pas hésité à commencer la construction de quelques bâtiments indispensables et aux maîtres et aux élèves. Carmel a donc en ce moment un maçon et des ouvriers occupés à élever une maison de soixante-cinq pieds de long sur vingt-huit de large. Elle aura assez d'appartements pour loger la famille du directeur et quelques élèves, outre une pièce pour les amis de l'Institution qui voudront bien l'honorer de leurs visites. L'on comprendra que cette dépense était absolument nécessaire, si l'on réfléchit que la famille du directeur n'a à présent pour tout logement qu'un atelier malsain de vingt-cinq pieds de long sur quatorze de large. Les amis de Carmel se souviendront aussi que sa proximité de la colonie rend le prix des ouvriers et des matériaux plus élevé que dans la plupart de nos autres établissements. Depuis que le gouvernement a accordé le droit de possession aux fermiers établis sur l'une et l'autre rive du Calédon, l'on ne peut plus se procurer le bois de charpente qu'à un très-haut prix.

« Dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, notre frère Lauga s'est occupé, outre ses travaux agricoles, de la construction de l'atelier mentionné plus haut, d'une forge, d'un magasin et d'une cuisine rustique. Il a eu aussi à amasser des matériaux pour la nouvelle bâtisse. Dans le désir de diminuer les dépenses autant que possible, nous n'avons pas engagé de menuisier pour faire les portes et les fenêtres. Quoique ce travail ne laisse pas que d'être assez considérable, M. Lauga compte aussi s'en charger. Il nous faudra dans la suite quelques bâtiments, mais peu dispendieux, pour loger les élèves.

« Je suis heureux de pouvoir ajouter qu'au milieu des soucis et des fatigues qui naissent de ces travaux, les missionnaires de Carmel ont trouvé un véritable délassement dans l'exercice de leur ministère auprès de ceux qui les entourent.

Leur désir est avant tout que cette petite communauté soit nourrie du pain de vie, et que les travaux de l'atelier ne leur fassent pas perdre de vue le but de l'institution. Nos congrégations du dimanche, formées des habitants du lieu et de ceux du voisinage, varient de soixante à cent personnes. M. Fichard, ex-missionnaire de la Société des Missions de Berlin, auquel a été confiée la construction du séminaire, réunit aussi les ouvriers qu'il dirige, pour leur prêcher en hollandais.

« Le vif intérêt que notre frère Pellissier prend à la prospérité de notre œuvre, lui a inspiré la pensée d'y annexer Kettle-Fountain. Ce village, qui n'est qu'à une heure de marche de la station, nous fournit à peu près la moitié de nos auditeurs. On y compte déjà onze adultes baptisés, qui se rattachaient naguère à la station de Philippolis, et cinq catéchumènes auxquels M. Lauga a donné des instructions régulières depuis dix-huit mois. A Carmel même, neuf individus, dont la moitié venus de Motito, appartiennent à l'Eglise visible. Nous espérons qu'ils sont aussi des membres vivants du corps de Christ.

«Nous avons senti le besoin d'organiser une école du dimanche pour enseigner à lire aux adultes des environ qui assistent à nos services. Sur semaine, les deux filles aînées du directeur réunissent les enfans et consacrent tous les jours une heure à leur instruction. Cette petite école est fréquentée par quinze enfans. Quelques uns, dont les parents revenaient de la Colonie, y ont appris à épeler en fort peu de temps, mais nous avons dû conseiller à ces gens de pousser plus avant et de s'établir dans quelque station du Lessouto, dans la crainte que leurs troupeaux, trop considérables, ne nuisissent à l'établissement.

« Le secrétaire de la Société des Traités religieux de Londres nous a écrit une lettre fort obligeante, en réponse à une demande que nous avions adressée au comité, à l'effet d'obtenir une petite bibliothèque à l'usage des élèves. Il nous annonce que 5 livres sterlings ont été votées pour cet objet. Espérons que

plusieurs amis des missions imiteront ce bon exemple et voudront bien se souvenir des besoins multipliés d'un séminaire naissant, au sein d'une population dénuée des ressources les plus communes que nos frères d'Europe ont a leur disposition.

« Déjà notre petite communauté a été éprouvée par une perte que l'on pourrait appeler douloureuse dans le langage ordinaire, mais qui aux yeux de la foi serait mieux nommée le triomphe de la grâce. La pieuse Moyanku, qui avait suivi les missionnaires par dévouement, est morte à la fleur de l'âge en donnant naissance à un fils... (1) Puisse son tombeau, le premier qui se soit dressé ici pour nous, nous rappeler souvent la foi si vive dont notre sœur était animée!

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communians	19
Cathécumènes	5
Auditeurs, de	60 à 100

Recevez, Messieurs, et très honorés frères, etc.

(Suivent les signatures des Missionnaires membres de la Conférence des Missionnaires français.)

Fin du rapport de la Conférence.

---

(1) Nous retranchons ici les détails de cette mort édifiante déjà donnés dans notre livraison du 15 juillet dernier, page 244.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Un Jubilé missionnaire.

Les derniers jours du mois d'octobre et les premiers de novembre ont été un temps de fête et de réjouissances spirituelles pour les nombreux amis que l'œuvre des missions compte dans les rangs de l'Eglise d'Angleterre. C'était la semaine choisie par la Société des Missions épiscopales pour célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation. Longtemps à l'avance, elle avait invité tous les chrétiens qui s'intéressent à son œuvre, soit en Angleterre, soit dans les pays où elle compte des établissements, à se joindre à elle durant ces jours pour adresser à Dieu des actions de grâces et des prières, poûr le remercier des bénédictions déjà obtenues, pour en solliciter de sa bonté de plus belles et plus nombreuses encore. Cet appel a été dignement entendu. Sur tous les points du royaume des réunions se sont formées, les Eglises se sont émues et des milliers de cœurs se sont rencontrés au pied du trône de la grâce. On peut juger de l'empressement et de la ferveur avec lesquels cette fête a été célébrée par ce seul fait qu'à Manchester 21 Eglises s'ouvraient le 1er novembre au soir, pour des services spéciaux en faveur des missions, et que dans une seule des paroisses de Londres, celle de Pancras, neuf services du même genre se tenaient aussi à la même heure dans autant d'édifices différents, et que partout des auditoires aussi nombreux que recueillis témoignaient de la faveur toujours croissante qui s'attache à l'œuvre des missions. Partout aussi des sermons ont été prêchés, soit par les pasteurs ordinaires des paroisses, soit par les prédicateurs les plus renommés de l'Angleterre, et par plusieurs de ses hauts dignitaires les archevêques de Cantorbery et d'York, les évê-

ques de Londres, de Winchester, de Salisbury, d'Oxford, de Norwich, de Saint-Asaph, etc. Il est superflu sans doute d'ajouter que dans toutes ces réunions il a été fait des collectes, dont quelques-unes fort abondantes. Plusieurs personnes ont aussi, à cette occasion, offert à la Société des sommes plus ou moins considérables.

Mais la réunion la plus importante qui se soit tenue hors des Eglises, a été celle d'Exeter-Hall, à Londres, le jeudi 2 novembre. Une foule immense, parmi laquelle on remarquait plusieurs des chrétiens les plus éminents de l'Angleterre, se pressait dans la vaste salle de l'édifice. Il y a été prononcé des discours qui ont excité les plus vifs applaudissements. Nous donnerons, d'après un rapport lu à cette assemblée, quelques détails propres à faire juger de l'accroissement qu'a pris la Société depuis sa fondation.

Quand, à la fin du siècle dernier, il vint à l'esprit de quelques hommes pieux l'idée de former une association pour envoyer des missionnaires parmi les païens, rien assurément ne pouvait faire prévoir ce que cette association deviendrait un jour! Ses fondateurs étaient pour la plupart de pauvres et obscurs pasteurs, dont quelques-uns, à la vérité, acquirent plus tard de la célébrité, mais qui alors n'avaient en leur possession rien de ce qui donne de l'influence. La première réunion de la Société, après sa formation, eut lieu en avril 1799. Elle se composait en tout de quinze ecclésiastiques et de dix laïques, et eut lieu dans la salle étroite d'un humble hôtel de Londres. Rien de plus contraire en apparence au succès d'une pareille entreprise que l'état spirituel où se trouvait alors l'Eglise d'Angleterre. On peut en juger par deux faits; le premier, que les fondateurs n'osèrent pas se flatter de l'espoir qu'ils trouveraient dans cette Eglise des ecclésiastiques bien qualifiés ou assez dévoués pour se consacrer à l'œuvre missionnaire, et qu'ils pensèrent d'abord à n'envoyer aux païens que de simples catéchistes ou lecteurs des livres saints; le se-

cond, que lorsqu'ils voulurent faire connaître leurs plans à quelques-uns des évêques les plus pieux, ces prélats les traitèrent avec une indifférence qui ressemblait fort à du mépris; l'archevêque de Cantorbery refusa de recevoir une députation qu'ils lui avaient envoyée; les autres laissèrent leurs lettres sans réponse et résistèrent pendant des années à toutes les démarches tentées pour obtenir leur appui en faveur de cette œuvre. Honneur aux hommes pieux et persévérants qui surent, à force de foi et de dévouement, surmonter ces dégoûts, triompher de ces difficultés! Aujourd'hui la Société trouve autant de missionnaires qu'il lui en faut; elle voit des foules pressées accourir à ses réunions, et les évêques prêchent pour elle dans leurs églises diocésaines. On ne compte pas moins de trente de ces hauts dignitaires inscrits au nombre de ses patrons et de ses souscripteurs.

Pendant longtemps, la Société n'eut qu'un champ de missions, la côte occidentale d'Afrique. Ses ressources étaient alors fort restreintes. A la fin de son dixième exercice, en 1809, elles ne s'élevaient encore qu'à 2331 livres sterling. Mais quelques années après, ses revenus et ses travaux s'accrurent simultanément dans une proportion très-rapide. En 1814, elle fonda des stations dans la Nouvelle-Zélande et au sud de l'Inde; en 1816, au nord de ce dernier pays; en 1818, dans l'île de Ceylan, et successivement dans plusieurs autres contrées. Son revenu se montait, à la fin de la vingtième année d'existence, à 27,703 livres sterling; à la fin de la trentième, en 1829, il s'éleva à 53,510, et en 1839, à 71,306. Mais alors une crise terrible vint l'éprouver. Elle avait fait dans l'Inde des efforts si extraordinaires, qu'à la fin de 1840 elle se trouva sous le poids d'un déficit considérable. On parla de retranchements, on discuta sur celles des missions qui pourraient être ou restreintes ou abandonnées. Cependant, avant de rien décider à cet égard, on résolut de faire un énergique appel à la libéralité des chrétiens, et tel en fut le résultat, qu'il

n'y eut plus besoin ni de rappeler un missionnaire, ni de penser à restreindre les travaux d'une seule station. En 1843, le revenu de la Société atteignit le chiffre de 115,100 livres sterlings (près de trois millions de francs). C'est à peu près à ce dernier taux qu'il est resté durant les cinq dernières années; mais le Comité a lieu d'espérer que l'intérêt même qu'excite partout ce Jubilé contribuera à accroître encore ses ressources. En somme, la Société a reçu depuis sa fondation jusqu'à ce jour, 2,060,199 livres sterlings (près de 54 millions de francs), chiffre énorme quand on le rapproche des humbles commencements de l'institution, et qui prouve bien la profondeur et la constance des sympathies qu'ont inspirés à l'Eglise ses travaux, et les succès qu'il a plu à Dieu de lui accorder.

Voici quels résultats ont été obtenus dans les divers pays où la Société a travaillé depuis son origine.

Afrique occidentale. Il y a maintenant dans la colonie de Sierra-Leone vingt-six villes et villages où, par les soins de la Société, l'instruction chrétienne est répandue, et le culte du vrai Dieu substitué à celui des idoles. La seule ville de Régent-Town, qui a une population de 1500 âmes, compte une congrégation de 900 personnes, 408 communiants et 187 candidats au baptême. Les autres stations sont dans un état florissant; il vient d'en être établi une qui s'étend vers l'intérieur, à plus de 1000 milles de distance de la côte.

Nouvelle-Zélande. De 1838 à 1842, le nombre des natifs qui, dans ce pays, ont embrassé le christianisme s'est élevé de 2,000 à 35,000. La Société y compte 33 stations principales, 300 évangélistes indigènes et 4826 communiants.

Inde. Les principaux champs de travail des missionnaires de la Société dans ces vastes régions sont, au sud, Tinevelly, Travancore, Madras; au nord, Calcutta et les contrées qui s'étendent le long du Gange jusqu'au pied de l'Himalaya et jusqu'aux rives du Sutledje. Au sud, plus de 35,000 Indous font actuellement profession de christianisme; la Bible a

été traduite dans plusieurs idiômes du pays; des églises s'élèvent sur une multitude de points; 470 indigènes sont, à titres divers, constamment employés à prêcher l'Evangile, et le nombre des communiants est estimé à plus de 3500. Au nord, il est de 1,000; celui des évangélistes indigènes de 137 et celui des stations principales de 21.

Ceylan. Les progrès de l'œuvre dans cette île ont été lents, mais paraissent solides. Le nombre des stations de la Société y est de 6; celui des communiants de 322.

Amérique du Nord. Plusieurs stations ont été établies vers l'ouest, à 200, 500, 1,000 ou 1,500 les unes des autres. Il y en a où des tribus entières ont été amenées, par des évangélistes indigènes, à un tel degré de connaissance de l'Evangile, que les missionnaires trouvent ces néophytes suffisamment avancés pour recevoir le baptême. Cette mission peut déjà offrir le chiffre de 533 communiants, comme un des résultats de ses travaux.

Côtes de la Méditerannée. Une mission à Malte, d'où de fréquentes visites faites par des agents actifs et dévoués aux anciennes Eglises de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de l'Egypte et de l'Abyssinie; une école normale en Grèce, une station en Syrie, une autre au Caire, et se rattachant à celle-ci, une mission commencée sur la côte orientale de l'Afrique : tels sont les efforts dirigés de ce côté par la Société. Déjà de nombreuses bénédictions en ont été la récompense.

Chine. C'est le dernier champ de travail qu'ait abordé la Société. Il n'y a encore là d'autres résultats bien positifs que des espérances, mais assez belles pour placer cette œuvre au premier rang de celles que va poursuivre la Société, aidée en cela sans doute par tous ceux qui s'intéressent à l'évangélisation de ce vaste pays, si récemment ouvert aux lumières de l'Evangile.

En résumé, la Société peut offrir à ses amis comme témoignages de son activité et comme motifs d'encouragement à

de nouveaux efforts 102 stations établies comme autant de villes bâties sur les montagnes au milieu du monde païen; 9 ministres de l'Evangile indigènes, occupés maintenant à répandre parmi leurs compatriotes les lumières qu'ils ont reçues; 1,100 autres ouvriers indigènes employés dans des postes inférieurs, mais tous éminemment utiles; et enfin, environ 13,000 communiants, rassemblés le long des chemins et des carrefours et forcés par la grâce à venir s'asseoir au festin de l'Agneau qui s'est immolé pour le salut du monde.

Ne sont-ce pas là en effet de justes et abondants sujets de bénédiction? L'assemblée d'Exeter-Hall, après avoir entendu ce rapport, a, par l'organe de plusieurs orateurs, exprimé la profonde reconnaissance que ces faits inspirent à tous les amis de son œuvre. Elle a aussi voté avec enthousiasme l'envoi d'une lettre de Jubilé à tous les convertis qui ont reçu de ses missionnaires la connaissance de la vérité. Nous regrettons de ne pouvoir, à cause de sa longueur, insérer ici cette belle et touchante adresse. Qu'on nous permette pourtant d'en citer un passage qui nous semble heureusement peindre ce que l'Evangile appelle la communion des saints.

« Que les œuvres du Seigneur sont merveilleuses et dignes de louange! disent nos frères d'Angleterre. Vous et nous, chers frères, nous n'avons jamais vu le visage les uns des autres. Quelques-uns vivent au Nord, les autres au Sud; ceux-ci aux extrémités de l'Est; ceux-là aux extrémités de l'Ouest; nous sommes les fils de Sem, les fils de Cham, les fils de Japhet. Nos pays, nos idiômes, nos climats, nos complexions, nos habitudes, tout entre nous est différent. Et pourtant, nous sommes les membres du même corps! Un même esprit nous anime! l'espoir d'une même vocation nous soutient! nous n'avons qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous qui est au-dessus de tous, et parmi tous, et en nous tous! S'il nous était possible de nous rencontrer un jour sur la terre, nous aurions tous à nous ra-

conter la même histoire, et à faire devant Dieu la même confession, à savoir qu'en nous, dans notre chair, il ne se trouve rien qui soit bon, mais que nous avons trouvé Jésus pour subvenir à notre misère et l'Esprit saint pour nous sanctifier. Oui, nous sommes assurés que par la grâce nous pourrions tous nous rendre les uns aux autres ce témoignage précieux : « Que le secret du Seigneur est pour ceux qui le craignent, et qu'il leur fera connaître son alliance ! »

A l'occasion de ce Jubilé des sociétés auxiliaires se sont formées dans plusieurs villes d'Angleterre, où il n'en existait pas encore.

NOUVELLES RÉCENTES.

DÉTRESSE AU SUD DE L'AFRIQUE.

Nos lecteurs savent déjà quelle affliction nos missionnaires ont éprouvée en apprenant du Comité que, par suite des embarras pécuniaires où se trouve la Société, ils devaient non-seulement renoncer à toute entreprise nouvelle, mais encore restreindre leurs travaux et abandonner quelques-unes des stations récemment fondées. Une nouvelle épreuve, aussi peu prévue par nous que par eux, vient encore de frapper ces chers frères. La lettre suivante va la faire connaître.

Béerséba, le 10 juillet 1848.

Messieurs et très-honorés frères,

« Nous avons, ce matin même, reçu par un exprès une circulaire adressée à tous vos missionnaires par l'agent de la Société des Missions de Londres au Cap (M. Rutherford , et portant qu'il venait de recevoir des directeurs de cette Société

l'ordre de ne plus faire honneur à nos traites, vu l'embarras où se trouve votre caisse et la probabilité que cet embarras s'accroîtra encore, et vu aussi le déficit considérable que la Société des Missions de Londres s'attend à avoir à la fin de l'année par suite, entre autres causes, de la crise politique qui remue si profondément, à l'heure qu'il est, la France et l'Europe entière.

« Ce message reçu, et sans avoir consulté, faute de temps, aucun de nos collègues, nous avons répondu pour eux et pour nous, que nous nous conformerions dès ce jour à la décision qui nous était communiquée et que la nécessité seule a arrachée à des amis de notre œuvre, d'ailleurs chauds et dévoués.

« Nous ne doutons pas que vous n'ayez été informés à temps de cette résolution (1), et que vous ne nous ayez aussitôt écrit à ce sujet, mais vos communications ne nous sont point encore parvenues.

« Soyez sûrs, Messieurs, que nous tâcherons de faire marcher aussi bien que nous le pourrons, pour un temps, nos divers établissements. Grâces à Dieu, ils sont tous prospères, comme vient de vous l'apprendre le rapport annuel de notre Conférence. Vos agents vont bien, leurs familles aussi ; nul d'entre eux ne se montrera, malgré nos malheurs, moins dévoué que par le passé, et Dieu subviendra à nos besoins. Il les connaît tous, il voit nos cœurs, il entend nos soupirs et nos prières, et jusqu'à ce jour il ne nous a jamais abandon-

---

(1) Dès qu'il a eu connaissance de ce fait, le comité s'est occupé des moyens d'ouvrir de nouvelles voies de communications avec les missionnaires, et il y est, grâces à Dieu, parvenu. Mais les distances sont grandes, et il est fort à craindre qu'en attendant l'effet des mesures adoptées, nos amis n'aient eu des moments pénibles à traverser. C'est pour nous un motif de plus de rappeler aux Chrétiens de France leur devoir de prier et d'exercer la libéralité de la foi en faveur de nos établissements d'Afrique.

Rédaction.

nés. Quelque chose nous dit, peut-être de sa part, que notre chère patrie n'a pas encore fini, pour les païens, l'œuvre que vous avez commencée parmi eux. La plupart des frères sont à la vérité mal préparés au revers qui nous surprend ; ils sont très à court de provisions et loin des chrétiens de la colonie. Mais, enfants de la Providence et au cœur des déserts, le nom du Sauveur nous soutient, et encore une fois nous ne perdrons point confiance, mais nous répéterons avec le Psalmiste : « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, l'Eternel me recueillera, etc., etc.

« La station de Beerséba continue à bien marcher. Cependant une sérieuse querelle s'était récemment élevée entre ses habitants, et un très-grand nombre d'entre eux parlaient d'émigrer. Mais M. Arbousset s'est hâté de venir au secours de son frère, et nous avons le bonheur de vous annoncer que les affaires s'arrangent et prennent aujourd'hui une meilleure tournure. Hier nous eûmes d'excellens services, et plus de trois cent cinquante personnes s'approchèrent de la table du Seigneur, acte solennel et béni, qui ne servira pas peu, nous l'espérons, à ramener les esprits de notre population.

« Agréez, Messieurs, avec cette lettre l'assurance réitérée de notre affection chrétienne et de nos ardentes prières.

« Oh ! que le Seigneur vous soit en aide et bande lui-même vos plaies et les plaies de la France ! »

Signé : MM. ROLLAND, ARBOUSSET, PELLISSIER, LEMUE, LAUGA.

NOUVELLES DE TAHITI.

M. le pasteur Cailliatte, d'Arras, profitant d'une occasion qui s'offrait à lui, avait adressé, il y a 18 mois environ, une lettre de sympathie et d'affection chrétienne aux missionnaires de Tahiti. Il vient de recevoir de l'un deux la réponse suivante

qu'il a eu l'obligeance de nous communiquer. Nos lecteurs y verront avec intérêt ce qui se passe, sous le rapport religieux, dans cette île que, depuis quelques années, la politique française a bouleversée si profondément.

Cher et honoré Monsieur,

« La mission a été dernièrement en proie à une assez vive inquiétude, et il se pourrait que sa paix fut entièrement troublée par une mesure que le gouverneur, M. Lavaud, vient de prendre à l'égard des terrains occupés par les missionnaires. Il a engagé les chefs à concéder des biens ecclésiastiques à perpétuité, et les bâtiments qui appartenaient à la mission lui ont été ôtés pour être convertis en propriété nationale consacrée, il est vrai, au besoin du culte protestant. Nous lui sommes reconnaissants de cette dernière clause, mais nous craignons fort que la mesure prise par le gouverneur n'ait pas d'heureux résultats, et qu'elle ne domine la spiritualité des troupeaux ; elle a déjà produit ses premiers fruits en portant quelques uns des chefs qui ne s'étaient jamais montrés profondément pieux, à parler avec peu d'égards de ceux qui ont travaillé à leur bien. Nous avons fait au gouverneur nos observations sur cette mesure et il a dû les transmettre au gouvernement français ; nous avons aussi écrit aux directeurs de notre société pour connaître leur avis à cet égard. Pour nous tout ce que nous demandons, c'est qu'il nous soit permis de travailler et de rester au milieu de ce peuple dans les mêmes conditions que lorsque les Français se sont emparés des îles.

« Je suis cependant heureux de pouvoir vous dire que le gouverneur fait tous ses efforts pour développer les idées de moralité et de civilisation parmi le peuple. Il favorise et encourage les écoles autant qu'il le peut, et en agit de même à l'égard de ceux qui fréquentent le service divin. Il arrête aussi les habitudes vicieuses autant qu'on le peut faire, par des ordonnances et des lois. Nous lui sommes très reconnaissants de tous les efforts

qu'il fait dans ce but, et nous l'aiderons autant qu'il est en nous à l'atteindre.

« Depuis que la paix a été rétablie, plusieurs de ceux qui avaient abandonné l'Evangile pendant la guerre, sont revenus au bercail du bon berger, et Dieu a tellement béni nos travaux, que plusieurs personnes qui avaient été jusque-là indifférentes, ont été touchées par la grâce de Dieu, et se sont jointes à nous. Quoique nous soyons un peu abattus dans ce moment, nous nous réjouissons néanmoins par la pensée que *l'Eternel règne* et que *le fondement de Dieu demeure ferme. Le Seigneur connaît ceux qui sont siens*. S'il a encore ici une œuvre à faire par notre moyen, il nous maintiendra dans notre poste. Si notre tâche est finie, il nous conduira lui-même dans d'autres champs de travail. La moisson est grande sur le vaste Océan, et il y a encore bien peu de moissonneurs.

« Une barque sarde vient, m'assure-t-on, d'aborder ici, amenant trente-six prêtres, quelques frères laïques et des sœurs de charité, tous destinés pour les différentes stations de ces îles. La papauté est debout et travaille sans relâche, et nous, sommeillerions-nous? A Dieu ne plaise! Les âmes qui périssent, les compassions du Sauveur et l'amour de Christ répandu dans nos cœurs, tout nous crie de travailler et de veiller sans relâche. Que nous faisons peu pour celui qui a tant fait pour nous! Puisse l'Esprit saint descendre d'en haut et souffler sur les os desséchés qui restent encore épars dans les différentes églises protestantes! que ces os soient bientôt recouverts de chair et de nerfs, et qu'ils forment une grande armée employée au service du Seigneur! Quand chaque homme sera à son poste, les ennemis de Christ et de nos âmes seront bientôt vaincus et les royaumes de ce monde deviendront des royaumes de Dieu et de son Christ. Alors il règnera à perpétuité. Amen.

« Je serai charmé ainsi que nos frères missionnaires d'avoir de vos nouvelles et de recevoir les conseils et avis que vous

pourriez nous donner concernant la situation difficile dans laquelle nous nous trouvons maintenant placés.

« Agréez, etc. WILLIAM HOWE,

Missionnaire à Papeeti. — Tahiti.

SYMPATHIE EN ANGLETERRE

EN FAVEUR DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE PARIS.

Les amis de la Société des Missions Evangéliques de Paris apprendront avec joie et reconnaissance que les embarras financiers qu'elle a éprouvés depuis quelque temps, ont éveillé la sympathie de quelques chrétiens d'Angleterre. Dans une réunion de *l'Alliance évangélique* tenue à Bath à la fin du mois d'août, on s'en était déjà occupé avec intérêt. Le révérend J. C. Brown du Cap de Bonne Espérance, avait parlé avec chaleur de nos missionnaires et de leurs familles, placés, avait il dit, au milieu d'une nombreuse population de Béchuanas et travaillant avec des succès remarquables à leur faire faire des progrès à la fois vers l'Evangile et vers la civilisation, mais jetés, par suite de l'état des affaires en France, dans des difficultés qui pourraient devenir menaçantes. Plus tard ce sujet a été repris dans d'autres réunions tenues à Bristol. On y a lu une lettre de M. le pasteur F. Monod de Paris qui faisait appel en faveur de la société aux disciples que le Seigneur compte en Angleterre. A la suite de ces communications, un comité s'est formé et par l'organe du journal de *l'Alliance*, il a appelé la sollicitude des chrétiens amis de cette institution sur les besoins de la Mission française au sud de l'Afrique. Quelques sommes avaient déjà été recueillies pour cet objet.

De tels faits sont bien propres à resserrer les liens qui unissent entre eux les serviteurs de Christ. Nous nous intéressons aux missionnaires de nos frères d'Angleterre; ils s'intéressent aux nôtres, et de leur abondance ils viennent au secours

de notre pauvreté. Nous les en remercions et trouvons dans leur sympathie un nouveau motif d'encouragement et de confiance.

Encore un témoignage rendu à nos missionnaires.

Sir Harris Smith, gouverneur de la colonie du Cap, a adressé à l'agent de la Société des Missions de Londres au Cap, M. Rutherford, la lettre suivante, que l'on nous a autorisés à publier.

Cape-Town, 7 juillet 1848.

Monsieur,

« J'ai eu l'honneur de recevoir, avec votre lettre du 29 juin dernier, l'extrait d'une lettre du secrétaire de la Société des Missions de Londres, exposant la situation difficile où vont probablement se trouver, en raison des derniers événements survenus en France, les missions françaises établies dans ce pays.

« Je ne puis que vous répéter ce que j'ai déjà dit au Dr Philip et aux autres membres de la députation qui l'accompagnaient ; c'est que cette position sera tout particulièrement prise en considération par moi. Car croyez bien, Monsieur, que j'attache la plus grande importance à cette mission au delà de l'Orange. Elle a beaucoup contribué à assurer le succès des mesures énergiques que j'ai dû prendre pour maintenir l'ordre dans ces contrées, et j'ai à MM. Casalis, Pellissier et à tous les autres missionnaires français de grandes obligations pour l'activité personnelle qu'ils ont mise au service des intérêts sacrés de l'humanité et du christianisme au milieu d'une population si mélangée, et pour le bien des émigrés chrétiens autant que pour celui des païens natifs. Pour le moment, je ne puis les assister que de mon ardent désir de conserver ses postes à cette importante mission, et qu'en donnant de nouveau au Dr Philip et à vous, Monsieur, l'assurance que ce désir est bien sincère.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé :* H. G. Smith.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.

Extrait d'une lettre de M. Maeder.

Des émigrations au Sud de l'Afrique.—Efforts pour en atténuer les effets. — Une fête chrétienne à Morija.— Baptême de 50 néophytes. — Heureux contrastes. — Sympathie du missionnaire pour les embarras de la Société.

Dans une lettre écrite de Morija, sous la date du 1er juillet 1848, M. Maeder entretient le comité du goût qu'ont pour la vie nomade la plupart des tribus du sud de l'Afrique et les continuelles émigrations qui ont lieu parmi elles. « Ce trait de caractère, dit notre frère, a une grande influence sur notre œuvre. Les missionnaires parviennent difficilement à rassembler un grand nombre d'indigènes sur une même station, et ceux qui, à force d'efforts ou grâce à quelques circonstances favorables, y ont réussi ont souvent ensuite la douleur de voir se séparer d'eux une partie de leur troupeau. Ainsi il n'y a guère que deux ans que Jérémie a émigré de Morija pour demeurer à part avec tout son monde. Une autre émigration s'effectue en ce moment même à Bossiou, que Moperi Pauluse va quitter pour se rendre avec plusieurs de ses gens du côté de Mékuatling. Les fils de Moshesh, David, Etienne et Néhémie pensent également à quitter Bossiou pour aller ailleurs fonder de nouveaux villages. A Béerséba on

parle aussi d'émigration, cela ne nous surprend pas parce que nous connaissons les Bassoutos; mais nous n'en avons pas moins quelque peine à nous réconcilier avec ce genre de vie. Des membres de l'Eglise abandonnent ainsi le pasteur dont ils n'ont reçu que des bienfaits, l'école où ils ont grandi, des voisins et des amis avec lesquels ils ont passé d'heureuses années. Comment voir cela sans douleur? d'ailleurs il est impossible de donner un missionnaire à chacun de ces partis émigrants, d'où il résulte que plusieurs allant se fixer trop loin des églises, n'entendent plus la prédication de la parole de Dieu et que leur foi se trouve dès-lors singulièrement exposée à se refroidir. Il n'y a guère à cela qu'une consolation, c'est de penser que de cette manière l'Evangile se répand de côté et d'autre et se trouve prêché là même où les missionnaires ne sont pas à portée de le faire eux-mêmes.

« Quoiqu'il en soit il est important pour rendre un peuple docile et pour le civiliser d'en rapprocher les membres et de leur donner occasion de s'entrevoir et de s'entretenir. C'est ce que paraît avoir fort bien compris Moshesh et ce qui lui fait convoquer assez souvent des assemblées nationales où il tâche d'inculquer à ses sujets un esprit de sociabilité. Nous concourons de notre côté au même but en établissant des fêtes chrétiennes. Nous avons eu dernièrement à Morija une fête de ce genre. Permettez-moi de vous en dire quelques mots :

«Environ 1500 personnes s'étaient rendues à la fête de Pâques pour assister au baptême d'une cinquantaine de néophytes, à quelques mariages, au baptême de plusieurs enfants et à la célébration de la sainte Cène. C'était l'un des plus nombreux auditoires que nous ayons jamais eus soit à Morija, soit dans toute autre localité du Lessouto. Il s'y trouvait beaucoup de chefs de villages et naturellement un grand nombre d'incrédules mêlés aux chrétiens. Sans cette fête tous ces gens n'auraient probablement pas eu de longtemps l'occasion de se voir et de converser ensemble, et plusieurs personnes qui ne

s'aiment guère se sont trouvées là réunies pour prier un seul Dieu et chanter ensemble les mêmes cantiques. C'est pour eux, à ce qu'il me semble, le meilleur moyen de se faire du bien les uns aux autres. Tout le monde a gagné à notre fête. Les chrétiens y ont été nourris et édifiés de la parole de Dieu; les faibles et les craintifs y ont reçu des encouragements; les candidats ont été admis dans l'Eglise; les mondains et les blasphémateurs enfin ont eu sous les yeux le spectacle d'une assemblée bénie où ils ont de plus entendu proclamer qu'eux aussi sont des pécheurs, mais qu'eux aussi peuvent être sauvés.

« Du reste, il est impossible que dans ces réunions quelques frères missionnaires suffisent aux besoins spirituels de tant de monde. Ce sont les chrétiens qui font le plus de bien aux païens en ayant avec eux des entretiens particuliers et en répétant ou expliquant devant eux les vérités qu'ils viennent d'entendre. Il y a là d'ailleurs des contrastes tout pleins d'instruction. Ici c'est celui que présente une jeune femme modeste et proprement habillée avec une femme fardée, couverte de graisse et à peine couverte; là se voit le guerrier tatoué sur la poitrine et sur le bras droit et surabondamment orné d'anneaux et de bracelets, à côté du chrétien décemment mis et n'ayant pour ornement que l'Evangile qu'il porte sous son bras. Plus loin ce sont des enfants, parés des colliers que la main de leurs mères a fabriqués pour eux dans des vues superstitieuses, jouant avec des enfants, bien mieux soignés, qui ont reçu le sceau du saint baptême. Il n'est pas rare non plus de voir là des personnes se donner la main en signe de réconciliation à la suite de longues inimitiés désormais oubliées. Voilà ce qui frappe les yeux du spectateur attentif, mais ce qui ne se voit pas et ce qui pourtant a bien plus de prix devant Dieu et pour qui aime le salut des âmes, c'est ce qui se passe dans les cœurs, les impressions que plusieurs peuvent avoir reçues et les convictions dont la parole de Dieu peut y avoir déposé le germe.

« Un des traits les plus réjouissants de notre fête c'était de voir s'y présenter au baptême une douzaine de jeunes gens des deux sexes, de quatorze à vingt ans, et tous convertis. Dans le nombre se trouvait Rapetloane, qui vous est déjà connu. C'est de la jeunesse convertie qu'on peut attendre le plus de bien sous beaucoup de rapports, surtout quant aux progrès de la vie sociale, en vue desquels la conversion des personnes âgées est à peu près nulle. Que le Seigneur veuille ratifier dans le ciel ce qui a été fait pour sa gloire pendant cette journée bénie!

« Messieurs et très-honorés frères, je sympathise vivement avec notre cher comité au sujet de la crise financière dont vous me parlez dans votre bonne lettre du 6 janvier dernier. Je comprends parfaitement que votre tâche doit être quelquefois autant et même plus difficile que la nôtre. Espérons que le Seigneur qui veille sur nous daignera aplanir bientôt des difficultés dont l'effet serait d'entraver les progrès de son règne parmi les païens.

Agréez, Messieurs, etc.

F. Maeder.

STATION DE WELLINGTON.

Extrait d'une lettre de M. Bisseux, *sous la date du* 11 *septembre* 1848.

Nouvelles d'Europe. — Voyage au Cap. — Démarches en faveur de la mission. — Témoignages de sympathie.

Monsieur et cher directeur,

« Je n'essayerai pas de vous décrire la surprise et la douleur où m'a jeté votre lettre du 5 avril. Qui se serait attendu à de pareilles nouvelles? Il était bien à penser que la révolution de

février aurait quelque influence sur les affaires de la société, que vous auriez un déficit et que vous nous recommanderiez l'économie, mais de si grands embarras, une détresse si menaçante, oh! voilà un coup auquel je ne m'attendais en aucune manière. Aussitôt que je pus, après avoir reçu votre lettre, quitter la station je me rendis à la ville du Cap pour y voir le docteur Philip et M. Faure, pasteur de l'Eglise hollandaise. Ces messieurs n'avaient encore eu d'autres nouvelles que la lettre du secrétaire de la société des missions de Londres; mais ils avaient, aussitôt après l'avoir reçue, fait auprès du gouverneur une démarche ayant pour but de lui demander s'il pourrait faire quelque chose en faveur de la mission française (1). Le docteur Adamson, professeur au collége, s'est joint à ces deux messieurs et l'on s'est entendu pour faire un appel au public par la voie des journaux. L'évêque de l'Eglise anglicane nous a aussi promis de faire une collecte dans son Eglise.

« Vous aurez sans doute déjà appris ce que le docteur Philip a fait, et ce que personne n'aurait fait à sa place. Au lieu de se conformer aux ordres qu'il avait reçus de la société, il a accepté et payé toutes les traites des missionnaires jusqu'à l'époque où ils seraient informés de vos embarras financiers, et ces traites se montaient déjà, lors de mon voyage au Cap, à plus de 300 £. Le docteur s'est à ses risques et périls rendu responsable de cette somme. Il va sans dire qu'elle lui sera remboursée sur le produit des collectes qui doivent avoir lieu. J'ignore encore si depuis mon départ quelque chose a été fait au Cap et suis surpris de n'avoir pas vu encore dans les jour-

---

(1) Notre frère parle dans cette phrase de la lettre par laquelle la Société de Londres mandait à son agent au Cap, qu'il n'eût plus à payer les traites de nos missionnaires, et ensuite de la visite dont il est question dans la lettre de sir Harry Smith que nous avons publiée dans notre dernière livraison. (*Note des Rédacteurs.*)

naux l'appel qui avait été convenu. Seulement le docteur Philip m'écrit qu'il avait entendu dire que l'Eglise hollandaise pourrait bien se décider à soutenir quelques missionnaires français, mais je ne sais si c'est comme pasteurs, ou à titre de missionnaires, car elle commence à s'occuper de l'œuvre des missions. M. Faure m'a promis de faire pour nous tout ce qui serait en son pouvoir ; d'autres pasteurs le seconderont ; il est à désirer que le nombre en soit grand.

« Votre lettre du 8 mai vient aussi de me parvenir. Je vous en remercie. Grâces à Dieu, ma chère femme vit encore ; elle n'est même pas plus faible que l'année dernière à pareille époque, quoique elle ait continuellement une toux qui l'a fait beaucoup souffrir cet hiver. L'arrivée de la belle saison me fait espérer qu'elle sera passablement bien cet été, s'il ne lui survient pas d'accident.

Recevez, cher Monsieur, etc.

J. Bisseux.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Badagry et Abbekuta. — Le missionnaire et sa mère. — République de Libéria. — Colonie de Sierra-Leone. — Réunions missionnaires. — Visites pastorales.

Nous avons dans un premier article, (1) raconté les travaux des missionnaires de la société des Baptistes anglais à Fernan-

(1) Voir notre livraison du 15 Septembre dernier, page 337.

du Pô et au Calabar. Nous allons en continuant à nous diriger vers le nord, jeter un coup d'œil sur quelques-unes des principales missions fondées par d'autres sociétés le long de ces côtes africaines si renommées pour leur insalubrité et surtout pour les innombrables victimes qu'elles ont, depuis des siècles, eu le triste privilége de fournir presque exclusivement aux horreurs de l'esclavage.

Les Wesleyens d'Angleterre ont fondé parmi les Yorubas, à Badagry, grande ville située sur la côte dite *des Esclaves*, une mission dont l'histoire présente quelques particularités intéressantes. On sait que les nègres capturés par des croiseurs anglais sur des navires faisant la traite, sont rendus à la liberté et déposés à Sierra-Leone, établissement affecté par le gouvernement à les recevoir. Un certain nombre d'entre eux Yorubas d'origine avaient appris dans la colonie à connaître l'Evangile en même temps que quelques uns des arts les plus utiles de la vie civilisée. Mais au bout de plusieurs années ils avaient désiré revoir leur pays natal, peut-être retrouver quelques uns des parents dont ils avaient jadis été violemment séparés. Ils quittèrent en conséquence la colonie et allèrent s'établir les uns à Badagry, les autres à Abbekuta, autre grande ville qui se trouve à trente lieues de là dans l'intérieur des terres. Les missionnaires qui s'étaient occupés d'eux les virent avec peine s'éloigner et ne purent s'empêcher de craindre qu'ils ne fussent perdus pour la cause de l'Evangile. Mais non ; une fois fixés dans leur nouvelle demeure ces pauvres gens sentirent le besoin d'être encore nourris de la parole de vie dont ils avaient appris à connaître le prix. D'un autre côté l'idolâtrie grossière de leurs compatriotes affligeait leur foi et désirant vivement de leur faire partager la grâce qu'ils avaient eux-mêmes reçue, ils s'adressèrent à leurs anciens missionnaires de Sierra-Leone pour les prier de leur envoyer un missionnaire. « Oh ! venez, écrivait l'un d'eux à M. Dove, directeur de la mission de Sierra-Leone, au nom de Christ,

hâtez-vous de venir. Venez et soyez ici le buisson brûlant; venez et voyez Dieu se préparant à convertir les payens. Le Seigneur a déjà visité ma maison et commencé son œuvre dans ma famille. Ne vous arrêtez ni pour changer de vêtements, ni pour manger, ni pour boire, ni pour dormir, et ne saluez personne par le chemin. Que votre départ soit le plus prompt possible. Ne me laissez pas tout seul devant l'œuvre qu'il y a à faire ici; c'est un fardeau plus pesant que je ne puis porter.»

Cet appel, renouvelé à diverses fois et par plusieurs, excita un vif intérêt à Sierra-Leone; les Africains libérés de la colonie en furent surtout émus. Ils firent entre eux une souscription qui produisit une somme assez considérable, et au mois de septembre 1842, l'un des membres de la mission, M. Freeman, partit avec sa famille pour s'assurer par lui-même de l'état des choses, et jeter, s'il y avait lieu, les premières bases d'un établissement missionnaire dans ces contrées.

Arrivé à Badagry, à la grande joie des humbles et fervents chrétiens qui avaient appelé un missionnaire, M. Freeman visita les chefs du pays, en obtint des promesses de protection, ou au moins de tolérance, et se mit, sans retard, à construire une petite chapelle.

Quelque temps après, il se vit forcé de quitter le pays par motif de santé, mais il fut remplacé par d'autres missionnaires qui, malgré les guerres continuelles qui désolent ces malheureuses contrées, ont, sous la bénédiction du Seigneur, consolidé l'œuvre première, et recueilli déjà quelques fruits encourageants de leurs travaux.

Voici ce que disait de cette mission, dans une réunion de la société des missions wesleyennes, tenue dernièrement en Angleterre, un missionnaire qui arrivait de ces contrées. «Badagry était, il n'y a pas encore bien longtemps, une terre de sang et d'esclavage, un lieu que souillaient les plus affreuses abominations. C'est là que le célèbre voyageur Lander avait vu le

grand arbre fétiche affreusement couvert de crânes humains en guise de fruits; et c'était là aussi que se trouvait le plus grand marché à esclaves de toute la côte. Aujourd'hui, grâces à Dieu, le marché à esclaves a disparu, et l'arbre fétiche s'est desséché... Le son de l'Evangile a retenti en ce lieu, et plusieurs de ceux qui l'ont entendu se sont déjà unis de cœur à ces foules innombrables, qui célébreront à jamais le nom du Rédempteur des âmes. A Badagry, le diable était publiquement adoré par les payens. J'ai vu de mes yeux dans les rues un homme prendre son propre enfant, et l'offrir au diable pour obtenir sa bénédiction, mais cela aussi s'en ira bientôt. Le trafic des esclaves y existe encore; mais il se fait en secret, et à travers mille précautions pour se cacher des missionnaires et des Anglais. Du reste, Badagry est un lieu charmant, situé sur une belle rivière bordée de palmiers, de cocotiers et d'arbres à soie. C'est une sorte de paradis terrestre, où tout est enchanteur, sauf l'homme qui s'y est misérablement, comme ailleurs, et plus qu'en bien d'autres lieux, plongé dans les abîmes de l'iniquité. La petite église qui s'y est formée au nom du Seigneur se compose de quarante-sept personnes, et l'école compte environ le même nombre d'élèves. Cette station est, sous plusieurs rapports, de la plus haute importance. A côté de l'idolatrie indigène, il y a dans cette contrée un grand nombre de Mahométans, dont plusieurs se montrent disposés à entendre parler de l'Evangile. « Depuis que vous avez apporté ce livre parmi nous, me di-« sait l'un d'eux, il semble que notre Alcoran n'est plus aussi « bon qu'on le trouvait auparavant. » Un certain nombre d'entre eux m'ont même invité à leur faire des prédications régulières. D'un autre côté, le déclin du trafic des esclaves sur cette partie de la côte tient en partie, on peut le croire, à la présence des missionnaires de Christ. Les gens adonnés à cet affreux commerce en sont singulièrement irrités. Ainsi, un chef de voisinage m'avait demandé d'aller établir une sta-

tion dans sa ville; mais il se trouvait là un Portugais, marchand d'esclaves qui ne l'eut pas plutôt appris, qu'il se hâta de faire tous ses efforts pour m'en empêcher. Si cet Anglais vient ici, alla-t-il dire partout, et si vous lui permettez de s'établir parmi vous, il me sera bientôt impossible d'embarquer mes esclaves ; je quitterai donc la ville, et vous laisserai privé de tous les bénéfices que je vous procure. Les natifs commencent aussi à remarquer la différence qu'il y a entre la religion des Portugais qui leur enlèvent leurs enfants et celle des Anglais qui les leur rapportent quand on les leur a pris. Aussi demande-t-on des missionnaires de plusieurs endroits du pays, et, à mon départ pour l'Angleterre, j'ai promis à divers chefs de m'employer à leur en faire obtenir. Oh ! qu'on nous en envoie donc, et que nous ne soyons pas forcés de rester immobiles dans un moment où tant de voix semblent nous crier : *En avant !* »

Dans un rapport antérieur aux communications qu'on vient de lire, le même missionnaire avait raconté le trait suivant, assez caractéristique pour mériter d'être rapporté.

« Nous venons de baptiser ici deux adultes ; l'un d'eux, jeune homme natif d'Abbékuta, a été amené à l'Evangile d'une manière remarquable. Un de ses frères, vendu comme esclave, avait été délivré par les croiseurs, et ramené à Sierra-Leone, où il était devenu membre de notre Société. C'est de la bouche de ce frère revenu ensuite dans son pays natal, que notre jeune prosélyte entendit pour la première fois parler du vrai Dieu. L'impression qu'il en reçut fut vive et bien réelle, comme les suites l'ont prouvé. Longtemps le nouveau serviteur de Christ lutta contre les préjugés de son enfance, et contre les craintes superstitieuses qui retiennent ici les âmes dans les liens de Satan. Un jour enfin, il se décida à jeter ses idoles dans la rivière, mais sans être trop sûr encore qu'elles fussent autre chose que vanité et que néant. Pendant trois ou quatre jours après cet acte, il éprouva de gran-

des frayeurs, et il épia dans une sorte d'anxiété tout ce qui se passait soit autour de lui, soit en lui-même, pour voir si ses anciens dieux ne se vengeraient pas d'un affront si téméraire. Peu à peu cependant, et comme il vit que rien de malheureux ne lui arrivait, sa confiance se raffermit; et dès ce moment, il se mit à dire hardiment à tous ses amis, qne leurs idoles n'étaient que mensonge. Il y a de cela environ trois ans; depuis lors notre jeune frère a fait beaucoup de progrès. Sa famille irritée l'a longtemps persécuté, pour l'empêcher de se donner à Christ; mais à la fin, voyant qu'il restait inébranlable, on l'a laissé professer en paix ses opinions nouvelles, et il le fait avec un courage et un dévouement qui nous remplissent de joie. »

Une autre Société, celle des Missions épiscopales d'Angleterre, a aussi été frappée des avantages que Badagry et Abbekuta présentaient comme champ d'activité missionnaire. Elle entretient à chacun de ces postes deux missionnaires dont l'un, le révérend S. Crowther, est un indigène converti qui, l'année dernière, avait à racheter sur les lieux mêmes une partie de sa famille réduite en esclavage par les malheurs de la guerre. L'existence de ces deux stations de la Société épiscopale ne remonte qu'à trois ou quatre ans; elles en sont donc encore aux temps des petits commencements, et pourtant elles comptent déjà quelques âmes converties, et ont chacune des écoles où l'enfance s'habitue à entendre prononcer le nom de Jésus, comme le seul qui ait été donné pour le salut du monde. Mais que d'obstacles l'œuvre du Seigneur rencontre sur cette terre! laissons parler là-dessus le révérend M. Marsh.

« Plus nous nous familiarisons avec les mœurs du pays, et plus nous nous assurons que Satan dispose ici, pour retenir les âmes sous son empire, de moyens puissants contre lesquels nous aurons longtemps à lutter; ce sont surtout l'idolâtrie, le trafic des esclaves et le mahométisme.

« L'idolâtrie, outre ses effets ordinaires, a encore celui d'empêcher que les naturels confient leurs enfants à nos soins. Il y a eu ici, dans le courant de l'année dernière, plus de six cents jeunes gens des deux sexes, solennellement consacrés aux faux dieux. Tous ont été enfermés dans des maisons destinées à cet usage, les uns pendant quinze mois, les autres pendant un an, sans qu'il leur fût permis de sortir même pour prendre la part la plus légère aux choses de la vie. Tel est l'usage du pays, aussi longtemps que cette séquestration dure ; le peuple croit que ceux qui la subissent, sont insensibles à toutes les choses de la terre, et sont sous l'influence directe et surnaturelle de leurs divinités. Ce n'est que vers la fin de l'épreuve qu'on leur permet de venir quelquefois en public se livrer à des danses, ou puiser en procession de l'eau pour les dieux. Ils bénissent alors le peuple, et n'oublient pas de solliciter de lui des aumônes, soit en argent, soit en choses nécessaires à la vie.

« Le trafic des esclaves a tellement corrompu les mœurs de ce peuple, et faussé son jugement, que la plupart des jeunes gens sont élevés pour la guerre, et dans le but de se livrer au *vol d'hommes*. Loin d'en éprouver la moindre honte ou le moindre scrupule, ils s'en font gloire, et traitent de lâches ceux qui préfèrent s'adonner soit à l'agriculture, soit à une industrie quelconque. Un de ces jeunes maraudeurs fréquentait depuis quelque temps nos services religieux, et s'en vantait en disant : « Oh ! c'est que moi, je suis honnête, et n'ai jamais fait tort à personne, comme chacun le sait ; je vis de mes *sumami* (nom donné par les naturels à leurs expéditions pour se procurer des esclaves), et toutes les fois que je parviens à m'emparer d'un esclave, je suis reconnaissant, car je n'aime pas à voler. » Je visitais un jour un des hommes qui commandent ordinairement ces cruelles bandes de maraudeurs, et je lui demandai pourquoi il ne venait jamais dans notre chapelle entendre la parole de Dieu. Voici quelle fut

sa réponse : « Vous autres, missionnaires anglais, vous êtes bons, et c'est pourquoi nous vous donnons nos enfants à instruire ; mais, quant à nous, hommes faits, nous ne nous sentons pas capables d'obéir aux lois que vous nous prêchez. Nous sommes accoutumés à voler et à vendre des esclaves, et ce sont là nos moyens d'existence. Que ferions-nous pour vivre si nous renoncions à ce commerce? » Mais, lui dis-je, ne pensez-vous pas qu'il est criminel de vendre ainsi vos semblables, et ne craignez-vous pas, en le faisant, d'attirer sur vous la colère de Dieu?—Non, me répondit-il ; c'est l'usage du pays et notre plus grande ressource. Vousavez été à Abbekuta, et y avez vu, sans doute, les grands chefs du pays ; oseriez-vous leur dire en face qu'ils devraient renoncer à vendre des esclaves? » Je lui dis que je l'avais fait, et que ces grands chefs de son peuple avaient avoué, après m'avoir entendu, que ce trafic était criminel. Mais il feignit de ne pas me croire, et se montra fort résolu à ne pas se laisser convaincre par mes raisons.

« Le mahométisme est aussi très puissant sur les côtes ; il est vraiment à la mode, au point que presque tous les Yorubas de l'intérieur qui viennent s'établir ici, finissent tôt ou tard par l'embrasser, et deviennent ensuite plus hostiles encore à l'Evangile que ne le sont les sectateurs des superstitions indigènes. Ils méprisent les chrétiens surtout parce qu'ils mangent de la chair de porc et parce qu'en adorant leur Dieu ils ne se tournent pas du côté de l'Orient ; du reste, ils sont fort ignorants, très corrompus, et se trouvent toujours au premier rang parmi les fauteurs et les instruments du trafic des esclaves. »

En face de tant d'obstacles, les serviteurs de Christ sentent le besoin de chercher toute leur force dans le Seigneur ; mais ils ne s'abandonnent ni au découragement ni à la lassitude. De temps en temps d'ailleurs quelques succès viennent réjouir leurs cœurs. Il y a dans ces contrées un grand nombre d'esclaves libérés. C'est surtout auprès des esclaves libérés que

l'Evangile trouve un accès salutaire, car en général ils se sentent reconnaissants de la grâce qui leur a été faite, et la reconnaissance, quand elle est vraie, ouvre naturellement le cœur aux impressions sérieuses et célestes. L'histoire de ce missionnaire, M. Crowther, que nous avons nommé plus haut, a excité en Angleterre un vif intérêt. Enlevé en bas âge avec toute sa famille à la suite d'une de ces guerres continuelles qui fournissent tant de victimes à la traite, il avait été vendu et séparé de tous les siens. Racheté plus tard et venu à la connaissance de l'Evangile, puis successivement évangéliste et consacré au saint ministère, il a eu la joie inexprimable de retrouver, il y a deux ans, après vingt-cinq ans de séparation, sa mère et ses sœurs qui avaient été aussi de leur côté vendues et providentiellement délivrées. Qu'on juge de leur joie mutuelle ! Cependant quelque chose manquait à celle du pieux missionnaire. Les êtres chéris que Dieu lui rendait d'une manière si inespérée, n'avaient pas, comme lui, été visités de la grâce d'en haut. Une lettre, écrite par lui, à la fin de l'année dernière, annonce que l'œuvre du Seigneur en faveur de cette famille a été parfaite : « Je suis heureux, écrit-il, de vous apprendre que ma mère a été amenée à reconnaître le crime d'adorer les choses qui ne peuvent ni sauver ni délivrer. Elle a renoncé de cœur à ces idoles de mensonge, et elle est aujourd'hui au nombre de nos candidats au baptême. Dans une maladie qu'elle a faite dernièrement, elle a manifesté des sentiments que, grâces à Dieu, je puis croire sincères. « Si j'avais été livrée à moi-même, me disait-elle, j'aurais attribué cette maladie à telle ou telle divinité, et je me serais hâtée de faire des sacrifices pour en être délivrée; mais maintenant je vois la folie de toutes ces pratiques ; toutes mes espérances sont désormais en ce Jésus que j'ai appris à servir. » Mes sœurs et leurs enfants sont aussi avec moi, et j'ai lieu d'espérer que tous ne tarderont pas non plus à sentir que c'est en Jésus-Christ seul qu'il faut chercher

le salut. Ils ont abandonné les coutumes païennes et fréquentent régulièrement le culte divin. Je n'attends, pour les inscrire au nombre des candidats au baptême, que d'être plus assuré encore de la sincérité des désirs qu'ils témoignent. »

D'Abbekuta transportons-nous, sans nous arrêter à plusieurs stations plus ou moins importantes disséminées le long des côtes, jusqu'à la colonie de Libéria. L'origine et la destination de cet établissement n'en font pas une œuvre missionnaire proprement dite ; mais il est sous plusieurs rapports digne de fixer l'attention des chrétiens ; il peut être appelé à exercer une grande influence sur l'avenir religieux et social de ces contrées, et il a pris, dans ces derniers temps, une certaine importance par la reconnaissance que viennent d'en faire, comme Etat indépendant et autonome, les gouvernements de France et d'Angleterre.

La colonie de Libéria, située entre celle de Sierra-Leone et le cap des Palmes, fut fondée en 1820 par une société des Etats-Unis, dans un but plus philantropique encore que chrétien, celui d'assurer à des hommes de couleur de ce pays, libres ou affranchis, les moyens de vivre d'une manière indépendante, et de marcher en commun dans les voies de la civilisation. Depuis cette époque, sa population s'est élevée jusqu'au chiffre de 80,000 âmes, dont 10,000 seulement sont d'origine ou de descendance américaine ; le reste se compose d'indigènes ou d'esclaves saisis sur les navires négriers et rendus à la liberté. Monrovia, capitale et principal poste de la colonie, renferme déjà 9,000 âmes et tend à s'accroître rapidement. Le territoire entier comprend plus de cent lieues de côtes et s'avance à environ trente lieues dans l'intérieur. Il a été au fur et à mesure de l'accroissement de la population acheté des propriétaires indigènes et a absorbé plus de vingt des petites souverainetés du pays. Le sol y est partout fertile, et promet à ses nouveaux possesseurs de précieux éléments de prospérité.

L'ivoire, l'huile de palmes, le bois de campêche, la poudre d'or, le café, l'indigo, l'arrow-root et plusieurs autres articles importants fournissent déjà des ressources précieuses au commerce d'exportation, et tout semble annoncer que les habitants se montreront aussi actifs qu'habiles à profiter de ces nombreux avantages. Il se sont, du reste, constitués en république et ont adopté une constitution modelée sur celle des Etats-Unis d'Amérique. Le premier président qu'ils ont élu. M. Roberts, est, au rapport d'un officier supérieur de la marine américaine, un homme intelligent, estimable, remplissant ses fonctions avec sagesse, dignité et de manière à fournir une preuve nouvelle de cette vérité, si longtemps contestée, que les hommes de couleur sont capables de se gouverner eux-mêmes.

La plupart des citoyens de cette nouvelle république ayant souffert personnellement l'esclavage ou en ayant au moins vu de près les misères, on peut facilement se faire une idée de l'opinion qu'ils en ont. Aussi l'odieux trafic qui approvisionne les marchés à esclaves du Brésil ou de Cuba, est-il sévèrement interdit sur le territoire de Libéria. L'état ne fait pas même de traités de commerce ou de défense mutuelle avec ses voisins sans qu'il y soit inséré quelques stipulations expresses ayant pour but d'en faciliter la complète extinction.

Un des traits moraux qui caractérisent le plus fortement les citoyens de Libéria, c'est un vif désir d'instruction. Plus de cinquante mille d'entre eux sont arrivés à parler passablement l'anglais et ont acquis un niveau général d'instruction qu'on ne trouverait peut-être pas trop au-dessous de celui où sont restées quelques populations de l'ancien monde civilisé. Du reste, ce goût pour l'acquisition des connaissances les plus usuelles s'est communiqué de là aux tribus sauvages et grossières du voisinage. Il n'est pas rare de voir des natifs, habitant dans les terres à cent ou cent cinquante lieues de Libéria, envoyer leurs enfants dans les écoles primaires qu'entretient

la république. On compte pour la colonie trente-six de ces établissements, dont chacun renferme en moyenne une quarantaine d'enfants indigènes.

On voit, par ce que nous venons de dire, que la colonie de Libéria n'offre rien qui ressemble à ces agitations et à ces guerres continuelles de peuplade à peuplade, dont l'Afrique semble être partout le malheureux théâtre. Elle vit en paix avec les populations du voisinage. « Cette précieuse harmonie, dit le président Roberts, vient de ce que tous nos voisins sont convaincus que nous les regardons comme faisant partie de notre communauté et que nous avons sincèrement à cœur la conservation de leurs droits et l'avancement de leurs intérêts les mieux entendus. L'attachement que les natifs nous portent s'accroît de jour en jour et nous récompensera amplement des sentiments de justice et d'affection fraternelle qui président à nos rapports avec eux. Dans leurs différends les plus graves, ils ont souvent recours à la médiation des autorités de la colonie; et jamais, à ce que je crois, ils ne l'ont fait sans que nous soyons parvenus à conclure entre eux des arrangements à l'amiable, qui ont prévenu des guerres et détourné du pays quelques-uns des maux que les disputes de peuple à peuple entraînent constamment après elles. »

A ces détails si intéressants sous tant de rapports, nous voudrions pouvoir joindre le tableau de l'état religieux de ce peuple naissant. Mais les documents nous manquent. Les premiers colons de Libéria, déjà chrétiens lorsqu'ils vinrent s'établir dans le pays, y apportèrent avec eux leur foi, et les églises qu'ils fondèrent de la sorte n'appartiennent pas assez directement à l'œuvre missionnaire pour que les journaux que nous avons sous les yeux s'en occupent autrement que pour les rappeler en passant. Cependant il y a parmi les indigènes réunis à cette population primitive un grand nombre de païens à évangéliser. Trois Sociétés américaines de missions, celle des Baptistes, celle de l'Eglise présbytérienne et celle des Wes-

leyens épiscopaux y ont fondé des stations autour desquelles, d'après un tableau dressé en 1843, se groupaient environ 1,500 communiants. Ce chiffre n'a pu que s'accroître depuis lors. « Nous ne pouvons suffire à tous les besoins spirituels que nous apercevons autour de nous, ni même à toutes les invitations qui nous sont adressées, écrivait l'année dernière le révérend M. Clarke, missionnaire à Bexley. Lorsque je fais mes tournées dans le voisinage, les gens se plaignent partout d'entendre l'Evangile si rarement que, disent-ils, ils l'oublient d'une fois à l'autre. Il nous faudrait ici un prédicateur zélé et vigoureux, qui, ne faisant pas cas de sa vie, irait de ville en ville et de maison en maison annoncer les miséricordes de Christ. Je ne doute pas qu'on ne vît bientôt alors les natifs, mieux instruits, abandonner en foule leurs grigris. L'influence du christianisme s'étend et s'affermit tous les jours, et elle se fait sentir à ceux-là même qui le repoussent, ou ne manifestent à son égard que de l'indifférence. »

« La mission de Libéria, dit le rapport de la Société des missions wesleyennes épiscopales, continue à mériter de plus en plus les sympathies et l'affection de nos amis. L'année dernière a été pour elle une année vraiment encourageante; 183 enfants indigènes sont venus dans nos écoles s'asseoir à côté des enfants des colons, et 72 nouveaux membres ont été ajoutés à l'Eglise de Christ. Nous avons à l'œuvre dans ce champ de travail 16 missionnaires et 22 aides-missionnaires. L'obstacle le plus terrible qu'ils rencontrent dans ces contrées, c'est l'insalubrité du climat; mais on espère la voir diminuer peu à peu devant les progrès de l'agriculture et de la civilisation qui sont si sensibles dans la colonie. » En attendant que cet espoir se réalise, il faut rendre grâces à Dieu de ce qu'en face de tels dangers le courage de ses serviteurs ne recule ni ne faiblisse. Que de prodiges la grâce du Seigneur opère parmi les siens et aux yeux du monde! Presque tous les rapports missionnaires qui partent de l'ouest de l'Afrique annoncent

ou la mort de quelque missionnaire, ou la nécessité pour plusieurs d'entre eux de suspendre leurs travaux par suite de maladies graves, et cependant les rangs de cette petite et fidèle armée ne cessent de se recruter. Toute place restée vide est aussitôt remplie. Heureuse l'Eglise de Christ de trouver encore au sein de ses misères, en tant de lieux si nombreuses, de si beaux exemples de dévouement et d'abnégation !

Ces réflexions s'appliquent parfaitement à la dernière mission importante dont nous entretiendrons aujourd'hui nos lecteurs, celle de l'Église épiscopale d'Angleterre dans la colonie de Sierra-Leone. Cette œuvre, la première qu'ait entreprise la Société, remonte à l'année 1804. Ses commencements furent des plus pénibles, et ce ne fut qu'à force de persévérance et de foi que les hommes qui l'entreprirent parvinrent à lui faire porter quelques fruits. « Témoins l'un après l'autre, disait le rapport de la Société dix ans après l'établissement de cette mission, de la mort de ceux qui venaient à leur secours, usés et brisés eux-mêmes par la maladie, puis abreuvés de dégoûts et de calomnies, agités continuellement d'une foule de craintes, exposés à toutes sortes de dangers personnels, pouvant, durant les longues veilles de la nuit, s'attendre à chaque instant à voir le feu mis à leur chétive habitation, ou l'épée se faire jour jusqu'à leur cœur ; nos missionnaires ont eu grand besoin que Dieu les soutienne, mais son appui ne leur a pas manqué : pour eux, comme pour tous ceux qui l'invoquent, il s'est montré fidèle à ses promesses. »

En effet voici ce que les rapports plus récents nous apprennent de l'état actuel de la mission :

« Le Comité ne porte jamais son attention sur cette partie du champ qu'il cultive sous la bénédiction du Seigneur, sans se sentir pressé d'exprimer les sentiments de la plus profonde reconnaissance. Dans ces derniers temps l'on peut dire

que notre mission de Sierra-Leone, a vu partout le ministère évangélique béni plus abondamment qu'il ne l'est dans les contrées les plus favorisées de l'Angleterre. » Chaque année le nombre des communiants et celui des enfants dans les écoles s'accroissent par centaines. En moins de huit ans, sept églises nouvelles ont été, aux frais de la Société, construites en divers lieux et les écoles, qui sont au nombre de 46 pour les 14 stations dont se compose la mission, réunissent au delà de 6,000 élèves. C'est à peu près au même chiffre que l'on évalue le nombre des communiants. Parmi ceux-ci les missionnaires ont sans doute la douleur d'en compter quelques-uns dont la conversion leur paraît plus nominale que réelle; mais il faut, disent-ils, tenir compte des difficultés de leur position au milieu des folies du paganisme, dont ils ont eux-mêmes tous plus ou moins respiré l'atmosphère empestée. Et à côté de ceux-là il y a une foule d'âmes vraiment dévouées à Christ, et dont la conduite garantit la sincérité. En général ils sont assidus aux services divins, pratiquent le culte domestique et font preuve d'une grande amélioration dans la manière dont ils s'acquittent de leurs devoirs, soit envers Dieu, soit envers leurs semblables.

Les journaux et les lettres des missionnaires employés dans ces contrées, sont remplis de traits propres à justifier la haute idée qu'ils donnent des succès accordés à leurs travaux. Citons-en quelques-uns.

Le missionnaire de Kent, M. Bultmann, qui a sous sa direction spirituelle l'île des Bananes, en trace le tableau suivant : « La bénédiction de Dieu semble reposer d'une façon toute particulière sur cette île charmante, où le nombre des humbles et simples serviteurs de Christ est proportionnellement aussi grand que dans aucune localité que je connaisse, soit dans ce pays, soit en Europe. L'exemple qu'ils donnent, ne pourrait être que très-profitable à beaucoup d'Européens, et ce serait pour eux une manière de s'acquitter des obliga-

tions qu'ils ont contractées envers la philanthropie et l'amour des chrétiens pour leur salut. On peut se faire une idée de leur moralité par ce seul fait, que, tandis que la colonie entière est infestée de marchands de liqueurs spiritueuses, les habitants de cette île heureuse les ont constamment tenus éloignés d'eux, qu'il n'y a dans toute l'île aucun établissement où l'on vende des boissons de cette espèce, et qu'il serait impossible de s'en procurer à prix d'argent. Dernièrement un homme qui en avait introduit quelques gallons pour la vendre aux marins étrangers, fut bientôt découvert et mis en prison pour une semaine. »

Au mois de juillet 1847, une réunion de prières en faveur des missions se tenait dans cette île. Un des plus anciens chrétiens indigènes du pays y prit la parole en ces termes : « Vous savez, mes chers frères et mes chères sœurs, de quels priviléges nous jouissons aujourd'hui. Rappelez-vous ce qu'était notre pauvre pays quand nous nous prosternions encore devant le bois et la pierre. Voyez Sierra-Leone. La première fois que j'y vins, les habitants y étaient cruels; ils se vendaient les uns les autres comme on le faisait aussi dans notre pauvre pays païen. Mais voyez aussi ce que Dieu a fait pour nous; nous sommes à présent apprivoisés par la puissance de l'Évangile. Eh bien ! frères, il faut que vous et moi nous fassions tous quelque chose pour le salut de nos compatriotes. Prenons exemple des Européens. Ils quittent leurs pères, leurs mères, leurs sœurs, leurs enfants et tous leurs amis afin que nous puissions entendre l'Évangile. Suivons aussi les lois de la nature. Quand le fils ou la fille d'un homme sont devenus grands et qu'ils le voient dans le besoin, ils se souviennent des soins qu'il s'est donnés pour eux aux jours de leur enfance et ils viennent à son secours. Il en est de même de nous par rapport à la Société des missions. Ses membres ont été bons à notre égard au point de dépenser de leurs biens pour que la parole de Christ nous parvienne; aidons-les maintenant afin que cette parole puisse

se répandre de plus en plus dans les pays encore païens. » La collecte faite à la suite de cette allocution produisit 14 schillings, somme considérable, eu égard à la pauvreté de la population.

Une réunion du même genre se tenait à Regent-Town, autre station de la Société. Voici comment la raconte le révérend Ehemann, qui la dirigeait : « Dès le matin, la ville prit l'aspect d'un jour de fête, la plupart des habitants ayant cessé leur travail et s'étant revêtus de leurs plus beaux habits pour se rendre à l'église comme ils font le dimanche. Il y eut sermon le matin, et le soir une seconde réunion pleine d'un intérêt et d'une chaleur de sentiments qui semblèrent animer singulièrement tous les orateurs. Après que plusieurs Européens et plusieurs natifs eurent parlé, on vit se lever deux respectables communiants fort âgés, l'un pour proposer un vote de remerciements à l'occasion du sermon du matin et de la réunion du soir, l'autre pour appuyer cette proposition. Ils parlèrent chacun environ dix minutes, et tous les deux avec beaucoup d'énergie et d'une manière tout à fait intéressante. L'assemblée était tout oreilles et semblait se regarder comme très-honorée du succès de ces orateurs. L'un d'eux, après avoir exhorté ses auditeurs à se montrer généreux, termina son allocution par ces mots : « Voilà tout ce que j'ai à dire ; » puis déposant un dollar entre mes mains, il ajouta : « Et voilà tout ce que j'ai à donner. » — Des réunions de ce genre, continue le missionnaire, sont, à mon avis, très-efficaces pour faire naître et fortifier parmi nos gens l'esprit missionnaire et ces sentiments de charité chrétienne que la prédication et l'enseignement ordinaires ne réussissent pas toujours à produire. »

L'Eglise de Christ se recrute souvent, dans la colonie de Sierra-Leone, parmi les esclaves libérés que le gouvernement anglais y dépose, après que ses croiseurs ont capturé quelque navire employé à la traite. Et ici, comme à Badagry, les mis-

sionnaires parlent de cette classe de prosélites en termes très-avantageux. Dernièrement ceux de Regent recevaient au nombre de leurs candidats pour le baptême huit jeunes filles ainsi arrachées à l'esclavage et qui, placées dans la colonie chez de respectables natifs, y avaient reçu une instruction convenable.

« Elles appartenaient toutes les huit à la tribu des Yorubas, disent-ils, et nous les regardons comme de beaux types de ce que sont des centaines de ces esclaves libérés qui se trouvent sur la colonie. Il règne en général parmi ces gens un esprit humble et docile auquel il est juste de rendre hommage. C'est une chose remarquable que des gens nés et élevés dans le paganisme et qui l'ont pour la plupart pratiqué plus ou moins longtemps, renonçent, après quelques années de séjour ici, à leurs coutumes anciennes et deviennent de vrais chrétiens; c'est le cas d'un certain nombre, dont on peut dire qu'ils se conforment à l'extérieur, et d'une manière très-décente à la discipline et au culte des chrétiens. Ce fait semble justifier à l'avance l'idée chère à nos cœurs que cette colonie est destinée, dans les vues de la Providence, à devenir la pépinière d'une Eglise qui pourra plus tard étendre ses cordeaux et affermir ses pieux, de manière à couvrir de sa sainte influence toute la surface de ce vaste continent. »

Un autre missionnaire fait une remarque analogue, à l'occasion d'un nombre considérable de jeunes garçons libérés aussi et débarqués à la ville de Kent.

« Des évènements de ce genre sont toujours ici salués comme de riches bénédictions, — par les natifs d'abord, qui voient avec bonheur les enfants de leurs compatriotes arrachés aux horreurs de l'esclavage; puis par nous aussi, car ces jeunes gens tournent plus généralement à bien que les enfants nés dans la colonie, et peuvent être cités en exemple sous le rapport de la piété comme sous celui de l'industrie. Ils s'appliquent au travail avec un empressement et une acti-

vité qui les fait véritablement ressembler à un vigoureux essaim d'abeilles. »

Suivons maintenant les missionnaires dans l'accomplissement de quelques-uns de leurs devoirs pastoraux. Nulle part peut-être on ne reconnaît mieux le prix de la foi qu'auprès du lit des malades et des mourants, quand Christ s'y trouve avec ses abondantes consolations, et toutes ces joies qu'il sait mettre au cœur des siens.

« Aujourd'hui, 12 juin 1847, écrit M. Bultmann, j'ai fait, avec ma femme, une visite à une pauvre femme qui, depuis quinze jours, est devenue complètement aveugle. Pour surcroît d'affliction, elle vient de perdre sa fille unique et a son mari gravement malade d'une fièvre maligne. Néanmoins, nous l'avons trouvée parfaitement résignée à son sort, et nos cœurs ont été profondément réjouis de trouver dans tout ce qu'elle nous a dit l'expression d'une piété vive unie à une connaissance de l'Evangile vraiment remarquable. « Mon Sauveur, nous a-t-elle dit, est pour moi. Ne m'a-t-il pas rachetée de tous mes péchés aux prix de son sang, et n'est-ce pas lui que je suis sûre de retrouver dans ce ciel où j'ai avait la ferme assurance et le vif désir d'être bientôt reçue ? » Et ce langage nous a été tenu d'une manière si sérieuse et si sentie qu'il n'y avait pas lieu de former le moindre doute sur sa sincérité. Aussi, après avoir prié avec cette humble servante de Christ, nous l'avons quittée le cœur plein de reconnaissance pour ce Dieu qui, depuis l'établissement de cette mission, a appelé déjà tant de milliers d'âmes, vouées en apparence aux ténèbres les plus épaisses, à se réjouir dans la liberté de celui qui affranchit les nègres comme les blancs de la tyrannie du péché, et leur donne à tous de contempler sa merveilleuse et resplendissante lumière. »

« Je ne veux pas, écrit un autre missionnaire, M. Nicol de Free-Town, omettre de raconter les précieux encouragements que j'ai trouvés, dans de fréquentes visites faites par

moi à l'une de nos communiantes, pauvre veuve sexagénaire, seule au monde, sans enfants et sans amis autour d'elle ; je la trouvai, la première fois que j'allai la voir, souffrant cruellement et à peu près incapable de faire aucun mouvement sur sa couche. Mais sa foi planait par dessus toutes ces misères. Elle parlait du Ciel avec la certitude la plus complète d'y être admise. « Là, me dit-elle un jour, toutes mes épreuves auront pris fin. Dieu m'a accordé une longue vie. Il ne m'a donné ni fils, ni fille, ni personne pour me servir. Il m'avait donné un mari ; il me l'a ôté, je me décharge sur lui de toutes mes épreuves et de tous mes tourments. » C'est dans cet heureux état de confiance et de résignation que je la trouve à chacune de mes visites. « Dieu vous bénisse, mon fils, me dit-elle en m'apercevant; c'est lui qui vous a mis au cœur de venir voir une pauvre vieille femme. » Puis elle me parle ensuite en termes si pleins, et qui dénotent tellement la profondeur de son expérience chrétienne, que je m'incline devant elle et reçois avec le plus profond respect la bénédiction divine qu'elle implore sur mon âme. Je serais un ingrat de ne pas rendre un témoignage affectueux à cette vénérable servante de mon Sauveur, en échange des consolations que j'ai reçues auprès de son lit »

« Dans le cours de mes visites pastorales de ce jour, écrit dans son journal le révérend M. Eheman, j'ai vu un de nos communiants qu'une maladie grave empêche depuis quelque temps d'assister à nos réunions. Je l'ai trouvé fort calme et et même joyeux au sein de ses souffrances. Je lui en ai demandé la raison et voici ce qu'il m'a répondu : « Je me réjouis parce que je vois dans l'ancien et le Nouveau-Testament que tous ceux que Dieu a aimés et qui l'ont servi, ont eu à souffrir. Beaucoup de gens sont venus me trouver et m'ont conseillé, quelques-uns avec beaucoup d'astuce, de recourir, pour recouvrer ma santé, à quelqu'un des moyens idolâtres qui sont en usage dans le pays. Ils m'assuraient que j'en

éprouverais bientôt un grand soulagement; mais je leur ai répondu : « Voici ma Bible qui me dit que si je souffre, c'est parce que telle est la volonté de mon Dieu. Ne me parlez donc pas de vos usages du pays; je ne veux rien avoir à faire avec eux. »

Voilà comment savent, grâce à l'Evangile, souffrir ces pauvres nègres que tant de misères accablent et qu'a si longtemps méprisés l'orgueil des blancs. Ecoutons maintenant un missionnaire nous raconter comment ils savent mourir quand l'esprit du Seigneur a fait en eux son œuvre de conversion et de vie.

Une vieille négresse libérée, de l'église de Free-Town, était malade depuis huit ans, et touchait évidemment à sa fin. Un jour le révérend Beale se disposait à lui porter, comme il le faisait souvent, les consolations de son ministère, quand, arrivé à sa porte, il apprit qu'elle venait d'expirer. Cette nouvelle le surprit, mais ne l'empêcha pas d'entrer dans la maison.

« Un grand nombre des membres de nos églises s'y trouvaient réunis, dit-il, et tous se réjouissaient avec effusion de la manière vraiment triomphante dont notre sœur était sortie de cette dernière et solennelle épreuve. « Vraiment, disaient-ils, cette femme avait la foi. Oh! maître, elle nous a laissé de bien bonnes paroles. » Et ils se mirent à me rapporter quelques-unes de ces paroles. Il paraît que peu d'instants avant sa mort, sa fille aînée avait poussé des sanglots. Là-dessus sa mère s'était tournée vers elle et lui avait dit : « Betsy, ne pleure pas sur moi, et ne fais pas tant de bruit pour ma mort. Aujourd'hui mon travail est fini; je vais me reposer. Je n'ai pas deux maîtres, mais un seul qui est Jésus-Christ. Il est mon père et mon éternel ami. Il est mon guide et sera avec moi partout où je vivrai. » Puis, elle avait ajouté : « Je n'ai pas peur de mourir, parce que je vais près de mon Seigneur. Aujourd'hui tous mes chagrins vont finir. Je remercie les

hommes blancs d'avoir lancé sur la mer le vaisseau de guerre qui m'a délivré de l'esclavage, et d'avoir envoyé les missionnaires qui nous ont montré le chemin pour aller vers Dieu. Que Dieu le leur rende! O gens de mon pays, nous ne savons pas assez toutes les grandes choses que le Seigneur a faites pour nous. Nous sommes bien ignorants. Quand quelqu'un tombe malade, oh! cet homme est bien mal, cette femme est bien mal, dit-on, et on ne pense pas que c'est Dieu qui le veut. » Elle adressa aussi à son mari de touchants adieux, le remercia des soins qu'il lui avait donnés, lui recommanda ses enfants; puis, lui serrant la main : « Je vais à la gloire, lui dit-elle, c'est au ciel que le Seigneur essuiera toute larme de mes yeux. » Ses dernières paroles furent une nouvelle bénédiction pour les missionnaires qui lui avaient appris à fuir la colère à venir, et l'avaient encouragée à remplir ses devoirs jusqu'à la fin. »

« Ainsi mourut cette humble chrétienne, véritablement éclairée d'en haut et sanctifiée par ses longues souffrances. Je suis, dit en terminant le missionnaire, heureux de pouvoir ajouter que cette mort édifiante a produit ici, sur beaucoup d'âmes une profonde et salutaire impression. »

CHINE.

ILE DE HONG-KONG.

Journal d'un missionnaire. — Un sermon chinois. — La médecine de l'âme. — Baptême de deux néophytes. — Les idoles emportées. — Une troupe d'enfants. — Une famille chrétienne. — Difficultés de l'œuvre.

Le nom d'Hong-Kong signifie proprement *ruisseau embaumé*. Mais il est difficile de découvrir pourquoi il a été donné à l'île qui le porte, à moins pourtant que ce ne soit en considération d'un petit village d'environ 200 habitants qui se trouve en effet situé dans un vallon bien arrosé et fort

agréablement planté d'arbres. Le reste de l'île n'offre à l'œil que des lignes dépouillées et des bancs de granit d'un aspect peu pittoresque. Cette île, qui n'a guère que deux lieues de largeur sur trois ou quatre de longueur, a été cédée à l'Angleterre par le traité de paix conclu avec la Chine en 1842. Les Anglais y ont, sous le nom de Victoria, fondé une ville importante et qui ne peut manquer de le devenir davantage en raison de sa position, et de l'ouverture du céleste empire au commerce des nations. La civilisation de l'Occident s'y révèle déjà dans toute sa puissance d'action et, grâce à Dieu, l'Evangile y a aussi ses représentants et ses ouvriers, non seulement dans le but de pourvoir aux besoins spirituels des chrétiens que leurs affaires y appellent, mais aussi pour travailler à l'extension du règne de Christ parmi les païens. Plusieurs Sociétés de Missions sont à l'œuvre à Hong-Kong, où quelques âmes ont déjà par leurs soins été amenées à la connaissance de la vérité. Quelques détails, empruntés au journal de M. Dean, missionnaire à Hong-Kong pour la Société des Baptistes d'Amérique, donneront une idée des travaux chrétiens qui s'y poursuivent et des premières bénédictions que Dieu y accorde à ses serviteurs.

« Ce matin, écrit M. Dean, sous la date du 31 octobre 1847, nous avons eu, malgré le mauvais temps, un auditoire d'environ 70 personnes toutes fort attentives et recueillies. C'est un de nos aides chinois qui a prêché. Son texte était cette parole du Sauveur : *Quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera point* (Luc, XVIII, 17). Voici comment il le développa :

1° Les petits enfants s'attachent à leurs parents et quittent toutes les autres personnes pour aller à eux.

2° Ils obéissent à leurs parents et se confient en eux, même lorsqu'ils en sont châtiés.

3° Ils sont en général humbles, sans fraude et sincères dans ce qu'ils disent.

4° Ils se mettent peu en peine des usages et des opinions du monde.

5° Ils ne prennent pas plaisir à la vengeance. S'ils se querellent ce n'est que pour un moment, et on les voit bientôt après se remettre gaîment ensemble à leurs jeux.

A tous ces égards il faut que les chrétiens ressemblent aux enfants. Seulement ils doivent avoir plus d'intelligence, etc.

Peut-être que dans ce discours les qualités de l'enfance ont été, pour les besoins du raisonnement, un peu trop exaltées par l'orateur; mais ce n'en était pas moins une exhortation vraiment remarquable et chrétienne.

A notre réunion du soir, nous avons eu chambrée complète, et notre temps a été fort bien employé. Plusieurs Chinois ont parlé d'une manière intéressante. « J'ai, a dit l'un d'eux, peu de chose à dire, et je ne sais même comment exprimer ce peu de chose. Mais Dieu connaît mon cœur et mes frères connaissent ma vie, je peux donc très-bien me dispenser de dire à l'un ou aux autres que mon cœur et ma vie sont également mauvais, et ont besoin d'être complètement changés. Voilà tout. » Un autre s'est écrié que son plus profond chagrin était de se trouver si ignorant et si profondément pécheur.

Novembre, 2. J'ai eu ce matin la visite d'un Chinois qui vient d'être malade, et à qui un médecin européen avait donné un remède fort amer au goût, et très-énergique dans ses effets. « Eh bien! lui ai-je demandé, comment allez-vous aujourd'hui? — Hé yah! (exclamation chinoise) je n'ai pas beaucoup de force. Le remède que j'ai pris était violent; il a emporté mon mal, mais il m'a ôté aussi toute ma vigueur. Cette médecine étrangère a quelque chose de singulier. D'abord elle est très-amère à prendre; ensuite elle enlève à un homme tout ce qui le soutient et elle le brise pour ainsi dire tout entier; puis, à la fin, elle le remet tout à fait sur ses pieds. C'est absolument comme la doctrine étrangère que

vous nous prêchez. D'abord elle est difficile à comprendre, plus amère encore à recevoir dans le cœur; celui qui la prend en est tout travaillé et bouleversé, et ce n'est que lorsqu'elle l'a bien affaibli et secoué, qu'il commence à se trouver renouvelé et raffermi. »

Novembre, 7. Ce matin nous avons baptisé deux femmes dont une est l'épouse d'un des membres de notre Eglise, et mère d'une nombreuse famille qu'elle s'efforce d'élever dans la pratique de la vraie foi. Son mari avait été baptisé au mois de septembre. Depuis trois ou quatre ans, ces époux célébraient ensemble un culte de famille régulier, et avaient renoncé à tout culte des idoles. — Outre les membres de notre petit troupeau, il y avait à la cérémonie plus de cent spectateurs du dehors. Je dis *spectateurs*, parce que la plupart de ces gens n'étaient sans doute venus que pour voir notre cérémonie. La journée n'en a pas moins été pleine d'intérêt, et nous avons tout lieu de croire qu'elle aura produit une salutaire impression sur tous ceux qui y ont assisté. Tous les services ont été empreints d'une solennité grave et simple, bien propre à faire ressortir l'importance de l'Evangile et à provoquer la réflexion.

Novembre, 25. J'arrive de *Long-Island* où j'ai passé deux jours à visiter plusieurs familles, et à tenir des réunions religieuses. La ville contient de 5 à 6,000 Chinois qui nous ont fait, comme toujours un excellent accueil et dont plusieurs se sont hâtés de venir nous voir. Dans l'après-midi et dans la soirée, notre logement regorgeait de visiteurs, la plupart attirés, cela va sans dire, par la curiosité, mais dont quelques uns paraissaient véritablement désireux de profiter de notre présence pour s'enquérir de la vérité. Parmi ces derniers, il en est qui ont l'habitude de se réunir tous les jours autour des agents indigènes que nous employons à ce poste. Ceux-là nous répétèrent plusieurs portions de l'Ecriture sainte et répondirent d'une manière encourageante à diverses questions

que nous leur fîmes sur l'histoire ou les doctrines du christianisme, et sur les dispositions de leur cœur. Cinq d'entre eux déclarèrent que c'était sincèrement et sans retour qu'ils croyaient en Jésus-Christ et adoraient le seul vrai Dieu. Quatre avaient déjà mis de côté leurs idoles. Le lendemain nous nous rendîmes dans la demeure du cinquième qui se nomme A-Lak. Nous y eûmes une conversation intéressante avec sa mère qui a plus de quatre-vingts ans, et avec quelques voisins qui nous voyant arriver, s'étaient hâtés d'accourir pour nous voir ou nous entendre. Nous priâmes ensuite pour tout ce monde, et en particulier pour la famille sous le toit de laquelle nous nous trouvions. La prière finie, A-Lak prit la parole pour déclarer que dès ce jour il renonçait à ses dieux domestiques, chose, ajouta-t-il, qu'il aurait faite plutôt si sa femme ne s'y était opposée, mais à laquelle elle consentait à présent. Là-dessus, en présence de sa vieille mère, de ses enfants et de ses voisins, il alla prendre ses idoles à l'endroit où « elles étaient restées, dit-il, durant toute sa vie et celle de ses pères depuis plus de cent ans, » et il me les remit entre les mains. Elles étaient tellement couvertes de poussière et tellement pourries que je les liai dans un mouchoir, afin de les emporter comme un trophée évangélique et comme un gage de la sincérité de leur ancien adorateur. A-Lak parle et prie déjà comme un chrétien avancé. Ses deux enfants, un petit garçon de huit ans et une petite fille de huit, apprennent toutes deux à lire. Il y a un an que la dernière a commencé à fréquenter l'école. C'est aussi vers cette époque que le père entendit pour la première fois parler de l'Evangile.

Dans l'après-midi du second jour nous fîmes, vers le soir, une promenade dans les environs, pour nous procurer quelques instants de repos ; mais bientôt une troupe nombreuse d'enfants accourut pour voir encore une fois le docteur étranger. Quelques uns des plus hardis s'approchèrent de nous et, encouragés par quelques paroles bienveillantes, se

familiarisèrent si vite, que deux d'entre-eux prirent chacun une de mes mains, tandis que 40 ou 50 se mirent à marcher sur nos talons, le tout du reste d'une manière aussi paisible et polie que l'auraient pu faire des enfants américains courant sur le passage d'un Chinois. Mes deux petits guides improvisés semblaient tout fiers de me conduire, et comme en descendant une colline je leur dis que le vieux docteur ne pouvait pas courir comme eux, je m'amusai beaucoup à les voir ralentir leur marche et me crier, à chaque fois qu'il se trouvait sur mon passage une pierre ou quelque autre obstacle : *Soi-sim*, *sinsey* (prenez garde à vous, maître). Il y a dans cette ville un nombre très-considérable d'enfants. Six ou huit écoles ont été ouvertes pour les recevoir. Malheureusement la plupart appartiennent à des familles trop pauvres pour qu'on leur laisse le temps d'apprendre à lire.

Parmi les familles que j'ai visitées durant ces deux jours, il ne faut pas que j'oublie de mentionner celle de Sun-Chau, le chrétien dont j'ai dit plus haut que la femme avait été baptisée le 7 novembre. C'est la première *famille* chrétienne que j'ai eu le bonheur de voir parmi ce peuple. Elle se compose, outre le père et la mère, de sept enfants, dont j'espère baptiser bientôt l'aîné, en même temps que l'un de ses cousins qui est à peu près du même âge que lui. Cette famille n'a autour d'elle aucune des brillantes commodités ou des superfluités que donne la vie civilisée ; mais sous l'humble toit qu'elle habite et au milieu des meubles grossiers dont elle se contente, le vrai Dieu du ciel s'est dressé un autel, et deux fois chaque jour, le matin et le soir, la famille se réunit pour l'adorer et le prier. Il n'y a rien là pour attirer le regard des hommes du monde, et ce n'est qu'*une* famille perdue au sein de ces millions de demeures, où l'idolâtrie seule règne encore; et pourtant en la voyant si heureuse de sa foi et si vivante à Dieu, un mouvement de joie profonde s'est emparé de mon cœur et je me serais volontiers écrié : *Seigneur*, *laisse main-*

tenant ton serviteur aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut! Mais je me suis rappelé bientôt que cet heureux produit de l'Evangile était une plante faible encore, et qui a besoin d'être arrosée et gardée de peur que l'ennemi ne la foule sous ses pieds.

En somme, Dieu montre ici sa fidélité et sa miséricorde par la conversion de quelques âmes. Mais les Chinois sont un peuple de col roide et dont le cœur semble fait de la pierre la plus dure. « Votre Dieu, me disait un jour un vieillard octogénaire, préserve-t-il ses adorateurs de la maladie? » Et sur ma réponse négative : « Eh bien! à quoi bon l'adorer? » reprit-il avec dédain. « Si je me mets à servir Jésus-Christ, demandait un autre, en deviendrai-je plus riche? » Rien de plus rare que d'entendre adresser la grande question : « Que faut-il faire pour être sauvé? » Ah! il faut, pour que ce peuple soit amené au salut, que ceux qui prêchent et ceux qui prient redoublent sans cesse, et longtemps encore de foi et de ferveur. Les paroles les plus éloquentes et les pensées les plus élevées sont bien petites, si on les compare à la grandeur et à la gloire de l'œuvre que le Seigneur a à faire dans ces contrées. Il la fera, nous en pouvons être sûrs; mais lorsqu'elle sera finie, il y aura sans doute longtemps que nous aurons été recueillis vers nos pères, et que si nous avons été trouvés fidèles, nos yeux auront été appelés à contempler des gloires plus brillantes que toutes celles de la terre. »

VARIÉTES.

Deux Martyrs.

Le jour de Noël 1846, une grande fête religieuse se célébrait à Wanganui l'une des stations de la Société des Missions

épiscopales à la Nouvelle-Zélande. Le but de la réunion était de faire la commémoration de la naissance du Sauveur, et il s'y trouvait environ 2,000 indigènes venus, leurs missionnaires en tête, des différentes parties de la province, où il y a des stations. L'église étant trop petite pour contenir toute cette foule, la chaire fut transportée dans un champ voisin, et c'est là que l'on vit, au milieu du recueillement le plus profond, 382 communiants s'approcher de la table du Seigneur. Plusieurs services eurent lieu dans la journée. Le lendemain matin, avant de partir pour retourner chacun dans sa station, tous ces chrétiens se réunirent pour présenter encore à Dieu une solennelle prière d'action de grâces. Quand cet acte fut terminé, quatre évangélistes natifs se proposèrent spontanément pour aller évangéliser, en qualité de missionnaires, leurs compatriotes encore idolâtres, et en particulier ceux de Taupa, depuis longtemps leurs ennemis déclarés, et qui dans ce temps même méditaient une attaque contre les établissements anglais. L'offre de deux de ces hommes fut acceptée, et ils furent, avant que l'assemblée se séparât, recommandés solennellement à la bénédiction du Tout-Puissant.

Le 6 février suivant, ces deux chrétiens dévoués, dont les noms étaient Manitura et Kereopa, se mirent en route pour accomplir leur œuvre de charité. Leur première visite fut pour un vieux chef, célèbre par ses cruautés. Ils le supplièrent, au nom de Christ, de mettre fin à ses guerres; mais il ne leur répondit qu'en passant horizontalement sa main sur le derrière de son cou. C'était assez leur dire que, s'ils insistaient, leur vie ne serait pas en sûreté. Un autre guerrier les accueillit à peu près de la même manière; ces menaces ne les empêchèrent pas de se diriger vers la demeure d'un troisième. Celui-ci joignait à la férocité naturelle des premiers une vieille inimitié contre la tribu à laquelle appartenait Manitura. Plusieurs chrétiens natifs dissuadèrent les deux missionnaires de se rendre vers lui; mais rien ne put ébranler leur résolu-

tion et, quoique Manitura dans une prédication déclarât qu'il sentait que sa fin viendrait bientôt, ils prirent, avec une dizaine de chrétiens de Taupa, la route qui devait les conduire vers le redoutable chef.

A peine avaient-ils pénétré sur son territoire, qu'au milieu d'une forêt ils reçurent presqu'à bout portant une décharge d'armes à feu. Kéreopa fut tué sur le coup. Manitura n'avait été que blessé; mais avant que ses compagnons, restés un peu en arrière, eussent pu venir à son aide, des hommes armés, sortant de derrière les buissons, fondirent sur lui et lui portèrent à la tête plusieurs violents coups de hâche. Ils s'échappèrent ensuite en poussant un sauvage cri de triomphe. Quand les amis de Manitura arrivèrent, ils le trouvèrent respirant encore, mais n'ayant évidemment que quelques instants à vivre. Il donna son Nouveau Testament à l'un d'eux, qui avait eu le visage effleuré par une balle, en lui disant que ce livre était un précieux trésor; il tendit ensuite fraternellement la main à tous, les exhortant à s'aimer et à servir fidèlement le Seigneur, puis il expira sans qu'une plainte fût sortie de ses lèvres.

Ainsi périrent ces deux vaillants soldats du Christ, véritablement au champ de l'honneur chrétien, et au moment où ils travaillaient à étendre le royaume de leur Maître. « C'étaient, dit un missionnaire, deux hommes remarquablement dévoués. L'amour de Christ brillait sur leurs figures et se manifestait dans chacune de leurs actions. Aussi tous les chrétiens natifs ont-ils été profondément émus de leur perte. »

A l'occasion de ces deux morts, une nouvelle assemblée, aussi très nombreuse, se tint quelque temps après à Wanganui. Plusieurs indigènes y prirent la parole et y exprimèrent des regrets; mais des regrets vraiment chrétiens. « Un événement comme celui-ci, dit l'un, est déplorable, mais il n'empêchera pas l'Evangile de continuer sa marche. Un ministre de Jésus-Christ est comme un grand arbre (kahikatea) qui

porte beaucoup de fruits et les laisse, quand ils sont mûrs, tomber autour de lui. Ces semences produisent une foule de petits arbres, et quand le grand tombe ou est coupé à son tour, sa place est bientôt remplie par les rejetons sortis de lui.» « Ne nous inquiétons pas, s'écria un autre, des corps de nos deux frères. Ils sont à se décomposer au milieu de nos ennemis sans doute, mais leurs esprits sont vivants avec le Seigneur. Autrefois, je sais ce que nous aurions fait en pareil cas; mais nous ne sommes plus des hommes de sang; et quel bien nous reviendrait-il de courir aux armes pour venger ces meurtres? Nous ne ferions qu'accroître nos douleurs en multipliant les morts. Ne craignons pas ceux qui tuent les corps et ne peuvent rien faire de plus, et écoutons la voix de nos missionnaires.» Enfin, un troisième ajouta : « Quoique ces deux frères soient morts, il ne faut pas nous laisser décourager ; envoyons plutôt deux autres d'entre nous prêcher l'Evangile; et s'ils sont aussi massacrés, remplaçons-les encore par d'autres et ainsi de suite, remplissant toujours les places vides, jusqu'à ce que nos ennemis, vaincus à la fin, se convertissent eux aussi à la parole du Dieu vivant. »

Histoire d'une Conversion.

La simplicité du récit qu'on va lire ne lui fera rien perdre de son intérêt. C'est une femme de l'Inde, aujourd'hui membre de l'Eglise de Cuddapah, qui raconte ainsi elle-même sa vie religieuse, et la manière dont elle a été amenée à Jésus-Christ.

« Toute mon enfance s'était passée dans l'ignorance la plus complète et sans que jamais les intérêts de mon âme immortelle eussent un instant occupé ma pensée. Mais une fois arrivée à l'âge de raison, je me mis à réfléchir sur le ciel et sur l'enfer, et je me sentis un désir sincère d'obtenir la félicité éternelle. Alors je m'informai auprès des *gooroos* (prêtres

indous) des moyens par lesquels je pourrais arriver au ciel. Les uns me répondirent d'une manière, les autres d'une autre; tous m'enseignèrent beaucoup de *muntrums* (prières). Voici quelques exemples qui montreront ce que ces gens disent à ceux qui vont à eux pour satisfaire les désirs que j'éprouvai alors.

« Vous voulez voir Dieu, me dit l'un d'eux; apportez des offrandes, et je vous apprendrai le secret d'y réussir. » Je revins avec des offrandes; alors il me commanda de fermer les yeux et de me boucher les narines et les oreilles au moyen de mes doigts; puis quand je l'eus fait : « Maintenant, dit-il, tournez vos regards au dedans de vous, vous verrez une lumière; et cette lumière c'est Dieu. » J'obéis, et au bout de quelques instants je crus en effet apercevoir une lumière, mais bientôt après je revins de ma folie et restai convaincue que j'avais été trompée.

« Alors j'allai trouver un autre *gooroo*. Celui-ci me fit attendre sa réponse au moins pendant un an; après quoi il me dit un jour de lui apporter de l'encens et quelques autres objets. Quand il les eut reçus, il se lava les pieds dans un bassin d'où il prit ensuite de l'eau qu'il mit dans mes mains en me disant de la répandre sur différentes parties de mon corps. Il m'enseigna ensuite un *muntrum*, et m'assura que si je répétais cette prière souvent, les yeux, les oreilles et le nez soigneusement fermés, j'obtiendrais certainement le salut de mon âme. Cela me tranquillisa peu, et je m'adressai à un autre prêtre; mais celui-ci me contenta encore moins que les autres. Il me répondit qu'il m'apprendrait comment on va au ciel, si je voulais lui apporter une somme d'argent qu'il m'indiqua, et quand je lui répondis que je n'avais pas tant d'argent à donner, il se détourna et refusa de m'écouter un seul instant de plus.

« De tous ces essais, je restai convaincue que tous ces prétendus prêtres n'étaient que des imposteurs, que leurs *mun-*

trums n'avaient aucune efficacité et que leur seule affaire était de se procurer de l'argent. Mais cela ne me rendait pas plus tranquille; au contraire, la paix s'éloignait de plus en plus de mon âme, et j'étais profondément affligée de ne trouver personne qui pût ou voulût m'enseigner le bon chemin. Ce fut à cette époque que Dieu, dans sa bonté, envoya dans mon village les évangélistes de Cuddapah. Plusieurs personnes les écoutèrent proclamer la bonne nouvelle du salut. Je fus du nombre, et quand j'entendis raconter la vie de Jésus-Christ, sa naissance, ses miracles, ses souffrances, sa mort et sa glorieuse résurrection, je ne sais pas ce qui se passa en moi, mais sur-le-champ je fus convaincue dans mon cœur que Celui-là seul pouvait me sauver de la peine due à mes péchés, m'apprendre le chemin du ciel et me faire part du bonheur éternel. Un charpentier du village qui avait, avant moi, entendu la prédication de l'Evangile et l'avait aussi reçue dans son âme, contribua beaucoup par ses entretiens à me confirmer dans ces pensées.

« Dès ce moment aussi je détestai le culte des idoles et toutes les fausses religions; je n'eus plus de confiance qu'en Jésus-Christ et me mis sans retard à prier le Dieu véritable et vivant.

« Peu de temps après, l'aîné de mes fils fut saisi d'une grave maladie et mourut. Ce fut pour mes voisins idolâtres et impies une occasion de me reprocher mes nouveaux sentiments. « Cela vous est arrivé, me dirent-ils, parce que vous avez abandonné notre religion et nos dieux. » Mais je priai le Seigneur et je me sentis résignée à sa sainte volonté. Tous les dimanches j'allais voir le charpentier dont j'ai parlé, et je le priais de me lire la parole de Dieu. Je trouvais dans cette lecture les plus douces consolations et je sentais au dedans de moi que je faisais des progrès dans la connaissance des choses divines.

« Mais, quelque temps après, il plut au Seigneur de m'en-

voyer une nouvelle épreuve. Mon second fils tomba aussi malade et mourut comme l'aîné. Quel sujet de triomphe pour les païens qui m'entouraient ! « Voyez, me disaient-ils, vous n'avez pas voulu revenir avec nous, vous avez renié votre religion et vos dieux ; voilà pourquoi vos fils sont morts ; soyez sûre que si vous continuez ainsi, vous verrez tomber encore sur vous de bien plus grands malheurs ! » — « Il est vrai, leur répondis-je, que j'ai abandonné la religion de mes pères, parce qu'elle est fausse ; mais celle de Jésus-Christ est vraie ; je m'y suis attachée, et quand tous mes enfants et tous mes parents viendraient à m'être enlevés, et quand il m'arriverait de plus grands malheurs encore, je ne cesserais pas de croire et de me confier en Jésus-Christ, mon sauveur. Le Seigneur m'avait donné ces enfants ; il me les a ôtés ; je veux, par sa grâce, rester soumise à sa volonté. »

« Ce langage et mon entêtement, comme ils disaient, m'attirèrent beaucoup de persécutions ; mais j'en pris occasion de prier avec plus de ferveur, et le Seigneur m'affermit toujours davantage dans mon dessein de me consacrer à lui. A la fin, désirant vivement de recevoir le saint baptême et d'être admise dans l'Eglise, je vins à Cuddapah. J'y reçus une instruction plus complète, j'y pus profiter des moyens de grâce que Dieu y dispense par ses missionnaires, et depuis lors j'ai senti toujours plus de consolation, de paix et d'amour pour ce bon Sauveur qui a fait pour moi de si grandes choses et qui est la vie et le soutien de mon âme. Après un temps d'épreuve, on m'a examinée sur les progrès qu'avait fait dans mon cœur l'œuvre de la grâce, puis enfin j'ai reçu le baptême des mains de M. Shrieves et j'ai pu, avec mes frères et mes sœurs en la foi, prendre place à la table du Seigneur pour célébrer le souvenir de sa mort et de son grand amour. Ce souvenir est tous les jours plus cher à mon cœur, et il m'est impossible de dire tout le bonheur que j'y trouve. Aussi je parle aux autres de ce trésor autant qu'il est en mon pouvoir

de le faire. Que la gloire soit aux siècles des siècles à Celui qui en a fait don à sa pauvre servante ! Amen. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Baptême d'un Mahométan.

Une des dernières lettres de M. Lenpoldt, missionnaire à Bénarès, raconte en ces termes une nouvelle conquête que l'Evangile vient de faire parmi les disciples du faux prophète de la Mecque.

« Il y a trois semaines qu'un Mahométan, qui tient par sa naissance à l'ancienne famille impériale de Delhi, écrivit au missionnaire de Bhelapore, pour lui témoigner son envie d'être instruit dans la vérité. Cet homme demeure actuellement avec M. Mackay ; car, dès qu'il a eu fait connaître ses intentions, tous les siens l'ont repoussé du milieu d'eux. J'ai eu, depuis, plusieurs entretiens avec lui. Jamais, je puis bien le dire, je n'avais rencontré un homme qui eut fait plus de progrès dans la connaissance de l'Evangile, sans aucun autre secours humain que le don d'un Nouveau-Testament. C'est véritablement bien le Saint-Esprit de Dieu, qui l'a lui-même enseigné, et sa conversion offre d'autant plus de garanties que ce n'est que lentement, et pour ainsi dire rayon après rayon, que la lumière divine s'est fait jour dans son âme; nous avons l'espoir de le baptiser dimanche prochain. — Après son baptême, il viendra demeurer à Sigra, où nous trouverons facilement le moyen d'employer ses talents, qui sont remarquables, à l'avancement du règne de Dieu. Il connaît parfaitement non-seulement le Coran, mais encore toutes les traditions, les commentaires et les légendes de l'islamisme. Cette science nous sera très-utile pour réfuter quelques-unes des erreurs contre lesquelles nous avons ici à combattre. »

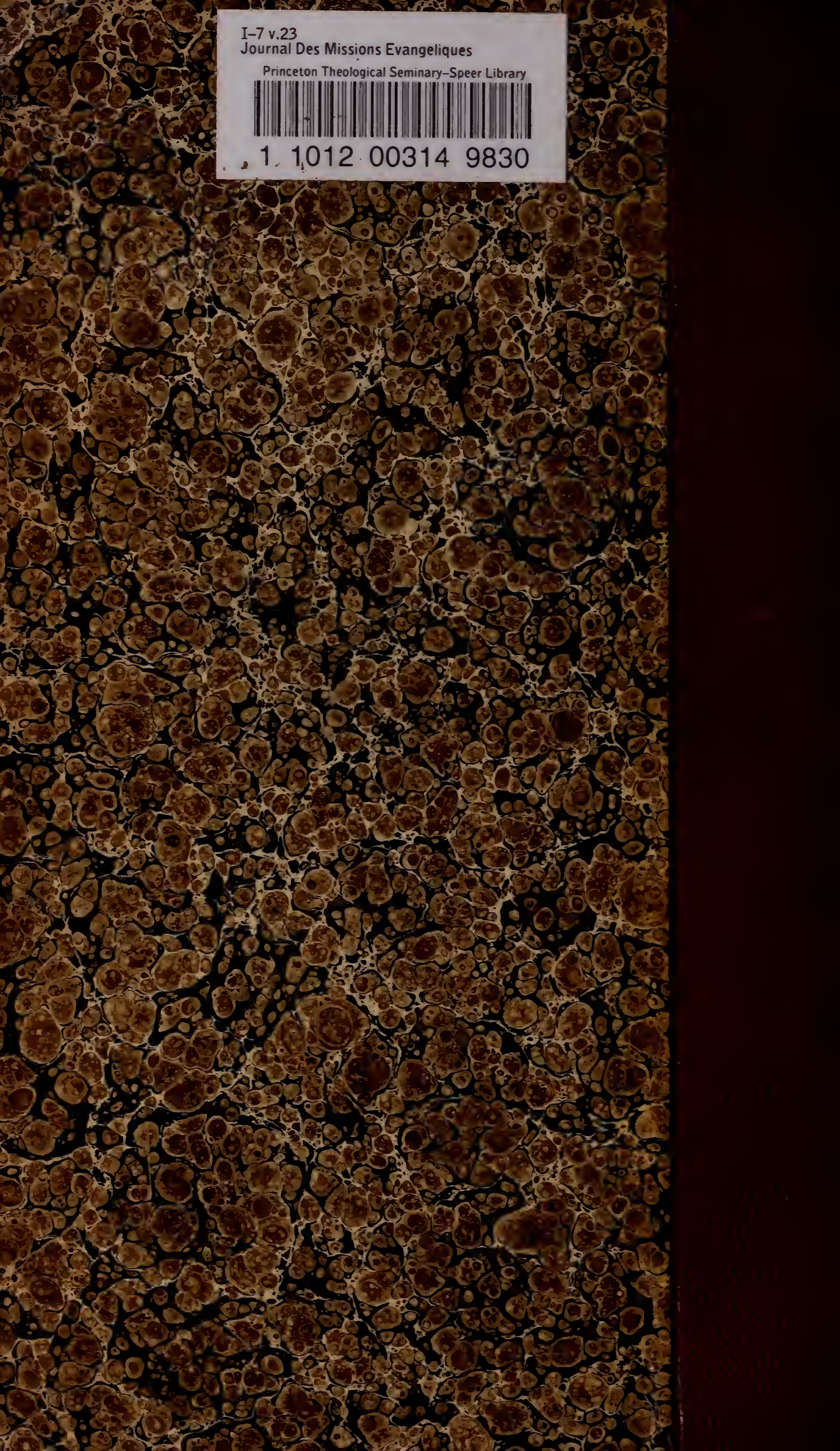
TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.


I-7 v.23
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9830